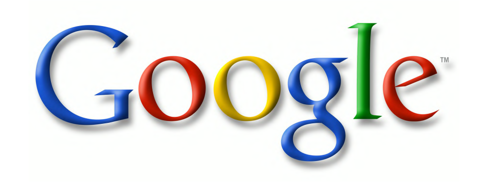





3033271458

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

Paris. — JULES BONAVENTURE, imprimeur,
55, quai des Grands-Augustins.

MANUEL

D'HISTOIRE ANCIENNE

DE L'ORIENT

JUSQU'AUX GUERRES MEDIQUES

PAR

FRANÇOIS LENORMANT

Sous-Bibliothécaire de l'Institut.

TOME TROISIÈME :

PHÉNICIENS — ARABES — INDIENS

PARIS

A. LÉVY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

RUE DE SEINE, 29.

—

1869


ASHMOLEAN MUSEUM
MARGOLIOUTH
BEQUEST
1940
OXFORD

LIVRE SIXIÈME

Les Phéniciens.

SOURCES PRINCIPALES :

TRAVAUX D'ENSEMBLE : Bochart, *Canaan*, Caen, 1646 ; réimprimé dans les éditions de ses œuvres complètes, de 1692, 1707 et 1712. — Mignot, *Mémoires sur les Phéniciens,* dans les tomes 36, 38, 40 et 42 des Mémoires de l'ancienne Académie des Inscriptions. — Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, tome II. — Gesenius, *Monumenta phœnicia,* Leipzig, 1837. — Movers, *Untersuchungen ueber die Religion und die Gottheiten der Phœnizier* Bonn, 1841; *Das phœnizische Alterthum,* Berlin, 1849-1856, 3 vol.; Article PHŒNIZIER dans l'Encyclopédie de Ersch et Gruber.— Judas, *Etude démonstrative de la langue phénicienne,* Paris, 1847. — A. Levy, *Phœnizische Studien*, Breslau, 1857-1864 ; *Phœniziches Wœrterbuch,* Breslau, 1864. — Renan *Mémoire sur l'origine et le caractère véritable de l'histoire phénicienne qu porte le nom de Sanchoniathon,* Paris, 1860 ; *Mission de Phénicie*, en cours de publication.

TRAVAUX ARCHÉOLOGIQUES SUR DES QUESTIONS SPÉCIALES : Duc de Luynes *Numismatique des Satrapes et de la Phénicie,* Paris, 1846, 2 vol.; *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Esmunazar, roi de Sidon*, Paris, 1856. — De Saulcy, *Mémoire sur une inscription phénicienne déterrée à Marseille,* Paris, 1847; *Recherches sur les inscriptions votives phéniciennes et puniques*, Paris, 1845; *Voyage autour de la mer Morte et dans les terres bibliques* tome I. — Munk, *Mémoire sur l'inscription phénicienne de Marseille*, Paris, 1847; *Essai sur l'inscription phénicienne du sarcophage d'Eschmounézer;* Paris, 1856. — Hitzig, *Die Grabschrift des Eschmunazar*, Leipzig, 1855. — Bargès, *L'inscription de Marseille, nouvelle interprétation*, Paris, 1856 ; *Mémoire sur le sarcophage et l'inscription funéraire d'Esmunazar*, Paris, 1856. —Ewald, *Erklærung der grossen Phœnizischen Inschrift von Sidon,* Gœttingue, 1856. — De Vogüé, *Souvenirs d'une excursion en Phénicie*, Paris, 1855 ; *Mémoire sur une nouvelle inscription phénicienne*, Paris, 1860 ; *Inscriptions phéniciennes de l'île de Chypre,* Paris, 1868. — Judas, *Nouvelle analyse de l'inscription de Marseille*, Paris, 1857. — Renan, *Inscriptions phéniciennes d'Oumm-el-Awamid,* Paris, 1862.—Fr. Lenormant, *Introduction à un mémoire sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde*, Paris, 1867; *La légende de Cadmus et les établissements phéniciens en Grèce,* Paris, 1867.

CHAPITRE PREMIER

ÉPOQUES PRIMITIVES DE L'HISTOIRE PHÉNICIENNE.

§ 1. — Origine et migration des Chananéens.

I. — Les Phéniciens, comme nous le lisons dans le chapitre X de la Genèse, comme ils le proclamaient eux-mêmes et comme leurs descendants le disaient encore à saint Augustin, appartenaient à la race de Chanaan, que la tradition biblique rattache à la descendance de Cham. Mais ils ne composaient pas toute cette race; ils n'en étaient qu'un rameau, qui, du reste, avait pris de bonne heure une existence à part des autres et qui fut le plus illustre, en même temps que celui qui se maintint le plus tard.

C'est des Phéniciens spécialement que nous parlerons dans ce livre, car ils sont les seuls de leur race qui tiennent une place importante dans l'histoire; mais il est nécessaire d'abord, et comme introduction, de dire quelques mots des Chananéens en général, de leur origine et de leurs migrations jusqu'au moment où les Sidoniens ou Phéniciens s'isolèrent des autres peuples issus du même sang et se mirent à vivre d'une vie tout à fait propre.

II. — La tradition des Phéniciens, recueillie à Tyr même par Hérodote[1], si soigneux et si intelligent dans le choix de ses sources d'information, acceptée également par le judicieux Trogue-Pompée[2], celle des habitants de l'Arabie méridionale dont Strabon[3] s'est fait le rapporteur, enfin celle qui avait encore cours dans la Babylonie aux premiers siècles de l'ère chrétienne, alors que fut rédigé l'original syro-chaldaïque du livre de l'*Agriculture Nabatéenne*, s'accordent toutes les trois pour dire que les Chananéens avaient habité primitivement tout auprès des Kouschites, leurs frères d'origine, sur les rives de la mer Erythrée ou golfe Persique, dans la portion de la côte d'Arabie qui sur nos cartes modernes porte le nom d'El-Katif. Pline indique encore de son temps une Chananée dans le voisinage; Strabon parle des « îles de Tyr et d'Aradus, » les îles Bahreïn de nos jours, « qui renferment des temples semblables à ceux des Phéniciens, » et il ajoute : « Si on en croit les habitants, les îles et la ville du même nom en Phénicie sont leurs colonies. »

Suivant Hérodote, ce furent des tremblements de terre qui contraignirent le peuple de Chanaan à quitter sa première patrie et à se diriger vers la Syrie méridionale. Les traditions enregistrées dans l'*Agriculture Nabatéenne* supposent au contraire que ce peuple fut expulsé violemment à la suite d'une querelle avec les monarques kouschites de Babylone de la dynastie de Nemrod. C'est aussi la version des historiens arabes[4], qui enregistrent des récits traditionnels fort précis au

1. I, VII, 89.
2. Justin., XVIII, 3, 2.
3. XVI, p. 766.
4. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, t. I, p. 18.

sujet de la migration des Chananéens, qu'ils appellent les premiers Amâlikas, descendus de Cham, en les distinguant avec soin des seconds Amâlikas, issus de Sem, les Amalécites de la Bible. Cette expulsion violente est assez vraisemblable, car les grands mouvements des peuples ont été le plus souvent produits par des causes analogues, mais l'attribuer aux Kouschites de Babylone, frères des Chananéens, nous paraît chose plus douteuse. N'aurait-elle pas été plutôt le résultat de l'invasion des Aryas Japhétites, qui se jetèrent sur la Babylonie entre 2500 et 2400 avant l'ère chrétienne et y renversèrent le vieil empire des Kouschites, ainsi que nous l'avons vu plus haut? Ce serait en effet un événement historique assez considérable pour avoir produit un aussi grand ébranlement parmi les populations chamitiques des côtes de la mer Erythrée, et nous montrerons un peu plus loin que d'après différents indices la migration des Chananéens dut avoir lieu vers la même époque.

III. — Si maintenant nous voulons rechercher la route que les tribus chananéennes, parties des bords du golfe Persique, ont dû suivre pour gagner la Syrie, nous n'avons aucune donnée vraiment positive sur leur itinéraire; nous sommes réduits à nous servir d'inductions géographiques jusqu'à ce qu'une connaissance plus approfondie de ces pays vienne nous révéler un jour quelque trace du passage du peuple, qui s'en allait ainsi chercher une nouvelle patrie.

Une série d'oasis jalonne la route suivie par les caravanes et qui s'étend du pays d'El-Katif par celui d'El-Hassa, le long de l'Ouady-Aftan, jusqu'au Djebel Toueik. Un peu au delà, cette route s'infléchit vers le nord-ouest dans le district d'El-Woschem, pour atteindre la ville d'Aneyzeh. De là elle va directement dans l'ouest en traversant tout le pays désigné sous le nom d'El-Kassim,

pour rejoindre la route du Hadj ou de la caravane des pèlerins musulmans de Damas à la Mecque à la hauteur de El-Hénakieh. Que cette ligne d'oasis échelonnés à peu de distance les uns des autres ait été la route suivie par les Chananéens, c'est ce dont il n'est guère possible de douter, car partout ailleurs l'étendue de désert à traverser eût été un obstacle infranchissable à leur marche.

En Orient, plus que partout ailleurs, les chemins suivis par les ancêtres servent invariablement aux descendants, et il y a tout lieu de supposer encore qu'à partir d'El-Hénakieh les tribus émigrantes durent prendre la route suivie chaque année par la caravane du Hadj à son retour de Médine à Damas.

IV. — Entre El-Hénakieh et l'un des châteaux qui servent aujourd'hui de halte aux pèlerins, nommé Médaïn-Saleh, nous voyons indiqué dans les meilleures cartes un espace montagneux nommé Thémoud, qui a été signalé plusieurs fois à l'auteur même du présent Manuel par les Arabes de Syrie comme renfermant de nombreux et importants vestiges d'antiquités. Là une des tribus dont se composait la migration chananéenne s'arrêta en arrière des autres, qui continuaient leur route vers le littoral de la Méditerranée. C'est en effet dans cette région qu'une tradition constante chez les Arabes place l'antique peuple des Thémoudites, qui se creusait ses demeures dans le flanc des rochers; c'était, dit-on, une nation impie, car les purs Sémites, Arabes comme Hébreux, ont toujours infligé cette qualification aux Chananéens et aux Kouschites, et ils furent anéantis par un certain Codhar-el-Ahmar[1]. Il est bien difficile de ne pas les assimiler aux Horréens ou Troglodytes du li-

1. Caussin de Perceval, t. I, p. 34.

vre de la Genèse, dont la parenté avec la race chananéenne est certaine, et qui, habitant à l'entrée de l'Arabie lors de l'époque d'Abraham, furent écrasés par Chodorlahomor. Leurs débris se retirèrent alors plus près de la Palestine, dans le mont Séir, d'où ils furent expulsés de nouveau par les descendants d'Esaü. Ils vinrent ensuite chercher un refuge au milieu des Héthéens méridionaux, dans les montagnes qui appartinrent plus tard à la tribu de Juda et où bon nombre de leurs habitations troglodytiques subsistent encore aux environs de Beït-Djibrin, l'Eleuthéropolis de l'époque romaine.

V. — Ayant ainsi laissé sur sa route en Arabie la colonie des Horréens ou Thémoudites, la migration chananéenne, continuant très-probablement à suivre la route actuelle du Hadj, déboucha enfin dans la Palestine et s'y montra d'abord, dit Justin, sur les rives de l'*Assyrium Stagnum*. Tous les commentateurs sont d'accord pour corriger ici *Syrium* au lieu d'*Assyrium* et pour y reconnaître le lac de Génézareth. Les tribus chananéennes, fatiguées de leur longue marche dans le désert, s'y arrêtèrent quelque temps, jusqu'au moment où elles se sentirent assez fortes pour entreprendre la conquête du pays d'où elles devaient être à leur tour expulsées par les Israélites.

§ 2. — Les populations primitives de la Palestine.

I. — La Palestine n'était pas un pays désert lorsque les Chananéens y entrèrent. La plupart des villes de l'intérieur des terres étaient déjà fondées, et les campagnes habitées par une nombreuse population que les Chananéens exterminèrent ou forcèrent à émigrer en

très-grande partie, mais dont cependant quelques restes subsistaient encore au milieu d'eux quand les Israélites firent la conquête du pays. Les différents noms qne la Bible donne à cette race primitive de la Palestine indiquent généralement des hommes de haute stature et d'une grande force; aussi la tradition populaire, dans les siècles postérieurs, en avait-elle fait des géants. L'appellation sous laquelle on les désigne le plus habituellement, est celle de *Réphaïm*, qui chez les Phéniciens prit ensuite la signification de « Mânes. »

II. — Les Réphaïm se divisaient en plusieurs peuplades:

1° Les Réphaïm proprement dits, qui habitaient le pays de Basan, y possédaient soixante villes fortes et avaient pour capitale Astaroth-Karnaïm; du temps de Moïse, les Amorrhéens occupaient leur territoire.

2° Les Emim ou « formidables », établis dans le pays qu'occupèrent plus tard les Moabites et aussi dans la plaine de Kiryathaïm.

3° Les Zomzommim, que supplantèrent les Ammonites.

4° Les Zouzim, qui habitaient à Hâm, contrée dont on n'est pas parvenu à déterminer la situation précise.

5° Les Enacim, dont les Nephilim étaient un rameau. C'était, de toutes ces populations primitives de la Palestine, celle qui avait le mieux résisté à la conquête chananéenne. Du temps de Josué, il en subsistait encore des restes considérables dans tout le pays qu'elle avait jadis possédé, surtout dans les montagnes qui formèrent plus tard le royaume de Juda, et où les Héthéens étaient déjà établis lorsque Abraham vint de la Mésopotamie dans la terre promise à sa race. La ville principale des Enacim paraît avoir été Kiryath-Arba, nommée ensuite Hébron.

Aux diverses tribus ainsi réunies sous le nom commun

de Réphaïm, il faut encore joindre, pour compléter le tableau des habitants que les Chananéens durent anéantir ou soumettre et dont la Bible fait mention, car un certain nombre de ces peuplades primitives durent disparaître sans laisser de traces à une époqne postérieure, il faut encore citer, disons-nous, les Avvim, qui occupaient la plaine au sud-ouest de la Palestine jusqu'à Gaza, les Kénites, situés encore plus au midi, dans la direction de l'Arabie Pétrée, enfin les Kénizites et les Kadmonites, dont la situation n'est pas connue.

Toutes ces populations, que les Egyptiens de l'Ancien Empire et de la XII[e] dynastie réunissaient sous l'appellation générique de *Sati*, appartenaient-elles à la souche sémitique ? Des raisons assez plausibles seraient de nature à le faire penser et donneraient à croire que les plus anciens habitants connus de la Palestine étaient surtout apparentés d'assez près avec les Araméens. En tous cas, ils parlaient un idiome différent de celui des Chananéens, car les noms de *Zomzommim* et de *Zouzim*, qui leur ont été donnés par ces derniers, caractérisent un peuple dont le langage n'est pas compris et est comparé à un bourdonnement.

Nous avons expliqué plus haut, dans notre livre I[er], comment il se fait que les Chananéens, tout en étant de race chamite, se servaient d'une langue de la famille dite sémitique, aussi bien que les Kouschites de Babylone et du Yémen.

§ 3. — Établissement des Chananéens en Palestine. Leurs diverses nations.

I. — Peut-on essayer de déterminer approximativement la date à laquelle les Chananéens se rendirent

maîtres de la Palestine et y prirent la place des antiques populations issues de Sem ? Hérodote [1] semble fournir un chiffre précis quand il dit que, suivant les Phéniciens, le fameux temple de Melkarth, dans l'île de Tyr, avait été fondé 2,300 ans avant son époque. Mais ce chiffre est le résultat d'un simple calcul de générations, comme tous ceux que fournit le père de l'histoire, et nous croyons que l'on est en droit d'affirmer qu'il est de deux ou trois siècles trop élevé.

En effet, aujourd'hui nous possédons un document positif, qui fixe une date au-dessous de laquelle il faut nécessairement placer l'établissement des Chananéens en Palestine. C'est un papyrus hiératique du Musée de Berlin, traduit en grande partie par M. Chabas[2], qui contient le rapport d'un officier égyptien envoyé sous le règne d'Amenemhé Ier, de la XIIe dynastie, dans le pays d'Edom et dans celui de Tennou, situé au nord, vers le bassin de la mer Morte, pays qui, l'un et l'autre, formaient alors des principautés vassales de l'Egypte, comme le royaume de Gérar où furent accueillis Abraham et Isaac. Il avait pour mission d'explorer l'état de ces deux contrées et de rendre compte aussi de la situation des populations voisines, avec lesquelles l'Egypte et ses vassaux avaient souvent à guerroyer. Dans son rapport, on ne voit aucune trace de l'existence des tribus chananéennes dans la Palestine. Les seuls habitants de toute cette contrée sont les *Sati*, dont on voit apparaître quelques restes au temps de la XVIIIe dynastie, de même que quelques restes des Réphaïm dans le livre de Josué; or les *Sati*, sur les monuments égyptiens où on les voit représentés, offrent aux regards un type sémitique parfaitement caractérisé. D'autres textes, datant

1. II, 43.
2. *Les papyrus hieratiques du musée de Berlin*, Châlons, 1866.

également de l'ancien empire et de la XIIe dynastie, établissent formellement que les Egyptiens n'avaient, dans ce temps, pour voisins du côté de la Syrie, que des nations de la race des *Aamou*, c'est-à-dire des Sémites, que les fils de Mistraïm désignaient génériquement par ce nom dérivé du mot sémitique *aam*, « peuple. »

II. — D'un autre côté, le livre de la Genèse nous fournit une date fixe au-dessous de laquelle on ne peut pas faire descendre l'établissement des Chananéens. C'est celle de la venue d'Abraham en Palestine, et surtout de l'expédition de Chodorlahomor, qui appartient avec certitude, ainsi que nous l'avons vu plus haut, à l'époque de la domination de la dynastie susienne à Babylone. « Le Chananéen était déjà dans le pays, » dit la Bible, à l'occasion de l'arrivée d'Abraham, et, en effet, c'est partout avec des populations chananéennes que le patriarche s'y trouve en rapport ; mais l'expression « déjà » nous paraît indiquer clairement que si elles tenaient alors la contrée, elles n'y étaient pas depuis bien longtemps établies. Nous voyons aussi Chodorlahomor et les rois ses vassaux écraser sur leur passage des nations chananéennes, comme les Horréens et les gens de la Pentapole ; mais ces nations, si elles sont déjà établies dans le pays, ne le tiennent pas tout entier comme au temps de Josué ; les anciennes populations sémitiques, Réphaïm, Zouzim et Emim, subsistent encore à côté d'elles, constituées en corps de nations assez puissants pour opposer une résistance sérieuse au conquérant élamite.

L'entrée des Chananéens dans la Palestine, et leur établissement dans toute la contrée située entre la mer et la vallée du Jourdain, doit donc être nécessairement placée entre l'époque où la XIIe dynastie gouvernait

l'Egypte, et celle où le roi élamite Chodorlahomor régnait en suzerain sur tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre. Ceci nous reporte approximativement entre 2,400 et 2,300 avant l'ère chrétienne, et, par conséquent, vient fortifier la conjecture émise par nous tout à l'heure, que l'ébranlement causé parmi les populations chamitiques voisines du golfe Persique par l'invasion des Aryas à Babylone et dans la Chaldée, dut être la cause déterminante de la migration des Chananéens des rivages de la mer Erythrée à ceux de la Méditerranée.

III. — Le chapitre X de la Genèse nous fournit, sous la forme généalogique qu'il adopte constamment, un précieux tableau des nations chananéennes fixées dans la Palestine au temps de leur plus grand développement et de leur prospérité culminante, avant l'invasion des Israélites, peut-être même avant l'établissement de la suprématie égyptienne sur la Syrie, car il semble que, dans la rédaction de ce chapitre, Moïse s'est en général servi de documents antérieurs à son époque. Le texte biblique attribue à Chanaan onze fils : Sidon, Heth, Jébusi, Amori, Guirgasi, Hivi, Arki, Sini, Arvadi, Semari, Hamathi, qui sont autant de peuples : les Sidoniens, les Héthéens, les Jébuséens, les Amorrhéens, les Gergéséens, les Hévéens, les Arcéens, les Sinéens, les Aradiens, les Sémaréens et les Hamathéens.

Les Sidoniens formèrent le premier noyau et demeurèrent toujours la tête de la nation phénicienne, qui s'intitulait elle-même, à toutes les époques de son histoire, « Chanaan » et « Sidoniens, » même lorsque plusieurs autres des peuples de la même race furent venus s'y fondre. Ils habitaient la côte depuis Gebal ou Byblos au nord jusqu'à Aco, appelée sous les successeurs d'A-

lexandre Ptolémaïs, au sud. Nous parlerons tout à l'heure de leurs différentes villes.

Les Sidoniens s'adonnèrent de très-bonne heure à la marine, et y trouvèrent la source de leur puissance et de leur prospérité. Les Héthéens, au contraire, demeurèrent toujours un peuple continental. C'était, du reste, a plus nombreuse et la plus guerrière des nations chananéennes. De très-bonne heure, et peut-être dès l'époque même de son établissement en Syrie, elle se subdivisa en deux fractions d'inégale importance, dont les territoires étaient fort éloignés. Les Héthéens méridionaux, les moins nombreux, habitaient dans le pays qui appartint plus tard à la tribu de Juda, autour de Kiryath-Arba, d'où ils avaient chassé les Enacim et qu'ils avaient appelé Hébron. Les Héthéens septentrionaux étaient les *Khêtas* des monuments égyptiens, les *Khatti* des inscriptions cunéiformes assyriennes, c'est-à-dire ce grand peuple belliqueux, à la constitution si fortement unitaire et monarchique, qui habitait la chaîne de l'Amanus et la vallée inférieure de l'Oronte, gagnant de là jusqu'à l'Euphrate, et que nous avons vu jouer un rôle tout à fait prépondérant dans les affaires de la Syrie depuis l'avénement de la XIXe dynastie en Egypte jusqu'aux campagnes du roi ninivite Assournasirpal. Ce sont ces Héthéens avec le roi desquels Salomon s'allia, tandis que les Héthéens méridionaux d'Hébron étaient soumis à son sceptre. Ils constituaient la plus septentrionale des nations chananéennes.

Les Jébuséens étaient le peuple qui s'était fixé à Jérusalem et dans ses environs immédiats.

Les Amorrhéens, que le prophète Amos dit « hauts de stature comme les cèdres et forts comme les chênes, » s'étaient divisés comme les Héthéens. Les Amorrhéens méridionaux, qui formaient le gros de la nation, étaient établis à l'ouest de la mer Morte, autour d'Engaddi; peu

de temps avant Moïse, ils avaient franchi le Jourdain et avaient fondé dans la Pérée, aux dépens des Ammonites et des Moabites, les deux royaumes de Basan et de Hésebon. Les Amorrhéens septentrionaux nous sont révélés par les monuments égyptiens au sud des Khétas, dans la vallée du haut Oronte; la fameuse forteresse de Kadesch leur appartenait.

Les Gergéséens sont mentionnés dans les inscriptions hiéroglyphiques comme dans la Bible. Nous avons eu déjà l'occasion de dire que nous les considérions comme ayant eu leur capitale à Gerasa, aujourd'hui Djerasch, dans la Pérée; mais leur territoire devait comprendre toute la Décapole et même la Galilée, à laquelle n'appartient aucun autre des peuples chananéens mentionnés dans le chapitre X de la Genèse.

Les Hévéens sont encore une nation qui s'était séparée en deux rameaux, l'un méridional, l'autre septentrional. A Sichem, à Gabaon et dans toute la contrée qui appartint plus tard à la tribu d'Éphraïm, les habitants étaient des Hévéens. D'autres Hévéens occupaient la chaîne de l'Anti-Liban depuis Baal-Hermon jusqu'aux environs de Hamath.

Les Arcéens habitaient la plaine située au nord du Liban, entre lés montagnes d'Akkar et le fleuve nommé du temps des Grecs Éleuthérus, aujourd'hui Nahar-el-Kébir. Leur nom se conserva fort tard dans celui de la ville d'Arca.

C'est dans le massif même du Liban qu'il faut chercher la demeure des Sinéens. Strabon signale encore dans ces montagnes une ville de Sinna, située au-dessus de Botrys.

Les Aradiens avaient leur ville principale dans l'île d'Aradus, en phénicien Arvad ; mais ils avaient débordé de là sur la côte du continent. Les Sémaréens habitaient aussi le littoral, entre eux et les Sidoniens, dans

la partie où leur nom était encore demeuré vivant à l'époque romaine dans celui de la ville de Simyra. Quant à ce qui est des Hamathéens, on ne saurait méconnaître en eux une tribu chananéenne établie dans la ville de Hamath, plus tard Épiphania, sur le cours moyen de l'Oronte, entre les Héthéens et les Amorrhéens de Kadesch ; dès le temps de David, ils avaient été remplacés dans ce lieu par les Araméens, que probablement ils en avaient d'abord expulsés pour y placer leur résidence.

Quelques historiens ajoutent aux peuples que nous venons de passer en revue une douzième nation chananéenne, les Phérézéens ou Phérézites, dont il n'est pas question dans le tableau généalogique de la Genèse. Mais c'est à tort. Dans les quelques passages bibliques où on rencontre ce nom de « Phérézéens, » il ne désigne pas un peuple spécial ; c'est l'appellation commune des habitants de la campagne, par opposition à ceux des villes fermées.

IV. — On se tromperait grandement si l'on s'imaginait que les onze peuples chananéens devenus ainsi les maîtres de la Syrie formaient autant de nations compactes et fortement constituées. Les Héthéens septentrionaux étaient seuls dans ce cas, et c'est pour cela qu'ils eurent une importance politique et militaire dont aucune autre fraction de la même race n'approcha jamais. Chez les Sidoniens aussi, avant comme après le temps où l'union des Aradiens et des Sémaréens avec eux en eut fait les Phéniciens, il y avait un certain lien national et subordination des diverses cités à une métropole où résidait un roi qui exerçait la suprématie sur les petits princes locaux. Mais les autres peuples chananéens vivaient dans un état de complet morcellement. Chaque ville avait son roi, qui ne relevait d'aucune autorité

supérieure, si ce n'est, à une certaine époque, du sceptre étranger des Pharaons égyptiens. Aucun lien solide et permanent n'existait entre ces princes. C'est à peine si un danger commun parvenait à les grouper dans une alliance temporaire; presque toujours en guerre les uns avec les autres, ils devaient offrir une proie facile à la conquête. Les Hévéens faisaient une exception entre les autres Chananéens, en ce que leurs villes, au lieu d'être gouvernées par des tyranneaux décorés du titre de rois, avaient su se créer une existence de liberté municipale complète et s'administraient elles-mêmes avec des institutions toutes républicaines.

§ 4. — La Phénicie et ses cités.

I. — Le nom grec de *Phéniciens*, dont on ignore l'origine précise, ne s'applique pas à tout l'ensemble des nations de la race de Chanaan fixées dans la Syrie méridionale, mais seulement aux Chananéens maritimes, dont l'existence fut toujours très à part de celle des autres. Dans l'histoire comme dans la géographie classique, la Phénicie est cette région fort étroite, resserrée entre les montagnes et la mer, qui s'étend depuis Aradus au nord jusqu'à la ville d'Aco au midi, embrassant les anciens territoires des Aradiens, des Sémaréens et des Sidoniens. Avant d'aborder le récit sommaire de ses annales, il nous semble utile d'en esquisser en peu de mots la géographie et d'en énumérer les principales villes.

II. — Nous commencerons par le nord. Là se présente d'abord à nous l'île d'Aradus, qui conserve son nom antique d'Arvad sous une forme à peine altérée; elle

est située tout auprès de la côte et sous le même parallèle que Citium de Cypre. D'une dimension fort exiguë, elle était occupée tout entière par la ville du même nom, capitale des Aradiens ou Arvadites, et enceinte d'un mur destiné à servir tout à la fois de fortification et de digue. Ce mur subsiste encore en partie et se compose de blocs de pierre ayant chacun quatre à cinq mètres de longueur. D'Aradus, qui, après s'être unie aux Sidoniens, garda toujours son roi, vassal de celui qui exerçait la suprématie sur toute la nation phénicienne, dépendaient sur le rivage voisin les deux villes d'Antaradus, aujourd'hui Tortose, dans la plaine de laquelle paraît avoir été située la nécropole de la cité insulaire, et Marathus, aujourd'hui Amrit, où subsistent les restes les plus importants d'architecture phénicienne qui soient parvenus jusqu'à nous.

Plus au sud, et dans les environs de l'embouchure du fleuve Eleuthérus (Nahar-el-Kébir) était Simyra, maintenant Sumreh, ancienne capitale des Sémaréens, qui resta toujours cité royale, mais ne paraît pas être jamais entrée dans la confédération phénicienne et dont l'histoire nous montre, au contraire, le sort étroitement lié à celui des villes araméennes de la vallée de l'Oronte.

Un peu plus bas nous rencontrons l'Orthosia de la géographie gréco-romaine, dont les monuments assyriens nous ont révélé l'appellation primitive et nationale, Simrôn. C'était une des grandes villes des Phéniciens et une ville royale, probablement la capitale des Arcéens, car Arca, par suite de sa position dans les terres, avait passé de très-bonne heure à un rang secondaire. En continuant à descendre au sud on trouvait l'emplacement où les gens d'Aradus, de Sidon et de Tyr, à une époque assez récente, fondèrent trois établissements contigus, dont la réunion forma Tripolis ; les deux villes secondaires de Calamus et de Gigartus; le

promontoire sacré que les Grecs appelèrent Theou-Prosopon, ce qui paraît la traduction d'un nom phénicien, Phané-Baal « face de Baal » ; enfin Botrys, aujourd'hui Batroun.

III. — Nous entrons alors sur le territoire des Sinéens. Ils avaient dans la montagne Sinna, leur plus ancienne cité, et Aphec, le plus important sanctuaire d'Astarté ; mais leur véritable capitale, sur le rivage de la mer, était Gébal, appelée par les Grecs Byblos et de nos jours Djebeïl. C'était une cité royale ; elle avait été primitivement dans l'intérieur des terres et avait été ensuite rebâtie sur le littoral. Son nom signifiait : « le tombeau du dieu, » parce qu'on y montrait la sépulture d'Adonis. Gébal était une ville sacrée, à laquelle se rattachaient les plus vieux souvenirs mythologiques des Phéniciens et dans laquelle on célébrait des mystères fameux.

Vint ensuite, toujours en allant au sud, Béryte, le Beyrouth actuel, fondée par les Giblites, ville royale, qui, à toutes les époques, a eu une grande importance maritime et un commerce étendu. Son nom signifie : « les puits, les citernes. » Béryte formait la frontière de la vieille nation des Sidoniens, « les fils aînés de Chanaan, » suivant l'expression biblique, à laquelle se borna d'abord la Phénicie. Les deux villes les plus septentrionales de cette nation étaient Heldua et Porphyrion, dont on ignore les appellations phéniciennes.

Sidon s'appelle aujourd'hui Saïda et est réduite à un état misérable ; sa vaste nécropole est le seul vestige de sa splendeur passée. Le nom de Sidon veut dire « la pêcherie » et révèle la première occupation de ses habitants, les pêches dans lesquelles les Sidoniens, à peine établis sur le littoral, s'exercèrent à l'art de la navigation. C'était la plus vieille des villes de la Phénicie, et

elle s'intitulait « la mère » de toutes les autres, excepté de Gébal, qui peut-être n'avait pas été à l'origine une cité des Sidoniens proprement dits, mais des Sinéens. Sidon se divisait, comme Tyr, en deux villes, « la grande Sidon, » sur la mer, et « la petite Sidon » à quelque distance, dans l'intérieur des terres.

Au midi de Sidon était Sarepta (aujourd'hui Sarfent), ville qui paraît avoir été riche et d'une assez grande importance, surtout dans les âges reculés, mais qui, à partir du XIIe siècle avant l'ère chrétienne, dépendit politiquement de Tyr. Cette dernière cité, qui pendant une grande partie de l'histoire phénicienne exerça la suprématie qui appartenait primitivement à Sidon, portait en réalité dans la langue chananéenne le nom de Tsour ou Sour, signifiant « rocher. » C'est celui que les Arabes lui donnent encore aujourd'hui. Les géographes classiques distinguent deux villes de Tyr, l'une dans un îlot rocheux très-voisin de la côte, l'autre sur le rivage; cette dernière, située au lieu aujourd'hui nommé Ras-el-Aïn, s'appelait spécialement Palætyrus ou « Tyr l'ancienne. » Nous aurons à raconter un peu plus loin les vicissitudes respectives de ces deux portions de la cité tyrienne. Entre Sarepta et Tyr on rencontrait les villes de second ordre de Nazana, plus tard Césarée, Avatha, l'Ornithopolis des Grecs, et Mahallib ou Léontopolis. Toute cette côte était comme une ville continue.

IV. — Dans les environs de Tyr devait se trouver originairement, à l'époque dont le chapitre X de la Genèse nous offre le tableau, la limite méridionale du territoire des Sidoniens. Mais plus tard ce territoire s'étendit encore plus au sud. Lorsque la conquête israélite eut écrasé les nations chananéennes de la Palestine, et qu'en même temps les Philistins se furent établis sur tout le littoral du midi de cette contrée, les cités maritimes de la Ga-

lilée résistèrent à la double invasion étrangère et surent maintenir leur nationalité chananéenne. Les Gergéséens, auxquels elles avaient appartenu suivant toutes les probabilités dans l'origine, n'existaient plus. Ne pouvant pas se soutenir seules, elles furent naturellement amenées à se donner aux Sidoniens, qui pouvaient les protéger, et elles firent ainsi partie de la réunion des villes phéniciennes.

Les villes phéniciennes au sud de Tyr étaient : Sérâa, la Sarra de certains géographes classiques, qui semble avoir été toujours une dépendance de la cité de Melkarth, à laquelle elle touchait presque ; Ous, que les Grecs appelèrent Alexandroschene, mais dont les inscriptions cunéiformes nous ont révélé le nom plus antique ; la ville nommée Laodicée sous les Séleucides, dont les ruines considérables portent chez les Arabes de nos jours le nom d'Oum-el-Awamid, et que certains textes égyptiens nous apprennent s'être appelée primitivement Caïcna ; Misrephoth-Mayim, qui fut toujours un lieu peu important ; Achzib, l'Ecdippa des géographes grecs et latins, qui conserve encore son vieux nom, mais n'est plus qu'un village. La plus méridionale enfin, et aussi la plus considérable, était Aco, nommée Ptolémaïs par les Grecs d'une certaine époque, mais dont l'ancienne appellation nationale a prévalu de nouveau, depuis le moyen âge, sous la forme d'Acre.

CHAPITRE II

ÉPOQUE SIDONIENNE.

1. — Les Chananéens en Égypte. — Débuts des Sidoniens dans la navigation.

I. — Le mouvement de migration qui avait amené les tribus chananéennes des rivages de la mer Erythrée dan la Syrie méridionale ne devait pas s'arrêter à ce dernier pays. Débordant au delà des limites méridionales de la Palestine, une portion des Chananéens, entraînant sans doute dans ses rangs ou à sa suite quelques tribus sémitiques déplacées par la révolution qui venait de s'opérer dans la population de la Syrie, se jeta sur l'Égypte, dont les richesses et la merveilleuse fertilité ont toujours excité les convoitises des conquérants asiatiques. Les traditions arabes racontent que les premiers Amâlikas, descendants de Cham, dont nous avons établi plus haut l'identité avec les Chananéens, après avoir conquis la Palestine, envahirent l'Égypte et s'en rendirent complétement maîtres; qu'ils y fondèrent, dans le Delta, une ville du nom d'Awar et en firent leur capitale; qu'enfin, après avoir dominé pendant plusieurs siècles,

ils furent chassés par les habitants indigènes, avec l'aide des populations du haut Nil[1].

On ne saurait méconnaître dans ce récit traditionnel l'invasion des Pasteurs, l'établissement de leurs rois à Avaris et leur expulsion finale par Ahmès. Nous avons raconté déjà longuement cet événement, qui marque une des divisions principales dans l'histoire d'Égypte, et il nous suffira d'y renvoyer le lecteur. Manéthon, d'après les archives sacerdotales, dit formellement que les Pasteurs étaient Phéniciens, c'est-à-dire Chananéens, et nous avons vu que tout concourait à établir ce fait de la manière la plus positive. Nous avons même constaté que des indices tout à fait décisifs révélaient que dans l'invasion de l'Égypte le rôle prépondérant, la direction du mouvement avait appartenu aux Héthéens, et que c'était ce peuple qui avait fourni les rois de la dynastie des Pasteurs, lorsque la conquête, d'abord dévastatrice, se régularisa, lorsque les conquérants, subissant l'influence de la civilisation supérieure des vaincus, prirent les mœurs égyptiennes et transformèrent leurs chefs en véritables pharaons.

II. — La domination des Pasteurs sur les rives du Nil, dont le début dut succéder très-vite à l'établissement des Chananéens en Syrie, dura cinq siècles. C'est à la fin de cette domination, sous le roi Apépi, que Joseph devint ministre. Il faut donc nécessairement admettre que le pharaon sous le règne duquel Abraham se rendit en Égypte était déjà un Pasteur, comme le racontent, du reste, les traditions du Talmud et des Arabes, où il y a quelquefois plus de souvenirs précieux et de fondements solides qu'on ne serait disposé à le croire. Les récits de la Genèse nous montrent que les Chananéens

1. Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes*, t. I, p. 19.

de la Palestine étaient alors entièrement indépendants des princes de leur race qui régnaient à Avaris. Les pharaons d'origine héthéenne auxquels obéissait l'Égypte n'exerçaient aucune autorité en Syrie ; ils se bornaient à étendre leur suzeraineté sur quelques cantons immédiatement limitrophes de la terre de Mitsraïm, comme le petit royaume de Gérar. Aussi, par contre, ces princes n'intervenaient pas pour protéger cette dernière contrée, et lorsque Chodorlahomor pousse ses conquêtes jusqu'aux bords du lac Asphaltite, nous ne voyons le monarque de l'Égypte faire aucun mouvement pour l'arrêter et pour venir au secours des Horréens ou des gens de la Pentapole.

Cependant, des circonstances de la vie des patriarches, il ressort en même temps que les relations entre la Palestine et l'Égypte étaient à cette époque étroites et suivies, et que les tribus de la race de Chanaan établies dans l'un et dans l'autre pays vivaient dans un rapport fraternel. L'adoption des mœurs et de la civilisation de l'Égypte par les Pasteurs chananéens exerça alors sur les populations de la Palestine une très-grande influence, que les conquêtes des pharaons de la XVIII[e] dynastie vinrent ensuite consolider. Les recherches de la science mettent en droit de conjecturer, ainsi que l'a fait M. Ewald, que ce furent les Pasteurs d'Avaris qui eurent l'idée d'emprunter à l'écriture hiératique égyptienne un certain nombre de caractères alphabétiques et de les appliquer à peindre les sons de leur langue, formant ainsi l'alphabet phénicien de 22 lettres, source de tous les autres alphabets du monde. Cette invention, qui ne peut guère avoir eu que l'Égypte pour berceau, rayonna avec la plus grande rapidité parmi les diverses nations chananéennes, et il est aujourd'hui certain, par le témoignage des inscriptions hiéroglyphiques, que toutes ces nations se trouvaient en possession de l'usage

de l'écriture alphabétique au moment où les Égyptiens eurent achevé d'expulser les Pasteurs de leur sol, et, devenant conquérants à leur tour, s'emparèrent de la Syrie sous les premiers Amenhotep et Touthmès.

III. — Tandis qu'une portion des tribus chananéennes conquérait l'Egypte et que les Héthéens faisaient asseoir un de leurs chefs sur le trône des Pharaons, les Sidoniens, qui ne paraissent jamais avoir eu d'ambition guerrière sur le continent, tournaient leur activité vers la mer, sur le rivage de laquelle ils s'étaient établis. On ne sait si l'aptitude singulière à la navigation et au commerce maritime, qui les distinguait des autres Chananéens, s'était déjà révélée dans leur première patrie, alors qu'ils étaient riverains du golfe Persique, ou si elle ne se manifesta qu'après leur arrivée sur les bords de la Méditerranée. Mais en tous cas elle s'y développa rapidement. Restreints à un territoire exigu, qui ne suffisait pas à nourrir sa population, les Sidoniens furent conduits par une impérieuse nécessité, autant que par leurs instincts naturels, à chercher sur les flots comme une nouvelle patrie et surtout une source de richesses. La plupart des populations riveraines de la Méditerranée étaient encore à l'état sauvage, à cet état premier qu'on appelle aujourd'hui l'*âge de la pierre*, et n'auraient ni su ni pu construire un canot capable de s'avancer à quelque distance sur les vagues de la mer ; les habitants même des foyers les plus avancés de la civilisation primitive, comme l'Egypte, osaient à peine se livrer à un cabotage restreint, sans perdre de vue les côtes ; dans cette situation, les Sidoniens furent les premiers et pendant longtemps les seuls navigateurs du monde. Nul avant eux n'avait osé affronter les longues traversées, s'élancer hardiment en pleine mer, en bravant les dangers des vents et des tempêtes, pour aller chercher dans les pa-

rages lointains les métaux, les bois précieux, les matières premières de toute nature que réclamait l'industrie, et bien des siècles se passèrent avant qu'aucun autre peuple se risquât à leur faire concurrence dans cette carrière.

La mer n'était pas seulement, du reste, pour les Sidoniens une mine inépuisable de richesses, l'unique théâtre où pût s'exercer l'activité d'une population hardie, laborieuse et intelligente à laquelle l'agriculture n'eût point fourni les moyens de vivre, c'était aussi pour eux le seul asile de la liberté, comme le commerce était l'unique voie vers laquelle il leur fût possible de diriger leurs efforts. Rejetés toujours sur la côte et empêchés de s'étendre dans l'intérieur des terres par des nations plus puissantes, d'abord dans leur propre race par les Héthéens, puis plus tard par les grands empires de la vallée du Nil et de la vallée de l'Euphrate, les Sidoniens ne pouvaient prétendre ni à un rôle politique, ni à une prépondérance militaire. Il leur était même impossible de conserver une pleine indépendance et d'aspirer à une autre condition que celle d'une autonomie restreinte et subordonnée, car à presque toutes les époques de leur histoire nous les voyons vassaux d'un autre empire. Un peuple que son sol ne nourrit pas, qui ne peut être ni agriculteur ni militaire, ni même complétement indépendant, et qui pourtant sent en lui-même cette énergie et cette séve qui fait les grandes choses, n'a qu'une ressource : le commerce et la navigation. Ce fut la condition des Phéniciens, et comme ils n'avaient ni prédécesseurs ni rivaux dans la voie où la force des choses les jeta impérieusement, ils purent s'y constituer pour de longs siècles un monopole exclusif.

IV. — On ne se rend généralement pas un compte assez exact de l'étendue de commerce que réclamaient et

supposent nécessairement les civilisations primitives. La Providence n'a pas créé les nations pour demeurer isolées les unes des autres plus que les individus pour vivre en dehors de l'état de société. Elle a fait l'homme de telle sorte qu'il dut se grouper avec ses semblables pour pouvoir subsister et se défendre contre les dangers qui le menaçaient de toute part. Ce n'est pas non plus sans un plan bien arrêté, et dans lequel nous devons adorer sa main, qu'elle a fait naître les premières civilisations sur des terrains qui, tout favorables qu'ils fussent, étaient dépourvus de certains produits naturels, de certaines matières premières indispensables aux arts les plus élémentaires et les plus essentiels. De cette façon, dès qu'il y a eu une aurore de civilisation, il y a eu forcément commerce. Les peuples les premiers policés n'ont pas pu s'enfermer absolument dans l'orgueil de leur civilisation précoce, s'isoler des peuples voisins dont ils méprisaient la barbarie. L'obligation de se procurer certaines denrées de première nécessité les a contraints à entretenir des relations à l'extérieur et quelquefois fort loin, à commercer avec les peuples encore sauvages, à entrer avec eux dans la voie des échanges et par conséquent à leur infuser graduellement les secrets de leur propre civilisation.

Voici trois faits élémentaires et dont les recherches récentes sur l'humanité primitive ont partout vulgarisé la connaissance. Le premier est la prodigieuse antiquité de la métallurgie dans les civilisations asiatiques; le second l'antériorité du travail du cuivre sur le travail du fer, à tel point que l'*âge du bronze* représente dans l'histoire de la civilisation une longue période qui a précédé l'*âge du fer*. Le dernier fait, enfin, est celui-ci, que presque aussitôt que les hommes ont su fondre le cuivre et en fabriquer des instruments, ils ont reconnu ses nombreuses imperfections dans un emploi à l'état

pur et la nécessité de le rendre plus dur et plus résistant par un alliage, qu'en un mot ils se sont mis tout de suite à fabriquer du bronze. Aussi haut que nous remontions dans les deux plus vieilles civilisations du monde, en Égypte et en Chaldée, nous trouvons l'usage du bronze; celui des instruments en cuivre pur est si bien abandonné, si bien oublié, qu'il n'a pas laissé de vestiges. Mais qu'est-ce que le bronze? un alliage de cuivre et d'étain. Or les Egyptiens et les Babyloniens trouvaient le cuivre sur leur propre territoire ou dans des districts touchant à leur frontière; mais pour l'étain on ne le rencontrait qu'à de bien grandes distances. Le moindre outil de bronze que l'on recueille auprès de Memphis, dans un de ces tombeaux contemporains de la construction des pyramides où il est demeuré enfermé depuis soixante siècles, révèle donc un antique et lointain commerce qui apportait à l'Egypte pharaonique, naissant à la civilisation au milieu des peuples encore absolument sauvages, l'étain du Caucase, de l'Inde ou de l'Espagne. Sans ce commerce, en effet, on ne pourrait pas en expliquer l'existence, puisque l'étain ne se trouve dans la nature sur aucun point plus rapproché de l'Egypte[1].

V. — Cet exemple est un des plus frappants pour montrer l'étendue de commerce que supposent nécessairement les civilisations primitives. Nous eussions pu cependant en citer d'autres. Mais nous l'avons intentionnellement choisi parce que précisément le commerce de l'étain fut un des plus anciens commerces de la Phénicie, son premier peut-être et certainement celui qui la jeta le plus tôt dans la carrière des grandes naviga-

1. Voy., sur l'importance du commerce de l'étain dans les âges primitifs et sur les directions qu'il suivait, l'ouvrage de M. de Rougemont, *L'âge de bronze ou les Sémites en Occident*. Paris, 1866.

tions. Aux âges si prodigieusement reculés de l'*ancien empire* égyptien, il est bien évident que la navigation et le commerce maritime n'existaient pas encore. Tout le trafic se faisait par la voie de terre, au moyen de caravanes. Les sujets de Ménès, de Khoufou et de Schafra tiraient l'étain dont ils avaient besoin pour faire leur bronze du Caucase ou de l'Inde (plus probablement du Caucase) par des caravanes qui traversaient l'Asie antérieure, toute sauvage encore et dans laquelle aucun État puissant ne s'était constitué. Mais le commerce de caravanes au milieu de populations nomades et pillardes est toujours précaire et soumis à bien des chances fâcheuses. Celui-ci d'ailleurs devint presque impossible vers le temps où la dynastie des Pasteurs s'assit sur le trône de l'Egypte et où les Sidoniens entrèrent dans la carrière des expéditions maritimes, par suite du développement du premier empire de Chaldée, qui se rendit alors maître de tout le bassin de l'Euphrate et du Tigre et en fit le siége d'un pouvoir fort, guerrier et ambitieux de conquêtes. Un des premiers soins de ce pouvoir fut nécessairement de s'emparer du commerce de l'étain, qui dans ses conditions premières passait sur son territoire. Les monarques babyloniens, alors en possession de l'Assyrie, avaient là un moyen assuré de faire la loi aux populations de la Syrie et de l'Egypte, dont ils se montraient jaloux et sur lesquelles ils avaient des projets de domination, ainsi que le révèle ce que dit Manéthon de la crainte que les Chaldéens inspiraient au chef de la dynastie régulière des Pasteurs; ils pouvaient en effet intercepter quand ils voudraient à ces populations une matière dont elles ne pouvaient se passer pour leurs arts les plus nécessaires. C'est ainsi qu'il y a quelques années l'Amérique croyait pouvoir faire la loi à l'Angleterre en la menaçant de supprimer ses envois de coton. Une pareille situation n'était pas acceptable pour les

Chananéens de la Syrie et pour ceux qui gouvernaient alors l'Egypte; ils durent chercher à tout prix les moyens de se procurer l'étain d'un autre côté et par la voie de mer, impossible à intercepter pour leurs rivaux. Les Sidoniens puisèrent dans ces circonstances les premiers éléments de leur puissance commerciale; ils profitèrent de la nécessité créée par une situation politique nouvelle en dirigeant leurs navires vers le Pont-Euxin pour aller y chercher le précieux métal, non-seulement pour le compte d'autres pays, comme l'Egypte, mais pour leur propre compte, car étant eux-mêmes métallurgistes et particulièrement habiles dans le travail du bronze, ils sentaient au plus haut degré le besoin de se procurer l'étain directement et sans payer tribut à aucune autre nation. Quelques siècles après, quand la formation de la marine des nations pélasgiques eut rendu plus difficile et plus dangereuse pour eux la navigation de l'Archipel, la nécessité de se procurer l'étain sans courir toutes ces chances devint le mobile qui amena les Phéniciens à diriger leurs navires vers l'Espagne. Le commerce de l'étain, dont nous avons essayé de faire comprendre l'importance capitale dans la civilisation antique, fut si bien la première origine et l'élément prépondérant de leur commerce, que plus tard encore, au temps du plein épanouissement de la société hellénique, ils se maintinrent en possession du privilége exclusif de fournir l'étain à la Grèce et à l'Italie, comme antérieurement à l'Egypte. Ce fut même ce commerce qui renouvela une dernière fois leurs navigations et les leur fit pousser jusqu'aux extrêmes limites occidentales de l'ancien monde, lorsque, les mines de l'Espagne étant épuisées, ils se mirent à franchir les Colonnes d'Hercule et à aller jusque sur les côtes des Iles Britanniques chercher l'étain de Cornouailles pour le livrer aux Hellènes et aux Italiotes.

§ 2. — Age de la domination égyptienne en Syrie. — Prépondérance de Sidon et apogée de son commerce.

I. — Les débuts de la prospérité et des navigations des Sidoniens n'ont pas d'histoire. Ils appartiennent à des siècles pour lesquels les témoignages monumentaux sur la Syrie et ses populations nous font absolument défaut et manqueront peut-être toujours; les traditions nationales de la Phénicie, recueillies par l'antiquité classique et bien imparfaitement transmises jusqu'à nous, sont également silencieuses sur ce sujet. Mais il est du moins positif que les Sidoniens étaient déjà un peuple de hardis marins et faisaient un commerce considérable au temps où les Égyptiens, se réveillant enfin à la vie nationale, chassèrent les Pasteurs, et, prenant leur revanche sur les nations étrangères qui les avaient tenus si longtemps asservis, se rendirent maîtres de toute l'Asie antérieure.

Nous avons vu plus haut, dans le livre consacré à l'histoire d'Égypte, que dès le début de la XVIIIe dynastie, Amenhotep Ier conquit la Syrie méridionale et que Thoutmès Ier poussa ses armes jusqu'au delà de l'Euphrate. A dater de ce moment, les Sidoniens, comme toutes les populations environnantes, furent soumis à la domination égyptienne, qui se maintint sans interruption pendant toute la durée des XVIIIe, XIXe et XXe dynasties, depuis la première moitié du XVIIe siècle avant l'ère chrétienne jusqu'à la fin du XIIIe.

II. — Parmi les récits monumentaux gravés sur les murailles des temples de l'Egypte et relatifs aux grandes insurrections qui, pendant cet espace de cinq siècles,

éclatèrent à diverses reprises en Syrie contre la suprématie égyptienne, à l'instigation des Assyriens ou Rotennou ou bien des Héthéens septentrionaux, et dont les plus formidables furent domptées par Thoutmès III, Séti I[er], Rhamsès II et Rhamsès III, jamais nous ne voyons figurer dans les listes des révoltés et des vaincus le nom des Sidoniens, de leur capitale et d'aucune de leurs cités. Et cependant toutes les autres nations chananéennes prennent part aux insurrections; celles qui touchaient immédiatement à leur territoire et qui furent ensuite comprises avec eux dans l'aggrégation phénicienne, les Arvadites ou Aradiens, les Sémaréens, les Gergéséens, entrent avec ardeur dans toutes les ligues qui se forment contre l'Egypte. En revanche, les inscriptions hiéroglyphiques parlent souvent des tributs, de l'industrie et des richesses de la Phénicie. Les pharaons de cet âge ont laissé de grandes stèles commémoratives de leur domination sur les rochers du Nahar-el-kelb, auprès de Béryte, et d'Adloun, non loin de Tyr. Un précieux papyrus du Musée Britannique contient le récit fictif du voyage fait en Syrie par un fonctionnaire égyptien à la fin du règne de Rhamsès II, après la conclusion de la paix définitive avec les Héthéens[1]. Ce n'est qu'un ouvrage d'imagination, mais il nous met en présence de l'état du pays au temps où il fut écrit, et à ce titre il présente un très-grand intérêt historique. Le héros est censé avoir été dans le pays des Héthéens et avoir poussé jusqu'à Helbon, l'Alep de nos jours; en revenant et avant de gagner la Palestine, où il entre par Hazor et dont il décrit les cités chananéennes, il traverse la Phénicie. Le récit nous l'y montre passant d'abord à Gébal,

1. Chabas, *Voyage d'un Egyptien*, Châlons, 1866. — Voyez aussi la brochure critique publiée à Paris sur cet ouvrage par M. Brugsch.

dont il signale les mystères et l'importance religieuse, puis à Béryte, à Sidon, à Sarepta, au gué de Nazana, le passage du Nahar-Heïserany actuel, et à Avatha, dont les ruines portent aujourd'hui le nom d'Adloun. Il vient ensuite à « Tyr la maritime, » qu'il décrit comme une bourgade située sur un rocher au milieu des flots : « On y apporte l'eau dans des barques, dit-il, et elle est riche en poissons. » Tout auprès, un peu plus au sud et sur le continent, le voyageur égyptien rencontre Serâa, la Sarra des géographes classiques, et le texte contient même un jeu de mots sur ce nom de *Serâa*, signifiant en phénicien « la guêpe ; » il parle des mauvais gîtes qu'on y trouvait et ajoute « la piqûre en est cuisante. » Après avoir traversé cette localité, il se rend à Caïcna, l'Oum-el-Awamid de nos jours, puis à Achzib, où il quitte le littoral et s'enfonce dans les montagnes pour gagner Hazor. Dans toute cette contrée, le voyageur est sur terre égyptienne, il circule avec la même liberté, la même sécurité qu'il le ferait dans la vallée du Nil, et même, en vertu de ses fonctions, il y fait acte d'autorité.

De ces faits il résulte clairement, ce nous semble, qu'à dater de l'établissement de la domination égyptienne en Syrie, les Sidoniens et les Sinéens de Gébal avaient séparé complétement leurs intérêts de ceux des autres nations chananéennes et suivaient une ligne de conduite toute différente. Au lieu de chercher à revendiquer une pleine indépendance, ils s'étaient rangés parmi les partisans de la suprématie pharaonique, à laquelle ils obéissaient docilement et demeuraient fidèles au milieu de toutes les circonstances. Sans doute les rois d'Egypte, dont le peuple n'était ni commerçant ni marin, qui avaient besoin d'eux et auxquels ils rendaient de grands services, leur avaient fait une condition plus favorable que celle des autres peuples de la même race

et les avaient mis en possession de priviléges qui motivaient un tel attachement. Eux-mêmes, en vrais marchands, préféraient à un degré plus complet de liberté et à la satisfaction du sentiment national, toujours froissé par une suzeraineté étrangère, les avantages matériels qu'ils trouvaient à appartenir à un grand empire, dont ils étaient les courtiers privilégiés. Nous l'avons déjà dit tout à l'heure, les conditions dans lesquelles la Phénicie a été placée par la nature ne lui ont presque jamais permis de demeurer pleinement indépendante, et durant la plus grande partie de son histoire elle a toujours été vassale de quelque puissance étrangère. Mais elle a reconnu dès une époque très-ancienne cette fatalité de sa situation, et elle s'y est résignée avec une facilité dont aucun autre peuple n'a peut-être donné l'exemple. Son négoce en profitait, et contente de ce résultat, elle acceptait sans grande résistance tout vasselage, pourvu que le suzerain étranger laissât à ses cités leur autonomie locale et leur permît de se gouverner elles-mêmes d'après leurs lois, leurs mœurs et leurs formes traditionnelles.

III. — C'est, en effet, précisément pendant les siècles où nous venons de voir que les Sidoniens étaient soumis à la suprématie politique des Egyptiens, que tous les témoignages des historiens classiques, empruntés soit aux annales indigènes de la Phénicie, soit aux souvenirs primitifs de la Grèce, s'accordent à placer l'apogée de la puissance commerciale de Sidon, le plus grand développement de ses navigations et de ses comptoirs. Le principal mouvement du négoce sidonien avait alors pour théâtre la portion orientale de la Méditerranée, où aucune marine indigène ne s'était encore formée et ne lui faisait concurrence, l'Archipel et la mer Noire.

C'est du xviie siècle au xive que les Sidoniens fondè-

rent Citium dans l'île de Cypre, Itanus en Crète et établirent sur la côte de Cilicie les colons qui, forcés plus tard de se réfugier dans les montagnes de l'intérieur, y devinrent le noyau de la nation des Solymes. Leurs vaisseaux parcouraient seuls alors les mers de la Grèce, où ils dominaient en maîtres, et venaient y recueillir les produits naturels du pays, en échange desquels ils donnaient ceux de l'industrie asiatique et égyptienne aux populations pélasgiques, encore incapables de fabriquer rien de semblable par elles-mêmes. Sur les côtes des continents de la Grèce et de l'Asie Mineure, où les populations indigènes étaient nombreuses, et, jalouses de leur indépendance, n'auraient pas permis la création d'établissements considérables, qui auraient ressemblé à des colonies, les Sidoniens venaient seulement commercer; tout au plus avaient-ils en quelques points de simples factoreries. Mais dans les îles, en revanche, ils avaient fondé des établissements d'une autre nature, des stations navales permanentes, des points de refuge et de relâche pour leurs vaisseaux, appuyés sur une possession réelle. Rhodes, Théra, Cythère, où les Sidoniens introduisirent le culte de leur Astoreth, origine de l'Aphrodite Cythérée des Grecs, furent dans le midi de la mer Egée les principaux de ces établissements indispensables à la sécurité et à la prospérité du commerce maritime phénicien. Dans les Cyclades, nous trouvons des traces incontestables de leur séjour à Oliaros ou Antiparos, à Ios et à Syros. Ce furent eux qui ouvrirent ou firent ouvrir par les indigènes les riches mines d'argent des îles de Siphnos et de Cimolos. Plus au nord et près de la côte de Thrace, l'existence de mines d'or, qui donnaient des produits abondants, avait attiré les Sidoniens dans l'île de Thasos, dont ils s'étaient rendus maîtres et où ils avaient commencé les énormes travaux d'exploitation dont les vestiges, plus

de dix siècles après, excitaient encore l'admiration d'Hérodote. De là leurs vaisseaux et leurs marchands allaient sur le littoral voisin, dans les hâvres où furent plus tard Datos, Œsymé, et Scapté-Hylé, se procurer par par voie d'échange l'or des filons que les indigènes, sur leur instigation, venaient d'ouvrir dans le massif du mont Pangée.

Mais les navigations habituelles des Sidoniens de cette époque n'avaient pas leur terme extrême à Thasos. Après avoir relâché dans cette île et s'y être ravitaillés, leurs matelots repartaient vers le nord pour des expéditions plus aventureuses encore. Franchissant l'Hellespont et le Bosphore, où l'imagination des peuples moins hardis qu'eux se représentait les roches Symplégades prêtes à écraser quiconque tenterait de forcer le passage, ils osaient, avec leurs galères d'une construction bien imparfaite, affronter les tempêtes du Pont-Euxin, si redoutables encore pour les navires de nos jours. Longeant la côte inhospitalière et dépourvue d'abris sûrs du nord de l'Asie Mineure, — où les traditions de leurs antiques comptoirs s'étaient encore conservées vivantes dans beaucoup de localités à l'époque classique, — ils ramassaient sur leur passage les principales productions du pays et venaient aborder enfin dans la Colchide, où les attiraient ces trésors que la légende symbolisait dans la toison d'or. Là, en effet, les vaisseaux de Sidon se chargeaient des richesses métalliques les plus diverses et les plus précieuses, dont la conquête avait été l'objectif qui avait attiré leurs navigations si loin et sur des mers si dangereuses : l'or que les Colchiens extrayaient eux-mêmes des lavages des rivières de leur pays et celui que les caravanes apportaient de l'Oural, du pays des Arimaspes; l'étain, indispensable à la fabrication du bronze, que les Ibères et les Albaniens exploitaient dans la chaîne du Caucase; le plomb et l'argent qui se rencon-

traient ensemble dans d'autres parties de la même région; enfin les métaux ouvrés que les Chalybes travaillaient dans leurs montagnes et dont la célébrité était dès lors universelle : un bronze de qualité supérieure, le fer affiné en barres, et surtout l'acier, qu'aucune autre nation ne savait fabriquer encore et que ces inventeurs à demi sauvages de la métallurgie du fer produisaient déjà depuis un temps immémorial.

A la même époque les marchands sidoniens fréquentaient aussi les côtes de l'Épire, de l'Italie méridionale et de la Sicile; mais ils ne semblent pas avoir eu d'établissements fixes dans ces pays, sauf peut-être en Épire, où la légende faisait régner chez les Enchéliens le héros Cadmus, personnification mythique des navigateurs de la période sidonienne dans les contrées pélasgiques.

IV. — Mais si dans cet âge reculé la majeure partie du commerce maritime de Sidon se trouvait concentrée dans la portion orientale de la Méditerranée, dans les mers de Grèce et dans le Pont-Euxin, ce commerce ne s'y bornait pas uniquement. L'Égypte était un des principaux marchés des Phéniciens, et nombre de négociants de cette nation résidaient dans les villes du Delta, ainsi qu'à Memphis, où ils devaient dès lors avoir leur quartier distinct. Au delà de la vallée du Nil, les vaisseaux marchands de Sidon et des villes qui en dépendaient, comme Béryte, s'avançaient en longeant la côte d'Afrique jusque dans la Zeugitane, où les Sidoniens avaient dès lors fondé deux villes qui leur servaient d'entrepôt, Cambé, sur l'emplacement où fut plus tard Carthage, et Hippone, non loin de là; le nom de cette dernière ville, en phénicien, désignait un lieu ceint de murailles. C'est seulement plusieurs siècles après, que les Phéniciens devaient commencer à fréquenter le littoral de la Numi-

die et de la Mauritanie, et y multiplier leurs établissements au point qu'il n'y eut pas sur cette côte une ville dont la population ne fût chananéenne.

V. — Tel était le développement du commerce, des navigations et des colonies des Phéniciens pendant les cinq siècles de la suzeraineté égyptienne, qui fut aussi celle de la prépondérance absolue de Sidon parmi les cités des Chananéens maritimes. Toutes les villes dépendaient alors politiquement de cette fille aînée de Chanaan, où résidait un roi dont l'autorité s'étendait sur la nation entière des Sidoniens, même sur les villes les plus importantes et les plus anciennes, comme Béryte. Gébal seule faisait exception, possédait son roi distinct et ne dépendait peut-être en aucune façon de Sidon, car ses colonies, ses établissements de commerce, tels que Paphos dans l'île de Cypre et Mélos dans l'Archipel, avaient une existence séparée de celle des colonies sidoniennes et ne se confondaient pas avec elles; il paraît même, ainsi que l'a conjecturé le savant Movers, que ces établissements avaient été fondés un peu plus tôt. Au reste, nous avons déjà remarqué plus haut que, suivant toutes les vraisemblances, Gébal n'avait pas été dans l'origine une ville des Sidoniens, mais bien la métropole d'un autre peuple de même origine, les Sinéens.

Le papyrus du Musée Britannique dont nous avons rapporté le témoignage prouve que Tyr existait déjà du temps de la XIXe dynastie égyptienne et se composait dès lors de deux parties, l'une située sur un îlot et l'autre sur le rivage adjacent. Mais ce n'était encore qu'une ville d'une importance secondaire, qui ne s'annonçait pas comme devant succéder à la suprématie politique de Sidon. Cependant un second îlot, alors distinct de celui qui portait la bourgade maritime, contenait

déjà le temple du fameux dieu Melkarth, appelé par les Grecs l'Hercule Tyrien. Ce temple, ainsi que nous le raconte Hérodote d'après les annales mêmes de Tyr, avait été bâti dès l'établissement des Chananéens sur le littoral de la Méditerranée, en imitation d'un sanctuaire que renfermait l'île de Tyr ou Tylos dans leur première patrie sur la mer Erythrée. Il ne renfermait pas de simulacre, mais le dieu y était adoré sous la forme d'une émeraude conique d'une grosseur prodigieuse[1]. Vénéré de toutes les populations chananéennes, le temple de Melkarth, auquel se rattachaient des traditions mythologiques et cosmogoniques d'une grande importance, était le centre religieux commun de la nation des Sidoniens et avait pour elle un caractère de sanctuaire national presque comparable à celui qu'eut pour les Israélites le temple de Jérusalem à partir de l'époque de Salomon. Plus tard il joua le même rôle pour tous les Phéniciens. Chaque année, les différentes cités y envoyaient des ambassades de prêtres, avec des présents magnifiques et des victimes destinées à être offertes en sacrifice.

VI. — L'existence d'une monarchie sidonienne, dont l'autorité s'étendait sur l'ensemble des cités qui composaient la Phénicie primitive du XVII[e] au XIII[e] siècle avant Jésus-Christ, n'a rien qui soit en contradiction avec la suzeraineté des pharaons sur ce pays à la même époque. Nous avons vu en effet que le système des rois égyptiens pour le gouvernement des contrées asiatiques soumises par les armes consistait à laisser subsister les petites royautés indigènes à titre de vassales et sous la surveillance de résidents choisis parmi les officiers de leur cour. Les provinces placées dans cette condition payaient

1. Herodot. II, 44.

VII. — Mais du moment que l'on admettra que la marine militaire des pharaons de la XVIIIe dynastie sur la Méditerranée était une marine phénicienne, il nous semble bien difficile de ne pas croire qu'il devait en être de même de leur flotte de la mer Rouge. C'étaient des Sidoniens qui devaient monter les vaisseaux de guerre sur lesquels étaient transportées les troupes que l'Egypte envoyait soumettre ou maintenir dans l'obéissance le pays de Poun, c'est-à-dire l'Arabie méridionale, entrepôt de tous les produits précieux de l'Inde, métaux, pierreries, bois de prix, épices, ivoire, et les vaisseaux de commerce qui faisaient habituellement l'intercourse entre les ports de ce pays fortuné, si riche d'ailleurs par ses propres productions, et les ports de l'Egypte. La navigation de la mer Rouge est une des plus difficiles et réclame des marins très-expérimentés ; lorsque plus tard les rois de la XXVIe dynastie voulurent s'y reformer une marine, ils furent contraints de s'adresser aux Phéniciens. Du reste, quand la Bible nous montre, à la suite de l'alliance entre Hiram et Salomon, les matelots tyriens montant la flotte que le monarque israélite a fait construire pour le commerce d'Ophir dans ses ports d'Élath et d'Aziongaber, le succès de la première campagne, qui s'accomplit sans un instant d'hésitation, révèle assez clairement que les Phéniciens ne s'engageaient pas alors sur une mer à eux entièrement inconnue, mais qu'ils devaient posséder sur ces parages des documents remontant à des navigations antérieures, et que sans doute les Tyriens d'Hiram ne faisaient que recommencer ce que les Sidoniens leurs prédécesseurs avaient fait, quelques siècles auparavant, d'accord avec l'Egypte.

§ 3. — Décadence de la puissance sidonienne.

(xve-xive siècles.)

Invasions des Israélites et des Philistins. — Ruine de Sidon.

(1209.)

I. — L'étude des monuments historiques de l'Egypte nous a révélé le grand fait qui se produisit vers le milieu du xve siècle avant l'ère chrétienne, sous le pharaon Séti Ier, ou un peu avant lui, dans le bassin de la Méditerranée, la naissance d'une marine des nations pélasgiques, l'arrivée en Afrique des Libyens Japhétites, qui envahirent cette contrée par mer, et leur premier établissement sur les rives du lac Triton, dont le nom, purement aryen, ne s'expliquait guère dans l'Afrique septentrionale avant la révélation de ces faits. Dès lors, et pendant plusieurs siècles, les Pélasges de l'Archipel, de la Grèce et de l'Italie, les Philistins de la Crète, les Sicules, les Sardones, les Libyens et les Maxyes de l'Afrique, unis, malgré les étendues de mer qui les séparaient, par le lien d'une étroite confédération, entretinrent entre eux des relations constantes et multipliées, qui supposent forcément un actif commerce réciproque et un développement de navigation très-considérable, en même temps qu'elles permettent d'expliquer l'importance, jusqu'à présent tout à fait inexplicable, des fables libyennes dans les plus anciens souvenirs religieux de la Grèce, le culte d'Athénée Tritonis et de Posidon Libyen. La confédération libyo-pélasgique vit sa puissance s'accroître rapidement. Celle-ci était à son comble au commencement du xive siècle, lorsque les Libyens et

les Maxyes, après s'être constamment étendus dans la direction de l'Egypte et même dans la partie occidentale du Delta pendant tout le règne de Rhamsès II, envahirent, sous Mérenphtah, la Basse-Egypte jusqu'au delà de Memphis, de concert avec les Tyrrhéniens et les Achéens, et faillirent en faire la conquête.

Une semblable révolution ne pouvait pas s'accomplir dans les mers où les vaisseaux de Sidon avaient régné jusqu'alors en dominateurs exclusifs, sans que sa puissance maritime et commerciale en reçût une bien profonde atteinte. Ce fut pour la grande cité phénicienne le commencement de la décadence. Désormais les Sidoniens avaient des rivaux redoutables, formés sans doute par leur exemple, dans le champ qu'ils avaient longtemps exploité seuls, et non-seulement des rivaux, mais des ennemis naturels qui ne pouvaient pas se borner à leur faire concurrence; qui devaient, au contraire, se mettre à leur donner la chasse et s'efforcer de leur interdire les parages antérieurement fréquentés par eux. La piraterie commença dès lors à infester les mers de la Grèce; la navigation n'offrit plus qu'une sécurité précaire. Les petits établissements sidoniens dans l'Archipel tombèrent l'un après l'autre sous les attaques des indigènes des îles et des corsaires pélasges. Les établissements considérables et en mesure de se défendre contre une aggression sérieuse, comme ceux de Théra, de Mélos, de Thasos, parvinrent seuls à résister. Peut-être les Sidoniens eussent-ils pu maintenir même alors leur première situation, si le pharaon leur suzerain leur avait fourni, comme au temps de Thoutmès III, les moyens, en argent, en matériel et en hommes, d'équiper une nombreuse flotte de guerre portant son pavillon. Mais la monarchie égyptienne avait complétement négligé les choses de la marine pendant les troubles de la fin de la XVIIIe dynastie, et nous avons vu que les premiers rois

de la XIXe dynastie, s'ils avaient rendu à la terre de Mitsraïm sur le continent toute son ancienne puissance guerrière, ne semblent pas avoir attaché la même importance à se reformer une flotte et à reprendre la domination de la Méditerranée. Les Sidoniens, pour défendre leur commerce et leurs établissements, se trouvèrent donc réduits à leurs propres ressources, qui ne suffisaient pas à tenir tête aux forces toujours croissantes de la confédération libyo-pélasgique.

II. — Les débuts de la marine chez les populations de la Grèce, leurs premiers efforts pour entrer dans la voie des navigations sérieuses et lointaines, demeurées jusque-là comme le monopole des Phéniciens de Sidon, le rapide succès de ces efforts, en un mot les faits décisifs dont nous venons de parler, sont clairement représentés dans les traditions légendaires de la race hellénique par la fable des Argonautes. Cette fable, devenue le centre de tout un cycle poétique, se compose de deux récits bien distincts, relatifs à des navigations dans des directions diamétralement opposées, que la légende a plus tard, comme il arrive souvent, amalgamés et réunis l'un à l'autre au moyen d'une géographie fantastique. L'un des récits a trait aux relations avec la Libye et la région spéciale du lac Triton. L'autre, et c'est la partie la plus importante de la fable, montre les Argonautes se dirigeant vers le nord ; ils franchissent le Bosphore et les dangers des Symplégades, s'aventurent sur le Pont-Euxin et s'en vont à Colchos, où leur chef conquiert la toison d'or. Ainsi les Pélasges de la Grèce, à peine en possession d'une marine, veulent aller conquérir par eux-mêmes les richesses de la Colchide, dont ils ont sans doute entendu les Phéniciens faire des récits qui ont excité leur convoitise. C'est de ce côté qu'ils dirigent leurs premières navigations, et ils parviennent effecti-

vement à se rendre les maîtres du commerce maritime avec cette contrée où affluaient tant de trésors. A partir du temps des Argonautes, il n'est plus question de navigations habituelles des Phéniciens dans la mer Noire et jusqu'à la Colchide ; c'est une direction dans laquelle ils ont été supplantés, et Thasos devient le point extrême de leur commerce vers le nord.

III. — Bientôt après, une autre de ces grandes révolutions qui précipitent les peuples les uns sur les autres et produisent leurs migrations, expulsa de leurs demeures les Chananéens agriculteurs de la Palestine et changea complétement les conditions politiques de ce pays. Ce fut l'invasion des Israélites sous la conduite de Josué. Cette invasion n'atteignit pas directement les Sidoniens, avec lesquels Josué paraît s'être étudié à ne pas entrer en lutte, car la Bible nous le montre s'arrêtant à leur frontière dans sa poursuite des princes ligués avec le roi de Hazor. Mais ils en sentirent nécessairement le contrecoup. Trente et une petites principautés chananéennes avaient été détruites en Palestine, la plus grande partie de la population passée au fil de l'épée et surtout refoulée en masse vers la côte, devant la marche envahissante du peuple d'Israël. Le territoire des Sidoniens, respecté par l'invasion, fut le seul refuge de tous ces fuyards. Il se trouva donc, par l'effet de la conquête de la Terre Promise par les Hébreux, encombré de masses de populations habituées à l'agriculture et chassées des campagnes de l'intérieur, que le sol restreint de la Phénicie n'était pas capable de porter ni de nourrir, et qu'il n'était pas non plus possible de rétablir par les armes dans leurs anciennes demeures.

Un fait exactement semblable se produisit, quelques siècles plus tard, dans l'histoire de la Grèce. Les Ioniens, refoulés dans l'Attique par l'invasion dorienne, s'y trou-

vèrent infiniment trop nombreux pour pouvoir y vivre tous. Il fallut qu'une partie d'entre eux se décidât à quitter l'Europe et à aller chercher une nouvelle patrie sur la côte de l'Asie Mineure, où ils fondèrent les magnifiques cités de l'Ionie. Dans les annales de l'humanité, des causes identiques, par une loi qui semble immuable, produisent les mêmes résultats. Ce qui se passa en *Attique* pour la population ionienne, lors de l'invasion des Doriens, fut ce qui s'était passé en Phénicie pour la population chananéenne agricole, lors de l'irruption des Israélites. La nécessité commanda de transplanter ailleurs les refugiés de l'intérieur qui ne pouvaient pas vivre en Phénicie, et de les fixer dans des pays où ils pussent prospérer en se livrant à la culture de la terre. Ainsi les Sidoniens se trouvèrent à ce moment obligés de fonder de véritables colonies dans le sens propre du mot, des colonies occupant tout le sol de la contrée où elles allaient s'établir, y supplantant les indigènes et s'y livrant à l'agriculture, bien différentes en un mot des établissements commerciaux que les Phéniciens avaient l'habitude de fonder.

IV. — La première de ces colonies fut celle de Thèbes en Béotie, dont le fondateur mythique dans la légende grecque est Cadmus, héros dont le nom, d'origine sémitique, signifie « l'oriental, » et qui personnifie constamment en Grèce les navigateurs phéniciens de la période sidonienne. L'auteur de ce Manuel s'est efforcé, dans un mémoire spécial, d'établir le caractère positivement historique et la date de la colonie de Thèbes. Elle ne réussit point. Accueillie avec hostilité par la population indigène, qui était nombreuse et guerrière, elle rencontra dès ses débuts de grandes difficultés et fut au bout de peu de temps étouffée. Cette résistance des indigènes, qu'aucun des établissements purement commerciaux

des Phéniciens n'avait rencontrée aussi vive, est symbolisée dans le récit mythologique par la lutte de Cadmus contre le serpent fils de Mars. Mais Pausanias nous a conservé à ce sujet une tradition purement historique, dépouillée de tout mélange d'idées religieuses : d'après lui, lors de l'arrivée de Cadmus et des colons sidoniens, la Béotie était habitée par les Aones et les Hyantes ; ces derniers essayèrent de résister aux envahisseurs étrangers, mais furent vaincus et expulsés du pays. Les Aones, au contraire, instruits par leur sort, se soumirent et se mêlèrent aux Phéniciens. La discorde, ainsi soulevée entre les autochthones par l'arrivée des colons chananéens, est représentée dans la légende mythologique par le combat que se livrent après la venue de Cadmus les Spartes, nés de la terre. Dès lors, ceux des Spartes que la fable fait survivre à ce combat et qui deviennent les compagnons de Cadmus sont les représentants des principales familles aoniennes qui acceptèrent la domination étrangère.

Cadmus ne reste pas longtemps paisible possesseur de son empire, il est bientôt chassé et forcé de se retirer chez les Enchéliens. C'est l'élément indigène qui reprend le dessus ; après avoir accepté l'autorité des Phéniciens, après en avoir reçu les bienfaits de la civilisation, il réagit contre eux et cherche à les expulser. Aussi est-ce le fils d'un des Spartes alliés à la famille de Cadmus, Penthée, enfant d'Échion, qui occupe le trône à la place du héros phénicien. Mais bientôt l'élément asiatique reprend la suprématie au nom de la religion, Penthée est déchiré par les Bacchantes, dans une de ces orgies d'origine orientale que les Phéniciens avaient enseignées au peuple de la Béotie. Alors un prince de la dynastie chananéenne recouvre le sceptre, Polydorus, que l'on dit fils de Cadmus. Suit, toujours dans la tradition grecque, une série d'alternatives entre les descendants

de Cadmus et ceux des Spartes, qui se prolonge jusqu'à Œdipe. Dans toute cette histoire, les noms des princes et leur enchaînement successif n'ont qu'une bien médiocre autorité. Mais ce qui paraît en résulter d'une manière évidente est l'existence de deux dynasties rivales qui, avec des chances diverses, se disputèrent le trône de Thèbes pendant une durée d'environ trois siècles après la colonie des Sidoniens dans cette ville, l'une étant phénicienne et l'autre nationale.

Les malheurs d'Œdipe et de sa famille, ses crimes involontaires et ceux de ses fils ne sont pas du domaine de l'histoire. Ils appartiennent purement à la mythologie, que les Grecs ont toujours eu l'habitude de mêler aux traditions de leurs primitives annales, d'une manière telle qu'on ne peut souvent y distinguer ce qui est de l'histoire et ce qui est de la religion. Tout ce qu'on peut discerner dans cette partie des récits relatifs aux Cadméens est l'horreur profonde que leur race, en tant qu'étrangère, et leur culte, encore empreint de toute la barbarie et de toute l'obscénité orientales, inspiraient aux Grecs, dont cependant ils avaient été les instituteurs. Aussi, dans les traditions helléniques, une terreur superstitieuse s'attache-t-elle au souvenir des rois de la race de Cadmus. Ce sont eux qui fournissent le plus de sujets à la tragédie antique. A leurs noms sont accolées mille histoires étranges et monstrueuses. Tous les mythes impurs et immoraux de la religion phénicienne deviennent dans la bouche du peuple des crimes réels que l'on attribue aux Cadméens.

Mais ce qui redevient véritablement du domaine de l'histoire, c'est la discorde qui succède au règne d'Œdipe, l'appel fait par un des princes de la dynastie phénicienne aux chefs des peuples de la Grèce pour l'aider à combattre son heureux compétiteur, et l'empressement de ces chefs à répondre à son appel. L'expédition dirigée

par Polynice échoue, mais la guerre contre Thèbes n'est pas seulement pour les Grecs l'occasion de servir l'ambition d'un des descendants de Cadmus, c'est celle de briser la puissance de la dynastie étrangère. Comme telle, c'est une cause nationale, et l'on doit y voir le premier acte de la lutte de la Grèce pour s'affranchir de la suprématie morale et politique de l'Asie, lutte dont le second acte se termine à la prise de Troie, et le troisième à l'expulsion des Pélopides par les Doriens. Aussi, dix ans après l'échec des Sept Chefs, voyons-nous les Épigones revenir sous les murs de Thèbes, et cette fois la puissance des Cadméens est détruite sans retour. Le plus grand nombre des descendants des colons de Chanaan se retirent avec Laodamus. Le fils de Polynice, Thersandre, est bien, il est vrai, remis sur le trône, mais son pouvoir n'est que précaire. Il essaye de faire oublier son origine étrangère en s'associant à l'expédition des Grecs contre Troie; mais il est tué en Mysie, au début de la guerre. Alors les Thébains adoptent la forme du gouvernement républicain.

V. — La seconde colonie fondée par les Sidoniens à la suite de l'invasion hébraïque dans la Palestine, pour donner une nouvelle patrie aux refugiés qui s'étaient accumulés sur leur territoire, fut plus nombreuse et plus importante que celle de Thèbes. Elle eut aussi de tout autres destinées. Ce fut en Afrique qu'elle fut établie. La tradition nationale des habitants de la Byzacène et de la Zeugitane revendiquait comme un titre de gloire la descendance de Chananéens de la Palestine méridionale obligés de s'expatrier devant les Israélites, principalement de Gergéséens et de Jébuséens[1], et l'on n'a pas

1. Procop., *Bell. Vandal.* II, 20. — Syncell. p. 87. — Voy. ce que disent le Talmud de Jérusalem, *Scheb.* c. 6, f. 35, et le Talmud de Babylone, *Sanhedr.* c. 11, f. 91.

d'objections sérieuses à opposer à l'authenticité de cette tradition ; aussi les savants modernes dont l'opinion peut faire autorité en semblable matière, Movers et M. Munk[1], n'ont-ils pas hésité à l'admettre. Les Sidoniens devaient être assez naturellement amenés à établir leurs réfugiés dans cette région, car ils y avaient eux-mêmes déjà fondé les villes d'Hippone et de Cambé. D'ailleurs les colons devaient y être placés dans des conditions particulièrement favorables, car ils y trouvaient un premier fond de population, bien antérieurement en possession du sol, qui appartenait à leur race. Les recherches de Movers ont en effet prouvé qu'à la suite de l'invasion des Pasteurs en Egypte quelques tribus chananéennes agricoles et pastorales avaient continué leur mouvement de migration vers l'ouest et s'étaient avancées par terre le long du littoral de l'Afrique, jusqu'au delà des Syrtes et du lac Triton, où elles s'étaient arrêtées enfin dans les cantons fertiles qui formèrent plus tard le territoire de Carthage.

Ces deux couches d'élément chananéen agriculteur, que l'on ne saurait confondre avec les Phéniciens adonnés principalement au commerce et à la navigation, se mélangèrent dans le pays qu'ils occupaient avec des tribus de Libyens japhétites venus de la contrée voisine du lac Triton. De là naquit le grand peuple cultivateur et guerrier des Libyphéniciens, dans lequel Carthage puisa le principal élément de sa puissance militaire, peuple mixte dont les traits étaient peut-être plus libyens que phéniciens, mais qui suivait les mœurs et la religion de Chanaan et parlait encore exclusivement la langue phénicienne au temps où saint Augustin gouvernait l'Eglise d'Hippone. Ce peuple avait si bien prospéré sur le sol fécond où il s'était formé, qu'après

1. *Palestine*, p. 81.

avoir envoyé de nombreux essaims coloniser certains cantons de l'Espagne, une partie de la côte de Mauritanie et le littoral ouest de l'Afrique jusqu'au cap Noun, il comptait encore dans le territoire peu étendu de la Byzacène et de la Zeugitane, au moment où s'engagea la lutte entre Carthage et Rome, plus de trois cents villes florissantes et populeuses. Sur le seul fleuve Tusca, qui faisait la limite des Libyphéniciens et des Numides, il y avait soixante-dix villes. Nous retrouverons les Libyphéniciens lorsque nous arriverons à l'histoire de Carthage; mais il était nécessaire d'indiquer ici la part qu'eurent à la formation de ce peuple les émigrants forcés, Gergéséens et Jébuséens, que Josué avait rejetés hors de la Palestine.

VI. — L'invasion des Israélites fut suivie de très-près par celle des Philistins, qui arrivèrent par mer de la Crète. Nous avons raconté celle-ci, au chapitre de l'Égypte, d'après les tableaux historiques et les inscriptions du palais de Médinet-Abou. Il nous suffira de rappeler ici que les Philistins, issus de la race de Japhet, étaient un des peuples de la confédération libyo-pélasgique; que sous le règne du pharaon Rhamsès III ils abandonnèrent la Crète et vinrent se jeter sur la Palestine. Rhamsès les vainquit et détruisit la flotte qui les avait apportés. Mais ne sachant que faire de ce peuple entier qu'il avait fait prisonnier, il fut bien obligé de lui donner des terres, et le cantonna sur le littoral autour de Gaza, Azoth, Ascalon, Gath et Accaron. Ceci se passait dans les dernières années du XIVe siècle avant l'ère chrétienne.

Les Philistins, renforcés sans doute par de nouvelles émigrations parties de Crète, grandirent rapidement pendant un siècle, en profitant de la décadence de l'Égypte sous les rois fainéants de la XXe dynastie. En

même temps que sur terre l'accroissement de leur population parvenait à leur constituer une force militaire redoutable, ils se créaient une marine. Au bout de cent ans leur puissance était devenue assez grande pour leur permettre de prétendre à la domination de toute la Syrie méridionale et d'oser attaquer à la fois les Israélites et les Sidoniens, qu'ils voulaient également subjuguer. Des entreprises heureuses et quelques victoires signalées leur permirent de se rendre maîtres en peu de temps de tout le pays des Hébreux et d'y faire peser le joug d'une oppression qui dura plus d'un demi-siècle. Vers le moment même où commençait cette oppression, ou peut-être quelques années avant, mais dans tous les cas en 1209 avant l'ère chrétienne, une flotte philistine partie d'Ascalon se présenta à l'improviste devant Sidon, qui ne s'était pas mis en état de défense, emporta de vive force et rasa la grande cité phénicienne, la fille aînée de Chanaan[1].

Ce désastre clôt la première époque de l'histoire de la Phénicie.

1. Justin. XVIII, 3.

CHAPITRE III

ÉPOQUE TYRIENNE.

§ 1. — Commencement de la suprématie tyrienne. Colonies en Sicile, en Afrique et en Espagne.

(1209-1051.)

I. — Les Philistins, satisfaits d'avoir ruiné la souveraine des mers dont ils pensaient que dès lors l'héritage passerait forcément à leur cité d'Ascalon, se retirèrent sans occuper la Phénicie comme ils faisaient du pays des Hébreux. Aussi les Sidoniens purent-ils respirer et se relever en peu d'années du désastre qui avait abattu leur puissance.

Les fugitifs de Sidon se réunirent à Tyr, autour du temple de Melkarth, qui était, comme nous l'avons déjà dit, le centre religieux de la nation, et se placèrent ainsi sous la protection de leur dieu. Tyr avait été jusqu'alors une ville de second ordre; par suite de ces événements elle changea tout à coup de caractère. Sa population fut plus que doublée; elle devint le centre politique du pays comme elle était déjà son centre religieux, et

succéda en tout à la prépondérance et à la prospérité de Sidon. Aussi beaucoup des historiens de l'antiquité classique ont-ils considéré la date de 1209 comme celle de sa véritable fondation.

Ce fut surtout la ville continentale, Palætyrus, qui profita des conséquences de la ruine de Sidon. Seule elle pouvait étendre assez son enceinte pour recevoir la nombreuse population qui s'y était refugiée. L'îlot qui portait l'autre partie de la ville était alors encore trop restreint pour contenir beaucoup d'habitants, et, de plus, il continuait à manquer d'eau potable, comme au temps où le voyageur égyptien de la XIX[e] dynastie l'avait décrit. Mais, sur sa face septentrionale, cet îlot et celui de Melkarth enfermaient un magnifique port naturel, qui permettait d'abriter une flotte nombreuse, tandis que la côte du continent n'en possédait pas. Aussi les arsenaux et tous les établissements relatifs à la marine se concentrèrent-ils autour de ce port. Dès lors, et pour deux siècles au moins, Tyr se trouva composée de trois parties, séparées les unes des autres par les eaux, la ville proprement dite sur le rivage, au lieu dit aujourd'hui Ras-el-Aïn, la ville maritime dans une première île, enfin la ville sacerdotale, groupée autour du temple de Melkarth, dans un second îlot un peu moins avancé au milieu de la mer.

II. — Les événements de l'an 1209 ouvrent dans l'histoire de la Phénicie une période nouvelle, celle de la suprématie tyrienne, qui se prolonge jusqu'au siége de Tyr par Saryukin, roi d'Assyrie, c'est-à-dire pendant cinq siècles. C'est seulement alors que se forme réellement une nation phénicienne, car jusqu'à cette époque il n'y avait eu que des Sidoniens. Pendant un temps maîtres de presque toute la Syrie, les Chananéens s'étaient vus, dans le cours du XIV[e] et du XIII[e] siècle, as-

saillis successivement de tous les côtés par des ennemis qui leur avaient enlevé la plus grande partie de leur territoire. Les Hébreux avaient conquis la Palestine, les Philistins détruit Sidon, du côté du nord aussi les Araméens avaient repris Hamath et subjugué ou anéanti la nation chananéenne qui l'occupait, séparant ainsi les habitants de la région du Liban des Héthéens de l'Amanus et du bas Oronte. Cette suite de malheurs finit par éclairer les quelques peuples de la race de Chanaan qui subsistaient encore au nord de la Palestine. Ils comprirent que rester dans leur état de morcellement et d'indifférence mutuelle était se livrer comme une proie assurée à la conquête étrangère, et que le seul moyen de garder leur indépendance, leur vie propre, était de se grouper en un seul corps, maintenu par des liens politiques sérieux. De là sortit la nation des Phéniciens. Les peuplades qui occupaient les diverses parties du Liban, Sémaréens, Sinéens, Arcéens, ainsi que les villes chananéennes qui s'étaient maintenues sur la côte de la Galilée, comme Aco, s'unirent pour former un seul peuple aux Sidoniens, demeurés encore les plus puissants, malgré leur récent désastre.

Toutes les villes de premier ordre, Simyra, Simrôn, Gébal, Béryte, Sidon, qui se releva bientôt de ses ruines, gardèrent leur pleine autonomie locale et leur ancienne forme de gouvernement. C'était celle de la monarchie tempérée par des assemblées générales des plus riches citoyens, et par des conseils particuliers de prêtres et de magistrats qui jouissaient d'une certaine influence. Ces magistrats marchaient de pair avec les rois dans les cérémonies publiques, et ils se concertaient avec eux pour l'envoi des ambassades à Tyr, au centre de la nation. Les prêtres avaient aussi une grande part au gouvernement. Nous ne pourrions pas décider jusqu'où s'étendait leur autorité; mais si nous en jugeons par le rôle que

jouèrent en Judée les prêtres phéniciens de Baal, ils devaient être très-puissants. Les institutions de Gébal ou Byblos passaient pour le type le plus parfait de ces gouvernements monarchiques, mitigés par des formes de liberté éminemment aristocratique.

Mais les rois des diverses cités étaient tous soumis à la suprématie et à la suzeraineté de celui de Tyr, chef unique et véritable de la nation, qui, à ce titre, se proclamait « roi des Sidoniens[1]. » C'était lui qui décidait toutes les choses tenant aux intérêts généraux de la Phénicie, de son commerce et de ses colonies, qui faisait les traités avec l'extérieur, qui disposait des forces navales et militaires de la confédération. Il était assisté des députés des autres villes, car leurs ambassades annuelles au temple de Melkarth avaient pris désormais un caractère politique.

Les Aradiens seuls continuaient à mener une vie séparée. Sans doute ils étaient rattachés aux autres Phéniciens par les liens d'une étroite alliance, ils s'associaient aux profits de leur commerce et de leurs navigations. Mais des indices très-significatifs donnent à penser qu'ils ne s'étaient pas soumis à l'autorité des rois de Tyr.

Tyr était alors le premier port de la Phénicie, le foyer principal des opérations de négoce, comme le centre de la vie politique. Toute sa population, et celle des autres cités, s'adonnait aux choses de la marine; mais elle ne suffisait même pas à fournir les équipages des vaisseaux, tant ceux-ci étaient nombreux. Il fallait encore recruter des matelots ailleurs, principalement dans le pays d'Aradus. L'armée de terre, dont la majeure partie était

1. Il est nécessaire, dans les textes qui se rapportent à cette époque, de distinguer avec soin le « roi des Sidoniens, » qui était celui de Tyr, de son vassal le « roi de Sidon, » prince local de l'ancienne métropole, passée au second rang.

employée à la protection des colonies et des établissements commerciaux, se composait tout entière de mercenaires étrangers. Un corps d'Aradiens avait la garde de la ville même de Tyr. Les autres troupes, d'après les précieuses indications du prophète Ezéchiel (chapitre XXVII), étaient principalement recrutées parmi les Libyphéniciens et les populations voisines du littoral africain. Cependant on y signale aussi des corps de Lydiens tirés de l'Asie Mineure.

III. — La réunion des diverses cités chananéennes en une seule confédération, en un même ensemble national que dirigeait le roi de Tyr, résultat des événements qui avaient marqué la fin du XIIIe siècle, dut se produire dans les cinquante ans qui suivirent la ruine de Sidon, période de l'histoire des Phéniciens sur laquelle les témoignages de l'antiquité classique et les monuments orientaux sont absolument muets. En effet nous voyons le nouvel état de choses constitué, lorsqu'au milieu du XIIe siècle les renseignements sur les Phéniciens recommencent, et que Tyr, désormais affermie sur son propre sol, rentre dans la voie des grandes navigations interrompues pendant quelque temps par le désastre de Sidon.

La direction principale de ces nouvelles navigations ne pouvait plus être la même que du temps de la prépondérance sidonienne. Tout espoir de recouvrer la domination sur l'Archipel et les mers de la Grèce eût été désormais une chimère. La création de la puissance des Dardaniens sur la côte de l'Asie opposée à la Thrace, celle de la marine des Cariens dans le midi de l'Asie Mineure et dans les Sporades, qu'ils avaient presque toutes conquises, enfin celle de la monarchie des Pélopides en Grèce, avaient complété l'effet commencé par les premiers efforts des populations pélasgiques pour

s'emparer de la mer. Les derniers établissements phéniciens dans ces contrées étaient tombés à la suite de la chute de Sidon ; il ne subsistait plus que ceux de Théra, de Mélos, de Camirus et d'Ialysus dans l'île de Rhodes, enfin de Thasos, mais tous en pleine décadence. Les poëmes homériques nous peignent fort exactement la situation des choses à cette époque. Sans doute, ils parlent encore fréquemment des marchands de la Phénicie, mais ils les montrent passés de l'état de maîtres de la mer à celui de simples négociants, bien souvent pourchassés par les populations indigènes et exposés à tous les dangers de la piraterie, qu'eux-mêmes en représailles exercent souvent à leur tour ; en même temps, les navires des Taphiens sillonnent en tous sens l'Archipel, tantôt comme marchands, tantôt comme écumeurs de mer, et vont enlever des esclaves jusqu'aux portes de Sidon.

IV. — Les Phéniciens ne pouvaient pas se contenter d'un commerce fait dans ces conditions ; il ne pouvait plus avoir pour eux qu'une importance secondaire. Pour alimenter leurs marchés, pour soutenir leur puissance maritime, il leur fallait chercher d'autres mers où il leur fût possible de dominer en maîtres exclusifs, des contrées dont ils concentrassent tous les produits entre leurs mains et où ils pussent se procurer, sans concurrence et sans danger de la part des pirates, les métaux nécessaires au commerce et à l'industrie. Ce fut vers l'ouest qu'ils les cherchèrent, en longeant la côte d'Afrique, où déjà la période sidonienne avait vu fonder les places de commerce d'Hippone et de Cambé, et où avaient été portés les colons qui donnèrent naissance à la nation des Libyphéniciens.

En 1158, une nouvelle ville importante fut fondée par

les Tyriens sur le rivage de la Zeugitane. Ce fut Utique[1]. Mais bientôt les navires phéniciens, partant pour de nouvelles et plus lointaines expéditions des ports de cette contrée, où ils pouvaient désormais se ravitailler, commencèrent à fréquenter le littoral de la Numidie et de la Mauritanie, et gagnant de proche en proche découvrirent l'Espagne, où la ville de Gadès, aujourd'hui Cadix, fut fondée peu d'années après Utique.

Strabon[2] raconte, d'après les annales originales des Gaditains, que, quelque temps après la découverte de l'Espagne, un oracle ordonna aux Tyriens d'envoyer une colonie vers les Colonnes d'Hercule. Arrivés à Calpé, c'est-à-dire au détroit de Gibraltar, les navigateurs se crurent aux limites du monde; ils abordèrent au lieu où fut fondée plus tard la ville de Sex, et après avoir offert un sacrifice, les auspices étant contraires, ils retournèrent à Tyr. Quelque temps après, de nouveaux colons furent envoyés dans la même direction. Ceux-ci passèrent le détroit et abordèrent dans une petite île située auprès d'Onuba, entre Calpé et Gadès; mais, cette fois encore, les auspices étant défavorables, ils se rembarquèrent et revinrent à Tyr. Ce ne fut qu'à la troisième tentative que l'établissement put enfin réussir. Cette dernière expédition, plus considérable que les deux précédentes, franchit le détroit et fonda deux colonies dans deux îles voisines, dont l'une reçut le nom de Gadès, en phénicien *Gadir*, qui désigne un « lieu fermé et fortifié; » nous ne connaissons l'autre colonie que par son appellation grecque, Erythia, qui est peut-être la traduction du nom phénicien.

V. — Les populations de la Bétique, avec lesquelles

1. Aristot. *De mirab. auscult.* 146.
2. III, p. 169 et suivantes.

les Tyriens nouèrent des rapports étroits par suite de la fondation de ces colonies, se donnaient dans leur propre idiome un nom que les auteurs grecs et latins ont transcrit par *Turti*, *Turdet-ani*, *Turtyt-ani*, *Turd-uli*. Les Phéniciens identifièrent cette appellation avec le nom de *Tharsis*, connu dans leurs plus anciennes traditions géographiques, et qui s'appliquait primitivement à l'Italie, pays des Pélasges Tyrrhéniens. De Tharsis les Grecs firent *Tartessus*, lorsqu'en 640 avant l'ère chrétienne, Coléus le Samien découvrit les établissements tyriens de la Bétique et les fit connaître aux populations helléniques, pour lesquelles ils étaient demeurés jusqu'alors enveloppés dans la nuit des fables. Le nouveau Tharsis, c'est-à-dire l'Espagne, devint rapidement, après la fondation de Gadès, un des principaux marchés du commerce tyrien, qui y multiplia ses colonies[1].

En dedans du détroit de Gadès, sur le territoire des Bastules, les principaux établissements tyriens furent Malaca (Malaga), dont le nom, signifiant « la ville des salaisons, » faisait allusion au commerce de ses habitants; Sex (Motril) ou « la ville brûlée du soleil, » et Abdère (Almeria), dont le nom, tiré probablement de quelque racine phénicienne, n'a pas encore été expliqué jusqu'ici. On doit probablement attribuer aussi une origine chananéenne à Carteïa (Algesiras) que l'on disait fondée par Hercule, c'est-à-dire par Melkarth, d'après une tradition mythologique commune à toutes les colonies de Tyr sur la côte d'Espagne. Strabon rapporte que le nom primitif de cette ville était *Héraclée*; ceci donne en phénicien une forme *Melkartheia*, d'où l'on aura fait plus tard, par abréviation, *Carteia*.

Les Tyriens fondèrent en outre dans la même partie

1. Voy. Movers, *Die Phœnizier in Gades und Turdetanien*, dans le *Zeitschr. für Philosophie und kath. Theologie*, 1843, cahiers 2 et 3.

de la Péninsule un grand nombre d'autres villes moins importantes, dont les noms, rapportés par les géographes anciens, attestent l'origine. On signale encore des colonies phéniciennes plus au nord, en face des îles Baléares. Enfin nous retrouvons des appellations de villes d'un caractère évidemment phénicien échelonnées de distance en distance, mais en beaucoup plus petit nombre que dans la Bétique, sur la côte orientale de l'Espagne Tarraconaise, jusqu'au pied des Pyrénées.

Un siècle seulement après la fondation de Gadès, les Tyriens dominaient en suzerains incontestés dans les parties les plus riches et les plus fertiles de la Bétique, dans toute la vallée du Bétis (le Guadalquivir), sur les Turditains et les Turdules, et tout le long du pays des Bastules. Pour y avoir des colons agriculteurs, ils y transplantèrent un grand nombre de Libyphéniciens d'Afrique. Leur race s'y mêla tellement à celle des indigènes, qu'au temps de Strabon la majorité des habitants dans les villes de la Turdétanie étaient, au dire de l'illustre géographe, d'origine chananéenne. Ceux de la côte autour de Malaca et d'Abdère s'appelaient encore, sous la domination romaine, Bastulophéniciens ou Libyphéniciens, et les médailles nous apprennent qu'à la même époque l'usage de la langue phénicienne se maintenait dans les villes de Gadès, de Malaca, de Sex et d'Abdère.

Les produits que les Tyriens venaient chercher en Bétique étaient les métaux, or et argent, fer, plomb, cuivre, étain, cinabre, le miel, la cire et la poix. « Thar« sis, dit le prophète Ezéchiel en s'adressant à Tyr, « Tharsis trafiquait avec toi; elle t'apportait toutes sor« tes de richesses, elle remplissait tes marchés d'argent, « de fer, d'étain et de plomb. »

VI. — Le commerce avec l'Afrique et l'Espagne étant

devenu l'objet principal des navigations des Tyriens, il devint indispensable pour eux de créer à leurs vaisseaux un point de relâche entre la Phénicie et ces contrées lointaines. Il était donné par la nature elle-même dans l'île de Malte, dont les merveilleux ports et la situation exceptionnelle ont toujours fait la clef de la Méditerranée. Vers la fin du XIIe siècle, les Tyriens occupèrent Malte et l'île voisine de Gaulos (aujourd'hui le Gozzo), dont les Carthaginois héritèrent plus tard et dans lesquelles on a retrouvé les seuls temples phéniciens dont les ruines aient été préservées jusqu'à nos jours. Ces deux îles paraissent avoir été primitivement habitées par des Libyens, qui se fondirent rapidement avec les nouveaux colons.

Les Sicules, que certains indices paraissent rapporter à la même race que les Ibères et les Ligures de l'Espagne, du midi de la Gaule et de l'Italie, avaient dans le XVe siècle fait partie de la grande confédération libyo-pélasgique et s'étaient associés à ses expéditions maritimes. Mais plus tard, une cause qui demeure pour nous totalement inconnue avait rompu les liens des populations de la Libye et de la Sicile avec celles de la Grèce. Les Libyens et les Sicules, renonçant alors aux entreprises maritimes, étaient devenus des peuples purement continentaux. Les Tyriens profitèrent de cet état de choses pour s'emparer du commerce de la Sicile, et bientôt leurs comptoirs couvrirent toutes les côtes de cette île si riche, où aucune autre nation ne venait alors leur faire concurrence, car les Grecs ne s'y montrèrent que trois siècles plus tard. Un établissement, destiné à servir de point de relâche et de refuge entre la Sicile et l'Afrique, fut aussi créé dans la petite île de Cossura, aujourd'hui Pantellaria.

Les vaisseaux tyriens qui partaient de Cambé, d'Hippone ou d'Utique pour gagner la côte d'Espagne ren-

contraient sur leur route la Sardaigne, dont les habitants indigènes avaient, eux aussi, deux siècles auparavant, appartenu à la confédération libyo-pélasgique révélée par les monuments égyptiens. Un intérêt de premier ordre pour la sûreté des navigateurs commandait d'y établir une station de relâche et de ravitaillement dans la magnifique rade de Cagliari, qui s'ouvrait sur la route maritime de l'Espagne. De plus, les Tyriens ne pouvaient négliger la création de comptoirs sur les côtes de cette île, alors bien plus salubre qu'aujourd'hui et habitée par une nombreuse population, qui nourrissait d'immenses troupeaux dont la laine était un objet de commerce précieux, et qui possédait aussi de magnifiques mines de cuivre et de plomb argentifère. Ils y fondèrent Caralis, où est aujourd'hui Cagliari, et Nora sur la côte occidentale, en face de l'Espagne. Ce dernier établissement portait le même nom qu'une ancienne cité chananéenne du territoire d'Ephraïm ; on y a découvert une inscription phénicienne qui remonte au temps de la domination des Tyriens et où est invoqué le dieu indigène *Sardus Pater* (en phénicien *Ab Sardon*).

Tel était l'ensemble des colonies, occupant tous les points importants de la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, que Tyr fonda dans le cours du XII[e] et du XI[e] siècle avant l'ère chrétienne, et qui lui assurèrent une puissance maritime et commerciale au moins égale à celle que Sidon avait antérieurement possédée. Ces établissements étaient déjà pour la plupart fondés, et la puissance de la ville avait atteint le plus haut degré de splendeur, lorsque ses rois entrèrent en intime alliance avec ceux des Israélites, comme nous allons le raconter dans le paragraphe suivant.

§ 2. — Alliance de Tyr avec les Israélites. — Hiram et Salomon. — Première apparition des Assyriens en Phénicie. — Fondation de Carthage.

(1051-872.)

I. — Les succès des Philistins et leur prétention à dominer toute la Syrie méridionale changèrent la situation respective et les rapports réciproques des Israélites et des Phéniciens. Dans les premiers temps de leur conquête, les Hébreux avaient été des ennemis pour les Sidoniens comme pour tous les autres peuples de race chananéenne, et Sidon n'avait pas dû rester étrangère aux coalitions que les rois de Hazor avaient formées à plusieurs reprises dans le nord de la Palestine contre les envahisseurs de l'ancien pays de Chanaan. Mais quand les Israélites et les Phéniciens se virent attaqués à la fois, vaincus et menacés d'une servitude perpétuelle par les Philistins; quand les Araméens, environ à la même époque, commencèrent aussi à grandir du côté du nord, enlevèrent Hamath aux Chananéens et la partie septentrionale de la Pérée aux enfants d'Israël, la nécessité de faire face aux mêmes ennemis amena un rapprochement entre les deux peuples jusqu'alors hostiles l'un à l'autre, et le sentiment de la nécessité d'une alliance pénétra dans les esprits de part et d'autre. Et cette nécessité n'était pas la seule raison qui commandât de faire succéder des rapports affectueux à l'inimitié qui avait, pendant près de trois siècles, divisé Israélites et Chananéens. A ce moment de l'histoire, l'état de faiblesse dans lequel se trouvaient à la fois, par une coïncidence sans autre exemple, les deux empires de la vallée de l'Euphrate et de la vallée du Nil, permettait et appelait

la formation, dans la Syrie alors libre de toute prépondérance étrangère, d'une puissance pleinement indépendante et indigène, devant laquelle s'ouvraient les chances plus brillantes de prospérité. Mais cette puissance nouvelle ne pouvait être formée que par l'intime alliance de l'Etat maritime des Tyriens, renonçant à toute jalousie contre ceux qui avaient dépossédé les Chananéens agriculteurs, et de l'Etat continental des Hébreux.

Aussi, dès que ces derniers se furent complétement émancipés du joug des Philistins, que l'ordre eût été rétabli chez eux après les troubles au milieu desquels mourut Saül, et qu'un pouvoir fort commença à s'y constituer, l'année même où David enleva Jérusalem aux Jébuséens et en fit sa capitale, en 1051 av. J.-C., Hiram, roi de Tyr, lui envoya des ambassadeurs qui conclurent un traité d'amitié entre les deux princes[1]. David voulait se bâtir uu palais dans le nouveau siége de son gouvernement ; donnant le premier l'exemple que devait suivre plus tard son fils Salomon, il fit demander à Hiram un architecte pour diriger ses constructions et des ouvriers habiles pour former ceux que l'on prendrait parmi ses sujets, et il sollicita en même temps la permission de faire couper des chênes pour les charpentes du palais dans la célèbre forêt du Liban, toutes choses que le roi de Tyr se hâta de lui accorder. Les désordres de l'époque des Suffètes et la longue oppression des Philistins avaient en effet interrompu toute pratique des arts parmi les Israélites, devenus incapables d'aucun des travaux qu'au sortir d'Égypte ils avaient su exécuter pour le Tabernacle.

II. — La période de près de deux siècles qui s'étend

1. Sam. II, v, 11. — Joseph. *Ant. jud.* VII, 3, 2.

depuis cette première alliance des Tyriens avec les Hébreux jusqu'à la fondation de Carthage est la seule pour laquelle nous connaissions d'une manière précise l'histoire intérieure de Tyr, grâce au fragment des annales originales de cette cité, traduites par l'historien grec Ménandre, qui nous a été conservé par Josèphe[1].

A Hiram Ier succéda Abibaal. On ne sait rien de son règne, qui coïncida avec la plus grande partie de celui de David, si ce n'est qu'il continua les rapports d'amitié avec les Israélites. Les Tyriens durent voir en effet d'un bon œil David achever l'abaissement de la puissance des Philistins et subjuguer les Araméens, en s'emparant de Damas, de Hamath et en étendant sa domination jusqu'à l'Euphrate.

Hiram II, fils d'Abibaal, monta sur le trône en 1028. Les annales tyriennes signalaient la prise de Troie par les Grecs comme ayant eu lieu au commencement de son règne, en 1023, et nous avons essayé de démontrer dans un autre travail, conformément à l'opinion de Volney, que cette date, exactement pareille à celle que Ctésias avait tirée des annales assyriennes, offre beaucoup plus de garanties d'exactitude que les calculs artificiels de générations, tous différents les uns des autres, par lesquels la plupart des historiens grecs ont tenté de fixer l'époque de cet événement, capital dans l'histoire de leur pays. Hiram était noté dans les mêmes annales comme ayant réduit en personne une révolte de la ville de Citium dans l'île de Cypre, qui avait essayé de se soustraire à l'autorité de la métropole.

Dès le début de son règne il entreprit à Tyr de grands travaux, qui changèrent la face de la cité[2]. Il reconstruisit avec un luxe sans égal le grand temple de Melkarth,

1. *Contr. Apion.* I, 18.
2. Dius *ap.* Joseph. *Contr. Apion.* I, 17.

fondé mille ans auparavant, et le temple de la déesse Astoreth, qui y était adjacent. Le petit bras de mer qui séparait l'îlot sacré de Melkarth de l'îlot où s'élevait la cité maritime fut comblé, de manière à former une seule île, dont la superficie fut en outre plus que doublée par la création, vers le sud, d'un sol artificiel sur lequel on bâtit un nouveau quartier, appelé du temps des Grecs Eurychoron. La Tyr insulaire, ainsi transformée, fut protégée de tous les côtés par des digues et environnée d'une enceinte puissamment fortifiée. L'ancien port vit des quais le border dans toute son étendue, et un second port fut créé sur la face méridionale de l'île, où de cette manière un nombre presque double de vaisseaux put trouver abri. Un palais royal fut aussi bâti par Hiram dans la ville insulaire, qui désormais fut la véritable Tyr, et prit toute l'importance, tandis que la ville du continent, Palætyrus, ou la vieille ville, alla en déclinant.

III. — Hiram était occupé de ces grands travaux lorsque David mourut et que Salomon lui succéda sur le trône d'Israël en 1021. Le roi de Tyr s'empressa d'envoyer une ambassade à Jérusalem pour saluer l'avénement du fils de son allié; et Salomon, à qui David avait légué la mission de construire le temple de Jéhovah, demanda alors à Hiram de rendre cette œuvre possible par son concours. Des copies authentiques des lettres échangées à ce sujet entre les deux rois étaient encore conservées dans les archives de Tyr au temps de Josèphe, qui en donne la traduction[1]. Cependant Hiram, absorbé par ses propres travaux, ne put pas fournir immédiatement à Salomon ce qu'il demandait, et la construction du Temple de Jérusalem ne commença qu'en 1017. Nous avons raconté cette construction dans un des chapitres

1. *Antiq. jud.* VIII, 2, 6 et 7.

consacrés à l'histoire des Israélites. Il nous suffira donc de rappeler ici qu'Hiram envoya dans la Judée un architecte, des conducteurs de travaux, fondeurs, charpentiers et tailleurs de pierre de Gébal, car ceux de cette ville étaient les plus renommés de la Phénicie ; qu'il permit de tirer du Liban tout le bois de cèdre nécessaire, non-seulement à la charpente du Temple, mais aussi à celle du nouveau palais de Salomon ; qu'enfin ce fut lui qui fournit tous les métaux mis en œuvre en si grande abondance pour l'ornementation et le mobilier de ces différents édifices.

En échange, Salomon voulut d'abord donner à Hiram vingt villes et bourgs de la Galilée, voisins du territoire de Tyr ; mais le monarque phénicien, en sage politique, ne se soucia pas d'un accroissement continental qui pouvait plus tard amener des sujets de jalousie entre les deux royaumes. Il refusa donc l'offre de Salomon et préféra assurer pour un certain nombre d'années l'approvisionnement de sa capitale et de sa flotte en stipulant que, tant que dureraient les travaux, Salomon lui fournirait tous les ans une quantité déterminée de blé, de vin et d'huile, c'est-à-dire des productions agricoles de son territoire.

IV. — Pour resserrer encore son alliance avec la cour de Tyr, Salomon épousa une fille d'Hiram, comme une fille du pharaon qui régnait alors à Tanis et une fille du roi des Héthéens septentrionaux. Ce furent les deux princesses chananéennes qui introduisirent à Jérusalem le culte de Baal et d'Astoreth.

Bientôt Hiram et Salomon entreprirent à frais communs les navigations d'Ophir. Nous n'avons pas à en recommencer le récit, pas plus que celui de la construction du Temple. Depuis longtemps, du reste, les précieuses marchandises de l'Inde étaient un des prin-

cipaux objets du commerce des Phéniciens, qui les centralisaient en grande partie dans leur pays et les répandaient ensuite, par terre en Egypte et dans les pays de l'Euphrate, par mer sur tous les rivages de la Méditerranée. Aussi un très-grand nombre de négociants de cette nation étaient-ils établis dans l'Arabie méridionale, où les grossiers vaisseaux indiens, profitant de la mousson, venaient apporter les produits de leur pays, soit dans le Yémen, soit dans l'ancienne patrie des Chananéens, sur les rives de la mer Erythrée. Mais pour aller de là en Phénicie, les marchandises étaient d'ordinaire apportées par des caravanes, à travers les déserts de l'Arabie centrale. Lorsqu'au temps de la XVIIIe et de la XIXe dynastie égyptienne les vaisseaux montés par les matelots sidoniens avaient fait habituellement la navigation de la mer Rouge, ils n'avaient pas poussé au delà du pays de Poun ou du Yémen. L'entreprise d'Hiram et de Salomon donna naissance aux premiers voyages directs des ports du fond du golfe Arabique aux côtes même de l'Inde. Ils réussirent complétement, mais ne se prolongèrent pas au delà du règne du fils de David. Les vaisseaux qui faisaient ce voyage sont appelés dans la Bible « vaisseaux de Tharsis » ; c'étaient donc des bâtiments du modèle que les Tyriens construisaient spécialement pour la navigation lointaine de l'Espagne.

V. — Hiram mourut bien avant Salomon, en 994. Son fils Baaléazar, qui lui succéda, n'occupa le trône que sept ans ; le fils de celui-ci, Abdastoreth, régna neuf années et périt victime d'une conspiration ourdie par les quatre fils de sa nourrice, en 978, l'année même où s'opérait la scission des royaumes d'Israël et de Juda. Il est bien probable que le roi d'Egypte Scheschonk, qui préparait déjà à ce moment son expédition de Palestine et avait la main dans la révolution du pays des Hébreux,

ne fut pas non plus étranger à celle qui mit fin à la dynastie tyrienne à laquelle avait appartenu Hiram.

L'assassinat d'Abdastoreth fut suivi de cinquante et un ans de troubles et de révolutions, où des compétiteurs divers se disputèrent le trône de Tyr et s'y succédèrent rapidement ; et cette période correspond précisément à celle des désordres du royaume d'Israël, où les maisons de Jéroboam et de Baasa furent successivement anéanties, circonstances qui prouvent de grands liens entre la situation politique des deux Etats. Les extraits de Ménandre conservés par Josèphe citent, parmi ceux qui exercèrent le pouvoir dans cet intervalle, Dalilastoreth, Astorethi, Astorim et Phalia. Enfin, quatre ans après qu'Amri fut parvenu à fonder dans Israël un pouvoir stable et fort en inaugurant une nouvelle maison royale, en 927, un prêtre de la déesse Astoreth nommé Ithobaal rétablit aussi l'ordre à Tyr en s'emparant de la couronne, et fut la souche d'une nouvelle dynastie.

VI. — Ithobaal maria sa fille Jézabel au fils d'Amri, Achab, qui monta sur le trône d'Israël en 919. On a vu plus haut l'influence funeste et sans bornes que la princesse tyrienne exerça sur son faible mari. Par le moyen du sacerdoce de Baal, qu'elle organisa sur un pied formidable et auquel elle donna une puissance aussi politique que religieuse, d'abord dans le royaume d'Israël, puis dans celui de Juda, après la mort du pieux Josaphat, la monarchie phénicienne exerça alors sur les deux Etats hébraïques une véritable suzeraineté, qui dura dans Israël jusqu'à la mort de Joram, en 886, et dans Juda jusqu'à l'avénement de Joas, en 879. Un moment même, avec Athalie, la maison tyrienne d'Ithobaal supplanta celle de David à Jérusalem.

Cependant sous le règne d'Ithobaal, vers le moment même où il donnait sa fille en mariage à Achab, un nou-

vel acteur avait fait son apparition sur la scène de l'histoire phénicienne. C'était la puissance militaire de l'Assyrie, qui devait, deux siècles après, subjuguer la plus grande partie de la Phénicie et qui se révéla d'abord par une incursion passagère, dont il fut facile à Ithobaal de se racheter par un tribut une fois payé. Le conquérant ninivite Assournazirpal dit en effet, dans l'inscription du monolithe de Nimroud conservé au Musée Britannique, en racontant ses exploits pendant l'année 916 av. J.-C. : « Dans ce temps, je pris les environs du mont Li-« ban. Je m'en allai vers la grande mer de Phénicie. Sur « les sommets des montagnes, j'entonnai les louanges « des grands dieux, et je célébrai des sacrifices. Je reçus « des tributs des rois des pays de la lisière des monta-« gnes, de Tyr, de Sidon, de Gébal,.... de la Phénicie et « d'Aradus qui est dans la mer ; ces tributs consistaient « en argent, or, étain, bronze, outils de fer, étoffes « teintes de pourpre et de safran,.... bois de santal, ébè-« ne, peaux de veaux marins. Ils s'humilièrent devant « moi. »

Antérieurement, entre 1120 et 1100, Teglathphalasar Ier avait déjà porté sa domination jusqu'au Liban et à Aradus; monté sur un vaisseau de cette ville, il avait tué de sa main un dauphin. Mais cette première suprématie assyrienne n'avait pas eu de durée.

VII. — Ithobaal mourut en 894 et laissa la couronne à son fils Baaléazar II, qui règna seulement six ans. Celui-ci eut pour successeur son fils Mathan, dont le règne commencé en 888, finit en 879. Sous ce prince, dans l'hiver de 884 à 883, les Assyriens, qui tournaient de plus en plus fréquemment leurs attaques vers la Syrie et étaient engagés dans de grandes guerres avec les rois de Damas ainsi qu'avec ceux des Héthéens des bords de l'Oronte, firent sur les frontières de la Phénicie une

nouvelle apparition, qui se termina comme celle du temps d'Ithobaal. Salmanassar V dit en effet dans l'inscription de l'obélisque de Nimroud : « Dans ma vingt « et unième campagne, je traversai l'Euphrate pour la « vingt et unième fois; je marchai vers les villes de Ha- « zaël, de Damas. Je reçus des tributs de Tyr, Sidon et « Gébal. »

C'est aussi sous le règne de Mathan ou dans les premières années de son successeur que nous devons placer la perte pour les Phéniciens de leurs établissements de Mélos et de Théra, ainsi que des villes de Camirus et d'Ialysus dans l'île de Rhodes. Cette date est une conséquence forcée de celle que nous avons admise pour la prise de Troie. On sait en effet d'une manière positive que les dernieres possessions restées aux Phéniciens dans les Sporades leur furent enlevées par les Doriens une soixantaine d'années après l'irruption de ces derniers dans le Péloponèse, et le grand événement connu dans l'histoire grecque sous le nom de Retour des Héraclides fut de quatre-vingts ans postérieur à la chute de la cité de Priam. Nous n'avons aucun détail sur la conquête de Mélos et de Théra; mais les historiens spéciaux de l'île de Rhodes racontaient qu'Ialysus et Camirus, gouvernés, au moment de l'arrivée des Doriens, par un prince appelé Phalia, ne se rendirent qu'après un siége prolongé[1].

VIII. — Les débuts du pouvoir du quatrième prince de la dynastie fondée par Ithobaal furent marqués à Tyr par une révolution politique qui amena la fondation de la grande cité africaine, plus tard rivale de Rome. Mathan était mort en laissant deux enfants, un fils âgé de onze ans, Pilmélioun, devenu célèbre dans les traditions

1. Athen. VIII, 61.

poétiques sous le nom de Pygmalion, et une fille de quelques années plus âgée, Elissar[1], l'Elissa des écrivains classiques; ses dernières volontés portaient qu'ils devaient être tous deux associés au trône. Mais l'élément populaire, qui cherchait une occasion de changer la forme tout aristocratique du gouvernement par lequel Tyr avait été jusqu'alors régie, se mutina et força à proclamer le seul Piîmélioun, en l'entourant de conseillers favorables à la démocratie[2]. Elissar, exclue du trône, épousa Zicharbaal[3], le Sichée de Virgile, l'Acerbas ou Acerbal d'autres traditions, grand-prêtre de Melkarth, le second personnage de l'Etat après le roi, que sa situation même constituait le chef du parti aristocratique.

Quelques années après, Piîmélioun, élevé dans les intérêts de la faction populaire, fit assassiner Zicharbaal[4], dans lequel il voyait un rival. Elissar, brûlant de venger son mari, devint l'âme d'une conspiration ayant pour but de renverser son frère et de rétablir l'ancien pouvoir de l'aristocratie; les 300 membres du sénat, les chefs des familles patriciennes y prirent part. Mais la démocratie veillait assez pour que les conjurés désespérassent bientôt du succès à Tyr même. Alors ils résolurent de s'expatrier, plutôt que de rester soumis à Piîmélioun et au parti du peuple[5]. S'emparant par surprise des navires prêts à mettre à la voile qui se trouvaient alors dans le port, ils s'y embarquèrent au nombre de plusieurs milliers et partirent pour aller fonder sous

1. Cette forme originale du nom altéré en Elissa se trouve dans le *Grand Etymologique* au mot Διδώ.

2. Justin. XVIII, 4, 3.

3. La forme réelle de ce nom est donnée par Servius, *ad* Virgil. *Æneid*, I, v, 343.

4. Cynth. Cenet. *ad* Virgil. *Æneid.*, I, 12.

5. Justin. XVIII, 4. — Augustin., *Enarrat. in Psalm.* XLVIII.

d'autres cieux une nouvelle Tyr, sous la conduite d'Elissar, à qui cette émigration valut le surnom de Dido, « la fugitive [1] ». Ce départ eut lieu en 872, la septième année du règne de Piîmélioun.

Les émigrés tyriens se dirigèrent vers l'Afrique, où les établissements de leur patrie avaient été en se multipliant toujours, et où ils étaient sûrs de trouver des compatriotes disposés à les accueillir. Ils vinrent débarquer dans la Zeugitane, au lieu où les Sidoniens, six siècles auparavant, avaient fondé Cambé, tombée en pleine décadence par suite du développement qu'avait pris Utique sous la domination tyrienne, et peut-être même entièrement abandonnée. Les Libyphéniciens, habitants du pays, étaient alors tributaires d'un roi des Libyens propres, appelé Iapon [2]. Elissar lui acheta un territoire pour sa colonie de fugitifs et y bâtit une ville, qui reçut le nom de Kiryath-hadéschath (sans doute dans la prononciation particulière des Phéniciens *Karthhadschath*), « la ville neuve, » d'où les Grecs, par corruption, firent Carchédon et les Romains Carthago.

Le personnage d'Elissar, à jamais célèbre par la poésie sous le nom de Didon, devint plus tard, dans la légende populaire et chez les poëtes, presque entièrement mythique, et le récit de la fondation de Carthage fut entouré de circonstances fabuleuses. Mais on ne saurait méconnaître un caractère positivement historique à celui que nous venons de reproduire et que le vieux Caton, Trogue-Pompée et plus tard saint Augustin tirèrent des annales nationales de Carthage.

1. Tim. fr., 23. — Voy. Movers, *Phœnizische Alterthum*, t. II. p. 363.

2. Solin. 27, 9.

§ 3. — Derniers temps de la suprématie de Tyr. — Siége de cette ville par Saryukin.

(872-715.)

I. — Pilmélioun régna quarante ans encore après la fuite de sa sœur et des conspirateurs qui s'étaient joints à elle; il ne mourut qu'en 832. L'émigration des chefs du parti aristocratique avait réduit à l'état de formes vaines les anciennes institutions qui limitaient antérieurement le pouvoir des rois de Tyr, et Pilmélioun, en s'appuyant sur la démocratie, put exercer une autorité absolue, comme on ne l'a vu que trop souvent dans l'histoire, car le plus difficile problème de gouvernement consiste dans la conciliation de la démocratie et de la liberté.

Le roi qui fonda la monarchie absolue à Tyr ne fut pas, du reste, heureux dans ses relations extérieures. Il se vit contraint de reconnaître la suzeraineté des Assyriens, dont la prépondérance en Syrie s'affermissait chaque année davantage. En effet, le roi ninivite Binlikhous III, qui régna de 857 à 828, énumère parmi les pays qui lui fournissaient régulièrement des tributs « la Phénicie entière, les pays de Tyr et de Sidon. »

Le fragment conservé de Ménandre s'arrêtant à Pilmélioun, nous ignorons les noms des successeurs de ce prince. Mais c'est dans l'intervalle entre son règne et le siége de Tyr par Saryukin, lequel mit fin à la domination de cette cité sur les autres villes phéniciennes, qu'il faut placer deux rois du nom de Bodastoreth, connus seulement par une inscription phénicienne de Sidon. Dans ce texte monumental, expliqué par M. le comte de Vogüé, Bodastoreth, « roi des Sidoniens, » c'est-à-

dire de Tyr, et fils du roi Bodastoreth, est représenté instituant le roi local de Sidon, Ar..., fils de Khalilastoreth.

II. — L'obligation de subir la suzeraineté assyrienne n'avait pas porté atteinte à la puissance maritime des Phéniciens. Ils surent profiter de l'état d'affaissement dans lequel la Grèce tomba par suite de la grande crise de l'invasion des Doriens et de la migration des Ioniens vers l'Asie Mineure, avant l'époque où ses colonies prirent un grand développement et où sa marine reprit un éclat bien plus considérable encore qu'aux temps antérieurs. Alliés aux Pélasges Tyrrhéniens de l'Italie centrale, qui seuls auraient pu leur faire alors concurrence et qui profitaient de la même situation, ils ressaisirent le commerce entre la Grèce et l'Orient, et pendant un demi-siècle ils en furent les principaux agents, reconstituant ainsi presque entièrement au profit de Tyr le monopole que Sidon avait jadis exercé dans les mêmes mers. Aussi les chronographes grecs mentionnent-ils, de 824 à 786, une thalassocratie ou domination des Phéniciens sur l'Archipel.

III. — Le désastre d'Assourlikhous, le Sardanapale des Grecs, et la ruine de Ninive, en 789, interrompirent pendant quelques années la domination assyrienne en Phénicie. Il ne semble pas que le Chaldéen Phul ait tourné ses armes contre cette contrée lorsqu'il força Manahem, roi d'Israël, à se reconnaître son vassal. Mais le restaurateur du trône d'Assyrie, Teglathphalasar II, qui s'était emparé du pouvoir en 744, imposa plusieurs fois tribut à la Phénicie et en visita les villes. On nous pardonnera de saisir l'occasion qui se présente ici de revenir sur les campagnes de Teglathphalasar II en Syrie, Phénicie et Palestine, dont nous n'avons pu parler

que d'une manière très-incomplète dans le livre consacré aux Assyriens, mais qui viennent d'être éclaircies par M. George Smith et par M. Oppert[1] pendant le cours de l'impression de notre ouvrage, d'après des inscriptions du Musée Britannique jusqu'alors imparfaitement étudiées.

Deux ans après son avénement, en 742, Teglathphalasar marcha contre la Syrie pour la ramener à l'obéissance, comme il venait de faire de la Babylonie et du pays des Scythes Caspiens. Eniel, roi de Hamath, Razin, fils de Ben-Hidri, roi de Damas, Phacée, roi d'Israël, formèrent une confédération contre lui avec Asarias[2], fils de Tabeël, que ces princes opposaient dans le royaume de Juda, d'abord à Joathan, puis à Achaz. Les confédérés furent vaincus, les royaumes de Hamath et de Damas dévastés, Phacée détrôné au profit de Manahem II. Tout céda devant Teglathphalasar, la ville d'Arpad résista seule et soutint un siége de trois ans, que le roi d'Assyrie laissa diriger par ses généraux. Avant de quitter la Syrie, en 742, il reçut les tributs d'Hystaspe (*Gustaspi*), roi de la Commagène, Razin, roi de Damas, Manahem, roi d'Israël, Hiram, roi de Tyr, Sibeitbaal, roi de Gébal, Ourikki, roi de Kouï (ville dont la position reste indéterminée, mais qui devait être en Syrie), Pisiris, roi de Karkémisch, et Eniel, roi de Hamath.

En 734 Phacée remonta sur le trône de Samarie, avec l'aide de Razin, et les deux princes serrèrent de près Achaz, roi de Juda, qui implora le secours du monarque ninivite. Teglathphalasar accourut au printemps de 733, avec une énorme armée, en Syrie, bien résolu de profi-

1. Dans des articles publiés par le Journal d'archéologie et de philologie égyptiennes de Berlin.

2. La Bible appelle seulement ce personnage « le fils de Tabeël. » Ce sont les inscriptions assyriennes qui font connaître son nom.

ter de l'occasion pour soumettre d'une manière définitive tous les peuples de cette région. Il commença par détruire le royaume de Damas et tuer Razin. Marchant ensuite contre les Philistins, il prit Gaza, dont le roi, Hanon, s'enfuit d'abord en Egypte, puis revint et fit sa soumission. Mitenti, roi d'Azoth, s'enfuit aussi d'abord, et fut provisoirement remplacé par Roukiptou, son fils; mais il revint également bientôt se soumettre à Teglathphalasar. Ce prince fit une grande expédition contre les Arabes de Douma, prit leur ville, et leur imposa un tribut considérable. A la fin de 731, Teglathphalasar, avant de retourner à Ninive, tint cour plénière à Damas. Vingt-trois rois vassaux y vinrent pour lui rendre hommage et lui apporter leurs tributs. C'étaient, dans l'ordre même où les inscriptions officielles du conquérant les énumèrent: Hystaspe de Commagène; Ourikki de Kouï; Sibeitbaal de Gébal; Pisiris de Karkémisch; Eniel de Hamath; Panammou de Samâla en Arménie; Tarhoular de Gamgoum dans la même région; Souloumal de Mélitène; Dadil de Colchide; Wassami des Tibaréniens; Ouskhilti de Touna; Ourpalla de Touhan; Touham d'Istounda; Ourim de Houbisna (ces quatre noms sont ceux de villes voisines de Caucase, dont on n'a pas encore pu déterminer la position d'une manière précise); Mathanbaal d'Aradus; Sanib d'Ammon; Salomon de Moab; Phacée d'Israël; Samsië, reine des Arabes; Mitenti d'Ascalon; Achaz de Juda; Kadoumalka d'Edom; Hanon de Gaza.

Le roi de Tyr ne figure pas dans cette liste. Nous ignorons si c'était encore Hiram qui était sur le trône de cette ville, ou bien son fils Muthon. Mais l'année suivante des témoignages épigraphiques formels nous apprennent que Muthon régnait. Il fit alliance avec Phacée à la fin de 730 et ils refusèrent ensemble le tribut aux Assyriens. Tehlathphalasar ne jugea pas cette révolte assez

grave pour réclamer sa présence personnelle. Il se borna à envoyer une armée en Syrie. A l'approche des Assyriens une conspiration éclata à Samarie. Osée tua Phacée et s'empara de la couronne, que lui confirma le monarque ninivite. Muthon, roi de Tyr, se voyant privé de son allié, n'essaya plus de résistance et se soumit sans coup férir.

Quelques années auparavant, en 761, une querelle intestine dont nous ignorons la cause, et dont les détails ne sont pas parvenus jusqu'à nous, avait amené les gens de Sidon à s'emparer d'Aradus, avec le consentement du roi de Tyr, et à y établir des colons qui désormais exercèrent la suprématie dans cette ville[1].

IV. — Cependant la marine des Grecs avait recommencé à sillonner les mers et avait pris en peu d'années un immense essor. Un irrésistible esprit d'expansion s'était emparé des cités helléniques, qui fondaient sur tous les rivages des colonies, où elles envoyaient le trop-plein de leur population, car le sol de la Grèce ne suffisait plus à la nourrir. De nombreuses villes avaient été fondées dans l'Italie méridionale pendant la première moitié du VIII[e] siècle; de là les colonies grecques devaient naturellement s'étendre bientôt sur le littoral de la Sicile[2]. En 734, Théoclès y amena la première expédition, composée de Chalcidiens, de Mégariens et de Naxiens, qui fondèrent les villes de Naxos et de Mégare. L'année suivante, 733, Archias de Corinthe arriva à son tour, conduisant une nombreuse troupe de Corinthiens et de Corcyréens, avec lesquels il bâtit Syracuse. La fondation de ces deux colonies était le résultat d'une

1. Voy. Movers, *Phœnizische Alterthum*, t. I, p. 99.
2. Voy. Brunet de Presles, *Recherches sur les établissements des Grecs en Sicile*, Paris, 1845.

politique bien arrêtée, dont l'oracle de Delphes se faisait l'organe, en indiquant à ceux qui voulaient aller chercher aventure et bâtir de nouvelles villes une direction commune à suivre. Aussi, d'après les conseils de l'oracle, les expéditions grecques affluèrent-elles, à dater de ce moment, en Sicile, et en peu d'années les établissements qu'elles formèrent couvrirent toutes les côtes de cette île favorisée par la nature. Les Tyriens, qui y possédaient de nombreux comptoirs, furent obligés de battre en retraite devant les Grecs, et d'abandonner ces positions qui n'étaient pas fortifiées. Cependant les colons grecs, s'ils les firent ainsi reculer, ne parvinrent pas à les empêcher de garder un pied dans le pays. Ils se maintinrent en effet dans les trois villes, sans doute en meilleur état de défense, de Motya, « la boueuse, » Kepher, « la ville » par excellence, appelée plus tard Solonte, et de Machanath, « le camp, » nommée des Grecs Panorme; situées à l'extrémité occidendentale de l'île, ces trois villes pouvaient recevoir très-facilement des secours de Carthage, dont elles étaient plus rapprochées qu'aucun autre point de la Sicile. De cette manière les Phéniciens conservèrent, même après la fondation des villes grecques, un commerce avec la Sicile et les populations indigènes qui en habitaient l'intérieur. Les Carthaginois héritèrent un peu plus tard des trois villes que nous venons de nommer, et celles-ci, en leur fournissant des points de débarquement toujours ouverts, permirent leurs grandes entreprises guerrières pour la conquête de toute la Sicile.

V. — Bien peu de temps après que l'arrivée des colonies grecques eut fait tomber la majorité des comptoirs syriens de la Sicile, la Phénicie vit fondre sur elle un orage tel qu'elle n'en avait pas essuyé depuis la ruine de Sidon par les Philistins, et cet orage eut pour résul-

tat de changer les conditions politiques qui avaient régi le pays pendant cinq siècles, en mettant fin à l'autorité de Tyr sur les autres villes. Ce sont ces événements qui closent la seconde période de l'histoire phénicienne[1].

Un roi du nom d'Elouli monta sur le trône de Tyr vers l'an 726. Ce fut donc environ avec son avénement que coïncidèrent les établissements des Grecs en Sicile. Mais il eut ensuite l'occasion de relever le prestige de la puissance tyrienne en domptant avec sa flotte une révolte de l'importante ville de Citium dans l'île de Cypre. Il venait à peine de remporter ce succès quand Saryukin, roi d'Assyrie, après avoir pris et ruiné Samarie, vaincu Hanon, roi de Gaza, et Schabak, roi d'Ethiopie et d'Egypte, à la bataille de Raphia, pénétra en Phénicie avec son armée victorieuse et exigea des riches cités de ce pays le tribut qu'elles avaient payé à Teglathphalasar (720). Sidon, Aco et toutes les autres villes, n'osant pas résister au conquérant ninivite, ouvrirent leurs portes et se hâtèrent d'obéir à ses injonctions. Abandonné de tous les autres Phéniciens, Elouli seul ne faiblit pas et refusa de se soumettre. Il ne fut même pas appuyé par tous les Tyriens dans sa généreuse résolution de se défendre à outrance plutôt que d'accepter la suprématie étrangère. La ville du continent, Palætyrus, se séparant de son roi, admit Saryukin dans ses murs, soit par terreur de la puissance assyrienne, soit par jalousie contre la ville insulaire qui l'avait fait déchoir de son antique importance, soit peut-être parce qu'elle était demeurée le quartier général du parti aristocratique, exclu du pouvoir cent trente ans auparavant par Pilmélioun. Elouli s'enferma dans la ville maritime, protégée de tous les côtés par les eaux, et de là, entouré d'une population

1. Menandr. *ap.* Joseph. *Antiq. jud.* IX, XIV, 2.

aussi déterminée que lui à la résistance, il défia son redoutable ennemi.

Saryukin, s'étant fait fournir par les autres villes phéniciennes soixante vaisseaux, que montaient 800 rameurs, crut avoir facilement raison de la Tyr insulaire. Mais les Tyriens, avec douze navires seulement, sortirent au-devant de sa flotte, la battirent, lui coulèrent beaucoup de vaisseaux et lui firent 500 prisonniers. Le roi d'Assyrie ne voulut pas tenter la chance d'un second combat naval, et le siége de Tyr, dont il remit alors la direction à ses généraux, sans plus y prendre part en personne, traîna désormais en longueur et dégénéra presque exclusivement en blocus. L'îlot qui portait la ville étant dépourvu de toute source, les généraux assyriens crurent être assurés de l'amener rapidement à composition en privant d'eau les habitants par la rupture de l'aqueduc bâti par Hiram, qui amenait jusqu'auprès du port les sources de Ras-el-Ain. Mais ils avaient compté sans l'énergie indomptable des Tyriens. Résolus à ne pas se rendre, ils se mirent à creuser des puits sur leur rocher, et enfin parvinrent à atteindre une nappe d'eau souterraine ; dès lors le danger de la soif n'était plus à craindre pour eux, et ils pouvaient indéfiniment prolonger la lutte. Le siége se continua pendant cinq ans, mais à la fin les lieutenants de Saryukin, lassés de leurs efforts dépensés en pure perte et ne voyant pas d'issue possible à l'entreprise, se décidèrent à le lever, ce qui eut lieu en 715.

§ 4. — Domination assyrienne en Phénicie. — Siége et prise de Tyr par Nabuchodorossor.

(715-574).

1. — Tyr était sortie victorieuse de sa lutte contre

l'Assyrie, et l'héroïsme de sa résistance lui avait valu une grande gloire. Mais les autres cités phéniciennes, devenues tributaires de Saryukin, avaient échappé à sa suprématie, et de plus pendant le siége elle avait perdu sa dernière colonie dans les mers de la Thrace, Thasos, demeurée jusqu'alors en son pouvoir, même après la chute des derniers établissements chananéens de l'Archipel. En effet les gens de Paros, qui convoitaient les précieuses mines d'or de cette île, avaient profité de ce que Tyr, obligée de défendre ses propres murailles, n'était pas en mesure d'y envoyer des secours, pour s'en emparer. Une expédition, dans les rangs de laquelle se trouvait le poëte Archiloque, avait débarqué à Thasos, en avait chassé les Phéniciens, les avait remplacés par des colons Pariens et avait soumis les habitants indigènes[1], d'origine thrace, qui exploitaient les mines pour le compte de Tyr.

Bientôt Saryukin eut l'occasion de venger l'échec de ses armes en arrachant aux Tyriens une de leurs plus florissantes colonies, celle même qu'Elouli avait réduite à l'obéissance quelques années auparavant. En 708, une flotte armée pour le monarque assyrien dans les ports de la Phénicie et du pays des Philistins porta une armée dans l'île de Cypre, qui se soumit sans résistance. Dans la ville même de Citium, qui appartenait à Tyr, Saryukin fit élever une stèle commémorative de sa conquête, qui s'est conservée jusqu'à nos jours et que possède maintenant le musée de Berlin. A dater de ce moment, la cité ne dépendit plus des Tyriens et suivit le sort du reste de l'île de Cypre; mais sa population demeura toujours exclusivement phénicienne.

II. — Saryukin fut assassiné en 704 et aussitôt une

1. Clem. Alex. *Stromat.* I, 21, 131.

insurrection, bien évidemment combinée avec les meurtriers, éclata à Babylone. L'indomptable Elouli profita de ces circonstances pour rétablir l'autorité de sa couronne sur les autres villes de la Phénicie et pour supprimer le tribut qu'elles payaient aux Assyriens. Mais l'an 700, il vit arriver en Syrie le terrible Sennachérib à la tête d'une nombreuse armée, destinée à conquérir tout ce qui résistait encore dans cette contrée et à envahir ensuite l'Egypte.

Le premier pays sur lequel se jeta le fils de Saryukin fut la Phénicie. De même que vingt ans auparavant la plupart des villes, Sidon, Aradus, gouvernée par un certain Abdilit, Simrôn, dont le roi s'appelait Mihimmi, Gébal et son prince Ouranilk, Sarepta, Oûs, Achzib, Aco, Betzitti, ville très-voisine de Sidon, se soumirent à la seule approche du conquérant. Elouli se retira de nouveau dans la Tyr insulaire, espérant s'y défendre avec autant de succès que contre Saryukin. Mais cette fois la fortune l'abandonna. Il fut vaincu, la ville prise, et Sennachérib fit asseoir sur le trône, à la place d'Elouli fugitif, un individu appelé Ithobaal, qui se reconnut son vassal et son tributaire. En commémoration de sa victoire et de la soumission complète de la Phénicie, Sennachérib fit sculpter sur les rochers du Nahar-el-Kélb, auprès de Béryte, des bas-reliefs triomphaux qui subsistent encore aujourd'hui, ainsi que ceux que le pharaon Rhamsès II avait fait exécuter au même endroit.

III. — Dans les renseignements qui sont parvenus jusqu'à nous sur les deux guerres de Saryukin et de Sennachérib contre Elouli, il est une circonstance qui doit attirer très-particulièrement l'attention. C'est l'empressement avec lequel, à deux reprises, toutes les cités phéniciennes abandonnent la cause de Tyr, ouvrent leurs portes au monarque assyrien, et, non contentes de

laisser leur métropole combattre seule, fournissent à son ennemi leurs navires pour l'attaquer. La terreur de la puissance ninivite n'est pas suffisante pour expliquer ce fait ; il faut admettre aussi une jalousie profonde des villes de la Phénicie contre Tyr, un désir de la voir abattue pour profiter de sa ruine. Aussi bien l'on a toujours vu dans l'histoire toutes les cités placées dans la condition où Tyr avait été pendant plusieurs siècles, finir par en abuser et transformer en sujettes durement exploitées les cités qui avaient été d'abord ses confédérées. Tout indique que les choses avaient dû se passer de même en Phénicie. Les Tyriens avaient fait subir trop lourdement le poids de leur suprématie ; ils avaient concentré dans leurs mains presque tous les profits du commerce, et ils avaient réduit les gens des autres villes au rôle de leurs matelots bien plus qu'à celui de leurs associés. De là l'attitude de Sidon, de Gébal, d'Aco à l'égard des rois d'Assyrie, dont ces villes saluaient avec joie la conquête, parce qu'elle allait mettre fin à la prépondérance de Tyr et placer toutes les cités maritimes des Chananéens sur un pied d'égalité réciproque dans la soumission au même suzerain. Ce fut en effet le résultat final des guerres des monarques ninivites, et après la campagne de Sennachérib, après qu'Elouli eut été détrônê et remplacé par Ithobaal, Tyr, se résignant au nouvel état des choses, ne paraît avoir fait aucune tentative pour recouvrer son ancienne suprématie.

Ce n'est plus en effet Tyr, mais Sidon, que nous voyons, un peu plus de vingt ans après la campagne de Sennachérib, essayer de tenir tête à son fils Assarahaddon. Quand l'orgueilleux fils de Saryukin eut été assassiné, il y eut un moment de trouble dans l'empire assyrien Abdimilkut, roi de Sidon, crut l'occasion favorable pour refuser le tribut et secouer le joug, espé-

rant sans doute, après s'être rendu complétement indépendant, pouvoir reconstituer au profit de sa propre couronne l'hégémonie que Tyr avait exercée. Mais bientôt Assarahaddon, rassemblant une nombreuse armée, se rendit de sa personne en Syrie, et, avant d'attaquer Manassé, roi de Juda, marcha contre Sidon pour en écraser la révolte. La ville, assiégée par terre, fut prise d'assaut. « J'ai mis à mort tous ses grands, dit Assara« haddon dans une inscription; j'ai anéanti ses murail« les et ses maisons, je les ai jetées dans la mer. J'ai « anéanti l'emplacement de ses temples. » Abdimilkut et une partie de la population, voyant la ville prise, s'étaient réfugiés sur les navires et avaient gagné la mer, espérant s'y trouver en sûreté et pouvoir revenir ensuite dans leurs foyers quand l'armée assyrienne se serait retirée. Assarahaddon se fit donner des vaisseaux par les autres villes de Phénicie, attaqua la flotte de Sidon, la battit et lui enleva un butin considérable. Une partie de la population sidonienne, réduite en captivité, fut transportée en Assyrie.

Le même Assarahaddon, énumérant un peu plus tard les rois ses vassaux, dans l'inscription du prisme que possède le Musée Britannique, nomme Baal, roi de Tyr, Idiosahat, roi de Gébal, Kouloubaal, roi d'Aradus, et Abibaal, roi de Simrôn. Il n'y est pas question de Sidon, qui sans doute ne s'était pas encore relevée du terrible châtiment attiré par la révolte d'Abdimilkut.

En 667, la Phénicie s'insurgea contre Assourbanibal et fit alliance avec le monarque éthiopien Rot-Amen, beau-fils et successeur de Tahraka. L'année suivante, en 666, Assourbanipal, après sa troisième campagne en Egypte, châtia l'infidélité de ses vassaux chananéens. Il prit d'abord Aco, puis Tyr, gouvernée encore par le roi Baal, qu'il reçut à merci. Le conquérant ninivite vint ensuite mettre le siége devant la cité insulaire

d'Aradus, qui seule résistait encore, et qui se défendit énergiquement. Mais enfin Aradus fut enlevée, et son roi, Yakindou, fils de Kouloubaal, se tua lui-même pour ne pas tomber aux mains des Assyriens. Ses huit fils furent réduits en captivité et Assourbanipal en fit mettre sept à mort devant lui. Il n'accorda la vie qu'à l'aîné, Azbaal, et il l'institua roi d'Aradus. Depuis lors, et jusqu'à la fin du règne du fils d'Assarahaddon, aucun nuage ne vint troubler la soumission de la Phénicie à la couronne de Ninive.

IV. — Cependant la puissance de l'empire assyrien, au moment même où elle se trouvait portée à son apogée, touchait à son terme. En 625 Saruc, le dernier roi de Ninive, était assiégé par Cyaxare dans sa capitale. C'est alors qu'eut lieu l'invasion des Scythes, qui sauva pour quelques années Ninive. Après avoir momentanément subjugué la Médie et défait Cyaxare, les hordes scythiques traversèrent en courant toute l'Asie et vinrent jusqu'aux frontières de l'Egypte, où elles s'arrêtèrent et rebroussèrent bientôt chemin vers le Nord. Les campagnes de la Phénicie eurent à subir deux fois leur passage et furent dévastées. Mais les villes, couvertes par leurs enceintes, regardèrent passer le torrent sans en être touchées, et aucune des cités phéniciennes n'eut le sort d'Ascalon, mise à sac par les barbares cavaliers de Touran.

En 610, tandis que la monarchie des Assyriens achevait d'expirer entre les mains du faible Saruc et que Nabopolassar, roi de Babylone, faisait la conquête de toutes les provinces de la Mésopotamie jusqu'à l'Euphrate, le pharaon Néchao, voulant prendre aussi sa part des dépouilles de l'empire ninivite et renouveler les traditions guerrières des rois de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, franchit sa frontière, battit et tua le roi de Juda Jo-

sias à Mageddo, et se rendit maître de la Syrie. Les villes phéniciennes accueillirent avec empressement les Egyptiens et se donnèrent à eux sans résistance, heureuses d'être délivrées des Assyriens dont le joug avait fini par leur paraître trop lourd, et se souvenant sans doute de la prospérité ainsi que des larges priviléges dont Sidon avait joui jadis sous la suzeraineté pharaonique. Ce fut alors que Néchao confia à des marins de Tyr l'entreprise de la circumnavigation de l'Afrique, qui réussit mais n'eut aucun résultat pratique et commercial, car elle ne fut pas recommencée.

V. — Pendant toute l'époque de la domination assyrienne le commerce de la Phénicie ne s'était pas ralenti. Les richesses de Tyr, en particulier, n'avaient pas diminué. Si la cité de Melkarth avait cessé de gouverner les autres villes phéniciennes, elle avait gardé sa flotte commerciale, ses relations de négoce, ses marchés, sa prodigieuse puissance coloniale dans l'occident de la Méditerranée, en Afrique et en Espagne. De graves raisons pourraient même induire à penser que ce fut pendant cette période que, le rendement des mines d'étain de l'Espagne commençant à diminuer d'une manière sensible, les Tyriens se hasardèrent dans des navigations plus lointaines encore et affrontèrent les flots de l'Atlantique pour aller chercher directement dans les îles Britanniques l'étain de Cornouailles[1], dont ils avaient déjà depuis longtemps connaissance, car de très-bonne heure ce métal avait été apporté jusqu'à la Méditerranée par un commerce fluvial, source de la richesse de plusieurs nations gauloises, qui remontait la Seine, puis, après un court trajet par terre, descendait la Saône

1. Strab. III, p. 175. — Voy. De Rougemont, *L'âge de bronze*, p. 117 et suiv.

et ensuite le Rhône. Sur la route de ce commerce, la ville d'Alesia, au nœud des montagnes qui séparent les bassins de la Seine et de la Saône, passait pour avoir été fondée par Hercule ou Melkarth, le dieu tyrien par excellence 1. Quoi qu'il en soit, Tyr avait rapidement réparé les blessures que lui avaient faites Saryukin et Sennachérib. C'est au temps de la domination assyrienne que se rapporte la description magnifique que le prophète Ezéchiel (chapitre XXVII) a faite de sa splendeur et de ses richesses, description dans laquelle il déroule à nos yeux le tableau complet de l'étendue du commerce de la cité phénicienne. Tyr n'était plus alors la tête politique de la Phénicie, mais elle en demeurait toujours la reine. C'était encore la ville la plus populeuse, la plus riche, la plus industrieuse, celle dont les vaisseaux sillonnaient toutes les mers, celle avec laquelle « tous les peuples du monde venaient commercer. » Mais les décrets de la Providence avaient condamné toute cette prospérité, qu'accompagnait une effroyable corruption. Depuis longtemps déjà la voix des prophètes annonçait la chute de Tyr, l'heure en était arrivée.

VI. — En 606, Néchao, vaincu à Karkémisch par Nabuchodorossor, perdit en une seule journée toute la Syrie et fut poursuivi à outrance par son jeune adversaire jusqu'aux frontières de l'Egypte. Rappelé subitement à Babylone par la mort de son père, au commencement de 604, Nabuchodorossor ajourna toute attaque contre le royaume de Juda et contre les villes phéniciennes. Ces dernières furent également épargnées lorsqu'à deux reprises, en 602 et en 599, le conquérant chaldéen reparut en Syrie et prit deux fois Jérusalem. Elles crurent donc que l'orage passerait toujours à côté

1. Diod. Sic. III, 61.

d'elles sans les atteindre. Mais ce fut à ce moment même, en voyant cette sécurité, qu'Ezéchiel lança son éloquente prophétie contre la cité de Melkarth.

« Tyr a dit de Jérusalem avec des cris de joie : Les portes de cette ville si pleine de peuple sont brisées, ses richesses seront pour moi et je m'agrandirai de ses ruines.

« Voici ce que dit le Seigneur : Je viens contre toi, ô Tyr, et je ferai marcher contre toi plusieurs peuples, comme la mer fait monter ses flots.

« Ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours..... Elle deviendra au milieu de la mer comme un rocher qui sert à sécher les rêts des pêcheurs.... Et elle sera livrée en proie aux nations.

« Les villes de sa dépendance qui sont dans les environs seront aussi passées au fil de l'épée.

« Je vais faire venir des pays du septentrion à Tyr, Nabuchodorossor, roi de Babylone, ce roi des rois; il viendra avec des chevaux, des chars de guerre et de grandes troupes composées de divers peuples.

« Il élèvera des tours en bois, des chaussées en terre contre les remparts, il fera frapper ses béliers. »

En 590 cette prophétie commença à s'accomplir. Les intrigues du roi d'Egypte Ouahprahet parvinrent à organiser contre Nabuchodorossor une ligue dans laquelle entrèrent Sédécias, roi de Juda, et les cités de la Phénicie. Ithobaal III, alors roi de Tyr, se mit à la tête de ces dernières. Mais Nabuchodorossor fondit sur les confédérés avant qu'ils n'eussent eu le temps de concentrer leurs forces. Après avoir contraint l'armée égyptienne à se retirer sans même livrer bataille, il réduisit les villes de Lachis et d'Asécha dans le royaume de Juda, et vint mettre le siége devant Jérusalem, qui fut prise et ruinée au bout de dix-huit mois (588). Au commencement de l'année suivante, la partie orientale du Delta fut envahie

et saccagée, puis les troupes babyloniennes marchèrent contre la Phénicie. A son approche, toutes les villes se hâtèrent de se soumettre; Tyr seule osa résister. Ithobaal s'enferma dans ses remparts, espérant lasser les efforts du prince chaldéen et recevoir à temps des secours d'Ouahprahet.

Ezéchiel avait annoncé que le siége serait si rude et si long que « toute tête en deviendrait chauve et toute « épaule pelée. » Il dura en effet treize ans[1], et les Tyriens y déployèrent l'indomptable énergie, le courage poussé jusqu'à la férocité, la constance et l'opiniâtreté qui semblent avoir été le propre du caractère des Chananéens toutes les fois qu'il s'agissait de défendre leurs foyers et de supporter des assauts derrière les murailles de leurs villes. La cité continentale fut d'abord attaquée, prise et complétement détruite. Alors les défenseurs, comme au temps de Saryukin et de Sennachérib, se retirèrent dans la cité insulaire et y soutinrent un nouveau siége, beaucoup plus difficile pour les Babyloniens, qui avaient à y surmonter des obstacles naturels autrement grands que ceux que l'art pouvait créer [2]. Ce fut seulement en 574 que, Nabuchodorossor étant venu de Babylone pour presser en personne l'entreprise qui traînait en longueur, la Tyr insulaire fut emportée de vive force, mise à sac et en partie ruinée. Le désastre fut tel que l'altière cité ne s'en releva jamais, et depuis lors ne fit que végéter, sans pouvoir reformer sa marine, reprendre son commerce et soutenir ses colonies, dont Carthage hérita. Le roi Ethbaal fut emmené en captivité à Babylone, et avec lui toutes les familles les plus distinguées. Une autre partie de la population, s'embarquant sur les restes de la flotte au moment de l'assaut, avait

1. Menandr. *ap.* Joseph. *Contr. Apion.* I, 21.
2. Hieronym., *Comment. in Ezech.* c. XXVI.

cherché un asile à Carthage. Nabuchodorossor maintint pourtant un roi à Tyr et établit sur le trône un individu nommé Baal.

§ 5. — Guerre d'Ouahprahet en Phénicie. — Domination des Babyloniens. — Les cités phéniciennes *sous* les premiers rois de Perse.

(574-506.)

1. — L'Egyptien Ouahprahet n'avait pas su venir à temps au secours de Tyr, dont pourtant la résistance avait été bien longue, pas plus qu'au secours de Jérusalem. C'est seulement quand la grande cité phénicienne eut succombé, que ses préparatifs militaires se trouvèrent achevés et qu'il se décida à entrer en ligne. Les Chaldéens avaient pris sur terre une supériorité si marquée, que le pharaon n'osa pas engager une campagne continentale en Palestine. Avec les nombreux mercenaires Ioniens et Cariens engagés à son service il parvint à former une flotte telle que l'Egypte n'en avait pas possédé depuis Thoutmès III, et ce fut sur mer que se passa la lutte.

La flotte d'Ouahprahet se dirigea vers la Phénicie, sans doute avec l'espoir qu'il suffirait de sa présence pour en soulever les cités. Mais elles étaient désormais contraintes de suivre la bannière de Nabuchodorossor, devenu leur maître; la supériorité écrasante de ses armes, la crainte de subir le sort de Tyr, devaient les retenir dans l'obéissance et assurer au monarque chaldéen le fidèle service de leurs navires. Aussi la flotte des villes phéniciennes, jointe à celle des petits royaumes de l'île de Cypre, qui avaient reconnu sans velléité de résistance la suprématie de Nabuchodorossor aussitôt

après la bataille de Karkémisch, vint-elle au-devant de la flotte d'Ouahprahet pour lui disputer le passage. Une grande bataille navale fut livrée dans les eaux de Cypre, et la victoire y resta aux vaisseaux grecs et cariens du roi d'Egypte [1]. Poursuivant alors ses succès, la flotte du pharaon vint lever des contributions de guerre dans toutes les villes du littoral phénicien et prit de vive force Sidon; mais elle ne s'y maintint pas et se contenta d'emporter de cette dernière ville un butin très-considérable. Aradus fut aussi occupée par les Egyptiens, qui y laissèrent pendant quelque temps une garnison, car on y a retrouvé dans les dernières années plusieurs inscriptions hiéroglyphiques datées du règne d'Ouahprahet. Mais, somme toute, l'entreprise de ce prince sur la Phénicie fut beaucoup moins une tentative sérieuse d'enlever le pays à l'autorité de Nabuchodorossor qu'une grande razzia maritime sans résultats politiques.

II. — La jalousie de Sidon contre Tyr s'était réjouie du désastre de cette ville; en même temps les Sidoniens, en gens pratiques, s'étaient hâtés d'en tirer profit. Tyr dévastée, anéantie, ils avaient recueilli l'héritage de son commerce; leur port était devenu le premier de la Phénicie et leur marine avait pris en très-peu de temps un rapide essor. Tandis que la cité de Melkarth défendait héroïquement sa liberté dans une lutte inégale où elle devait finir par succomber, Sidon, courbée aux pieds du maître, s'étudiait à gagner sa faveur par une soumission sans réserve. Cette conduite lui valut des priviléges commerciaux considérables et de précieuses libéralités territoriales de la part de Nabuchodorossor.

C'est en effet au moment de l'histoire phénicienne qui suivit immédiatement la guerre d'Ouahprahet, que

1. Herodot. II, 161. — Diod. Sic. I, 68.

les indices de l'ordre le plus divers concordent à faire rapporter le roi Sidon Esmounazar, dont le sarcophage, portant une longue inscription phénicienne, la plus étendue que l'on connaisse jusqu'à présent, a été découvert il y a peu d'années et donné au musée du Louvre par la princière munificence de M. le duc de Luynes. « Moi, dit ce monarque dans son épitaphe, je « *suis* Esmounazar, roi de Sidon, fils de Tabnith, roi de « Sidon, petit-fils d'Esmounazar, roi de Sidon, et ma « mère est Amastoreth, prêtresse de notre dame Astoreth la reine, fille du roi Esmounazar, roi de Sidon. « C'est nous qui avons bâti le temple des Alonim (les « grands dieux) à Sidon, sur la terre maritime, et les « *Yeschouroun* y célèbrent Astoreth. C'est nous encore « qui avons bâti sur la montagne un temple à Esmoun, « qui a la main appuyée sur uu serpent, et il y a des Sémites qui le servent. C'est nous enfin qui avons bâti « les temples des Alonim de Sidon, à Sidon, du Baal de « Sidon et d'Astoreth Gloire-de-Baal. Puissent les maîtres « des rois nous accorder toujours la possession de Dor, « Japho et des terres à blé magnifiques qui sont dans la « plaine de Saron, en récompense des grandes choses « que j'ai faites. » On voit par ces expressions qu'un des principaux soins d'Esmounazar, pendant son règne, fut de relever les temples de Sidon, ruinés lors de la prise et du sac de la ville par les Egyptiens, circonstance qui contribue puissamment à déterminer l'époque de ce roi. Nous apprenons en même temps que « le seigneur des rois, » c'est-à-dire le monarque suzerain, Nabuchodorossor, avait gratifié son vassal sidonien d'un riche lambeau du royaume de Juda qu'il venait de détruire, la plaine de Saron, dans les environs de Joppé et de Lydda, fameuse par sa fertilité, puis les villes mêmes de Japho, la Joppé des Grecs, et Dor, situées aux deux extrémités de la plaine.

III. — Cependant nous avons raconté plus haut que Tyr, dans son complet abaissement, avait continué à être gouvernée par un roi particulier. Un fragment des annales tyriennes traduites par Ménandre a été conservé dans les écrits de Josèphe[1] et nous permet de suivre les vicissitudes de l'histoire intérieure de cette cité pendant la courte domination des Babyloniens.

Le prince établi sur le trône par Nabuchodorossor, Baal, régna dix ans; mais au commencement de 563, nous le voyons tout à coup renversé par une révolution locale qui abolit le pouvoir monarchique et y substitue des magistrats républicains avec le titre de Suffètes. La date de cette révolution coïncide précisément avec la folie du conquérant chaldéen, et il semble en conséquence que les Tyriens s'empressèrent de profiter de cet événement, qui apportait un trouble profond dans l'empire pour se débarrasser du prince qu'on leur avait imposé. Le renversement de Baal fut, du reste, suivi par une période d'anarchie, où les partis se disputèrent le pouvoir et où le gouvernement ne put pas rester longtemps dans les mêmes mains. Ecnibaal, fils de Baalsyllech, fut d'abord suffète, mais ne le demeura que deux mois; il eut pour successeur Caleb, fils d'Abdaï, qui gouverna dix mois. Après lui le grand-prêtre de Melkarth, nommé Habbar, s'empara du pouvoir souverain, qu'il ne put conserver que pendant trois mois. Alors on résolut de porter les suffètes au nombre de deux, et le peuple élut pour remplir cette fonction Muthon et Gerastoreth, tous deux fils d'Abdélim. Ils restèrent en fonctions six ans, et après eux la royauté fut rétablie par un certain Baalator. Le temps orageux pendant lequel tous ces personnages se supplantèrent les uns les autres si rapidement à Tyr, correspond à l'époque non moins troublée pendant

1. *Contr. Apion.* I, 21.

laquelle Babylone vit sa race royale changer deux fois, et Evilmérodach, Nergalsarossor et Bellabarisrouk II se succéder sur son trône. Aucun de ces princes ne se soucia d'intervenir dans les affaires intérieures de Tyr, qui continuait à payer son tribut.

Après un an seulement de règne, Baalator fut renversé. Le fragment de Ménandre nous montre alors un prince de l'ancienne maison royale, Meherbaal, sortant des cachots de Babylone et arrivant à Tyr, où son suzerain l'envoyait prendre possession du trône (555). C'était le moment où Nabonahid venait de ceindre la tiare dans la capitale de la Chaldée et rétablissait plus d'unité et de régularité dans le gouvernement de l'empire, dont les liens s'étaient fort relâchés. Meherbaal mourut au bout de quatre ans de règne (551), et eut pour successeur son frère Hiram, dans la quatorzième année duquel (537) la Phénicie reconnut pour son maître Cyrus, vainqueur de Babylone. Hiram gouverna encore six ans comme vassal de Cyrus et mourut en 531, laissant la couronne de Tyr à son fils Muthon, qui occupait encore le trône à l'époque de l'expédition de Xerxès contre la Grèce.

IV. — Ce fut sans aucune tentative de résistance que les villes phéniciennes, une fois que Cyrus eut pris Babylone, passèrent de la domination des Chaldéens à celle des Perses et se soumirent à l'autorité du conquérant. Elles montrèrent la plus entière obéissance à leurs nouveaux maîtres, leur payèrent le même tribut qu'à ceux de la veille et fournirent de même leurs vaisseaux pour les expéditions qui les réclamaient, comme la conquête de l'Egypte par Cambyse. Mais quand ce roi voulut attaquer Carthage, la flotte phénicienne refusa de marcher pour asservir ses frères demeurés libres.

CHAPITRE IV

CIVILISATION, MŒURS ET INFLUENCE DES PHÉNICIENS

§ 1. — Commerce.

I. — Le commerce et surtout le commerce maritime, on vient de le voir par ce résumé de leur histoire, fut toujours la principale affaire des Phéniciens. On peut dire que leurs annales, à part quelques épisodes guerriers de défense du territoire, ne sont en réalité, pendant tout leur cours, que celles d'une immense maison de commerce.

Ce rôle était, du reste, celui auquel la nature et la situation de leur pays les appelait forcément. Placée à l'extrémité du continent asiatique, sur les rivages de la grande mer qui la mettait en communication directe avec l'Afrique et l'Europe, la Phénicie se trouvait appelée par une destination providentielle à servir d'entrepôt entre l'Orient et l'Occident. Aussi fut-ce d'abord uniquement par ses flottes que, pendant de longs siècles, l'Asie, l'Europe et l'Afrique communiquèrent entre elles.

La nature et les procédés du commerce primitif que les Phéniciens entretinrent par la voie de mer peuvent

se reconstituer d'une manière certaine. Les peuples avec lesquels ils allaient trafiquer étaient encore tout à fait sauvages, sans aucune industrie, dans l'état où les premiers navigateurs européens trouvèrent les indigènes de l'Océanie. D'un autre côté, les Chananéens étaient industriels presque autant que commerçants; ils avaient perfectionné au plus haut degré les procédés de certains arts. Les produits de leur métallurgie sont vantés dans les textes égyptiens dès l'époque de la XVIIIe dynastie; leurs tissus étaient célèbres dans tout le monde antique; certaines teintures, comme celle de la pourpre, constituaient dans leurs mains un monopole sans partage; leurs verreries, dont nous possédons d'assez nombreux échantillons, égalaient celles que Venise a fait sortir de ses ateliers au moyen âge. Ils n'étaient donc pas seulement les courtiers des grandes nations civilisées et industrielles entre lesquelles ils se trouvaient placés, les Egyptiens et les Assyriens; ils fabriquaient beaucoup par eux-mêmes et ils avaient leurs propres produits à écouler par les débouchés que créait sans cesse leur activité de marins. Dans ces conditions, leur commerce se faisait tout entier par échanges. Ils allaient, d'abord dans la Grèce, puis dans l'Espagne, dans la Gaule, dans l'Italie, dans la Libye, toutes barbares, plus tard dans les Iles Britanniques, et pendant un temps dans l'Inde; là ils recevaient des habitants les métaux, les bois, les diverses matières premières naturelles que chacun de ces pays pouvait leur fournir; en retour ils donnaient des produits manufacturés, instruments de métal, tissus, poteries, verres, dont leur contact avait répandu la connaissance et fait sentir le besoin aux populations, déjà déshabituées par eux des procédés et des coutumes trop rudimentaires de l'*âge de la pierre*, mais encore incapables de fabriquer par elles-mêmes.

C'est ainsi que s'explique ce phénomène que les Phé-

niciens, ces grands négociants au rôle desquels les Vénitiens, les Hollandais et les Anglais eux-mêmes dans les temps modernes ne peuvent être qu'imparfaitement comparés, après avoir été amenés par les besoins de leurs opérations commerciales à simplifier l'écriture et à inventer l'alphabet, ne furent pas conduits à l'invention corrélative, celle de la monnaie. Pendant bien des siècles ils n'en ressentirent pas la nécessité, qui ne devait se produire que dans un commerce de civilisés à civilisés et non de civilisés à sauvages, et ils laissèrent aux Grecs la gloire de cette autre grande invention, qui ne devait pas avoir de moins immenses et de moins féconds résultats.

Dans des temps plus rapprochés de nous, les conditions du commerce des Phéniciens changèrent nécessairement. Eux-mêmes avaient contribué plus qu'aucun autre peuple à propager la civilisation matérielle dans toutes les parties du bassin de la Méditerranée. Mais leur négoce, pour se passer désormais entre nations policées, ne se ralentit pas. La nature de ses procédés et de ses objets se modifia, mais il demeura toujours actif. En effet, ce fut toujours de l'Asie que les peuples les plus civilisés de l'occident, et les Grecs les premiers, tirèrent certaines denrées de luxe, dont la demande de leur part augmentait à mesure qu'ils se mettaient à pratiquer les raffinements d'une vie recherchée et voluptueuse. Et ces mêmes peuples, quoique fabriquant de leur côté habilement et en abondance, recherchèrent toujours les produits de bien des branches de l'industrie orientale.

II. — Au vaste commerce maritime des Phéniciens devait naturellement se rattacher un commerce terrestre non moins étendu, par voie de caravanes. Plusieurs grandes lignes de commerce, activement fréquentées

par les marchands phéniciens, traversaient le continent de l'Europe et les mettaient en mesure de se procurer les produits précieux de certaines contrées reculées qu'il leur eût été presque impossible d'atteindre avec leur marine. Nous avons déjà parlé de celle qui amenait au travers de la Gaule, jusqu'aux embouchures du Rhône, l'étain de Cornouailles, bien avant que les Tyriens n'eussent osé naviguer directement jusqu'aux îles Cassitérides. Il n'est pas moins certain que, dès la période de la suprématie sidonienne, l'ambre jaune des rivages de la Baltique tenait un rang important parmi les denrées que les Phéniciens rapportaient de leurs voyages maritimes et introduisaient en Asie. Cependant, quoi qu'en aient dit quelques savants, il n'est pas possible d'admettre qu'à aucune époque les vaisseaux de Sidon ou de Tyr aient jamais fréquenté la Baltique et les côtes de la Prusse, patrie de l'ambre. C'est aux bouches de l'Eridan (le Pô) qu'ils embarquaient cette précieuse matière, et pendant longtemps les Grecs crurent qu'on l'y recueillait. Elle était conduite jusque-là par terre au moyen de caravanes qui traversaient toute la Germanie, et, en retour, des objets d'industrie asiatique, plus tard aussi d'industrie étrusque, suivant la même voie, se répandaient dans toute l'Allemagne et dans la Scandinavie, où ils exercèrent une grande influence sur les premiers essais de fabrication des peuples indigènes[1].

Mais c'était surtout dans l'intérieur de l'Asie que le commerce terrestre des Phéniciens avait un immense

1. Consulter à ce sujet, mais avec une certaine précaution, l'ouvrage de M. de Rougemont sur *L'âge de bronze* (Paris, 1866). L'auteur insiste avec raison sur l'influence du commerce phénicien, et il en présente un tableau fort intéressant; mais il a le tort de passer sous silence l'influence étrusque, si manifeste dans un grand nombre de produits de l'âge de bronze des pays occidentaux et septentrionaux de l'Europe.



développement: il amenait dans les ports des Chananéens maritimes les produits naturels ou manufacturés que leurs vaisseaux allaient échanger contre les matières premières de l'occident, et ils répandaient en retour celles-ci dans les différentes contrées asiatiques.

Pour se faire une idée complète de ce commerce de terre des Phéniciens, il faut le diviser en trois branches correspondant à ses trois directions principales, dont la première comprenait le négoce du sud ou arabico-indien, la deuxième le commerce du levant ou assyro-babylonien, la troisième enfin le trafic du nord ou arménico-caucasien.

III.— Dans la première direction, les caravanes allaient gagner les différentes contrées de l'Arabie méridionale, le Yémen, le Hadhramaut et l'Omân. Elles en rapportaient les denrées du pays même, or, pierres dures, telles qu'onyx et agates, encens, myrrhe, ladanum; celles de l'Inde, débarquées dans les ports d'Aden, de Cana et de Harân, pierreries, épices, ivoire, bois précieux et odoriférants; celles enfin de la côte éthiopienne, si voisine du Yémen, or, ivoire, ébène et plumes d'autruche. Les agents des transports de ce trafic étaient les tribus arabes, principalement les gens de Caydar dans le midi de l'Arabie déserte, les Madianites et les Iduméens de l'Arabie Pétrée. « Les Arabes et tous les émirs de Caydar, dit « Ezéchiel en s'adressant à Tyr, trafiquèrent avec toi « et t'amenèrent leurs dromadaires.... Edom aussi a « été engagé dans ton commerce, et il t'a donné des escarboucles, de la pourpre, des étoffes brodées, de la « toile de coton, des gazelles et des pierreries, pour les « denrées que tu lui livrais. » Les caravanes du Yémen, conduites surtout par les Madianites et les Iduméens, montaient vers le nord en se tenant à peu de distance de la côte jusqu'à Macoraba (la Mecque) ou jusqu'à

Yambo et Havara (nommée des Grecs Leucé Comé), traversaient Yathrib (Médine), de là gagnaient Séla ou Pétra, capitale des Nabatéens, et enfin arrivaient en Phénicie par les pays de Moab et d'Ammon. Celles du Hadhramaut et de l'Omân, conduites par les gens de Caydar, allaient à Gerra, sur le golfe Persique, port considérable où abordaient aussi de nombreux navires venant de l'Inde. De là d'autres caravanes, qui traversaient les *déserts* de l'intérieur de l'Arabie en passant d'oasis en oasis, suivaient pour gagner Tyr la route qu'au commencement de ce chapitre nous avons indiquée comme celle de la grande migration des Chananéens.

Les Phéniciens entretenaient avec l'Egypte, la Palestine et l'Aramée des rapports réguliers. Il résulte même du récit d'Hérodote que les Phéniciens commencèrent par importer exclusivement chez les autres nations les denrées des Egyptiens et des Assyriens. Ezéchiel dit : « Tu suspendis sur tes pavillons des étoffes de coton et « des broderies fabriquées en Egypte. » Le coton était un produit indigène du sol égyptien, et les broderies de ce pays passaient pour des chefs-d'œuvre d'industrie. « Les « peuples de Juda et d'Israël te donnèrent du froment « de Mimiath, du vin doux, de l'huile et du baume en « échange de tes denrées. Damas, attirée par tes riches« ses, trafiquait avec toi ; elle te donnait du vin de Hel« bon et de la laine du désert. » Le vin de Helbon c'est-à-dire d'Alep, était ou passait pour le meilleur de l'Asie. La laine des troupeaux qui parcouraient les déserts de la Syrie était également renommée pour sa finesse. C'était cette laine qui était mise en œuvre, teinte en pourpre, dans les fabriques de Tyr et de Sidon, et qui, se répandant en étoffes brillantes dans le monde entier, formait une des principales branches du commerce phénicien.

IV. — L'Aramée était la première étape du trafic de la Phénicie avec Babylone et Ninive. Les Syriens étaient, au nord et à l'est, pour les Phéniciens ce que les Madianites, les Iduméens et les gens de Caydar étaient dans la direction de l'Arabie méridionale, les agents intermédiaires et les voituriers de leur commerce. Celui-ci, franchissant le Liban et l'Antiliban, passait par Balbek (l'Héliopolis des Grecs), Damas et Emèse. Dans cette dernière ville, les routes de l'Assyrie et de la Chaldée se séparaient. Celle de Ninive prenait la direction que l'on suit encore pour aller à Mossoul, par Hamath, Helbon (Alep), Edesse (Orfa) et Nisibe. Celle de Babylone s'enfonçait dans le désert oriental, au milieu duquel les caravanes trouvaient une station sure à Tadmor (Palmyre), et gagnait par là directement Thapsaque sur l'Euphrate. C'est dans cette dernière ville que les marchandises de Babylone arrivaient par le fleuve et que les marchands de la Syrie, de la Phénicie et de la Palestine se rendaient pour les acheter. Ezéchiel ne dit pas quels étaient les objets que Tyr recevait par cette voie. Mais le négoce de Babylone nous est assez connu pour que nous puissions le deviner. Outre de magnifiques tissus de coton et de lin, les Babyloniens confectionnaient les objets de parure et de luxe, des cannes délicatement ciselées, des pierres précieuses taillées, des eaux de senteur dont l'usage était déjà général en Orient. C'était aussi par l'intermédiaire de Babylone que les Phéniciens recevaient les productions de l'Asie intérieure. Nous avons fait voir plus haut que les caravanes de cette grande cité se rendaient jusque dans la Boukharie et le Petit-Tibet. Par là les populations de la Syrie eurent connaissance de la soie, dont il est déjà question dans Ezéchiel.

V. — Le commerce de terre, qui de la Phénicie se dirigeait vers le nord, nous serait totalement inconnu si

le même prophète n'en eût parlé. « Thubal et Mosoch « trafiquaient avec toi, dit-il, et amenaient sur tes mar- « chés des esclaves et des vases d'airain. Thogorma te « donnait, pour tes denrées, des chevaux d'une race « commune et d'une race noble, ainsi que des mulets. » Thubal et Mosoch, nous l'avons déjà dit à l'occasion de la généalogie des descendants de Noé, désignent les contrées du nord de l'Asie Mineure dans le voisinage de la mer Noire, patrie des Tibaréniens et des Moschiens. Quant à Thogorma, c'est l'Arménie. Qui ne sait que les produits dont parle le prophète sont précisément ceux que les mêmes contrées ont fournis jusqu'à nos jours ? La conquête russe seule a mis fin au commerce d'esclaves que la Géorgie et la Circassie entretenaient avec tous les pays musulmans et par lequel elles peuplaient les harems de la Turquie et de la Perse. Lorsque Xénophon, à la tête des Dix Mille, arriva dans le pays des Carduques, il fut frappé de la quantité d'ustensiles de métal que possédait ce peuple ; tout à côté, les Chalybes étaient renommés de temps immémorial pour leur métallurgie. Le cuivre n'est pas moins commun aujourd'hui dans la même région qu'il l'était jadis. Il y fait un article considérable du commerce avec Bagdad et Bassora ; on y fabrique exclusivement en cuivre tous les ustensiles de ménage, et on n'y exerce guère dans les villes d'autre profession que celle de chaudronnier. Enfin l'Arménie est encore de nos jours un pays riche en chevaux de la plus belle espèce ; on y retrouve ces chevaux nyséens, les coursiers de luxe de l'antiquité, qui n'étonnaient pas moins par les couleurs et l'éclat de leur poil que par la beauté de leurs formes, et qu'on croyait seuls dignes d'être attelés au char des rois de Perse.

VI.—Tous ces commerces divers, entretenus pendant nombre de siècles, par terre comme par mer, accumu-

laient dans les villes phéniciennes d'immenses richesses. Mais ces richesses même ne contribuèrent pas médiocrement à leur chute. Ce furent elles qui excitèrent les convoitises des monarques assyriens et chaldéens ; ce furent elles aussi qui introduisirent dans la population une immoralité sans bornes et une corruption profonde, cette corruption qui livre toujours les peuples à la conquête étrangére. « Vous avez été dans les délices du pa-
« radis de Dieu, crie Ezéchiel aux Tyriens ; votre vête-
« ment était enrichi de toutes sortes de pierres
« précieuses ; les sardoines, les topazes, le jaspe, les
« chrysolithes, les onyx, les saphirs, les escarboucles,
« les émeraudes y brillaient avec l'or ; on faisait retentir
« en votre honneur le son des tambours et des flutes....
« Mais vous vous êtes souillés par la multitude de vos
« iniquités et par les injustices de votre commerce ;
« c'est pourquoi j'ai fait sortir du milieu de vous un feu
« qui vous a dévorés et je vous ai réduits en cendres. »

§ 2. — Colonies.

I. — Pour faciliter leur commerce, lui donner plus de stabilité, plus de sécurité, les Phéniciens, dans toutes les contrées où leurs navires et leurs marchands prenaient l'habitude de se rendre, créaient des comptoirs permanents, des factoreries comme celles que l'on établit encore de nos jours sur la côte d'Afrique et celles qui ont été le premier noyau des possessions européennes dans l'Inde. Nous avons mentionné, à leur date de fondation, les principaux de ces établissements, qui formaient une chaîne non interrompue sur tous les rivages de la Méditerranée jusqu'aux Colonnes d'Hercule.

Deux fois seulement les fils de Chanaan tentèrent d'établir des colonies proprement dites, occupant une

étendue considérable de territoire, avec une population agricole, et y exerçant la souveraineté. Ce furent la colonie de Béotie, qui fonda Thèbes, et celle d'Afrique, d'où sortit la nation des Libyphéniciens. A part ces deux exceptions, les Phéniciens, au temps de leur grande prospérité, au temps où le trafic maritime du monde antique se trouvait exclusivement concentré dans leurs mains, ne créèrent que de simples comptoirs.

Mais ils en eurent partout, et ces comptoirs exercèrent une immense influence sur les différents pays où ils s'étaient établis. Tous devinrent le noyau de grandes cités, car les indigènes encore sauvages venaient rapidement se grouper autour de la factorerie phénicienne, attirés par les avantages qu'ils y trouvaient et par les séductions de la vie civilisée. Tous aussi furent des centres actifs de propagation de la civilisation matérielle. Un peuple sauvage n'entre pas en commerce actif et prolongé avec un peuple civilisé sans emprunter peu à peu sa culture, surtout lorsqu'il s'agit de races aussi intelligentes et aussi aptes au progrès que l'étaient celles de l'Europe. De nouveaux besoins s'éveillent chez lui; il recherche avec avidité les produits manufacturés qu'on lui apporte et qui lui révèlent tant de délicatesses dont il n'avait pas auparavant même l'idée; mais bientôt le désir naît chez lui de pénétrer les secrets de leur fabrication, de s'initier aux arts qui les produisent, de se mettre à utiliser lui-même les ressources que fournit son sol, au lieu de les livrer toujours à ces étrangers qui savent si bien en tirer parti.

II. — Mais c'est un lieu commun que l'influence du commerce sur la civilisation et son rôle propagateur du progrès. Il est donc superflu de s'y appesantir. Nous voulions seulement montrer comment, à l'aurore des sociétés dans le bassin de la Méditerranée, les Phéniciens,

ayant été pendant plusieurs siècles les marchands et les navigateurs par excellence, avaient par cela même contribué plus que tout autre peuple à répandre au milieu des populations encore sauvages qui bordaient cette mer les secrets fondamentaux des arts utiles et les premiers germes de culture.

L'Egypte et l'Assyrie avaient été les foyers où la civilisation matérielle avait pris naissance ; les Chananéens en furent comme les missionnaires. Des îles de la Grèce au détroit de Gibraltar, il n'est aucun pays où l'on ne trouve leurs enseignements au début, où l'on ne puisse discerner clairement l'action féconde de ces navigations hardies dont les voyages d'Hercule, le dieu national de Tyr, sont le symbole mythique. Par leur influence et leur action, la Grèce, l'Italie, la Gaule, l'Espagne, au sortir de la barbarie primitive, furent d'abord tout asiatiques, jusqu'au jour où les habitants de ces contrées se sentirent assez avancés dans la voie du progrès pour pouvoir être eux-mêmes, où leur génie individuel, nourri par cette éducation, devint capable d'en briser les langes et de marquer sa civilisation d'une empreinte propre.

III. — Sous ce rapport on ne parviendra jamais à exagérer le rôle des Phéniciens dans le monde antique et la part qui leur revient dans les premiers pas de l'humanité vers la civilisation. Une opinion que nous ne sommes pas éloigné de partager et que l'on ne doit pas désespérer de voir quelque jour, tant la marche du progrès des sciences archéologiques est désormais rapide, passer à l'état de vérité démontrée, tendrait à faire des Chananéens de Sidon et de Tyr les révélateurs des secrets fondamentaux de la métallurgie aux populations de l'Europe occidentale, et à considérer l'*âge du bronze* dans nos pays comme ne représentant pas, ainsi qu'on

l'a cru d'abord, l'irruption d'une nouvelle race qui aurait anéanti les sauvages primitifs de l'âge de la pierre, mais bien l'ère de la grande influence des Phéniciens et les premiers développements de la culture indigène sous leurs enseignements.

Ce que l'on appelle l'*âge du bronze* est cette période du développement de la civilisation dans laquelle, après avoir renoncé à l'emploi des ustensiles et des armes de pierre, on ne connaissait encore d'autre métallurgie que celle du bronze, et on faisait exclusivement avec cette matière ce que l'on fabriqua plus tard avec le fer. Les objets de cet âge du développement de la culture humaine, en quelque contrée de l'Europe occidentale qu'on les trouve, en Espagne, en Italie, en Gaule, en Germanie, dans les Iles Britanniques ou dans les pays Scandinaves, sont tous fabriqués avec le même alliage métallique et présentent entre eux une telle unité de forme et d'ornementation qu'on les croirait volontiers sortis du même atelier. De plus, le style de leurs ornements est tout asiatique.

Mais où l'étendue du rôle et de l'action des Phéniciens se révèle de la manière la plus manifeste, c'est sans contredit dans l'histoire de l'écriture. Ce sujet est si important qu'il mérite de faire la matière d'un paragraphe particulier.

§ 3. — Les Phéniciens et l'écriture alphabétique.

I. — L'écriture, à l'origine, avait été purement *idéographique*, c'est-à-dire une peintures d'idées; chez tous les peuples très-anciennement civilisés elle avait commencé par cet état, dans lequel la nécessité résultant du progrès de la pensée et de la variété toujours plus grande

des choses à exprimer par l'écriture introduisit bientôt l'élément du *phonétisme* ou de la peinture des sons. Mais dans cette voie nouvelle les différents peuples n'étaient pas parvenus au même point du progrès. Les Touraniens inventeurs de l'écriture cunéiforme et leurs élèves les Assyro-Chaldéens, de même que les Chinois, ne s'étaient pas élevés au delà de la méthode du *syllabisme*, qui considère dans la parole comme un tout indivisible et représente par un seul signe la syllabe, composée d'une articulation ou consonne, muette par elle-même, et d'un son vocal qui permet de la prononcer, ou, comme disent les grammairiens, y sert de motion. Seuls les Egyptiens, peuple éminemment philosophe, avaient conçu le principe simplificateur et fécond de l'*alphabétisme*, qui décompose la syllabe et en représente par des signes distincts la consonne et la voyelle. Les premiers donc il avaient eu dans leur système d'écriture de véritables lettres.

Mais tout en s'élevant jusqu'à ce progrès, le système graphique des Egyptiens avait conservé des vestiges nombreux des différents états qu'il avait dû traverser pour y parvenir. Jusqu'au dernier jour où ils furent employés, c'est-à-dire jusqu'au règne de l'empereur Dioclétien, les hiéroglyphes de la terre des Pharaons gardèrent des signes simplement figuratifs et un grand nombre de caractères symboliques; de même, à côté des caractères véritablement alphabétiques, une certaine quantité de signes syllabiques fut toujours maintenue. Ajoutez à ce mélange de caractères de natures différentes la faculté pour tous les signes idéographiques de prendre une valeur phonétique accidentelle comme initiales de certains mots, et d'un autre côté la possibilité d'employer idéographiquement les signes d'ordinaire affectés à la pure et simple peinture des sons indépendamment de toute idée : tels sont les faits que

l'écriture hiéroglyphique égyptienne présente à celui qui veut analyser sa constitution et son génie. Elle constitue sans contredit le plus perfectionné des systèmes d'écriture primitifs qui commencèrent par le pur idéographisme ; mais combien ce système est encore grossier, confus et imparfait ! Que d'obscurités et d'incertitudes dans la lecture, qui, moins grandes pour les Egyptiens que pour nous, devaient cependant encore se présenter plus d'une fois pour eux-mêmes ! Que de chances de confusions et d'erreurs, dont une étude très-prolongée et une grande pratique pouvaient seules préserver ! Quelle extrême complication ! Sans doute les hiéroglyphes n'étaient pas, comme on l'a cru trop longtemps, un mystère sacerdotal révélé seulement à quelques adeptes choisis ; c'était l'écriture dont on se servait pour tous les usages où l'on a besoin d'écrire. Mais il est bien évident que, sans que les prêtres eussent besoin d'en faire un mystère, un système d'écriture aussi compliqué, dont la connaissance demandait un aussi long apprentissage, ne pouvait être très-répandu dans la masse du peuple; aussi dans l'Egypte antique, par suite de la nature même du système graphique et non par volonté d'en faire un arcane impénétrable à la foule, les gens qui savaient lire et écrire, les scribes religieux ou civils, formèrent une sorte de classe à part et un groupe restreint dans la nation.

II. — Ainsi, même après que les Egyptiens furent parvenus à l'analyse de la syllabe et à l'abstraction de la consonne, il restait un progrès capital à consommer pour que l'écriture parvînt au degré de simplicité et de clarté qui pouvait seul la mettre en état de remplir dignement et complétement sa haute destination. Répudier toute trace d'idéographisme, supprimer également les valeurs syllabiques, ne plus peindre que les sons au moyen de

l'alphabétisme pur, enfin réduire les phonétiques à un seul signe invariable pour chaque articulation de l'organe, tel était le progrès qui devait donner naissance à l'alphabet proprement dit, consommer l'union intime de l'écriture avec la parole, émanciper définitivement l'esprit humain des langes du symbolisme primitif et lui permettre de prendre enfin librement son essor, en lui donnant un instrument digne de lui, d'une clarté, d'une souplesse et d'une commodité parfaites.

Ce progrès pouvait seul permettre à l'art d'écrire de pénétrer dans les masses populaires, en mettant fin à toutes les complications qui en avaient fait jusqu'alors une science abstruse et difficilement accessible, et de se communiquer chez tous les peuples, en faisant de l'écriture un instrument applicable également bien à tous les idiomes, à toutes les idées et à toutes les religions. En effet, une écriture principalement idéographique ne pouvait que très-difficilement passer d'un peuple à un autre. Pour s'en servir il fallait avoir les mêmes idées, la même civilisation et presqué la même langue.

III. — Mais les Egyptiens n'étaient pas parvenus à consommer ce dernier et décisif progrès. Des obstacles invincibles s'étaient opposés à ce qu'ils tirassent eux-mêmes cette conséquence de la découverte qui leur avait fait transformer les signes d'abord syllabiques en de véritables lettres.

Le premier venait de l'habitude, cette seconde nature, qui exerce sur l'homme une si grande et si irrésistible influence. Perfectionner par un progrès graduel les règles d'un art qui a pris naissance entre vos mains, que vous avez créé vous-même, en lui conservant les bases essentielles sur lesquelles il s'est fondé, est chose facile : rompre violemment avec une tradition de longs siècles, dont vos ancêtres ont été les auteurs, dans laquelle vous

avez été élevé, à laquelle vous avez fini par vous identifier, est un effort surhumain et presque impossible. Un second obstacle non moins fort venait de la religion. Toutes les écritures primitives, par suite de leur nature symbolique elle-même et de leur génie, avaient un caractère essentiellement religieux et sacré. Elles étaient nées sous l'égide du sacerdoce, inspirées par son esprit de symbolisme. Dans la première aurore de civilisation des peuples primitifs, l'invention de l'art d'écrire avait paru quelque chose de si merveilleux que le vulgaire n'avait pu la concevoir autrement que comme un présent du ciel. Aussi le système hiéroglyphique était-il appelé par les Egyptiens « écriture des dieux. »

Les Egyptiens laissèrent donc à d'autres la gloire de l'invention définitive de l'alphabet, après être arrivés eux-mêmes jusqu'au seuil de cette découverte. Mais tous les peuples n'étaient pas à même de la consommer; il en fallait un qui se trouvât placé dans des conditions particulières et doué d'un génie spécial.

Avant tout, il fallait un peuple qui, par sa situation géographique, touchât à l'Egypte et eût été soumis à une profonde influence de la civilisation florissante sur les bords du Nil. C'est, en effet, seulement dans ces conditions qu'il pouvait prendre pour point de départ la découverte des Egyptiens, base indispensable du progrès dernier, qui devait consister à bannir de l'écriture tout élément idéographique et à assigner un seul signe à la représentation de chaque articulation. Encore cette condition matérielle n'était-elle pas suffisante. Il en fallait d'autres dans les instincts et le génie de la nation. Le peuple appelé à donner ainsi à l'écriture humaine sa forme définitive devait être un peuple commerçant par essence, un peuple chez qui le négoce fût la grande affaire de la vie, un peuple qui eût à tenir beaucoup de comptes-courants et de livres en partie double. C'est, en

effet, dans les transactions commerciales que la nature même des choses devait nécessairement faire le plus et le plus tôt sentir les inconvénients du mélange de l'idéographisme, ainsi que de la facilité de multiplier les homophones pour la même articulation, et conduire à chercher un perfectionnement de l'écriture dans sa simplification, en la réduisant à une pure peinture des sons au moyen de signes invariables, un par chaque articulation.

Dans le monde ancien, il n'y a jamais eu qu'un seul peuple qui ait rempli à la fois ces conditions : ce sont les Phéniciens. Et, en effet, ce furent les fils de Chanaan qui mirent le sceau du dernier progrès à l'art de l'écriture et inventèrent l'alphabet proprement dit. Le témoignage de l'antiquité est unanime pour leur attribuer cette gloire. Nous avons déjà dit plus haut qu'ils formèrent leur alphabet en choisissant, parmi les lettres de l'écriture hiératique égyptienne, vingt-deux caractères, dont chacun devint le représentant fixe et invariable d'une des articulations de leur idiome. Nous avons aussi remarqué que, d'après de très-fortes vraisemblances, cette invention doit être rapportée au temps où les Chananéens, avec les rois Pasteurs, dominaient sur l'Egypte.

IV. — Mais les Phéniciens ne furent pas seulement les inventeurs de l'alphabet; ils en furent aussi les propagateurs dans toutes les parties du monde. Partout où ils poussèrent leurs navigations et nouèrent des relations suivies de commerce, ils portèrent la notion de l'écriture alphabétique. Le secret de cet art, indispensable au développement de l'esprit humain, tint constamment le premier rang parmi les éléments de civilisation que leur contact enseigna aux nations, et, pour nous servir d'une ingénieuse expression de M. Renan, l'alphabet fut partout un de leurs « objets d'exportation. »

Non-seulement nous ne connaissons aucun alphabet proprement dit antérieur à celui des Phéniciens, mais tous ceux dont il existe des monuments, ou qui se sont conservés en usage jusqu'à nos jours, procèdent plus ou moins directement, mais par une filiation certaine, du premier alphabet combiné par les fils de Chanaan.

V. — La philologie comparative est parvenue à grouper les langues en familles naturelles, de la même manière que la botanique et la zoologie ont groupé les végétaux et les êtres animés. La paléographie, ou science des écritures, arrive à un classement semblable pour les systèmes d'écritures alphabétiques, en rétablissant l'enchaînement des degrés de filiation plus ou moins multipliés par lesquels elles se relient à leur prototype originaire. Il y a donc des familles d'écritures comme des familles de langues, familles, du reste, absolument indépendantes les unes des autres et dont les divisions ne correspondent pas entre elles, car souvent on rencontre une contradiction complète entre la nature de la langue et celle de l'écriture.

Les différents alphabets connus se ramènent avec facilité à cinq groupes principaux, qui correspondent précisément aux différents courants par lesquels le commerce des Phéniciens dut propager leur féconde invention dans le monde. Ce sont : le groupe *sémitique*; le groupe *gréco-italique*; le groupe *ibérique*, que leurs noms définissent suffisamment; puis le groupe *septentrional*, comprenant les diverses espèces de runes, c'est-à-dire les vieilles écritures nationales des Scandinaves, des Germains et des Slaves avant leur conversion au christianisme; enfin un dernier groupe que nous proposons d'appeler *indo-homérite*. Ce dernier est celui dont la physionomie est la plus distincte; il est caractérisé par l'apparition d'un nouveau principe, la notation des sons

vocaux au moyen d'appendices conventionnels, qui s'attachent à la figure de la consonne et en modifient quelquefois assez notablement la forme. Le lieu premier de dérivation paraît en avoir été l'Arabie méridionale. De là il a rayonné d'un côté sur l'Afrique, où les écritures des Abyssins et des Libyens forment une famille à part, avec l'himyaritique ou alphabet des anciens habitants du Yémen, de l'autre sur l'Ariane, où s'est constituée une écriture spéciale, et sur l'Inde, dont le plus ancien alphabet, le *magâdhi*, rattaché par M. Albrecht Weber à la source phénicienne, a donné naissance à une énorme quantité de dérivés, qui se subdivisent en cinq familles, *dévanagârie*, *pâlie*, *dravidienne*, *océanienne*, et *tibétaine*, que nous énumérons ici dans leur ordre chronologique de dérivation.

Le groupe *sémitique* répond exactement au commerce de terre de la Phénicie avec l'Aramée et le bassin de l'Euphrate et du Tigre ; le groupe *gréco-italique* aux navigations sidoniennes dans l'Archipel et en Grèce, où la légende hellénique attribue l'introduction de l'écriture à la colonie de Cadmus en Béotie ; enfin le groupe *ibérien* au commerce de Tyr avec l'Espagne méridionale. Le berceau des écritures du groupe *septentrional* paraît avoir été dans les contrées voisines du Pont-Euxin, au temps où les ancêtres des Germains et des Scandinaves y avaient encore leurs demeures, et nous avons vu plus haut que les Phéniciens à une certaine époque avaient trafiqué par mer avec cette région. Enfin le groupe *indo-homérite* est un résultat du commerce considérable que la Phénicie entretenait avec le midi de l'Arabie, et par son intermédiaire avec l'Inde, d'un côté, et la côte orientale d'Afrique, de l'autre.

VI. — Nous ne pouvons même pas songer à faire suivre au lecteur, par le moyen de tableaux, dans un livre de

la nature de celui-ci, toute cette filiation des alphabets issus de celui des Phéniciens. La chose ne serait possible qu'en faisant un traité spécial et complet de paléographie comparative. Mais nous avons voulu du moins donner ici, comme nous avons fait pour les écritures des Egyptiens, des Assyriens et des Perses, l'alphabet inventé par les Chananéens maritimes, en plaçant en regard de chacun de ses signes les lettres hébraïques, grecques et latines qui en sont dérivées. Ce tableau lui-même est encore bien imparfait, car il ne peut indiquer ni le passage de l'alphabet phénicien à l'alphabet hébraïque carré, qui se fait par une série d'intermédiaires successifs, ni les variations paléographiques qui ont conduit les Grecs de la forme primitive de leur écriture à celle qu'on trouve à relever sur les monuments de la belle époque. L'histoire de la filiation des systèmes graphiques issus de celui des Chananéens n'est, du reste, encore exposée nulle part d'une manière complète et méthodique. C'est un sujet qui nous a spécialement occupé et sur lequel nous publierons bientôt un ouvrage étendu, couronné sur le manuscrit par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

LETTRES PHÉNICIENNES.	LETTRES HÉBRAÏQUES.	LETTRES GRECQUES ARCHAÏQUES.	LETTRES GRECQUES DE LA BELLE ÉPOQUE.	LETTRES LATINES.
𐤀	א	𐌀	Α	A
𐤁	ב	𐌁	Β	B
𐤂 𐤂	ג	𐌂	Γ	C
𐤃	ד	Δ d	Δ	D
𐤄	ה	𐌄	Ε	E
𐤅 𐤅	ו	𐌖	Υ	V
𐤆	ז	𐌆	Ζ	Z
𐤇 𐤇	ח	𐌇 H	Η	H
𐤈 𐤈	ט	⊕	Φ	»
𐤉 𐤉	י	𐌉 I	Ι	I
𐤊 𐤊	כ	𐌊	Κ	K
𐤋 𐤋	ל	𐌋	Λ	L
𐤌 𐤌	מ	𐌌	Μ	M
𐤍 𐤍	נ	𐌍 𐌍	Ν	N
𐤎 𐤎	ס	Σ 𐌔	Σ	S
𐤏	ע	Ο	Ο	O
𐤐	פ	𐌐	Π	P

LETTRES PHÉNICIENNES.	LETTRES HÉBRAÏQUES.	LETTRES GRECQUES ARCHAÏQUES.	LETTRES GRECQUES DE LA BELLE ÉPOQUE.	LETTRES LATINES.
𐤏	ע	𐤏		»
𐤒	ק	Ϙ		Q
𐤓	ר	𐤓	Ρ	R
𐤔	ש	Ϻ		»
𐤕	ת	Τ	Τ	T

§ 4. — Industrie et Agriculture.

I. — Nous avons déjà dit que les Phéniciens n'étaient pas seulement navigateurs et marchands, mais aussi industriels. S'ils servaient de courtiers aux manufactures florissantes de l'Assyrie, de la Chaldée et de l'Egypte, ils fabriquaient aussi beaucoup par eux-mêmes, et certains produits de leur industrie propre jouissaient dans le monde antique d'une immense réputation.

Au premier rang des manufactures de la Phénicie, il faut citer les teintureries qui donnaient la pourpre, si recherchée de tous les peuples anciens et dont une des nuances, considérée comme la plus rare et la plus belle, était devenue l'insigne de la royauté. La teinture en pourpre était une invention propre aux Chananéens maritimes, et la légende mythologique en attribuait l'origine à Melkarth, le dieu de Tyr. On la tirait de différents mollusques gastéropodes marins, et particulièrement de plusieurs espèces du genre *murex*. La couleur

de la pourpre était un rouge violet plus ou moins foncé, qui admettait un certain nombre de nuances suivant l'espèce de mollusque employée et la contrée d'où elle provenait. Car les Phéniciens ne se bornaient pas à mettre en usage les coquillages purpurifères provenant des pêcheries de leur propre pays; ils en tiraient d'un grand nombre de points de la Méditerranée et même de l'Océan. La pourpre la plus belle, la plus éclatante et la plus estimée, la vraie pourpre royale, avait sa source dans les pêcheries de Tyr et de ses environs immédiats; on la tirait du *murex trunculus*. Les mers de Grèce fournissaient une teinture plus franchement violette, que l'on extrayait du *murex brandaris*; les pêcheries principales en existaient dans les îles de Nisyros et de Cythère, à l'extrémité méridionale du Péloponèse, le long de la côte de Laconie, et dans plusieurs localités du littoral de la Sicile. Les mollusques purpurifères de l'Océan, abondants surtout dans les Iles Britanniques, donnaient une couleur si foncée qu'on l'appelait « pourpre noire; » mais on n'est pas encore parvenu à déterminer avec certitude l'espèce précise à laquelle dans ces contrées on demandait la teinture.

On teignait en pourpre toutes les étoffes de coton, de lin ou de soie, mais surtout les tissus de laine, que les Phéniciens tiraient tout fabriqués des pays asiatiques ou qu'ils fabriquaient eux-mêmes avec une grande habileté, en y employant les toisons particulièrement fines des troupeaux du désert de Syrie. Comme cette teinture coûtait fort cher, on ne l'appliquait qu'à des étoffes de première qualité. Les manipulations étaient assez compliquées; on faisait passer les tissus à deux reprises dans le bain de teinture (*purpuræ dibaphæ*), et on variait les nuances en appliquant successivement dans cette double opération deux pourpres d'origines et de teintes diverses.

II. — Une autre industrie, également très-développée chez les Phéniciens, était celle du verre. Nombre d'auteurs antiques leur en attribuent l'invention et prétendent qu'elle resta pendant plusieurs siècles à l'état de secret entre leurs mains. Les monuments démentent cette assertion, car nous voyons déjà des verriers soufflant leurs manchons parmi les représentations des tombes égyptiennes de la IVe et de la Ve dynastie. Mais *ils attestent* en même temps la grande activité des verreries phéniciennes, concentrées principalement à Sidon et à Sarepta, comme les teintureries à Tyr. Le sable qu'elles employaient était tiré des bords du petit fleuve Bélus, non loin du Carmel; il était considéré comme d'une qualité supérieure pour cet usage, de même que l'est aujourd'hui dans toute l'Europe le sable de Fontainebleau. Un assez grand nombre de produits de ces manufactures est parvenu jusqu'à nous et nous permet de juger de la merveilleuse habileté des verriers phéniciens. Ils excellaient surtout dans l'exécution de vases d'un émail opaque présentant des zones ou des rubans de couleurs éclatantes et toujours harmonieusement entremêlées, vases produits par le même procédé que les *vetri tarsiati* des Vénitiens du XVIe siècle, au moyen de baguettes d'émail juxtaposées et soudées entre elles par une nouvelle cuisson au feu de mouffle. Ce procédé, chez les anciens, est tout à fait caractéristique de la fabrication phénicienne, et doit être considéré comme le résultat d'une invention propre aux gens de Sidon.

III. — Non moins habiles céramistes que verriers, les Phéniciens furent ceux qui enseignèrent aux Grecs l'industrie des vases peints, portée ensuite par les populations helléniques à un si haut degré de perfection. Les plus anciens vases de ce genre fabriqués par les

Grecs sont exactement copiés d'œuvres phéniciennes, et une partie de ceux d'époque tout à fait archaïque que l'on rencontre dans certaines îles de l'Archipel, comme Théra et Mélos, paraissent avoir été l'œuvre des Chananéens eux-mêmes, au temps où ils occupaient les îles. La poterie resta toujours un des objets d'exportation capitaux de la Phénicie, et à la fin de la période tyrienne, orsque commencèrent les navigations dans l'Atlantique, vers les Sorlingues et les Iles Britanniques, c'était un des articles que les navigateurs fournissaient le plus abondamment aux indigènes en échange de leur étain.

IV. — Nous avons déjà eu l'occasion de dire quelques mots de la métallurgie des Phéniciens. Elle ne paraît pas s'être exercée sur le fer et l'acier, que les cités chananéennes tiraient tout ouvrés des pays où l'on en trouvait un minerai facile à traiter, et qui pouvaient par conséquent produire ces métaux dans des conditions exceptionnellement favorables. Mais en revanche les Phéniciens travaillaient beaucoup le bronze, qui paraît avoir été une de leurs matières favorites. Leur talent et leur expérience en ce genre sont fréquemment vantés dans la Bible, qui énumère tous les grands travaux de bronze exécutés par des ouvriers tyriens pour le temple et pour le palais de Salomon. Il est bien des fois question des vases de bronze phéniciens dans les inscriptions hiéroglyphiques de la XVIIIe et de la XIXe dynastie, et dans les représentations historiques de cette époque en Egypte nous voyons figurer, parmi les tributs apportés au pharaon, de ces vases, aux dimensions énormes, aux formes à la fois élégantes et pleines de puissance, à la grande tournure. Strabon [1] dit aussi que le principal objet d'exportation des navigateurs de Chanaan vers les

1. III, p. 175.

îles Sorlingues et la Grande-Bretagne était, avec la poterie, des armes de bronze, sans doute celles qui servirent de prototype aux pièces caractéristiques de l'*âge du bronze* de nos contrées occidentales.

Les coupes de métal précieux ciselées par les orfèvres de la Phénicie sont plusieurs fois citées dans les poëmes homériques comme un des éléments de luxe les plus recherchés alors dans la Grèce. On en a retrouvé dans l'île de Cypre et en Etrurie, où le commerce les avait portées; le musée du Vatican et celui du Louvre en possèdent de beaux spécimens. L'Odyssée cite aussi comme un bijou précieux une chaîne d'or et d'ambre artistement travaillée par les Sidoniens. C'est qu'en effet les Phéniciens étaient de très-habiles joailliers; les fouilles exécutées depuis quelques années dans les nécropoles de Marathus (Amrit) et d'Antaradus (Tortose) ont fait découvrir de nombreux échantillons de cette industrie, qui donnent une haute idée du savoir-faire et du goût des vieux bijoutiers de Chanaan.

Citons enfin, d'après le témoignage formel d'Ezéchiel, le développement qu'avait pris dans les cités phéniciennes l'art de l'ivoirier. Les dents d'éléphants arrivaient à Tyr et à Sidon par deux voies; les caravanes du Yémen y apportaient celles de l'Inde et de la côte occidentale d'Afrique; en même temps, par la Méditerranée, les vaisseaux qui faisaient l'intercourse entre la Phénicie et ses colonies du littoral nord de l'Afrique en apportaient d'autres, car les éléphants, on le sait de la manière la plus positive, au lieu d'être, comme de nos jours, confinés dans les régions équatoriales, s'étendaient dans les provinces qui sont actuellement le Maroc, l'Algérie et la régence de Tunis. Les Phéniciens ciselaient cette belle matière avec un art tout particulier, et les autres pays de l'Asie antérieure ne leur connaissaient pas de rivaux en ce genre, car tous les ivoires que l'on a

jusqu'à présent exhumés des ruines des palais de l'Assyrie sont de travail phénicien.

V. — Nous avons déjà dit que le territoire de la Phénicie ne suffisait pas à nourrir sa population, dont la plus grande partie, concentrée dans les villes, s'adonnait à la marine, au commerce et à l'industrie. Cependant les campagnes de ce pays étaient aussi peuplées et remarquablement bien cultivées. Autour de Tyr, de Béryte, de Gébal, on faisait des vins estimés ; ceux du Liban avaient surtout une réputation qu'ils conservent encore de nos jours dans une partie de l'Asie. « La Phénicie, dit M. Renan dans un de ses rapports sur l'exploration archéologique de ce pays, la Phénicie est le seul pays du monde où l'industrie agricole ait laissé des restes grandioses..... Dans la région de Tyr, ces restes d'une primitive économie rustique se rencontrent presque sur chaque hauteur et toujours avec le même caractère : vastes travaux dans le roc, restes de maisons carrées, bâties sans style, en belles pierres mal jointes, nombre énorme de citernes, de caves, de cuves d'une grandeur extraordinaire, sarcophages de formes imposantes..... Les Phéniciens construisaient une piscine, un pressoir pour l'éternité. L'outillage industriel, chez nous si fragile, était colossal en Phénicie. »

§ 5. — Langue et littérature.

I. — Nous n'avons pas à rechercher ici la cause du phénomène apparent par suite duquel les Phéniciens, issus de la race de Cham, parlaient une langue purement sémitique. Cette question a été déjà examinée dans notre livre premier. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que l'idiome des Phéniciens ne différait de celui

des Hébreux que par quelques nuances légères et qui n'ont rien d'essentiel. L'identité des formes grammaticales et du vocabulaire est si complète entre l'hébreu et le phénicien qu'on ne saurait y voir deux langues, mais seulement deux dialectes très-peu divers de la même langue. C'est ce qu'attestait, du reste, le prophète Isaïe, appelant l'idiome hébraïque *langue de Chanaan*; chez les écrivains grecs les noms de *langue phénicienne* et de *langue hébraïque* sont aussi exactement synonymes.

II. — Les monuments du langage phénicien parvenus jusqu'à nous sont en très-petit nombre, bien qu'ils nous permettent de constater avec certitude les caractères de l'idiome. Ils se réduisent à une centaine d'inscriptions votives ou funéraires, les unes d'origine proprement phénicienne, les autres, et c'est le plus grand nombre, d'origine carthaginoise. Deux seulement parmi ces textes épigraphiques font exception par leur développement, mais il n'y a qu'un des deux qui ait un certain caractère littéraire : c'est l'inscription du sarcophage d'Esmounazar, roi de Sidon, où les imprécations contre ceux qui violeraient la sépulture se développent dans un style tout biblique ; l'autre est un tarif de sacrifices, d'origine punique, dont on a découvert deux exemplaires mutilés, l'un à Marseille et l'autre à Carthage. A ces débris d'épigraphie il faut joindre, pour compléter l'inventaire de nos ressources pour la connaissance de la langue phénicienne, quelques centaines de mots et de noms propres cités par les auteurs grecs et latins sous des formes plus ou moins altérées. Enfin, dans une des comédies de Plaute, le *Pœnulus*, plusieurs vers phéniciens, dont la signification en latin vient après, sont placés dans la bouche d'un personnage carthaginois. Ces vers ont été fort défigurés dans les manus-

crits par les copistes ignorants qui n'y comprenaient rien, et les efforts d'érudits éminents, parmi lesquels on doit citer Bochart et Gesenius, ne sont pas parvenus encore à en rétablir le texte d'une manière complétement certaine. Mais on en restitue cependant la plus grande partie, et là encore on trouve du pur hébreu.

III. — Rien ne nous a donc été conservé de la littérature des Phéniciens. Elle avait pourtant un certain développement, et l'origine en remontait à une époque fort antique. Dès avant l'invasion de Josué, les nations chananéennes étaient en possession d'une culture littéraire. Une de leurs villes dans la Palestine, Dabir, était surnommée Kiryath-Sépher, « la cité des livres. » Nous voyons dans les monuments égyptiens un poëte de cour figurer parmi l'entourage du roi des Héthéens septentrionaux à la bataille de Kadesch, livrée contre Rhamsès II.

De même que les Babyloniens avaient les livres d'Oannès et les Egyptiens les livres de Thoth, les Phéniciens avaient une loi écrite, des livres où leur système de cosmogonie, les principes de leur religion et de leur organisation sociale étaient exposés sous forme de préceptes sacrés. Eux aussi attribuaient à ces livres une origine divine et les regardaient comme l'œuvre de leur dieu Taaut, le même que le Thoth égyptien. Le respect attaché à cette loi écrite avait même fini par la faire personnifier dans les adorations publiques sous les traits d'un être divin appelé Thouro, « la loi, » et Khousareth, « harmonie, » dont on faisait l'épouse de Taaut.

Les diverses cités de la Phénicie possédaient de riches archives et des annales régulières tenues avec soin depuis une époque fort antique. Enfin, nous savons que la littérature phénicienne comprenait certains écrits sur la religion et la cosmogonie, qui n'avaient pas le ca-

ractère canonique et sacré des livres de Taaut, ainsi qu'un grand nombre de traités pratiques sur l'agriculture et les autres arts utiles.

IV. — Au temps des successeurs d'Alexandre, quand les Grecs commencèrent à se préoccuper de connaître l'*histoire* et la civilisation de ces peuples asiatiques qu'ils avaient désormais à gouverner, plusieurs écrivains firent des emprunts à cette littérature nationale de la Phénicie, sous forme de traductions ou d'imitations, en même temps que Bérose traduisait les annales de Babylone et Manéthon celles de l'Egypte. Malheureusement il ne nous reste rien des ouvrages de Théodote, d'Hypsicrate et de Mochus; on ne connaît de ces auteurs que leurs noms. Nous avons fait usage plus haut du peu qui a été préservé des extraits que Dius et Ménandre d'Ephèse avaient faits des annales tyriennes. Mais le débris le plus précieux et le plus étendu de cette littérature gréco-phénicienne qui soit parvenu jusqu'à nous est le grand fragment de la traduction que Philon de Byblos avait faite du livre sur le système de hiérarchie et de filiation des dieux et de l'origine du monde, rédigé « vers l'âge de la guerre de Troie, » dit-on, par un certain Sanchoniathon de Béryte, et dédié par lui à Abibaal, roi de sa ville natale. Ce fragment ne nous est parvenu qu'en assez mauvais état dans les écrits de l'apologiste chrétien Eusèbe de Césarée (dans la *Préparation évangélique*). Il y respire un esprit d'evhémérisme qui était celui des Grecs alexandrins, et n'appartenaient certainement pas en propre au vieil auteur phénicien; on est donc en droit de penser que le livre de Philon de Byblos était une imitation bien plus qu'une traduction proprement dite. Mais malgré tout cela, tel qu'il est, le morceau de Sanchoniathon n'en demeure pas moins

une des sources les plus précieuses où nous puissions puiser des notions sur la religion de la Phénicie.

§ 6. — Religion.

I. — La religion des Phéniciens, de même que celle des autres populations de la Syrie, dont elle ne différait que par certaines particularités extérieures et superficielles, était étroitement apparentée à celle de Babylone et de l'Assyrie, inspirée des mêmes principes et du même esprit, issue évidemment de la même source originaire. Les personnages divins y portaient en général les mêmes noms; seulement ils n'étaient pas échelonnés dans un ordre de hiérarchie aussi savante, et ils n'avaient pas revêtu dans la forme apparente une personnalité aussi distincte; ils se confondaient plus facilement, soit entre eux, soit avec l'unité primordiale de la substance divine.

En effet, comme premier fondement du système religieux de la Phénicie et de la Syrie, de même que de celui des Chaldéo-Assyriens, nous trouvons la conception de l'Être divin unique et universel, qui se confond avec le monde matériel, émané de sa substance et non créé par lui. Chez les Héthéens septentrionaux, les Khétas des monuments égyptiens, cet être divin recevait le nom de *Sed* ou *Set*, « le tout-puissant, » d'où la forme dérivée *Soutekh*; les Araméens de Damas et de Bambyce (la Hiérapolis des Grecs) l'appelaient *Hadad* « l'unique; » les Ammonites *Moloch*, « le roi; » les Moabites *Chamos*, « le dominateur. » Chez les Phéniciens et les populations chananéennes de la Palestine, il était quelquefois désigné par les appellations de *El*, « le dieu » par excellence, analogue à l'*Ilou* babylonien, et de *Iaoh*, « l'être »

absolu, « l'éternel, » pareil au Jéhovah des Hébreux ; mais ces deux noms étaient d'un emploi rare et avaient un caractère mystérieux. Le nom habituel, normal pour ainsi dire, et généralement employé, était *Baal,* « le seigneur. »

II. — Le dieu des Phéniciens, comme de tous les panthéismes antiques, était à la fois un et plusieurs. Il se subdivisait en une foule d'hypostases appelées les *Baalim,* divinités secondaires émanées de la substance de la divinité primordiale, qui n'étaient que les attributs personnifiés, les puissances divinisées de l'être incompréhensible et inaccessible.

Ceci se retrouve également, nous l'avons déjà vu, dans la religion de Babylone et de l'Assyrie. Mais ce qui est propre à la Phénicie, c'est que cette subdivision de la puissance et de l'essence divine y était plus souvent géographique et politique que philosophique. C'étaient moins les attributs divins que les sanctuaires locaux qui y avaient donné naissance aux dieux secondaires, *Baalim* éponymes des principales villes et de certaines localités. *Baal* adoré à Tyr, à Sidon, à Tarse, sur le mont Hermon, sur le mont Phégor, devient dans ce système *Baal-Tsour, Baal-Sidon, Baal-Tars, Baal-Hermon, Baal-Phégor.* « Comme tel, dit fort justement M. le comte de Vogüé, il peut recevoir un nom particulier qui achève de détruire dans l'esprit du vulgaire son caractère primitif, mais qui n'en laisse pas moins subsister la notion confuse de l'unité primordiale. » C'est ce qu'une inscription nous démontre en deux mots ; *Melkarth,* le grand dieu de Tyr, dont le culte avait été porté au loin par les colonies tyriennes, n'était autre que le *Baal* de la métropole. « Au seigneur *Melkarth, Baal* de Tyr, » dit une dédicace dans l'île de Malte. C'est le dieu suprême considéré comme divinité locale, spécialement

protectrice de la ville, notion qui s'accorde avec l'étymologie même du nom, *Melkarth*, abréviation de « *Melek-Kiryath*, roi de la cité. »

Un semblable système porte l'empreinte de la constitution essentiellement fédéraliste des Chananéens et de l'esprit de particularisme local qui faisait le fond de leur caractère.

III. — Mais les personnifications secondaires des *Baalim* n'avaient pas toutes cette origine géographique et politique ; il y en avait un grand nombre qui représentaient, comme à Babylone, les attributs et les qualités de l'être divin et les phénomènes par lesquels il se manifestait. Cet être divin, le *Baal* primordial, se confondait, nous venons de le dire, avec le monde matériel. C'était un dieu-nature par excellence, opérant dans tout l'univers et auteur de la vie physique, ravageant chaque année son œuvre, pour la renouveler ensuite au changement des saisons ; et ces opérations successives de destruction et de renouvellement, par suite de la conception panthéistique de son essence, il était regardé comme les produisant, non pas dans un monde créé par lui, mais dans sa propre substance, par une réaction sur lui-même. A chaque phase de ces opérations correspondait un nom divin particulier et une hypostase distincte, qui devenait dans la forme extérieure une personnification spéciale d'ordre secondaire. Le dieu considéré comme producteur des différents êtres devenait *Baal-Tammouz*, appelé aussi *Adon*, « le seigneur, » d'où les Grecs ont fait leur Adonis ; comme conservateur il était *Baal-Chon ;* comme destructeur, *Baal-Moloch;* comme présidant à la décomposition des êtres détruits d'où devait sortir la vie des nouveaux êtres, *Baal-Zebub*.

Les Phéniciens, comme les Babyloniens, naturelle-

ment grands contemplateurs du ciel, frappés des merveilles de l'harmonie sidérale et du rôle actif du soleil dans les phénomènes de la végétation, avaient fini par tout rapporter dans la nature aux astres et au plus éclatant d'entre eux. Il leur était arrivé ce que Dieu voulait éviter aux Hébreux lorsqu'il leur défendait de trop regarder les étoiles : ils les adoraient, non plus comme la manifestation la plus éclatante de la puissance divine, mais comme la divinité même. *Baal* était donc devenu un dieu solaire ; comme tel il était spécialement *Baal Samim*, « le Baal des cieux. » Tous les *Baalim* avaient revêtu ce caractère, mais celui dans lequel il était le plus marqué était *Tammouz* ou *Adonis*, le dieu spécial de la ville et des mystères de Gébal. Ce personnage fameux, devenu chez les Grecs un simple chasseur de Syrie, était pour les Phéniciens le dieu soleil lui-même, considéré dans la saison du printemps, mourant chaque année pour renaître, dans l'ordre invariable des phénomènes naturels, lorsque la riante végétation du commencement de l'année est brûlée par les chaleurs de l'été ou comprimée par les froids de l'hiver ; en sorte que ses fêtes se célébraient avec des scènes de deuil.

Les sept planètes étaient aussi considérées comme des *Baalim* spéciaux, adorés sous le nom commun de *Cabirim* ou « les puissants. » On en comptait huit, bien que les corps planétaires connus alors ne fussent qu'au nombre de sept ; mais le huitième, *Esmoun*, invisible aux regards des mortels, était celui qui servait de lien aux sept autres, dans lequel ils venaient se confondre, le plus rapproché du *Baal* primordial. Il personnifiait l'ensemble du système sidéral, il présidait à l'harmonie de l'univers et à ses lois ; à ce titre il était le même que *Taaut* le législateur.

IV. — La religion phénicienne allait même au delà

de ce point de vue purement sidéral dans l'ordre de la nature. Une conception de physique plus générale est marquée dans ses personnages divins. C'est celle du rôle du principe igné dans la nature, de l'élément du feu pris dans son acception la plus étendue, considéré comme le principe de vie, la source de toute activité, de toute renaissance et de toute destruction. Les dieux solaires ou sidéraux sont essentiellement des dieux ignés. Mais ce caractère se manifeste encore plus clairement, indépendant de tout phénomène spécial et déterminé, dans le personnage de *Baal-Moloch* et dans son culte, où le feu jouait un si grand rôle. Au même ordre de conceptions se rattachent le *Baal-Hamon*, « Baal brûlant, » dieu national de Carthage, un autre personnage divin d'ordre secondaire, *Rescheph*, « la foudre, » le feu céleste, et *Adar*, le dieu principal de Damas, que nous avons déjà vu en Assyrie.

C'est cette idée que symbolisait la pierre lumineuse sous la forme de laquelle Melkarth était adoré dans le grand temple de Tyr. Il faut encore citer ici, comme se rattachant à la même catégorie, le dieu *Kaïsiou*, « l'aérolithe » des Araméens du Haouran.

Ces dernières personnifications établissent le lien qui existait dans les cultes syro-phéniciens entre les dieux ignés et les dieux adorés sous la forme d'une pierre, le plus souvent d'une pierre tombée du ciel. On appelait ces pierres sacrées *beith-el* (d'où les Grecs ont fait *bétyle*), c'est-à-dire « demeure de dieu, » parce que l'essence divine était censée y résider. On attribuait le même caractère divin et sacré, et par conséquent on rendait un culte direct à certaines montagnes, certains arbres et certaines sources.

V. — Mais le dieu-nature des religions panthéistiques est un être essentiellement complexe. Cause et prototype

du monde visible, il a une double essence, il possède et résume les deux principes de toute génération terrestre, le principe actif et le principe passif, mâle et femelle ; c'est une dualité dans l'unité, conception qui, par suite du dédoublement des symboles, a donné naissance à la notion des divinités féminines.

La déesse, dans les inscriptions religieuses de la Phénicie, est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond. Elle n'en diffère donc pas essentiellement ; c'est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure.

Cette conception générale de la divinité féminine se subdivisait, comme la divinité mâle, en une foule de personnifications locales ou attributives. A chaque *Baal* secondaire correspondait un *Baal* femelle, *Baaleth*, qui n'était autre que lui-même considéré sous une autre forme. Chacun de ces couples constituait une unité complète, reflet de l'unité primitive. Mais quand le *Baal* avait un caractère solaire, la *Baaleth* avait une nature lunaire ; si l'un présidait au jour, l'autre présidait à la nuit ; si l'un personnifiait les éléments regardés comme actifs, le feu et l'air, l'autre personnifiait les éléments passifs, l'eau et la terre.

Nous ne connaissons qu'un petit nombre de ces couples divins de la religion phénicienne. Nous savons seulement qu'à Sidon c'était *Baal-Sidon* et *Astoreth*, à Gébal *Tammouz* et *Baaleth* (la *Baaltis* des écrivains grecs), à Carthage *Baal-Hamon* et *Tanith*, chez les Héthéens septentrionaux *Sed* et *Sedeth*, chez les Araméens de Damas et de Bambyce *Hadad* et *Atargath*, chez d'autres populations *Rescheph* et *Anat*.

En général, dans la religion syro-phénicienne, les

personnages féminins étaient encore moins distincts les uns des autres que les personnages mâles, avaient une physionomie plus compréhensive et plus générique, se rapportaient à des phénomènes ou à des corps naturels moins déterminés. On peut cependant y distinguer deux classes, celles qui représentaient plus particulièrement la terre, et celles qui représentaient des astres, comme la lune ou la planète de Vénus. La Baaleth de Gébal et l'Atargath de Bambyce appartenaient à la première catégorie et se rapprochaient fort de la Cybèle phrygienne. L'Astoreth de Sidon paraît, au contraire, avoir été surtout sidérale.

VI. — On le voit par l'exposé rapide que nous venons de faire de son système, la religion des Phéniciens a été fort bien définie par Movers, l'un des érudits qui s'en sont le plus savamment occupés : « une apothéose des « forces et des lois de la nature, une adoration des êtres « dans lesquels elles se produisent et où elles étaient « considérées comme actives, » c'est-à-dire comme vivant par elles-mêmes. Autour de ce système religieux se groupait, dans le culte extérieur et public, le cortége de monstrueuses débauches, d'orgies, de prostitutions sacrées que nous avons déjà signalé à Babylone et qui accompagna tous les cultes naturalistes de l'antiquité. Mais ce qui était particulier aux Chananéens, c'était le caractère d'atroce cruauté empreint dans les cérémonies de leur culte et dans les préceptes de leurs pratiques religieuses. Aucun autre peuple n'approcha d'eux dans ce mélange de sang et de débauche par lequel ils croyaient honorer la divinité. Ainsi que l'a dit l'illustre Creuzer, « la terreur était la maladie de cette religion, qui avait soif de sang et s'environnait des plus noires images. A voir les abstinences, les tortures volontaires, et surtout les horribles sacrifices dont elle

faisait un devoir aux vivants, on s'étonne peu que les morts aient pu leur sembler dignes d'envie. Elle imposait silence aux sentiments les plus sacrés de la nature, elle dégradait les âmes par des superstitions tour à tour atroces et dissolues, et l'on est réduit à se demander quelle influence morale elle pouvait exercer sur les mœurs du peuple. » Le rite le plus affreux de tous, dans la religion phénicienne, était ces sacrifices en l'honneur de Baal-Moloch, où des enfants étaient brûlés vifs par leurs propres parents, soit pour les réunir à la divinité, soit pour apaiser leur colère. La source de cet effroyable usage avait été dans la conception de la nature ignée du dieu, qui amenait à considérer le feu lui-même comme un être divin. Les Phéniciens l'importèrent avec eux dans leurs colonies et particulièrement à Carthage, où ce rite avait été élevé au rang d'une des institutions fondamentales de l'État. Nous savons encore qu'à ces sacrifices odieux succédaient des fêtes empreintes tout à la fois d'une profonde tristesse et d'une joie frénétique. Des scènes funèbres entremêlées de monstrueuses orgies, voilà aussi ce qui caractérisait les fêtes mystiques de Tammouz ou Adonis, célébrées avec tant d'éclat à Gébal et dans le Liban. De là les saintes et fougueuses invectives des prophètes hébreux contre les Sodomes de la Phénicie.

La religion et surtout le culte d'un peuple porte toujours l'empreinte de son génie propre. Aussi le portrait moral que l'antiquité nous a laissé des Phéniciens est-il peu flatteur : on nous les peint à la fois durs et serviles, tristes et cruels, corrompus et sanguinaires, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi ; il semble que l'esprit de leur culte ait conspiré, avec leur existence toute commerciale et industrielle, à fermer leurs cœurs aux émotions généreuses, aux besoins d'un ordre élevé. Quelque habiles et savants qu'ils se montrassent

dans les choses matérielles, ils étaient bien; dans l'ordre moral, les descendants du fils particulièrement maudit dans la malédiction générale des fils de Cham.

VII. — Au reste, cette religion de la Phénicie fut propagée au loin dès une époque très-reculée par les navigateurs de Sidon et de Tyr. La Crète, Cypre, presque toutes les îles situées le long des côtes de l'Asie Mineure nous offrent les vestiges les plus manifestes de son influence. En Crète, le Minotaure dévoreur d'enfants et le géant de bronze enflammé, appelé Talos, qui consumait, disait-on, les étrangers, n'étaient pas autre chose qu'une tradition fort peu altérée du personnage de Baal-Moloch, de son culte et des affreuses immolations en son honneur. Cypre et Cythère avaient reçu des Sidoniens la religion de la déesse-nature syro-phénicienne, de l'Astoreth de Sidon, qui, devenue Aphrodite, fut portée de là dans toute la Grèce et sur les rivages de l'Italie avec les surnoms de Cypris et de Cythérée. A Rhodes, le Soleil avait son temple, sa statue colossale, et Saturne y réclamait, comme le Baal phénicien auquel il avait été assimilé par les Grecs, des victimes humaines. Les Cabires de Lemnos, d'Imbros et de Samothrace se rattachaient également au système religieux des Chananéens. Au fond de la mer Egée, Thasos était célèbre par son temple dédié à Hercule Tyrien, c'est-à-dire originairement à Melkarth.

§ 7. — Cosmogonie.

I. — Les Phéniciens avaient dans les enseignements de leurs sanctuaires un système de cosmogonie matérialiste et panthéistique étroitement apparenté avec ce-

lui de la religion babylonienne. Il était exposé dans les livres sacrés dont nous avons parlé plus haut, et sur de grandes stèles destinées à l'enseignement du peuple, que l'on voyait dans presque tous les temples. Les données fondamentales de cette cosmogonie étaient partout les mêmes; mais les formes, les noms des personnages, abstraits dans leur conception première, qui y figuraient, variaient de sanctuaire en sanctuaire, de ville en ville, comme nous avons vu qu'il en était aussi pour les noms de la divinité adorée. Avec un fonds de principes et de conceptions communes, la religion phénicienne, dans sa physionomie extérieure, avait un caractère de morcellement essentiellement local.

Les fragments de Sanchoniathon nous ont conservé l'analyse abrégée de quelques-unes de ces cosmogonies qui, sous des formes variées, revenaient toujours aux mêmes éléments essentiels. Malheureusement, la provenance de chacune n'est pas indiquée, et au lieu d'être soigneusement distinguées, elles ont été cousues maladroitement les unes au bout des autres, soit par Philon de Byblos lui-même, soit par Eusèbe, l'auteur des seuls extraits que nous possédions. Il en résulte un ensemble chaotique où l'on croirait, au premier abord, que l'on ne pourra jamais se reconnaître, mais où une étude plus attentive amène à discerner avec assez de certitude les récits confondus en un seul.

II. — Voici d'abord la plus importante et la plus profonde des cosmogonies rassemblées dans le livre de Sanchoniathon. Les traits de la fin paraissent indiquer qu'elle était empruntée à Sidon. En la comparant à la cosmogonie babylonienne de Bérose et à celle des différents peuples aryens, que nous avons citées dans le chapitre premier du livre précédent, on sera frappé de l'analogie des conceptions de toutes les religions païen-

nes sur l'origine du monde; en voulant effacer l'acte par lequel Dieu tira l'univers du néant, et en confondant la créature avec le Créateur, toutes ces religions, sans exception, tombèrent, par une loi fatale, dans les mêmes et monstrueuses erreurs.

« Au commencement était le Chaos (*Bohu*), et le « Chaos était ténébreux et troublé, et le Souffle (*Rouah*) « planait sur le chaos. Et le Chaos n'avait pas de fin, et « il fut ainsi durantdes siècles et des siècles. Et le Souffle « aima ses propres principes, et il se fit un mélange, et « ce mélange fut appelé Désir (*Chephets*). Et le Désir fut « principe de la création de tout, et le Souffle ne con« naissait pas sa propre création. Et le Souffle et le « Chaos se mêlèrent, et Môt (l'élément boueux) na« quit. Et de Môt sortit toute semence de création, et « Môt fut le père de toutes choses. Môt avait la forme « d'un œuf. Et le soleil, et la lune, et les étoiles, et les « grandes constellations brillèrent. Il y avait des êtres « vivants privés de sentiment, et de ces êtres vivants « naquirent des êtres intelligents, et on les appela « Tsophésamim (ceux qui contemplent le ciel). Ce « fut l'éclat des tonnerres dans la lutte des éléments, « commençant à se séparer, qui éveilla ces êtres intel« ligents comme d'un sommeil, et alors les êtres « mâles et les êtres femelles commencèrent à se mou« voir sur la terre et dans la mer. Et le Souffle engen« dra les Vents du nord, du sud, de l'est et de l'ouest. « Et le Chaos et le Vent de l'ouest s'unirent, et ils don« nèrent le jour au Temps (*Oulom*) et à l'Ancien (*Kad« mon*); et de ceux-ci naquirent la Filiation (*Tholedeth*) « et la Génération (*Moledeth*), qui habitaient la Phénicie « et adoraient le Soleil comme le maître des cieux, « sous le nom de Baal-Samim. Le Temps et l'Ancien « engendrèrent des fils qui s'appelaient Lumière, Feu « et Flamme, et ceux-ci inventèrent l'usage du feu

« en frottant l'un contre l'autre des morceaux de « bois. Et ils eurent des fils qui étaient des géants (*ré-* « *phaïm*) sur la terre et qui s'appelèrent Casius, Liban, « Antiliban et Thabor. De ceux-ci naquirent Samem- « roum (celui qui s'élève jusqu'aux cieux) et Ouso (le « poilu)[1], qui commencèrent à tirer profit de leurs mères « en les livrant pour de l'argent. Et Samemroum ha- « bita dans l'île de Tyr, et il eut des querelles avec Ouso. « Samemroum inventa l'art de construire des cabanes « avec des joncs et des papyrus enlacés ; Ouso inventa « de faire des vêtements avec les peaux des animaux « qu'il avait pris, et ce fut lui qui, le premier, se confia « aux flots dans une barque improvisée pour fuir l'in- « cendie allumé par la foudre dans le bois qui couvrait « alors l'île de Tyr. » (Il s'agit bien évidemment ici de la Tyr ou Tylos primitive, dans le golfe Persique.)... « Sa- « memroum eut des fils et des filles, et de sa race na- « quit Sidon, qui inventa la pêche et la chasse, et fut le « père des Sidoniens. »

L'origine des hommes, et particulièrement, comme de juste, de la race des Phéniciens, l'invention des arts utiles, tiennent une grande place dans cette cosmogonie, qui part du principe de l'éternité de la matière et attribue tout à ses évolutions spontanées. Un autre fragment, dont la patrie semble dévoir être cherchée à Gébal, et qui vient à la suite du premier dans les extraits de Sanchoniathon, ne traite que de ces questions relatives aux origines humaines ; on y a laissé de côté ce qui avait trait à la formation de l'univers, sans doute parce que cette partie du récit était identique à la cosmogo-

1. Telle est l'interprétation généralement admise. Mais *Ouso* ne serait-il pas plutôt le héros éponyme de cette importante ville d'*Ous*, dont l'existence nous a été révélée par les monuments assyriens?

nie de Sidon. « Sed (le tout-puissant), que les ha-
« bitants de Gébal regardent comme le dieu suprême
« [enfanta les Sadim], qui inventèrent la construc-
« tion des maisons. Et d'eux naquirent les Elim (êtres
« puissants) et les Titans (*Rèphaïm*). De ceux-ci na-
« quirent Amin (?) et Mag (?), qui inventèrent l'agri-
« culture. Et d'eux naquirent Misor (l'Égyptien) et Sy-
« dyk (le juste). Misor eut pour fils Taaut, qui inventa
« les lettres, et de Sydyk naquirent les Cabires, qui
« inventèrent la navigation et la médecine. Tammouz-
« Elioun (le suprême), qui périt sous les coups de la
« bête féroce, et en l'honneur de qui on célèbre les
« fêtes de deuil, avec Baal-Berith, donna naissance à
« l'Homme sorti de la terre (*Adam*) et à la race des
« hommes, qui demeuraient d'abord à Gébal. » Ici en-
core, comme dans le précédent récit, la production de
la race des hommes n'arrive qu'à la fin de la chaîne
des émanations, après une suite de personnages divins
qui personnifient toutes les inventions sans lesquelles
on ne comprenait pas que l'humanité eût pu vivre.

III. — Les mêmes idées que dans la grande cosmogonie sidonienne citée par nous plus haut sont exposées, mais sous une forme entièrement *théogonique*, c'est-à-dire comme des générations successives de dieux personnels et anthropomorphes, dans un troisième récit, que les extraits de Sanchoniathon nous présentent aujourd'hui cousu à la suite des deux autres. C'est celui qui a le plus souffert. Évidemment nous n'y avons plus que le squelette mutilé, et souvent défiguré par l'introduction d'éléments evhéméristes, d'une sorte d'épopée religieuse du genre de celle qu'Hésiode composa plus tard pour les Grecs. Nous ne pouvons d'ailleurs pas toujours y restituer la véritable forme phénicienne des noms divins, que Phi-

lon de Byblos a remplacés par des équivalents grecs. Cependant ce récit théogonique, qui paraît emprunté, lui aussi, aux enseignements mystérieux du sanctuaire de Gébal, est d'un si grand prix, même dans son état d'altération, que nous croyons devoir le reproduire ici tel qu'il est parvenu jusqu'à nous.

« Le Très-Haut (*Elioun*) produisit le Ciel et la Terre. « S'étant unis, le Ciel et la Terre produisirent El, Beth-El, « (la pierre sacrée), Dagon et Atlas (*Tammouz?*). Puis le « Ciel eut beaucoup d'enfants d'autres épouses. Irritée, « la Terre fit divorce avec lui, et le Ciel voulait tuer les « enfants qu'il avait eus de sa sœur. El, par les conseils « de Taaut, se mit alors en guerre contre le Ciel, son « père. El engendra Proserpine (forme originale in- « connue) et Minerve (*Tanith*); la première mourut « vierge. Avec les avis de Tanith et de Taaut, El inventa « pour ses combats la harpé et la lance. Et Taaut en- « seigna aux Elohim, issus d'El et ses compagnons, des « moyens magiques pour combattre le ciel. Enfin El « parvint à déposséder de la toute-puissance le Ciel, son « père. Une des épouses du Ciel, faite prisonnière par « El, fut livrée à Dagon, auquel elle donna Tamyras « (*Baal-Thamar*), qu'elle avait conçu du Ciel. Cependant « El fut le fondateur de la ville de Gébal, et il y ensevelit « sous terre son frère Atlas (*Tammouz?*), d'après les con- « *seils* de Taaut. » [Après ce meurtre] les Cabires [qui y avaient pris part, et qui devaient être eux aussi, dans le récit phénicien comme dans le récit grec correspondant, des frères du dieu égorgé,] « construisant des « navires en toute hâte, mirent à la voile et allèrent fon- « der un temple au mont Casius. El tua aussi son fils « Sadid et une autre de ses filles. Et le Ciel essaya de « séduire El au moyen de ses trois filles, Astarté « (*Astoreth*), Rhéa (*Atargath*), et Dioné (*Baaleth*), puis par « Imarméné (*Gad*) et Hora (*Noam*); mais El les séduisit

« à son tour. Et le Ciel inventa les bétyles, pierres vi- « vantes [qui étaient censées tomber du ciel]. El eut « d'Astoreth sept filles, les Titanides (forme originale « inconnue), d'Atargath sept fils, et de Baaleth des « filles; en outre, il eut d'Astoreth deux fils, le Désir « (*Chephets*) et l'Amour (forme originale inconnue). Et « Dagon inventa la culture du blé et la charrue. De « Sydyk, [personnage qui apparaît tout à coup au milieu du récit, mais dont la naissance devait être indiquée plus haut par un passage aujourd'hui perdu,] « de « Sydyk et de l'une des Titanides naquit Esmoun. Et El « eut encore trois autres fils d'Atargath : le second El, « Baal et Apollon (*Baal-Samim ?*). De lui aussi naqui- « rent Pontos, Typhon et Nérée (nous ignorons les for- « mes phéniciennes des trois noms ainsi traduits par « Philon de Byblos). Et Pontos engendra Posidon (forme « originale inconnue) et Sidon, qui inventa l'art du chant. « Quant à Baal-Thamar, il engendra Melkarth. Et une « guerre éclata entre le Ciel, Pontos et Baal-Thamar. Et « El, étant parvenu à surprendre le Ciel, son père, le « mutila de telle façon que son sang teignit les rivières « et les fontaines. Astoreth la grande (*kébirath*), Baal- « Thamar et Hadad, roi des Dieux, régnèrent alors avec « El. Et Astoreth, qui avait une tête de vache, en par- « courant la terre, trouva un astre tombé du ciel, qu'elle « porta dans l'île sainte de Tyr pour y être l'objet d'un « culte. El, parcourant aussi le monde, donna à sa fille « Tanith la royauté de l'Attique [il y a là bien manifes- tement dans le récit une interpolation de l'époque grecque]. « Cependant El [pour expier la mutilation « qu'il avait fait subir au Ciel, son père,] lui sacrifia son « seul fils légitime et institua la circoncision, en se l'ap- « pliquant à lui-même; son fils sacrifié s'appelait Moth « (la Mort). Et El donna la ville de Gébal à Baaleth, Bé- « ryte à Posidon et Sidon aux Cabires. Taaut inventa

« les images des dieux, les caractères sacrés, les emblê« mes religieux, et créa les insignes de la royauté d'El.
« Et El, étant venu vers le midi, donna l'Egypte à Taaut.
« Et toutes ces choses furent consignées dans les livres « sacrés, sous la direction de Taaut, par les sept Cabires, « fils de Sydyk, et leur huitième frère, Esmoun. Et ceux « qui en recueillirent l'héritage et en transmirent l'ini« tiation à leurs successeurs furent Osiris et Chanaan, « l'ancêtre des Phéniciens. »

§ 8. — Arts et Monuments [1].

I. — « Ce qui distingue les monuments de l'architec« ture phénicienne, dit M. Renan, c'est un même carac« tère de force massive et imposante, le dédain du fini « dans les détails, pourvu qu'on arrive à produire un « effet général de puissance et de grandeur. C'est enfin « le goût du monolithisme. » Le peu de constructions phéniciennes dont les vestiges subsistent sont faites généralement de pierres immenses. On peut en citer comme les exemples les plus saillants les remparts de la ville d'Aradus, les substructions du temple de Jérusalem, élevées pour Salomon par des architectes et des maçons de la Phénicie, enfin les parties primitives de celles du grand temple de Balbek.

Les temples phéniciens, ainsi qu'on en peut juger par les ruines de celui de Vénus à Paphos [2], dans l'île de Cypre, par les sanctuaires encore assez bien conservés de Malte et du Gozzo, qui portent les noms de Casal-

1. Voy., sur ce sujet, Gerhard, *Ueber die kunst der Phœnicier*, Berlin, 1848.

2. Münter, *Der Tempel der himmlischen Gœttin zu Paphos*, Copenhague, 1824.

Krendi et de la Giganteja [1], par la description que la Bible donne du Temple de Salomon, élevé complétement d'après les principes de l'architecture phénicienne, enfin par ce que certains écrivains classiques nous disent du temple de Melkarth à Tyr, étaient d'assez petites dimensions, mais entourés d'une très-vaste enceinte ou *téménos*, formant parvis à ciel ouvert, quelquefois double comme à Jérusalem, et souvent aussi garnie de portiques en bois. C'était également le type des temples de l'Aramée, par exemple celui de Bambyce ou Hiérapolis, dont Lucien donne une longue description et dont un voyageur français, M. Guillaume Rey, a récemment exploré les ruines.

Le temple proprement dit, placé au milieu du Téménos, était le plus souvent construit d'après le modèle des sanctuaires égyptiens. Il présentait alors un vestibule ouvert dans une façade de forme pylonique beaucoup plus élevée que le reste des constructions, puis un premier sanctuaire où se faisaient les offrandes, et un second sanctuaire plus retiré, un Saint des Saints, où les profanes et même la plupart des prêtres n'avaient pas le droit de mettre le pied. Des chambres de service régnaient tout autour. C'était la disposition du temple de Tyr, c'était celle dont on retrouve les vestiges manifestes à Paphos, c'était aussi celle qu'on avait suivie à Jérusalem. Seulement, dans le temple de Jéhovah, le Saint des Saints ne renfermait que l'arche d'alliance; dans les temples phéniciens, on y trouvait l'image la plus mystérieuse et la plus sacrée de la divinité, non pas une statue anthropomorphe, mais une simple pierre ou *bétyle*. Dans le sanctuaire de Melkarth à Tyr, c'était une gigantesque émeraude, dont l'éclat symbolisait la nature

1. *Monuments inédits publiés par la section française de l'Institut archéologique*, planches I et II.

ignée du dieu ; on la regardait comme l'étoile tombée du ciel et ramassée par Astoreth; à Paphos, la pierre qui représentait Astoreth était de forme conique.

Les sanctuaires des îles de Malte et du Gozzo sont conçus d'après un autre type, plus original, bien que reproduisant les mêmes parties essentielles. Ils se composent de deux salles successives en forme de parallélogramme allongé aux extrémités arrondies, qui faisaient l'une vestibule et l'autre sanctuaire, et communiquent par un passage assez étroit. En face de ce passage, dans le fond du sanctuaire, s'ouvre une abside en hémicycle, au sol notablement plus élevé, et jadis séparée du reste du temple par une barrière. C'était le Saint des Saints, et on y a retrouvé, à la Giganteja, la pierre conique qui, comme à Paphos, était l'image de la déesse-nature.

II. — On nous permettra de ne pas entrer ici dans l'explication du symbolisme brutal et obscène qui motivait cette représentation de la divinité par une pierre conique. Mais c'est au même ordre d'idées que se rattachaient certaines dispositions monumentales exclusivement propres à l'architecture syro-phénicienne, et dont ni l'Egypte ni l'Assyrie n'avaient fourni le type. Nous voulons parler de ces énormes cylindres de pierre, presque toujours monolithes, terminés au sommet par un cône ou par une calotte arrondie, que les Arabes de nos jours appellent *moughazil*. Deux monolithes de ce genre se dressaient, comme les obélisques égyptiens, en avant de la porte du temple d'Atargath à Bambyce[1]. Il y en avait aussi, d'après toutes les probabilités, au temple de Melkarth à Tyr, car au temple de Jérusalem, qui en reproduisait si exactement toutes les dispositions, on les avait remplacés, pour y effacer toute trace d'un symbo-

1. Lucian. *De dea syr.* 16.

lisme absolument contraire à l'esprit du culte de Jéhovah, par les deux colonnes à chapiteaux de bronze, Iakin et Behaz. Trois monolithes du même type se dressent encore au milieu des ruines de Marathus (Amrit), où ils accompagnaient des tombeaux. Enfin, la même forme cylindro-conique a été substituée à celle de la pyramide dans les constructions si multipliées en Sardaigne sous le nom de *nuraghes*, et dans les îles Baléares sous celui de *talayots*, — deux pays colonisés par les Phéniciens et les Carthaginois, — constructions qui semblent avoir été destinées, comme les *zikurat* assyriennes, à observer, dans une contemplation religieuse, les astres, objets de l'adoration publique et considérés comme au nombre des principaux *Baalim*.

III. — Des grandes villes de la Phénicie, Gébal, Sidon et Tyr, il n'est resté que les nécropoles. Les tombeaux y sont presque toujour des hypogées creusés dans le roc, comme ceux de l'Egypte, et la disposition la plus ordinaire y offre une ou plusieurs chambres dans les parois desquelles s'ouvrent des sortes de fours où l'on plaçait les cadavres embaumés et enfermés dans un cercueil. Presque constamment ces tombeaux ont servi à toute une famille, et quelquefois les morts les plus importants y ont été déposés dans des sarcophages, qui occupent alors le milieu de la chambre.

Aucun peuple n'apporta dans ces demeures funéraires plus de grandeur et d'originalité que les Phéniciens. Malheureusement les caveaux ont été presque toujours dépouillés des objets qu'ils renfermaient, et qui auraient pu nous fournir de précieux renseignements sur les produits de la civilisation la plus industrielle de l'antiquité. Ce qui reste de ces monuments eux-mêmes tend à disparaître chaque jour devant les chercheurs de trésors, et il est à craindre que ces précieux débris ne soient

aussi sacrifiés à cet instinct puéril et barbare qui porte le Syrien de nos jours à briser toute pièce qu'il ne comprend pas.

IV. — Bien que les Phéniciens ne plaçassent généralement pas de statues dans les sanctuaires de leurs temples, ils avaient de nombreuses idoles, surtout pour le culte privé. Ils dédiaient aussi dans les temples, et *surtout* dans leurs enceintes, des statues votives. Quelques fragments de statues de ce genre et quelques sarcophages de marbre, reproduisant la forme générale des momies égyptiennes, sont tout ce que nous possédons en fait de sculpture phénicienne de grandes dimensions. Mais, en revanche, les collections de l'Europe commencent à posséder un assez grand nombre de statuettes en pierre, en terre cuite et en bronze, représentant pour la plupart des divinités. En rapprochant de ces figurines les pierres gravées, — en majorité des scarabées — que les nécropoles de la Phénicie et de certaines colonies phéniciennes, comme la Sardaigne, ont fournies en si grande abondance dans les dernières années, les produits de l'orfévrerie et de joaillerie découverts dans les mêmes tombes, enfin les ivoires phéniciens que les ruines des palais de l'Assyrie ont rendus au jour, on peut dès à présent se faire une idée exacte de ce qu'étaient les arts plastiques chez les Chananéens maritimes.

Les œuvres de ces arts présentent les plus étranges contrastes au point de vue du mérite de l'exécution. Beaucoup des statuettes et des pierres gravées phéniciennes sont d'une extrême finesse et dénotent chez leurs auteurs une merveilleuse habileté; par contre, certaines idoles de pierre, de terre cuite et de bronze sont exécutées avec la plus barbare grossièreté. Evidemment, en Phénicie, chaque maison voulait avoir

ses idoles, et s'il y en avait de faites par de vrais artistes, comme elles coûtaient un certain prix, on fabriquait sur une grande échelle, pour le peuple et pour l'exportation, des simulacres divins de pacotille qui ressemblaient beaucoup à nos bonshommes de pain d'épice. Il est du reste à remarquer que ces statuettes si grossières se trouvent beaucoup moins dans la Phénicie même que dans les pays étrangers où les Phéniciens avaient des colonies, par exemple dans les îles de l'Archipel et en Sardaigne. On est donc en droit de les considérer plutôt comme des idoles fabriquées par les indigènes encore à demi-barbares de ces contrées d'après des modèles phéniciens, que comme des œuvres proprement phéniciennes.

D'ailleurs, ce n'est que sur les spécimens de plastique, d'orfévrerie, de sculpture et de glyptique exécutés avec soin et rentrant véritablement dans le domaine de l'art que l'on peut asseoir un jugement sur le caractère et le style propres aux artistes de la Phénicie.

V. — De tous les savants modernes, celui qui a le mieux défini le caractère des arts plastiques chez les Phéniciens est M. le comte de Vogüé. « C'est, dit-il, un « art à part, qui n'est ni celui des Égyptiens, dont le « caractère, hiératiquement invariable, est partout fa« cile à reconnaître, ni celui des Assyriens que l'on « connaît de jour en jour davantage, et encore moins « celui des Grecs, qui n'apparut en Syrie qu'avec les « Séleucides : pourtant il est loin d'être original et re« flète d'une manière sensible les deux premiers. C'est « l'œuvre d'un peuple qui, tout en étant distinct des « Assyriens et des Égyptiens, a, par un échange de re« lations ou par la force des armes et des choses, subi « l'influence de ces deux peuples, au point de prendre « une partie de leurs symboles, de leurs formes archi-

« tecturales et de leur costume. » On voit combien ces remarques sur l'art des Phéniciens coïncident exactement avec ce que nous a montré leur histoire, avec leur situation géographique entre les deux empires d'Assyrie et d'Égypte, avec les étroites relations de commerce qui faisaient d'eux les courtiers de l'une et de l'autre civilisation.

Le mélange des deux styles, assyrien et égyptien, est *donc* ce qui caractérise constamment et d'une manière certaine les œuvres de l'art phénicien. Quelquefois l'une ou l'autre influence prédomine dans les objets qui sont parvenus jusqu'à nous. On n'est pas encore assez avancé dans la connaissance de ces monuments pour pouvoir en établir un classement chronologique. Mais il est probable que les oscillations qui font ainsi pencher la balance d'un côté correspondent à celles des événements politiques et aux alternatives de suprématie guerrière de l'Égypte et de l'Assyrie.

Dans tous les cas, si l'une ou l'autre influence prédomine dans certains morceaux, elle ne triomphe jamais exclusivement, et l'on retrouve toujours ce mélange de deux styles divers qui fait l'originalité de l'art phénicien. Les motifs habituels d'ornementation, les symboles religieux, les monstres emblématiques, les images divines des bords du Nil et des bords de l'Euphrate, se *trouvent* réunis sur les mêmes monuments. De nouvelles combinaisons d'une nature hybride sortent de cette réunion. Deux civilisations de nature diverse confondent leurs courants dans les œuvres de l'art des Phéniciens, comme les produits manufacturés des deux pays venaient converger à la fois sur les marchés de Tyr et de Sidon.

En général les formes dominantes, la majorité des symboles et des ornements adoptés, le costume des figures, sont d'origine égyptienne. L'influence de la terre

des Pharaons avait été la première qui s'était exercée sur la Phénicie, et elle y avait laissè dans les usages une empreinte ineffaçable. Les prêtres phéniciens, même à Gadès, portaient un costume entièrement égyptien; on adorait à Gébal Osiris et Isis en même temps que Tammouz et Baaleth, et la légende des deux dieux avait fini par s'y confondre. Mais l'esprit et la nature de l'exécution n'ont rien de l'Égypte, ils sont tout assyriens et révèlent chez les artistes de la Phénicie des aptitudes naturelles qui les rapprochaient bien plus des artistes des bords de l'Euphrate que de ceux des bords du Nil. Au lieu de procéder par grandes masses et par grands plans comme les Egyptiens, les Phéniciens sont amoureux du détail au moins autant que les Assyriens. Eux aussi veulent rendre chaque boucle des cheveux, chaque muscle du corps, chaque broderie des vêtements. Et dans cette recherche curieuse du plus petit détail, ils montrent, quand ils veulent s'en donner la peine, plus d'habileté et de finesse encore que les Assyriens; ils manient plus adroitement l'outil; dans la gravure des pierres fines en particulier, ils surpassent toutes les nations asiatiques, et les Grecs seuls ont égalé la délicatesse de leur travail.

De là résultent des œuvres toutes particulières, où les formes égyptiennes sont conservées, mais rendues dans un esprit absolument différent de celui qui les inspirait dans leur pays natal. Les sarcophages de marbre, dont le musée du Louvre possède de si beaux spécimens, peuvent être pris comme types dans ce genre. Leur forme générale est prise des caisses de momies et des sarcophages égyptiens du temps de la dynastie saïte; mais le type de la tête n'a rien d'égyptien, le style en est *sui generis* et se rapproche de celui des statues grecques primitives.

VI. — C'est avec intention que nous notons soigneusement cette dernière analogie. L'art des Phéniciens eut en effet une grande influence sur les premiers essais de l'art des Grecs. Parmi les œuvres d'époque archaïque que le sol de la Grèce livre à ses explorateurs et qui tous se rattachent aux enseignements des écoles asiatiques, il en est qui diffèrent à peine des œuvres phéniciennes, tandis que d'autres procèdent plus directement de l'Assyrie et n'ont rien de l'influence égyptienne dont Tyr et Sidon gardèrent toujours l'empreinte.

« Lorsque les Grecs entrèrent en rapport avec les « Assyriens, avec les Phéniciens leurs voisins, dit M. de « Longpérier, les Pélasges et les Hellènes avaient tout « à apprendre en fait de beaux-arts, et il était naturel « qu'ils se laissassent pénétrer par les principes de gens « plus habiles et plus expérimentés. » Toutes les premières productions de l'art pur et de l'art industriel chez les Grecs ont une physionomie purement asiatique. L'anatomie des figures sculptées dans les métopes du temple de Sélinonte, précisément parce que certains détails, tels que les yeux et les rotules, sont de convention et n'ont pu être inspirés par l'étude de la nature, nous révèle un enseignement assyro-phénicien. Lorsqu'on rapproche de certaines figures du palais assyrien de Khorsabad le précieux bas-relief attique d'ancien style connu sous le nom de *guerrier de Marathon*, on demeure frappé de la ressemblance des détails : les yeux, la chevelure, la barbe, les muscles sont traités de la même manière [1].

L'action de l'Asie sur les débuts de la civilisation et

1. Voyez, à ce sujet, la préface de la troisième édition de la *Notice des antiquités assyriennes du Musee du Louvre*, par M. de Longpérier, Paris, 1854. Et du même auteur : *De quelques monuments des arts asiatiques récemment entrés dans es collections du Louvre*, Paris, 1856.

des arts de la Grèce s'exerça par deux courants bien distincts, l'un venu de l'Asie Mineure, l'autre de la Phénicie. Le premier arriva par les cités de la côte d'Ionie et répandit surtout son influence sur les populations ioniennes, principalement sur Athènes. Le second, apporté par les relations du commerce maritime, eut pour premier foyer d'influence la Crète et les îles méridionales de la mer Egée, colonisées par les Doriens ; il se propagea de là dans le Péloponèse, dans la Sicile et en général dans tout le monde dorien. De là, pour nous restreindre exclusivement à ce qui concerne les arts, la différence originaire des écoles ioniennes et doriennes. Les premières, formées sous l'action des enseignements qui venaient de l'Asie Mineure, se rattachaient à l'art de l'Assyrie sans mélange d'aucun autre élément : on en a la preuve par les vieilles sculptures athéniennes et par les statues de femmes assises qui bordaient l'avenue du temple d'Apollon à Branchides, près de Milet. Les secondes procédaient de l'art phénicien. Les lieux où l'on rencontre habituellement les objets au sujet desquels on ne saurait prononcer avec une certitude absolue s'ils ont été fabriqués dans la Phénicie même, ou dans le pays d'après des modèles phéniciens, Rhodes, Théra, Mélos, Corinthe, sont des contrées doriennes que les navigateurs chananéens fréquentaient habituellement. Les plus anciennes sculptures doriennes que l'on possède, les statues d'Apollon presque à demi barbares que l'on a découvertes à Ténée près de Corinthe, à Théra, à Mégare, à Argos, à Orchomène, offrent à nos regards ce mélange d'influence égyptienne et assyrienne, ces formes générales plutôt égyptiennes, avec une exécution tout asiatique, qui sont, ainsi que nous l'avons dit, le caractère distinctif des œuvres plastiques de la Phénicie.

La ressemblance qui existe entre les monuments étrusques et ceux qu'on découvre chaque jour en Orient

révèle aussi dans les premiers une origine assyro-phénicienne. C'est ainsi que nous apparaissent plus clairement, à chaque pas que fait la science, la puissance et l'étendue de la civilisation orientale, mère de celle de l'Europe. C'est ainsi que l'éducation des sociétés humaines se montre de plus en plus à nous comme l'œuvre de la tradition agrandie et développée par le temps.

CHAPITRE V

CARTHAGE.—ORIGINE ET PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE SA PUISSANCE.

SOURCES PRINCIPALES de ce chapitre et du suivant :

Écrivains antiques : Hérodote, livre IV. — Salluste, *Guerre de Jugurtha*, les premiers chapitres. — Justin, livre XVII. — Le *Périple* de Hannon, dans la collection des *Petits géographes grecs*. — Festus Avienus, *Le Rivage de la mer* (*Ora maritima*).

Écrivains modernes : Heeren, *Politique et commerce des peuples de l'antiquité*, trad. française, tome IV. — Münter, *Religion der Karthager*, Copenhague, 1821. — Creuzer, *Religions de l'antiquité*, livre IV, chapitre VII; et les notes de M. Guigniaut sur ce chapitre. — D'Avezac, *Afrique ancienne*, Paris, 1844. — Dureau de La Malle, *Carthage*, Paris, 1844. — Beulé, *Fouilles à Carthage*, Paris, 1858. — Davis, *Carthage and its remains*, Londres, 1862.

§ 1. — Les nations de l'Afrique septentrionale.

I. — L'importance historique de Carthage, dès l'époque qu'embrasse ce Manuel, oblige à lui consacrer un chapitre spécial, à part des autres colonies phéniciennes.

Par sa situation géographique, la cité de Didon appartient à l'Afrique et à l'Occident; par ses mœurs, sa langue, sa civilisation, l'origine de ses habitants, à

l'Asie et à l'Orient. C'est l'avant-garde extrême du monde asiatique dans la partie ouest de la Méditerranée; c'est par elle que la civilisation orientale s'est répandue, antérieurement à celle de la Grèce et de Rome dans l'Afrique, la Gaule, l'Espagne et jusque dans les Iles Britanniques.

Mais avant d'esquisser l'histoire de Carthage jusqu'au temps des guerres médiques, nous devons dire quelques mots des populations au milieu desquelles elle vint s'asseoir et sur lesquelles elle régna plus tard. Malheureusement les annales de ces peuples ont péri, et ce n'est qu'à grand'peine que la science moderne parvient à y retrouver quelques données positives.

II. — Les anciens n'appliquaient le nom d'Afrique qu'à la petite partie du pays placée au sud du cap Bon: le reste était la Libye. Le fond de la population de la côte septentrionale, depuis l'Egypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule, était formé par la race chamitique de Phut, apparentée aux Égyptiens et aux Éthiopiens, à laquelle ne s'appliqua que tardivement le nom de Libyens, propre dans l'origine à certaines tribus de race aryenne ou japhétique, qui s'étaient établies au milieu des indigènes primitifs. Ces nations issues de Phut ont pour descendants les Berbères actuels, qui s'étendent sur tout le nord de l'Afrique, depuis les vallées les plus septentrionales de l'Atlas jusqu'aux limites méridionales du Sahara, et depuis l'Egypte jusqu'à l'Atlantique, peut-être même jusqu'aux Canaries, où les anciens Guanches semblent avoir parlé un dialecte très-voisin de celui des Berbères du Maroc. Ces Berbères, appelés aujourd'hui *Amazigh* ou *Schilah* dans le Maroc, *Kabyles* dans les trois régences d'Alger, de Tunis et de Tripoli, *Tibbous* entre le Fezzân et l'Egypte, et *Touaregs* dans le Sahara, sont les restes d'une même grande famille de

peuples dont le sang était resté plus ou moins pur dans les différentes parties de la vaste étendue de territoire qu'elle habitait.

La langue qu'ils parlent encore aujourd'hui, et qu'ont fait connaître les travaux d'officiers érudits de notre armée d'Afrique, offre une grande parenté avec l'ancien égyptien. C'est celle dans laquelle sont conçues les quelques inscriptions parvenues jusqu'à nous qui émanent des indigènes de la Libye, de la Numidie et de la Mauritanie dans les temps antiques. Et l'alphabet tout particulier dont ces indigènes se servaient déjà sous la domination carthaginoise est encore demeuré en usage chez les Touaregs.

III. — Salluste, qui avait pu consulter les sources historiques de Carthage et qui nous a conservé des données plus précises que celles d'aucun autre des écrivains classiques sur l'histoire africaine, avait connaissance des temps primitifs, antérieurs à l'arrivée des tribus aryennes et à l'établissement des colonies phéniciennes. Alors, dans toute l'étendue de l'Afrique septentrionale on ne rencontrait que trois races, inégalement reparties sur une triple zône : d'un bout à l'autre de la plage qui borde la Méditerranée, les Libyens originaires et chamites, ou peuples de Phut ; derrière eux, à l'intérieur, mais sur la moitié occidentale seulement, les Gétules, qui paraissent avoir appartenu aussi au sang berbère et y avoir formé un rameau particulier; plus loin encore, dans l'intérieur et au delà du Sahara, les nègres auxquels s'appliqua d'abord le nom grec d'Ethiopiens, étendu plus tard abusivement aux Kouschites du haut Nil.

Salluste a eu aussi connaissance, toujours d'après les traditions recueillies par les Carthaginois, de la grande invasion japhétique qui se jeta ensuite sur la côte

d'Afrique, où elle arriva par mer. Il fait de ces envahisseurs des Perses, des Mèdes et des Arméniens composant l'armée d'Hercule, ce qui indique clairement qu'il savait leur origine aryenne. Les monuments égyptiens nous ont fait connaître la date de l'arrivée en Afrique des Japhétites, parmi lesquels se remarquaient les Libyens proprement dits, les Maxyes et les Maces. Elle fut contemporaine des règnes de Séti Ier et de *Rhamsès* II, et menaça gravement, comme nous l'avons vu, la sécurité de l'Egypte. Nous ne reviendrons pas, du reste, sur des événements qui nous ont longuement occupé. Il nous suffira d'indiquer les changements considérables qu'ils produisirent dans la population de l'ancien pays des descendants de Phut et que signale soigneusement Salluste. Les nations de l'intérieur, Gétules et nègres, restèrent intactes sur leur territoire. Mais de nouveaux peuples se formèrent dans la région du littoral. Les Maures, issus du mélange de tribus aryennes, les Mèdes et les Arméniens de Salluste, avec les indigènes primitifs, tinrent désormais la contrée la plus voisine de l'Espagne; les Numides, nés de la fusion d'une autre tribu aryenne, les Perses de l'historien latin, avec les Gétules, subjuguèrent les cantons qui s'étendent sur la mer Sardo-Tyrrhénienne; les Libyens proprement dits, les Maxyes et les Maces s'établirent le long des Syrtes et dans le voisinage du lac Triton; la plage orientale seule resta aux vieilles tribus chamitiques.

Un siècle environ après l'arrivée des tribus japhétiques, un dernier changement se produisit. Ce fut l'établissement des colons chananéens chassés de la Palestine, qui se fixèrent dans la Zeugitane et l'Afrique propre, où existaient peut-être antérieurement, depuis l'âge de l'invasion des Pasteurs en Egypte, quelques tribus de même race. En se mêlant aux populations voisines, les

unes japhétiques, les autres de la race de Cham, les colons chananéens donnèrent, comme nous l'avons déjà dit plus haut, naissance au peuple des Libyphéniciens.

IV. — Hérodote nous fournit les plus précieux détails sur les habitants de la côte septentrionale d'Afrique au Ve siècle avant notre ère. Il commence sa description à partir de la frontière d'Egypte, et par conséquent nous parle d'abord des peuplades chez lesquelles le sang de Phut s'était conservé pur.

« Les premiers que l'on rencontre au sortir de l'Egypte sont les Adyrmachides. Ils ont presque les mêmes usages que les Egyptiens, mais ils s'habillent comme le reste des Libyens, et leurs femmes portent à chaque jambe un anneau de cuivre. Elles laissent croître leurs cheveux, et si elles sont incommodées par les poux, elles les prennent, les tuent avec les dents et s'en débarrassent de cette manière ; ce sont, du reste, les seuls des Libyens qui en agissent ainsi. Cette nation habite depuis l'Egypte jusqu'au port appelé Plynos (aujourd'hui Akabat-es-Solloum).

« Ils ont auprès d'eux les Giligames, qui occupent la contrée à l'occident, jusqu'à l'île d'Aphrodisias (auprès de la ville actuelle de Dernah). Dans cet intervalle est l'île de Platée (aujourd'hui Bhourdah), où les Grecs fondateurs de Cyrène s'étaient d'abord établis, et sur le continent est le port de Ménélas et Aziris (Marsa Ras-et-Tyn) où les Cyrénéens habitèrent aussi. C'est là qu'on commence à trouver le silphium. Le pays où croît cette plante s'étend de l'île de Platée à la Syrte. Ces peuples ont à peu près les mêmes coutumes que leurs voisins.

« Les Asbystes, qui viennent après les Giligames, habitent le pays au-dessus de Cyrène, mais ils ne s'étendent pas jusqu'à la mer, dont les côtes sont occupées

par les Grecs. Ils sont plus habiles que les autres Libyens à conduire des quadriges, et ils s'étudient à imiter les coutumes des Cyrénéens.

« Les Auschises confinent aux Asbystes et habitent au-dessus de Barcé. Ils s'étendent jusqu'à la mer auprès de la cité des Évespérites (Bengazi). Les Cabales demeurent vers le milieu du pays des Auschises ; ils sont peu nombreux et s'étendent sur les côtes de la mer, vers Tauchira (Taukrah), ville du territoire de Barcé.

« Le pays des Auschises est borné à l'ouest par celui des Nasamons, peuple nombreux. En été, les Nasamons laissent leurs troupeaux sur le bord de la mer et se rendent à l'intérieur dans un certain canton, nommé Augila (il porte encore aujourd'hui le même nom), pour y recueillir les dattes à l'automne ; les palmiers y croissent en abondance et portent tous des fruits. Les Nasamons vont à la chasse des sauterelles, les font sécher au soleil, les réduisent en poudre et mêlent cette poudre avec du lait qu'ils boivent ensuite. Chacun d'eux a plusieurs femmes... Voici leur manière de faire des serments et d'exercer la divination. Ils mettent la main sur le tombeau des hommes qui ont parmi eux la réputation d'avoir été les plus justes et les plus honnêtes, et ils jurent par eux. Pour exercer la divination, ils vont aux tombeaux de leurs ancêtres ; ils y font leurs prières, et ils y dorment ensuite ; si pendant leur sommeil ils ont quelque songe, ils en font usage pour leur conduite. Ils s'engagent leur foi en buvant réciproquement dans la main l'un de l'autre; à défaut de liquide, ils ramassent à terre de la poussière et la lèchent.

« Les Psylles étaient voisins des Nasamons ; ils périrent autrefois de la manière que je vais dire. Le vent du midi avait, de son souffle, desséché leurs citernes, car tout le pays situé au-dedans de la Syrie est sans

eau. Ils tinrent conseil et résolurent d'aller combattre ce vent du midi; je rapporte les propos des Libyens. Lorsqu'ils furent arrivés dans le désert, le même vent, soufflant avec violence, les ensevelit sous des montagnes de sable. Les Psylles détruits, les Nasamons s'emparèrent de leurs terres.

« Tels sont les peuples nomades qui habitent les côtes maritimes de Libye. Au-dessus, en avançant dans l'intérieur des terres, on rencontre la Libye sauvage, au-delà de laquelle est une élévation sablonneuse qui s'étend depuis Thèbes en Egypte jusqu'aux Colonnes d'Hercule. On trouve dans ce pays sablonneux, environ de dix en dix journées, de gros quartiers de sel sur les collines. Du haut de chacune de ces collines, on voit jaillir, au milieu du sol, une eau fraîche et douce; autour de cette eau on trouve les habitants qui sont les derniers du côté des déserts, et au-dessus de la Libye sauvage.

« Les premiers, en venant de Thèbes, à dix journées de cette ville, sont les Ammoniens (habitants de l'oasis de Syouah); ils ont un temple avec des rites qu'ils ont empruntés de Jupiter Thébéen (Ammon). Entre autres fontaines, ils en ont une dont l'eau est tiède au point du jour, fraîche à l'heure du marché, extrêmement froide à midi : aussi ont-ils soin à cette heure d'arroser leurs jardins; à mesure que le jour baisse elle devient moins froide, et au coucher du soleil elle est tiède; puis elle s'échauffe de plus en plus jusqu'au milieu de la nuit; alors elle bout à gros bouillons; lorsque le milieu de la nuit est passé, elle se refroidit jusqu'au lever de l'aurore. On l'appelle la fontaine du Soleil.

« A dix autres jours de route après les Ammoniens, on trouve sur cette élévation de sable une autre colline de sel pareille à celle d'Ammon, avec une source. Ce

canton est habité; il s'appelle Augila. C'est là que les Nasamons vont en automne recueillir les dattes.

« A dix journées encore du territoire d'Augila, on rencontre une autre colline de sel avec de l'eau, et une grande quantité de palmiers portant du fruit. Les Garamantes, nation fort nombreuse, habitent ce pays (le Fezzân actuel). Ils répandent de la terre sur le sel et sèment ensuite. Il n'y a pas loin de là chez les Lotophages. Mais du pays de ceux-ci il y a trente journées de chemin jusqu'à celui où l'on voit ces sortes de bœufs qui paissent en marchant à reculons. Ces animaux paissent de la sorte parce qu'ils ont les cornes rabattues en avant, et qu'elles s'enfonceraient dans la terre s'ils paissaient autrement. Les Garamantes font la chasse aux Troglodytes nègres. Ils se servent pour cela de chars à quatre chevaux, car les Troglodytes sont les plus légers et les plus vites de tous les peuples. Ils vivent de serpents, de lézards et autres reptiles, et ils parlent une langue qui n'a rien de commun avec celles des autres nations.

« A dix journées des Garamantes (en allant cette fois vers le sud), on trouve une autre colline de sel avec une fontaine et des hommes à l'entour; ils s'appellent Atarantes (pays actuel de Tigerri). Les individus, chez eux, n'ont point de noms propres. Ils maudissent le soleil; lorsqu'il est à son plus haut point d'élévation et de force, ils lui disent toutes sortes d'injures, parce qu'il les brûle, ainsi que le pays. A dix autres journées de chemin se trouve encore une colline de sel, avec de l'eau et des habitants, qui sont les Atlantes (Bilma). »

Ici s'arrêtent, pour l'intérieur du continent, les connaissances d'Hérodote, qui n'a guère payé tribut à la crédulité, dans cette description, que par la mention des collines de sel disposées de dix en dix journées de chemin. Encore ceci est-il un fait vrai, défiguré par les

récits que les Libyens firent à l'historien grec. Le désert, en effet, est semé, mais non avec la régularité qu'Hérodote indique, d'oasis où se trouvent de l'eau et des habitants. Quant aux efflorescences salines et aux lacs salés, les voyageurs ont constaté leur existence dans toute la région dont parle l'historien d'Halicarnasse; nos soldats les ont rencontrés partout dans l'Algérie au-delà de l'Atlas, et le Sahara entier n'est lui-même qu'un fond de mer desséché.

Le père de l'histoire ajoute encore quelques détails généraux sur les mœurs communes aux différentes peuplades de la race de Phut. « Ce sont des nomades se nourrissant de la chair et du lait de leurs brebis, s'abstenant, comme les Égyptions, de manger du bœuf, et n'élevant pas non plus de porcs... Voici comment ils font leurs sacrifices. D'abord ils coupent, à titre de prémices, une oreille de la victime, et la jettent sur le toit de leurs maisons; cela fait, ils lui tordent le cou. Ils sacrifient au Soleil et à la Lune, seules divinités qu'ils adorent tous, sans distinction.... C'est des Libyens que les Grecs ont appris à atteler quatre chevaux à leurs chars. L'enterrement des morts se fait chez les nomades comme chez les Grecs; il faut excepter les Nasamons, qui enterrent leurs morts assis, ayant soin de tenir les agonisants dans cette posture, de peur qu'ils n'expirent couchés. Leurs habitations sont des cabanes tressées d'asphodèles et de joncs, qu'ils transportent à volonté. »

V. — En reprenant maintenant avec Hérodote la suite des populations maritimes, nous allons nous trouver, à l'occident de la Grande Syrte, au milieu des peuplades des Libyens japhétites, conservées plus ou moins pures de tout mélange avec les Chamites qui les avaient précédées, et nous y verrons reparaître plusieurs des noms qui ont déjà passé sous nos yeux dans les récits des

guerres de ces populations contre les pharaons égyptiens de la XIXe et de la XXe dynastie.

« Sur le bord de la mer, à l'ouest des Nasamons, habitent les Maces, qui se rasent la tête de manière à ce qu'ils ne laissent qu'une touffe de cheveux sur le sommet. Pour la guerre ils se cuirassent de peaux d'autruches. Le Cinyps (Ouadi-Kama) descend de la colline des Grâces, traverse leur pays et se jette dans la mer. Cette colline est entièrement couverte de forêts, au lieu que le reste de la Libye dont j'ai parlé jusqu'ci est un pays où l'on ne voit point d'arbres : de cette colline à la mer il y a 200 stades. »

L'usage de raser la plus grande partie des cheveux et de n'en laisser subsister qu'une tresse, dont la position varie suivant les tribus, est précisément celui que les monuments égyptiens nous révèlent comme une des habitudes caractéristiques des Libyens japhétites. Il en est de même de l'emploi des peaux et des plumes d'autruche, les unes comme défense, les autres comme ornement.

« Les Gindanes touchent aux Maces.... Les Lothophages habitent le rivage de la mer qui est devant le pays des Gindanes. Ces peuples ne vivent que des fruits du lotos (le *rhamnus lotus* des botanistes, espèce de nerprun) ; ce fruit a la grosseur de celui du lentisque et la douceur des dattes ; on en fait aussi du vin.

« Aux Lotophages confinent, le long de la mer, les Machlyes, qui font aussi usage du lotos, mais beaucoup moins que les premiers. Ils s'étendent jusqu'au Triton, fleuve considérable qui se jette dans un grand lac du même nom (Sebkat-el-Loudiah ou Sebkah-Faraoûn), où l'on voit l'île de Phla. »

Le fleuve et le lac Triton jouent un grand rôle dans les vieilles traditions de la Grèce relatives à la Libye.

C'était le centre religieux des Libyens proprement dits, les Lebou des monuments égyptiens, c'est-à-dire des tribus de la race de Japhet qui étaient venues par mer s'établir en Afrique. Son nom seul suffirait pour caractériser d'une manière incontestable l'origine aryenne des populations qui habitaient ses bords. Sans doute ces populations avaient, par la suite des temps, abandonné leur ancien langage pour adopter celui des nations de la race de Phut qui les environnaient, car aucun auteur ancien ne signale de différence entre l'idiome qu'ils parlaient et ceux que parlaient leurs voisins. Mais du moins le nom de leur lac sacré était demeuré comme un dernier vestige du temps où ils se servaient d'une langue aryenne. Triton est en effet le sanscrit *trito*, « lac, eau, » dérivé de la racine *trit*, *tri*, « rive, rivage, » qui a produit les appellations du *Trita âptya* védique, « celui qui est né au milieu des eaux, » de Triton et d'Amphitrite dans la mythologie grecque. Aussi trouvait-on des fleuves du nom de Triton en Crète, en Thessalie, en Arcadie, en Béotie, en Doride et en Thrace.

« Immédiatement après les Machlyes on trouve les Auséens. Les deux nations habitent autour du lac Triton, mais elles sont séparées par le fleuve du même nom. Les Machlyes laissent croître leurs cheveux sur le derrière de la tête, et les Auséens sur le devant... Dans une fête que ces peuples célèbrent tous les ans en l'honneur de Minerve, les filles, partagées en deux groupes, se battent les unes contre les autres à coups de pierres et de bâtons. Elles disent que ces rites ont été institués par leurs pères en l'honneur de la déesse, née dans leur pays, que nous appelons Athéné, et elles donnent le nom de fausses vierges à celles qui meurent de leurs blessures. Mais avant de cesser le combat, elles revêtent celle qui, de l'aveu de toutes, s'est le plus distinguée, d'une armure complète à la grecque, avec

un casque à la corinthienne, et, la faisant monter sur un char, la promènent autour du lac.

Le culte de Pallas Tritonide ou Tritogénie était célèbre et répandu dans la Grèce. Toutes les traditions le faisaient venir de la Libye, comme celui de Neptune ou Posidon. Il y aurait, du reste, un travail spécial à faire sur l'importance des fables libyennes dans la Grèce primitive. Leur existence et leur origine, pendant longtemps inexplicables, se comprennent très-bien maintenant que les monuments égyptiens nous ont révélé la parenté des populations pélasgiques et des Libyens proprement dits, les relations étroites de confédération et de communication incessante qui existaient, au temps de la XIXe et de la XXe dynastie, entre les Achéens du Péloponèse et les tribus aryennes de l'Afrique septentrionale, enfin la part que les Achéens, les Tyrrhéniens, les Laconiens et les Philistins de Crète prirent aux attaques des Libyens et des Maschouasch ou Maxyes contre l'Égypte.

Hérodote indique ensuite les peuples au delà du lac Triton comme n'étant plus nomades. « Ils labourent une terre fertile, ont des maisons et se nomment Maxyes. Ils laissent croître leurs cheveux sur le côté droit de la tête, rasent le côté gauche et se peignent le corps avec du vermillon. Leur pays, ainsi que le reste de la Libye occidentale, est beaucoup plus rempli de bêtes sauvages et plus couvert de bois que celui des nomades. » Les Maxyes, comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, sont les Maschouasch des monuments égyptiens, qui s'étaient d'abord avancés beaucoup plus près de la vallée du Nil. En lisant la description que le père de l'histoire donne de leur costume, on se croirait en présence de celle d'une de ces figures de Tamahou, c'est-à-dire des Libyens japhétites, que nous offrent les monuments pharaoniques, avec une mèche de cheveux

tressés tombant sur un des côtés de la tête, tandis que le reste de la chevelure est rasé, et le corps couvert de tatouages.

« Les Zavèces touchent aux Maxyes; quand ils vont en guerre, les femmes conduisent les chars. » Les Zavèces sont bien évidemment les ancêtres des Zouaouas de l'Algérie actuelle, population essentiellement belliqueuse, dans laquelle ont été recrutés les premiers éléments de nos zouaves et qui a conservé son nom au travers des siècles.

« Les Gyzantes habitent immédiatement après les Zavèces ; les abeilles font dans leur pays une prodigieuse quantité de miel. Les Gyzantes se peignent tous avec du vermillon et mangent des singes. Ces animaux sont très-communs dans leurs montagnes. » Les Gyzantes ou Byzantes étaient une des tribus de cette région chez lesquelles le sang aryen s'était conservé le plus pur, car Scylax les décrit comme étant encore de son temps blonds et remarquablement beaux. Ils formaient, du reste, une nation nombreuse, mais dont une petite partie seulement était restée indépendante et avait gardé ses anciennes mœurs. Le plus grand nombre s'était mêlé aux Libyphéniciens et aux colons carthaginois, dont ils avaient pris les usages et la langue, dans la province à laquelle ils avaient donné le nom de Byzacène.

« Quant à la bonté du terroir, la Libye ne peut, à ce qu'il me semble, être comparée ni à l'Asie ni à l'Europe. J'en excepte seulement le Cinyps, pays qui porte le même nom que le fleuve dont il est arrosé. Il peut entrer en parallèle avec les meilleures terres à blé..... Il rapporte autant de grains que la Babylonie. Celui des Evespérites est aussi un excellent pays ; dans les années où les terres se surpassent elles-mêmes en fécondité, elles rendent le centuple. Mais le Cinyps rapporte 300 pour un. » Ce que dit ici Hérodote de la fécondité

extraordinaire de certaines parties de l'Afrique a été vérifié par les modernes. Le territoire de Carthage, aujourd'hui la régence de Tunis, était sous ce rapport une des régions les plus favorisées du continent africain.

VI. — Hérodote ne parle point des peuples de la région de l'Atlas, de l'Algérie et du Maroc actuels. Mais les historiens grecs et latins d'époque postérieure nous les font connaître. On a vu plus haut les précieux renseignements que Salluste avait extraits sur leur origine des livres de Hiempsal et des auteurs carthaginois. La tradition qu'a fidèlement enregistrée cet historien sur les Mèdes, les Perses et les Arméniens, qui seraient arrivés par mer dans l'Afrique occidentale et qui auraient d'abord fait partie de l'armée d'Hercule lors de son expédition en Espagne, semblait autrefois une fable inventée par les Numides, lorsqu'ils entrèrent en contact avec la civilisation grecque, pour se donner une illustre origine. Il nous est difficile aujourd'hui, après les lumières que les inscriptions de l'Egypte ont jetées sur l'histoire du nord de l'Afrique, d'y méconnaître le souvenir, vivant encore après bien des siècles quoique altéré, de l'établissement d'un rameau de la grande invasion aryenne en Libye, différent sans doute de celui qui se fixa sur les rives du lac Triton, et peut-être originairement apparenté aux Iraniens. Ainsi s'explique la présence, parmi les Kabyles de l'Algérie, de tribus blondes existant de temps immémorial et se rattachant manifestement à la souche indo-européenne, tribus dans lesquelles on avait d'abord cru devoir chercher des descendants des Vandales.

Le mélange des envahisseurs aryens avec les anciennes populations de la côte, issues de Phut, avait donné naissance aux Maures ou Maurusiens, dont on préten-

dait que le nom primitif avait été Mèdes, ce qui est peut-être une altération de leur nom national *Amazigh*. Celui des mêmes envahisseurs avec les Gétules d'au delà de l'Atlas avait produit les Numides. Les Maures étaient sédentaires et agriculteurs ; les Numides, comme leur appellation même, d'origine grecque, l'indique, menaient la vie nomade. Ils étaient donc les uns envers les autres dans le même rapport que les deux éléments entre lesquels se divise encore aujourd'hui la population de l'Algérie et du Maroc : d'un côté les Maures des villes et les Berbères, Kabyles ou Schilahs, qui mènent dans les montagnes la vie de cultivateurs sédentaires; de l'autre les tribus arabes qui errent dans les plaines en nomades pasteurs.

VII. — Les mœurs des diverses nations africaines que nous venons de passer rapidement en revue avaient été principalement déterminées par la nature des territoires où elles avaient fixé leur résidence. Le nord de l'Afrique présente, en effet, deux aspects bien différents. Comme Hérodote le remarque avec sa netteté habituelle, des Colonnes d'Hercule à la petite Syrte, le littoral hérissé de montagnes s'avance dans la mer et porte de fertiles vallées où purent s'établir des peuplades agricoles. De la petite Syrte à la Cyrénaïque, le continent se creuse au contraire; le désert avec toute son aridité vient mourir à la mer même. Il ne peut y avoir là que des nomades. La Cyrénaïque, haut promontoire bien arrosé qui pénètre de 200 kilomètres dans la mer, en face de la Grèce, reproduit la nature et les avantages de la région de l'Atlas. Elle devait être et elle fut une station commode, une terre riche, civilisée et couverte de villes. De la Cyrénaïque à l'Egypte, le désert et les nomades reparaissent. Les Libyens chamites et japhétites couvrirent donc toute cette côte, ici nomades, là sédentaires,

tenant refoulées vers le sud les populations noires. Deux peuples étrangers vinrent pourtant s'établir au milieu d'eux, sur ces deux promontoires qui font face à la Grèce et à la Sicile, les Grecs sur le premier, les Phéniciens sur le second et en bien d'autres lieux encore de la côte. Nous n'aurons à parler qu'incidemment des Grecs de Cyrénaïque, mais nous allons essayer d'esquisser maintenant l'histoire des Carthaginois jusqu'au temps des guerres médiques, c'est-à-dire jusqu'au temps où commencèrent leurs grandes luttes contre les Grecs en Sicile.

§ 2. — Fondation et site de Carthage.

I. — Au fond du golfe de Tunis, qu'enferment le cap Bon à l'est et le cap Zizib à l'ouest, s'avance une presqu'île jadis bordée d'un côté par la mer et de l'autre par le lac de Tunis, aujourd'hui entre deux lacs; un isthme, de quatre kilomètres environ de large, la rattache au continent. C'est sur cette presqu'île que fut construite Carthage, entre Utique et Tunis, qu'on apercevait toutes deux des murs de la ville, l'une n'en étant éloignée que de trois lieues, et l'autre pas même de deux. Une étroite langue de terre, appelée par les historiens latins la *Tænia*, partait de l'extrémité de la presqu'île et se dirigeait vers le couchant, entre le lac de Tunis et la mer, jusqu'à la coupure où s'élève aujourd'hui la forteresse de la Goulette. C'est au nord-est de cette langue de terre que se trouvaient les deux ports, communiquant l'un avec l'autre et avec la mer extérieure par une seule entrée, large de vingt et un mètres, qui se fermait avec des chaînes de fer. Le premier était le port marchand, le second le port militaire.

Auprès des ports, dans la portion la plus élevée de la presqu'île, là où mourut plus tard saint Louis et où a été construite en son honneur la chapelle qui appartient maintenant à la France, était la citadelle de Byrsa. La ville de Carthage proprement dite l'environnait et était protégée par une enceinte qui suffit longtemps à couvrir l'agglomération des habitants. Mais plus tard, avec le progrès des richesses et de la puissance de la cité punique, l'espace enfermé dans cette enceinte ne fut plus suffisant. Alors une ville nouvelle, un immense faubourg dont les habitations étaient entremêlées de jardins, se forma en dehors et couvrit presque toute l'étendue de la presqu'île. Les écrivains grecs et latins désignent ce faubourg par le nom de Mégara ou Magalia; peut-être faut-il en restituer la forme originale en *Makhanath*, « le camp, les cabanes. » Un triple rempart fermant l'isthme protégeait ce quartier contre une attaque par terre.

II. — Dès la période de la grande prospérité sidonienne, vers le XVI[e] siècle avant l'ère chrétienne, une ville, Cambé, avait été fondée par les Phéniciens sur le site où fut plus tard Carthage; ce fut, avec Hippone, leur plus ancienne colonie sur la côte septentrionale de l'Afrique. Mais cet établissement ne fut pas appelé d'abord à une brillante fortune. Sa prospérité, sa population furent absorbées par Utique, bâtie par les Tyriens en 1158. Le site de Cambé demeura désert, tandis que Tyr couvrait de colonies toute la côte voisine. Ce fut seulement en 872 qu'on y vit arriver la princesse Elissar, à la tête de l'émigration du parti aristocratique tyrien, qui fuyait la prépondérance du parti démocratique et la tyrannie du roi Pilmélioun. Les fugitifs s'arrêtèrent en cet endroit, dont la situation éminemment favorable semblait appeler la fondation d'une grande ville. Ils

résolurent d'y fixer leurs demeures et se mirent à y construire une cité fortifiée, qu'ils appelèrent Kiryath-Hadéschath, « la ville neuve, » origine du nom de Carthage.

Nous avons longuement raconté ces faits dans le chapitre précédent, et nous n'en recommencerons pas le récit. Mais ils étaient nécessaires à rappeler ici, d'autant plus que les circonstances de la fondation de Carthage eurent une grande influence sur toute son histoire. L'origine aristocratique de ses premiers habitants explique l'esprit de sa constitution. Le développement que sa puissance prit de très-bonne heure, et qui en fait une exception parmi les cités fondées par les Phéniciens, tient à deux causes : d'abord que, formée par l'émigration d'une partie notable des habitants de Tyr, elle se trouva dès le début plus considérable et plus peuplée que ne l'étaient d'ordinaire les villes du même genre ; puis qu'elle s'était bâtie dans une contrée où s'élevaient déjà d'autres villes chananéennes en grand nombre, qui lui fournirent un concours fraternel et dont elle devint rapidement la tête, étant la plus vaste et la plus riche. En effet, favorisée par son heureuse position maritime, la ville de Didon devait naturellement primer au milieu de toutes ces colonies d'un même peuple, et la force des choses en dut faire un centre politique en même temps qu'un centre de commerce, parmi tous ces comptoirs, indépendants sans doute les uns des autres, mais réunis en confédération nécessaire sous l'empire d'un intérêt commun de monopole et de défense.

§ 3. — Premiers développements territoriaux de Carthage.

(IXe-VIIe siècles.)

I. — Comme la plupart de nos comptoirs modernes, les villes phéniciennes de la côte d'Afrique étaient des postes isolés sur une plage étrangère, n'ayant dans leur dépendance qu'un petit territoire à l'entour de leurs murailles. Nous savons d'une manière positive qu'en fondant Carthage, Elissar — surnommée Didon, comme nous l'avons dit plus haut — avait dû acheter du monarque indigène du pays, Iapon, roi des Libyens [1], sans doute des Zavèces qui laissèrent à la contrée son nom de Zeugitane, l'emplacement sur lequel ses compagnons s'étaient établis, tout comme nous achetons, des peuples nègres chez lesquels nous portons notre commerce, l'emplacement où nous voulons élever nos magasins. Le prix de cette cession était une redevance annuelle, semblable à celles que nous payons en pareil cas sous le nom de *coutumes*.

Justin prétend que ces *coutumes* furent payées jusqu'au temps de Darius, fils d'Hystaspe; mais une telle assertion ne mérite aucune créance et est contredite par les faits les plus nombreux et les plus positifs. Il est certain qu'à peine les Carthaginois sentirent leurs forces grandir, ils changèrent de politique à l'égard des indigènes de la contrée voisine, et que l'humble attitude de leurs débuts ne fut pas longtemps maintenue. Cette conduite les ayant brouillés avec les tribus libyennes qui les tou-

1. Solin. 27, 9.

chaient, ils furent amenés à soutenir une longue série de guerres, d'où ils sortirent vainqueurs, mais qui les chargèrent de sujets avides de saisir la première occasion favorable pour secouer le joug. En 250 ans, du milieu du IXe siècle à la fin du VIIe, ils conquirent pied à pied toute la région qui s'étend de la petite Syrte à la frontière de la Numidie, subjuguant les Libyens et refoulant les Numides. Ils trouvèrent dans cette conquête, comme dans toutes leurs guerres postérieures, des auxiliaires précieux et dévoués dans le peuple mixte des Libyphéniciens, qui occupait une notable partie de la Zeugitane et de la Byzacène, se targuait lui aussi de descendre de Chanaan, voyait donc des frères dans les colons tyriens, et d'ailleurs acquérait la suprématie sur les indigènes de race pure à mesure que s'étendait la domination carthaginoise.

II. — Pour mieux tenir les peuples qu'elle conquérait ainsi sous sa dépendance, Carthage se servit du même moyen que Rome à l'égard des peuples italiques. Des colonies de ses citoyens, et de Libyphéniciens, presque entièrement assimilés aux Carthaginois proprement dits, étaient envoyées dans ces pays, y faisaient respecter son autorité, et occasionnaient en outre une alliance plus intime avec les indigènes. Aussi n'y eut-il guère dans l'antiquité un peuple qui entendît mieux le système colonial et qui l'exécutât sur une plus grande échelle que les Carthaginois.

Les colonies qu'ils fondèrent plus tard au dehors, établies dans un but commercial, étaient toutes sans exception situées sur la mer, tandis que leurs premières colonies de l'intérieur étaient destinées à l'agriculture. Le commerce du littoral était même si limité qu'il ne pouvait fournir à tous les besoins. Mais, comme l'exportation des Carthaginois se composait en partie de pro-

duits de leur pays, l'agriculture et le commerce se soutinrent mutuellement. La politique de cette république lui fit regarder l'établissement de ces colonies comme le moyen le plus sûr d'obtenir la faveur du peuple, en prévenant le trop grand accroissement de la population, et en améliorant, par la distribution des terres, le sort des citoyens mal partagés de la fortune. « C'est ainsi, « nous dit Aristote 1, que l'État de Carthage sait se con« cilier l'amour du peuple. Sans cesse il envoie dans les « contrées d'alentour des colons choisis parmi ses ci« toyens, à qui il assure une agréable aisance. Voilà ce « qui caractérise un gouvernement doux et éclairé; il « vient au secours des indigents, en les habituant au tra« vail. »

Tout le territoire de Carthage semble avoir été couvert de ces établissements; mais le plus grand nombre étaient placés du côté de l'est, depuis le golfe et le canton urbain jusqu'à la petite Syrte.

On sent aisément que la métropole avait un grand intérêt à tenir ces villes dans une étroite dépendance. Le tribut qu'elles payaient formait la base de son trésor public : c'est avec leurs subsides qu'elle fit en grande partie les guerres auxquelles elle dut son agrandissement; leurs citoyens fournissaient les plus solides éléments de son armée. Elles paraissent d'ailleurs avoir été plutôt de grands bourgs que des villes proprement dites; car les Carthaginois n'avaient de places fortes que le long du rivage. Ce fut sans doute la jalousie de la métropole qui leur interdit le droit d'élever des fortifications; aussi devinrent-elles la proie certaine de chaque aventurier ou conquérant qui osait faire une invasion sur le territoire de Carthage.

Il faut bien se garder de confondre avec ces colonies

1. *Polit.* II, 11.

de la république les villes du littoral, de fondation directement phénicienne. Sur celles-ci leur sœur cadette n'exerçait pas une souveraineté entière, mais bien une simple hégémonie. Au lieu d'être des sujettes, elles étaient des alliées, réunies par un lien de confédération, où Carthage tenait la tête, exactement comme Tyr, d'où elle continuait à dépendre, la tenait parmi les cités de la *Phénicie*. Cet état de choses se continua jusque pendant le plus grand éclat de la puissance carthaginoise. Dans tous ses traités avec Rome, la république stipule toujours séparément pour les *villes tyriennes*, comme pour des alliés privilégiés. Quant à Utique, son antiquité lui valait une situation à part entre ces villes, et on la mettait honorifiquement presque sur le même rang que Carthage, bien que son importance politique fût complètement déchue.

III. — Le territoire continental ainsi soumis par Carthage, du IXe au VIIe siècle, se divisait en trois zônes ou contrées, qui doivent correspondre à trois époques distinctes dans la conquête. La première était la Zeugitane ou Afrique propre, appelée aussi par quelques écrivains grecs Carchédonie, qui s'étendait du nord au sud sur une longueur de 400 kilomètres et une largeur de 270. Elle comprenait, outre la capitale, un certain nombre de villes maritimes ou tyriennes, telles que Hippone-Zaryte, Utique, Tunis, Clypée et quelques autres. Dans l'intérieur des terres, les colonies les plus importantes étaient Vacca, Bulla, Sicca et Zama. Au sud venait la Byzacène, dont la côte était également couverte de villes florissantes, parmi lesquelles Adrumète, la petite Leptis, Tysdrus, Tacapé occupaient le premier rang. Entre la Zeugitane et la Byzacène, les colonies agricoles établies au milieu des campagnes montaient à plus de trois cents.

Enfin le canton situé auprès de la petite Syrte reçut le nom d'*Emporia*. Ses villes, comme l'indiquait le mot, étaient essentiellement commerçantes. « Cette contrée, « dit Scylax, habitée par des Libyens, est la plus ma- « gnifique et la plus féconde; elle abonde en trou- « peaux, et ses habitants sont les plus riches et les plus « beaux de tous. »

IV. — C'est ainsi que la force des circonstances et la situation même où elle avait fondée conduisirent Carthage à devenir, dès les débuts de son histoire, une puissance conquérante et à adopter une politique tout autre que celle des cités de la Phénicie. Celles-ci avaient été contraintes par leur position géographique à renoncer à toute idée de conquêtes et à se borner au commerce. Entourés d'empires puissants, les Phéniciens proprement dits ne purent même pas maintenir toujours leur propre indépendance, et ils trouvèrent leur avantage à se tenir au rôle de courtiers entre ces empires et les pays riverains de la Méditerranée. Il en fut autrement de Carthage. Située à l'extrémité d'un grand continent, dont les nomades belliqueux lui offraient de nombreuses armées, et entourée pour ainsi dire de pays privés de maîtres, le champ des conquêtes lui était ouvert, et son intérêt lui imposa bientôt la loi de le parcourir. Elle nous offre dans l'histoire le premier exemple d'un État commerçant, libre et puissant, qui établit sa grandeur par l'envahissement de positions placées hors de son territoire.

Dans ses conquêtes, elle suivit nécessairement une tout autre politique que les conquérants assyriens, babyloniens ou perses, qui ne subjuguaient et pillaient un peuple que par la raison qu'ils ne l'avaient pas encore assujetti. Sans doute il serait hasardé de prétendre que les Carthaginois, dans leurs agrandissements, procé-

dèrent toujours d'après un système bien arrêté ; mais nous croyons cependant pouvoir affirmer, avec Heeren, que l'expérience les conduisit à certaines maximes dont ils ne dévièrent que pour des circonstances imprévues. Ceci était d'ailleurs conforme à l'esprit de la constitution aristocratique qui régnait chez eux, car dans une constitution semblable les maximes d'Etat passent d'une famille dominante à l'autre, et l'histoire nous en offre des exemples si frappants que nous ne saurions en douter.

Déjà la nature et l'étendue du territoire de Carthage sur le continent africain constatent suffisamment qu'il se joignait à son désir de s'agrandir une certaine modération, basée sur le principe de ne pas occuper plus de pays qu'elle n'en pouvait conserver. Quel autre Etat eut plus de moyens d'étendre sa puissance, et sut cependant mieux imposer un frein à son ambition? Carthage avait derrière elle l'Afrique immense, qui, n'offrant aucun autre empire, semblait pour être asservie n'attendre qu'un maître. Néanmoins son territoire y fut et demeura toujours d'une médiocre étendue. Il en fut de même pour l'Europe, jusqu'à la riche Espagne, que les Carthaginois ne tentèrent de conquérir dans son entier que très-tard, et par suite des nécessités stratégiques de leur lutte avec les Romains.

Anticipons un moment sur la suite de ce récit, puisque la formation de leur territoire en Afrique nous a amenés à parler de leur politique conquérante et coloniale, qui leur fut propre et qui les distingue des Phéniciens leurs ancêtres. Lorsque nous les verrons bientôt étendre leur domination en dehors de l'Afrique, toute leur conduite nous prouvera qu'ils suivaient une maxime aussi simple que naturelle. Un peuple commerçant et navigateur doit arriver sans effort à reconnaître ce fait, qu'il ne peut y avoir pour lui de possessions

plus sûres et plus avantageuses que celles des îles. Les exemples historiques les plus éclatants démontrent que l'on ne peut conserver de grands continents à l'aide de flottes, lorsque, se suffisant à eux-mêmes, ils ferment leurs ports pour quelque temps ou souffrent que d'autres les tiennent fermés. Carthage connut de bonne heure cette politique, et restreignit, même à son époque la plus florissante, les possessions hors de son territoire naturel presque exclusivement à des îles. Là il n'y avait point de rivalité importune à craindre, ou, si toutefois elle avait lieu, on devait en triompber plus facilement ; là l'industrie pouvait s'exercer presque inaperçue et sans courir de risques, dans un âge où l'on n'avait pas encore de grandes puissances maritimes pour rivales. Ce furent là les maximes que les Carthaginois observèrent longtemps d'une manière invariable dans leurs conquêtes, et la partie occidentale de la Méditerranée, remplie de grandes et de petites îles, leur ouvrit un champ en harmonie avec leur position et leurs ressources.

§ 4. — Différent avec les Cyrénéens. — Etablissement du commerce avec l'intérieur de l'Afrique.

(Commencement du VIe siècle.)

I. — Après s'être progressivement rendus maîtres de tout le territoire favorable à l'agriculture qui les environnait, les Carthaginois furent naturellement conduits à essayer de s'emparer du pays qui borde les Syrtes, vaste région de 730 kilomètres de développement en longueur, sablonneuse et stérile, où l'agriculture n'est pas possible, où n'habitaient que des tribus nomades,

les Lotophages et les Nasamons. La possession de ce pays avait pourtant une grande importance, car ces habitants étaient ceux dont les caravanes servaient de véhicules au riche commerce de l'intérieur de l'Afrique en devenant leur souveraine, Carthage se rendait maîtresse de tous les profits de ce commerce. Déjà depuis longtemps les Phéniciens avaient établi sur la côte inhospitalière des Syrtes deux villes, la grande Leptis, fille de Sidon, et Macar, appelée plus tard Œa, colonie de Tyr, qui avaient dû l'une et l'autre une grande prospérité à cette circonstance qu'elles se trouvaient les seuls points d'embarquement des marchandises amenées à travers le désert du pays des nègres.

Mais en s'étendant vers cette direction, les Carthaginois se trouvèrent bientôt en contact et en lutte avec des rivaux auxquels ils ne s'étaient pas encore heurtés, les Grecs de Cyrène. Ce fut la première fois que la grande cité africaine se vit en présence de la race hellénique, avec laquelle la force des choses et l'antagonisme des intérêts devaient bientôt lui faire engager, dans toute la portion occidentale du bassin de la Méditerranée, un duel implacable qui dura plusieurs siècles, jusqu'au jour où Rome prit, avec l'ascendant de sa puissance militaire, la place des Grecs et finit par anéantir son altière rivale.

II. — Les tentatives d'établissement de la race pélasgique et hellénique sur le littoral fortuné de la Cyrénaïque remontent à la plus haute antiquité. Il existe tout un cycle de traditions et de légendes qui montrent les habitants de la Grèce fréquentant cette contrée aux siècles héroïques et essayant d'y fonder des colonies. Les Argonautes y abordent et prédisent la splendeur future des cités grecques qui s'élèveront un jour dans la contrée. La nymphe Cyrène, amante d'Apollon et

fille d'Hypsée, roi des Lapithes de la Thessalie, est transportée sur cette terre à laquelle elle donne son nom et y met au jour Aristée, qui devient roi du pays. Des Locriens-Ozoles abordent à Cyrcinis et à Uzala; quelques vaisseaux grecs, égarés dans le retour de Troie, déposent leurs équipages à Meschéla. Toutes ces traditions, qui avaient déjà cours en Grèce avant la fondation de Cyrène, ont beau être mêlées de fables religieuses comme tous les souvenirs de l'Hellade primitive, il est impossible de ne pas admettre, avec le savant Mannert, qu'elles ont eu un fondement historique. Elles prennent surtout un caractère marqué de réalité aujourd'hui que nous connaissons les antiques rapports de la Libye avec la Grèce et l'invasion des Achéens, des Laconiens et des Tyrrhéniens en Egypte par la frontière occidentale du Delta, à la suite du débarquement qui avait dû avoir la Cyrénaïque pour théâtre. Et nous ne saurions voir une coïncidence purement fortuite dans cette circonstance que les chronographes grecs placent les premiers essais d'établissement de leur race en Cyrénaïque à l'an 1333 avant J.-C., c'est-à-dire précisément à l'époque où la confédération libyo-pélasgique était le plus florissante, les navigations entre la Grèce et la côte d'Afrique le plus multipliées.

Quoi qu'il en soit, en 640, Aristote ou Aristée, fils de Polymneste et surnommé Battus, « le bègue [1], » descendant d'une des familles minyennes expulsées de Lemnos par les Doriens, partit de Théra pour le littoral africain, sur l'ordre de l'oracle de Delphes, à la tête d'une nombreuse colonie, dans laquelle étaient représentés les diffé-

1. Les Grecs ont brodé toutes sortes de légendes sur l'origine de ce nom de Battus. N'aurait-il pas été adopté par le fils de Polymneste à la suite de son alliance avec les Libyens? Il est en effet curieux de voir le père du roi des Libyens qui envahit l'Égypte sous Mérenphtah s'appeler *Batta*.

rents éléments qui composaient la population de l'île de Théra, Doriens originaires de Sparte, Cadméens émigrés de Thèbes, Minyens de Lemnos, enfin descendants hellénisés des antiques colons sidoniens. L'expédition vint d'abord débarquer à l'île de Platée, où on séjourna deux ans. N'y ayant pas prospéré, les colons se transportèrent à Aziris, où ils séjournèrent encore sept ans ; puis, changeant une dernière fois de lieu de résidence, ils vinrent, en 631, se fixer sur l'emplacement où ils bâtirent Cyrène, après l'avoir acheté des Libyens du voisinage. Conformément à la tradition des mœurs doriennes, ils se constituèrent en monarchie aristocratique, sous le gouvernement de Battus et de ses descendants.

La nouvelle colonie se développa d'abord lentement, mais le troisième monarque de la dynastie cyrénéenne, Battus II, surnommé « l'Heureux », étant monté sur le trône vers 580, s'appliqua au développement de la cité, encore trop faible pour tenir sérieusement tête aux peuplades indigènes. Il appela les Grecs au partage des terres fertiles qu'on pouvait enlever aux Libyens, et s'adressa, pour les déterminer, à la Pythie, dont les oracles se firent entendre aussitôt : « Ceux qui n'iront dans la fertile Libye qu'après le partage des terres, » disait le dieu, « auront plus tard sujet de s'en repentir. » Ainsi excités, une foule de Grecs du Péloponèse, de la Crète et des îles de la mer Egée vinrent grossir la population de Cyrène, et de nouvelles villes helléniques s'élevèrent comme par enchantement sur tout le littoral voisin, Apollonia, Barcé, Tauchira et la cité des Evespérites. La colonie s'étendit ainsi aux dépens des Libyens nomades, hors d'état désormais de lui résister. Mais ces anciens maîtres du sol ne se laissèrent pas dépouiller sans murmures ; ils étaient faibles, il est vrai, mais ils pouvaient appeler à leur aide un protecteur

puissant. C'est ce qu'ils firent. Adicran, leur chef, implora le secours du pharaon égyptien Ouahprahet, qui envoya contre les Cyrénéens des forces considérables. Les deux armées se rencontrèrent dans la belle contrée d'Irasa, près de la fontaine de Thesté ; les Egyptiens furent battus et presque entièrement détruits (570), désastre qui amena la révolution par laquelle Ouahprahet fut renversé du trône. Cette victoire assura la domination des Cyrénéens sur le territoire qu'ils avaient envahi et sur les tribus libyennes d'alentour ; elle leur valut aussi le respect de l'Egypte, dont le nouveau souverain, Ahmès, rechercha leur amitié et épousa Laodice, fille de Battus.

III. — Ce fut à la suite de la victoire d'Irasa que les Cyrénéens, continuant à étendre leur autorité sur les peuplades libyennes, se trouvèrent amenés à un conflit avec les Carthaginois, qui s'étendaient aussi sur les mêmes populations, mais en sens contraire. « Entre les deux Etats, dit Salluste, se trouvait une plaine sablonneuse toute unie, où il n'y avait ni fleuve, ni montagne qui pût servir à marquer les limites, ce qui occasionna entre eux une guerre longue et sanglante. Les armées des deux nations, tour à tour battues et mises en fuite sur terre et sur mer, s'étaient réciproquement affaiblies. Dans cet état de choses, ces peuples craignirent de voir bientôt un ennemi commun attaquer tout ensemble les vainqueurs et les vaincus, également épuisés. Ils convinrent d'une trêve, et réglèrent entre eux que de chaque ville on ferait partir deux députés, que le lieu où ils se rencontreraient serait la borne respective des deux Etats.

« Carthage choisit deux frères nommés Philènes. Ceux-ci firent la plus grande diligence. Les députés de Cyrène allèrent plus lentement, soit que ce fût leur

faute, soit qu'ils eussent été contrariés par le temps; car il s'élève souvent dans ces déserts, comme en pleine mer, des tempêtes qui arrêtent les voyageurs : lorsque le vent vient à souffler sur cette vaste surface toute nue, qui ne lui présente aucun obstacle, il y élève des tourbillons de sable, qui, emporté avec violence, entre dans la bouche et dans les yeux, et empêche les voyageurs de marcher. Les Cyrénéens se voyant un peu en arrière, et craignant d'être punis à leur retour du tort que leur retard aurait causé à leur pays, accusèrent les Carthaginois d'être partis avant le temps et firent naître mille difficultés. Ils se montraient décidés à tout plutôt que de consentir à un partage aussi inégal. Les Carthaginois leur offrant un nouvel arrangement, égal pour les deux partis, les Cyrénéens leur donnèrent l'option, ou d'être enterrés vifs dans le lieu dont ils voulaient faire la limite de Carthage, ou de les laisser, aux mêmes conditions, aller jusqu'où ils voudraient. Les Philènes acceptèrent la proposition, heureux de faire à leur patrie le sacrifice de leurs personnes et de leurs vies : ils furent enterrés tout vivants. »

Ce récit a tous les caractères d'une légende composée après coup par l'imagination populaire. Mais le fait certain, c'est qu'à la suite d'une guerre les limites des deux territoires de Carthage et de Cyrène furent fixées *au fond* de la grande Syrte, et que là s'élevaient deux autels, appelés par tous les écrivains grecs *autels des Philènes*, où les Carthaginois rendaient un culte à deux personnages héroïques ou divins, dont le nom punique était ainsi traduit en grec.

IV. — Le résultat définitif du conflit entre Carthage et Cyrène fut donc de laisser la fille de Tyr en possession de tout le pays des Syrtes, souveraine des Nasamons et des Lotophages, et par conséquent maîtresse du com-

merce de caravanes avec l'intérieur de l'Afrique. Ce commerce, dont les Lotophages et les Nasamons étaient les intermédiaires, avait principalement pour objet d'amener à la côte des esclaves noirs, de la poudre d'or, des dents d'éléphant et des pierres précieuses échangées par les populations de l'intérieur sur les marchés du pays des Garamantes et du pays des Atlantes, le Fezzân actuel, et Bilma, contre des produits manufacturés, des dattes et du sel. Il devint une des principales sources de richesse de Carthage.

La jalousie ombrageuse des Carthaginois, qui s'étudiaient à cacher soigneusement aux étrangers leurs routes de commerce de peur d'y voir naître la concurrence, a eu pour résultat de nous priver de tous renseignements sur la manière dont se faisait ce commerce et sur le point précis où s'arrêtaient les caravanes des Nasamons et des Lotophages, auxquelles se joignaient souvent des marchands de Carthage même. Il est cependant probable qu'après avoir commencé par aller seulement jusqu'au Fezzân et à Bilma, ils essayèrent de pousser plus loin par eux-mêmes, de se passer d'intermédiaires, et d'atteindre jusqu'aux contrées fertiles de l'Afrique centrale. Hérodote [1] a recueilli des renseignements sur une tentative de ce genre, qui, antérieurement aux guerres médiques, avait conduit des explorateurs de la nation des Nasamons jusqu'au Niger et aux contrées marécageuses qui avoisinent le lac Tchad.

« Quelques hommes de leur pays, raconte-t-il, eurent des enfants d'un caractère naturellement hardi : parvenus à l'âge viril, ces jeunes gens avaient imaginé, après plusieurs entreprises courageuses, de désigner par le sort cinq d'entre eux qui visiteraient les déserts de la Libye, et chercheraient à étendre la connaissance qu'on

1. II, 12.

en avait. Il faut savoir, pour l'intelligence de ceci, que toute la partie de la Libye qui s'étend le long de la mer, à commencer du point où finit l'Egypte jusqu'au cap Soloïs où se termine la Libye, est habitée par les Libyens qui forment diverses nations, à l'exception de ce que les Grecs et les Phéniciens en occupent; mais que toute la partie qui s'éloigne de la mer et des peuples qui vivent sur les côtes, c'est-à-dire la haute Libye, n'est habitée que par des bêtes féroces, et qu'au delà de cette contrée sauvage, on ne trouve qu'un désert de sable dépourvu d'eau. Ceux entre les jeunes gens que le sort avait désignés, munis de vivres et d'eau, traversèrent d'abord le pays habité, ensuite la contrée sauvage, et entrèrent enfin dans le désert, où ils firent route en se dirigeant vers le couchant. Après avoir marché plusieurs jours dans des sables profonds, ils aperçurent des arbres qui s'élevaient au milieu d'un champ; ils s'en approchèrent et cueillirent des fruits que portaient ces arbres. A peine avaient-ils commencé à en goûter qu'ils furent surpris par un grand nombre de nègres d'une stature fort inférieure à la taille moyenne, qui les saisirent et les emmenèrent avec eux. Ces hommes parlaient une langue inconnue aux Nasamons. Ils conduisirent les jeunes gens à travers un pays coupé de grands marécages, dans une ville dont tous les habitants étaient noirs et de la même stature que leurs conducteurs. Auprès de cette ville coulait un grand fleuve, dont le cours était du couchant à l'orient, et l'on y trouvait des crocodiles. »

Cette grande ville de noirs, voisine du Niger, ne peut pas être, comme on l'a cru, la fameuse Tombouctou, si florissante au moyen âge, centre alors de tout le commerce du Soudan occidental, aujourd'hui complétement déchue de son ancienne splendeur. Tombouctou n'a été fondée en effet, comme le savant voyageur Barth l'a établi, que plusieurs siècles après l'ère chrétienne. Mais

la ville dont parle le père de l'histoire devait être située environ dans la même région. Peut-être n'a-t-elle pas laissé de vestiges, car la plupart de ces villes de l'intérieur de l'Afrique, formées d'une agglomération de cabanes en terre, disparaissent de la surface du sol dès qu'une conquête ou un autre événement du même genre les fait abandonner de leurs habitants. En tous cas, le voyage des Nasamons, qu'Hérodote n'a connu que par les ouï-dire des Cyrénéens, porte dans son récit même, suivant la judicieuse remarque de Heeren, les caractères manifestes d'une exploration entreprise pour ouvrir une route commerciale. Il est bien peu probable que cet exemple n'ait pas été suivi par d'autres et que les caravanes n'aient pas profité des connaissances acquises par les hardis voyageurs.

§ 5. — Carthage hérite des colonies de Tyr dans l'occident de la Méditerranée.

(Première moitié du VIe siècle.)

I. —Jusqu'alors Carthage avait dirigé presque exclusivement ses efforts vers l'établissement d'un empire territorial en Afrique. Elle laissait la domination des mers à sa métropole, à laquelle elle était encore rattachée par les liens de sujétion que marquait l'envoi de l'ambassade annuelle au temple de Melkarth. Sans doute ses habitants, d'origine phénicienne, n'avaient pas oublié les instincts, les aptitudes spéciales de leur race. Ils avaient leurs vaisseaux, et les villes tyriennes confédérées avec eux en possédaient également; ils faisaient déjà le commerce maritime. Mais ils n'avaient pas encore songé à s'emparer de la thalassocratie pour leur propre compte, à posséder des colonies au dehors. Leur

commerce se confondait dans l'immense mouvement du commerce de Tyr, dont le siége de la ville par Saryukin et sa prise par Sennachérib n'avaient pas abattu la prospérité. C'était toujours Tyr qui possédait les colonies de Sicile, de Sardaigne, d'Espagne, qui tenait dans ses mains le riche négoce de l'occident de la Méditerranée et le monopole des navigations plus lointaines vers les Sorlingues et les Iles Britanniques. La ruine de Tyr par Nabuchodorossor, en 574, vint changer cet état des choses, ouvrant une carrière nouvelle à l'activité des Carthaginois, et fut le point de départ véritable de la prodigieuse prospérité de la république phénicienne d'Afrique.

Les Carthaginois virent arriver alors dans leur ville de nombreux essaims de fugitifs, qui en grossirent la population et fortifièrent surtout l'élément maritime. Dans le premier moment de stupeur, Carthage et les colonies d'Espagne, nous l'avons déjà raconté, reconnurent la suzeraineté du conquérant qui venait de subjuguer leur métropole et lui payèrent un tribut. Mais cette soumission ne fut que nominale et bientôt il n'en fut plus question.

Cependant la cité de Melkarth avait été réduite à un état d'abaissement tel qu'elle ne pouvait plus soutenir ses anciennes colonies. Abandonnées à elles-mêmes, celles-ci étaient trop faibles pour se défendre avantageusement et sauvegarder leur propre existence. Les populations indigènes au milieu desquelles elles se trouvaient jetées s'en aperçurent rapidement, et bientôt la situation des divers établissements phéniciens dans la Méditerranée occidentale devint on ne saurait plus critique. Les Turditains de la Bétique se soulevèrent en masse, égorgèrent les colons phéniciens ou libyphéniciens répandus dans leurs campagnes, et vinrent assiéger les villes du

littoral[1]. Les Grecs de Sicile menacèrent Motya, Solonte et Panorme, seules villes demeurées au pouvoir des Chananéens dans la contrée. Dans leur détresse, toutes ces cités, jadis fondées par Tyr, tournèrent leurs regards vers Carthage, devenue la nouvelle Tyr depuis la ruine de la métropole, la seule ville d'origine phénicienne désormais assez puissante pour les protéger, et implorèrent son secours, en offrant de se donner à elle. C'est ainsi que Carthage fut amenée par la force des choses à devenir une puissance maritime de premier ordre et à hériter de l'immense développement colonial de Tyr, ainsi que du monopole du négoce dans toute la partie ouest de la Méditerranée.

II. — L'empire continental que les Carthaginois avaient su se créer en Afrique leur fournissait les moyens de lever et de nourrir de grandes armées, recrutées parmi les Libyens et les Libyphéniciens. Il leur était facile d'équiper dans leur propre port, et avec le concours des autres villes tyriennes du littoral africain, une flotte nombreuse. Aussi purent-ils en peu de temps fournir une protection efficace aux établissements de la Sicile, de Gaulos et de Malte, de Cossura, de Caralis et de Nora dans la Sardaigne, d'Ebusus dans les Baléares, qui passèrent en leur possession et devinrent les bases de leur nouvelle puissance. Une grande expédition fut dirigée sur l'Espagne; elle dégagea les villes du littoral et reconquit la vallée du Bétis, ainsi que les districts miniers dont la possession était d'une importance si capitale. Un très-grand nombre de Libyphéniciens furent portés dans le pays et établis dans les campagnes à titre de colons pour tenir en bride les habitants indigènes; sur la côte des Bastules particulièrement, ils

1. Macrob. *Saturn.* I, 20. — Justin. XLIV, 5.

furent si nombreux, que leur mélange avec l'ancienne population du pays donna naissance à une race nouvelle, celle des Bastulophéniciens. On le voit, le système de gouvernement et de colonisation qui avait été mis en œuvre dans la Zeugitane et dans la Byzacène fut également appliqué à la Bétique.

Pour assurer leurs communications stratégiques et commerciales avec l'Espagne par terre aussi bien que par mer, parant ainsi à toute éventualité possible, les Carthaginois s'occupèrent de fortifier soigneusement les villes appelées des Grecs Métagonites, qui formaient une chaîne non interrompue le long de la côte de la Numidie et de la Mauritanie jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Les principales de ces villes étaient Collops, Pithécusa, Iol, appelée plus tard Césarée (Cherchel) et Siga. Elles paraissent avoir été fondées originairement par les Tyriens pour fournir des points de relâche à leurs vaisseaux lorsqu'ils se rendaient à Gadès, et les princes indigènes les avaient laissé établir sans obstacle, car n'ayant point de marine ils n'attachaient aucune importance à la possession de la zône littorale, mais seulement aux fertiles campagnes de l'intérieur. Carthage s'allia, du reste, intimement avec les Numides pour obtenir d'eux qu'ils respectassent les villes Métagonites, auxquelles elle attachait le plus grand prix au point de vue stratégique, et afin de pouvoir tirer de leurs tribus guerrières des corps de soldats mercenaires pour ses armées.

§ 6. — Guerres avec les Grecs de Sicile et les Phocéens.

(Milieu du VIe siècle.)

I. — Il est impossible à un peuple d'entrer à moitié

dans la voie des conquêtes. Quelque modération qu'il ait d'abord voulu y apporter, il est bientôt entraîné, du moment qu'il a mis le pied sur cette voie fatale, à y aller bien plus loin qu'il ne prévoyait d'abord. Les conquêtes appellent les conquêtes, et jusqu'au jour où leur excès même finit par amener la catastrophe, il faut toujours en accumuler de nouvelles, car on ne parvient à maintenir celles qu'on a déjà faites qu'en en faisant d'autres.

Les Carthaginois ne tardèrent pas à éprouver l'effet de cette inévitable loi de l'histoire. Du jour où ils se résolurent à accepter l'héritage colonial de Tyr et à devenir une puissance dominante sur la mer, ils se virent condamnés à des conquêtes constantes et à des guerres qui ne cessèrent plus jusqu'au dernier jour de leur histoire. Les Tyriens avaient pu exercer paisiblement le monopole du commerce et de la navigation dans l'occident de la Méditerranée pendant plusieurs siècles, parce que les populations riveraines étaient encore barbares et que nuls rivaux ne s'étaient jusqu'alors montrés dans cette mer pour leur faire concurrence. Mais les conditions n'étaient plus les mêmes pour les Carthaginois. Les Grecs, qui avaient supplanté déjà les Phéniciens dans la domination politique et dans le commerce maritime de la partie orientale de la Méditerranée, commençaient à déborder dans sa partie occidentale. Maîtres de l'Italie méridionale et de la plus grande partie de la Sicile, ils dirigeaient désormais leurs navires vers l'ouest pour y fonder des colonies et y étendre leur commerce. Dès l'année 640, Coléus de Samos avait révélé à la Grèce les richesses de la Bétique, longtemps cachées par la politique jalouse des Tyriens. En 600 les Phocéens avaient fondé Marseille. Le mouvement de la colonisation hellénique commençait à se porter vers l'Espagne et la Gaule.

Si ce mouvement se développait et parvenait à réussir, c'en était fait de la puissance maritime et coloniale que Carthage avait désormais entrepris de fonder. La grande république phénicienne de la côte d'Afrique ne pouvait permettre les progrès d'une semblable concurrence, dans la mer qu'elle avait entrepris de faire sienne et où elle transportait toute son activité. Il lui fallait à *tout prix* parvenir à exclure les Grecs de l'occident de la Méditerranée. Aussi dès lors commença, sur terre et sur mer, ce grand duel des deux civilisations hellénique et carthaginoise, qui dura plusieurs siècles, et dont les guerres puniques ne furent en réalité qu'une transformation et comme le dernier acte.

II. — Ce furent les Carthaginois qui engagèrent la lutte, dans les environs de l'an 550 ans avant l'ère chrétienne. Pour arrêter plus sûrement toute nouvelle extension des Grecs vers l'Occident, ils résolurent de porter la guerre en Sicile et d'essayer d'anéantir ou du moins d'abattre leur puissance dans cette île dont la situation merveilleuse commande à une grande partie du bassin de la Méditerranée.

Malchus, qui avait succédé dans le commandement des forces militaires de la république au premier Hannon, l'organisateur définitif de l'armée, le vainqueur des dernières résistances des tribus libyennes, débarqua en Sicile à la tête de nombreuses légions, composées de Carthaginois, de Libyphéniciens, de Libyens et de Numides. Malheureusement nous manquons de détails précis sur sa campagne. Nous savons seulement par quelques phrases de Justin qu'en peu de temps il parvint à se rendre maître d'une grande portion de l'île, c'est-à-dire très-probablement de la partie occidentale et du massif central, rejetant les Grecs sur les rivages de la portion septentrionale et orientale. Des indices

positifs, que les érudits ont soigneusement recueillis, prouvent que les peuplades indigènes, Sicules et Sicanes, jalouses des progrès des Grecs, accueillirent les Carthaginois avec faveur. Il semble même que quelques villes grecques aient séparé leur cause de celle des autres et se soient montrées sympathiques à Malchus, particulièrement Sélinonte, où il était resté un fond notable de population phénicienne, du temps où les Tyriens dominaient sur toutes les côtes de l'île. C'est du moins l'opinion de M. Brunet de Presles, l'éminent historien des Grecs de Sicile.

III. — Mais les colonies phocéennes de la Corse, de la Gaule et de l'Espagne menaçaient la suprématie des Carthaginois d'une manière bien plus directe encore que les établissements grecs de la Sicile. Les récits de Coléus de Samos sur la fertilité de la vallée du Bétis, sur la prospérité commerciale de Gadès et sur les trésors des mines de l'Espagne méridionale avaient prodigieusement surexcité les imaginations et les convoitises des Grecs de l'Ionie. Le pays de Tartessus, le Tharsis phénicien, devint pour eux, dans les dernières années du VIIe siècle, un véritable Eldorado, que leurs navigateurs s'efforcèrent d'atteindre. En 600 avant Jésus-Christ, un marin de Phocée, nommé Euxène, cherchant la route d'Espagne, vint aborder sur les rivages de la Gaule méridionale, non loin de l'embouchure du Rhône, dans le pays des Ségobriges. Reçu amicalement par Nann, chef du pays, il épousa sa fille et fonda la ville de Massalie ou Marseille. Deux ans après, un nouvel essaim de colons, conduits par Protis, vint rejoindre Euxène, et Marseille se trouva dès ses débuts une cité considérable et populeuse. En 578, d'autres Grecs de l'Asie Mineure, les Rhodiens et les Cnidiens, tentant de suivre la même

route, abordèrent sur la côte septentrionale d'Espagne et bâtirent Rhoda (aujourd'hui Rosas).

Toute l'activité des Massaliotes se dirigea d'abord vers la Bétique, où ils espéraient supplanter les Phéniciens. Ils profitèrent du désastre de Tyr et de la révolte des habitants de la Bétique contre les colons chananéens. Arganthon, chef des Turditains, les accueillit alors avec une faveur marquée et leur ouvrit les marchés de son pays[1]. Bientôt, il est vrai, quand les Carthaginois furent venus au secours de Gadès et eurent repris les anciennes possessions tyriennes, ils se virent fermer la vallée du Bétis ; mais ils ne cessèrent pas pour cela de commercer avec le midi de l'Espagne, et sur la côte des Bastules, tout auprès de Carteïa, ils fondèrent la ville de Mœnacé. Tout le trafic maritime de Phocée, qui était alors une des premières cités de l'Ionie, se dirigea désormais vers Marseille et les établissements marseillais. Une nouvelle colonie phocéenne, Emporiæ (aujourd'hui Ampurias), s'éleva sur le littoral du nord de l'Espagne, auprès des Pyrénées. En 556, les Phocéens, voulant assurer une station et un port de relâche à leurs navires entre la Sicile et Marseille, fondèrent sur la côte orientale de l'île de Cyrné, c'est-à-dire de la Corse, dans une situation particulièrement favorable, la ville d'Alalia ou d'Aléria, d'où ils commandaient toute la mer Tyrrhénienne et le golfe de Ligurie. La prise et la ruine de Phocée par Harpagus, en 542, lors de la conquête de l'Ionie par les Perses, au lieu d'ébranler les établissements phocéens dans l'occident, augmenta encore leur importance. Marseille, de colonie, devint une métropole. Ainsi que nous l'avons raconté plus haut, la majorité des habitants de Phocée, ne voulant pas se soumettre au joug étranger, s'expatria et vint se fixer, partie

1. Herodot. I, 163.

à Marseille, partie à Alalia. Les Massaliotes, dont la population se trouvait ainsi largement accrue, se virent en mesure de créer de nouvelles colonies pour faciliter et protéger leur commerce. Sur la côte d'Espagne, entre Emporiæ et Mœnacé, ils bâtirent Héméroscopium et Alonis. Au pied du revers gaulois des Pyrénées, dans le Roussillon actuel, ils bâtirent Pyrène (aujourd'hui Elne), après avoir ruiné la ville de Ruscino (aujourd'hui Castel-Roussillon, près de Perpignan), dont le nom indique assez clairement l'origine chananéenne, et qui avait été l'échelle où les Tyriens d'abord, puis les Carthaginois, allaient chercher les riches produits miniers de la région des montagnes, particulièrement ceux des lavages d'or des sables de l'Ariège (Auraria), alors d'un revenu considérable. Leur flotte battit les Carthaginois dans plusieurs rencontres [1], et acquit pour quelque temps une suprématie marquée dans ces mers.

IV. — Le commerce si fructueux de l'Espagne menaçait donc de passer tout entier entre les mains des Massaliotes. Là encore, c'est-à-dire au cœur même de leur nouvelle puissance, les Carthaginois rencontraient les Grecs comme rivaux. C'était pour eux un intérêt de premier ordre que d'arriver à éteindre cette concurrence; ils devaient faire les plus grands efforts pour ruiner la puissance de Marseille, encore à ses débuts, et pour effacer de la carte ses établissements. Dans cette entreprise, ils trouvèrent des auxiliaires naturels dans les Tyrrhéniens de l'Étrurie, qui possédaient une flotte considérable dans leur port de Populonia et dans leurs établissements de la Campanie. Les Etrusques maritimes nourrissaient une profonde jalousie contre les Phocéens d'Alalia, qui les gênaient dans leur commerce

1. Thucyd. I, 13. — Pausan. X, 8, 4.

et dans leurs pirateries, et qui menaçaient de leur enlever la suprématie sur la mer Tyrrhénienne, ainsi que sur le golfe de Ligurie. Ils n'avaient pas moins d'intérêt que les Carthaginois à les abattre.

En 536 une flotte nombreuse d'Etrusques et de Carthaginois coalisés se présenta devant Alalia. Les Phocéens sortirent à leur rencontre, et une grande bataille navale, la première que l'histoire enregistre dans la partie occidentale de la Méditerranée, fut livrée dans les eaux de la Corse. Les Phocéens furent complétement défaits, et bientôt reconnurent l'impossibilité de se maintenir dans Alalia. Ils abandonnèrent donc la ville et se retirèrent, les uns à Marseille, les autres en Italie, où ils fondèrent la ville de Vélia [1]. La stérilité des sauvages montagnes de la Corse ne tentait que médiocrement les Carthaginois ; ils en laissèrent la possession aux Etrusques [2] en se bornant à garder sur la côte quelques stations pour leurs navires, entre autres Alalia, où l'on a découvert un sarcophage phénicien pareil à ceux qui sortent des nécropoles de Tyr, de Sidon et de Béryte, mais fait avec la pierre du pays.

Encouragés par ce premier et considérable succès, les Carthaginois se mirent à donner activement la chasse à la marine marseillaise sur la côte d'Espagne et attaquèrent les établissements phocéens de cette région. Ils réussirent à les ruiner presque tous. En Espagne, Héméroscopium, Alonis et Mœnacé tombèrent successivement en leur pouvoir et furent rasés [3]. Rhoda et Emporiæ parvinrent seules à se maintenir. Pyrène fut prise par les Ibères descendus de leurs montagnes et alliés aux Carthaginois ; les Grecs en furent chassés, et elle reçut

1. Herodot. I, 166.
2. Diod. Sic. V, 13.
3. Strab. III, p. 156.

dans la langue ibérienne, dont le basque est de nos jours un dernier débris, le nom d'Ili-berri, « la ville neuve. » Les Carthaginois se rendirent de nouveau maîtres du commerce de la Gaule méridionale, où ils favorisèrent le développement des Ligures Elésyces de Narbonne, pour les opposer aux Grecs, et de la vallée du Rhône. Les Massaliotes furent renfermés dans l'enceinte de leur ville et se virent même contraints de tolérer, sur le côté oriental du vaste port naturel de Marseille, là où s'élevait il y a quelques années la Bourse de la Marseille moderne, l'établissement d'un comptoir carthaginois. C'est là que se trouvait le temple de Baal dont le tarif de sacrifices, rédigé par l'autorité des suffètes de Carthage, a été découvert il y a quelques années, gravé sur un bloc de pierre de Cassis, c'est-à-dire gravé sur le territoire même de Marseille [1]. Cet état de choses subsista jusqu'en 474, époque où Hiéron, tyran de Syracuse, par sa victoire navale de Cumes, détruisit la marine étrusque, rétablit la supériorité des Grecs dans la mer Tyrrhénienne, le golfe de Ligurie et le golfe du Lion, et permit ainsi à Marseille de recommencer une nouvelle ère de prospérité.

§ 7. — Désastre en Sardaigne. — Tentative révolutionnaire de Malchus. — Magon rétablit les affaires de la République.

(535-515.)

I. — Les Tyriens s'étaient bornés à posséder quelques comptoirs sur la côte de Sardaigne. Les Carthaginois,

1. On trouvera mentionnées, dans l'indication de sources placées en tête de ce livre, les principales publications qui traitent de l'inscription punique de Marseille.

qui avaient au contraire adopté le système de se créer un vaste empire colonial, résolurent de s'emparer complétement de cette grande île, facile à conserver au moyen de leur flotte, dont les fertiles campagnes leur promettaient un véritable grenier d'abondance et dont les mines d'argent excitaient leur convoitise. Malchus, vainqueur de la Sicile, fut chargé de cette expédition. Mais elle échoua, et le désastre par lequel elle se termina fut l'occasion de graves événements politiques à Carthage même, dont le souvenir nous a été conservé par Justin.

II. — Suivant cet abréviateur du judicieux et érudit Trogue-Pompée, la joie qu'avait répandue à Carthage le succès de ses armes en Sicile fut bientôt troublée par une peste terrible, qui fit de nombreuses victimes dans leur ville et dans tout son territoire africain. Les Carthaginois, voyant dans ce fléau un signe non équivoque de la colère des dieux, crurent les fléchir par des sacrifices humains, suivant le monstrueux usage de la Phénicie, qui avait été transporté dans ses colonies. Justin, en rapportant ce fait, est d'avis qu'une semblable atrocité, loin de rendre le ciel favorable à Carthage, lui attira de nouveaux malheurs.

« La haine des dieux, dit-il, vint punir de tels forfaits. Vainqueurs en Sicile, les Carthaginois portèrent leurs armes en Sardaigne. Ils y perdirent, dans une cruelle défaite, la plupart de leurs soldats. Ce revers fut attribué à Malchus, et le général, injustement accusé, fut banni avec les débris de son armée vaincue. Indignés de ces rigueurs, les soldats envoient des députés à Carthage, d'abord pour solliciter leur retour et le pardon de leurs revers, et bientôt pour déclarer qu'ils obtiendraient par la force des armes ce que l'on refuserait à leurs prières. Prières et menaces sont également dédaignées. Aussitôt

ils s'embarquent et paraissent en armes devant la ville. Là, ils jurent au nom des dieux et des hommes qu'ils ne viennent point asservir mais recouvrer leur patrie, et montrer à leurs concitoyens que c'est la fortune, non le courage, qui leur a manqué dans le dernier combat. Les communications sont coupées, et la ville assiégée est réduite au désespoir.

« Cependant Carthalo, fils du général exilé, à son retour de Tyr, où les Carthaginois l'avaient envoyé pour offrir à Hercule (Melkarth) la dîme du butin que Malchus avait fait en Sicile, passe près du camp de son père, et, appelé devant lui, fait répondre qu'avant d'obéir au devoir particulier de fils, ils satisfera au devoir public de la religion. Indigné de ce refus, Malchus ne voulut pas cependant outrager dans son fils la majesté même des dieux. Mais peu de jours après, Carthalo, ayant obtenu du peuple un congé, retourna vers son père, et se montra à tous les regards couvert de la pourpre du sacerdoce et des bandelettes du sacrifice. » Malchus le prit à part, lui reprocha de venir insulter, par le luxe de ses ornements, à ses malheurs et à ceux de ses concitoyens, lui rappela son refus outrageant de comparaître devant lui quelques jours auparavant, et, oubliant qu'il était père pour ne se souvenir que de sa qualité de général, il fit attacher son malheureux fils, revêtu de ses ornements, à une croix très-élevée, en vue de la ville.

Au bout de quelques jours, Malchus s'empara de Carthage, assembla le peuple, se plaignit de son injuste exil qui l'avait forcé à recourir aux armes, et déclara que, content de sa victoire, il se bornait à punir les auteurs de ces désastres et pardonnait à tous les autres de l'avoir injustement banni. Il fit donc mettre à mort dix sénateurs, et rendit ensuite la ville à ses lois. Mais bientôt, accusé lui-même d'aspirer au pouvoir absolu et

de vouloir renverser la constitution, il fut arrêté et exécuté par les ordres du Sénat, expiant ainsi le double parricide commis contre son fils et contre sa patrie.

III. — Magon, qui paraît avoir été fils du premier Hannon, et que plusieurs historiens antiques ont confondu avec lui, fut alors chargé du commandement des troupes. Il les réorganisa complétement et y rétablit la discipline. Magon fut à la fois un grand politique et un grand homme de guerre; ses descendants, pendant plusieurs générations de suite, héritèrent de ses talents, et nulle famille ne contribua plus à la grandeur de Carthage.

En quelques années Magon rétablit les affaires de la république. Il commença par dompter les mouvements qui avaient éclaté dans quelques-unes des tribus libyennes pendant la révolte de Malchus et par raffermir ainsi l'empire de Carthage en Afrique. Attaquant ensuite la Sardaigne, il y vengea l'échec éprouvé quelques années auparavant par les armes puniques. Les Sardones furent vaincus et la plus grande partie de l'île conquise. Un petit nombre de peuplades, qui occupaient des parties montueuses et inaccessibles, parvinrent seules à se maintenir indépendantes encore pour quelque temps et nécessitèrent plus tard de nouvelles campagnes avant d'être entièrement soumises. Carthage mit aussitôt son régime colonial en pratique dans la Sardaigne et y encouragea les progrès de l'agriculture parmi les indigènes. Grâce à un gouvernement habile et sagement conçu elle y développa une prospérité que jamais cette contrée n'a connue depuis lors. La Sardaigne, aujourd'hui si peu peuplée, si sauvage, si malsaine, était, après trois siècles de domination carthaginoise, quand les Romains s'en emparèrent, couverte d'habitants et de villes, admirablement cultivée, riche et florissante.

Pour compléter le système de positions stratégiques qui assuraient à Carthage la domination exclusive dans toute la partie occidentale du bassin de la Méditerranée, Magon occupa les différentes îles du groupe des Baléares, où la république n'avait jusqu'alors possédé qu'Ebusus (aujourd'hui Iviça), héritage des Tyriens. Les Baléares devaient désormais fournir à Carthage des troupes légères d'un précieux secours, et particulièrement des frondeurs renommés pour leur habileté. Dans l'île de Minorque, le général carthaginois fonda une ville qui devint une des principales stations des flottes de la république et porte encore de nos jours le nom de son fondateur, à peine altéré, le Port de Magon, actuellement Mahon.

§ 8. — Progrès de colonisation et de commerce au delà des Colonnes d'Hercule. — Grandes expéditions de découvertes. — Périples d'Hannon et d'Himilcon.

(515-510.)

I. — Les guerres de Sardaigne avaient été contemporaines de la destruction des établissements phocéens de la côte d'Espagne. Grâce aux luttes armées qu'elle venait de soutenir, grâce surtout aux exploits de Magon, Carthage avait atteint le point culminant de sa puissance, un degré de prospérité qu'elle ne devait jamais surpasser et dont le seul maintien allait bientôt lui demander les plus pénibles efforts. Elle dominait sans rivaux et en souveraine incontestée sur la moitié de la Méditerranée. Le trafic de l'Afrique septentrionale, de l'Espagne, de la Sardaigne et du midi de la Gaule était tout entier concentré dans ses mains.

Un prodigieux essor de commerce et de navigation fut

la conséquence immédiate des événements qui avaient créé cet état de choses. La partie de la Méditerranée où dominait Carthage ne parut même pas un théâtre suffisant à l'activité de ses marchands et de ses matelots. Les vaisseaux de la cité punique franchirent les Colonnes d'Hercule et se mirent à naviguer sur l'Atlantique, où déjà les Tyriens les avaient précédés, mais avec moins de hardiesse. C'est alors qu'il faut placer la colonisation de la côte occidentale du Maroc actuel, depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au cap Noun, la reprise plus active que jamais du commerce avec les Iles Britanniques, et les grandes découvertes maritimes des Carthaginois, qu'inaugurèrent les fameux voyages d'Hannon et d'Himilcon, deux personnages qu'il importe de ne pas confondre, comme ont fait certains érudits, avec leurs homonymes, fils du premier Hamilcar et petit-fils de Magon.

II. — La relation officielle du voyage d'Hannon sur la côte d'Afrique, déposée dans le temple de Baal-Hamon à Carthage, nous a été conservée en entier dans une version grecque. Elle a donné lieu de la part des savants à de nombreux commentaires, et les opinions les plus diverses ont été produites pour déterminer le point jusqu'où l'amiral carthaginois s'était avancé vers le sud. Celui qui nous paraît avoir le mieux réussi dans cette question est M. Charles Müller[1], dont nous admettons pleinement les déterminations. Il nous a semblé, du reste, qu'il y avait intérêt à reproduire ici cette précieuse narration, le seul document historique carthaginois de quelque étendue qui soit parvenu jusqu'à nous.

« Les Carthaginois décrétèrent qu'Hannon navigue-

1. Dans l'édition des *Petits géographes grecs* de la collection Didot.

rait au delà des Colonnes d'Hercule, et qu'il fonderait des colonies avec les Libyphéniciens. Il partit, emmenant avec lui une flotte de soixante grands vaisseaux, une quantité d'hommes et de femmes, au nombre de trente mille, des provisions et toutes les choses nécessaires à la colonisation.

« Après avoir franchi le détroit, nous naviguâmes durant deux jours, et fondâmes une première ville du nom de Thymiatérium (aujourd'hui Mamoura); il y avait à ses pieds une grande plaine. De là nous fîmes voiles vers l'ouest, vers le cap libyen de Soloïs (cap Cantin), garni d'arbres de toutes parts. Après y avoir élevé un temple à Neptune, nous nous dirigeâmes vers l'est pendant une demi-journée, et trouvâmes alors des marais qui bordaient le rivage de la mer et étaient remplis de grands roseaux. On y voyait des éléphants et d'autres animaux herbivores en grand nombre. Après une journée de navigation, les marais cessèrent, et à partir de ce point nous construisîmes sur le littoral plusieurs villes, que nous nommâmes le Mur des Cariens (Agouz), Gytté (Mogador), Acra (Agader)[1], Mélite (Ouady Messa) et Arambys (Araouas).

« En partant de ces lieux, nous arrivâmes au grand fleuve Lixus (Ouad Draah), qui descend de la Libye. Sur ses bords habite un peuple nomade, les Lixites, qui faisaient paître leurs troupeaux; nous y fîmes quelque séjour en contractant avec eux alliance. Au-dessus d'eux vivaient des nègres sauvages, occupant un pays montagneux et rempli de bêtes féroces, où le Lixus prend sa source. Dans les montagnes habitent aussi des hommes

1. Nous avons ici, comme dans le plus grand nombre des cas dans ce périple, la traduction grecque du nom carthaginois donné par Hannon à la ville qu'il fondait; mais pour cette cité Polybe nous fait connaître l'appellation originale : Rus-addir.

d'une figure étrange (probablement de grands singes anthropomorphes, tels que les chimpanzés ou les gorilles), troglodytes, que les Lixites dépeignaient comme plus légers à la course que des chevaux.

« Nous prîmes des interprètes parmi les Lixites, et nous longeâmes pendant douze (?) jours une côte où s'étendait le désert. De là (du cap Blanc) nous nous portâmes vers l'est, et après une journée nous rencontrâmes au fond d'un golfe une petite île ayant cinq stades de circuit (l'île d'Arguin). Nous y établîmes des colons, en lui donnant le nom de Cerné... Il fallait le même temps de navigation pour aller des Colonnes d'Hercule à Cerné que de Carthage au détroit.

« Nous arrivâmes ensuite à une lagune où se déverse un grand fleuve appelé Chrétès (la rivière de Saint-Jean) et où sont trois îles plus grandes que Cerné... Le rivage était dominé par de hautes montagnes, remplies d'hommes sauvages et vêtus de peaux de bêtes, qui nous lancèrent des pierres et nous empêchèrent d'aborder. En continuant notre route, nous parvînmes à un autre fleuve, grand et large (le Sénégal), rempli de crocodiles et d'hippopotames. Nous rebroussâmes chemin, et nous retournâmes à Cerné.

« Repartant de ce point dans la direction du sud, nous longeâmes la côte pendant douze jours. Toute la contrée était habitée par des nègres qui, en nous voyant arriver, prenaient la fuite. Ils parlaient un langage inintelligible, même pour les Lixites qui nous accompagnaient. Le dernier jour, nous abordâmes à des montagnes élevées, couvertes de forêts de diverses espèces de bois odoriférants (le cap Vert). Nous naviguâmes deux journées plus loin, et nous vînmes dans un très-grand golfe (l'estuaire de la Gambie), ayant des deux côtés un terrain plat, sur lequel nous vîmes brûler partout, la nuit, des feux à une certaine distance, et à une élévation plus ou

moins grande. » Le voyage d'Hannon avait lieu vers le commencement de l'été; à cette époque, les habitants de la côte d'Afrique ont l'habitude d'incendier les herbes desséchées par le soleil pour fertiliser leurs terres. Ces incendies se propagent rapidement et sur d'immenses espaces. Nous allons désormais les voir mentionnés presque constamment dans la relation; les navigateurs carthaginois n'en connaissaient pas la cause, et ils leur parurent un phénomène terrible.

« Ayant fait de l'eau, nous côtoyâmes encore les rives pendant cinq jours, et nous entrâmes dans un vaste golfe, que nos interprètes appelaient la Corne de l'Ouest (le golfe où se déversent le Rio Geba et le Rio Grande). Il y avait, dans ce golfe, une grande île dans laquelle se trouvait une lagune, qui, à son tour, renfermait une petite île (l'île de Harang).

« Nous abordâmes en ce lieu, où nous ne vîmes, le jour, que des forêts, mais la nuit beaucoup de feux; et nous entendîmes le son de flûtes, de cymbales, de tambourins et un bruit effroyable. La terreur s'empara de nous, et nos devins nous ordonnèrent de quitter l'île. » Tous les voyageurs ont constaté la passion des populations noires pour le chant, la danse et les réjouissances bruyantes; mais elles ne s'y livrent que la nuit, à cause de l'ardeur du soleil dans leurs contrées. Toutes ces circonstances incomprises des explorateurs carthaginois, et qui leur inspiraient une terreur superstitieuse, mais qu'ils ont notées avec une extrême précision sur leur journal de bord, sont la meilleure garantie de la parfaite véracité de la relation d'Hannon, sans contredit la plus précieuse relation de voyage maritime que nous ait léguée l'antiquité. Elle fait grand honneur à l'esprit et au soin d'observation des marins de Carthage.

« Nous mîmes à la voile, et nous passâmes près d'une contrée brûlante, nommée le pays des Aromates (la côte

des Bissagos) ; elle était pleine de feux qui descendaient comme des fleuves jusqu'à la mer. Cette terre était inaccessible à cause de la chaleur. La crainte nous fit encore quitter promptement ces parages.

« Pendant quatre jours en mer, nous aperçûmes, la nuit, les côtes couvertes de feux. Nous vîmes, au milieu de ce pays, un feu énorme qui semblait toucher jusqu'aux étoiles. Au jour, nous y distinguâmes une montagne très-élevée, qu'on appelle le Char des Dieux (le mont Sagrès à l'entrée de la côte de Sierra Leone). Durant trois jours encore, nous longeâmes les incendies, et nous arrivâmes, enfin, dans un golfe nommé Corne du Sud (le golfe de Sherboro). Dans ce golfe était une île, pareille à celle que nous avions déjà rencontrée, avec une lagune, et dedans une autre île remplie d'hommes sauvages. La plupart étaient des femmes aux corps velus, que nos interprètes appelaient des Gorgones. Nous ne pûmes pas attraper les hommes, ils s'enfuirent dans les montagnes et se défendirent avec des pierres Quant aux femmes, nous en prîmes trois, qui mordirent et égratignèrent leurs conducteurs et ne voulurent pas les suivre. Nous les tuâmes et nous leur ôtâmes la peau, que nous apportâmes à Carthage ; car nous ne pûmes aller plus loin, faute de provisions. » Les hommes sauvages qu'Hannon et ses compagnons trouvèrent dans l'*île de* Sherboro étaient de ces grands et redoutables singes anthropomorphes, si nombreux encore aujourd'hui au Gabon, que nos naturalistes appellent gorilles, par suite d'une leçon erronée, qui s'est substituée au nom de Gorgones ou Gorgades dans le manuscrit du périple.

III. — Tandis qu'Hannhn explorait ainsi la côte occidentale d'Afrique jusqu'au 8e degré de latitude, Himilcon, également envoyé par le Sénat de Carthage, fran-

chissait les Colonnes d'Hercule et naviguait aussi sur l'Atlantique, mais dans la direction opposée, car il allait reconnaître les côtes occidentales de l'Espagne et de la Gaule jusqu'aux Iles Britanniques. Les Carthaginois voulaient, en effet, reprendre avec activité le commerce avec cette contrée productrice de l'étain, que les Tyriens avaient jadis fréquentée, mais où ne se rendaient plus qu'un petit nombre de vaisseaux de Gadès, et sur la route de laquelle on manquait de renseignements suffisamment précis et complets. Ce n'était pas, à proprement parler, un voyage de découvertes, mais une exploration hydrographique et commerciale, comme les nations de l'Europe moderne en envoient encore sur les côtes des pays avec lesquels elles veulent nouer des relations.

Le rapport d'Himilcon n'a malheureusement pas été préservé, et nous devons déplorer cette perte, car il nous eût fourni les données les plus précieuses sur l'état d'une notable portion de notre pays à une époque pour laquelle les renseignements relatifs à la Gaule font totalement défaut. Quelques rares fragments seulement en ont été traduits et insérés dans le poëme latin de Festus Avienus.

Le voyage avait duré quatre mois, car on n'osait pas se lancer dans la pleine mer et y prendre la route directe des Iles Britanniques; on longeait constamment les côtes, et de si près, que la marche des navires était souvent retardée par les bas-fonds et les roseaux. On rencontrait fréquemment, dans ce trajet, des baleines, alors abondantes dans le golfe de Gascogne, d'où elles n'ont été chassées qu'au commencement du moyen âge par les pêcheurs basques.

Depuis Gadès jusqu'au Promontoire Sacré (le cap Saint-Vincent), il y avait un grand nombre d'établissements phéniciens fondés au temps de la prospérité de

Tyr. Sur la côte occidentale et septentrionale d'Espagne, on n'en rencontrait plus ; mais les habitants se montraient sympathiques aux Carthaginois, dont les navires trouvaient de nombreux ports où relâcher. Il n'en était pas de même sur la côte inhospitalière du golfe de Gascogne ; la navigation y était fort dangereuse, et il fallait la faire tout d'une traite jusqu'au pays des Namnètes (Nantes). Là les bâtiments partis de Gadès ou de Carthage trouvaient, à l'embouchure de la Loire, un port sûr, où ils pouvaient se mettre à l'abri, se ravitailler et faire des préparatifs nécessaires à la suite du voyage. De plus, les produits de toute la Gaule centrale, baignée par la Loire et par ses affluents, arrivaient en foule par la voie du fleuve chez les Namnètes. Leur cité était donc le siége d'un très-grand commerce, et avait pris une importance exceptionnelle par la fréquentation des trafiquants chananéens et gaditains, dès le temps où la suprématie des mers appartenait encore à Tyr même.

De chez les Namnètes, on se rendait, en rasant la côte de l'Armorique, chez les Vénètes (Vannes), où l'on faisait une dernière relâche avant de quitter le rivage et de se lancer enfin dans la pleine mer. Là encore avait lieu un trafic considérable, et l'exemple des Tyriens, puis des Carthaginois, y apprit bientôt aux habitants l'art de la navigation. Aussi les Vénètes possédaient-ils de grandes richesses, et plus tard César trouva chez eux une flotte considérable et bien exercée, comme n'en pouvait montrer aucune autre nation gauloise. De la baie du Morbihan, les vaisseaux gagnaient l'île de Sein, si célèbre dans les traditions druidiques, et de là piquaient directement sur les îles Œstrymiques ou Cassitérides, les Sorlingues de nos jours, voisines de la côte de Cornouailles, si riches en mines de toutes sortes de métaux et particulièrement d'étain. Les habitants de ces

îles, nombreux, fiers et industrieux, s'occupaient exclusivement du commerce et passaient la mer dans des canots de cuir. En deux jours, on gagnait de ces parages l'Ile Sainte, habitée par les Hiberniens (l'Irlande), et en moins de temps encore, les côtes de l'île d'Albion (l'Angleterre). Les avantages de cette situation, presque également à portée de l'Irlande et de l'Angleterre, et le désir d'éviter la navigation, toujours si difficile, de la Manche, avaient fait choisir, par les Tyriens, les Sorlingues, comme dernier terme de leurs voyages dans cette direction; il en était encore ainsi du temps d'Himilcon. Les canots des indigènes y apportaient les métaux des contrées voisines, et les marchands chananéens donnaient en échange diverses sortes de marchandises, principalement des tissus, des armes de bronze, des poteries et du sel.

IV. — Le voyage d'Himilcon fut le signal d'une reprise du commerce avec les Iles Britanniques, qui se développa sur une échelle beaucoup plus grande que par le passé, et dont la route, désormais bien connue, fut sillonnée par de nombreux vaisseaux. Ce trafic ne se ralentit que lorsque les désastres commencèrent pour Carthage, par suite de ses luttes avec les Grecs de Sicile. Bientôt les Carthaginois ne se contentèrent plus, comme leurs prédécesseurs tyriens ou gaditains, de s'arrêter aux îles Cassitérides. Ils allèrent chercher directement les métaux sur la côte de Cornouailles, et Strabon dit que les contacts avec les machands étrangers y devinrent si habituels qu'ils influèrent sur les mœurs des habitants de la contrée. Ils se mirent aussi à fréquenter les ports de l'Irlande, car toutes les traditions de cette île parlent d'établissements phéniciens considérables qui s'y fondèrent, et les relations commerciales intro-

duisirent l'alphabet chananéen de vingt-deux lettres dans les usages des Hiberniens.

L'expédition d'Hannon n'eut pas de moindres résultats. Aussitôt après son retour, de nouvelles troupes de Libyphéniciens furent transportées dans la région fertile où il avait fondé ses établissements, et toute la contrée du détroit au cap Noun fut colonisée. On y bâtit près de 300 villes sur le littoral et même dans les terres. Mais ces villes n'eurent pas une très-longue durée. Ne recevant plus de secours de la métropole pendant les guerres de Sicile, elles furent presque toutes prises et détruites par les indigènes, Les plus importantes, avec les villes fondées par Hannon, étaient Tingis (Tanger), Zilis (Azila), Lixus (El-Arisch), Moulelacha (Moulla Bou-Sallam), Sala (Rabat), Hermæum (Fedala), Pæna (Dar el Beida), Rusibis (Masaghan) et Gannarium (Aglaou), toutes localités qui appartiennent actuellement au Maroc.

L'établissement de Cerné ou de l'île d'Arguin devint fort considérable. Tous les ans une flotte de marchands s'y rendait et une grande foire se tenait sur le rivage du continent, en face de l'île. Les indigènes de la contrée, que Scylax décrit comme des pasteurs au teint noir, à la longue chevelure, à la taille élevée, cavaliers et tireurs exercés, traits auxquels on ne saurait méconnaître des Touaregs, y accouraient en foule. Le commerce se faisait par échanges. Les Carthaginois apportaient des parures de femmes, des harnais, des coupes de métal ciselées, des poteries, du vin et du lin d'Égypte; les indigènes donnaient en retour des dents d'éléphants, des cuirs, de la laine et des peaux d'animaux féroces. Le contact avec les marchands de Carthage finit par les civiliser à ce point qu'ils abandonnèrent la vie nomade et se bâtirent une ville dans le voisinage de Cerné. Le comptoir fondé par Hannon joignait à ce commerce des pê-

cheries extrêmement lucratives. Les poissons étaient salés et portés à Carthage, où on les estimait tellement qu'il était, dit-on, défendu de les transporter plus loin.

Les vaisseaux et les marchands de Carthage se mirent même à fréquenter régulièrement des parties de la côte plus éloignées que l'île d'Arguin, au moins le Sénégal, où commencent les districts aurifères, sinon Sierra Leone ou le Dahomey. C'est en effet à ces régions équatoriales de l'Afrique que se rapporte un curieux passage d'Hérodote. « Les Carthaginois affirment qu'en dehors des colonnes d'Hercule, sur les côtes de la Libye, il existe des pays habités. Ils ajoutent qu'ils y abordent avec des navires de commerce, et que, lorsqu'ils sont arrivés, ils déposent sur le rivage leurs marchandises; ils remontent ensuite dans les vaisseaux et font paraître de la fumée. Les naturels du pays, avertis par ce signal, accourent au bord de la mer, placent à côté des marchandises la quantité d'or qu'ils offrent en échange, puis se retirent dans l'intérieur. Les Carthaginois reviennent, et si l'or qui leur est offert leur paraît payer la valeur de la marchandise, ils la laissent et emportent l'or. Si le prix ne leur semble pas convenable, il remontent dans leurs vaisseaux et attendent tranquillement de nouvelles offres. Les indigènes reparaissent et ajoutent une certaine quantité d'or, jusqu'à ce que l'on soit satisfait de part et d'autre. » Ce singulier mode de commerce est encore celui que l'on emploie avec certaines peuplades nègres.

V. — Fréquentant ainsi les côtes occidentales de l'Afrique, les Carthaginois ne pouvaient manquer de découvrir sur leur route les îles Canaries. Le nom de Junonia que Lancerotte porte dans Ptolémée suffit à prouver qu'ils y avaient un établissement, car c'est à Junon que les Grecs et les Romains assimilaient Tanith,

la grande déesse de Carthage. Mais ils se plaisaient à répandre les bruits les plus étranges et les plus effrayants sur ces îles, comme sur tous les pays avec lesquels ils étaient seuls à commercer, pour en éloigner la concurrence. On le reconnaît dans la description fantastique que Festus Avienus, d'après les sources carthaginoises, donne de Ténériffe, de son volcan et de ses tremblements de terre. « En dehors des Colonnes d'Hercule, *dit-il*, est une île flottant au milieu de l'Océan, riche en herbes et consacrée à Saturne (le Baal-Hamon de Carthage); la nature s'y montre d'une manière redoutable, car, lorsqu'un vaisseau en approche, les vagues de la mer qui l'environne se déchaînent avec impétuosité, ébranlent l'île elle-même et la font tressaillir d'épouvante, tandis que l'océan conserve le calme d'un lac. » Il résulte même d'un passage formel de Scylax[1] que les Carthaginois essayèrent de pousser plus loin dans l'ouest et parvinrent jusqu'à la Mer des sargasses; mais la masse énorme d'herbes dont la surface des flots était couverte leur fit croire qu'il y aurait péril à s'y aventurer, et ils rebroussèrent chemin, laissant à Christophe Colomb la gloire de découvrir le Nouveau Monde.

Diodore[2] fournit des détails très-précis sur une grande île, admirablement fertile, arrosée par des cours d'eau considérables, que les navigateurs carthaginois découvrirent aussi à la même époque, antérieurement aux guerres de Sicile, dans l'Océan occidental. Il en donne, d'après leurs historiens, une longue et poétique description, dans laquelle plusieurs traits caractéristiques ont fait reconnaitre avec certitude Madère. Le bruit de la découverte de cette île heureuse étant parvenu jus-

1. *Peripl.* 112.
2. Diod. Sic. V, 20 et 21.

qu'à d'autres peuples, les Étrusques tentèrent de s'en emparer ; mais les Carthaginois ne le souffrirent pas et en surveillèrent les abords avec leur jalousie ordinaire. Ils la considéraient, dit-on, comme un asile où ils pourraient se retirer si jamais leur cité succombait dans quelque guerre, comme les Tyriens s'étaient retirés à Carthage. En attendant, comme elle était inhabitée, ils y envoyèrent des colons, qui y prospérèrent[1]. Après la ruine de Carthage, Gadès continua à commercer avec cette île jusqu'au temps de Sertorius. On raconte même que ce grand homme, dans la période de ses revers, ayant vu un navire qui en revenait, songeait à y chercher un refuge, lorsqu'il fut frappé par le poignard de Perpenna.

§ 9. — Asdrubal fils de Magon. — Premier traité de Carthage avec Rome. — Préparatifs de la guerre de Sicile.

(535-500.)

I. — Magon était mort peu de temps après la soumission de la Sardaigne, laissant deux fils, Asdrubal et Hamilcar, qui furent les continuateurs de sa gloire. L'aîné, Asdrubal, lui succéda dans le commandement général des troupes. Il fut onze ans comme suffète à la tête des forces militaires de la république, en compléta l'organisation, s'empara de l'île de Lipara, qui dominait le détroit de Messine et le littoral du midi de l'Italie ; enfin il fut tué, vers 520, dans la Sardaigne, où il achevait la conquête des parties de l'île demeurées encore indépendantes. Son frère Hamilcar fut investi du généralat.

1. Aristot. *De mirab. auscult.* 85.

Pendant le cours des exploits d'Asdrubal, Carthage fut un moment menacée par un grand péril extérieur. Cambyse, vainqueur de l'Égypte, voulut tenter une expédition pour soumettre à son sceptre la florissante république dont les richesses tentaient son insatiable cupidité. Nous avons déjà raconté comment le refus de la portion de sa flotte fournie par les cités de la Phénicie de marcher contre la fille de Tyr vint arrêter la réalisation de son projet.

II. — Les Carthaginois entretenaient un commerce actif avec l'Italie et exerçaient sur ses côtes, suivant l'usage des peuples maritimes de l'antiquité, de fructueuses pirateries. Tout devait les y inviter : la position, la fertilité du sol, et la richesse des habitants. Mais ils n'étaient pas parvenus à y former d'établissements. Du nord au midi de la péninsule italique, les rivages étaient occupés par des peuples navigateurs et commerçants, Etrusques, Romains ou Latins et Grecs, qui connaissaient trop bien leur intérêt pour souffrir que les Carthaginois y prissent pied. Comme ils guettaient toujours avidement l'occasion de s'y glisser et en attendant infestaient de leurs rapines les localités riveraines, Étrusques et Romains cherchèrent à conclure avec eux des traités, par lesquels on s'engageait à renoncer à la piraterie et à ne pas essayer de former d'établissements sur le territoire les uns des autres.

Les traités en grand nombre passés avec les Etrusques, et dont parle Aristote, n'ont pas été conservés. Mais Polybe [1] rapporte le texte du premier traité conclu entre les Carthaginois et les Romains, en 509 av. J.-C., un an après l'expulsion des Tarquins, sous le consulat de Junius Brutus et de Marcus Horatius. Polybe l'a tra-

1. Polyb. III, 22

duit en grec sur l'original latin le plus exactement qu'il lui a été possible; « car, dit-il, la langue latine de ces temps est si différente de celle d'aujourd'hui, que les plus habiles ont bien de là peine à entendre ce vieux langage. »

« Entre les Romains et leurs alliés, d'une part, et les Carthaginois et leurs alliés, d'autre part, il y aura alliance aux conditions suivantes :

« Ni les Romains ni leurs alliés ne navigueront au-delà du Beau Promontoire (le cap Bon), s'ils n'y sont poussés par la tempête, ou contraints par leurs ennemis. En cas qu'ils aient été poussés malgré eux, il ne leur sera permis d'y rien acheter ni d'y rien prendre, sinon ce qui sera précisément nécessaire pour le radoub de leurs vaisseaux ou pour offrir des sacrifices aux dieux, et ils en partiront au bout de cinq jours. Ceux qui y viendront faire le commerce ne pourront conclure aucune négociation, si ce n'est en présence d'un crieur et d'un greffier. Il en sera de même pour tout ce qui se vendra en Afrique ou dans la Sardaigne. Si quelques Romains abordent dans la partie de la Sicile qui est soumise aux Carthaginois, ils y jouiront des mêmes droits que les Carthaginois.

« Les Carthaginois, de leur côté, n'inquiéteront en aucune manière les Antiates, les Ardéates, les Laurentins, les Circéens, les Terraciniens et aucun des peuples latins qui obéissent aux Romains. S'il y en a même quelques-uns qui ne soient pas sous la domination romaine, les Carthaginois n'attaqueront pas leurs villes. S'ils en prennent quelqu'une, ils la rendront intacte aux Romains. Ils ne bâtiront aucune forteresse dans le pays des Latins. S'ils y entrent à main armée, ils n'y passeront pas la nuit. »

Ce traité, dont la simplicité et la précision sont remarquables, montre que, sous le consulat du premier Bru-

tus, il y avait déjà des Romains qui s'appliquaient au commerce, que la marine ne leur était pas inconnue, que l'usage des vaisseaux marchands était commun chez eux, et qu'ils faisaient des voyages d'assez long cours, puisqu'ils allaient jusqu'à Carthage. La proue de navire empreinte sur les premières monnaies de Rome n'était donc pas un vain symbole, et M. Mommsen a eu raison de dire que le négoce maritime eut beaucoup plus de part qu'on ne le croit généralement au premier développement de Rome sous les rois. En même temps les précautions méticuleuses prises pour fermer aux Carthaginois l'accès du Latium prouvent combien était grande la crainte de les voir s'y établir.

III. — Les dernières années du VIe siècle furent pour Carthage des années de paix. Ce fut alors que la république, voyant la manière dont Aryandès, satrape d'Égypte, avait traité Barcé, et craignant une attaque de sa part, se hâtèrent d'envoyer un tribut à Darius fils d'Hystaspe et de reconnaître la suzeraineté du roi de Perse, qui, vu la distance, était purement nominale et ne les engageait à rien.

Mais ces années de paix furent employées en immenses préparatifs de guerre sous la direction d'Hamilcar. Les Carthaginois méditaient de compléter la conquête de la Sicile et d'en expulser complétement les Grecs. Aussi, lorsqu'à l'aurore des guerres médiques les monarques achéménides leur proposèrent de combiner leurs opérations dans ce pays avec celles qu'ils allaient eux-mêmes entreprendre en Grèce, d'attaquer ainsi la race hellénique de deux côtés à la fois et de l'écraser sous la coalition de toutes les forces du monde oriental, les Carthaginois répondirent avec empressement à ces propositions, et les grandes guerres de Sicile commencèrent en même temps que les guerres médiques.

Mais le plan d'après lequel nous avons établi les bornes de ce Manuel nous oblige à nous arrêter ici, au moment où s'ouvre la période la mieux connue de l'histoire de Carthage. Il faut nous contenter d'avoir raconté l'époque généralement la plus ignorée de ses annales, et d'avoir montré comment se forma graduellement une puissance que l'on voit d'ordinaire apparaître tout d'un coup dans l'histoire, déjà complétement constituée et en possession d'énormes ressources.

CHAPITRE VI

INSTITUTIONS ET MŒURS DE CARTHAGE.

§ 1. — Gouvernement.

I. — Nous ne connaissons le gouvernement de Carthage que par les écrivains grecs et latins. Les notions qu'ils fournissent sont bien incomplètes, et surtout ils ne nous ont conservé aucune des appellations originales des différentes institutions de cette grande cité, à part celle des suffètes ; aussi est-on contraint d'y tout désigner par des noms grecs. Mais sous ce vêtement étranger *on peut* se rendre compte des principaux rouages du mécanisme gouvernemental, et de l'esprit qui avait présidé à son organisation.

Fondée par l'émigration du parti aristocratique de Tyr, Carthage demeura toujours fidèle dans son gouvernement aux principes de ses premiers auteurs. C'était, comme Rome au temps où elles entrèrent en lutte, une grande république aristocratique. Toutefois, l'aristocratie de Carthage ne formait pas une noblesse héréditaire fondée sur de vieux souvenirs de gloire et de conquête ;

elle tirait, en général, son origine et son éclat de l'étendue de la fortune. « On pense à Carthage, dit Aristote [1], que celui qui veut exercer une fonction publique doit avoir non-seulement de grandes qualités, mais encore de grandes richesses. » D'ailleurs, les magistratures n'étant point rétribuées, et, entraînant naturellement de grandes dépenses, les riches étaient à peu près les seuls qui pussent y aspirer. Et comme, dans un État essentiellement commerçant, les fortunes étaient très-mobiles, l'aristocratie carthaginoise devait se renouveler sans cesse. Mais le pouvoir et l'influence politiques se perpétuaient là où les richesses, honorées par de grands talents et par de grandes vertus civiques, assuraient à certains noms le crédit et la popularité. C'est ainsi que la famille de Magon, celles de Hannon le Grand et des Barca furent en possession de fournir à la république, pendant plusieurs générations, des administrateurs, des magistrats et des chefs d'armée.

Néanmoins, quels que fussent le pouvoir et l'influence de ces maisons, la constitution de Carthage ne fut jamais complétement aristocratique; l'élément monarchique et l'élément populaire s'y trouvaient représentés, l'un par les deux suffètes, l'autre par l'assemblée du peuple.

II. — Les suffètes (*schophetim*), que l'on a comparés avec assez de raison aux rois de Sparte et aux consuls de Rome, différaient des uns et des autres en ce que cette dignité n'était point héréditaire dans deux familles comme à Sparte, et qu'elle n'était point annuelle comme à Rome. Ils étaient, en général, choisis dans les grandes familles de la république, parmi les membres les plus influents du sénat; mais il fallait que leur élection fût

1. *Polit.* II, 11.

ratifiée par le peuple. Les suffètes exerçaient une haute influence et avaient une grande autorité. Quoique parfois on les voie prendre en main le commandement des armées de terre et de mer, ce commandement n'était point inhérent à leurs fonctions ; et tout porte à croire, au contraire, que l'on abandonnait plus volontiers aux suffètes ce qui concernait l'administration civile. C'étaient eux qui présidaient le sénat et qui dirigeaient ses délibérations. Du reste, leurs attributions exactes nous sont assez mal connues. La durée de leur magistrature ne l'est pas davantage ; il paraît, toutefois, que le pouvoir des suffètes était viager.

Après les suffètes, les généraux occupaient le premier rang dans la république. C'était ordinairement le sénat, et quand le conseil des Cent eut été organisé, cette section du sénat, qui nommait les généraux ; mais un vote populaire ratifiait ensuite l'élection. Quelquefois l'armée se permettait de proclamer un général, mais cette nomination irrégulière était soumise à la sanction du sénat et du peuple.

Les Carthaginois adjoignaient à leurs généraux quelques membres du sénat, qui, munis de pleins pouvoirs, traitaient ensemble des affaires d'État, contractaient des alliances, etc., mais laissaient le général en chef maître absolu des opérations militaires. La plus grande responsabilité pesait sur lui, et il n'était pas rare de le voir, après la campagne, expier par la mort les fautes qu'il avait commises et les revers qu'il avait éprouvés. « Dans les nominations des généraux comme dans celles des suffètes, dit Aristote, les Carthaginois s'attachent à deux choses, au crédit et aux richesses. »

III. — Mais la réalité du pouvoir appartenait au sénat, c'est-à-dire à une assemblée permanente composée des hommes qui atteignaient un certain degré de fortune.

C'était le sénat qui avait en fait toute la haute direction des affaires publiques. Formé sur le type de l'ancien sénat de Tyr [1], il se composait de même de 300 membres, représentant les trois tribus entre lesquelles les citoyens étaient répartis. Ce sénat exerçait le même pouvoir que le sénat romain. Toutes les transactions avec l'étranger lui étaient confiées. Les suffètes, qui le présidaient, y faisaient des rapports ; il recevait les ambassadeurs ; il délibérait sur toutes les affaires de l'État, et son autorité était si grande qu'il décidait même de la guerre et de la paix, quoique, pour la forme, la ratification dépendît quelquefois du peuple.

Le sénat de Carthage avait donc toutes les attributions des assemblées souveraines, le pouvoir législatif et la direction suprême du gouvernement ; mais de plus, par ses comités, il exerçait, en droit et en fait, la part la plus considérable du pouvoir exécutif. Un premier comité permanent de trente membres, dix des sénateurs de chaque tribu, réglait l'ordre du jour du sénat, préparait les délibérations et soumettait à un examen préalable les projets présentés, avant qu'ils n'arrivassent à l'assemblée générale. C'était d'ordinaire ce comité qui était délégué pour les négociations internationales les plus importantes. Au-dessus siégeait un conseil des Dix, élu par le sénat dans son propre sein, qui contrôlait les actes des suffètes, veillait à toutes les parties de l'administration et constituait la véritable autorité constamment dirigeante, à côté de laquelle le pouvoir des suffètes, nominalement très-étendu, n'était dans la réalité que peu de chose. Ce sont bien évidemment les membres de ce conseil que Malchus fit mettre à mort après être entré de vive force dans Carthage.

Telle était l'organisation première apportée de Tyr

1. Voy. Movers. *Phœnizische Alterthum*, t. I, p. 481-508.

par les fondateurs de Carthage. Plus tard l'existence du comité des Trente et du conseil des Dix ne parut pas encore suffisante à l'ombrageuse jalousie des aristocrates. « La famille de Magon, dit Justin [1], menaçant la liberté par sa trop grande puissance, on choisit parmi les sénateurs cent juges, qui eussent à demander compte de la conduite des généraux à leur retour, pour que ceux-ci se conduisissent de manière à ne pas se commettre avec les lois et les tribunaux du pays. » Le conseil des Cent, qui devint désormais permanent et compta parmi les rouages essentiels du gouvernement, est appelé par les écrivains grecs *gérusia*, par opposition à l'assemblée générale du sénat. C'était un tribunal suprême, chargé de faire la police de l'État, de juger les magistrats et les généraux prévaricateurs; les suffètes eux-mêmes étaient soumis à sa juridiction. « Un tel tribunal, dit Heeren, est tout à fait conforme à l'esprit d'une république aristocratique, où la police est le principal soutien du gouvernement; mais il ne dégénère que trop facilement en espionnage et en tyrannie, comme on l'a vu à Venise. » C'est aussi ce qui arriva à Carthage. Le conseil des Cent finit par se réserver la connaissance des affaires les plus importantes et par s'arroger le droit de décider dans les grandes circonstances. Dans les derniers temps de la république, il était devenu un instrument d'insupportable oppression, qu'Annibal dut réformer violemment.

Heeren cite l'exemple de Venise comme analogue à celui de Carthage; il y aurait en effet un parallèle des plus curieux à faire entre ces deux grandes républiques marchandes et guerrières; l'une dans l'antiquité, l'autre dans le moyen âge. Elles eurent des rôles semblables, une puissance maritime et coloniale toute pareille; le même esprit dirigeait leur constitution. Aussi les

1. XIX, 2

mêmes conditions de vie et les mêmes principes aristocratiques y produisirent-ils des gouvernements organisés exactement de la même manière. Venise nous offre dans son doge, souverain viager surveillé et annulé par les précautions minutieuses de la jalousie aristocratique, dans son sénat, dans son conseil des Dix, investi de l'autorité suprême et dictatoriale, supérieur au doge lui-même qui tremblait devant lui, enfin dans son inquisition d'État, la reproduction fidèle et complète du gouvernement de Carthage, à tel point qu'on l'en croirait soigneusement copié si l'on ne savait pas que ceux qui constituèrent la reine de l'Adriatique n'étaient pas en mesure de connaître l'organisation de la rivale de Rome.

IV. — Il y avait cependant aussi à Carthage des assemblées populaires, non de tout le peuple, mais seulement des *timuques*, c'est-à-dire des citoyens possédant le degré de fortune auquel était attachée la jouissance des droits politiques. Dans certains cas l'intervention de cette assemblée était nécessaire. Quand les pouvoirs supérieurs, le sénat et les comités d'un côté, les suffètes de l'autre, n'étaient pas d'accord, c'était le peuple qui décidait. L'assemblée populaire ne pouvait donc qu'approuver ou rejeter les propositions qui lui étaient faites; mais on ne voit nulle part qu'elle ait eu, en quoi que ce soit, le droit d'initiative.

Il se forma, il est vrai, dans les derniers temps un parti populaire, nombreux, puissant, qui avait ses représentants dans le sénat, exerça une grande influence sur les affaires, soutint les Barca contre leurs adversaires et les maintint longtemps au pouvoir. Mais ce parti ne put consommer la révolution qu'il paraît avoir rêvée. Aussi, loin de consolider la fortune de Carthage en assurant l'intervention régulière du peuple dans le

gouvernement, il n'ajouta qu'une nouvelle cause de désordre à celles qui existaient déjà; il ne fit que hâter la décadence de la république.

V. — En parlant du gouvernement de Carthage, il n'est guère possible de passer sous silence ces réunions politiques, ordinairement suivies de festins, que les écrivains grecs désignaient sous le nom de *syssities*[1]. « Les Carthaginois, dit un ancien historien, Théodore Métochite, traitent leurs affaires de nuit, et à cet effet se réunissent en société le soir. » Qui ne reconnaît, dans cette institution, des associations politiques à peu près semblables aux clubs modernes de l'Angleterre? Il est probable que c'était dans ces réunions que se préparaient d'avance les projets de lois et décrets qui devaient être ensuite soumis aux délibérations de l'assemblée. Ce qui est certain, c'est que, d'après Polybe, les grands prenaient assez souvent des résolutions en secret et en dehors des assemblées régulières. A plusieurs reprises dans l'histoire on voit les clubs de Carthage exercer une influence considérable sur les affaires politiques.

VI. — Ce qui fit la force de l'organisation romaine, ce qui assura sa longue durée, ce fut la politique que le sénat adopta à l'égard des peuples vaincus, et la manière dont il régla leurs rapports avec la métropole. Ce fut en les constituant dans une vaste hiérarchie où chacun d'eux jouissait de certains droits, de certains avantages qui les rapprochaient plus ou moins de la condition du peuple-roi, qu'il parvint à créer cette puissante unité où résidaient la grandeur et la solidité de l'empire. Carthage aurait pu rattacher ainsi les unes aux autres, et

1. Aristot. *Polit.* II, 11.

toutes à la métropole, les nations qu'elle avait soumises; mais il semble, au contraire, qu'elle n'ait vu dans ses sujets que des peuples à exploiter, qu'une source plus ou moins abondante, non de puissance, mais de revenus.

Loin de leur conférer des droits, des priviléges, elle les traitait, en général, avec une extrême rigueur. Elle leur faisait payer de lourds impôts, qu'elle percevait durement. Les gouverneurs qu'elle déléguait pour administrer les villes et les provinces sujettes, et qui réunissaient d'ordinaire entre leurs mains le pouvoir militaire et le pouvoir civil, devaient avant tout faire entrer de grosses sommes dans le trésor. Les habitants des campagnes ne trouvaient pas beaucoup plus de douceur dans leurs maîtres; en plusieurs circonstances, on enleva aux cultivateurs jusqu'à la moitié de leurs revenus. Un historien moderne dit avec raison que, pour comprendre tout ce que cette tyrannie mercantile avait d'oppressif, il faut regarder le gouvernement de Venise, lire les statuts des Inquisiteurs d'État et connaître la manière despotique et bizarre dont s'exerçait au Pérou le monopole espagnol, lorsqu'on y portait les marchandises de luxe rebutées de l'Europe, et que l'on forçait les pauvres Indiens d'acheter tout ce dont Madrid ne voulait plus. Il n'y a plus alors à s'étonner si, dès qu'un ennemi mettait le pied sur le sol de l'Afrique, les villes et les campagnes se soulevaient immédiatement et passaient de son côté. Les succès d'Agathocle en Afrique, ceux des Romains au commencement de la première guerre punique, s'expliquent aisément par cet état d'hostilité permanent auquel étaient, pour ainsi dire, condamnés les peuples soumis à la république.

Le gouvernement de Carthage était tout aussi dur, aussi tyrannique à l'égard des colonies. Elle les obligeait tantôt d'acheter et tantôt de vendre; elle les condamnait

à fermer leurs ports aux marchands étrangers, à venir chercher dans ceux de Carthage les produits des contrées lointaines, et c'est par cet odieux monopole qu'elle gagna les immenses richesses qui servirent d'abord à l'accroissement de sa puissance et furent ensuite la cause principale de sa ruine. « Rome, dit Heeren, avait assis sa grandeur sur un rocher, tandis que celle de sa rivale roulait sur un sable d'or. »

VII. — Le nombre des citoyens carthaginois qui servaient dans les armées n'était jamais considérable. Les peuples tributaires de l'Afrique, que Polybe appelle toujours Libyens, formaient l'élite des troupes. Ils combattaient à cheval ou à pied, et ils étaient le noyau de la grosse cavalerie et de la grosse infanterie. Ils portaient de longues piques, qu'Annibal changea, après la bataille de Trasimène, contre des armes romaines.

Mais la majeure partie de toute armée carthaginoise se composait de mercenaires étrangers, surtout d'Espagnols et de Gaulois. Les soldats ibériens étaient les plus disciplinés de tous ; ils faisaient ordinairement le service de l'infanterie de ligne. Ils portaient des habits blancs de lin avec des ornements rouges; une grande épée, qui pouvait tout à la fois percer et couper, était la principale de leurs armes. Les Gaulois jouaient plutôt le rôle d'enfants perdus. Pour combattre, ils se mettaient nus *jusqu'à* la ceinture, portaient de grands boucliers et des épées de fer doux à la pointe arrondie. Les Liguriens fournissaient aussi des soldats, et de très-bonne heure Carthage eut des mercenaires grecs à son service. Elle tirait ses frondeurs des îles Baléares, et ils surpassaient toutes les autres troupes légères de l'antiquité.

La force principale des armées de Carthage consistait en cavalerie légère, que la république tirait des tribus nomades placées en Afrique sur les deux côtés de son

territoire. Toutes ces tribus, depuis les Massyliens limitrophes jusqu'aux Maurusiens qui habitaient le Maroc actuel, avaient l'habitude de se battre dans les armées de Carthage et d'entrer à sa solde. La levée des troupes mercenaires était faite, en Afrique aussi bien qu'en Europe, par des sénateurs députés, qui pénétraient jusqu'aux contrées les plus lointaines. Les cavaliers numides couraient sur de petits chevaux non sellés, dressés aux évolutions les plus rapides. Une peau de lion ou de panthère leur servait à la fois de vêtement et de couche pour la nuit; et lorsqu'ils combattaient à pied, un morceau de peau d'éléphant était leur bouclier. Leur attaque était terrible, à cause de l'agilité de leurs chevaux; et la fuite n'avait rien de honteux pour eux, puisqu'ils fuyaient seulement pour faire une nouvelle attaque.

La grosse cavalerie se composait de Carthaginois, de Libyens, d'Espagnols et de Gaulois. Ce ne fut que tard, à l'exemple des successeurs d'Alexandre, que les Carthaginois eurent des éléphants dans leurs armées, dont ils devinrent un des moyens d'attaque les plus redoutables.

§ 2. — Commerce, industrie, agriculture.

I. — Nous avons indiqué déjà les principales directions du commerce de Carthage par mer ou par caravanes dans l'intérieur de l'Afrique. Ce commerce se faisait suivant la méthode phénicienne, exclusivement au moyen d'échanges. Aussi Carthage n'eut-elle de monnaies que fort tard, vers le IV[e] siècle, à l'imitation des Grecs. Les premières furent frappées en Sicile, pendant les grandes guerres dont cette île fut le théâtre, et pour la solde des corps de mercenaires.

Pour alimenter son commerce, Carthage avait d'immenses manufactures, qui fabriquaient toute espèce de produits. Car elle ne portait que des objets manufacturés sur son propre sol dans les pays barbares où elle trafiquait, et elle n'admettait pas qu'on en introduisît d'autres dans ses colonies. En retour, elle recevait des céréales, des métaux et les diverses matières premières qui étaient mises en œuvre dans ses fabriques. Dans la Grèce et l'Italie, les Carthaginois vendaient surtout des esclaves noirs, de l'ivoire, des bois précieux, tels que l'ébène, des pierres fines et des tissus, qu'ils faisaient avec une grande supériorité.

Le gouvernement de la république était si jaloux du monopole du commerce avec ses colonies, et si résolu d'empêcher par tous les moyens la concurrence, que les vaisseaux carthaginois avaient l'ordre de couler tout navire étranger qu'ils rencontreraient dans les eaux de la Sardaigne et au delà des Colonnes d'Hercule.

II. — La passion de l'agriculture n'était pas, chez les Carthaginois, moindre que celle du commerce. Les hommes les plus considérables de la république tenaient à honneur de s'adonner à cet art dans leurs riches domaines de la Zeugitane et de la Byzacène, et ils avaient fait de sa théorie une véritable science. Le territoire carthaginois était partout couvert de magnifiques plantations de vignes, d'oliviers et autres arbres fruitiers. On y voyait d'immenses prairies où paissaient de nombreux troupeaux de bœufs, de chevaux et de brebis. Enfin, de tous les côtés, le sol, bien cultivé, sillonné par de nombreux canaux d'irrigation, offrait l'aspect de la richesse unie à la beauté.

§ 3. — Littérature et arts.

I. — Les Carthaginois avaient une littérature nombreuse, mais presque toute pratique, telle que les instincts du peuple avaient dû l'inspirer. Après la destruction de la ville, la bibliothèque fut répartie entre les différents princes africains alliés des Romains. Mais une exception fut faite pour le fameux traité de Magon sur l'agriculture et l'économie rurale, qui fut porté à Rome et traduit en latin par Décimus Silanus. Il était divisé en vingt-huit livres. Tous les auteurs romains d'agronomie, Caton, Pline, Columelle, entre autres, ont fait de cet ouvrage le plus grand éloge, et ils en ont extrait de nombreuses citations, qui en donnent en effet la plus favorable idée, prouvent beaucoup de connaissances et de bon sens [1].

Carthage avait des historiens nationaux, que Salluste put consulter dans la bibliothèque du roi Hiempsal. Malheureusement rien n'en a été conservé jusqu'à nous. Elle eut aussi un philosophe, Asdrubal, qui alla étudier en Grèce et y porta le nom de Clitomaque.

II. — Les arts ne furent jamais en honneur chez ce peuple de marchands, avant tout préoccupé de la prospérité matérielle et de la richesse. Ses premiers édifices, ses premières œuvres durent être conformes à la tradition phénicienne et en reproduire tous les caractères distinctifs, avec plus de grossièreté. Plus tard, le contact avec les Grecs introduisit à Carthage les arts de la Grèce, qui y régnèrent bientôt sans partage, mais exercés presque exclusivement par des artistes grecs. C'est seu-

1. Les fragments de l'ouvrage de Magon sont rassemblés et traduits à la fin du tome IV de Heeren.

lement alors que l'histoire enregistre l'érection d'édifices considérables dans la cité punique et l'exécution de statues de quelque mérite. Les monnaies de Carthage sont aussi de travail purement grec [1].

§ 4. — Religion.

I. — La religion de Carthage, que la république porta dans toutes ses colonies, était celle de la Phénicie. Le couple des deux *Baalim* principaux, de ceux que l'on regardait comme veillant spécialement à la protection de la cité, se composait de Baal-Hamon, « Baal le brûlant, » dieu essentiellement solaire et igné, comme son nom l'indique, et de Tanith, la déesse céleste, l'une des formes de la déesse phénicienne dont le caractère lunaire et sidéral était le plus marqué. Les deux temples les plus considérables de la citadelle de Byrsa leur étaient consacrés. Les Grecs et les Romains les appelèrent Saturne et Junon. Un culte important était aussi rendu à Melkarth, assimilé par les Grecs à Hercule, le dieu protecteur de Tyr, qui avait un temple dans la ville basse, et dont l'adoration fut répandue dans tous les établissements carthaginois à l'étranger, comme elle avait été répandue antérieurement dans tous les établissements tyriens. Enfin, Esmoun, le huitième et le principal des *Cabirim*, dont les Grecs faisaient leur Esculape, avait un sanctuaire considérable sur la colline de Byrsa.

Plus tard cette religion s'altéra par le contact incessant des Carthaginois avec les Grecs dans les guerres de Sicile. Apollon eut un temple sur la place publique de Carthage, et la statue colossale en fut apportée à Rome

1. Sur les médailles de Carthage, voy. Müller, *Numismatique de l'ancienne Afrique*, t. II, p. 68-148.

après la prise de la ville. La république envoya même une fois des offrandes officielles au sanctuaire de Delphes. Après le désastre d'Himilcon devant Syracuse, les Carthaginois, attribuant leur malheur au courroux de Cérès et de Proserpine, les deux grandes divinités des Grecs de Sicile, en adoptèrent le culte et leur élevèrent un temple. Ce culte devint assez important pour que toutes les monnaies frappées à Carthage, à partir du IVe siècle, aient été marquées de la tête de Proserpine.

Il n'y avait pas en Afrique, comme en Asie, de corps particulièrement chargé du dépôt des traditions religieuses et de la célébration du culte. Les fonctions sacerdotales étaient remplies par les premiers personnages de l'État, qui les recherchaient pour les honneurs extérieurs dont elles étaient environnées. Elles étaient surtout ambitionnées par les fils des suffètes, qui y voyaient un premier échelon pour parvenir plus tard à la haute dignité de leurs pères.

II. — Diodore de Sicile [1] fournit de curieux détails sur la statue de Baal-Hamon, statue colossale placée extérieurement en avant du temple de ce dieu. « Elle était de bronze, avec les bras étendus en avant et abaissés; ses mains, dont la paume était en dessus, étaient inclinées vers la terre, afin que les enfants qu'on y plaçait tombassent immédiatement dans un gouffre plein de feu. »

Toutes les atrocités du culte phénicien s'étaient en effet naturalisées à Carthage, et particulièrement l'horrible usage de l'immolation des enfants par le feu. Ces immolations barbares se renouvelaient tous les ans, et se développaient surtout sur une effrayante échelle dans les occasions de calamités publiques, quand on croyait

1. XX, 14.

avoir à fléchir le courroux des dieux. Partout où les Carthaginois portèrent leur commerce et leurs armes, non-seulement à des époques déterminées, mais dans toutes les conjonctures critiques, leur fanatisme exalté célébra ces horribles sacrifices. En vain Gélon de Syracuse, avec l'autorité de la victoire; en vain, par une pacifique influence, les Grecs eux-mêmes, fixés à Carthage pour le commerce, tentèrent d'y mettre un terme, l'antique barbarie reparut sans cesse et se maintint même dans la Carthage romaine. Au commencement du IIIe siècle de notre ère, on découvre encore des vestiges de ce culte affreux, tout au moins alors pratiqué en secret. Dès l'an 655 de Rome, tous les sacrifices humains avaient été prohibés ; mais plus d'une fois les empereurs se trouvèrent dans la nécessité de répéter cette défense, et nous devons ajouter que, pendant longtemps, la sévérité des lois romaines ne put mettre fin à ces hideuses immolations ; il fallut le christianisme pour achever définitivement d'en déraciner l'usage.

LIVRE SEPTIÈME

Les Arabes.

SOURCES PRINCIPALES :

Sources orientales : La Bible, livre de la *Genèse* et prophéties d'Isaïe. — Dumichen, *Historische Inschriften altægyptischer Denkmaeler*, *Zweite Folge*, Leipzig, 1869, in-f°. — Rawlinson et Norris, *Cuneiform inscriptions of Western Asia*, tomes I et II. — Ibn-Khaldoun, *Prolégomènes historiques*, traduction de M. de Slane; en cours de publication. — Aboulféda, *Historia anteislamitica*, traduction latine de Fleischer. — Le Coran.

Sources occidentales : Schultens, *Historia imperii vetustissimi Yoctanidarum*, 1786. — Pococke, *Specimen historiæ Arabum*, Oxford, 1806. — Volney, *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, tome I. — F. Fresnel. *Lettres sur l'histoire des Arabes*, Paris, 1836-1838. — Caussin de Perceval, *Histoire des Arabes avant l'islamisme*, tome I. — Osiander, *Zur himjarischen Alterthums-und Sprachkunde*, Leipzig, 1856; nouveaux travaux sous le même titre publiés après sa mort à Leipzig en 1865 et 1866.

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE ET ANCIENNES POPULATIONS DE L'ARABIE.

§ 1. — Régions principales de la péninsule Arabique.

I. — Intermédiaire entre l'Afrique et le reste de l'Asie, la péninsule arabique borde, au sud-est, une partie de

l'Océan Indien, et du côté opposé elle toucherait à la Méditerranée sans l'interposition de la Syrie; au nord-est ses limites variables suivent le plus souvent l'Euphrate. Le golfe qui, à l'est, la sépare de la Perse, prend le nom de ce dernier pays; mais l'Arabie donne elle-même son nom au golfe occidental, golfe Arabique ou mer Rouge, au delà duquel nous trouvons l'Egypte et l'Ethiopie.

Cette position fait de l'Arabie en quelque sorte le centre de l'ancien continent, le centre autour duquel se sont établies les civilisations primitives. Aussi dès les âges les plus antiques de l'humanité a-t-elle offert une route et un entrepôt au commerce qui lie les peuples. Ses habitants, demeurés toujours dans la demi-barbarie de l'état nomade, ont fait, au travers de leurs déserts, l'office de voituriers pour les relations entre les nations civilisées de l'Egypte, du bassin de l'Euphrate et de l'Inde. Aussi, bien que l'histoire de l'Arabie soit enveloppée de ténèbres que l'on ne parviendra sans doute jamais à dissiper complétement, il est impossible d'exclure ce pays des annales de l'Orient antique et du tableau de sa civilisation. C'est pour cela que nous avons cru nécessaire de consacrer un livre spécial à l'histoire des Arabes. Nous en esquisserons les principaux traits, tels que l'on parvient à les discerner, mais sans pouvoir entrer dans de grands détails, pour lesquels les renseignements nous font défaut, et nous essayerons de caractériser le rôle qu'eut dès la plus haute antiquité ce peuple, appelé plus tard, avec Mahomet et ses successeurs, à une si prodigieuse fortune.

II. — Les Grecs et les Romains divisaient la péninsule arabique en trois grandes régions, déterminées par la nature générale du pays. C'étaient au nord-ouest l'Arabie Pétrée, région de montagnes rocheuses et stériles, dont les vallées seules sont susceptibles d'être cultivées

et de nourrir une population agglomérée; elle embrasse la presqu'île du Sinaï et le rivage oriental du golfe Elanitique, aujourd'hui golfe Akabah ; à l'ouest et au sud l'Arabie Heureuse, dans laquelle on comprenait tous les cantons fertiles et habités par une population d'agriculteurs sédentaires qui s'étendent le long du rivage de la mer Rouge et occupent surtout la partie méridionale de la péninsule, jusqu'à l'entrée du golfe Persique; enfin le centre et la région de l'est avaient reçu le nom d'Arabie Déserte ; la plus grande partie de la superficie de cette coutrée, la plus vaste des trois, est en effet couverte de solitudes de sables où errent des tribus nomades; le désert n'y est interrompu que par des oasis semés de distance en distance, qui sont devenus, dès la plus haute antiquité, des centres de population fixe.

Ces divisions ont toujours été inconnues des Arabes. Précisément par ce qu'elles ont de vague, elles sont commodes lorsqu'il n'est pas nécessaire de déterminer exactement une position. Mais l'historien qui veut donner aux faits toute leur précision doit préférer les divisions plus nettes et mieux circonscrites, appliquées à des pays bien déterminés, dont se servent les Arabes.

III. — La longue chaîne de montagnes qui, de la Palestine, descend vers l'isthme de Suez et se prolonge ensuite, presque parallèlement à la mer Rouge, jusque vers l'extrémité sud de l'Arabie, s'appelle *Hedjâz* (barrière), et donne son nom à toute la contrée qu'elle traverse avant d'arriver au Yémen. Le Hedjâz, entendu dans son sens le plus large, comprend donc l'Arabie Pétrée et une portion de l'Arabie Heureuse des anciens. Mais dans cette vaste région l'on peut distinguer quatre provinces assez bien caractérisées. C'est d'abord, au nord, l'Arabie Pétrée, à laquelle il est bon de conserver son appellation antique pour ne pas compliquer la no-

menclature de trop de noms difficiles à retenir; elle comprend les deux pays des Edomites et des Madianites. Vient ensuite le Hedjâz proprement dit, dont Yambo et Médine, l'antique Yathrib, sont les deux principales villes. Au sud de cette province est le Tihâma (contrée chaude ou maritime), où s'élèvent la Mecque et Djeddah. Enfin, la dernière et la plus méridionale des quatre provinces est l'Asyr, qui confine au Yémen.

Le Yémen proprement dit est le pays qui forme l'extrémité sud-ouest de la péninsule arabique, et qui est baigné à l'ouest par la mer Rouge, au sud par l'Océan indien. Il confine au nord avec le Hedjâz, à l'est avec le Hadhramaut. Parmi les villes les plus remarquables du Yémen, on cite Mareb ou Saba, depuis longtemps ruinée, Zhafâr, Sanâa, Nedjrân et Aden. Le nom de Yémen est pris souvent dans une acception étendue pour désigner l'Arabie méridionale. Il embrasse alors, outre le Yémen proprement dit, le Hadhramaut, et la contrée de Mahra, qui est à l'orient du Hadhramaut.

Au delà du pays de Mahra, à la pointe sud-est de la péninsule, est la contrée d'Oman, et au nord de celle-ci le pays de Bahreïn ou d'El-Ahsa, sur le golfe Persique. Ce dernier est aussi appelé pays de Hedjer, du nom de son principal canton. Il serait, du reste, possible de distinguer, comme deux provinces de Bahreïn, El-Ahsa et le Hedjer, le premier se trouvant au nord du second.

Le Nedjd (pays haut) est le vaste plateau, parsemé de quelques ondulations de terrain, qui occupe toute l'Arabie centrale. Il commence vers l'ouest, au versant oriental des montagnes du Hedjâz. Ce versant, beaucoup plus court et moins escarpé que le versant occidental des mêmes montagnes, indique que le plateau intérieur de l'Arabie est à une assez grande élévation au-dessus du niveau de la mer. On nomme la portion du Nedjd qui vient toucher au Yémen *Nedjd du Yémen*, sa portion

septentrionale simplement *Nedjd*. Ces deux parties sont séparées par une province montueuse appelée Yemâma. Au nord du Nedjd est le désert de Syrie, qui ne fait pas partie de l'Arabie proprement dite, mais où des tribus arabes errent maintenant, après avoir remplacé les tribus araméennes qui dans la haute antiquité y menaient la vie de nomades; au nord-est sont les déserts de l'Irâk (*Barriyât-el-Irâk*), bordant le territoire fertile de la portion de la Chaldée, située sur la rive droite de l'Euphrate, l'Arphaxad du chapitre X de la Genèse, et séparant ce territoire des parties cultivables de l'Arabie. Vers l'est, le Nedjd est séparé du pays d'El-Ahsa par un de ces rameaux de désert que les Arabes appellent *néfoud*. Enfin, au sud s'étend le vaste désert de Dahnâ, le plus grand de toute la péninsule, sur lequel on ne possède jusqu'à présent aucun renseignement précis. Il sépare le Nedjd du Hadhramaut et du pays de Mahrah. Le Nedjd lui-même est coupé de distance en distance par des déserts beaucoup moins étendus, qu'il faut traverser pour aller de l'un à l'autre de ses cantons.

§ 2. — Couches successives de population dans l'Arabie.

I. — La population de l'Arabie a fini, après de longs siècles, et surtout à la suite du grand événement de la prédication et du triomphe de l'islamisme, par devenir uniforme dans toute l'étendue de la péninsule, par avoir la même civilisation, les mêmes mœurs, la même religion et parler la même langue. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Ce ne fut que lentement et graduellement que les habitants des diverses parties de l'Arabie en vinrent à se confondre en une seule population. Dans la

haute antiquité, au contraire, les plus profondes différences ethnographiques et linguistiques séparaient les nations qui habitaient les diverses régions de cette vaste contrée, tout autant que les déserts pouvaient le faire. Plusieurs races distinctes vinrent successivement fournir à la population de la péninsule des éléments entre lesquels la fusion ne s'opéra que très-tard. Leurs génies, leurs mœurs, leurs civilisations, par leur opposition même, montraient que ces peuples ne sortaient pas du même sang. Jusqu'au temps de Mahomet on parla en Arabie plusieurs langues entièrement différentes, et ce fut l'islamisme seul qui généralisa l'usage de celle de ces langues à laquelle on est convenu de donner le nom d'*arabe*.

II. — Les rares historiens arabes vraiment dignes de ce nom qui ont su apporter quelque esprit critique dans la manière dont ils recueillaient les souvenirs traditionnels de leur pays, comme Ibn-Khaldoun, distinguent trois couches successives de population dans la péninsule. Ils désignent les Arabes primitifs, secondaires et tertiaires par les trois noms de *Ariba*, *Moutéarriba* et *Moustariba*, qui, dérivés d'un même radical, indiquent par la nuance de signification attachée à leur forme grammaticale la gradation des époques où les populations se sont naturalisées dans le pays. Cette distinction concorde exactement avec les données fournies par la Bible, bien que présentée sous une forme assez différente pour qu'on ne puisse pas la croire empruntée aux livres saints sous l'influence des doctrines musulmanes.

Les *Ariba* sont les premiers, les plus antiques habitants de l'Arabie. On y distingue principalement deux grands peuples, les Adites, issus de Cham, et les Amâlica, rangés dans la branche d'Aram parmi la descen-

dance de Sem, puis, comme nations de moindre importance, les Thémoudites, du sang de Cham, et les gens de Tasm et de Djadis, de la famille d'Aram.

Les *Moutéarriba* se composent de la masse des tribus sorties de Jectan, fils d'Héber, appelé constamment Cahtân par la tradition arabe.

Quant aux *Moustarriba*, ceux dont l'origine est la plus moderne, ce sont les tribus Ismaélites, dont les commencements furent bien modestes, et qui, longtemps concentrées dans une partie restreinte du Tihâma, n'ont rayonné que fort tard sur le Hedjâz, le Nedjd, les déserts de l'Irâk et de la Mésopotamie, où elles ont fini par absorber les tribus Jectanides antérieures.

Nous nous occuperons successivement de ces diverses populations.

§ 3. — Les Adites ou Kouschites de l'Arabie méridionale.

I. — Les traditions arabes donnent pour premiers habitants au Yémen, au Hadhramaut, au pays de Mahra et à l'Oman, les Adites, issus du sang de Cham. Ce souvenir est pleinement d'accord avec les renseignements contenus dans le chapitre X de la Genèse, où nous voyons en effet une partie considérable de la descendance de Kousch occuper la même région, dans laquelle l'antique présence des Kouschites est aussi attestée par les découvertes de la science moderne.

Le livre inspiré donne pour fils à Kousch *Saba, Havila*, *Sabatha*, *Raâma*, *Sabathaca*, et comme fils à Raâma *Séba* et *Dedan*. Ce sont, conformément au système constamment employé dans ce document, autant de populations.

Saba ne peut donner lieu à aucun doute. C'est le nom que les écrivains de l'antiquité classique attribuent d'un accord unanime aux habitants du Yémen. Nous voyons par leurs propres monuments que ces habitants, ces Sabéens des Grecs et des Romains, appelaient eux-mêmes leur pays Saba et appliquaient aussi quelquefois ce nom à leur capitale, appelée plus ordinairement Mariab (aujourd'hui Mareb).

L'identification de Sabatha n'est pas moins certaine. C'est le Hadhramaut, dont la capitale garda le nom de Sabota jusqu'après l'ère chrétienne, nous l'apprenons par le Périple grec de la mer Erythrée, par Pline et par les inscriptions indigènes du Yémen.

Havila, tous les commentateurs sont d'accord pour le reconnaître, est la partie septentrionale du Yémen, touchant à l'Asyr, où Pline et Strabon placent de leur temps des *Chavilæi*, où les géographes arabes signalent un canton de *Khaulan*, où existe enfin de nos jours encore une tribu de *Kholan*.

Nous reportons *Sabathaca* sur la côte d'Afrique, là où les monuments hiéroglyphiques de l'Egypte placent un peuple du nom de *Sahaba*, et nous croyons, avec la plupart des critiques qui ont étudié le chapitre X de la Genèse, qu'il représente les premières tribus sabéennes ou Kouschites d'Arabie qui passèrent en Abyssinie.

Raâma appartient, au contraire, positivement à l'Arabie méridionale, et sa place y est certaine. Le nom s'en est conservé jusqu'aux siècles classiques dans la *Rhegma* du géographe Ptolémée, ville située sur le détroit qui donne accès au golfe Persique. Le pays de Raâma est donc, sans aucun doute possible, l'Oman.

Dans le système du document généalogique conservé par Moïse, les deux fils de Raâma sont deux nations sorties postérieurement de ce pays et qui se sont étendues

près de ses frontières. C'est donc dans le voisinage de l'Oman qu'il faut chercher *Dedan* et *Séba*.

Le nom de *Séba* se trouve encore aujourd'hui dans la tribu des Benou-es-Sab qui habite une partie de l'Oman, et il est un des éléments composants du nom de la ville de *Batrasabbe* que Pline signale dans la même contrée. La position de cette ville n'est pas connue d'une manière précise, mais nous inclinons à placer Séba dans le midi de l'Oman et dans le pays de Mahra, qui autrement formerait entre Sabatha et Raâma une lacune dans la chaîne des populations Kouschites occupant toute la côte de l'Arabie méridionale.

Quant à *Dedan*, sa situation a été depuis longtemps reconnue par les commentateurs. Le nom s'est maintenu en effet dans celui de la petite île de Daden, l'une des îles Bahreïn. Dedan représente donc les tribus Kouschites qui s'établirent dans la province d'El-Hihsa ou de Bahreïn ; mais elles ne purent y fixer leur demeure qu'après la migration des Chananéens, premiers habitants de la contrée. Antérieurement à cette migration, qui leur donna un large et fertile espace où s'étendre, les tribus de Dedan devaient habiter au sud des Chananéens, sur la frontière de l'Oman, ou peut-être en arrière d'eux, dans la partie orientale du Nedjd proprement dit.

Toutes ces nations Kouschites du midi de la péninsule arabique parlaient des dialectes d'une même langue, celle que l'on a pris l'habitude d'appeler *himyarique*, mais qu'il serait plus juste de désigner par le nom plus large de *sabéen*. Nous avons dit quelques mots de cette langue dans le premier livre de notre Manuel. Elle appartient à la famille dite *sémitique*, et dans cette famille, au groupe spécial que nous avons proposé, d'accord avec M. Renan, de former sous le nom de *groupe kouschite*. Elle est en effet intimement apparentée, d'un côté à

l'assyrien, l'idiome des vieux Accadiens kouschites du pays de Sennaar, de l'autre au ghez, c'est-à-dire à la langue que les Sabéens passés en Abyssinie y portèrent avec eux. L'arabe a, depuis l'établissement de l'islamisme, remplacé cette langue dans le Yémen, le Hadhramaut et l'Oman; mais il paraît qu'un dialecte en est encore parlé dans le pays de Mahra.

II. — Nous venons de dire que les tribus de Dedan n'avaient pu s'étendre le long de la mer, dans le pays de Bahreïn, qu'après la migration des Chananéens. On se souvient en effet que nous avons établi dans le livre précédent, grâce aux traditions des Phéniciens recueillies par les écrivains de l'antiquité classique, que la patrie première de la race de Chanaan avait été dans cette partie de l'Arabie, et qu'elle n'en était sortie qu'un peu plus de vingt siècles avant l'ère chrétienne, pour se diriger vers la Syrie. Nous avons alors essayé de restituer l'itinéraire de la migration chananéenne au travers du Nedjd et du Hedjâz et nous avons reconnu une colonie de cette race, demeurée en arrière sur la route, dans les Horréens de la Bible, les Thémoudites des légendes arabes, cette curieuse population de troglodytes qui habitait le canton de Medaïn-Sâleh, appelé aussi *Diâr Thémoud* (pays de Thémoud) ou *Hidjr*, et y a laissé de nombreux vestiges de son passage.

Après être demeurés en ces lieux pendant deux ou trois siècles et y être parvenus à un haut degré de prospérité, grâce à leur situation d'intermédiaires indispensables pour le commerce entre la Syrie et le Nedjd ou le Hedjâz, les Horréens furent écrasés et en grande partie détruits par Chodorlahomor, le grand conquérant élamite, dans le cours de ses campagnes victorieuses en Syrie et en Arabie. Les Arabes ont conservé la tradition de ces événements, et le nom du destructeur des Hor-

réens habitants de Thémoud n'a subi dans leurs souvenirs aucune altération. Mais les faits se sont profondément dénaturés, à part le point essentiel de l'anéantissement du peuple. Il est bon, croyons-nous, de rapporter ici le récit tel que le font les Arabes, pour habituer le lecteur, dès le début de ce livre, à la nature de transformation que les faits de l'histoire ancienne subissent toujours sous l'action de l'imagination déréglée des Arabes, et surtout sous celle du bizarre système religieux qui leur fait introduire partout l'un ou l'autre des trois cents prophètes qu'ils comptent avant Mahomet et qu'il leur faut bien, bon gré malgré, placer dans l'histoire.

« Les Thémoudites se creusaient des demeures dans les flancs des rochers. Adonnés à l'orgueil et à l'impiété, ils prétendaient, à l'abri de leurs cavernes, braver la puissance divine. Au temps d'un de leurs rois, appelé Djondâ, un prophète, Sâlih, appartenant à l'une de leurs familles, les exhorta à renoncer à l'idolâtrie. Ils lui demandèrent un signe de sa mission. Sâlih fit sortir du sein d'un roc une chamelle et son petit. Malgré ce prodige, les Thémoudites restèrent incrédules. Sâlih leur avait recommandé de respecter la chamelle miraculeuse; mais un nommé Codâr-el-Ahmar (Chodorlahomor) la tua d'un coup de flèche. Son action coupable fut le signal de la vengeance céleste. Sâlih annonça aux Thémoudites que dans trois jours ils seraient détruits. En effet, au matin du quatrième jour, la foudre tomba sur eux et les anéantit. »

Après leur désastre, les restes des Horréens se retirèrent dans le mont Séir, au nord du golfe Elanitique. C'est là qu'ils habitaient au temps d'Isaac et de Jacob. Mais bientôt ils achevèrent de disparaître et se fondirent sans doute au milieu des populations voisines, car les

Édomites les remplacèrent dans la possession de la montagne de Séir.

Le canton de Thémoud, abandonné par eux, devint la demeure d'une tribu jectanide que la Bible appelle les Hagaréens ou gens du Hidjr. Ce sont les seconds Thémoudites des traditions arabes, les *Thamudeni* qui, du temps de l'empire, fournissaient des cavaliers aux armées romaines.

§ 4. — Les tribus araméennes.

I. — Toute la race des Araméens ne s'était pas fixée, vivant de la vie agricole, dans la Syrie et dans le pays de Naharaïn entre l'Euphrate et le Chaboras. Un certain nombre de tribus de la même race étaient demeurées fidèles à la vie nomade, toujours si chère aux Sémites, et la menaient dans le désert de Syrie, comme par exemple les gens de Palmyre et des cantons environnants, qui dans toute la durée de l'antiquité se montrent à nous comme purement araméens. C'est à ces tribus nomades du sang d'Aram que se mêlèrent les tribus tharéchites descendues de Nachor, le frère d'Abraham, dont un des fils est appelé dans la Bible « Camuel, le père des Araméens. »

Des populations araméennes avaient même pénétré dans l'Arabie et quelques-unes s'y maintinrent très-longtemps intactes. Trois des fils d'Aram dans la généalogie du chapitre X de la Genèse appartiennent à la péninsule arabique : ce sont *Hus*, *Gather* et *Mes*.

Hus désigne un canton situé au nord-est de la montagne de Séir, tout à côté du pays qu'habitèrent les Édomites ; c'est dans ce canton que la Bible fait naître le patriarche Job. Il fut primitivement habité par une

tribu des Horréens, et la Genèse à cause de cela enregistre un *Hus* dans la postérité de Séir l'Horréen. Les descendants d'Aram succédèrent aux premiers habitants chamites; puis des familles issues de Nachor s'adjoignirent à eux dans ce canton, car nous voyons encore une fois reparaître le nom de *Hus* parmi les enfants du frère d'Abraham.

Gather ne répond à aucune localité connue, mais une *tradition* très-antique et constante chez les Arabes donne comme ses descendants les tribus de *Tasm* et de *Djadis*. La première habitait le canton de Djauf au nord-ouest du Nedjd, où elle subsista jusque dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne; son histoire est enveloppée de telles obscurités qu'on dit proverbialement chez les Arabes des « contes de Tasm » pour désigner un récit fabuleux et incroyable. La seconde tribu, celle de Djadis, mentionnée par le géographe grec Ptolémée sous le nom de Jodisites, avait sa résidence dans le Yemâma.

Quant à *Mes*, on ne peut pas, il est vrai, déterminer son pays avec précision, bien que des indices assez puissants soient de nature à le faire chercher entre le pays de Bahreïn et l'embouchure du Schatt-el-Arab. Mais dans tous les cas ce nom de *Mes* ou *Messa* appartient incontestablement à un canton de l'Arabie. Il se *montre* à nous de nouveau dans la liste des fils d'Ismaël, sans doute parce qu'une tribu ismaélite était venue se superposer dans ce canton aux Araméens. En parlant de la postérité de Jectan, la Bible dit enfin qu'elle « occupa depuis le canton de Mesa jusqu'à la « montagne orientale de Séphar (dans le pays de « Mahra). »

§ 5. — Les Amâlica.

I. — A côté des tribus de pure race araméenne éparses dans quelques parties de l'Arabie, nous devons, pour compléter le tableau des habitants primitifs de la péninsule antérieurement à l'établissement des Jectanides, placer la grande nation des Amâlica, la plus considérable du nord de l'Arabie, qui tenait d'assez près aux Araméens. Les plus antiques traditions arabes disent en effet que les Amâlica étaient issus d'*Aram* et de *Lud*. Il ne s'agit bien évidemment pas du Lud qui dans la généalogie de Sem personnifie les Lydiens et qui n'a rien à voir ici, mais bien du Lud chamite, fils de Mitsraïm, qui représente la race même des Égyptiens, appelée dans leur propre langue *rout*. La tradition nous présente donc les Amâlica comme un peuple mixte, tenant à la fois des races de Sem et de Cham et issu d'un mélange d'Araméens et d'Égyptiens, donnée parfaitement acceptable par la critique, car ils habitaient la portion de l'Arabie la plus voisine de l'Égypte, entre autres la presqu'île de Sinaï, où s'était étendu un peuple du même sang que les Égyptiens, les Anou.

Les Amâlica sont les Amalécites de la Bible, les Schasou des monuments égyptiens. Ils occupaient originairement un très-vaste territoire, qui comprenait presque toute l'Arabie Pétrée et le Hedjâz, depuis la frontière d'Égypte jusqu'à la Mecque, en passant par Ayla, l'Elath de la Bible, le mont Seir, Tayma, Khaybar et Yathrib. Nous connaissons les noms de leurs tribus fixées dans le territoire de cette dernière ville et réunies sous le nom collectif de *Djâçim*; c'étaient celles de

Laff, d'Abîl, de Sâd, de Matar, d'Azrak, de Ghifâr et de Bodayl.

II. — Un peu plus tard nous voyons les Amâlica se diviser en trois branches : les *Amâlica* proprement dits ou de race pure, qui sont les Amalécites entendus dans le sens restreint où la Bible emploie le plus souvent ce mot, c'est-à-dire la fraction de la nation qui habitait le désert entre l'Egypte, la Palestine et le massif montueux du Sinaï; les *Arcam*, qui sont d'abord fixés à Tayma et dans la partie orientale de l'Arabie Pétrée; enfin les *Catoûra*, qui s'étendent d'abord jusqu'à la Mecque.

Ces derniers, comme M. Caussin de Perceval l'a établi d'une manière décisive, correspondent aux tribus que la Genèse donne comme descendant d'Abraham par Céthura, sa seconde femme. Mais il n'est pas possible d'entendre ici le langage de la Bible au pied de la lettre, car dès la seconde génération après Abraham la Genèse nous montre les Madianites, qui sont rapportés à cette descendance du patriarche, comme formant déjà un grand peuple. En rattachant les Catoûra à la race plus ancienne des Amâlica, la tradition arabe nous fournit une indication précieuse, qui permet d'interpréter avec vraisemblance le texte sacré. Les familles issues d'Abraham et de Céthura — qui étaient elles-mêmes d'un sang mixte entre les Sémites et les Chamites, puisque Céthura est donnée comme Egyptienne — n'allèrent pas peupler une contrée déserte. Elles s'établirent dans des cantons habités déjà par un rameau des Amâlica, auquel elles imposèrent leur surprématie et leur nom. En énumérant les fils d'Abraham et de Céthura, la Bible nous fait donc connaître les diverses tribus des Catoûra; les noms, tels qu'elle les fournit, sont ceux de Zamran, Yekschan, Madan, Madian, Yeschbok et

Schouah; quant à Yekschan, il se subdivise en deux rameaux, Scheba et Dedan (qu'il ne faut pas confondre avec le peuple du même nom habitant le Bahreïn). De toutes ces tribus, la plus importante était celle de Madian, qui se divisait entre les cinq rameaux d'Ayfa, Aafer, Henakh, Abidaa et Eldaa. Aussi cette tribu prima-t-elle bientôt les autres et étendit-elle son nom à toute la nation. Les Catoûra ne furent plus dès lors connus que sous l'appellation de Madianites, qui est celle dont la Bible se sert toujours pour les désigner.

III. — Une troisième époque dans l'histoire primitive des nations sorties des Amâlica s'ouvre lorsque les Djorhom issus de Jectan, qui étaient venus depuis quelque temps déjà se fixer auprès d'eux dans le Hedjâz, les attaquent avec le concours des premières tribus ismaélites et les expulsent de la contrée. Les Arcam et les Catoûra ou Madianites se trouvent alors refoulés dans l'Arabie Pétrée, à l'exception de la tribu d'Asour, sortie de celle de Dedan, qui, coupée du reste de la race, se retire au sud, dans l'Asyr, auquel elle donne son nom.

A dater de ce moment, les Madianites habitent la contrée où les récits bibliques nous les montrent dans leurs luttes avec les Israélites, c'est-à-dire la côte orientale du golfe Elanitique et l'intérieur des terres jusqu'à la frontière est du royaume de Moab et au pays des Ammonites. Les Arcam se trouvent naturellement placés entre eux et les Amalécites proprement dits, dans la montagne de Séir et la vallée de Pétra. Les traditions arabes disent qu'ils devaient leur nom à la désignation d'*Arcam* que portaient tous leurs rois; et en effet, la Bible appelle *Arekem* le prince antique qui fut le fondateur de la ville de Séla, plus tard Pétra.

Mais la contrée où nous sommes amenés à mettre

ainsi le rameau des Amâlica désigné sous le nom d'Arcam est précisément celle que nous voyons plus tard occupée par le peuple des Edomites, et où la Genèse nous montre Esaü, fils d'Isaac et surnommé Edom, allant, après le retour de son frère Jacob en Palestine, s'établir avec sa famille et ses nombreux serviteurs. Ici donc encore, comme chez les Catoûra, mais un peu plus tard, des familles issues du mélange de la race d'Abraham avec des races étrangères vinrent se superposer en dominateurs à la vieille population sortie du sang d'Amalec, qui leur fut désormais soumise, mais qu'elles ne détruisirent pas. Cette vieille population portait, du reste, déjà antérieurement le nom d'Edomites en même temps que celui d'Arcam, et ce fut pour être venu s'établir au milieu d'eux qu'Esaü fut surnommé Edom. Car des papyrus égyptiens de la XIIe dynastie parlent du pays d'Edom cinq siècles avant le fils d'Isaac.

Après l'établissement d'Esaü et de sa famille, les principales tribus des Edomites, énumérées dans la Bible, furent celles de Theman, Ophar, Sepho, Kenez, Coré, Gatham, Nahath, Zara, Samma et Meza. Chacune était gouvernée par un chef dont le titre était *allouph*, et qui appartenait à la descendance d'Esaü. Il semble même résulter du texte de la Genèse qu'une famille issue du frère de Jacob alla aussi s'établir au milieu des Amalécites proprement dits et y devint la race royale.

IV. — L'origine des Amâlica, rattachée du côté des Sémites à la branche d'Aram, donne lieu de penser que leur idiome national, dans les trois divisions des Amalécites, des Edomites et des Madianites, devait être un dialecte araméen. Ce qui est du moins certain, et qui vient dans une certaine mesure confirmer cette hypothèse, c'est que non-seulement les monuments épigraphiques des descendants des peuples de Madian et

d'Edom dans les siècles voisins de l'ère chrétienne appartiennent à la langue d'Aram, mais qu'encore tous les noms propres d'hommes et de lieux se rapportant à cette population, que les inscriptions cunéiformes des rois d'Assyrie nous fournissent à partir du IXe siècle av. J.-C. ont des formes purement araméennes.

§ 6. — Les Arabes Jectanides.

I. — Nous avons déjà dit que les tribus issues de Jectan, fils de Héber et arrière petit-fils d'Arphaxad, constituaient la seconde couche de population de l'Arabie, les *Moutéarriba* des traditions nationales. Ce sont les premiers Arabes proprement dits.

Le chapitre X de la Genèse donne à Jectan, dont le nom s'est corrompu en Cahtân dans les traditions arabes, treize fils, qui représentent autant de grandes divisions de pays : *Elmodad*, *Schaleph*, *Hazarmaveth*, *Yerach*, *Hadoram*, *Uzal*, *Dikla*, *Obal*, *Abimaël*, *Séba*, *Ophir*, *Havila* et *Yobab*.

Parmi ces noms, on en distingue tout d'abord deux qui figuraient déjà dans le tableau de la descendance arabe de Kousch, *Séba* et *Havila*. Ils désignent encore ci les mêmes cantons, dont nous avons plus haut déterminé la situation. *Hazarmaveth*, sous une forme différente, vient aussi doubler le *Sabatha* de la descendance de Kousch, car c'est la prononciation hébraïque du nom du Hadhramaut.

Schaleph correspond bien manifestement aux *Salapeni* ou *Alapeni* des géographes classiques et au canton actuel de Halaban, sur la frontière occidentale du Hadhramaut.

Il n'y a pas à hésiter sur l'identification de *Hadoram* avec la tribu de *Hadhoura*, issue de Cahtân, qu'Ibn-Khaldoun dit avoir habité dans les temps anciens le canton du Yémen appelé *Rass*. Cette tribu fut anéantie de fort bonne heure, et la tradition arabe met en scène, à l'occasion de cette catastrophe, un de ses innombrables prophètes. « Ce fut, dit-elle, le châtiment de l'aveuglement et de la cruauté des Hadhoura, qui mirent à mort le prophète Schoaïb, fils de Dhou-Mahdam, suscité de Dieu pour les arracher à l'idolâtrie et leur annoncer la vérité religieuse. »

Uzal représente le canton du Yémen où est située la ville de Sanaa, canton qui s'appelle encore aujourd'hui *Auzâl*.

Avec *Dikla*, nous sommes obligés de rentrer dans la voie des conjectures; aucun canton de l'Arabie ne nous offre d'appellation analogue. Mais ce nom signifie « palme », et il est assez difficile de ne pas se rappeler à ce sujet le culte religieux que les habitants de Nedjrân rendaient à l'arbre du dattier, où ils voyaient l'image et la personnification la plus auguste de la divinité. En vertu de ce rapprochement, nous sommes disposés à localiser le nom de *Dikla* dans le pays de Nadjrân.

Obal, qu'on pourrait aussi lire *Ghobal*, suivant le plus ou moins de force qu'en prononçant on donne à l'articulation initiale, rappelle à l'esprit les *Gebanitae* de Pline, qui habitaient à l'ouest du canton d'Auzâl, sur le bord de la mer, et dont la capitale, Tamna, était une si grande ville qu'elle comptait jusqu'à 65 temples.

Abimaël, « le père de Maël », représente un des cantons du pays de Mahra, la région principale de production de l'encens. Le naturaliste grec Théophraste dit, en effet, que de son temps le meilleur encens venait du district de *Mali*, qu'on ne saurait manquer d'identifier à *Maël*.

Vient ensuite *Ophir*. Il ne saurait être ici question de l'Ophir indien, du pays d'Abhira, près des embouchures de l'Indus. Mais la conjecture la plus vraisemblable au sujet de l'Ophir arabe est que ce nom avait été appliqué dans l'usage à la région qui servait d'entrepôt ordinaire aux produits de l'Ophir indien, c'est-à-dire aux alentours du fameux port d'Aden, où, comme nous le verrons plus loin, les vaisseaux de l'Inde avaient l'habitude d'apporter leurs marchandises, qu'y prenaient d'autres vaisseaux faisant la navigation de la mer Rouge. Et, en effet, nous voyons dans les géographes classiques la province du Yémen qui s'étend le long du détroit de Bab-el-Mandeb, depuis Muza (aujourd'hui Mauschid) jusqu'à Aden, appelée pays de *Maphar*, appellation qui reproduit celle d'*Ophir*, avec une préformante *M* très-fréquente dans les noms de lieux sémitiques.

Quant à *Yobab*, nous croyons son nom altéré, et nous proposons de le corriger en *Yobar*. Ptolémée cite, en effet, des *Jobarites* dans l'Arabie méridionale, et les traditions arabes enregistrent un peuple *Wabar*, issu de Cahtân, qui habitait à l'orient d'Aden jusqu'à la frontière du Hadhramaut. Nous reparlerons de ce peuple à l'occasion de sa destruction par Nabuchodorossor.

II. — Tous les noms que nous venons d'étudier appartiennent au Yémen, au Hadhramaut et au pays de Mahra, c'est-à-dire à des contrées du midi de la péninsule arabique, où nous avons vu antérieurement s'établir la descendance de Kousch. Les Arabes Jectemides se superposèrent en effet dans ces contrées aux premiers Sabéens Kouschites. Dans le chapitre de ce livre que nous consacrerons à l'histoire spéciale du Yémen, nous essayerons de déterminer l'époque de leur entrée dans le pays, nous montrerons comment ils y vécurent un certain temps côte à côte avec les Adites de la race de Kousch

et soumis à leur suprématie politique, comment, enfin, ils y devinrent avec le temps les dominateurs.

Mais les populations issues de Jectan ne s'étaient pas exclusivement concentrées dans l'Arabie méridionale. Leur berceau originaire se trouvait dans une région d'où sortirent aussi les Abrahamides et dont le site est nettement précisé par les noms significatifs de deux des ancêtres directs de Jectan, *Arphaxad* ou *Arphachasd*, « limitrophe du Chaldéen », et *Héber*, « l'homme d'au delà » du fleuve, par rapport à Babylone, c'est-à-dire dans l'Irâk-Araby actuel, sur la rive droite de l'Euphrate. Pour se rendre de là jusque dans le Yémen, les tribus jectanides durent traverser toute la péninsule arabique dans sa plus grande longueur, et il serait contraire à toutes les vraisemblances d'admettre que ces tribus ne laissèrent pas en arrière d'elles des colonies jalonnant leur route.

Et, en effet, le chapitre X de la Genèse dit formellement que les descendants de Jectan occupèrent « tout le pays qui s'étend depuis Mésa jusqu'à la montagne orientale de Séphar. » *Mésa*, dont nous avons déjà parlé et où nous avons vu que des tribus araméennes s'étaient d'abord établies, est le *Mésalik* de nos jours, c'est-à-dire la partie de désert, actuellement habitée par la grande tribu des Bénou-Lam, qui s'étend immédiatement en arrière du district fertile de l'Irâk-Araby, où nous plaçons le berceau des Jectanides. *Séphar* est le *Saphar* des géographes grecs et latins, le *Zhafâr* d'aujourd'hui, dans le pays de Mahra, que domine en effet une haute montagne, célèbre dans les souvenirs de la race arabe, le Djebel-Schedjir. Ainsi, les indications de la Genèse déterminent pour l'habitation des Jectanides une vaste zone qui traverse toute l'Arabie et comprend, à partir du Mésalik, le Djebel-Schommer, le Hedjâz, le Yémen, le Hadhramaut et le Mahra.

En arrière du territoire de la Mecque, sur le revers des montagnes, nous trouvons encore, à l'heure présente, un district de Cahtân, dont il est bien difficile de ne pas rapprocher le nom de celui du fils de Héber, sous la forme qu'il a prise chez les Arabes. Quant au Hedjâz proprement dit, toutes les traditions nationales de l'Arabie nous y montrent une grande nation de la race jectanide, fondatrice d'un empire puissant sur lequel nous aurons à revenir un peu plus loin, les Djorhom, qui avaient chassé du pays les Amâlica et au milieu desquels se développèrent les premiers Ismaélites. Or, ces Djorhom nous croyons les reconnaître dans *El-Modad*, l'aîné des fils que la Genèse attribue à Jectan, car le nom que leur histoire nous présente le plus souvent comme porté par leurs chefs est celui de *Modhadh*.

Il est encore un des fils de Jectan dont nous n'avons pas parlé, c'est *Yerach*. Celui-là, nous croyons pouvoir le rapporter au Nedjd. Nous verrons, en effet, plus loin que les inscriptions assyriennes signalent au VIIe siècle comme la capitale du canton qui s'appelle aujourd'hui Djebel-Schommer, une ville du nom de *Yarek*.

III. — C'est aux Jectanides qu'appartenait en propre, comme idiome national, l'arabe proprement dit, l'arabe pur, *el-arabiyat el-mahdha*, comme l'appellent les historiens indigènes, la langue dans laquelle est écrit le Coran. Le témoignage des traditions arabes est positif à ce sujet; toutes reconnaissent que c'est en vivant au milieu des fils de Jectan qu'Ismaël et les tribus descendues de lui adoptèrent cet idiome. Les populations jectanides établies dans le Yémen l'y avaient porté avec elles, et à partir d'une certaine époque, il y fut parlé dans un certain nombre de districts, concurremment avec le sabéen ou himyarique.

§ 7. — Les Arabes Ismaélites.

I. — Les Ismaélites constituent les *Moustariba* ou « devenus Arabes » des historiens indigènes. Ce fait, qu'une partie des tribus de l'Arabie descendaient d'Ismaël, fils d'Abraham et de l'esclave égyptienne Hagar, attesté déjà par la Bible, est un des faits les mieux établis de l'histoire de la péninsule. Il est le fondement d'une notable partie des légendes racontées dans le Coran.

La Genèse nous fait connaître les principales tribus déjà sorties de cette race au temps où elle fut écrite, sous la forme d'un tableau généalogique, que nous lui avons vu aussi employer pour les tribus issues de Kousch et de Jectan. Elle donne donc douze fils à Ismaël, comme pour en faire un pendant des douze fils de Jacob, ancêtres des tribus israélites : *Nâbit*, *Caydar*, *Adibal*, *Mibsam*, *Mesmaa*, *Douma*, *Mesa*, *Khadar*, *Tayma*, *Yathour*, *Nafis* et *Kedma*.

Nâbit, ainsi que nous l'apprennent des traditions sur lesquelles nous aurons à revenir un peu plus loin, est l'ancêtre des Ismaélites demeurés aux lieux où vécut leur père, c'est-à-dire dans le Tihâma, autour de la Mecque. Ce fut la branche de la famille qui eut la plus brillante fortune.

Les Arabes de la tribu de *Caydar* sont souvent mentionnés dans la Bible, surtout à l'occasion du commerce de la Phénicie. Ce sont eux qui, dans l'antiquité, fournissaient les caravanes par lesquelles était traversé le désert de Dahnâ et qui apportaient dans la direction de la Syrie les marchandises du Hadhramaut, du Mahra et de l'Oman. Ils habitaient la portion méridionale du Ye-

mâma, sur la lisière du désert, et ils paraissent s'être étendus graduellement jusqu'au golfe Persique, car c'est sans doute à eux qu'est dû le nom du district maritime de *Catar*, situé entre les pays d'Oman et de Bahreïn.

Il n'est, du reste, pas possible d'arriver à une identification certaine pour tous les fils d'Ismaël. Mais on peut assimiler du moins une partie de leurs noms à ceux de cantons actuels de l'Arabie. Ainsi *Mesmaa* est certainement *Medjmaa*, dans le Nedjd septentrional, et *Douma* le *Daumat-el-Djandal* des Arabes actuels, sous le 30° de latitude, un peu au nord de la province du Djauf. *Mesa* nous est déjà connu, c'est le *Mesalik*, où les Ismaélites vinrent se superposer aux Araméens et aux Jectanides. *Tayma* est une ville bien connue du Hedjâz, touchant presque au Djebel-Schommer ; nous regarderions volontiers *Yathur* comme représentant les habitants de la montagne d'*Athala* dans le Nedjd. Enfin, *Kedma*, d'après son nom même, habitait à l'est de toutes les autres tribus de même sang, c'est-à-dire à la limite orientale du Nedjd, dans la montagne de *Toweïk*.

Par conséquent, d'après les huit noms sur douze que l'on peut assimiler dans ce tableau des fils d'Ismaël, on voit que, dans les commencements, les tribus ismaélites, une fois formées, occupèrent une zone de territoire qui traversait toute la péninsule arabique dans sa partie centrale, de la mer Rouge au golfe Persique, depuis la Mecque jusqu'au district de Catar, embrassant le Tihâma, une faible partie du Hedjàz proprement dit et le plateau culminant du Nedjd, et poussant quelques rameaux plus avancés, d'un côté dans le Mésalik, de l'autre entre le Bahreïn et l'Oman. Plus tard, dans la suite des temps, leur domaine s'agrandit énormément, et la descendance de Nâbit se ré-

pandit dans presque toutes les parties de l'Arabie, tandis que la plupart des anciennes tribus disparaissaient.

II. — Tels sont les éléments divers qui contribuèrent à former la population de la péninsule arabique et qui ont fini par se confondre dans la race arabe actuelle. Le lecteur aura sans doute trouvé bien longs et bien fastidieux ces détails de généalogies et d'origine de tribus. Mais malheureusement pour la plus grande partie de l'Arabie, c'est tout ce que nous savons de son histoire ancienne. Les annales antiques de l'Asyr, du Hadhramaut, du Mahra, de l'Oman, du Bahreïn, du Yémâma et du Nedjd nous sont absolument inconnues. Nous ne savons quelque chose d'un peu plus positif que sur le Yémen, le Hedjâz et le Tihâma, et enfin sur l'Arabie Pétrée. C'est donc sur ces contrées seules que nous pouvons nous arrêter quelques instants, et nous consacrerons aux traits principaux de l'histoire de chacune d'elles un chapitre particulier.

CHAPITRE II

LE YÉMEN.

§ 1. — Les premiers Adites.

I. — Les Kouschites, premiers habitants de l'Arabie Méridionale, sont connus dans les souvenirs indigènes sous le nom d'Adites, à cause de leur auteur, qu'on appelle Ad, petit-fils de Cham. Tous les récits que les historiens arabes font à leur sujet ne sont que des légendes fantastiques, où l'on reconnaît l'empreinte de l'imagination qui a créé les *Mille et une Nuits*, mais où cependant on peut encore discerner au travers des fables quelques traits d'histoire réelle. Comme toujours, dans les traditions qui prennent le caractère légendaire, les grandes époques historiques y sont personnifiées par des monarques auxquels on rapporte tout et auxquels on prête des siècles d'existence.

Nous allons d'abord rapporter les légendes en les analysant, et nous essayerons de rechercher ensuite les faits que l'on en peut tirer.

II. — Ad, dit-on, vint du nord-est, c'est-à-dire des en-

virons de l'Euphrate, se fixer à l'extrémité sud du désert de Dahnâ, dans le canton appelé *Ahcâf er-raml*, « les montagnes de sable, » qui touche à la fois au Yémen, au Hadhramaut et à l'Omân. C'est de là que sa postérité rayonna sur toute l'Arabie méridionale, qu'elle couvrit.

Ad épousa mille femmes, eut quatre mille enfants mâles, et vécut 1200 ans. Sa descendance se multiplia considérablement. Après sa mort, ses fils, Schedîd et ensuite Scheddâd, régnèrent sur les Adites. Du temps de ce dernier, le peuple d'Ad formait mille tribus, composées chacune de plusieurs milliers d'hommes. On attribue à Scheddâd de grandes conquêtes; il soumit, dit-on, l'Arabie entière et l'Irâk. La migration des Chananéens, leur établissement en Syrie et l'invasion des Pasteurs en Egypte sont représentés par plusieurs écrivains arabes comme une expédition de Scheddâd.

On rapporte aussi que ce même prince fit construire un palais orné de superbes colonnes et entouré d'un magnifique jardin. On donne le nom d'*Iram* à ce jardin et à ce palais. C'était un paradis que Scheddâd avait voulu créer, à l'imitation du paradis céleste, dont il avait entendu vanter les délices. Dieu punit son orgueil en lui ôtant la vie d'une manière miraculeuse et en faisant disparaître l'Iram. La tradition n'est pas sans analogie avec celle de la Tour de Babel et pourrait bien n'en être qu'une autre forme. Elle se rattache du reste bien évidemment, comme localité, au canton nommé encore aujourd'hui Yérim. Mais le voyageur Niebuhr remarque que la fertilité de ce canton ne surpasse pas, dans l'état actuel, celle du reste du Yémen.

L'imagination, surtout chez les peuples sans culture, grandit les objets éloignés. Aussi dépeint-on les Adites comme des hommes d'une taille gigantesque. Leur force répondait à leur stature, et ils remuaient avec facilité

des blocs énormes de pierre. On raconte qu'ils avaient élevé beaucoup de monuments de leur puissance, et de là est venue, chez les Arabes, l'habitude d'appeler les grandes ruines *constructions des Adites*. Il est fait allusion dans le Coran [1] aux « édifices qu'ils bâtissaient sur les « hauts lieux pour de vains usages, » expressions qui prouvent que l'on considérait leur idolâtrie comme mêlée de sabéisme, c'est-à-dire d'adoration des astres.

III. — On voit se dégager de ces légendes, au milieu de tous les traits fabuleux qui les surchargent, le souvenir d'un puissant empire remontant aux âges les plus antiques, d'un empire fondé par les Kouschites et qui semble avoir embrassé, non-seulement le Yémen proprement dit, mais toute l'Arabie Heureuse. On y retrouve aussi la tradition d'un peuple riche, constructeur de grands monuments, doué d'une civilisation avancée, analogue à celle de la Chaldée, professant une religion voisine de celle de Babylone, d'un peuple, en un mot, chez lequel le progrès matériel s'associait à une grande dépravation morale, à des rites obscènes. Toutes ces données doivent être exactes et positivement historiques, car c'est là ce que nous retrouvons partout chez les peuples de Kousch, comme chez ceux de Chanaan, leurs frères d'origine.

IV. — Le premier empire des Adites fut détruit dix-huit siècles environ avant notre ère par un désastre qui frappa ce peuple. La date approximative de cet événement a été fixée de la manière la plus ingénieuse par M. Caussin de Perceval. Quant aux circonstances du désastre en lui-même, elles sont devenues entièrement mythiques.

1. Sourate XXVI, verset 127.

« *L'arrogance* et l'impiété des Adites étant enfin parvenues au dernier degré, disent les légendaires, Dieu suscita parmi eux un prophète nommé Hoûd, qui parut sous le règne d'un certain Khouldjân. Pendant cinquante années que dura sa mission, Hoûd appela en vain ses frères à la connaissance d'un Dieu unique. Alors une horrible sécheresse affligea le pays. Les Adites envoyèrent trois d'entre eux à la vallée de la Mecque, *qui était* dès cette époque un lieu révéré, pour offrir des sacrifices et demander la pluie du ciel.

« Des Amâlica, alliés par le sang aux Adites, habitaient dans cette vallée. Ils accueillirent comme des parents ces envoyés, dont l'un conduisit des victimes sur le sommet d'une montagne, et les immola. Trois nuages parurent aussitôt au-dessus de sa tête, et une voix céleste lui cria : « Choisis pour ta nation celui que « tu voudras. » Il choisit le plus gros et le plus noir, pensant qu'il était chargé de pluie. Le nuage partit à *l'ins*tant et se dirigea vers la contrée des Adites. De son sein sortit un ouragan terrible qui les fit tous périr, à l'exception du petit nombre de ceux qui avaient cédé aux conseils de Hoûd et renoncé à l'idolâtrie. Des trois envoyés, celui qui avait fait le sacrifice fut également frappé de mort ; les deux autres furent épargnés parce qu'ils avaient cru à la parole de Hoûd. » (Caussin de Perceval.)

Le système des trois cents prophètes précurseurs de Mahomet, que le Coran a enraciné dans les esprits des Arabes et dont il a fait pour eux un article de foi, a produit cet effet de transformer tous les souvenirs de désastres d'antiques populations, qui étaient parvenus jusqu'à eux, en châtiments miraculeux envoyés par le ciel pour punir l'incrédulité aux paroles d'un prophète. C'est ainsi que nous avons vu plus haut se changer la tradition de l'invasion de Chodorlahomor dans l'histoire

des Thémoudites. Evidemment nous sommes ici en présence d'un travestissement du même genre, qui cache à nos yeux quelque grande révolution politique.

Dans cette tempête, qui part du Hedjâz et vient écraser la population des Adites en anéantissant son premier empire, ne faudrait-il pas reconnaître l'invasion des tribus jectanides, qui durent forcément suivre cette route pour entrer dans le Yémen et qui s'y montrèrent vers l'époque même où l'on place la catastrophe des Adites ?

C'est, en effet, environ dix-huit siècles avant notre ère que les Jectanides entrèrent dans l'Arabie méridionale. Au temps où fut écrit le chapitre X de la Genèse, ils étaient déjà, nous l'avons montré plus haut, répandus dans toutes les parties du Yémen, du Hadhramaut et du Mahra, où ils s'étaient établis au milieu des Kouschites, premiers habitants du sol. Leur établissement n'avait pas dû, sans doute, se produire sans lutte. Il n'est guère probable que les Sabéens du sang de Kousch aient laissé paisiblement un flot d'envahisseurs étrangers entrer en partage des terres fertiles dont ils avaient été jusqu'alors les seuls possesseurs. Il dut y avoir de leur part résistance énergique, et l'invasion, suivant toutes les vraisemblances, ne réussit que par la force, comme toutes les invasions.

On chercherait vainement, pour trouver une cause historique à la ruine du premier empire des Adites, dont il est impossible de mettre en doute la réalité, malgré le caractère fabuleux des circonstances dont l'entoure la tradition, un fait qui s'y applique d'une façon plus convenable que cette invasion des tribus jectanides, qui paraît coïncider très-exactement comme époque. Aussi proposons-nous avec une certaine confiance notre explication de cet événement.

§ 2. — Les seconds Adites.

I. — Cependant, après le premier trouble de l'invasion, comme l'élément kouschite était encore le plus nombreux dans la population, comme il avait une grande supériorité de connaissances et de civilisation sur les Jectanides, à peine sortis de la vie nomade, il reprit bien vite la suprématie morale et matérielle, la domination politique. Un nouvel empire se reforma, dans lequel le pouvoir appartint encore aux Sabéens sortis de la race de Kousch. Pendant un certain nombre de siècles, les tribus jectanides vécurent sous les lois de cet empire, grandissant en silence. Pour la plupart, elles en adoptèrent les mœurs, la langue, les institutions, la culture, à tel degré que plus tard, lorsqu'on les voit enfin saisir la domination, il n'en résulte aucun changement appréciable, ni dans la civilisation, ni dans le langage, ni dans la religion.

L'âge de ce nouvel empire est pour les historiens arabes celui des *seconds Adites*. Ils font à leur sujet des récits où il n'y a pas moins de fables que dans ceux qui se rapportent à l'époque antérieure, mais où l'on discerne aussi quelques lueurs de vérité.

II. — Un des envoyés qui avaient été offrir à la Mecque le sacrifice devenu si fatal à la nation des fils d'Ad, Lokmân, devint roi, dit-on, de la faible portion des Adites échappée au courroux divin. Il est surnommé *Dhou-nnouçoûr*, « l'homme aux vautours, » parce que Dieu lui avait accordé une vie égale à la durée consécutive de la vie de sept vautours. Cette légende est célèbre dans l'Orient, et les poëtes font de fréquentes allusions

à Lokmân et à ses vautours, dont ils nomment le dernier Lobâd.

Peu à peu un nouveau peuple d'Ad se forma. Le centre de sa puissance était le pays de Saba proprement dit, où la généalogie du chapitre X de la Genèse ne nous montre aucune tribu jectanide primitivement établie, tandis qu'elle en place dans tous les cantons environnants; la capitale était donc à Mariab. Des torrents descendant des montagnes en ravageaient fréquemment le territoire. « Lokmân entreprit d'opposer un obstacle à ces inondations désastreuses. Il détourna une partie des torrents et leur ouvrit des lits qui les conduisirent vers la mer. Pour retenir le surplus des eaux, il construisit entre deux monts une forte digue propre à en arrêter le cours et à les réunir en un vaste bassin ou réservoir. A cette digue il pratiqua diverses ouvertures, par lesquelles s'échappait une quantité d'eau suffisante pour arroser les champs. Dès ce moment, la contrée devint une des plus fertiles du Yémen, et les habitants jouirent pendant plusieurs siècles d'une grande prospérité. Cet ouvrage de Lokmân est fameux sous le nom d'*El-arim* ou de *Sedd-Mareb,* digue de Mareb. Il en existe encore, de nos jours, des ruines considérables. Un voyageur français, M. Arnaud, les a visitées et en a levé un plan, qu'il a envoyé à la société Asiatique de Paris. » (CAUSSIN DE PERCEVAL.)

Lokmân gouverna les Adites pendant un laps de temps que les évaluations les plus habituelles des écrivains arabes portent à mille ans. Ce chiffre paraît avoir d'assez grandes chances d'exactitude si on l'entend comme celui de la durée de sa race et de son empire. C'est l'idée d'Ibn-Khaldoun, qui dit : « Lokmân et ses enfants con-
« servèrent la royauté pendant mille années. Il eut pour
« successeur immédiat son fils Lokaym..., La puissance
« de cette famille se maintint jusqu'au moment où elle

« fut renversée par Yârob, fils de Cahtân. Les Adites, « vaincus par lui, se réfugièrent dans les montagnes du « Hadhramaut, puis ils finirent par disparaître entière- « ment. »

III. — C'est pendant les premiers siècles de l'empire des *seconds Adites* que le Yémen se trouva temporairement soumis à la domination des Égyptiens, qui l'appelaient pays de Poun. Nous avons indiqué plus haut, dans le livre que nous avons consacré à l'Egypte, les principales phases de cette domination. Conquis sous la minorité de Thoutmès III et la régence de la princesse Hatasou, le Yémen paraît avoir été perdu par les Égyptiens durant les troubles de la fin de la XVIIIe dynastie. Rhamsès II le recouvra presque aussitôt après être monté sur le trône, et ce ne furent que les rois fainéants de la XXe dynastie qui laissèrent échapper ce splendide fleuron de la puissance pharaonique. Ainsi que nous l'avons déjà dit, la conquête du pays de Poun sous Hatasou est retracée dans les élégants bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari, à Thèbes, publiés par M. Duemichen. Elle paraît avoir eu lieu sans coup férir, car aucune bataille n'y est représentée. Mais, en revanche, on trouve dans les bas-reliefs une multitude de détails du plus haut intérêt pour la connaissance de l'état du pays à cette époque. Les habitants, figurés avec cette vérité ethnographique qui brillait si fort dans l'art égyptien, constituent une race brune, apparentée de près à celle de l'Égypte (preuve manifeste que l'élément kouschite était encore le plus nombreux, mais où cependant on voit apparaître déjà quelques traits du type arabe). Dans le butin très-abondant que chargent les vaisseaux du pharaon pour le rapporter dans le pays de Mitsraïm, on voit figurer en grande quantité des produits et des animaux de l'Inde, que le sol du Yémen n'a jamais portés, dents d'éléphant,

or, pierres précieuses, bois de santal, singes. La présence de ces objets suffit à elle seule à démontrer qu'il y avait dès lors des navigations actives entre l'Inde et l'Arabie méridionale, et que ce qui faisait convoiter la possession du Yémen par les pharaons égyptiens était précisément les trésors qu'y faisait affluer le rôle d'entrepôt du commerce entre les contrées indiennes et l'Asie occidentale.

Mais les mêmes bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari prouvent qu'au temps de la conquête de leur pays par l'armée de la reine Hatasou, les gens de Poun, c'est-à-dire du Yémen, n'entretenaient pas un commerce moins actif avec la côte est de l'Afrique équatoriale, si voisine de leur pays, qu'avec l'Inde, et que les matières précieuses tirées de ces régions étaient accumulées en grande abondance dans les magasins de leur pays. A côté des marchandises indiennes, à côté de l'encens, qui forme des tas énormes que l'on enlève à pleins boisseaux, le butin emporté de la terre de Poun par les navires égyptiens présente à nos regards, dans les représentations du temple, de nombreux produits de provenance incontestablement africaine, bois d'ébène, plumes d'autruches, peaux de léopards, girafes, lions et léopards vivants, singes cynocéphales. Une partie des lingots d'or et des dents d'éléphants dont l'armée a conquis une quantité prodigieuse doit provenir de l'Afrique aussi bien que de l'Inde. Parmi les gens du pays que les Egyptiens emploient de corvée à transporter toutes ces richesses sur la flotte ou qui viennent les présenter à la régente Hatasou dans son palais de Thèbes, on remarque à côté des Sabéens un grand nombre de nègres, établis dans le pays, soit comme esclaves, soit comme habitants libres, mais dont la présence prouve dans tous les cas l'activité des relations qui existaient alors entre le Yémen et le littoral africain. A ce dernier point de vue,

il est intéressant de rapprocher des bas-reliefs de Deir-el-Bahari le chapitre CLXV du *Rituel funéraire* égyptien où est introduit un « nègre de Poun, » qui fournit des mots de sa langue pour composer des noms mystérieux aux dieux.

IV. — Mais la circonstance la plus curieuse qui s'offre à *nous* dans les documents que le temple de Deïr-el-Bahari fournit sur l'expédition égyptienne du Yémen pendant la minorité de Thoutmès III, est celle-ci que le pays de Poun était alors gouverné par une vieille reine, qui se rendit en personne à Thèbes pour rendre hommage de vassale à Hatasou et à son jeune pupille. C'est également par une reine que la Bible nous montre le pays de Saba gouverné du temps de Salomon, quand les Israélites entrèrent en relations avec ce pays. Le temps de Salomon, comme celui de Thoutmès III, appartient dans le Yémen à la période de l'empire des seconds Adites. Ainsi les deux seuls renseignements positifs et contemporains que nous ayons sur cet empire montrent l'un et l'autre des reines placées à sa tête. Est-ce là une coïncidence purement fortuite? Ou bien, sans suivre M. le baron d'Eckstein dans tous les développements de ses idées ingénieuses, mais bien hardies, sur la *gynécocratie,* dont il voulait faire une institution caractéristique des Kouschites primitifs, ne serait-on pas admis à conclure, avec une certaine réserve toutefois, de ce double fait, que l'empire sabéen, pendant la période de son histoire connue des Arabes sous le nom d'époque des seconds Adites, était gouverné par des reines, sans que des hommes pussent s'asseoir sur le trône? Le fait ne devrait pas nous surprendre outre mesure, encore moins nous paraître impossible, car nous verrons dans le chapitre suivant que les monuments assyriens nous révèlent à Douma, dans l'Arabie septentrionale, jusqu'au VIIe siè-

cle avant notre ère, l'existence d'un royaume exclusivement gouverné par des reines, qui étaient en même temps revêtues d'un sacerdoce.

§ 3. — Salomon et le commerce indien du Yémen.

I. — Nous venons de constater dans les bas-reliefs du temple de Deir-el-Bahari, des preuves non douteuses de l'existence du commerce entre l'Inde et le Yémen, au temps de l'expédition égyptienne sous Hatasou. C'est ce commerce qui, bien plus que la fertilité de son propre sol et les produits que la nature y avait placés, fit de l'Arabie méridionale un des pays les plus riches du monde. Il remonte si haut dans les temps qu'il serait impossible d'essayer même d'en déterminer l'origine.

Dés l'époque des dynasties de l'Ancien empire, on recevait en Égypte des produits qui provenaient de l'Inde, et la seule voie par laquelle ils pussent arriver était celle de l'Arabie. Nous l'avons déjà dit, en effet, cette péninsule se trouve placée comme l'intermédiaire naturelle et obligée de toutes les relations entre les pays indiens, d'un côté, et, de l'autre, la vallée du Nil et l'Asie occidentale. Un commerce de caravanes depuis l'Hindoustan jusqu'à la Méditerranée eût été chose presque impossible à cause de l'énorme distance, des obstacles matériels de la route et des dangers du passage au travers de tant de populations diverses, dont beaucoup étaient adonnées au brigandage. Le phénomène des moussons fait, au contraire, des côtes de l'Inde et de celles de l'Arabie méridionale, deux pays en réalité voisins, en communication facile et rapide, malgré la vaste étendue de mer qui les sépare.

Dans l'un et dans l'autre pays, sur tous les rivages de l'océan Indien et du golfe Persique, habitaient dans la haute antiquité, avant les migrations aryennes et l'entrée des Arabes Jectanides dans le Yémen, des populations toutes de même race, kouschites et chananéennes, qui sont précisément celles chez lesquelles toutes les traditions historiques sont d'accord pour nous montrer le *premier* développement des instincts de négoce et de navigation. Aussi les recherches de M. de Bohlen[1], confirmant celles de Heeren et depuis confirmées à leur tour par celles de M. Lassen[2], ont-elles établi l'existence du commerce maritime entre l'Inde et l'Arabie, aussi haut que l'on puisse remonter dans les annales de l'humanité.

II. — Dans ce commerce, dont l'activité ne se ralentit pas jusqu'à la décadence de l'empire romain, le rôle des habitants de l'Arabie fut toujours celui d'entrepositaires plutôt que celui de navigateurs. Il en était encore ainsi à l'âge sur lequel nous possédons le plus de renseignements, c'est-à-dire dans les environs de l'ère chrétienne. C'est seulement dans le port de Muza (aujourd'hui Mauschid) que les auteurs anciens signalent la construction de gros navires capables de faire la traversée de l'Inde. Les bateaux de cuir qu'Agatharchide et Strabon attribuent aux Sabéens ne pouvaient servir qu'à un cabotage peu étendu le long des côtes, et n'auraient pas été en état d'affronter la vaste traversée de l'Oman aux bouches de l'Indus. Presque tous les navires qui faisaient cette traversée appartenaient à des ports situés au delà du golfe Persique. Agatharchide raconte que beaucoup sortaient de la Carmanie, où se trouvait la fameuse

1. *Das alte Indien*, t. I, p. 42 et suiv.
2. *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580 et suiv.

échelle d'Harmozia (Hormuz), et M. Lassen a prouvé d'une manière décisive que la grande majorité étaient Indiens. Ainsi dans les relations étroites et constantes qui pendant bien des siècles existèrent entre l'Inde et l'Arabie, c'étaient les Indiens qui venaient commercer dans le Yémen plutôt que les Sabéens qui allaient dans l'Inde. C'est pour cela qu'une île qui joue dans l'océan Indien un rôle fort analogue à celui de Malte dans la Méditerranée, l'île de Socotora (*Dvîpa Sukhatara*, *Dioscoridis*), tour à tour phénicienne, grecque, syrienne, arabe, nous apparaît dans la haute antiquité comme tout à fait indienne [1].

Les ports où les marchandises précieuses de l'Inde étaient apportées, étaient : dans le Yémen Muza (Mauschid) et surtout Aden, que mentionne Ezéchiel, le principal foyer de ce commerce, à qui les richesses qui y affluaient valut d'être appelée spécialement par les Grecs *Arabie Heureuse;* à la frontière du Yémen et du Hadhramaut, Cané (aujourd'hui Hisn-Ghorâb); dans le pays de Mahra, Moscha ou Séphar (Zhafâr). En même temps, d'autres vaisseaux partis de l'Inde, ne voulant pas faire une traversée aussi longue, se déchargeaient sur la côte de l'Oman, dans le port d'une autre Moscha (Mascate). Il y en avait enfin, et ceux-là étaient spécialement ceux dont la cargaison était destinée à Babylone et à la vallée de l'Euphrate, qui pénétraient dans le golfe Persique; ils allaient dans les îles de Tylos et d'Arvad quand les Chananéens les occupaient encore et n'avaient pas entrepris leur migration vers la Syrie ; plus tard ils se rendaient sur la côte de la province de Bahreïn, occupée par les Kouschites de Dedan.

1. Lassen, *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580. — A. de Humboldt, *Cosmos*, t. II. p. 161 et 266.

III. — Les principales marchandises que l'on faisait venir de l'Inde étaient l'or, l'étain, les pierres précieuses, l'ivoire, le bois de santal, les épices, poivre et cannelle, et le coton. A côté de ces articles on voyait s'accumuler, dans les entrepôts de l'Arabie méridionale, ceux qu'un cabotage actif, fait cette fois par les Sabéens, allait chercher sur la côte d'Afrique opposée à leur pays et bien peu distante, où Mosyllon (actuellement Ras-Abourgabeh), était le port le plus important; c'étaient les aromates, qui donnaient leur nom à cette côte, le bois d'ébène, les plumes d'autruche, puis encore de l'or et de l'ivoire. Ajoutez à cela les produits du sol même de l'Arabie méridionale, qui n'étaient guère moins précieux et moins recherchés, encens, myrrhe, ladanum, pierres dures, telles qu'onyx et agates, enfin l'aloès de l'île de Socotora et les perles pêchées dans le golfe de Hormuz, et vous aurez la liste de tous les articles qui constituaient le commerce de cette contrée avec l'Egypte et les parties de l'Asie qui avoisinent la Méditerranée. Vous aurez en même temps, par le simple énoncé de cette liste, une idée de ce que devaient être l'importance et l'activité d'un tel trafic.

Pendant très-longtemps il se fit exclusivement par la voie de terre, au moyen de caravanes traversant l'Arabie, car la navigation de la mer Rouge, beaucoup plus difficile et plus dangereuse que celle de l'océan Indien, ne fut créée que bien des siècles après. Nous ignorons quels en étaient les agents et les intermédiaires dans les temps tout à fait primitifs, quand les Chananéens habitaient encore sur les côtes du golfe Persique. Mais une fois qu'ils se furent établis le long de la Méditerranée, ce fut vers leur pays que furent dirigés presque exclusivement les envois de marchandises des différentes parties de l'Arabie Heureuse. Ils centralisaient ces marchandises dans les entrepôts de leurs cités, et les répandaient

au moyen de leurs vaisseaux ou de leurs caravanes dans toute l'Asie occidentale.

Les Phéniciens avaient en effet toujours continué à entretenir des relations suivies avec les pays qui avaient été leur berceau, et ayant pris part au commerce avec l'Inde antérieurement à leur migration, ils savaient d'avance tous les gains qu'ils en pourraient tirer. Aussi les caravanes d'encens, de myrrhe et de baume traversant l'Arabie pour gagner le pays de Chanaan sont-elles déjà mentionnées par la Bible dans l'histoire de Joseph; et le rôle qu'elles y jouent nous reporte à une époque bien voisine encore de l'établissement des Chananéens en Syrie. Dès qu'il y eut des villes commerçantes en Phénicie, on vit, comme le dit Ezéchiel[1], « Saba et Raâma apporter sur « leurs marchés les épices, les aromates, les pierres pré« cieuses et l'or, Harân, Cané et Aden être leurs comp« toirs, Saba, Asyr et Chelmad les lieux avec lesquels « elles trafiquaient. » Un grand nombre de marchands phéniciens s'établirent, attirés par ce négoce, dans le Yémen, le Hadhramaut, l'Omân et Bahreïn. Même des comptoirs entièrement phéniciens se formèrent sur plusieurs points du golfe Persique, entre autres dans les îles de Tylos et d'Arvad, jadis habitées par leurs ancêtres.

Nous ne reviendrons pas sur les détails que nous avons donnés plus haut (dans le livre consacré à la Phénicie), au sujet des deux routes qui amenaient dans les villes phéniciennes les marchandises de l'Arabie méridionale et au sujet des tribus arabes qui y servaient de voituriers. Les caravanes du Yémen, conduites surtout par les gens de Madian et d'Edom, montaient vers le nord en se tenant à peu de distance de la côte jusqu'à la Mecque ou jusqu'à Yambo et Havara (la Leucé Comé des

1. XXVII, 22 et 24.

Grecs), traversaient Yathrib, de là, gagnaient Séla (plus tard Pétra), dans le pays des Edomites, et enfin arrivaient en Phénicie par les contrées de Moab et d'Ammon. Celles du Hadhramaut et de l'Omân, conduites par les hommes de la tribu de Caydar, traversaient le désert de Dahnâ, gagnaient d'abord le pays de Dedan, puis tournant à l'ouest au travers du haut plateau du Nedjd, allaient rejoindre dans le Hedjâz, au lieu appelé aujourd'hui El-Hénakieh, la route actuelle du pèlerinage de la Mecque, qui les amenait en Phénicie par les mêmes points que les caravanes du Yémen. Les gens de Dedan, chez qui, nous l'avons dit tout à l'heure, abordaient aussi beaucoup de navires venant de l'Inde, formaient également des caravanes, qu'ils menaient par la même voie chez les Phéniciens ou qu'ils dirigeaient, au travers du Mésalik, sur le bas Euphrate, gagnant directement le grand marché de Babylone. Les relations avec cette cité si florissante et si fameuse devinrent même tellement étroites que, comme les Phéniciens avaient leurs comptoirs à Tylos et à Arvad, les Babyloniens, à une époque malheureusement encore impossible à déterminer, fondèrent comme une sorte de colonie commerciale au milieu du pays de Dedan la ville de Gerra (aujourd'hui El-Katif). Mais ce n'est qu'assez tard qu'il en fut ainsi. Pendant très-longtemps la partie du commerce avec le pays de Dedan qui se portait directement sur Babylone fut de beaucoup la moins considérable, et la Phénicie conserva le monopole presque exclusif des relations avec l'Arabie Méridionale.

Les objets d'échange que les Phéniciens fournissaient contre les marchandises apportées de l'Arabie Heureuse, — car ce commerce, comme tous ceux de la haute antiquité, se faisait exclusivement par voie d'échanges, la monnaie n'étant pas encore inventée, — étaient les pro-

duits agricoles de la Syrie, blé, huile et vin, les fabrications des manufactures de la Phénicie et des pays de l'Asie occidentale avec lesquels elle commerçait, particulièrement les toiles de lin et les étoffes de pourpre, que les Sabéens recherchaient avec empressement, la racine médicinale du styrax, le safran, cultivé en Cilicie et dans la vallée du Jourdain, les instruments de fer et de bronze, enfin les lingots d'argent, métal qu'on ne trouvait pas dans l'Arabie méridionale et qu'on n'y apportait ni de l'Inde ni de l'Afrique, mais que le commerce avait fini par y rendre aussi abondant que l'or.

IV. — Cependant un tel commerce, se faisant exclusivement par caravanes au travers de l'Arabie, était long et difficile; exposé dans le trajet aux entreprises des pillards du désert, il n'offrait qu'une sécurité bien précaire. Un jour devait nécessairement arriver où l'on chercherait à éviter les chances les plus fâcheuses et à s'affranchir du tribut payé aux caravanes arabes, en adoptant la voie de mer, où des vaisseaux partis du fond du golfe Arabique se rendraient directement à Muza ou à Aden pour y charger les marchandises apportées par les vaisseaux de l'Inde. La navigation de la mer Rouge offre sans doute de grandes difficultés pour les navires à voile, et il fallait pour la créer des marins très-habiles; c'est ce qui explique comment elle fut si lente à naître. Mais une fois qu'elle existerait elle devait, par la force même des choses, donner d'immenses bénéfices.

La voie de mer vers le Yémen paraît avoir été ouverte pour la première fois sous le règne de Hatasou, quand la flotte royale égyptienne, tout nouvellement créée, porta dans ce pays les troupes qui y établirent la domination des Pharaons. Mais la navigation de la mer Rouge prit surtout une grande activité sous les puissants monarques

de la XIXe dynastie, après les magnifiques travaux exécutés dans l'isthme de Suez par Séti Ier et la création du canal du Nil à la mer Rouge, destiné à faciliter le commerce entre l'Egypte et l'Arabie. Nous l'avons déjà dit, toutes les vraisemblances se réunissent pour faire penser que les vaisseaux, construits dans les ports de l'isthme de Suez avec les bois tirés de la Syrie, qui faisaient l'*intercourse* entre la terre de Mitsraïm et le royaume vassal de *Saba*, vaisseaux de commerce comme vaisseaux de guerre, étaient uniquement montés par des Phéniciens, qui, là comme dans la Méditerranée, exerçaient leur métier habituel de voituriers maritimes. Sans doute les cités phéniciennes voyaient ainsi un marché rival du leur s'ouvrir dans la vallée du Nil pour les marchandises de l'Arabie et de l'Inde. Mais elles trouvaient une large compensation dans les profits des armements maritimes sur la mer Rouge, tout entiers entre les mains de leurs négociants et de leurs matelots.

Mais ce commerce, extrêmement florissant tant que dura la XIXe dynastie, semble avoir cessé en même temps que la domination égyptienne dans le Yémen, sous les faibles et inactifs successeurs de Rhamsès III. Autant qu'on peut le distinguer en l'absence de documents positifs, il parait y avoir eu alors une interruption dans la navigation du golfe Arabique. Pendant la durée de la XXe dynastie égyptienne, la ruine de Sidon par les Philistins avait porté un coup momentané, mais terrible, à la puissance des Phéniciens et interrompu pour quelque temps leur commerce maritime. Lorsqu'ils le reprirent sur la Méditerranée, les circonstances n'étaient pas favorables à sa restauration dans la mer Rouge. Les grandes œuvres de Séti Ier, abandonnées par une administration pleine d'incurie, n'étaient plus en état; le canal du Nil à la mer, ensablé chaque jour davantage, avait cessé d'être praticable. Il n'y avait plus dans le golfe Arabique de

flotte militaire qui pût protéger les vaisseaux marchands. L'Egypte elle-même était déchirée par des troubles et des guerres civiles qui ne laissaient pas la sécurité nécessaire à l'établissement d'entreprises de commerce. Les Phéniciens ne recommencèrent donc pas leurs constructions de navires et leurs voyages sur la mer Rouge. Quant aux habitants des rivages de cette mer, ils n'y pensèrent même pas. Les Egyptiens n'étaient pas navigateurs et nourrissaient pour la mer, comme les Persans de nos jours, une horreur superstitieuse; les nations de l'Arabie Pétrée n'étaient pas plus disposées à ce métier, car elles ne purent fournir un seul matelot aux navires construits un peu plus tard à Elath.

V. — Près de deux siècles s'étaient écoulés dans cette situation, quand Hiram et Salomon organisèrent les navigations à frais communs que nous avons déjà racontées en traitant de l'histoire des Israélites et de celle de Phénicie. Il fallait pour qu'une entreprise de ce genre devînt possible une réunion de circonstances qui ne s'était pas présentée jusqu'alors. Il fallait que le roi d'Israël eût étendu sa domination jusqu'à Elath, de manière à pouvoir établir dans cette ville des chantiers de construction alimentés par les lois des pays de Galaad et de Basan, et qu'en même temps il eût noué les liens d'une intime alliance avec le souverain de Tyr et des villes phéniciennes, lequel, s'associant de compte à demi à l'opération, pouvait seul placer sur les vaisseaux ainsi équipés des matelots assez habiles et assez courageux pour affronter avec succès la longue traversée de la mer Rouge et de l'océan Indien. Ces conditions ne se trouvèrent réunies que par suite de l'alliance étroite qui s'établit entre Hiram et Salomon.

Les vaisseaux des deux rois ne se bornèrent pas, du

reste, à refaire ce qui avait été déjà fait sous les Egyptiens de la XIXe dynastie, à aller chercher dans les ports du Yémen les marchandises apportées par les vaisseaux indiens. Leur audace fut plus grande et couronnée de succès. Profitant à leur tour de la régularité des moussons, ils allèrent prendre les produits de l'Inde à la source, dans leur premier lieu d'embarquement, dans *les ports* du pays d'Ophir ou d'Abhira. Et ces navigations si lointaines se répétèrent heureusement tant que dura le règne de Salomon.

Les vaisseaux qui allaient à Ophir relâchaient forcément dans les ports du Yémen pour y renouveler leurs provisions et y attendre les vents favorables. Aussi la renommée des deux monarques alliés, et particulièrement celle de la puissance de Salomon, se répandit-elle bientôt dans l'Etat des Adites. Elle fut l'origine du voyage que la reine de Saba fit à Jérusalem pour y voir Salomon.

VI. — C'est dans le livre des Rois que se trouve le récit de ce voyage, sur lequel l'imagination des Arabes a brodé tant de circonstances fantastiques. Après avoir raconté le départ de la première expédition dirigée vers Ophir, la Bible continue :

« La reine de Saba, ayant entendu parler de Salomon, vint l'éprouver par des énigmes. Entrée à Jérusalem avec une nombreuse escorte et de grandes richesses, avec des chameaux chargés d'aromates, d'or en quantité infinie et de pierres précieuses, elle se présenta devant le roi Salomon et lui exposa tout ce qu'elle avait dans le cœur. Et Salomon l'enseigna sur toutes les questions qu'elle lui avait proposées ; et il n'y en eut aucune que le roi ignorât et sur laquelle il ne lui répondit pas. Or, la reine de Saba, voyant toute la sagesse de Salomon, le palais qu'il s'était bâti, le service de sa table, les de-

meures de ses serviteurs, la hiérarchie de ses officiers, la splendeur de leurs vêtements, ses échansons et la quantité des victimes qu'il offrait en holocauste dans le temple de Jéhovah, elle était toute hors d'elle-même, et elle dit au roi : « Tout ce que j'avais entendu sur toi « dans mon pays est vrai; mais je ne voulais pas croire « les récits que l'on me faisait jusqu'à ce que je fusse « venue moi-même et eusse vu de mes propres yeux;... « ta sagesse et tes œuvres sont au-dessus de ce que « j'avais entendu.... » La reine de Saba offrit au roi 120 talents d'or, une grande abondance d'aromates et des pierres précieuses; et jamais depuis on n'a apporté à Jérusalem autant d'aromates que la reine de Saba en donna au roi Salomon. Pendant ce temps la flotte d'Hiram, qui ramenait l'or d'Ophir, en apporta aussi une quantité de bois de santal et des pierres précieuses.... Et le roi Salomon donna à la reine de Saba tout ce qu'elle voulut, tout ce qu'elle lui demanda, outre les présents qu'il lui avait faits de lui-même avec une munificence royale. Et la reine de Saba s'en alla, retournant dans son royaume avec ses serviteurs. »

Les voyages maritimes vers Ophir, et même vers le Yémen seulement, ne survécurent pas à la mort de Salomon. Le schisme des Dix tribus et les révolutions qui éclatèrent en même temps à Tyr les rendirent impossibles. Sans doute le roi de Juda demeura pendant quelque temps encore maître du pays des Édomites et du port d'Elath. Mais les forêts qui seules pouvaient fournir les bois nécessaires aux constructions se trouvaient désormais comprises dans les États de son rival, le roi d'Israël. En outre, l'alliance cessa d'être assez intime entre les deux cours de Jérusalem et de Tyr pour permettre le renouvellement de l'association qui avait existé entre Salomon et Hiram. Aussi lorsque, un peu moins de cent ans après, Josaphat, uni à Ochozias, roi d'Israël, essaya

de faire reprendre les expéditions commerciales vers Ophir, on put bien construire de grands navires dans le port d'Aziongaber, mais on n'avait plus de matelots ni de pilotes phéniciens, et la tentative échoua misérablement.

En même temps qu'il ne partait plus de vaisseaux des ports iduméens du golfe Elanitique, il n'en partait pas non plus des ports égyptiens de l'isthme, dont l'état s'empirait toujours davantage. Les Égyptiens tendaient de plus en plus à fermer leur pays aux étrangers et ne favorisaient pas l'établissement d'armateurs phéniciens dans leurs villes de la mer Rouge. Aussi la navigation de cette mer fut, par la mort de Salomon, interrompue de nouveau pour plusieurs siècles, et les caravanes qui allaient de l'Arabie méridionale en Phénicie redevinrent la seule voie par laquelle on recevait les marchandises indiennes.

§ 4. — Établissement de la suprématie des Jectanides. — Émigration des Adites en Abyssinie.

I. — L'empire des seconds Adites dura dix siècles, durant lesquels les tribus Jectanides vécurent, se multipliant toujours à chaque génération, au milieu des Sabéens kouschites. La supériorité de culture des premiers occupants du sol ne pouvait manquer d'exercer une influence profonde sur ces tribus, qui se trouvaient encore au moment de leur arrivée dans un état presque barbare. Aussi les Jectanides de l'Arabie méridionale adoptèrent-ils la civilisation, les mœurs, les institutions, la religion et la langue des Adites; l'usage de l'arabe proprement dit ne se conserva que chez quelques tribus de l'intérieur, qui continuaient à mener une

vie à demi nomade sur la frontière du désert. L'assimilation des Jectanides aux Kouschites fut tellement complète que la révolution qui finit par substituer les descendants de Jectan à ceux de Kousch dans la possession de la suprématie politique ne produisit aucun changement appréciable dans la culture du Yémen.

Mais tout en ayant les mêmes mœurs, le même langage, les deux éléments qui constituaient la population de l'Arabie méridionale demeuraient bien distincts et en antagonisme d'intérêts, comme dans le bassin de l'Euphrate les Assyriens et les Babyloniens, dont les premiers étaient de même sémites et les seconds kouschites. Les uns et les autres portaient le nom de Sabéens, mais la Bible prend toujours soin de les distinguer par une orthographe différente, écrivant avec un *sin* le nom des Sabéens kouschites et avec un *samech* celui des Sabéens jectanides. Tant que dura l'empire des seconds Adites, les Jectanides furent soumis aux Kouschites. Mais un jour vint où ils se sentirent assez forts pour être maîtres à leur tour. Ils attaquèrent les Adites sous la conduite de Yârob, et parvinrent à en triompher. M. Caussin de Perceval, par les considérations les plus ingénieuses, est parvenu à fixer la date de cette révolution au début du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne.

II. — Nous avons rapporté plus haut le passage où elle est racontée par Ibn-Khaldoun, le plus critique des historiens arabes. Il semble croire qu'il ne resta d'Adites, après le règne de Yârob, que dans quelques cantons des montagnes du Hadhramaut. Mais si la légende est toujours disposée à admettre facilement ces anéantissements de populations entières, l'histoire critique ne les accepte pas de même. Sans doute quelques tribus Adites ou Kouschites parvinrent à se maintenir plus intactes

qu'ailleurs dans le Hadhramaut, où les inscriptions nous font voir qu'au début de notre ère on parlait encore un dialecte d'une forme plus antique que celui du Yémen. Mais tout indique de plus qu'il resta dans les provinces où les Jectanides devinrent absolument maîtres une partie considérable de l'ancienne population, réduite à une condition d'infériorité et reléguée, comme il arrive toujours aux vaincus, dans les dernières *castes*.

Cependant la majorité des Sabéens kouschites, surtout les castes supérieures, ne voulut pas se soumettre au joug des Jectanides. Il se produisit une séparation, qui a donné lieu au proverbe arabe « se diviser comme les Sabéens, » et la masse des Adites émigra vers une autre contrée. D'accord avec M. Caussin de Perceval, nous croyons pouvoir rapporter aux conséquences de la révolution qui établit la suprématie des Jectanides dans le Yémen, le passage des Sabéens en Abyssinie.

Longtemps avant la découverte de la langue et des inscriptions himyaritiques, on avait remarqué que le *ghez*, ou idiome abyssin, est un reste vivant de l'antique langue du Yémen. L'Abyssinie, au point de vue de la linguistique et de l'ethnographie, est inséparable de l'Arabie méridionale. Les monuments de la civilisation abyssine, qui se voient encore à Axum, offrent la plus grande analogie avec les débris de la civilisation yéménite qui se voient à Mareb. Les géographes grecs accouplent sans cesse l'Abyssinie au Yémen, et présentent invariablement les Abyssins comme une population arabe ou sabéenne[1]. Les voyageurs modernes sont aussi

1. Ludolf, *Historia Æthiopica*, l. I, c. 1; *Comment. in histor. æthiop.* p. 57, 202 et suiv. — Adelung, *Mithridates*, t. 1, p. 402. — De Sacy, *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. L, p. 278 et suiv. — Gesenius dans l'Encyclopédie d'Ersch et Gruber, article *Æthio-*

unanimes pour reconnaître le type arabe de celles des populations abyssiniennes qui ne se rattachent pas à la source africaine.

Mais l'époque du passage des Sabéens d'Arabie en Abyssinie est beaucoup plus difficile à établir que le fait même de leur émigration.

III. — De très-bonne heure, pendant l'intervalle encore environné de ténèbres qui s'étend de la VII[e] à la XI[e] dynastie des rois d'Égypte, un rameau considérable de la race de Kousch avait franchi la mer Rouge et s'était établie dans la Basse-Ethiopie ou Ethiopie proprement dite, dans le Soudan égyptien de nos jours, c'est-à-dire dans les pays de Napata et de Méroé, jusqu'alors habités par des nègres. Il est probable que cette division de la race kouschite occupait primitivement le Hedjâz, reliant ainsi les Adites du Yémen aux Anouchamites de l'Arabie Pétrée, et qu'elle passa la mer devant l'invasion des Amâlika. Quoi qu'il en soit, les Kouschites ainsi fixés sur le haut Nil, où ils localisèrent d'une façon toute spéciale le nom de *pays de Kousch*, furent bientôt pénétrés d'éléments africains ou nègres, d'un côté, égyptiens, de l'autre, de telle façon qu'ils prirent, au double point de vue de l'ethnographie et de la linguistique, une physionomie très-différente de celle des Kouschites sabéens.

Ce furent ces derniers, plus fidèles au type originaire de la race, qui devinrent la souche des Abyssins, tandis que les restes des Kouschites éthiopiens se sont conservés dans les Bischaris de nos jours. Nous avons déjà vu plus haut que dès le temps où fut rédigé le document ethnographique qui forme le chapitre X de la Genèse,

pische Sprache. — Renan, *Histoire des langues sémitiques*, p. 217, 2[e] édition.

une tribu sabéenne, représentée dans ce document par le nom de Sabathaca, paraissait s'être établie sur la côte d'Afrique en face du Yémen, dans les environs du port d'Adulis. Mais elle n'avait pas pénétré dans l'intérieur des terres, car les monuments égyptiens de la XVIII[e] et de la XIX[e] dynastie nous montrent l'Abyssinie habitée encore exclusivement par des nègres.

Il dut y avoir pendant bien des siècles une infiltration *lente* de l'élément sabéen parmi les habitants de cette contrée, grâce au contact avec la colonie de Sabathaca et grâce au commerce actif que les Sabéens du Yémen entretenaient avec la côte d'Afrique jusqu'au cap des Aromates (le cap Gardafoui de nos jours). Mais cette infiltration graduelle n'est pas suffisante à expliquer la substitution des Sabéens aux noirs africains comme formant la masse de la population de l'Abyssinie. Il faut qu'il y ait eu à un moment donné une grande émigra*tion*.

Cette émigration fut notablement antérieure à l'ère chrétienne. Les livres du roi Juba disaient déjà que les habitants de la Haute-Éthiopie étaient des Arabes[1], et les listes des rois d'Abyssinie ne permettent de placer un changement ni de race ni de dynastie dans les siècles qui précédèrent immédiatement cette époque. D'un autre côté, comme l'a très-judicieusement remarqué l'illustre *Silvestre* de Sacy, l'émigration des Sabéens en Abyssinie fut certainement postérieure au temps de Salomon, puisque les légendes nationales sur les rapports de la reine de Saba et de ce prince sont aussi populaires chez les Abyssins que chez les habitants du Yémen. Mais dès lors on est bien obligé d'en venir à l'opinion de M. Caussin de Perceval sur l'origine de l'émigration, car dans l'espace de temps assez restreint où l'on est conduit à la placer,

1. Plin. *Hist. nat.* VI, 32.

il n'y a d'événement assez considérable pour l'avoir motivée que la défaite des seconds Adites par Yârob et les tribus jectanides, et la séparation qui se produisit alors parmi les Sabéens.

§ 5. — Les premiers rois jectanides du Yémen.

I. — Yârob, vainqueur des Adites et fondateur de la nouvelle monarchie des Arabes jectanides, eut pour successeur sur le trône son fils Yaschdjob. Celui-ci fut un prince faible et obscur, dont on ne dit rien, sinon qu'il laissa les chefs de plusieurs cantons de ses États se rendre indépendants. Telle fut l'origine des royaumes distincts de Hadhramaut et du Mahra, qui ne cessèrent plus dès lors d'avoir leurs princes particuliers, tantôt vassaux du souverain du Yémen, tantôt pleinement indépendants.

Abd-Schams, surnommé Saba, fils de Yaschdjob, raffermit l'autorité, énervée entre les mains de son prédécesseur. Il réunit tous les petits dynastes de l'Arabie Heureuse sous son obéissance, attaqua les restes des Adites, qui se maintenaient libres dans certains cantons des montagnes du Hadhramaut, et les réduisit en esclavage. Abd-Schams fit de grands travaux dans la capitale de son empire. C'est sous lui qu'elle paraît avoir reçu le nom de Mariab, car elle était jusqu'alors appelée Saba, comme le pays lui-même. Aboulféda rapporte à Abd-Schams la construction de la fameuse digue qui faisait la fertilité du territoire de cette ville et que nous avons vue tout à l'heure attribuée par une tradition plus générale à Lokmân et aux seconds Adites. Mais l'opinion commune nous paraît plus probable, car de l'existence

de la digue dépendait celle de la ville elle-même comme cité importante et populeuse.

« Abd-Schams eut plusieurs enfants, dont les plus célèbres sont Himyar et Cahlân, qui laissèrent une nombreuse postérité. La majeure partie des tribus yéméniques, subsistantes à la naissance de l'islamisme, tiraient leur origine de l'un ou de l'autre de ces deux personnages[1]. Les descendants de Himyar paraissent s'être fixés plus particulièrement dans les villes; ceux de Cahlân, dans les campagnes et les déserts du Yémen. Ceux-ci, adonnés pour la plupart à la vie bédouine, conservèrent toujours leur énergie, tandis que ceux-là finirent par s'amollir dans le séjour des cités.

« Himyar est la souche de la grande famille appelée Homérite par les écrivains grecs et latins, et qui figure pour la première fois, sous ce nom d'Homérite, dans la relation de l'expédition d'Ælius Gallus, environ 24 ans avant Jésus-Christ. Cette famille régna dans le Yémen, depuis l'époque de son auteur Himyar, jusqu'à la conquête de ce royaume par les Abyssins, en l'année 525 de notre ère. Ce long espace de temps, de près de douze siècles, se divise en deux périodes. Pendant la première, les enfants de Himyar partagèrent la souveraineté avec d'autres familles, notamment avec celle de Cahlân. Ces divers princes et leurs sujets continuèrent à être désignés sous le nom de Sabéens, qui subsista jusqu'au moment où le pouvoir fut concentré dans la maison de Himyar (un siècle environ avant l'ère chrétienne). Alors s'ouvrit la seconde période. La maison de Himyar brilla, dans l'Arabie Heureuse, d'une splendeur sans rivalité; et le nom

1. Il ne faut entendre ceci que des familles placées à la tête des diverses tribus, de ceux que l'on appelait dans le langage officiel de la monarchie « les seigneurs de Saba. »

des Himyarites ou Homérites commença à remplacer celui des Sabéens. » (CAUSSIN DE PERCEVAL.)

II. — Le fils d'Abd-Schams s'appelait en réalité Ghazahadj; l'appellation de Himyar n'était qu'un surnom signifiant « le rouge. » Au reste, cet usage des surnoms paraît, d'après les inscriptions, avoir été général chez les habitants de l'Arabie Méridionale. C'était, dit-on, le plus bel homme et le plus habile cavalier de son temps; il aimait la splendeur, et on prétend qu'il fut le premier de sa dynastie qui porta une couronne d'or.

On n'est pas d'accord sur l'ordre respectif des successeurs de ce prince. On sait seulement que son frère Cahlân, son fils Wâthil, Alamlouk, enfin Schammir, fils d'Alamlouk, ceignirent la couronne. A ces noms fournis par les historiens arabes il faut ajouter celui de Yathâamer, qui, nous l'avons vu dans le livre consacré à l'histoire d'Assyrie, était contemporain du monarque ninivite Saryukin et lui envoya une ambassade avec des cadeaux. Forcément Yathâamer fut de très-peu d'années postérieur à Himyar, avec lequel on ne connaît pas son degré de parenté; il est très-probable qu'il fut son premier ou tout au plus son second successeur.

Wâthil se vit enlever de force par un de ses frères la possession de l'Oman. Mâlik, descendant de Himyar, s'étant rendu maître de cette province, s'y maintint malgré les efforts de Wâthil pour l'expulser. A dater de cette époque l'Oman forma un royaume entièrement indépendant.

Schammir fonda la ville de Zhafâr dans le Yémen, qu'il ne faut pas confondre avec la ville du même nom dans le pays de Mahra. On dit qu'il reconnut la suzeraineté du fondateur de la monarchie des Perses et qu'il lui paya tribut. Ce renseignement, le faisant contemporain de Cyrus, ne permet pas de prendre au pied de la

lettre l'expression des historiens arabes qui le traitent de petit-fils de Himyar; il était seulement son descendant direct. Les trois règnes énumérés dans les listes arabes entre Himyar et Schammir, même en y ajoutant celui d'Yathâamer, ne suffisent pas, du reste, à remplir l'espace de deux siècles qui sépare un prince un peu antérieur à Saryukin d'un prince contemporain de Cyrus. *Il faut* admettre à cet endroit des listes de larges *lacunes*. Le titre de fils de Himyar donné à Wâthil doit aussi être considéré comme impossible à prendre au pied de la lettre, car nous voyons que son fils succéda immédiatement à Schammir.

Ce prince se nommait Sacsâc. Il fit avec succès la guerre au fils et successeur de Mâlik, et parvint à reconquérir momentanément l'Omân. Mais ce pays fut de nouveau perdu sous son fils Yâfar, qui paraît avoir été contemporain de Darius, fils d'Hystaspe. Le règne de Yâfar fut très-agité. Des insurrections éclatèrent contre lui dans diverses provinces. Non-seulement il perdit l'Oman, mais les successeurs de Mâlik lui firent constamment la guerre et devinrent très-menaçants pour la sûreté du Yémen. Yâfar mourut, laissant sa femme enceinte d'un fils appelé Nomân, qui régna à son tour, mais après l'usurpation d'un certain Dhou-Riâsch, qui appartenait aussi à la race de Himyar.

III. — C'est à cela que se réduisent les renseignements fournis par les historiens arabes. On voit qu'ils sont bien incomplets, surtout pour le temps entre Himyar et Schammir. Mais nous connaissons par d'autres sources des événements d'une assez grande importance qui doivent trouver place dans cette période si obscure.

Telle fut l'expédition qu'Assarahaddon, roi d'Assyrie, dirigea, entre 681 et 672, au travers du désert de Dahnâ et par laquelle il soumit à son sceptre le pays de Bâzi,

qui, nous l'avons déjà dit, ne peut être, d'après les indications géographiques des inscriptions du roi, qu'un des cantons intérieurs du Hadhramaut ou du pays de Mahra. L'expédition qui amena Assarahaddon jusqu'aux frontières du royaume sabéen était, du reste, mentionnée par Bérose, et c'est d'après cet historien qu'elle est citée par un Père de l'Eglise, saint Méthode [1]. Ce qui la rendait possible, et même facile à ce prince, c'est que son père Sennachérib avait soumis à la puissance ninivite pour la première fois le Hedjâz et le Nedjd, et que lui-même venait de compléter la sujétion du royaume arabe de Douma par une campagne victorieuse dans laquelle il en avait pris la capitale et installé sur le trône une femme de son propre harem.

C'est au règne d'Assarahaddon que nous croyons devoir attribuer, sinon peut-être la fondation même de Gerra, car les gens de Dedan devaient toujours avoir eu sur ce point un centre commercial, mais les débuts de sa grande importance. Assarahaddon fut en effet le premier prince qui posséda en même temps d'une manière assurée Babylone et le pays de Bahreïn; il fut, nous l'avons déjà fait voir, le créateur des prodigieux développements de Babylone, de sa prospérité politique et commerciale, si intimement liée avec l'extension du négoce maritime de Gerra. Cette ville, d'ailleurs, d'après les termes mêmes dont Strabon se sert en parlant de son origine, n'était pas une colonie de Chaldéens établis volontairement hors de leur pays, mais bien de déportés, ce qui en place nécessairement la fondation dans le temps des grandes et incessantes luttes des Babyloniens contre les princes de la dynastie de Saryukin. Il est donc probable qu'en y plaçant un certain nombre de captifs faits dans la der-

1. *Monumenta SS. Patrum orthodoxographa* (Bâle, 1569), t. I, p. 104; *Bibliotheca Patrum maxima*, t. III, p. 729.

nière insurrection de Babylone sous le règne de Sennachérib, Assarahaddon avait trouvé moyen de faire tourner au profit de la grande cité qu'il était chargé de gouverner et pour laquelle il avait une prédilection très-marquée, les rudes châtiments dont son père avait frappé la population de cette cité.

« Gerra, dit Strabon, étant située dans une contrée riche en salines, ses maisons sont construites de blocs de sel, qu'il faut souvent mouiller pour éviter que l'ardeur du soleil ne les fasse crever ; elle est à deux cents stades de la mer. » « Les Gerréens, dit à son tour Agatharchide, sont un des peuples les plus riches du monde ; » et ces richesses ils les devaient au négoce des denrées de l'Arabie et de l'Inde, qu'ils transportaient par caravanes dans l'Occident, ou par mer à Babylone. Les marchandises de l'Inde à destination de Babylone subissaient dans le port de Gerra, distinct de la ville, un transbordement nécessaire; elles passaient des gros navires qui faisaient la traversée de l'Océan Indien sur des bâtiments plus petits, capables de remonter le fleuve. C'est ainsi qu'elles arrivaient à Babylone, qui en réclamait bien plus que sa propre consommation pour les envoyer par l'Euphrate jusqu'à Thapsaque et de là dans toute l'Asie occidentale. Les bâtiments de Gerra remontaient aussi le Tigre jusqu'à la ville d'Opis, entrepôt d'où les marchandises de l'Inde et de l'Arabie méridionale se répandaient dans la Médie, l'Arménie et les contrées voisines.

IV. — La fondation ou le développement de Gerra avait donc pour résultat d'ouvrir au commerce avec l'Inde une voie nouvelle, au préjudice du Yémen et de la Phénicie, supplantés par Babylone. Le vieux négoce par caravanes traversant la péninsule ne pouvait soutenir la concurrence avec ce nouveau mode de trans-

port, tout maritime, ni au point de vue de la sécurité, ni à celui des prix. La source principale des richesses du royaume sabéen paraissait donc au moment de se tarir quand l'avénement de la dynastie Saïte en Egypte et la politique nouvelle inaugurée par Psamétik vinrent créer une concurrence victorieuse à Gerra, en rouvrant au commerce la voie de la mer Rouge, qu'il avait déjà prise du temps de la XIXe dynastie et sous les règnes d'Hiram et de Salomon. Psamétik comprit en effet les avantages, trop longtemps négligés, de la situation commerciale de l'Egypte, et comme ses sujets indigènes répugnaient à entrer dans la carrière du négoce maritime, il ouvrit le pays aux commerçants grecs et phéniciens, qu'il combla de faveurs et qu'il attira par tous les moyens. Son successeur, Néchao, s'occupa surtout de rétablir la navigation de la mer Rouge. C'est dans cette intention qu'il fit entreprendre par des Phéniciens le tour de l'Afrique par mer, et qu'il essaya de rouvrir l'ancien canal de Séti Ier entre le Nil et la mer Rouge. Et s'il renonça bientôt à cette dernière entreprise, il réussit du moins à fixer dans les ports de l'isthme un grand nombre d'armateurs phéniciens, qui commencèrent à faire faire régulièrement chaque année à leurs vaisseaux le voyage de Muza ou d'Aden, où ils embarquaient les marchandises apportées de l'Inde et les produits du pays lui-même. En même temps les Nabatéens, dont le royaume était alors très-florissant, voulurent faire de Séla ou Pétra, leur capitale, un grand centre de commerce, et pour amener à passer par chez eux une partie de ce trafic si lucratif, ils attirèrent d'autres armateurs phéniciens dans leurs ports d'Elath et d'Azion-gaber, qui virent renaître la prospérité dont ils avaient joui sous Salomon.

Bientôt la plus grande part du commerce de l'Inde et de l'Arabie méridionale prit la voie de la mer Rouge, et

la navigation de cette mer gagna une activité qui ne cessa qu'à la chute de l'empire Romain. Tyr profita d'abord beaucoup de cette transformation du commerce avec le Yémen. C'étaient ses armateurs et ses matelots qui tenaient dans leurs mains les transports de la mer Rouge, et la cité de Melkarth demeurait toujours le principal entrepôt des marchandises indiennes et arabes qui lui arrivaient à la fois par l'Egypte, par la Nabatène et par les caravanes de l'Arabie, et qu'elle répandait dans tout le bassin de la Méditerranée, ainsi que dans l'Asie antérieure. Ezéchiel nous décrit cette situation dans son admirable tableau de la prospérité de Tyr.

V. — L'amiral Vincent, dans son étude sur le Périple de Néarque [1], a remarqué le premier, avec cet instinct des choses maritimes et commerciales qui n'abandonne jamais les Anglais, que si Nabuchodorossor presque en même temps ruina Tyr et frappa les Nabatéens par la transportation d'une partie de leur population, c'est qu'il poursuivait un plan qui avait pour but de changer la direction du commerce des Indes, de le faire définitivement passer par le golfe Persique et Babylone, et de là, à travers tout son empire, par les villes de Palmyre et de Damas, et par la Syrie. Aussi ne se borna-t-il pas à ruiner les villes par où ce commerce passait jusqu'alors. Il fit exécuter de grands travaux entre Babylone et la mer pour faciliter la navigation et pour attirer les navires partis des ports des Indes, non plus seulement à Gerra, mais à l'embouchure commune des deux grands fleuves qui arrosent la Mésopotamie. Par ses soins, on construisit de grandes écluses, et on éleva des digues pour contenir les eaux du Schatt-el-Arab et permettre ainsi aux bâtiments d'un assez fort tonnage de remonter

1. T. II, p. 356.

jusqu'à Babylone. Un vaste port fut creusé à Kar-Dounyas ou Térédon. Le fameux canal Royal ou Naharmalcha fut nettoyé et réparé; un autre canal navigable, l'Aracan, créé dans la Chaldée. Ces vastes travaux, qui forment un ensemble très-bien conçu, achèvent de démontrer la réalité du plan habile et grandiose que l'amiral Vincent a su si judicieusement discerner.

Est-ce avec la même pensée que le conquérant babylonien tenta de porter ses armes dans le Yémen? Ce qui est certain, c'est qu'après avoir soumis à sa puissance la majeure partie de l'Arabie Déserte, comme nous le raconterons au chapître du Hedjâz, Nabuchodorossor attaqua le royaume sabéen et y pénétra le long de la côte de la mer Rouge, jusqu'aux environs d'Aden, dont sans doute il avait le projet de s'emparer. Il réduisit en captivité quelques-unes des tribus jectanides de la contrée, entre autres celle de Hadhoûra, qui habitait le canton de Rass, et celle de Wabar, qui résidait dans le voisinage d'Aden, et il les transporta sur les bords de l'Euphrate. Comme toujours, ces calamités sont pour les historiens musulmans de justes châtiments de l'impiété de tribus qui n'avaient pas voulu écouter des prophètes, les gens de Hadhoûra, Schoaïb, fils de Dhou-Mahdam, ceux de Wabar, Hanzhala, fils de Safwân.

Mais si Nabuchodorossor pénétra ainsi pour un moment fort avant dans le Yémen, il ne put pas se maintenir, et il dut se retirer après n'avoir fait qu'une razzia sur une grande échelle. Il parvint aussi à détourner vers Babylone une partie du commerce indien qui passait jusque-là par le royaume de Saba; mais il ne put pas l'attirer tout entier vers le golfe Persique et l'Euphrate, car il lui aurait fallu pour cela se rendre maître de l'Égypte et y faire subir aux ports de l'isthme le sort qu'il avait fait subir à Tyr. Si la grande cité chananéenne avait vu sa puissance détruite, les marchands

et les marins tyriens établis en Égypte en très-grand nombre n'avaient pas été atteints par le désastre. Encou ragés, protégés par Néchao et ses successeurs, ils continuèrent avec bonheur les navigations vers l'Arabie méridionale, auxquelles prirent bientôt part à côté d'eux les Grecs, aux mains de qui ce commerce devait passer presque entièrement sous les Ptolémées. Les marchandises apportées par la mer Rouge ne pouvaient plus s'en aller à Tyr pour se répandre de là sur tous les rivages de la Méditerranée. Elles traversèrent la Basse-Égypte dans une autre direction, et leur nouveau port d'embarquement sur la Méditerranée fut désormais Naucratis, comme il devait être plus tard Alexandrie.

VI. — **Les travaux de Nabuchodorossor ne servirent pas longtemps; moins d'un siècle après avoir été exécutés, ils avaient été rendus impraticables.**

« Sous la domination des Perses la navigation du golfe Persique eut à lutter contre beaucoup d'obstacles. Les Perses, n'étant pas un peuple navigateur, craignaient toujours qu'une flotte ennemie ne vînt les insulter et dévaster leurs fertiles provinces. Cette crainte paraît fondée, lorsque l'on considère la position de Babylone et de Suse, deux des métropoles de leur empire et l'entrepôt des tributs de tant de peuples, situées l'une sur l'Euphrate, l'autre sur le Choaspès, uni avec le Tigre par un canal, et où l'on pouvait arriver par ces deux fleuves navigables. Il n'aurait pas même fallu pour les attaquer de ce côté-là une grande puissance maritime, telle que nous nous la représentons aujourd'hui ; mais seulement quelques escadres de pirates déterminés comme les Normands du moyen âge; et il y en avait un grand nombre dans le golfe Persique. Qu'auraient pu opposer les Perses à une descente de ces forbans? Le pillage et la

destruction de leurs capitales en eût été la suite inévitable, et leur empire même aurait pu être renversé.

« Pour se mettre à l'abri de ce danger, ils résolurent de rendre l'entrée du Tigre, d'où l'on passait dans le Choaspès, entièrement inaccessible à la navigation ; et les efforts, le temps et les dépenses que leur coûta l'exécution de ce dessein prouve combien il leur tenait à cœur. Ils construisirent, de distance en distance, des barrages en pierres de taille, qui interrompaient le niveau du fleuve, et d'où les eaux tombaient par une chute plus ou moins élevée. Alexandre le Grand, qui voulait favoriser le commerce et la navigation, donna ordre à son retour de l'Inde de débarrasser le fleuve de ces barrages..... Il ne faut pas chercher ailleurs que dans ces entraves apportées à la navigation du golfe Persique les causes de la décadence où elle tomba rapidement. » (HEEREN.)

Grâce aux travaux des rois perses, qui vinrent détruire ceux de Nabuchodorossor, les navires ne purent plus remonter jusqu'à Babylone, ou jusqu'à Opis. Le port de Kar-Dounyas ou Térédon, négligé, s'envasa en peu d'années et devint inaccessible. Les marchandises destinées à Babylone durent forcément être de nouveau débarquées à Gerra et portées par caravanes jusqu'à la grande cité chaldéenne; aussi le temps depuis Cyrus jusqu'à Alexandre fut-il celui de la prospérité culminante de Gerra. Mais Babylone elle-même, traitée de la manière la plus rude par Darius et par Xerxès, avait reçu un coup dont elle ne se releva jamais et descendait chaque jour davantage sur la pente de la décadence. Le commerce de l'Inde se reporta tout entier sur le Yémen et suivit de plus en plus la voie de la mer Rouge. Seulement, au lieu de Tyr complétement déchue, il eut désormais deux grands marchés d'arrivée, celui de l'Égypte, d'où les marchandises se répandaient par le port de Nau-

cratis dans toutes les parties de la Méditerranée, et celui de Séla ou Pétra chez les Nabatéens, d'où elles étaient portées par terre à Damas et à Thapsaque et de là dans les diverses contrées de l'Asie occidentale.

§ 6. — Institutions et mœurs du royaume sabéen.

I. — Les institutions et les mœurs du Yémen gardèrent l'empreinte de la civilisation kouschite, même après que les tribus Jectanides se furent emparées de la suprématie, tant elles avaient été pénétrées par l'influence des premiers habitants du sol pendant les dix siècles qui s'écoulèrent entre leur entrée dans le pays et le règne de Yârob. Aussi l'Arabie méridionale se distingua-t-elle toujours du reste de la péninsule par les coutumes de ses habitants, jusqu'au moment où l'islamisme étendit partout son niveau uniforme.

Le régime des castes, étranger aux Sémites, était la base de l'organisation sociale du royaume sabéen. Ce régime est essentiellement kouschite, et partout où nous le retrouvons, il est facile de constater qu'il procède originairement de cette race. Nous l'avons vu florissant à Babylone. Les Aryas de l'Inde, qui l'adoptèrent, l'avaient emprunté aux populations du sang de Kousch qui les avaient précédés dans les bassins de l'Indus et du Gange et qu'ils soumirent à leur autorité, Çoudras et Kauçikas. La même institution se présente à nous dans le royaume des Nârikas (non Aryas) de la côte du Malabar, qui étaient aussi Kouschites et dont la constitution offrait avec celle des Sabéens des analogies frappantes, déjà relevées par M. Lassen[1]. Il y avait cinq castes dis-

1. *Indische Alterthumskunde*, t. II, p. 580.

tinctes dans la société sabéenne[1] : les guerriers, les agriculteurs, les artisans, ceux qui exerçaient tous les travaux nécessaires à la récolte et à l'expédition de la myrrhe, et ceux qui faisaient de même pour l'encens. C'étaient des castes fermées et qui ne contractaient pas entre elles de mariages.

Une autre institution, que nous n'hésitons pas non plus à considérer comme d'origine kouschite, est également signalée par Strabon comme une des particularités les plus singulières des mœurs du pays de Saba. C'était celle de la communauté des biens entre frères sous l'administration de l'aîné. A cette institution se joignait l'étrange et immonde usage de la polyandrie ou mariage de tous les frères avec une seule femme. Celui-ci se retrouve encore chez les Nârikas du Malabar et chez ces débris des populations primitives de l'Inde anté-aryenne qui se sont conservés dans les hautes vallées de l'Himalaya.

« Les mœurs anciennes du Yémen n'ont rien de commun avec celles des Sémites. Le code des lois homérites, rédigé par Grégentius, évêque de Zhafar, nous présente des mœurs plus éthiopiennes qu'arabes, une grande perversion des rapports sexuels, une pénalité barbare et compliquée, des crimes et des prescriptions inconnues aux Sémites. La circoncision, que l'on trouve dès la plus haute antiquité établie dans le Yémen, divers autres usages païens, qui s'y conservent encore de nos jours, paraissent d'origine kouschite[2]. Lokmân, le représentant mythique de la sagesse adite, rappelle Ésope, dont le nom a semblé à M. Welcker déceler une origine éthiopienne (Αἴσωπος· Αἰθίοψ)[3]. Dans l'Inde aussi, la littérature des contes et des apologues paraît venir des

1. Strab. VI, p. 708.
2. Knobel, *Die Vœlkertafel der Genesis*, p. 234 et suiv.
3. Welcker, *Kleine Schriften*, t. II, p. 250 et suiv.

Coudras. Peut être ce mode de fiction, caractérisé par le rôle qu'y joue l'animal, nous représente-t-il un genre de littérature propre aux Kouschites. » (RENAN)[1].

II. — Par-dessus ce fond, toujours conservé, d'institutions et de mœurs empruntées aux Adites de la race de Kousch, par-dessus le régime des castes, les Jectanides, une fois qu'ils furent les maîtres, implantèrent une organisation politique qui rappelle celles de la plupart des autres peuples sémitiques, et qui diffère de ce que nous voyons dans les empires chamitiques, en Égypte, en Phénicie, à Babylone, chez les Nârikas du Malabar, le système des tribus et la féodalité militaire, deux institutions chères à tous les Arabes.

Suzerain de plusieurs princes qui aspiraient à une entière indépendance et dont la soumission était fort précaire, le roi de Saba, dans ses États propres et directs, voyait son pouvoir en notable partie contrebalancé par celui des grands vassaux, dont le titre national était *cayl*. Chacun de ses grands vassaux, pareils à ceux de notre féodalité du moyen âge, était désigné par le nom du château fort où se trouvait le siége de sa puissance, précédé du mot *dhou*, « celui de, le seigneur de, » par exemple Dhou-Raïdân, « le seigneur de Raïdân, » et Dhou-Rouâïn, « le seigneur de Rouâïn. » C'étaient les chefs des tribus, qui, malgré l'état sédentaire dans lequel vivait toute la nation, demeuraient aussi distinctes que chez les Arabes nomades et occupaient chacune un canton particulier. La distinction des tribus ne se faisait, du reste, que dans la caste supérieure, celle des guerriers. Peut-être cette caste était-elle seule d'origine purement jectanide et les quatre autres doivent-elles être regardées comme descendant de l'ancienne population kouschite.

1. *Histoire des langues sémitiques*, 1re édition, p. 301.

Au-dessous des *cayls* s'échelonnait toute une hiérarchie de noblesse militaire que les inscriptions nous font connaître et dont les titres étaient : *baïn*, « illustre, » *dharah*, « excellent, » *watr*, « éminent; » malheureusement nous n'en connaissons pas la gradation hiérarchique. C'est ce qu'on appelait « les seigneurs de Saba, » *abaali Saba*. Les titulaires de ces désignations nobiliaires étaient les chefs des différentes maisons de la tribu, vassaux à leur tour des *cayls* et exerçant chacun chez lui sa fraction de souveraineté, comme nos barons du XIe siècle.

Avec une organisation politique de ce genre, le pouvoir central de la royauté ne pouvait pas être plus fort que dans notre société féodale, à moins de la circonstance exceptionnelle où le trône se trouvait occupé par un prince à la main de fer, qui parvenait à réduire temporairement à l'obéissance les vassaux immédiats et les arrière-vassaux. Aussi le voyageur grec Agatharchide décrit-il le roi de Saba comme vivant confiné dans son palais et ayant un pouvoir plus honorifique que réel. Il ajoute même que « le roi, du jour où il a ceint la couronne ne peut plus sortir du palais, et que, s'il le faisait, il serait lapidé, d'après un vieil usage. » Ceci est bien évidemment une de ces exagérations si fréquentes par lesquelles les voyageurs croient pouvoir établir une règle générale d'après quelques faits observés superficiellement; car l'histoire nous fournit un certain nombre d'exemples de rois sabéens conquérants, qui ne se laissaient pas enfermer à toujours dans le palais. Mais le plus grand nombre vécurent en effet plongés dans les voluptés du harem, sans activité, sans pouvoir réel, se contentant des honneurs dont on les environnait et ne cherchant pas à disputer aux *cayls* la possession de l'autorité effective.

Les officiers de cour partageaient la vie fainéante et

renfermée du roi. Agatharchide les décrit comme entièrement efféminés par une oisiveté constante, tandis que la noblesse féodale était virile et guerrière. Du reste, les eunuques tenaient une grande place dans l'entourage du monarque. On voit par les inscriptions qu'ils étaient au nombre des personnages les plus importants.

La succession à la couronne, ainsi que celle des *grands* fiefs et sans doute celle des *seigneuries* (c'était le mot propre) d'ordre inférieur, était réglée d'après un vieil usage propre à l'Arabie, que l'islamisme a plus tard adopté et dont il a fait la loi partout où il s'est établi. On épuisait d'abord tout un degré de génération sorti d'un même auteur avant de passer au degré suivant. Ainsi c'était le frère du roi qui lui succédait directement, et non son fils.

III. — Les grands vassaux et les barons du Yémen vivaient embastillés dans des châteaux forts comme nos seigneurs du moyen âge. Les ruines de ces châteaux se rencontrent encore dans toutes les parties du pays, et les seules qui aient pu jusqu'à présent être étudiées avec quelque soin, celle de Hisn-Ghorâb, le château qui dominait la ville commerçante de Cané, examinées par l'officier de marine anglais Wellsted, prouvent que l'art de la fortification avait fait de grands progrès chez les Sabéens. Un certain nombre de ces forteresses appartenaient au roi, les autres aux cayls et aux « seigneurs. »

Parmi les châteaux forts de la couronne on cite comme les plus importants ceux de Salhîn auprès de Mariab, de Ghoumdan auprès de Sanâa, de Bainoûn et de Raïdân auprès de Zhafâr. Ce dernier était l'apanage du fils aîné du roi jusqu'à son accession à la couronne. Parmi les châteaux des seigneurs féodaux les plus fameux sont ceux de Sauhathan, Kaukabân, Sirwâh, Mirwâh, Hinda, Honeïda, Koulsoum, Naaman, qui ne jouent pas dans

l'histoire du Yémen pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne un rôle moins considérable que les châteaux de Coucy ou de Montlhéry dans notre histoire de France du XI[e] au XIII[e] siècle.

Autour de ces forteresses féodales s'étaient naturellement formées des agglomérations de population, des bourgs, dont quelques-uns étaient devenus, par le commerce ou autrement, de grandes villes, telles que Amrâm, Harân, dont il est question plusieurs fois dans la Bible comme d'une place de commerce de premier ordre, Cané, fort fameux, Abiân auprès d'Aden, Tâez, etc. Mais, quelque développement qu'elles eussent pu prendre avec le temps, les villes appartenant à des seigneurs étaient toujours qualifiées de châteaux (*beït*). On les distinguait ainsi des cités (*hedjar*) telles que Mariab, Sabota, la capitale du Hadhramaut, Sanâa, Zhafâr, Aden. Celles-ci étaient les villes royales, qui ne dépendaient d'aucun autre seigneur que du roi. Les châteaux qui les protégeaient — et qui portaient toujours dans ce cas un nom différent de celui de la ville, comme Salhîn à côté de Mariab et Ghoumdân à côté de Sanâa — étaient des châteaux forts de la couronne. Les « cités » ou « villes royales » paraissent avoir joui de conditions de liberté et d'autonomie analogues à celles des villes impériales de l'Allemagne du moyen âge. Elles formaient de véritables communes et étaient gouvernées par des magistrats particuliers, dont on ne saurait méconnaître le caractère municipal. Celui qui administrait Mariab, la capitale, portait le titre de « puissant de Saba. »

Tous ces renseignements sont fournis par les inscriptions antiques du Yémen.

IV. — « Les Sabéens, dit Agatharchide, ont dans leurs « maisons une abondance incroyable de vases et d'usten- « siles de tout genre en or et en argent, des lits et des tré-

« pieds d'argent, tous les objets de mobilier d'un luxe pro-
« digieux. Leurs édifices ont des portiques aux colonnes « revêtues d'or ou surmontées de chapiteaux d'argent. « Dans les frises, les couronnements et les encadrements « de portes, ils placent des patères d'or incrustées de « pierres précieuses. Ils font du reste des dépenses « énormes pour l'ornement de ces édifices, où ils « *emploient* l'or, l'argent, l'ivoire, les pierres dures « et en général les matières auxquelles les hommes atta- « chent le plus de prix. »

Pline dit qu'il y avait jusqu'à 60 temples à Sabota, capitale du Hadhramaut, et 65 à Tamna, chef-lieu du district des Gébanites. D'après le même auteur, le circuit de la ville de Mariab, où résidaient les rois sabéens, était de quatorze milles romains, et Strabon dit que la splendeur de cette ville surprit les légionnaires qui vinrent sous ses murs avec Ælius Gallus. Toutes les parties du Yémen sont encore couvertes de ruines gigantesques des cités antiques, et parmi ces ruines les plus imposantes sont celles de Mareb. Malheureusement le plan qu'en avait levé le voyageur français Arnaud et qu'il avait envoyé à la société Asiatique de Paris est aujourd'hui perdu. Nous ne possédons encore aucun dessin qui puisse nous donner une idée de l'architecture sabéenne.

Elle devait procéder de l'architecture de Babylone, comme la civilisation et la religion du pays étaient étroitement apparentées à celle de la Chaldée. La description que l'historien musulman Kazwîni donne du palais élevé dans la forteresse de Ghoumdân et détruit seulement au VIIe siècle de notre ère par ordre du khalife Othman, nous retrace en effet un édifice bâti d'après le type traditionnel de la pyramide babylonienne à sept étages, surmonté d'un édicule au sommet et garni de revêtements aux couleurs éclatantes et symboliques : « C'était, dit-il, un immense édifice à quatre faces ;

« l'une rouge, l'autre blanche, la troisième jaune, la « quatrième verte. Au milieu s'élevait un bâtiment de « sept étages en retraite les uns sur les autres, chacun « ayant quarante coudées de hauteur. Le dernier for« mait un salon (*iwân*) entièrement en marbre et cou« vert d'une seule dalle de marbre. Aux quatre coins « de ce salon, on voyait des figures de lions; elles « étaient creuses, et quand le vent s'engouffrait dans « leurs gueules, elles rendaient des sons semblables « à des rugissements [1]. » C'est aussi une disposition caractéristique de l'architecture chaldéo-assyrienne — nous l'avons déjà vu plus haut — que les portiques composés de colonnes légères, le plus souvent en bois, revêtues de feuilles de métal, telles que les décrit Agatharchide. Seulement à Babylone et à Ninive c'était de bronze qu'on enveloppait ces colonnes, tandis que dans le Yémen on y employait l'or et l'argent, tant les métaux précieux y étaient abondants par suite du commerce.

On a quelques cylindres et autres pierres gravées de travail sabéen. Le musée de la société Asiatique de Bombay renferme un bas-relief provenant de Mareb qui représente un guerrier du Yémen monté sur son chameau. Enfin plusieurs des tables de bronze trouvées à Amrân et conservées maintenant au Musée Britannique, tables qui portent des dédicaces religieuses en caractères himyariques, nous offrent des ornements et des figures symboliques. Malheureusement ces rares monuments de l'art sabéen sont tous d'une date relativement récente et portent la trace manifeste de l'influence de l'art grec. Ils ne peuvent donc pas nous donner une idée suffisante de ce que devait être le style de la plastique yéménite à une époque antérieure. On y retrouve cependant encore, même sous l'influence hellénique, des types de repré-

1. Caussin de Perceval, t. I, p. 75.

sentations symboliques empruntés à la culture chaldéo-assyrienne, par exemple les deux sphinx ailés affrontés, ayant entre eux une plante sacrée.

V. — L'art de l'agriculture était savant et développé dans la civilisation antique de l'Arabie méridionale. Les méthodes d'irrigation, chose de la plus grande importance sous ce climat équatorial, étaient surtout parvenues au plus haut point de perfectionnement, et ceci est encore un point de contact incontestable avec la civilisation babylonienne, dont celle des Sabéens procédait d'une manière si évidente. Ce à quoi les anciens ingénieurs du Yémen excellaient principalement, en matière d'irrigations, était la construction dans les hautes vallées de barrages puissants qui créaient de vastes réservoirs permanents, remplis au moment de la saison des pluies et fournissant pendant la saison sèche des eaux pour l'arrosement de toute la contrée inférieure. Presque tous les centres importants de population avaient dans leur voisinage un barrage de ce genre, d'où dépendait la fertilité des vergers qui les entouraient. Le plus célèbre de tous était la digue de Mareb, dont la rupture, peu de temps après l'ère chrétienne, fut un des événements capitaux de l'histoire ancienne du Yémen et dont les restes subsistent encore de nos jours. Mais les auteurs arabes en signalent à côté de Sanâa un autre, qui ne le cédait guère en importance à celui de Mareb.

§ 7. — Religion.

I. — C'est aux seules inscriptions que nous devons les renseignements, bien incomplets encore, que nous possédons sur l'ancienne religion du Yémen. Cette reli-

gion sortait de celle de Babylone et du bassin de l'Euphrate; jusqu'à la prédication de l'islamisme, elle resta foncièrement la même.

Nous y retrouvons en effet la plupart des mêmes personnages divins, avec leurs noms conservés sans altération. Car il est impossible de ne pas reconnaître les dieux chaldéo-assyriens Ilou, Bel, Samas, Istar, Sin, Samdan, Nisroch, dans les dieux du Yémen Il, Bil, Schams, Athtor, Sin, Simdan, Nasr. Pour ce dernier même le rapprochement est rendu encore plus certain par ce que nous disent plusieurs auteurs musulmans, que Nasr était représenté avec une tête d'aigle, car c'est le type habituel des représentations de Nisroch sur les monuments de Babylone et de Ninive. Ne pourrait-on pas aussi assimiler au Salman des rives de l'Euphrate le dieu spécialement protecteur de la ville d'Aden, Yathâa, dont le nom est une exacte traduction de celui de Salman et caractérise aussi un dieu « sauveur? »

Dans la religion de l'Assyrie et de Babylone, avons-nous dit plus haut, lorsque l'on s'élevait aux conceptions qui en avaient été le point de départ, on retrouvait la notion fondamentale de l'unité divine, défigurée par les rêveries du panthéisme; les dieux secondaires n'étaient en réalité que les attributs et les manifestations personnifiées du Dieu suprême et unique, qui était le grand Tout dans lequel toutes choses se confondent et s'absorbent. Cette conception monothéiste fondamentale est très-clairement empreinte dans ce que nous savons de la religion du Yémen. Le culte de Il, c'est-à-dire de la divinité conçue de la manière la plus haute, la plus compréhensive, la plus tendante au monothéisme, y avait une extension que jamais le culte d'Ilou n'eut à Babylone et dans la Chaldée. Particulièrement sous le surnom d'Il-Makah, « le dieu qui exauce, » c'était le dieu dont le culte était le plus général, celui qui avait

des temples dans le plus de localités, auquel était dédié le principal sanctuaire de Mariab, la capitale, c'était en un mot le dieu national par excellence.

De même qu'à Babylone, en Assyrie, en Phénicie, chez les nations syriennes, en un mot dans toutes les religions de la même famille, la plupart des noms de dieux dans le Yémen, — qu'ils soient identiques à ceux de Babylone ou qu'ils aient une physionomie particulière, — sont des épithètes ou des qualifications, ce qui caractérise bien nettement toutes ces personnes divines comme des qualités ou des attributs de l'être absolu, considérées à un point de vue distinct. C'est ainsi que nous avons : Bil, « le seigneur; » Rahman, « le miséricordieux; » Yathâa, « le sauveur; » Haubas, « le lumineux; » Samah, « l'élevé; » Koulâl, « le parfait; » Simdan, « le puissant; » Dhamar, « le protecteur. » On croirait lire une liste des surnoms d'Allah chez les Arabes musulmans; mais ces noms sont employés simultanément sur les mêmes monuments comme ceux de personnages distincts. Il faut joindre encore à cette catégorie d'appellations celle de Dhou-Samawi, « le seigneur des cieux, » correspondant tout à fait exactement au Baal-Samim de la Phénicie.

A côté de cette subdivision philosophique de la puissance et de l'essence divine, qui rappelle de si près ce que nous avons vu à Babylone, on observe également dans le Yémen la subdivision plus grossière, géographique et politique, qui prédominait en Phénicie. Aussi souvent que les attributs divins, les sanctuaires locaux donnent naissance aux divinités secondaires. Dans une inscription du Musée Britannique, Il-Makah de Harân et Il-Makah de Nâaman sont invoqués comme deux divinités différentes, de même que dans les inscriptions assyriennes Istar d'Arbèles et Istar de Ninive. On ne cite presque jamais le nom d'un dieu sans lui donner le titre

de seigneur de tel ou tel endroit; ainsi Il-Makah est seigneur de Harân, de Nâaman, d'Awam ou de Aaram; Athtor, seigneur de Doudh; Sin, seigneur d'Alam; Yathâa, seigneur d'Aden; Schams, dame de Ghazharan. Il est aussi des divinités, particulièrement des divinités féminines, qui ne sont pas désignées dans les inscriptions par un autre nom que celui du Seigneur ou de la Dame de tel ou tel endroit, exactement comme le Baal-Tars et le Baal-Sidon de la Phénicie; telles sont les déesses Dhat-Hami, « la dame de l'enceinte sacrée, » et Dhat-Bâadan, « la dame de Bâadan. » Ce genre de faits avait été produit chez les Sabéens par des causes analogues à celles qui y avaient également donné naissance chez les Phéniciens, par le morcellement féodal du pays et l'esprit de particularisme des localités.

II. — La religion du Yémen, dans la conception de ses dieux secondaires et dans son esprit général, avait pris un caractère astronomique et sidéral encore plus marqué que dans la religion de Babylone, où ce point de vue tenait pourtant une bien grande place. Placés sous un climat où l'éclat du ciel est incomparable, frappés des merveilles de l'harmonie des étoiles et du rôle actif du soleil dans la végétation, les Sabéens avaient fini par tout rapporter dans la nature aux astres et au plus éclatant d'entre eux.

L'antique religion du Yémen était avant tout solaire. C'est dans le soleil que les Sabéens voyaient la manifestation la plus complète, la plus haute et la plus pure de l'être divin; ils l'adoraient comme la divinité par excellence. Tous les noms-épithètes que nous citions tout à l'heure comme ayant donné naissance à des personnages distincts se rapportent au soleil, à ses fonctions, à ses attributs, à ses effets et aux différentes phases de sa révolution considérés séparément. Bil, Rahman, Yathâa,

Haubas, Samah, Koulâh, Simdan, Dhamar, Dhou-Samawî sont le soleil envisagé sous des points de vue différents. En tant que l'astre lui-même, sous sa forme matérielle et visible, il était adoré comme une divinité féminine sous le nom de Schams. Et ceci rentre exactement dans ce que nous avons dit plus haut de la nature des personnages féminins dans les religions du bassin de l'Euphrate et de la Syrie : car dans ces religions la déesse est qualifiée de « manifestation » du dieu mâle auquel elle correspond ; elle est pour ainsi dire une forme subjective de la divinité primitive, une deuxième personne divine, assez distincte de la première pour pouvoir lui être associée conjugalement, mais pourtant n'étant autre que la divinité elle-même dans sa manifestation extérieure. Aussi, bien que les inscriptions nous fournissent moins de renseignements sur les déesses que sur les dieux du Yémen, on y recueille des indices certains de ce que chaque dieu mâle était, dans la religion de ce pays comme dans celles de Babylone et de la Syrie, doublé d'une divinité féminine exactement correspondante, qui n'était autre que lui-même considéré sous une autre forme. Ila répondait à Ilahat, dont le nom se retrouve dans celui du château fort de Bit-Ilahat, près de Sanâa ; Athtor, regardé comme un personnage mâle, était accompagné d'une Athtoret ; c'était la décomposition en deux personnes de la Vénus androgyne de la Syrie.

A côté du soleil, que nous venons de montrer comme la divinité principale de la religion des Sabéens, les autres corps célestes étaient aussi adorés par eux comme des manifestations, moins importantes sans doute mais frappantes encore, de l'être divin, comme des dieux secondaires émanés de sa substance. Sin était la lune, personnifiée comme un dieu mâle, de même qu'à Babylone et dans les religions de l'Asie Mineure. On rendait

aussi un culte important aux cinq planètes, dont nous ne connaissons pas les appellations originales dans la langue himyarique, aux principales constellations, à quelques-unes des étoiles fixes, remarquables par leur éclat et leur grandeur, comme Aldébaran (l'œil du Taureau), Sohail (Canopus) et Schâari loboûr (Sirius), enfin à toutes les légions de l'armée céleste en général.

III. — En somme, la religion du Yémen telle qu'elle se présente à nous dans les inscriptions dédicatoires provenant des temples de Mariab, de Khariba, de Sanâa, d'Amrân et d'Abiân, était le développement, la forme raffinée et compliquée, sous l'influence des sanctuaires de l'Euphrate, d'une religion plus simple et plus primitive, qui s'était maintenue intacte jusqu'à l'islamisme dans l'Oman et dans une portion du Yémen et dont il subsiste encore bien des vestiges dans les usages populaires des habitants de l'Oman. Cette dernière était *le sabéisme* proprement dit, sur lequel les auteurs du commencement de l'islamisme, qui l'avaient vu encore en vigueur, nous fournissent des détails extrêmement précieux et circonstanciés.

Le sabéisme, dans sa simplicité première, paraît s'être étendu d'abord à toutes les populations de l'Arabie. C'était une religion sans images, sans idolâtrie et sans sacerdoce. On y adorait les sept planètes et principalement le soleil, dans leur réalité même; on leur adressait les invocations directement, tandis que ces corps sidéraux se montraient présents dans le ciel. Les adeptes du sabéisme célébraient un jeûne de trente jours en l'honneur de l'ascension du soleil dans le ciel et du renouvellement des phénomènes de la végétation, avant l'équinoxe du printemps, et une grande fête annuelle, qui était pour eux la première de toutes, le jour où le soleil entrait dans le signe du Bélier; cette fête est

encore solennisée publiquement dans tout l'Oman, bien que les habitants fassent profession de la foi musulmane, mais d'un islamisme très-corrompu. Après une première invocation matinale au soleil levant, la face tournée vers cet astre, les sectateurs de cette religion priaient sept fois par jour la milice céleste en se tournant vers le nord. Ils n'avaient pas de prêtres réguliers, constituant un corps hiérarchique, mais les fonctions fort simples du culte étaient remplies par les chefs des tribus et des familles[1].

De l'esprit de cette religion primitive il resta toujours chez les habitants du Yémen une tendance qui empêcha chez eux un développement d'idolâtrie aussi grand qu'à Babylone ou à Ninive. Sans doute on signale des images de divinités comme étant l'objet des adorations publiques dans quelques-uns de leurs temples les plus importants ; mais les écrivains classiques et ceux de l'Arabie musulmane sont d'accord pour les représenter adressant directement leur culte aux astres brillant au ciel, dans les sanctuaires situés sur les hauts lieux ou au sommet de pyramides pareilles à celles de la Chaldée, plutôt que les adressant à des idoles. Ils adoraient aussi dans quelques temples, comme des images naturelles des dieux ou plus exactement comme des objets où résidait l'essence divine, — de la même manière que dans les cultes syro-phéniciens, — certaines pierres regardées comme tombées du ciel et analogues aux bétyles de la Phénicie, certaines sources ou bien certains arbres, tels que le fameux palmier de Nedjrân, que l'on parait comme une femme, dans les jours de fête, de colliers d'or et d'étoffes précieuses.

1. Voy. Palgrave, *Narrative of a year's journey through Centra and Eastern Arabia*, t. II, p. 258.

IV. — Ni les inscriptions, ni les récits des auteurs arabes ne nous fournissent de détails bien précis sur les cérémonies du culte chez les anciens habitants du Yémen. Nous voyons seulement dans les textes épigraphiques que les dieux étaient adorés dans des temples (*beit*) élevés par la piété des souverains ou des particuliers et enveloppés d'une enceinte sacrée (*hami*, *haram*). Chacun de ces temples était dédié spécialement à un personnage divin, mais il y était entouré de toute une troupe de dieux synthrones, comme disaient les Grecs. Dans les enceintes sacrées, on offrait des sacrifices sanglants, de bœufs, moutons ou chameaux. Dans les temples, on dédiait des statues, des tables votives, des vases précieux, des lingots d'or et d'argent. Les sanctuaires possédaient aussi des terres, des troupeaux et des esclaves, donnés au dieu par les dévots. Enfin, c'était un usage habituel, et dont les inscriptions nous fournissent beaucoup d'exemples, que celui de se consacrer solennellement, soi-même, sa famille et ses biens, au service de telle ou telle divinité.

Un usage qui jouait un grand rôle dans tous les cultes syro-phéniciens était celui des grands pèlerinages annuels vers certains sanctuaires particulièrement vénérés, où se célébrait une fête accompagnée d'une foire de plusieurs jours. Les pays araméens avaient ainsi les fameux pèlerinages de Harrân et de Bambyce, la Phénicie celui du temple de Melkarth à Tyr. Mais de toutes les contrées de l'Asie antérieure, celle où cette coutume religieuse avait pris les plus grands développements était l'Arabie. Nous parlerons dans les chapitres suivants des pèlerinages de l'Arabie Pétrée et du Hedjâz, surtout du plus important de tous, celui de la Caâba de la Mecque. Chez les Sabéens du Yémen l'habitude était la même.

Un très-grand nombre de pèlerins de cette région se rendaient chaque année à la Mecque. Les écrivains clas-

siques signalent leur affluence à la fête annuelle de Bambyce. Dans leur pays même, il y avait des centres importants de pèlerinages. Une inscription copiée par le voyageur français Arnaud dans les ruines du temple d'Il-Makah à Mariab, parle de ceux que l'on faisait à ce temple. Il ressort de la teneur de plusieurs des tables de bronze conservées au Musée Britannique et découvertes à Amrân, qu'il y avait aussi dans ce lieu un pèlerinage considérable en l'honneur du même Il-Makah. Les écrivains musulmans parlent de ceux qui se faisaient à Tebâla pour les fêtes d'un dieu qu'ils appellent Dhou-Kholoçâ et qui paraît avoir été une des formes du soleil; le temple de Tebâla était l'objet d'un tel concours et d'une telle vénération qu'on l'avait surnommé la Caâba du Yémen[1]. Ce fut Mahomet lui-même qui le fit détruire. Les auteurs du temps de l'islamisme parlent aussi des pèlerinages de Sanâa en l'honneur d'un dieu qu'ils appellent Rayâm, nom peut-être altéré comme le sont souvent sous leur plume les noms himyariques. Il y en avait d'autres qui n'étaient fréquentés que par les gens d'une seule tribu ou d'une seule province. Tels étaient ceux des Benou-Madhidj à Djorasch, en l'honneur de Yaghouth; ceux des Benou-Mourâd et de la tribu de Khaywân, en l'honneur de Yâuk, ceux des Dhou-Kelâ en l'honneur de Nasr, ceux enfin des habitants du pays de Khaulân, en l'honneur du dieu Amm-Anas, auquel ils consacraient une portion de leurs champs et de leurs troupeaux, vouant une autre portion au dieu suprême, c'est-à-dire à Il.

V. — Les habitants anciens du Yémen croyaient à la vie future. C'est un fait positivement établi, bien que nous ne connaissions ni leurs rites funèbres, ni leurs

1. Caussin de Perceval, t. I, p. 110.

idées précises sur le sort des âmes après la mort. Ce que les inscriptions nous apprennent seulement, c'est que dans les familles de la caste supérieure, de la caste des guerriers jectanides, les ancêtres morts étaient tenus pour divinisés et recevaient un culte de famille. Aussi, très-souvent l'auteur d'une dédicace religieuse, qui finit en invoquant les principaux dieux de l'Olympe yéménite, invoque-t-il, en même temps qu'eux, de la même manière et sur le même rang, son père défunt, ses ascendants les plus rapprochés et les auteurs de sa race[1]. Mais, comme de raison, ce culte n'existait que chez les familles de sang noble; on n'en trouve aucune trace dans les castes inférieures.

1. Voy. notre travail sur *Le culte des ancêtres divinises dans l'Yémen*, dans les *Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions* pour 1867.

CHAPITRE III

LE HEDJAZ.

§ 1. — La légende arabe d'Ismaël.

I. — L'importance religieuse de La Mecque, bien antérieure à l'islamisme, a eu pour résultat de concentrer sur cette localité tous les souvenirs traditionnels des Arabes sur l'histoire primitive du Hedjâz. Ces souvenirs présentent les environs de la cité sainte comme le berceau d'où sont sorties toutes les tribus ismaélites, et sous l'empire de la doctrine musulmane ils ont pris la forme d'une légende groupée autour du personnage d'Ismaël, légende dont une partie est empruntée manifestement à la Bible, mais dont une autre et importante partie constitue non moins évidemment une tradition antique et nationale, systématiquement arrangée par Mahomet au point de vue de ses idées. Nous allons, comme nous l'avons déjà fait pour les traditions du Yémen relatives aux Adites, reproduire d'abord cette légende, telle qu'elle se lit dans le Coran et dans les historiens qui ont écrit sous son influence; puis nous essayerons de déterminer, à la suite de M. Caussin de

Perceval, les souvenirs positifs et les éléments de vérité qu'elle renferme.

II. — Quand Abraham, dit la légende, eut chassé de sa tente Hagar et son fils Ismaël, il les fit conduire dans le désert à l'endroit où se trouve aujourd'hui La Mecque. « Hagar eut bientôt épuisé le peu de provisions qu'elle avait. Dans son désespoir, elle parcourait à grands pas l'espace qui s'étend entre les collines Safa et Marwa, cherchant en vain de l'eau pour étancher sa soif et celle de son fils. Pendant ce temps, le petit Ismaël, se voyant loin de sa mère, se mit à pleurer et à frapper la terre du pied. Une source parut aussitôt. Aux cris de son enfant, Hagar accourut, et aperçut l'eau qui jaillissait. A cette vue, elle fut remplie de joie, et, craignant que l'eau ne se perdît, elle apporta de la terre qu'elle plaça autour de la source, de manière à former un bassin. C'est cette même source qui alimente encore maintenant, disent les musulmans, le puits célèbre nommé *Puits de Zemzem*.

« Il y avait dans cette contrée une tribu d'Amâlica, qui campaient du côté du mont Arafât. Deux de ces Amâlica erraient, pressés par la soif, en cherchant des chameaux égarés. Ils remarquèrent des oiseaux qui voltigeaient et s'abattaient au pied d'une colline, et jugèrent qu'il devait se trouver de l'eau en cet endroit. Guidés par cet indice, ils arrivèrent près de la source, et dirent à Hagar : « Qui es-tu? Quel est cet enfant? Et d'où « vient cette eau? Nous n'en avons jamais vu ici, depuis « des années que nous habitons ce désert. » Lorsque Hagar eut répondu à leurs questions et leur eut appris le miracle opéré en faveur d'Ismaël, ces Arabes conçurent pour son fils et pour elle un grand respect. Ils lui demandèrent la permission de s'établir avec eux auprès de cette eau. Hagar y ayant consenti, la tribu transporta son camp en ce lieu.

« Ismaël grandit parmi les Amâlica. Il était parvenu à l'âge viril quand sa mère mourut. Les Amâlica se dirent alors entre eux : « Cette source appartient à ce « jeune homme ; c'est pour lui que le ciel l'a fait jaillir. « S'il quitte cet endroit, elle tarira sans doute. » Dans cette pensée, et pour fixer irrévocablement Ismaël parmi eux, ils le déterminèrent à épouser une jeune fille Amâlica, qu'Ibn-Khaldoun nomme Amâra, fille de Saïd. » (Caussin de Perceval.)

La légende raconte alors une visite d'Abraham à son fils absent, à la suite de laquelle le patriarche donne à Ismaël le conseil de répudier sa première femme. Nous omettons les détails de l'anecdote, qui n'ont aucun intérêt historique.

« Sur ces entrefaites, deux nouvelles tribus vinrent planter leurs tentes près des Amâlica. Ces tribus étaient les enfants de Djorhom et ceux de Catoûra. Le chef des premiers se nommait Modhadh ; le chef des seconds, Samayda. Les Amâlica, voyant avec déplaisir ces nouveaux venus, formèrent le dessein de les expulser. Mais, depuis quelque temps, les hommes de cette tribu se livraient entre eux à des injustices et à des violences qui avaient excité le courroux céleste. Dieu, pour les punir d'avoir profané une terre à laquelle il avait attaché un caractère de sainteté, suscita contre eux des fourmis, qui les forcèrent de s'éloigner.

« Les Djorhom et les Catoûra demeurèrent ainsi en possession du pays. Ismaël resta au milieu d'eux, et contracta avec eux une alliance, en épousant la fille du chef djorhomite Modhadh. Cette fille est appelée par les uns Râla, par les autres Sayyida. » Le nouveau mariage d'Ismaël obtint la pleine approbation d'Abraham.

C'est alors que la légende place la construction de la fameuse Caâba par Abraham et son fils. Nous aurons à revenir sur cette partie de la tradition lorsque nous nous

occuperons, un peu plus loin, du culte de la Caâba; pour le moment nous la laissons de côté.

Ismaël, ajoutent les musulmans, remplit en même temps la double mission de patriarche et de prophète; il fut chargé par Dieu de prêcher la vraie foi aux populations diverses de l'Arabie et réussit à convertir les Djorhom et les Catoûra. Il mourut enfin à l'âge de 130 ans.

III. — « Abraham et Ismaël, dit avec toute raison M. Caussin de Perceval, doivent être considérés dans ces traditions comme des personnages symboliques, qui représentent leur postérité. Les récits, expliqués dans ce sens, offrent des vestiges manifestes de faits réels. » On y reconnaît la race des Ismaélites croissant progressivement au milieu des populations qui se succédèrent dans le Hedjâz et le Tihâma. Ce sont d'abord les Amâlica de race pure, les plus anciens habitants que l'histoire nous montre dans cette partie de l'Arabie. Ils sont chassés par la coalition de deux nouveaux éléments qui surviennent; les Djorhom, appartenant à la race jectanide et représentés dans sa généalogie, au livre de la Genèse, par le personnage d'Elmodad, puis la fraction des Amâlica désormais soumise à des chefs descendus d'Abraham et de Céthura, les Catoûra, souche des Madianites. La postérité d'Ismaël, du moins une partie, celle qui dans la table généalogique de la Genèse est donnée comme l'aînée, fait alliance avec les nouveaux possesseurs du sol, demeure au milieu d'eux et continue à augmenter rapidement de nombre et d'importance.

§ 2. — Commencement de la domination des Djorhom.

I. — Les traditions arabes nomment les douze fils d'Ismaël exactement de la même manière que la Bible. Nous l'avons dit plus haut, des tribus que représentent ces différents personnages, la plupart s'établirent dans le Nedjd. Une seule demeura dans le Hedjâz et plus spécialement dans le Tihâma au milieu des Djorhom ; ce furent les descendants de Nâbit, le fils aîné d'Ismaël. Les souvenirs nationaux de l'Arabie sont invariables sur ce point. Les prophètes hébreux citent, du reste, à plusieurs reprises les gens de Nâbit comme une des plus grandes tribus de l'Arabie.

Nâbit, disent les historiens musulmans, succéda à son père Ismaël dans les fonctions de gardien ou ministre de la Caâba. A sa mort, l'intendance du temple passa aux Djorhom. Ce fait, inexplicable tel qu'il se présente dans les écrivains de l'islamisme, serait de nature à faire croire que les Djorhom jectanides étaient les véritables fondateurs de la Caâba, que la tradition de ce fait avait été conservée jusqu'au temps de Mahomet, et que ce dernier n'inventa d'attribuer la construction du sanctuaire à Ismaël et à Abraham que pour justifier dans son système religieux le culte dont il continuait à le laisser environné.

II. — Le chef des Djorhom qui le premier tint les fonctions de gardien de la Caâba, est encore appelé Modhadh. La postérité d'Ismaël se réunit autour de lui. Modhadh se fixa avec elle dans la partie supérieure du terrain où se forma longtemps après la ville de la Mec-

que. Les Catoûra, qui habitaient les mêmes lieux, s'installèrent dans la partie basse avec leur chef Samayda. Modhadh et Samayda partageaient l'autorité. Le premier percevait des droits sur les voyageurs qui entraient par en haut, le second sur ceux qui arrivaient par en bas, dans la localité occupée par le campement de la colonie rassemblée près de la Caâba.

Cet état de choses eut un terme. La rivalité se mit entre les deux princes; chacun d'eux aspirait à la supériorité du pouvoir. Enfin la guerre éclata. Les Ismaélites faisaient cause commune avec Modhadh. Après un combat dans lequel périt Samayda, les Catoûra vaincus entrèrent en pourparlers. Quelques-uns se soumirent à Modhad et le reconnurent pour roi de la contrée. La plupart s'éloignèrent et se retirèrent au nord, vers les cantons voisins du golfe Elanitique où habitait la masse principale de la nation des Catoûra ou Madianites, et où la Bible nous les montre toujours. Cette bataille entre Modhadh et Samayda, célèbre dans les traditions de l'Arabie, fut, ajoutent les auteurs musulmans, la première violation sanglante du territoire sacré de la Mecque.

Il serait oiseux de rechercher, avec quelques critiques occidentaux, si le Modhadh et le Samayda qui figurent dans ce récit doivent ou non être assimilés aux personnages homonymes que nous avons déjà vu figurer dans la légende d'Ismaël. Dans l'un et l'autre cas, ces deux noms ne sauraient être pris pour réels. Ce sont ceux qui prédominaient parmi les chefs des Djorhom et des Catoûra, et, de même que celui d'El-Modad dans la Genèse, ils ne sont pas pris dans une autre intention que de personnifier ces deux races en antagonisme pour la possession du canton de Tihâma où la Mecque fut construite plus tard.

III. — Les Catoûra ou Madianites une fois expulsés, les Djorhom demeurèrent pour un grand nombre de siècles les maîtres incontestés du pays. La tribu qui se rattachait à Ismaël par Nâbit vivait au milieu d'eux, dans les liens d'une étroite alliance et sur le pied d'une complète égalité. Faible au début, elle grandit avec le temps en nombre et en importance.

« Il est presque superflu de faire observer que le théâtre des faits relatifs à l'histoire primitive de la race d'Ismaël, circonscrit par les traditions arabes à la vallée de la Mecque, doit évidemment être étendu à un plus vaste espace.

« La notion d'une lutte entre les familles auxquelles on donne ainsi la Mecque pour résidence, est, du reste, le seul document qu'offrent les écrivains arabes sur l'histoire des Ismaélites pendant un grand nombre de siècles. Une immense lacune est ouverte ici dans la suite généalogique des enfants d'Ismaël, sans qu'on puisse, de l'avis des auteurs les plus judicieux, y placer aucun nom avec une apparence même de vraisemblance. Depuis la génération de Nâbit et de Caydar, le premier rejeton de la tige d'Ismaël que l'on connaisse, ou que l'on croie connaître d'une manière certaine est Adnân, un des ancêtres de Mahomet. La distance entre Adnân et Ismaël est estimée, par Tabari et autres auteurs, à quarante générations. Ibn-Khaldoun pense que cette évaluation est encore trop faible, et il a sans doute raison[1]. » (CAUSSIN DE PERCEVAL.)

1. Adnân vivait en effet un peu plus d'un siècle seulement av. J.-C.

§ 3. — Etablissement des colonies Israélites à Khaybar et à Yathrib.

I. — Les Arabes qui habitaient la Mecque vécurent pendant de longs siècles sous des tentes, en campement permanent. Il n'y avait pas en ce lieu d'autre édifice que la Caâba. La ville même ne commença à être construite qu'après l'ère chrétienne. Dès une époque extrêmement ancienne, au contraire, il y eut des villes à Khaybar et à Yathrib.

Les fondateurs de ces villes avaient été les Amâlica, qui furent en effet, nous l'avons déjà dit, les premiers habitants historiquement connus du Hedjâz proprement dit. La légende raconte qu'un chef des Amâlica nommé Yathrib bâtit la ville à laquelle il donna son nom. Le pays était alors abondant en sources, riche en palmiers; attirée par les avantages du sol, la population qui s'y établit devint sédentaire et s'adonna à l'agriculture.

La possession de Khaybar, Yathrib et autres points du Hedjâz passa des Amâlica à des colonies juives, soit immédiatement, soit après un long intervalle. Les opinions des orientaux varient à cet égard.

« Les uns disent qu'une armée envoyée par Josué contre les Amâlica du Hedjâz ayant exterminé cette nation, une partie des Israélites qui composaient l'expédition resta dans le pays conquis, et se domicilia à Yathrib, Khaybar et lieux environnants.

« D'autres, et notamment l'auteur de l'Aghâni, font remonter à un temps un peu plus reculé la destruction de ces mêmes Amâlica, et l'établissement d'une population juive à leur place. Moïse, disent-ils, étant entré en Syrie, commanda à un corps considérable de troupes

d'aller combattre les Amâlica, et de les massacrer tous, sans en épargner un seul. Ces troupes envahirent le Hedjâz, vainquirent les Amâlica qu'elles y trouvèrent, et les passèrent au fil de l'épée. Mais, touchées de la jeunesse et de la beauté du fils de leur roi Arcam, elles lui laissèrent la vie, et se contentèrent de l'emmener captif. Moïse était mort quand elles revinrent en Syrie rejoindre leurs frères, auxquels elle rendirent compte de leur expédition. « Nous avons, dirent-elles, mis à « mort tous les ennemis; mais nous avons eu pitié de « cet enfant, et nous l'amenions à Moïse, pour qu'il dé- « cidât de son sort. » On leur répondit: « En désobéissant « aux ordres du prophète, qui vous avait prescrit de ne « faire grâce à personne, vous avez commis un crime. « Nous ne voulons plus vous recevoir parmi nous, et « nous ne souffrirons pas que vous demeuriez en Syrie. » Ainsi repoussés par leurs frères, ces soldats israélites retournèrent dans le Hedjâz, et adoptèrent pour patrie le pays de la nation qu'ils avaient vaincue. Ils se fixèrent à Yathrib et dans les régions voisines, y bâtirent des habitations et s'adonnèrent à la culture.

« Une autre tradition ajoute que David, forcé par la révolte de son fils Absalom de quitter son royaume, se retira, avec la tribu de Juda, chez les Juifs de Khaybar, et régna sur eux et leurs voisins pendant plusieurs années, jusqu'au moment où la défaite et la mort d'Absalom lui permirent de revenir à Jérusalem : depuis lors, dit-on, la colonie juive du Hedjâz demeura attachée et soumise aux princes de la race de David et fut une annexe du royaume de Juda. » (Caussin de Perceval.)

II. — La divergence de ces récits prouve qu'il n'y avait que deux faits nettement établis par la tradition, l'occupation primitive du pays par les Amâlica et l'existence de colonies juives, qui, renforcées à diverses époques par

des troupes nouvelles d'émigrants, se maintinrent jusqu'au temps de Mahomet. Mais pour l'époque de ces colonies on n'avait rien de positif et chacun des historiens musulmans a cherché à se former un système qui pût les faire coïncider avec les notions plus ou moins confuses sur l'histoire des Israélites que le Coran a naturalisées chez les Arabes.

Si ces historiens avaient été en mesure de recourir directement au texte de la Bible, ils y auraient vu que l'émigration des colons qui allèrent s'établir dans le Hedjâz est formellement mentionnée avec sa date, dans le premier livre des Chroniques ou Paralipomènes[1], quand on y raconte comment, sous le règne d'Ezéchias, 500 familles de la tribu de Siméon s'en allèrent, sous la conduite de Phalthiah, Naariah, Raphaiah et Oziel, au delà du mont Séir, s'établir dans une contrée habitée par quelques restes d'Amalécites, qu'elles exterminèrent. C'est cette émigration des Siméonites qu'un savant hollandais, M. Dozy, a cru pouvoir, comme nous l'avons dit, faire aller jusqu'à la Mecque et s'y fixer, opinion qui nous paraît dénuée d'un fondement assez solide pour être acceptée.

Le langage de la Bible est d'accord avec les traditions acceptées par la majorité des écrivains arabes pour nous montrer des restes des Amâlica demeurés encore au moment de l'établissement de ces colonies à Yathrib, à Khaybar et dans toutes les localités où les Siméonites fixèrent leurs demeures. Mais ils n'étaient plus dès lors les seuls habitants du Hedjâz, ni maîtres du pays. Des tribus ismaélites avaient occupé plusieurs points comme Tayma; les nouveaux Thémoudites, tribu jectanide sortie du Yémen étaient venus se fixer dans le canton de Medaïn-Saleh. Mais la population dominante était la

1. IV, 42 et 43.

puissante nation des Djorhom, issue aussi de Jectan, qui s'était graduellement étendue sur tout le Hedjâz et qui en avait fait le centre d'un puissant empire, dont nous parlerons dans le paragraphe suivant. Admis par les Djorhom à s'établir dans leur empire, les émigrés Siméonites formèrent depuis lors le fond principal de la population de Yathrib, de Khaybar et de quelques autres villes moins importantes. Mais ils ne s'étendirent pas au delà de ces trois ou quatre points bien limités. Concentrés dans leurs villes, ils n'eurent aucune influence politique sérieuse sur le pays, et ils en suivirent toutes les vicissitudes.

§ 4. — L'empire des Djorhom. — Ses rapports avec la monarchie assyrienne.

I. — Les traditions arabes racontent qu'à la même époque où Yârob établit la domination des Jectanides dans le Yémen, son frère Djorhom conquit tout le Hedjâz et y fonda un empire qui dura plusieurs siècles. On doit donc placer vers le même temps que la destruction de la monarchie des Adites, c'est-à-dire vers le commencement du VIIIe siècle avant l'ère chrétienne, l'établissement d'une monarchie unitaire embrassant la totalité du Hedjâz, monarchie dans laquelle le rôle dominateur appartenait à la puissante nation des Djorhom, issue de Jectan comme les seconds Sabéens et que nous avons vue s'établir à la Mecque, posséder la garde de la Caâba, puis enfin refouler les Madianites vers l'Arabie Pétrée et s'étendre sur tout le pays.

Au reste, si les historiens de l'Arabie musulmane enregistrent, d'après les anciens souvenirs de leur patrie, l'existence de cet empire des Djorhom, ils ne savent ab-

solument rien sur son histoire jusqu'à sa destruction par Nabuchodorossor. Mais la lecture des inscriptions cunéiformes assyriennes est venue dans les dernières années nous apporter des éléments inattendus pour combler cette importante lacune des annales de la race arabe.

Les textes datant du premier empire ninivite, antérieurement au désastre d'Assourlikhous, sont muets sur le compte de l'Arabie, du moins ceux que l'on connaît jusqu'à présent. Au reste, les rois assyriens de cette première période tournaient surtout leur attention vers les contrées de l'est; ce n'est que tard qu'ils s'occupèrent sérieusement de soumettre la Syrie et les autres contrées à l'occident de l'Euphrate. Ils ne paraissent pas avoir jamais pénétré dans la péninsule Arabique, et les seules tribus qu'ils combattirent dans cette direction furent celles qui avoisinaient immédiatement la rive droite de l'Euphrate, entre le fleuve et le grand désert de Syrie. Ces tribus nomades, dont les unes étaient araméennes et les autres purement arabes, menaçaient la Mésopotamie elle-même de leurs incursions, et par conséquent la sécurité du cœur de la monarchie était intéressée à ce qu'elle fussent soumises. Aussi voyons-nous que dès le règne de Teglathphalasar Ier on s'en occupait activement.

Au temps du second empire ninivite, lorsque la puissance assyrienne, momentanément éclipsée, se releva de ses ruines plus redoutable que jamais, un des principaux objets des efforts de cette puissance fut la soumission complète de la Syrie, le maintien de cette riche contrée dans l'obéissance, enfin l'affermissement définitif de la suprématie des armes d'Assur dans l'ouest par la conquête de l'Égypte et de l'Arabie. Les monarques assyriens reconnurent en effet bientôt que toute prise de possession de la Syrie et de la Palestine

ne saurait être que précaire tant que l'on ne s'est pas rendu maître de ces deux contrées, d'où peut toujours surgir une formidable invasion. C'est la vérité que nos Croisés, au moyen âge, découvrirent trop tard et dont l'ignorance fut la principale cause des désastres qui amenèrent leur expulsion. Les Assyriens, habiles stratégistes, ne s'y trompèrent pas. Aussi, dès le règne de Teglathphalasar II, en même temps que les expéditions vers la Syrie devinrent plus fréquentes et plus sérieuses, en même temps que l'on s'étudia à rendre plus effective la sujétion des tributaires, souvent nominale plutôt que que réelle, on se mit à s'occuper des affaires d'Arabie et à agir tantôt par les armes, tantôt par les négociations, de manière à étendre sur toute la Péninsule l'influence directe et la suzeraineté de l'Assyrie.

II. — Les inscriptions assyriennes nous montrent alors un empire compacte et fortement constitué dans le Hedjâz, où s'élèvent déjà de nombreuses villes. Les principales que l'on cite comme appartenant à cet empire sont Yathrib, dans l'intérieur des terres, Yanbo et Djeddah, « sur la mer. » Un roi, obéi de toutes les tribus sédentaires ou nomades des environs, préside à ce « royaume des Arabes. » On ne saurait y méconnaître l'empire des Djorhom tel qu'en parlent les historiens arabes.

Au nord de cet Etat, le plus important de la péninsule, nous en voyons un autre qui n'a pas de dénomination particulière et que les textes qualifient simplement de « royaume d'Arabes. » La capitale est la grande ville d'Ad-Doumou, dans le nom de laquelle on reconnaît, sans hésitation possible, avec l'article arabe, le Douma de la Bible, le Daumat-el-Djandal des Arabes actuels. Ce royaume, beaucoup moins étendu que celui des Djorhom, embrassait le canton de Daumat, le

Djauf et peut-être le Djebel-Schommer. Il présentait cette particularité toute spéciale et sans analogie chez aucun autre peuple sémitique, d'un gouvernement invariablement gynécocratique. Un homme ne pouvait pas ceindre la couronne; c'était une reine au lieu d'un roi qui s'asseyait sur le trône, et cette reine était en même temps la prêtresse du dieu Schams, le Soleil, le grand dieu de la nation.

Les tribus du désert de Syrie, depuis les bords de l'Euphrate jusqu'aux environs de Damas, menaient la vie de bédouins comme celles qui leur ont succédé de nos jours. On rencontrait pourtant de distance en distance des villes isolées au milieu du désert, de la même manière que Palmyre; elles étaient surtout multipliées en approchant de l'Euphrate. Dans toute cette région il n'y avait pas d'Etat sérieusement constitué, de monarchie fixe. Les tribus vivaient le plus habituellement dans l'indépendance sauvage des Arabes nomades. Les empires voisins parvenaient quelquefois à les réduire à l'obéissance, mais ce n'était qu'une obéissance temporaire et très-incomplète ; le bédouin n'est jamais complétement soumis, car le désert même garantit sa liberté.

Quant au Nedjd, les renseignements fournis par les monarques assyriens sur leurs propres campagnes, nous apprennent que dès lors, comme aujourd'hui, toutes ses parties fertiles, entrecoupées par des ramifications du désert, étaient couvertes d'une population sédentaire, agricole, aux villes nombreuses et florissantes. Nous verrons à un certain moment cette vaste contrée dépendre du monarque du Hedjâz. Mais le texte même qui nous l'apprend semble indiquer cet état de choses comme de date récente, comme le résultat d'une conquête qui aurait eu lieu depuis peu de temps. Il est donc probable que les différends cantons de Nedjd, que

la nature elle-même semble avoir créés pour demeurer isolés, restèrent longtemps sans être soumis à aucun grand empire, et même indépendants les uns des autres.

III. — La plus ancienne mention des Arabes qui soit faite dans les inscriptions assyriennes, se trouve sur la *stèle élevée* par Salmanassar IV aux sources du Tigre et aujourd'hui conservée au Musée Britannique. Elle est dans l'énumération des contingents des différents rois vaincus à Karkar par le fils d'Assournazirpal. A côté des troupes envoyées par Benhidri de Damas, Sakhoulina de Hamath, Achab d'Israël, Mathanbaal d'Arvad, Baasa d'Ammon, nous voyons figurer « cent chameaux de « Djendib l'Arabe. » Mais la mention est malheureusement, comme on le voit, fort vague, et ne nous apprend rien de positif sur la portion de l'Arabie où régnait ce Djendib. Ce devait être quelque scheikh d'une des principales tribus du désert dans le voisinage immédiat de la Syrie, car la confédération vaincue à Karkar se composait exclusivement de princes syriens; d'ailleurs l'Arabe qui avait pris part à cette confédération ne devait évidemment avoir qu'une bien médiocre puissance, car son contingent se réduisait à fort peu de choses.

Nous l'avons dit tout à l'heure, c'est seulement à partir de la seconde période de l'empire assyrien et du règne de Teglathphalasar II, que les mentions relatives à l'Arabie deviennent nombreuses et précises, que l'on voit la suprématie ninivite s'étendre graduellement dans la péninsule. Teglathphalasar cite dans des monuments de diverses époques de son pouvoir deux reines des Arabes de Douma, comme ayant été successivement ses tributaires; la première s'appelait Zebibiё et la seconde Schamsiё. C'est par lui que nous savons aussi que ces

reines étaient en même temps prêtresses du dieu Schams. Il n'est pas encore question du royaume du Hedjâz. C'est, du reste, volontairement que les Arabes de Douma s'étaient soumis pour la première fois à la suzeraineté de Teglathphalasar, car la liste des campagnes de ce prince n'en mentionne alors aucune dirigée contre leur pays. Pour les déterminer à s'assujettir au tribut, il suffit sans doute d'une simple démonstration faite pendant ce siége si prolongé de la ville d'Arpad, qui entraîna la soumission de toute la Syrie. Mais en 733, Schamsië s'associa à la révolte de Rasin, roi de Damas, et de Phacée, roi d'Israël. Aussi, l'année suivante, quand Teglathphalasar eût pris Damas et détruit l'indépendance de cette grande ville, il dirigea ses troupes contre les Arabes de Douma. L'armée assyrienne prit leur ville, leur tua beaucoup de monde, et fit une grande razzia sur leurs troupeaux de bœufs, de moutons et de chameaux. La reine Schamsië s'enfuit dans le désert, et de là envoya demander au roi d'Assyrie l'*aman*, qui lui fut accordé.

Dans l'inscription dite *des Barils*, Saryukin nous apprend que lorsqu'il eut pris Samarie (721), et vaincu à Raphia les forces coalisées du pharaon Schabaka et de Hanon, roi de Gaza, il occupa pendant son retour une partie de son armée à châtier les tribus arabes, qui avaient profité des désordres de la guerre pour envahir une partie du pays d'Israël et qui ravageaient la nouvelle conquête du monarque assyrien. La principale de ces tribus était celle de Thémoud, dont nous avons eu déjà l'occasion de parler. Quelques années après (715), Schamsië, qui occupait encore le trône de Douma, envoya son tribut à Saryukin avec une ambassade solennelle chargée de lui rendre hommage, et la renommée de ce prince s'était si bien répandue alors dans toute l'Arabie, que ce fut la même année que l'on vit venir

auprès de Saryukin une ambassade et des présents de la part d'Yathâamer, roi de Saba.

Le commerce par caravanes entre le Yémen et la Syrie, source principale de la richesse des tribus du centre de l'Arabie, était alors à son apogée. C'était le temps où le prophète Isaïe, pour peindre par des images matérielles la splendeur future de la Jérusalem spirituelle, fondée par le Messie, disait : « Une inondation de chameaux te « couvrira, ce seront les dromadaires de Madian et « d'Epha ; tous les gens de Saba viendront, apportant « l'or et l'encens, et annonçant les louanges de Dieu. « Les troupeaux de Caydar seront rassemblés pour toi, « et les béliers de Nâbit seront à ton service[1]. »

IV. — Mais parmi les prophéties que le même Isaïe prononça dans l'année où le tartan ou général en chef des armées assyriennes fut envoyé par Saryukin contre Azoth (711), étaient des menaces prochaines contre les gens de Caydar. « Habitants des « terres méridionales, s'écriait le voyant, sur la route « de Dedan, avec de l'eau, venez au devant de celui qui « a soif, avec des pains ; venez au devant du fuyard. « Car ils ont fui devant les épées, devant le glaive me« naçant, devant l'arc tendu, devant la terrible bataille. « Voici ce que me dit Jehovah : Encore un an, comme « l'année du service des mercenaires, et toute la gloire « de Caydar sera détruite ; ce qui restera du nombre des « vaillants archers des fils de Caydar sera diminué ; car « le Seigneur Dieu d'Israël a parlé.[2] »

L'accomplissement de ces menaces se fit cependant attendre encore quelques années. Mais Sennachérib nous apprend, dans l'inscription du prisme conservé à

1. Is. LX, 7 et 8.
2. Is. XXI, 13-17.

Londres, qu'après avoir vaincu, aussitôt monté sur le trône, le roi babylonien Mérodachbaladan, il « attaqua « pour les rançonner » toutes les tribus arabes qui occupaient le territoire depuis le district de Gamboul, aux embouchures du Schatt-El-Arab, jusqu'à *celui* de Hagar, dans lequel il faut de toute nécessité reconnaître le Hedjer de la géographie arabe, c'est-à-dire la portion méridionale du Bahreïn. Ce fut à dater de ce moment que Gerra et le pays environnant, le Dedan de la Bible, appartinrent aux maîtres de Babylone, dont cette cité devint l'entrepôt maritime. Ainsi que nous l'avons dit plus haut, la grande tribu de Caydar touchait au canton du Hedjer. Il est donc conforme à toutes les vraisemblances de penser que dans cette campagne, qui fut une vaste razzia et sur laquelle nous n'avons presque aucun détail, les gens de Caydar durent être atteints et reconnaître la suprématie assyrienne. De cette façon la prophétie s'accomplit, mais avec quelque retard.

C'est seulement par une mention faite dans une inscription d'Assarahaddon que nous avons connaissance d'une grande expédition conduite en Arabie par le même Sennachérib vers la fin de son règne. La ville d'Ad-Doumou fut prise de vive force et nombre de ses habitants emmenés en captivité. Nous ignorons malheureureusement quel était le nom de la reine à laquelle Sennachérib eut alors affaire. Ce monarque paraît, du reste, d'après certains indices, avoir été le premier qui ait reçu l'hommage du royaume du Hedjâz.

V. — Assarahaddon, son fils, s'occupa sérieusement des affaires d'Arabie, fit une campagne jusqu'au cœur de la péninsule et y poussa même ses armes dans la direction du sud plus loin qu'aucun autre des rois assyriens. « La ville d'Ald-Doumou, dit-il dans le prisme « que possède le Musée Britannique, la ville de la puis-

« sance des Arabes, qu'avait prise Sennachérib, roi d'As-
« syrie, le père qui m'a engendré, je l'ai de nouveau
« attaquée et j'en ai transporté les habitants en Assyrie...
« Un ambassadeur de la reine des Arabes, avec beau-
« coup de cadeaux, s'en vint à Ninive et s'inclina devant
« moi. Il me supplia de lui rendre ses dieux. J'exauçai
« son vœu; j'ai restauré les images de ces dieux qui
« s'étaient détériorées. Je fis écrire sur ces images les
« louanges d'Assur et la gloire de mon nom; puis je les
« fis apporter et les lui restituai. Je nommai à la royauté
« des Arabes une femme du nom de Taboua, tirée de
« mon harem. Comme compensation pour les dieux que
« je restituais à ce pays, j'augmentai de soixante-cinq
« chameaux le tribut que l'on payait à mon père. » C'est la dernière mention que l'on trouve faite du royaume de Douma; il paraît avoir disparu peu de temps après, nous verrons tout à l'heure dans quelles circonstances, à ce qu'il est permis de supposer.

Assarahaddon raconte ensuite ce qu'il fit par rapport à l'autre royaume arabe, celui du Hedjâz. « Les jours
« de Haçan avaient touché à leur terme. J'ai mis son
« fils Yâla sur le trône. J'ai augmenté son tribut, en
« outre de ce que payait son père, de dix mines d'or,
« mille pierres *birout* et cinquante chameaux de l'espèce
« la plus estimée. »

C'est à la suite de ces arrangements, et en prenant pour base d'opérations les riches districts du plateau central de la péninsule, qu'Assarahaddon lança vers le sud, au delà du désert de Dahnâ, l'expédition qui atteignit jusqu'au pays de Bâzi et aux montagnes de granit du canton de Khazou, situées dans l'intérieur du Hadhramaut. « Je tuai huit rois dans cette contrée, dit l'or-
« gueilleux conquérant; j'emportai en Assyrie leurs
« dieux, leurs dépouilles, leurs trésors et leurs sujets. » Assarahaddon installa à la tête des cantons qu'il venait

de conquérir Layli, roi de Yadih, l'une des villes du pays, qui s'était hâté de se soumettre à lui. Mais ces districts lointains et séparés du reste de l'empire par un vaste désert ne restèrent pas après lui dépendants de la monarchie assyrienne, si même ils continuèrent à en faire partie jusqu'à sa mort.

VI. — Yâla n'occupa le trône que pendant bien peu de temps. Lors de l'avénement d'Assourbanipal à la couronne d'Assyrie, il était déjà remplacé par un personnage dont nous ne connaissons pas le degré de parenté avec lui, Ywaitê, fils de Nouray. Celui-ci se montra d'abord un vassal fidèle de la monarchie ninivite, et quand Assourbanipal fit sa seconde expédition en Egypte, Ywaitê vint l'attendre dans le désert avec un très-grand nombre de chameaux, qui transportèrent l'eau nécessaire aux besoins de l'armée assyrienne. Mais ensuite, lorsque Samoulsamougin, en se révoltant contre son frère avec l'aide de Téoumman, roi d'Elam, parvint à grouper un grand nombre de nations diverses dans une confédération qui fut un moment bien près de renverser l'empire, le roi des Arabes du Hedjâz prêta l'oreille à ses excitations. Il se déclara indépendan de Ninive, et appelant les populations de la péninsule aux armes pour secouer le joug étranger, il les groupa autour de sa bannière et fit en peu de temps reconnaître son autorité dans toute la portion centrale et septentrionale de cette vaste contrée, dans le Nedjd et dans les déserts qui séparent la Syrie de l'Euphrate. Ce fut probablement au milieu de ces événements que disparut le royaume de Douma, qui avait encore une réelle importance, on vient de le voir, au temps d'Assarahaddon, et dont il n'est plus fait mention dans tout le récit de la guerre poursuivie en Arabie par Assourbanipal.

Le texte de ce récit officiel, tracé sur le prisme que

possède le Musée Britannique, n'a pas encore été publié, non plus qu'analysé par aucun assyriologue. Mais nous avons pu l'étudier sur les excellentes copies que M. Oppert a prises d'après le document original. Malheureusement il est très-mutilé; il présente de nombreuses et considérables lacunes, qui y jettent de grandes obscurités. Aussi ne saurait-on, surtout après une étude un peu rapide, en donner une traduction suivie. Mais on peut du moins en résumer succinctement les principaux traits, et c'est ce que nous allons essayer de faire.

Ywaitê, non content de se déclarer indépendant, avait envoyé au secours de Samoulsamougin et de Téoumman une armée sous le commandement d'un des scheikhs les plus importants de ses États, Aym, fils de Théïr. Cette armée fut battue par les Assyriens sur le bas Euphrate; mais Assourbanipal, qui voyait le foyer principal de la guerre dans le pays d'Elam, laissa provisoirement de côté l'Arabie pour s'occuper exclusivement de réduire au plus tôt les Elamites à l'obéissance. Ce fut seulement après que Suse eut été prise et Oummanaldas, successeur de Téoumman, contraint à la soumission, qu'il se tourna contre Ywaitê et ses Arabes. Trois campagnes successives furent consacrées à la soumettre.

La première eut lieu dans la neuvième année du règne d'Assourbanipal (659). Franchissant l'Euphrate, le roi d'Assyrie prit successivement sur les Arabes sept villes fortes, dont une seule paraît pouvoir être identifiée avec un nom connu. C'est Hirata, dans laquelle nous croyons pouvoir reconnaître la ville arabe limitrophe de la Chaldée, si célèbre aux premiers siècles de l'ère chrétienne sous le nom de Hira. Les six autres sont appelées Azran, Oudoum, Yabroud, Beït-Neni, Moukhat, Khardjé et Ssoutakh. Autant que l'on peut voir dans le texte, particulièrement défectueux à cet endroit, aucune n'était

bien éloignée de l'Euphrate. Avant de se lancer au cœur de la péninsule et d'en franchir les déserts, entreprise hardie et périlleuse, Assourbanipal consacrait une première campagne à s'assurer une base d'opérations solide sur le territoire arabe.

L'année suivante (658), les opérations prirent un tout autre caractère et en une seule campagne conduisirent les Assyriens jusqu'au fond du Yémâma. Les troupes de Ywaïtê (car ce prince n'est jamais nommé comme ayant pris part lui-même à un combat) étaient commandées par Aym, fils de Thêïr, et par son frère Abyatê. Le roi des Nabatéens, Mathan, qui avait secoué le fardeau de la suzeraineté ninivite en même temps que le roi des Arabes du Hedjâz, avait envoyé des contingents importants pour le secourir, pensant bien que si les Arabes étaient écrasés ce serait ensuite sur lui-même que retomberait le poids de la colère du monarque assyrien.

Assourbanipal, entrant en campagne, passa l'Euphrate avec son armée notablement plus au nord que l'année précédente, et, avant de descendre sur les points dont il avait alors pris possession, acheva d'assurer complétement ses derrières en ramenant à l'obéissance le pays désigné sous le nom de Soukhi dans les inscriptions des rois plus anciens. Il y prit trois villes, Naram-Istar, dont le nom indique une origine chaldéo-assyrienne, Hadatta, bien évidemment la Hadissa de nos jours sur les bords de l'Euphrate, enfin Sourib, qui doit être cherchée sur la lisière du désert en allant rejoindre Hîra. Ces premiers exploits n'étaient que des préliminaires de la grande campagne qui allait s'ouvrir. Bien pourvue de moyens de transport, accompagnée de nombreux chameaux portant des outres, l'armée assyrienne s'engagea dans le désert en suivant la route que prennent encore aujourd'hui les pèlerins persans de la Mecque pour aller de Meschhed-Ali dans le Nedjd, car les

routes du désert demeurent invariables à travers les siècles. La traversée des solitudes de sable, « des domaines de la soif, » comme dit le texte cunéiforme, fut longue et pénible. Enfin on arriva dans un lieu nommé Khourarin, « où l'armée but de l'eau de source. » Les distances indiquées dans le récit avec une grande précision ne permettent pas de douter que ce lieu ne fût situé dans le Djebel Schommer de nos jours. De là on se porta sur Yarek, la ville la plus importante du pays, qui fut prise d'assaut. Nous avons déjà rapproché plus haut le nom de cette ville de celui de Yerach, un des fils de Jectan dans les généalogies bibliques. Se dirigeant toujours vers le sud, mais en même temps inclinant désormais à l'est pour suivre la direction des plateaux cultivés, Assourbanipal pénétra ensuite dans le pays de Bar. D'après les indications sur son emplacement, nous sommes amenés à y voir le Kasim inférieur.

Assourbanipal s'empara d'Azallah, capitale du pays de Bar, et continua sa marche victorieuse. Il traversa un étroit désert qui est manifestement le *Néfoud*, séparant le Kasim du Nedjd proprement dit. Ce désert franchi, la première ville que l'on rencontra et dont on se rendit maître est appelée Yaschammeh. Il n'y a plus aujourd'hui de ville de ce nom, mais le canton nord-ouest du Nedjd, au sens le plus restreint, est encore désigné sous l'appellation de Woschem, dans laquelle se retrouve le nom antique, fort peu altéré. La ville importante dont il est ensuite question doit être, d'après la marche suivie par l'expédition, cherchée dans les cantons qui sont aujourd'hui le centre de la puissance des Wahabites, du côté d'Er-Riad ou de Derayeh. Elle est appelée Isdah et elle était la capitale d'un roi particulier du nom d'Ayla, vassal de Ywaïtê. On y adorait le dieu Akh-as-Samaïn (le frère des cieux), qui donnait son nom à la contrée. En quittant le pays d'Akh-as-Samaïn, l'armée assyrienne

traversa encore un désert « rempli de bêtes sauvages et « où les oiseaux du ciel ne font pas leurs nids. » Après ce désert on atteignit le district et la ville de Corassid. La première partie de ce nom paraît conservée dans le canton actuel d'El-Cora, entre le Nedjd et le Tihâma. Et en effet ce canton est situé sur la route qui conduit encore maintenant du cœur du pays des Wahabites au littoral de la mer Rouge, sur lequel nous allons voir se passer la troisième campagne d'Assourbanipal en Arabie.

La seconde se termina à Corassid. Le plateau central de la péninsule avait été parcouru dans toute son étendue et ramené à la soumission. Restait encore à réduire le pays où le pouvoir de Ywaïtê avait son centre, le véritable pays des Djorhom, le Hedjâz, c'est-à-dire le versant occidental de la chaîne de montagnes qui court parallèlement à la mer Rouge. Mais Assourbanipal ne pouvait pas s'arrêter en si beau chemin, et une troisième année de guerre (657) fut employée à cette dernière partie de sa tâche.

Partant de Corassid, les troupes assyriennes marchèrent à l'ouest et arrivèrent en peu de temps au bord de la mer, devant les murs de Djisda. Ici l'identification du nom donné par le texte assyrien est facile ; on ne saurait douter qu'il ne s'agisse de Djeddah, ville qui se vante, à juste titre on le voit, d'une très-haute antiquité. Assourbanipal la prit, puis remontant vers le nord pour traverser le Hedjâz dans sa grande longueur, il vint successivement enlever de vive force Yanbo et Yathrib. Ce dernier événement termina la guerre. Le roi Ywaïtê, chassé de son dernier refuge, implora la paix, et le monarque ninivite le reçut en grâce, à condition que son tribut serait encore augmenté. Mais il déchargea sa colère sur les deux scheikhs qui avaient organisé et dirigé la défense du pays, Aym et Abyatê, fils de Thêir.

Assourbanipal se les fit livrer par Ywaïtê; ils furent écorchés vivants et leurs peaux furent envoyées à Ninive. Les affaires d'Arabie étant ainsi réglées, le roi assyrien reprit sa marche vers le nord et gagna la Syrie par le pays des Nabatéens, qui ne purent opposer une bien sérieuse résistance et dont le roi, Mathan, se vit aussi obligé de demander l'*aman* en suppliant.

§ 5. — Invasion de Nabuchodorossor dans le Hedjâz.

I. — Quelque durement que les Arabes eussent été traités dans les trois campagnes d'Assourbanipal, un désastre beaucoup plus considérable les attendait soixante-dix ans plus tard. Au milieu des prophéties que Jérémie, dans les derniers temps de Jérusalem, prononça contre les pays de Moab, d'Ammon et d'Edom qui cherchaient à entraîner le royaume de Juda dans la voie fatale de la révolte contre la puissance babylonienne qui avait succédé à celle de Ninive, il y avait d'éloquentes menaces contre les populations arabes, que le fléau dévastateur ne devait pas épargner.

« Voici ce que dit le Seigneur : Levez-vous, montez à « Caydar et ravagez les fils de l'Orient. (C'est la désigna- « tion biblique habituelle des Arabes.) Ils prendront « leurs tentes et leurs troupeaux, ils enlèveront les peaux » dont ils se servent, leurs vases et leurs chameaux ; et « ils appelleront sur eux la terreur. Fuyez, sauvez-vous « au plus vite, cachez-vous dans les anfractuosités du « désert, habitants de Hazor [1], dit le Seigneur ; car Na-

1. On n'est pas parvenu à déterminer encore d'une manière positive le canton arabe désigné par ce nom.

« buchodorossor, roi de Babylone, a arrêté contre vous « un conseil et tourné de votre côté ses pensées.

« Levez-vous, montez chez cette nation tranquille, qui « vit dans la confiance ; il n'ont ni portes ni verrous, car « ils habitent seuls au milieu du désert. Leurs chameaux « seront enlevés et dispersés, leurs bêtes de somme de- « viendront une proie ; je les disperserai à tous les « vents du ciel, ces hommes aux cheveux rasés ; de tous « les côtés j'amènerai la destruction sur eux, dit le Sei- « gneur. Et Hazor deviendra le repaire des serpents, « éternellement désert : il n'y restera aucun homme[1]. »

Ces prédictions pouvaient paraître invraisemblables au moment où elles étaient faites, car les Arabes, rendus à l'indépendance depuis le commencement du déclin de l'empire ninivite en 625, ne se mêlaient aucunement des affaires politiques de la Syrie et par conséquent n'a- vaient rien dans leur conduite qui pût attirer sur eux le courroux et les vengeances du terrible roi de Baby- lone. Ils étaient tout au commerce et ne pensaient pas à autre chose qu'à leurs caravanes entre le Yémen et les villes de la Phénicie, aussi florissantes que jamais mal- gré la concurrence que commençait à leur faire la na- vigation de la mer Rouge, et sources de très-grandes richesses. C'était le temps où Ezéchiel, décrivant la prospérité de la ville de Tyr dont il annonçait la ruine prochaine, disait : « Les Arabes et tous les émirs de Cay- « dar trafiquent avec toi et t'amènent leurs droma- « daires.... Les marchands de Saba et de Raâma sont « tes courtiers ; ils viennent apporter sur ton marché « les plus précieux aromates, les pierres fines et l'or. « Harân, Cané et Aden sont tes vendeurs.... Les fils de « Dedan trafiquent avec toi ; dans leurs îles (les îles « Bahreïn actuelles) sont tes comptoirs ; elles échangent

1. Jérem. XLIX, 28-32.

« avec toi les dents d'ivoire et l'ébène (qui y sont ap-
« portés de l'Inde).... Dedan te fournit les tapis où tu
« t'asseois... Edom aussi est engagé dans ton commerce,
« et il te donne des escarboucles, de la pourpre, des
« étoffes brodées, de la toile de coton, des gazelles et
« des pierreries, pour les denrées que tu lui livres. »

II. — Les richesses mêmes que ce commerce de caravanes faisait affluer entre les mains des tribus de l'Arabie attirèrent sur elles le fléau dévastateur. Nabuchodorossor voulut s'en rendre maître et assurer à son empire la possession d'une contrée où se faisait un négoce si fructueux. Nous avons déjà remarqué, d'ailleurs, que l'expédition du conquérant chaldéen en Arabie, dirigée surtout contre les tribus chez lesquelles se formaient les caravanes entre le Yémen et la Syrie, pouvait bien avoir eu surtout pour but de désorganiser le transit des marchandises au travers de la péninsule et se rattacher, comme le siége de Tyr, à son plan de changer la direction du commerce de l'Inde en le concentrant désormais à Babylone.

Quoi qu'il en soit, c'est à la suite du siége et de la prise de Tyr que Nabuchodorossor envahit l'Arabie à la tête de la nombreuse armée avec laquelle il avait achevé la conquête de la Syrie. Son principal effort porta sur le Hedjâz, et il semble avoir laissé de côté les populations établies sur les plateaux du Nedjd, et en effet, autant qu'on en peut juger, son but était moins de conquérir toute la péninsule que de se rendre maître de la route commerciale du Yémen et d'atteindre au plus tôt cette dernière contrée, dont les trésors accumulés excitaient surtout sa convoitise. Cette expédition, à laquelle les prophètes d'Israël font plus d'une fois allusion, n'est malheureusement racontée par aucun écrivain de l'antiquité classique, et nous n'en avons pas non plus de récit offi-

ciel babylonien, car on sait que malheureusement il n'a encore été découvert de Nabuchodorossor que des inscriptions relatives à ses constructions religieuses et aucune inscription historique relatant ses conquêtes. Mais les traditions arabes ont conservé très-vivant le souvenir des ravages du terrible conquérant chaldéen, dont elles altèrent le nom en Bokht-Nassar.

Les troupes du roi de Babel, disent ces traditions, portèrent dans tout le Hedjâz la désolation et la mort. Elles parvinrent jusque dans le Yémen occidental, d'où elles emmenèrent en captivité les tribus de Hadhoûra et de Wabar. Dans le canton de la Mecque, auquel se rattachent les souvenirs les plus précis, Adnân, descendant d'Ismaël, réunit les hommes de la tribu ismaélite de Nâbit et les Djorhom Jectanides, qui formaient la population de la contrée, et se mit à leur tête pour tenter d'arrêter les Chaldéens et de protéger la Caâba. Un combat sanglant fut livré au lieu nommé Dhât-Irk. Il se termina par une sanglante déroute des guerriers arabes, qui se dispersèrent et cherchèrent refuge, les uns dans le Yémen, les autres dans les montagnes du Hedjâz. Nabuchodorossor traîna prisonnière à sa suite jusqu'à Babylone la plus grande partie des habitants du pays.

III. — Quand le fléau dévastateur fut passé, quand le conquérant, satisfait de sa victoire et de son butin, se fut retiré, les débris de la population du territoire de la Mecque, et principalement ceux qui appartenaient à la race des Djorhom, se rassemblèrent et reprirent leurs anciennes demeures. Adnân, qui avait rempli un rôle si considérable lors de l'invasion chaldéenne, était mort dans la retraite qu'il avait cherchée au milieu des montagnes. Il laissait un fils, Maâdd, qu'au moment même de l'arrivée des Chaldéens il avait pris soin de mettre à l'abri. Les historiens arabes qui rapportent la tradition à ce

sujet ont cru comprendre qu'il l'avait envoyé à Harrân dans la Mésopotamie; nous pensons qu'il s'agissait plutôt originairement de Harân dans le Yémen.

Quel que fût d'ailleurs le lieu où Adnân avait caché son fils pour le dérober aux étrangers, Maâdd en revint dans sa patrie quand il eut atteint l'âge viril. Il s'informa s'il restait parmi les Djorhom quelque membre de la famille du Modhadh qui avait définitivement chassé les Catoûra de la Mecque. On lui indiqua le chef de la tribu, Djorhom, fils de Djahla, auquel il demanda en mariage sa fille Maâna. De cette union féconde sortit une race nombreuse, et en quelque sorte une nouvelle nation ismaélite.

Il importe de ne pas confondre, comme l'ont fait presque toujours les récits populaires des Arabes, cet Adnân et ce Maâdd avec les deux personnages du même nom qui se reproduisirent six siècles et demi plus tard dans leur descendance, et à partir desquels la généalogie des Koreïschites se continue sans interruption jusqu'à Mahomet. La similitude des noms, qui n'a rien d'extraordinaire dans une même race, a été la principale cause de la perte de tout souvenir relatif aux générations de la descendance d'Ismaël entre le premier Maâdd et le second Adnân, c'est-à-dire entre l'époque de Nabuchodorossor et la fin du premier siècle de l'ère chrétienne. Les généalogies arabes présentent toutes une vaste lacune qui correspond à ce long intervalle de temps.

IV. — L'expédition de Nabuchodorossor en Arabie n'avait été en réalité qu'une grande razzia sans résultats politiques sérieux. On ne sait même pas si le conquérant parvint à maintenir tant qu'il vécut son autorité effective sur les parties de la péninsule que son armée avait parcourues. Mais, en tout cas, aussitôt

après sa mort, les populations de l'Arabie revinrent à la pleine indépendance. Lorsque Cyrus s'empara de Babylone et réunit à son empire les provinces qui en dépendaient, l'Arabie n'était pas de ce nombre, et jamais les rois Achéménides ne furent les maîtres du Hedjâz ou du Nedjd ; ils ne le tentèrent même pas, et la sauvage liberté des habitants de la péninsule n'eut à courir de leur part aucun danger.

Le royaume du Hedjâz, foulé, dévasté par les troupes chaldéennes, n'avait pas été pour cela détruit. Il continuait à subsister, et c'est bien évidemment à son roi qu'il faut appliquer ce que dit Hérodote du roi des Arabes, entièrement indépendant de l'autorité du monarque perse, avec lequel Cambyse fit un traité d'alliance pour assurer à son armée les moyens de franchir le désert qui sépare l'Egypte de la Syrie. « Il n'y a pas, dit le père de l'histoire, de peuple plus religieux observateur de ses serments que les Arabes. Lorsqu'ils veulent engager leur foi, il faut qu'il y ait un tiers, un médiateur. Celui-ci, debout entre les deux contractants, tient une pierre aigüe et tranchante avec laquelle il leur fait à tous deux une incision à la paume de la main, près des grands doigts. Il prend ensuite un petit morceau de l'habit de chacun, le trempe dans leur sang et en frotte sept pierres qui sont au milieu d'eux, en invoquant Ourotal et Alilat, les seuls dieux qu'ils reconnaissent. Cette cérémonie achevée, celui qui a engagé sa foi donne ses amis pour garants. Lorsque le roi des Arabes eut ainsi conclu un traité avec les ambassadeurs de Cambyse, il fit remplir d'eau des outres de cuir et en fit charger tous les chameaux qu'il avait dans ses États. Cela fait, on les mena dans les lieux arides où il alla attendre l'armée de Cambyse. »

L'histoire, à partir de ce moment, cesse pour plusieurs siècles de parler des populations de l'Arabie cen-

trale. Ce n'est plus dès lors qu'à partir de l'ère chrétienne que leurs annales commencent à s'éclaircir un peu; mais pour toute l'époque intermédiaire, elles sont enveloppées d'épaisses ténèbres, où rien n'est encore parvenu à faire pénétrer un rayon de lumière. Tout manque à la fois sur ce temps; il n'est pas une source de renseignements qui ne soit muette. Les écrivains classiques ne disent rien des Arabes; les informations fournies par la Bible et par les inscriptions cunéiformes s'arrêtent. Il n'est pas jusqu'aux traditions populaires de l'Arabie elle-même qui ne gardent le silence, comme si pendant cinq siècles rien ne s'était passé dans la péninsule.

§ 6. — Mœurs et coutumes des anciens Arabes.

I. — Il n'est pas un peuple dans l'Orient, et même peut-être dans le monde, qui ait moins changé depuis l'aurore des temps historiques jusqu'à nos jours que les Arabes, en appliquant ce nom, comme de juste, dans sa véritable acception géographique et historique, en le restreignant aux populations indigènes de la péninsule, et en ne l'appliquant pas, comme le fait à tort l'usage vulgaire, à toutes les nations si diverses qui, sous l'influence de l'islamisme, ont adopté la langue arabe. Tels ils étaient au temps où Mahomet les arracha à l'idolâtrie, tels exactement tous les renseignements nous les montrent aussi haut que l'on puisse remonter dans leur histoire, tels nous les voyons décrits dans les récits de la Genèse relatifs à Ismaël ou à Joseph, ou bien figurés dans les bas-reliefs du palais de Ninive qui retracent des scènes de la guerre d'Assourbanipal. Tels même ils sont encore aujourd'hui, car de

toutes les populations auxquelles l'islamisme a été prêché, celle sur laquelle son action a été la moins puissante et la moins durable, a été sans contestation possible les Arabes proprement dits. Presque partout dans la péninsule, excepté autour de la Mecque ou de Médine ou dans le centre du wahabitisme, les vieilles mœurs, les antiques usages sont demeurés plus puissants que les pratiques musulmanes, et les croyances sabéïstes ont été conservées intactes sous un vernis de mahométisme extérieur, qui souvent même n'existe toujours pas. Aussi presque tout ce que les voyageurs modernes qui ont parcouru et étudié le centre de l'Arabie, comme Niebuhr, Burckardt, Palgrave, disent des mœurs et des coutumes propres aux habitants de cette immense contrée, se compose-t-il de choses qui remontent aux temps les plus reculés et qu'aurait pu décrire de même un voyageur de l'antiquité.

II. — Le grand désert qui, au nord, sépare la péninsule arabique de la Syrie et de l'Euphrate, la ceinture de sables qui au centre entoure le Nedjd, le divise en cantons distincts et coupe les communications terrestres, ont de tout temps imposé à une partie des habitants de l'Arabie la condition nomade. Mais il ne faut pas croire que les nomades soient les plus nombreux. Dans l'opinion vulgaire, l'Arabe est fatalement errant ; on ne le sépare pas de sa tente, de sa lance, ni de son chameau. C'est là une grande erreur : le nomade pasteur n'est qu'une fraction de la grande famille arabe. Aujourd'hui même, dans la péninsule, les territoires habités par des populations sédentaires et agricoles sont grands comme trois ou quatre fois la superficie de la France ; trois ou quatre millions d'Arabes y cultivent le sol et y bâtissent des maisons, tandis que les Bédouins qui sillonnent les déserts ne sont pas plus d'un million ; et encore ce nom-

bre s'est-il augmenté, sur les frontières de la Syrie et de la Mésopotamie, de tous les paysans rebutés par les vexations de l'administration turque et qui ont quitté la charrue pour la tente.

A l'époque où parut Mahomet, la proportion des sédentaires était beaucoup plus forte; nous n'en voulons pour preuve que l'immense quantité de ruines qui couvrent le sol. Il en était de même dans les siècles reculés qu'embrasse notre histoire. Le tableau que les inscriptions assyriennes présentent de ces contrées est là pour l'attester. Sur la rive droite de l'Euphrate, où il n'y a plus que des nomades, ces inscriptions placent des États florissants comme ceux de Kindana et de Soukhi, en arrière desquels seulement commencent les nomades de Patin, des villes populeuses, des territoires où la culture a largement gagné sur le désert. En Syrie, la zone cultivée et les villes, dans l'état de choses que nous décrivent les bulletins des rois d'Assyrie, s'étendent jusqu'à l'extrême limite des sables à jamais stériles. Dans le Nedjd et dans le Hedjâz, Assourbanipal rencontre sur tout l'itinéraire de son expédition de grandes villes, dont une partie seulement s'est conservée jusqu'à ce jour. Je ne parle pas du Yémen ; mais combien sa situation présente diffère de son éclat d'alors ! Il suffit de rappeler que des nomades campent maintenant au milieu des ruines de Mariab et de Sabota, ne parvenant même pas à comprendre comment ces ruines gigantesques ont pu être bâties par des mains humaines.

Mais, pour être fixés sur le sol et dans les villes, les Arabes sédentaires ont toujours gardé le caractère fondamental de leur race, nomade à l'origine. Ils sont bien, et ils étaient dans l'antiquité comme aujourd'hui, les proches parents des Bédouins. Aussi a-t-on toujours retrouvé chez eux les traits caractéristiques communs aux Jectanides et aux Ismaélites, le goût des aventures et

des voyages, la facilité de déplacement, l'esprit de tribu et de fractionnement. Leur seul régime politique, leur seule organisation sociale était, comme encore actuellement, le régime des tribus, avec sa sorte de *féodalité* à demi-barbare, ses guerres incessantes de voisins à voisins et le désordre permanent qu'elle entretient. Sans doute nous voyons des États de quelque importance se former pendant les siècles antiques dans l'Arabie centrale, — nous ne parlons pas ici du Yémen, — tels, par exemple, le royaume de Douma ou celui des Djorhom du Hedjâz. Mais la facilité même avec laquelle ces Etats, bien que protégés par les déserts, succombent devant les invasions des Assyriens ou des Chaldéens, prouve leur peu d'unité et de cohésion, prouve combien l'esprit de particularisme local et le morcellement des tribus y laissait peu de place à l'action du pouvoir central de la monarchie. Jamais de véritables empires, tels que nous les comprenons, n'ont pu se fonder en Arabie. Celui même des Khalifes, au moyen âge, a été obligé de transporter, presque aussitôt fondé, son siége hors de la péninsule, et les premières populations qui ont échappé de fait au sceptre des successeurs de Mahomet ont été celles mêmes d'où étaient sortis les compagnons du prophète.

III. — Le caractère des Arabes a toujours été un composé de contrastes. Ils sont, — qu'on nous permette ici d'employer le présent, car c'est autant pour les Arabes contemporains, au milieu desquels nous avons vécu, que d'après les poésies et les autres documents antérieurs à l'islamisme que nous traçons ce portrait, auquel les siècles n'ont pas apporté de changement,—ils sont à la fois libéraux et rapaces, inviolablement fidèles à la foi jurée entre particuliers et toujours prêts à trahir leurs alliés dans les choses publiques. Leur esprit est d'une exces-

sive mobilité, qui se trahit dans tous leurs actes. Ils ont un goût inné pour les combats et un amour immodéré de la liberté, même désordonnée. Dans les habitudes de la vie ils cherchent leurs aises; ils n'aiment pas la contrainte, les réglementations minutieuses. Ils sont plutôt violents que sanguinaires. Ils professent un sentiment de l'honneur, entendu à leur manière, qui fait qu'ils se préoccupent constamment de leur réputation parmi les autres Arabes. Pillards déterminés en même temps, la vie de voleurs de grands chemins n'a parmi eux rien de honteux; elle est même entourée d'un certain prestige. C'est l'acte d'un vrai guerrier que d'aller faire des incursions de rapine sur le territoire des populations non-arabes qui les entourent, ou même d'autres tribus.

Les Arabes sont souvent éloquents. Ils sont et ont été depuis la plus haute antiquité passionnés pour la musique et la poésie. Leurs chefs-d'œuvre dans ce dernier art sont antérieurs à Mahomet, et les historiens nationaux citent plusieurs pièces de vers conservées par la tradition, qu'ils prétendent remonter aux temps mêmes dont nous avons essayé de raconter ici l'histoire. A quelque classe qu'ils appartiennent, les Arabes ont des manières distinguées et aisées. Ils sont d'une politesse délicate. Leur hospitalité est proverbiale et a été chantée par leurs anciens poëtes de préférence à toutes les autres vertus.

Les Arabes enfin ont un réel courage, mais un courage à eux particulier, qui a quelque chose de spontané et d'intermittent, qui les entraîne quelquefois à des actes d'héroïque folie, mais sur lequel on ne peut jamais compter, car il fait place par moments à des accès inexplicables de poltronnerie. C'est le courage du nomade qui sait qu'il trouvera toujours un refuge assuré dans les déserts et qui, après s'être jeté dans le combat avec une ardeur d'élan souvent irrésistible, fuit sans en rougir

dès que son attaque n'a pas réussi. Les Arabes sédentaires déploient cependant une grande ténacité et une vaillance plus solide quand ils sont attaqués dans leurs propres foyers et quand ils se voient au moment d'être forcés dans leurs derniers refuges.

IV. — Voilà pour ce qui est des traits de caractère demeurés encore intacts et auxquels le temps n'a pas apporté de changements. Mais si les Arabes sont, moralement comme physiquement, restés les mêmes, il est cependant un certain nombre d'usages de leur antiquité païenne qui étaient restés debout jusqu'au temps de Mahomet et que l'action de l'islamisme est parvenue à déraciner. Ces usages existaient déjà dans les siècles qui font l'objet de nos études; plusieurs y sont formellement signalés. Il nous faut donc en parler pour tracer un tableau complet et exact de ce qu'étaient alors les Arabes.

La polygamie régnait parmi eux et ne connaissait alors aucune limite. Chacun pouvait épouser autant de femmes que ses facultés lui permettaient d'en entretenir, et les répudier selon son caprice. Une veuve était considérée en quelque sorte comme partie intégrante de l'héritage de son mari défunt. De là ces unions fréquentes entre beaux-fils et belles-mères, unions qui plus tard, interdites par l'islamisme, furent flétries du nom de *nicâth-el-makt*, « mariages odieux. »

Une coutume bien plus révoltante et plus contraire à la nature était l'inhumation de filles vivantes par leurs propres parents, *wad-el-benât*. On voyait souvent, et cela comme une chose simple, sans que la réprobation publique les atteignît, des Arabes, lorsqu'il leur naissait une fille, l'enterrer à l'instant, poussés à cet acte barbare, les uns par la misère qui leur faisait craindre de partager leur nourriture avec un être incapable de les aider, les autres par une fierté féroce et un sentiment

exagéré de l'honneur : ils voulaient éviter la honte qui aurait pu rejaillir sur eux, si un jour leur fille eût été enlevée et déshonorée par leurs ennemis.

Et pourtant ces mêmes Arabes avaient un respect vraiment chevaleresque pour la femme. Malgré leurs habitudes de polygamie, ils faisaient aux femmes une condition supérieure à celle qu'elles avaient chez la plupart des autres peuples orientaux. Antâr, le héros romanesque de l'Arabie antéislamique, tue un homme parce qu'il a « manqué au respect pour les femmes « arabes. » Dans le royaume de Douma, nous venons de le voir, l'autorité souveraine et le pontificat étaient exercés par une reine. Quand les Arabes des temps antiques marchaient au combat, un usage qui s'est conservé jusqu'à nos jours chez certaines tribus de Bédouins du Nedjd voulait qu'ils eussent au milieu d'eux une jeune vierge, montée sur un chameau, autour de laquelle se groupaient les combattants, et qui à la fois encourageait les vaillants et faisait honte aux lâches par ses sarcasmes.

Les Arabes cultivaient la vigne dans presque toutes les parties de leur territoire et avaient la passion du vin. C'est pour prévenir les ravages habituellement exercés chez eux par l'ivrognerie que Mahomet fit plus tard de l'interdiction de cette boisson l'un des articles fondamentaux de sa religion. Les anciennes poésies prouvent qu'aux âges du paganisme et dès le temps de l'empire des Djorhom on tirait vanité de l'habitude de jouer et de boire. Les jeux de hasard étaient très-répandus chez eux et consistaient toujours en des sortes de loteries. Dans celui qu'on appelait *mayçar* on tirait au sort les membres d'un chameau dépecé, et des paris s'engageaient sur le résultat de ce tirage. Dans un autre on se servait de flèches sans pointe réunies dans un sac et dont chacun tirait une. La passion pour ces jeux était

telle qu'on voyait des hommes, après avoir perdu ainsi toute leur fortune, exposer à la même chance leur personne et leur liberté.

V. — Les vertus que les Arabes de ces temps reculés, comme ceux d'aujourd'hui, prisaient le plus étaient la valeur guerrière, la libéralité, l'exercice de l'hospitalité. Leurs connaissances étaient presque nulles, et ils n'avaient pour ainsi dire rien emprunté en fait de science aux grandes civilisations qui les entouraient de tous les côtés, avec lesquelles ils se trouvaient en contact. Leur astronomie se bornait à discerner dans le ciel quelques étoiles qui leur servaient à diriger leur marche au milieu du désert, et à quelques observations sur le rapport entre l'apparition de certaines de ces étoiles et l'enchaînement des saisons. Leur année était purement lunaire, sans intercalation pour corriger le désaccord qui se produit si rapidement entre les lunaisons et la marche du soleil; aussi les mois, et avec eux les fêtes religieuses qu'ils déterminaient, se promenaient successsivement et en assez peu de temps dans toutes les saisons de l'année tropique. C'est seulement au v[e] siècle de l'ère chrétienne que les Arabes tentèrent de remédier aux inexactitudes de leurs années lunaires par une intercalation grossièrement imitée de celle que les Juifs avaient empruntée à la civilisation chaldéo-assyrienne; on sait que cette réforme ne demeura pas longtemps en usage, et que Mahomet l'abolit. En fait d'histoire, ils ne se préoccupaient dès lors que d'une chose, c'est de leurs généalogies et de conserver de bouche en bouche les souvenirs qui consacraient la pureté du sang dans leurs tribus. Toutes les traditions et toutes les connaissances, aussi bien que les poésies, pour lesquelles ils commençaient à avoir déjà le goût le plus passionné, se transmettaient chez eux par la voie orale, car tandis que les Sabéens du

Yémen avaient emprunté de fort bonne heure aux Phéniciens la notion et l'usage de l'écriture alphabétique, tandis que les gens de l'Arabie Pétrée, Edomites et Madianites se servaient du même alphabet que les habitants de la Syrie et de la Palestine, les Arabes proprement dits, ceux du Hedjâz et du Nedjd, restèrent jusqu'à une époque étonnamment tardive étrangers à la culture de cet art, qui est la base indispensable de toute vraie civilisation. Ils ne commencèrent à écrire que dans le VIe siècle après Jésus-Christ, sous l'influence de la Syrie chrétienne.

VI. — Malgré le prix qu'ils attachaient à leurs généalogies et aux priviléges du sang, les Arabes, surtout les habitants sédentaires des villes, ne conservèrent pas leur race pure de tout mélange. Les Jectanides et les Ismaélites se confondirent d'abord si bien par des alliances continuelles qu'il devient, à partir d'une certaine époque presque, impossible de les distinguer. Il est vrai que les deux populations pouvaient revendiquer une communauté d'origine première et se considérer comme également nobles. Mais l'infiltration de sang nègre, qui s'est répandue dans toutes les parties de la péninsule et paraît devoir un jour en changer complétement la race, commença dès une très-haute antiquité. Elle se produisit d'abord dans le Yémen, que sa situation géographique et son commerce mettaient en rapports continuels avec l'Afrique ; tandis que les premiers Sabéens Adites passaient de l'autre côté du détroit de Bab-el-Mandeb, un grand nombre de noirs s'établissaient dans l'Arabie Méridionale, soit comme esclaves, soit comme immigrants libres. Il est déjà question des « nègres du pays de Poun, » c'est-à-dire du Yémen, dans plusieurs textes égyptiens, entre autres dans un chapitre du *Rituel Funéraire* dont on possède des copies

remontant jusqu'au temps de la XIX[e] dynastie. La même infiltration fut plus lente et plus tardive dans le Hedjâz ou dans le Nedjd. Mais elle s'y produisit aussi, dès une date plus haute qu'on ne paraît généralement le croire. Le héros romanesque de l'Arabie antéislamique, Antar, est par sa mère un mulâtre, et pourtant sa face tout africaine ne l'empêche pas d'épouser une princesse d'une des tribus les plus fières de leur noblesse, tant ces mélanges mélaniens étaient habituels et admis depuis longtemps dans les mœurs, dans les siècles qui précédèrent immédiatement Mahomet.

§ 7. — Religion.

I. — Les renseignements que les écrivains de l'époque musulmane nous fournissent sur l'ancien paganisme de leur pays se rapportent pour la plupart à une époque très-postérieure à celle où nous arrêtons nos études. Ils sont surtout extrêmement confus, et l'on a quelque peine à en tirer des faits bien précis. Cependant on parvient, en les étudiant avec une sérieuse attention et surtout en les comparant à ce que nous savons des religions du bassin de l'Euphrate et du Tigre, de la Syrie, de la Phénicie, du Yémen, à constater, ce qu'a déjà fait avant nous M. le comte de Vogüé, que c'était une religion de la même famille, puisée aux mêmes sources, inspirée des mêmes principes. Mais en même temps, dans tout ce groupe de religions dont la parenté est si manifeste et l'esprit si bien caractérisé, c'était la plus grossière, la moins savante, la plus défigurée par les superstitions populaires, comme on devait, du reste, naturellement s'y attendre d'après l'état de culture des populations arabes.

La notion fondamentale de l'unité première de l'être divin, confondu avec l'univers, qui se trouvait à la base de toutes les religions dont nous venons de parler et sur lesquelles nous nous sommes déjà étendu longuement dans ce Manuel, ne s'oblitéra jamais complétement chez les Arabes. Si chaque tribu avait ses dieux ou plutôt sa divinité particulière, toutes admettaient d'un commun accord la notion d'un dieu unique et suprême, qu'ils appelaient la Divinité par excellence, *Allah*, la Divinité suprême, *Allah taâla*. Ceci était assez marqué pour que plus tard, dans les temps qui précédèrent immédiatement Mahomet, toute une secte religieuse, dont les membres s'instituaient *hanyfes*, ait pu professer un monothéisme absolu et tout spiritualiste, sous l'infiltration des idées juives et chrétiennes, en prétendant suivre la religion d'Ismaël et en s'appuyant sur le culte d'*Allah* pour soutenir qu'il ne rompaient pas avec les traditions nationales.

L'antiquité du culte d'Allah est proclamée par toutes les traditions arabes, par tous les historiens nationaux, qui paraissent le considérer comme ayant été spécialement répandu au milieu des tribus des Jectanides par Ismaël et ses descendants. Ce qui est certain, c'est que dans les renseignements géographiques que les inscriptions cunéiformes fournissent sur l'état de l'Arabie au VIIIe et au VIIe siècle avant Jésus-Christ, *Allah* se montre à plusieurs reprises comme élément de noms de lieux significatifs, tels que Az-Allah, Scham-Allah, etc.

II. — Mais au-dessous de cette conception unique et commune d'Allah, le culte des tribus arabes du Nedjd et du Hedjâz nous offre un nombre infini de personnages secondaires qui varient avec chaque tribu et chaque localité. Au point de vue des conceptions qui y ont

donné naissance, ces personnages divins ne diffèrent pas de ceux que nous avons vus dans les divers cultes euphratico-syriens; il n'y a de changé que les noms et les lieux. La divinité créatrice solaire que les habitants de la Syrie appelaient Baal-Melkarth, Adonis, etc., en Arabie, suivant les temps et les lieux, se nommait *Akh-as-Samaïn, Ourotal, Isaff, Wadd, Manaf, Yagouth, Yauk, Hobal*, etc.; la divinité génératrice lunaire était *Alilat, Naila, Sawâha, Monat*, au lieu d'Astoreth, Baaleth, Tanith, noms qu'elle portait à Sidon, à Gébal ou à Carthage. La distinction des diverses hypostases divines avait été à l'origine en Arabie toute géographique; chaque tribu avait eu sa divinité propre, ou plutôt avait adoré l'être divin, dans telle ou telle face de son dualisme essentiel, sous un nom particulier. Mais il n'en résultait pas moins un polythéisme pratique qui, dans beaucoup de cas, tournait au plus grossier fétichisme. Toutes ces divinités locales, quoique primitivement elles fussent la personnification du même symbole, avaient fini par devenir des êtres distincts, quelquefois ennemis et divisés par les querelles de leurs adorateurs, plus souvent associés dans la vénération publique.

Il suffit d'en lire les listes telles que certains érudits, et en particulier Pococke, les ont extraites des historiens arabes, pour en bien reconnaître le caractère purement local, car chaque tribu, chaque lieu considérable avait son dieu propre. Nous ne pouvons reproduire tous ces noms, qui n'auraient aucun intérêt, et dont la plupart sont d'ailleurs signalés chez des tribus qui n'étaient pas encore formées à l'époque où s'arrêtent les limites de cet ouvrage; car le paganisme s'étant prolongé dans l'Arabie plus tard que dans le reste de l'Asie antérieure, le travail de production de dieux nouveaux s'y prolongea aussi beaucoup plus tard. Nous nous bornerons

seulement à rappeler les personnages divins dont le culte était le plus célèbre et le plus ancien. C'étaient *Rodha*, dont le temple, le plus vénéré de tout le Nedjd, se trouvait situé dans le Yemâma, nous ne savons pas à quel endroit précis; *Dhou-l-Cabât*, adoré à Sendâd, à peu de distance de l'Euphrate; *Al-Lât*, divinité féminine, dont le sanctuaire était à Tayf, non loin de la Mecque, et dans laquelle il faut bien évidemment reconnaître l'*Alilat* d'Hérodote; *Monat*, adorée à Codayd, entre la Mecque et Yathrib, et dont nous avons l'image dans un bas-relief égyptien de l'île de Philæ, avec le titre de « dame de l'Arabie »; *Al-Ozza*, objet d'un culte à Nakhla, près de la Mecque; *Yagouth*, dieu des Benou-Madhidj; *Yauk*, dieu des Benou-Mourâd de la frontière du Yémen; *Sawâha*, déesse dont le temple était à Rohât, dans le Tihâma. Il faut joindre à cette liste les noms de *Akh-as-Samaïn*, signalé dans le Nedjd par le prisme d'Assourbanipal, et de l'*Ourotal* d'Hérodote, dont la forme originale devait être, sans doute, *Ourtaâla*, « la lumière suprême », et qui était, suivant toutes les probabilités, adoré non loin des lieux où l'on rendait un culte à *Al-Lât*, que le père de l'histoire lui associe.

III. — Le côté sabéiste était fort développé dans la religion des tribus arabes. *Ourotal*, son nom l'indique, aussi bien que le rapprochement qu'Hérodote fait entre lui et le Dionysos des Grecs, était essentiellement une personnification du Soleil; il en était de même de *Yagouth* et de *Yauk*, de *Sâir* (le feu), divinité spéciale des Anaza, l'une des plus anciennes tribus issues de Maâd. On a vu plus haut que l'astre lui-même, sous le nom de *Schams*, était le dieu dont les reines de Douma exerçaient le suprême sacerdoce; nous le retrouvons plus tard adoré par les Benou-Temîm, l'une des grandes

tribus maâddiques du Nedjd, sous le nom de *Schams-as-sama,* qui rappelle, dans une certaine mesure, le *Akh-as-Samaïn* dont le prisme d'Assourbanipal place le culte vers les mêmes lieux. Certaines tribus adoraient la lune, mais on ne nous dit pas si, à l'exemple des Sabéens du Yémen et des Babyloniens, ils la regardaient comme un personnage mâle; d'autres adressaient leurs hommages aux planètes *Zouhal* (Saturne), *Al-Moschtari* (Jupiter), *Atared* (Mercure), ou bien aux étoiles *Aldébaran* (l'œil du Taureau), *Souhaïl* (Canope), *Al-Schaarî loboûr* (Sirius), quelques-unes à l'ensemble des légions célestes[1].

Quant à la forme extérieure du culte, à la manière de représenter les divinités, elle était telle qu'on pouvait l'attendre d'un peuple aussi grossier que l'étaient encore les Arabes, et essentiellement fétichiste. L'idolâtrie proprement dite ne s'établit que tard, et avec un certain progrès de culture, dans une grande partie de la péninsule. On sait, par exemple, que ce fut seulement dans les premières années du IIIe siècle de l'ère chrétienne que Amr, fils de Lohay, rapporta de la ville d'Aréopolis ou Ar-Moab à la Mecque, la statue du dieu syrien Hobal, l'exposa aux adorations de ses compatriotes, pour qui une image de ce genre paraissait une merveille, et la fit placer dans la Caâba, qui n'avait jusqu'alors contenu que la fameuse *pierre noire*. On a pourtant vu qu'Assarahaddon parlait des statues divines de la ville de Douma, qu'il avait emportées comme trophées à Ninive, et qu'il rendit ensuite aux prières de la population. L'une de ces statues était bien évidemment celle de *Schams*; une autre devait être celle de *Wadd* (Amour), que des témoignages postérieurs nous présentent comme le dieu principal de Daumat-al-Djandal, le

1. Coran, sour. XLI, v. 37.

Douma de la Bible, le Ad-Doumou des textes cunéiformes. Nous savons aussi que, dès une époque fort ancienne, on représentait *Sawâha* sous la figure d'une femme, *Yagouth* sous celle d'un lion, et *Yauk* sous celle d'un cheval; mais ces trois divinités appartenaient à des tribus touchant au Yémen, qui devaient subir l'influence de ses usages.

Le plus souvent les Arabes adressaient leurs adorations à des arbres sacrés, comme la fameuse épine (*Spina ægyptiaca*) qui était l'objet d'un culte à Nakhla, et autour de laquelle on avait construit un temple, ou comme le fameux dattier *Dhat-anvat* dans le voisinage de la Mecque. Ils honoraient aussi des pierres sacrées, pour la plupart sans doute d'origine aérolithique, analogues aux *bétyles* syriens. Telle était la fameuse pierre noire de la Caâba, que l'on disait descendue du ciel et dont Mahomet lui-même a consacré de nouveau le culte en fondant l'islamisme. La déesse *Al-Lât* de Tayf était également une simple pierre brute, ainsi que *Monât* dans son sanctuaire de Codayd. Dans la vallée de Mina, où se passait dès lors un des actes principaux du pèlerinage de la Mecque, se dressaient sept pierres sacrées, dont trois subsistent encore aujourd'hui. Ce sont également des bétyles que les sept pierres entre lesquelles Hérodote dit que les Arabes de son temps prêtaient leurs serments pour leur donner un caractère plus solennel et plus saint. Le nombre des pierres sacrées, dans ces deux exemples, est important à noter, car c'est celui des planètes; il prouve que le culte des bétyles avait chez les Arabes antiques une liaison étroite avec le côté sidéral et planétaire de la religion. Il en était de même dans le bassin de l'Euphrate et dans la Syrie; les Chaldéens d'Erech avaient, eux aussi, leur « temple des sept pierres noires, » dont nous parlent les inscriptions cunéiformes.

IV. — Après les dieux que nous venons de citer et qui n'étaient que des dédoublements, des localisations de l'être divin supérieur et absolu, *Allah*, les Arabes admettaient, à une échelle inférieure d'émanations, des légions innombrables d'esprits secondaires, que les écrivains musulmans ont comparés aux anges, mais auxquels on attribuait le sexe féminin et qu'on appelait *Benat-Allah*, « filles de Dieu. » Ils croyaient aussi à l'existence de génies, *Djinn*, auxquels les hommes pouvaient commander par le pouvoir de la magie, *sihr*, et à celle d'esprits malfaisants, pareils aux ogres de nos superstitions populaires, *ghoûl*.

La divination, *kehâna*, était en grand honneur chez les Arabes. Elle s'opérait en général dans les temples, en présence de la divinité, et de la manière suivante. On prenait sept flèches sans pointe, *kidâh* ou *azlâm*, chacune teinte d'une couleur différente ou portant une marque particulière, on les mêlait dans un sac et celle qu'on en tirait, par sa couleur ou par sa marque, qu'interprétait un devin, était censée fournir l'oracle céleste.

V. — Les idées des Arabes païens des âges antiques sur le sort de l'âme après le trépas étaient très-grossières et très-peu développées. « Les uns pensaient que tout était fini pour l'homme quand la mort l'avait retranché de ce monde ; d'autres croyaient à la résurrection et à une autre vie. Ceux-ci, lorsqu'ils avaient perdu un de leurs parents ou amis, égorgeaient sur sa tombe une chamelle, ou l'y attachaient et la laissaient périr de faim, dans la persuasion qu'elle renaîtrait avec lui, et lui servirait de monture quand il irait se présenter au jugement d'Allah. Selon eux, l'âme, en se séparant du corps, s'envolait sous la forme d'un oiseau qu'ils nommaient *hâma* ou *sada*, espèce de chouette qui ne cessait de voltiger auprès de la tombe du défunt en poussant

des cris plaintifs, et lui apportait des nouvelles de ce que faisaient ses enfants. Si l'individu avait été victime d'un meurtre, l'oiseau criait : *Escoûni*, « donnez-moi à boire, » et continuait de faire entendre ce mot jusqu'à ce que les parents du mort l'eussent vengé en versant le sang du meurtrier. » (Caussin de Perceval.)

VI. — Chaque tribu avait ses devins, *kahin*, et ses devineresses, *arrâfa*. Certaines familles possédaient par droit héréditaire le privilége de l'intendance et du service de tel ou tel temple, et y exerçaient des fonctions analogues à celles des *néocores* chez les Grecs. Mais il n'y avait pas de sacerdoce constitué, jouissant du droit exclusif de célébrer les sacrifices et les cérémonies du culte. C'était le chef de famille qui dans les occasions solennelles remplissait pour les siens le rôle de prêtre et de sacrificateur. On ignore si les Arabes proprement dits connaissaient, comme les Sabéens du midi de la péninsule, des obligations de prières régulières à certains moments de la journée. Mais quand bien même ces obligations auraient existé, les tribus bédouines devaient être fort peu exactes à s'y astreindre, comme elles le sont encore aujourd'hui dans les prières prescrites par la loi mahométane. Dans les temples, le culte rendu par ceux qui les visitaient consistait en deux choses principales, le sacrifice sanglant, offert par les particuliers eux-mêmes, et où les victimes étaient le plus souvent des chameaux; puis les tournées, *tawâf*, autour du sanctuaire, qui se répétaient sept fois en prononçant des invocations réglées à l'avance.

§ 8. — Le hadj ou pèlerinage de la Mecque.

I. — Nous avons déjà dit quelques mots, dans le chapitre précédent, de l'importance et du développement qu'avaient partout dans le paganisme sémitique les pèlerinages lointains vers tel ou tel temple, à certaines fêtes déterminées. Il y avait plusieurs de ces pèlerinages chez les Arabes du Hedjâz et du Nedjd ; mais le plus célèbre et le plus important de tous était celui qui se dirigeait vers la Caâba de la Mecque. Commun à toutes les parties de la péninsule, au Yémen ou à l'Arabie Pétrée comme au Hedjâz et au Nedjd, aux Sabéens et aux Nabatéens comme aux Arabes proprement dits, Jectanides ou Ismaélites, il constitua jusqu'à la prédication de l'islamisme, le seul lien national qui unît entre elles les tribus d'origines si diverses qui couvraient le sol de l'Arabie. Le *hadj* ou pèlerinage de la Mecque constitue donc un fait d'une importance capitale dans l'histoire de la péninsule et mérite que nous nous y arrêtions un instant, en lui consacrant un paragraphe spécial.

Un passage tout à fait décisif de Diodore de Sicile [1] montre la Caâba comme étant déjà, du temps de César, le temple le plus universellement vénéré de l'Arabie, et son pèlerinage comme fréquenté également par des gens de toutes les tribus. Mais les traditions arabes, constantes et précises sur ce point, nous font remonter bien plus haut. Dès le temps de l'empire des Djorhom, elles mentionnent le *hadj* comme constitué et réunissant le plus nombreux concours. Ces Djorhom jectanides sont

1. III, 42.

signalés comme ayant eu les premiers l'intendance de la Caâba; aussi, nous l'avons déjà dit, paraît-il conforme à la vraisemblance de leur en attribuer la construction, et de penser qu'elle fut à l'origine leur sanctuaire national. A moins, cependant, qu'elle n'eût été peut-être déjà bâtie par les Amâlica, leurs prédécesseurs dans la contrée. La légende arabe actuelle prétend que ce fameux temple fut élevé par Abraham et son fils Ismaël, avec l'aide de l'ange Gabriel. Mahomet a donné à cette légende la consécration de plusieurs chapitres du Coran, et elle est devenue article de foi pour les Musulmans. Dès avant l'islamisme, elle avait cours dans une grande partie de l'Arabie, où elle s'était répandue à mesure que les tribus ismaélites gagnaient du terrain. Mais elle ne paraît pas d'une date bien ancienne, et elle ne saurait se concilier avec ce fait, pourtant incontestable, que ce furent les Djorhom, et non les descendants d'Ismaël, qui furent les premiers, et pendant de longs siècles, en possession de l'intendance de la Caâba.

II. — Ce temple, dont son nom même de « maison carrée » indique la forme, encore aujourd'hui conservée, était fort petit et de la construction la plus grossière. Ce n'est que très-tard qu'il eut une porte avec une serrure; plusieurs fois dans le cours des temps antiques il fut renversé de fond en comble par les torrents que formaient les eaux pluviales. Un écrivain musulman, qui n'accordait pas une foi absolue aux légendes admises par le Coran, Schaharistâni, affirme, d'après d'anciennes traditions, qu'il était d'abord consacré à *Zouhal*, c'est-à-dire à la planète de Saturne. Pendant très-longtemps la seule image divine qu'il renfermât était la célèbre pierre noire, *hadjar-el-aswad*, d'origine aérolithique, encore actuellement l'objet des hommages des musulmans. Le Coran raconte qu'elle fut apportée du ciel

par l'ange Gabriel, et l'on reconnaît ici bien manifestement l'altération systématique d'une de ces légendes sur l'origine céleste et miraculeuse des bétyles, comme on en racontait dans tous les temples de la Syrie où de semblables pierres étaient adorées. Nous avons indiqué tout à l'heure la date où la première idole anthropomorphique, celle de Hobal, fut placée dans la Caâba. Cet exemple fut bientôt suivi; toutes les tribus qui fréquentaient le *hadj* élevèrent dans le sanctuaire ou dans l'enceinte qui l'environnait, les images de leurs divinités propres. La Caâba devint ainsi une sorte de panthéon de l'Arabie, où la Vierge Marie elle-même, tenant son fils sur ses genoux, finit par trouver place. En outre, on éleva sur le toit de l'édifice 360 statues, autant qu'il y avait de jours dans l'année, ce qui prouve bien le caractère sidéral et astronomique du culte qui rassemblait depuis les temps les plus reculés les Arabes à la Mecque.

La vénération qui s'attachait à la Caâba elle-même et à tout le sol environnant était si grande, que pendant bien des siècles on n'osa pas prendre de demeures fixes, ni construire de maisons dans le voisinage de ce sanctuaire. On passait la journée à la Mecque, c'est-à-dire dans la circonscription du terrain particulièrement sacré, mais le soir on s'éloignait par respect. Au ve siècle de notre ère seulement, Cossay, fondateur de la puissance de la tribu des Koreischites, bâtit la ville de la Mecque. Il fut pour cela obligé d'abattre, malgré la répugnance de ses compagnons eux-mêmes, le bois sacré de dattiers que Diodore de Sicile décrit comme environnant le temple.

III. — Le pèlerinage de la Caâba paraît avoir été toujours fixé, comme il l'est encore actuellement, au dixième jour du douzième mois de l'année. Le calendrier étant exclusivement lunaire, comme nous l'avons dit

tout à l'heure, cette époque avançait tous les ans de onze jours et parcourait successivement toutes les saisons. Le douzième mois, appelé précisément *dhou-l-hidja*, « mois du pèlerinage, » devint de bonne heure un mois sacré, pendant lequel les luttes de tribus à tribus étaient suspendues. C'était une espèce de *trêve de Dieu*, sagement instituée chez un peuple avide de guerre, de pillage et de vengeance. Elle contribuait à empêcher les diverses tribus de s'entre-détruire ; elle donnait au commerce quelques moments de sécurité et permettait aux pèlerins de satisfaire sans péril leur dévotion. La trêve, souvent violée du reste malgré son caractère religieux, commençait dès le mois précédent, nommé à cause de cela *dhou-l-cadâ*, « mois de l'ouverture. » Ces noms sont demeurés en usage sous le régime de l'islamisme.

Les termes dont se sert Diodore de Sicile nous apprennent que de son temps le *hadj* était seulement quinquennal. Plus tard il devint annuel, et c'est ainsi qu'il était quand Mahomet commença à prêcher sa foi nouvelle. Dans le mélange que ce législateur religieux de l'islam fit des anciennes traditions de sa race, et particulièrement de la Mecque, sa ville natale, avec des données juives et chrétiennes, mélange d'où sortit la doctrine musulmane, la Caâba devint le sanctuaire principal de son culte, la « maison de Dieu » par excellence, *bayt-Allah*. Le culte de la *pierre noire* lui-même, tout idolâtrique qu'il fût en réalité, fut conservé par Mahomet, qui ne voulait pas rompre complétement sur ce point avec les superstitions dans lesquelles il avait été élevé, mais en même temps expliqué et justifié par des légendes qui essayaient de le concilier avec le monothéisme et la proscription des idoles. L'institution du pèlerinage fut maintenue, régularisée ; le *hadj* devient une obligation pour tous les musulmans au moins une fois dans

leur vie. Ses cérémonies, du reste, demeurèrent à peu de choses près les mêmes. Quoique la religion de l'Arabie ait complétement changé, les pèlerins de nos jours font encore à la Mecque ce qu'y faisaient ceux des âges reculés dont les annales sont embrassées dans notre Manuel. Nous allons, du reste, indiquer brièvement en quoi consistaient dès lors les cérémonies du *hadj*, en ayant soin de noter les quelques points, en bien petit nombre, où elles ont été modifiées par Mahomet.

IV. — Le premier acte du *hadj*, en entrant sur le territoire sacré, était la prise de *l'ihram* ou « vêtement saint, » que l'on gardait jusqu'à la fin des cérémonies. Ce vêtement, pour lequel on doit quitter ceux que l'on porte habituellement, consiste aujourd'hui en deux morceaux d'étoffe blanche; l'un enveloppe les reins et l'autre est jeté sur le col et les épaules de manière à laisser une partie du bras droit à découvert. Il est probable que ce costume primitif fut celui que l'on employa depuis les plus anciens temps du pèlerinage.

A la Mecque même, les dévotions des pèlerins consistaient dans la visite des lieux saints ou *omra*, que l'on faisait aussi dans le septième mois de l'année, mois de trêve comme le onzième et le douzième. On appelait alors ce mois *mouharram* ou « mois saint, » nom qui depuis l'islamisme a été transporté au mois qui inaugure l'année. Le pèlerin se rendait d'abord à la Caâba, adorait la pierre noire et la baisait respectueusement, puis faisait autour de l'édifice les sept tournées sacramentelles, *tawâf*. Il allait ensuite faire ses dévotions tout à côté, bien évidemment encore dans l'enceinte du bois de palmiers, aux deux monticules de Safa et de Marwa, où se dressaient originairement deux pierres sacrées, qui furent remplacées, à partir du IIIe siècle de notre ère, par les idoles Asafi et Mayel, l'une en figure

d'homme, l'autre en figure de femme. Les idoles ont actuellement disparu, comme les pierres sacrées, mais les pèlerins musulmans, d'après l'exemple et le précepte de Mahomet, continuent à porter leurs dévotions à Safa et à Marwa. Le Coran, pour expliquer cette conservation des usages païens par le Prophète, prétend que c'est entre ces deux hauteurs que Hagar errait désespérée, courant de l'une à l'autre, lorsque l'ange lui révéla la source qui sauva la vie à son fils Ismaël. Pendant les tournées autour de la Caâba, les pèlerins antiques devaient être entièrement nus, montrant par cet acte symbolique qu'ils se dépouillaient de leurs péchés. Mahomet abolit cette partie de l'usage.

Mais le pèlerinage, alors comme aujourd'hui, ne se bornait pas à la visite au sanctuaire même de la Mecque. L'acte principal et essentiel consistait à se rendre au mont Arafat, montagne sacrée et considérée elle-même comme une divinité, ainsi que l'étaient en Syrie le Casius, l'Hermon et certaines autres montagnes. L'islamisme a conservé la station à l'Arafat, qui est demeurée le point culminant du *hadj*. Cette montagne est sainte, dit le Coran, en l'honneur du souvenir de la réunion d'Adam et d'Eve après une longue séparation. Il y a là bien évidemment la trace d'une ancienne légende mythologique, travestie sous une forme biblique pour être adoptée dans l'islamisme.

Au retour de l'Arafat à la Mecque on se rendait, comme continuent à le faire les hadjis contemporains, dans la vallée de Mina, où étaient sept pierres debout, représentant les sept corps planétaires considérés comme des dieux. Là tout pèlerin jetait au pied de chacune des sept pierres trois cailloux, et cette cérémonie se répétait trois fois en deux jours. Un usage semblable, dicté par un motif symbolique que nous ne pénétrons qu'imparfaitement, existait dans le culte d'un certain nombre de lo-

calités de la Syrie et de la Phénicie; le savant Movers l'a étudié. Lorsque vint Mahomet, il ne laissa subsister que trois des pierres debout de la vallée de Mina, prétendant qu'elles marquaient les trois places où le diable était apparu à Adam. Ayant ainsi réduit le nombre des pierres, il décida que les cailloux que l'on jetterait désormais à chacune d'elles seraient sept, prescription que les pèlerins suivent encore de nos jours et qui a maintenu le nombre total au chiffre sacré de 21 (7×3).

Après la cérémonie du jet des cailloux et avant de revenir faire une dernière fois les *tawâf* à la Caâba, le sacrifice solennel du pèlerinage avait lieu dans la vallée de Mina, car il paraît avoir été défendu dès les temps les plus antiques de verser le sang des victimes dans le bois sacré qui environnait le sanctuaire de la Mecque. Les dernières tournées faites à la « maison divine, » le pèlerin déposait l'*ihram* et pouvait désormais retourner vers sa tribu.

Telles étaient, telles sont encore les cérémonies du *hadj*. Bien que la religion musulmane les ait perpétuées jusque maintenant, elles remontent à la plus haute antiquité, et n'ont subi, comme on vient de le voir, dans le cours des siècles, que de très-légers changements. Sans doute ce culte dut commencer modestement. La Caâba ne fut peut-être à ses débuts que le sanctuaire d'une partie seulement des Djorhom. Tout semble indiquer du moins que pendant longtemps le culte de la pierre noire et du mont Arafat fut particulier à cette nation, que les Djorhom seuls y venaient en pèlerinage. Mais peu à peu la renommée du sanctuaire s'étendit, se répandit, gagna de place en place et pénétra dans les diverses parties de la péninsule. Alors la Caâba devint le centre à la fois national et religieux de tous les Arabes. Il est probable que la puissance politique des Djorhom du VIIIe au Ve siècle avant notre ère, et l'extension momentanée de leur

empire sur tout le Hedjâz et le Nedjd, eurent une part considérable à ce résultat. Ce qui est du moins certain c'est qu'il était entièrement produit antérieurement à l'ère chrétienne, et que l'existence du culte commun de la Caâba eut plus tard une influence décisive sur les destinées de l'Arabie.

CHAPITRE IV

L'ARABIE PÉTRÉE.

1. — Divisions naturelles et populations du pays.

I. — La nature elle-même a divisé l'Arabie Pétrée en trois contrées bien distinctes. La première embrasse le massif montueux du Sinaï, compris entre les deux golfes par lesquels se termine la mer Rouge, puis le vaste désert situé au nord de ces montagnes, entre l'Égypte et la Palestine. La seconde se compose des montagnes qui séparent la pointe méridionale de la mer Morte du golfe Elanitique, entourant la vallée de Pétra, et du massif fort élevé du mont Séir (le Djebel Scherâa de nos jours), qui se dresse à l'orient et forme la frontière du désert. Quant à la troisième division, touchant au Hedjâz septentrional et au Djebel Schefa, elle est constituée par les cantons de la rive orientale du golfe Elanitique, fertiles et montueux, et par le désert qui s'étend de là jusqu'aux pays de Moab et d'Ammon, à l'est du mont Séir; elle présente donc ce caractère de réunir à la fois les terres

propres à l'agriculture et celles où la vie nomade et pastorale est seule possible.

Ces divisions établies par la nature se sont imposées aux hommes et ont exercé une grande influence sur les événements. Elles ont été toujours reproduites par les divisions historiques et politiques des populations du pays.

II. — Les plus anciens habitants dont nous constations l'existence dans l'Arabie Pétrée, au temps de la IIIe et de la IVe dynastie égyptienne, sont les Anou, appartenant à la race de Cham et au même rameau que les Égyptiens, dont plusieurs tribus, nous l'avons déjà dit, avaient été au nombre des éléments primitifs de la population de la vallée du Nil. Ce sont eux que vainquirent Snéfrou et Khoufou, quand ils s'emparèrent des mines de cuivre et y fondèrent de grands établissements.

Plus tard, les Anou se montrent à nous refoulés exclusivement dans l'étroit massif du Sinaï, où ils se mêlent aux colons égyptiens. Dans tout le reste de l'Arabie Pétrée les Amâlica les ont supplantés. Connus des Egyptiens sous le nom de Schasou, dont le sens était exactement celui de Bédouins, les Amâlica s'étendent alors de la frontière d'Egypte à celle du Yémen. Nous avons examiné un peu plus haut la question de leur origine, et nous avons vu qu'ils s'étaient divisés de très-bonne heure en trois branches, les Amalécites proprement dits, les Arcam ou Edomites, sur lesquels la postérité d'Esaü établit sa domination, enfin les Catoûra ou Madianites, dont les descendants d'Abraham et de Céthura devinrent les chefs. La substitution des Amâlica et de leurs différents rameaux aux Anou dans la plus grande partie de l'Arabie Pétrée fut antérieure à la XIIe dynastie égyptienne, car les papyrus hiératiques de Berlin, qui

sont de cette date, mentionnent déjà des Edomites dans la contrée.

Plus tard, comme nous venons de le raconter dans le chapitre précédent, les Amâlica sont chassés du Hedjâz et du Tihâma par les Djorhom jectanides. Dès lors leurs trois rameaux se montrent à nous concentrés dans l'Arabie Pétrée, les Amalécites proprement dits, tenant le désert au nord du Sinaï, les Edomites les montagnes de Pétra et de Séir, les Madianites enfin la contrée à l'est du golfe Elanitique. C'est l'état de choses que dépeignent les récits de la Bible, qui seuls fournissent des renseignements positifs sur l'histoire ancienne de ces populations.

La descendance des vieux Amâlica par l'une ou l'autre de leurs trois branches demeura seule en possession de l'Arabie Pétrée, sans autre mélange d'élément arabe proprement dit, jectanide ou ismaélite, qu'une lente infiltration de quelques tribus isolées, jusqu'à l'arrivée des Azdites ou Ghassanites, émigrés du Yémen, dans le IIIe siècle de l'ère chrétienne. Aussi voyons-nous l'idiome araméen en usage dans ces régions pendant toute l'antiquité, mais avec une teinte d'arabismes qui augmente graduellement avec la marche du temps. L'arabe pur n'y apparaît qu'avec les Ghassanites.

§ 2. — Les Amalécites.

I. — La plus ancienne mention des Amalécites qui soit faite dans la Bible, a lieu à l'occasion des campagnes de Chodorlahomor. Après avoir vaincu les Réphaïm à Astaroth-Karnaim, puis les Zouzim et les Emim, après avoir ensuite écrasé les Horréens de Thémoud, le conquérant élamite dévasta « toutes les campagnes d'Amalec, » et revint de là attaquer la Pentapole en passant par le ter-

ritoire des Amorrhéens de Hasasoun-Thamar. Il est clair que dans ce récit le mot Amalec est employé avec le sens le plus large que les historiens arabes donnent à celui d'Amâlica, et qu'il désigne toutes les populations qui habitaient depuis le canton de Thémoud jusqu'à la frontière méridionale de la Palestine.

Un peu plus tard, quand Esaü se fut retiré avec sa amille et ses serviteurs dans le mont Séir, un de ses petits-fils, désigné dans la Genèse sous le nom d'Amalec, alla s'établir au milieu des Amalécites, entendus au sens restreint, et paraît y être devenu la souche de leurs rois.

II. — Après l'expulsion des Pasteurs, quand commencèrent les conquêtes des Égyptiens en Asie, le premier peuple qu'ils soumirent fut les Amalécites ou Schasou, car il leur fallait s'assurer la traversée paisible du désert pour communiquer librement avec la Palestine. Amenhotep Ier fut leur vainqueur et ils paraissent être demeurés dans l'obéissance pendant toute la durée de la XVIIIe dynastie. Au milieu des troubles qui suivirent le règne d'Amenhotep IV, Chou-en-Aten, ils se soulevèrent et poussèrent l'audace jusqu'à venir attaquer la ville de Zal ou Héroopolis. Séti Ier, à peine monté sur le trône et avant d'entamer ses grandes expéditions en Asie, marcha contre eux, les battit auprès d'Héroopolis, les rejeta dans le désert, les y poursuivit et les obligea de rentrer dans l'obéissance.

Les Amalécites furent les premiers à s'opposer aux Hébreux sortis d'Égypte, très-probablement, bien que la Bible n'en dise rien, par les ordres du Pharaon, leur suzerain. Josué les défit dans la vallée de Raphidim, et dès lors une haine implacable fut jurée contre eux; Moise les rangea au nombre des populations impies qui devaient être exterminées par les Israélites. Un peu plus

tard, quand les Hébreux, après l'arrêt du ciel qui les condamnait à demeurer quarante ans dans le désert, voulurent, malgré la volonté de leur guide inspiré, tenter de forcer l'entrée du pays de Chanaan par la frontière méridionale et essuyèrent un sanglant échec, les Amalécites étaient unis aux Chananéens pour les combattre.

III. — Pendant toute la période des Juges, nous voyons les Amalécites s'allier aux ennemis d'Israël. Ils étaient, ainsi que les Ammonites, coalisés avec Églon, roi de Moab, quand celui-ci établit sur tout le pays occupé par les Hébreux sa tyrannie, renversée par Aod. Ils prenaient part conjointement avec les Madianites à ces razzias annuelles dont Gédéon délivra sa patrie, et où les tribus de Madian et d'Amalec arrivaient « avec leurs tentes et leurs chameaux en multitude innombrable et dévoraient tout à l'instar des sauterelles. »

C'est en punition de ces ravages et pour en prévenir à jamais le retour, que Samuel, aussitôt que la constitution du pouvoir royal eut réuni tous les enfants d'Israël en un faisceau politiquement solide et que la puissance militaire de la nouvelle monarchie se fut un peu organisée, Samuel, disons-nous, ordonna à Saül de faire aux Amalécites une guerre d'extermination. A l'occasion de ces faits, la Bible nous fournit quelques renseignements précieux sur eux et leur pays. Leurs tribus étaient alors groupées en un seul faisceau sous un roi, nommé Agag. Bien que menant pour la plupart la vie de nomades pasteurs, ils avaient au centre de leur pays une ville où résidait leur roi; elle était située sur la partie supérieure du torrent qui se jette dans la mer à El-Arisch (la Rhinocorura des anciens), et son emplacement devait correspondre assez exactement au misérable village actuel de

Nakhl. Les débris des Kénites, l'une des plus anciennes populations de la Palestine méridionale, antérieure aux Chananéens, vivaient au milieu d'eux. Saül, ayant pénétré jusque devant les murs de la capitale, parvint à décider les Kénites à se séparer des Amalécites, en invoquant les liens d'alliance qui les unissaient aux Hébreux, depuis qu'une portion des Kénites était venue se fondre dans les tribus d'Israël sous la conduite de Hobab, le beau-frère de Moïse. Le roi d'Israël prit alors « la cité « d'Amalec » et « frappa les Amalécites depuis Havila « jusqu'à Sour, qui est en face de l'Egypte. » Havila, qu'il ne faut pas confondre avec le canton du même nom dans le Yémen, était peut-être l'appellation de la capitale des Amalécites; quant à Sour, jusqu'où Saül porta ses armes, c'est manifestement le port actuel de Tour, situé sur la mer Rouge, à l'occident du Sinaï. Les Amalécites étaient si complétement vaincus qu'il eût été facile de les exterminer entièrement, comme l'avait ordonné Samuel; mais Saül épargna leurs débris et conserva vivant leur roi Agag, fait prisonnier, pour en tirer une rançon. Le lecteur a vu plus haut comment Saül fut châtié de cette désobéissance et comment Samuel mit à mort Agag de ses propres mains.

IV. — Cependant les Amalécites ne se relevèrent pas du désastre qu'ils avaient alors éprouvé. Une de leurs tribus ayant pillé la ville de Siceleg, David, alors exilé, à qui Achis, roi des Philistins de Gath, avait assigné cette ville comme résidence pour lui et pour ses compagnons, marcha contre eux, avec d'autant plus de hâte, que deux de ses femmes, Achinoam et Abigaïl, étaient au nombre des captives enlevées par les nomades. Un guide acheté conduisit la petite troupe de David au campement des Amalécites. La tribu, surprise, fut entièrement passée au fil de l'épée, à l'exception de 400 hommes

qui parvinrent à s'enfuir sur leurs meilleurs dromadaires.

Quand le même David eut été enfin reconnu roi dans tout Israël, un des premiers peuples contre lesquels il fit campagne fut les Amalécites. Il les soumit à son sceptre et les traita si rudement que depuis lors ils disparaissent de la scène de l'histoire. On ne voit plus, à partir de ce moment, dans le désert entre l'Égypte et la Palestine, que des tribus errantes et misérables, sans force, sans lien de cohésion entre elles, au lieu d'une nation puissante et vigoureusement constituée.

§ 3. — Les Madianites.

I. — Nous avons exposé déjà tout à l'heure l'origine des Madianites ou Catoûra ; nous les avons fait voir habitant d'abord le Hedjâz et le pays autour de la Mecque, puis rejetés dans la partie orientale de l'Arabie Pétrée par les Djorhom jectanides. Nous avons essayé aussi de préciser quel était le territoire occupé par les Madianites, en l'absence d'indications bien claires de la Bible à ce sujet. Il s'étendait, avons-nous dit, depuis la rive orientale du golfe Elanitiqne, dans les environs duquel saint Jérôme place la ville de Madian, dont les géographes arabes du moyen âge décrivent les ruines, jusqu'à la frontière des pays de Moab et d'Ammon, et ce fut dans les plaines de ce dernier côté qu'un fort ancien roi d'Edom vainquit les Madianites [1]. La masse principale et compacte de la nation habitait du moins le territoire

1. Genes. XXXVI, 35.

ainsi défini, car du temps de l'exil de Moïse, une tribu, détachée du reste du peuple nous ne savons par quelle cause, vivait à l'état nomade dans les environs des monts Horeb et Sinaï; elle était dirigée par le prêtre Jéthro, qui devint le beau-père du législateur des Hébreux.

II.—Nous avons extrêmement peu de renseignements sur l'histoire des Madianites. Quand les Hébreux vinrent camper dans les plaines de la rive orientale du Jourdain, les gens de Madian s'allièrent contre eux aux Moabites. Les deux peuples essayèrent de combattre l'émigration conduite encore par Moïse au moyen des malédictions du divin Balaam et par les séductions voluptueuses du culte de Baal-Phégor. Moïse répondit à ces tentatives par une guerre ouverte contre les Madianites, tandis qu'il recommandait aux Hébreux d'épargner les gens de Moab, en tant que descendants de Lot. Phinéhas, fils du grand-prêtre Eléazar, reçut le commandement d'un corps de douze mille Israélites, mille sans doute par tribu, avec lesquels il pénétra jusqu'au cœur du pays de Madian, faisant sur toute sa route un grand carnage et tuant cinq des principaux chefs.

Environ deux siècles après, dans le livre des Juges, les Madianites nous sont représentés comme un peuple devenu très-puissant, qui fit peser sur les Hébreux, pendant sept ans, le fardeau de la plus dure oppression, et les soumettait aux ravages périodiques que fit cesser Gédéon. Tout ce qui était entré de Madianites sur le territoire d'Israël fut alors exterminé, et jamais, pendant toute leur période républicaine, les Hébreux ne remportèrent un plus éclatant succès. A dater de ce jour les Madianites furent rayés du nombre des nations considérables et indépendantes. Il n'est plus question dans la suite de la tribu de Madian, ni de celle d'Epha, qui

s'en sépara[1], que comme des tribus assez faibles, soumises au roi des Edomites et s'adonnant exclusivement au métier des caravanes, entre la Phénicie ou la Palestine et l'Arabie Méridionale[2].

§ 4. — Les Edomites.

I. — Les Edomites furent, dès une époque fort ancienne, la principale nation de l'Arabie Pétrée. Parmi les branches issues des Amâlica primitifs, d'après les traditions arabes, ils correspondent à celle des Arcam, et la postérité d'Esaü, comme nous l'avons déjà fait voir, après s'être établie au milieu d'eux, devint la famille dominante et leur fournit leurs chefs. Le centre originaire des Edomites fut le mont Séir, puis ils s'étendirent sur tout le pays appelé des Grecs Gébalène, c'est-à-dire sur la prolongation des montagnes qui va rejoindre au nord le pays de Moab, sur la vallée d'Arabah, et les hauteurs qui la bordent. Ils eurent de très-bonne heure un certain nombre de villes sur leur territoire.

II. — Le XXXVIe chapitre de la Genèse nous fournit d'amples renseignements sur la période la plus reculée de l'histoire des Edomites. Nous y voyons qu'ils furent d'abord divisés en dix tribus, dont chacune avait un chef appelé *allouph* et descendant d'Esaü. La plus importante de ces tribus était celle de Théman, renommée par sa sagesse, qui joue un grand rôle dans le livre de

1. Genes. XXV, 4.
2. Isaïe, LX, 6.

Job. Un des principaux interlocuteurs du patriarche de la terre de Hus y est donné comme Thémanite. Un peu plus tard, les divisions des tribus se modifièrent, car après l'énumération que nous avons reproduite au chapitre Ier du présent livre, on en trouve, à quelques versets de distance dans le texte sacré, une seconde, qui compte onze chefs de tribus faisant souche d'*allouph* : Thamna, Alva, Jetheth, Oolibama, Ela, Phinon, Kenez, Théman, Mabsar, Magdiel et Hiram.

Les Edomites de la Gébalène reconnurent de bonne heure les inconvénients de la division des tribus et adoptèrent le système de la monarchie élective, tandis que ceux du mont Séir conservaient leur organisation patriarcale. La Genèse nous a conservé la liste des rois de la Gébalène, sans doute jusqu'au temps de Moïse; on est du moins porté à le supposer, malgré l'interpolation dans cet endroit d'une phrase qui n'a pu être ajoutée qu'après l'établissement de la royauté dans Israël. La liste comprend huit noms seulement, et ainsi ne nous ferait pas remonter à plus de deux siècles avant l'Exode. En tous cas, la royauté de la Gébalène était certainement antérieure à cet événement, car les livres saints nous racontent que les Edomites du mont Séir, encore constitués en tribus, accordèrent aux Hébreux le passage[1], tandis que le *roi d'Edom*, c'est-à-dire celui des Edomites de la Gébalène, le leur refusa[2], ce qui força Moïse à prendre la lisière du désert et à contourner le pays de Moab pour arriver sur le Jourdain.

Les huit rois électifs d'Edom mentionnés par la Bible sont, dans leur ordre de succession : Béla, fils de Béor, de la ville de Dinhaba; Jobab, fils de Zérach, de la ville de Bosra, qu'il ne faut pas confondre avec la grande

1. Deuteron. II, 4 et 29.
2. Numer. XX, 18.

ville du même nom dans le Hauran et qui doit être sans doute assimilée au village actuel de Bosséirah, dans le Djebâl, où le voyageur Burckhardt signale de grandes ruines; Chusam, du canton de Théman; Hadad, fils de Bédad, de la ville d'Avith; « ce fut lui qui battit les Madianites dans les plaines de Moab; » Schemlah, de la ville de Masrekah; Saül, de la ville de Rohoboth; Baal-Chanan, fils d'Acbor; enfin Hadar, de la ville de Pau. Cette liste, on le voit, nous fait connaître les plus anciennes villes des Edomites de la Gébalène, en même temps que leurs princes.

Plus tard la royauté devint héréditaire et son pouvoir s'étendit à toutes les fractions du peuple d'Edom, et même, après Gédéon, aux débris de la nation madianite.

III. — A partir de l'établissement des Hébreux dans la Terre Promise, nous voyons les Edomites à chaque instant en guerre avec eux, comme les autres peuples voisins. Pourtant ils n'eurent qu'une part secondaire dans les entreprises hostiles à la nationalité israélite qui remplirent toute la période des Juges ou Suffètes. Saül combattit avec succès les gens d'Edom; sous David, les généraux Joab et Abisaï les soumirent complétement, et David plaça des garnisons dans leurs villes. Ce fut dans leurs ports d'Elath et d'Aziongaber que furent équipées les flottes envoyées à frais communs dans l'Inde par Hiram et Salomon. A la fin du règne de ce dernier prince, Hadad, rejeton de l'ancienne maison royale des Edomites, qui avait été arraché dans son enfance aux massacres impitoyables exécutés par les ordres de Joab et qui avait grandi à la cour égyptienne de Tanis, excita un soulèvement grave, qui donna beaucoup de peine à Salomon, mais finit par échouer.

Après le schisme des Dix tribus, les Edomites restèrent dépendants des rois de Juda. Sous Josaphat encore, ils

n'avaient pas de rois nationaux, mais de simples vice-rois envoyés de Jérusalem, et leurs ports de mer sur le golfe Elanitique étaient au pouvoir des Juifs. Le vice-roi d'Edom, contemporain de Josaphat, eut une part considérable à la défaite de Misa, roi de Moab, par Josaphat et Joram[1]. Quelques mois après, il est vrai, nous voyons les Moabites parvenir à soulever les Edomites et envahir avec eux le territoire de Juda jusqu'à Engaddi[2]; c'est probablement alors qu'il faut placer l'histoire d'un vice-roi d'Edom brûlé vif par les Moabites, dont parle le prophète Amos[3]. Mais Moabites et Edomites furent taillés en pièces par Josaphat.

Au temps de Joram, enfin, profitant de la décadence qui commençait à se manifester dans le royaume de Juda, les Edomites se rendirent indépendants et recommencèrent à avoir des rois nationaux. Amasias les vainquit dans une grande bataille à la Vallée des Salines et s'empara de la ville de Séla, plus tard appelée des Grecs Pétra, qui était devenue la capitale de la nouvelle monarchie édomite comme Bosra avait été celle de la première. Le roi de Juda essaya alors, en signe de conquête, d'imposer à Séla le nom nouveau de Joctheël. Mais les gens d'Edom reconquirent bientôt leur pleine indépendance sous Achaz, grâce à l'appui de Rasin, roi de Damas, et de Phacée, roi d'Israël, alors en guerre avec ce prince; une armée syrienne, après avoir traversé tout le territoire de Juda, gagna le pays d'Edom et enleva à Achaz, pour la rendre aux indigènes, la ville importante d'Elath, qui était parvenue à résister à Amasias, mais que son fils Osias avait prise et fortifiée en y plaçant une garnison juive; enfin, prenant l'offensive à leur tour, ils

1. II Reg. III, 9 et 26.
2. II Chronic. XX, 1 et 10.
3. II, 1.

dévastèrent toute la partie méridionale du pays de Juda.

Le royaume d'Edom se trouva ainsi reconstitué d'une manière définitive, comprenant le mont Séir, la Gébalène, l'ancien pays de Madian et toute la région jusqu'à la Leucé Comé des Grecs, Hawara de nos jours, sur les bords de la mer Rouge, à la lisière du Hedjâz. Mais c'est précisément aussi à partir de ce moment qu'il cesse d'être question des Edomites dans l'histoire des rois de Juda. Le premier roi de leur nouvelle monarchie fut sans doute ce Kadoumalka que le roi d'Assyrie Teglathphalasar II, dans la dix-huitième année de son règne, énumère parmi ses tributaires, à côté d'Achaz, roi de Juda. Il eut pour successeur immédiat Molochram, que Sennachérib trouva sur le trône quand il fit son expédition de Syrie.

§ 5. — Les Nabatéens.

I. — Nous touchons ici au fait le plus obscur encore de l'histoire de l'Arabie Pétrée. Vers le VIIe siècle avant l'ère chrétienne, le nom des Edomites disparaît tout à coup et ne se rencontre plus que chez quelques-uns des prophètes d'Israël, qui s'en servent en continuant une ancienne tradition. A la place se montre le nom des Nabatéens dont jusqu'alors il n'avait jamais été question. Et pourtant ces noms de Nabatéens et d'Edomites désignent indubitablement le même peuple, habitant les mêmes lieux, possédant exactement le même empire, avec les mêmes limites et la même capitale, Séla.

D'où put provenir son changement d'appellation? Suivant toutes les vraisemblances, d'une révolution in-

térieure dont le souvenir n'est pas parvenu jusqu'à nous, d'un changement dans la race royale et dans la tribu dominante. Mais nous ne saurions rien dire de plus, ni surtout rien préciser. Peu de points des annales antiques de l'Orient restent enveloppés d'aussi épaisses ténèbres.

Un fait a été remarqué depuis assez longtemps déjà par l'illustre orientaliste Etienne Quatremère ; c'est que le nom de Nabat ou de Nabatéens se retrouve dans la vallée de l'Euphrate. Il est employé par tous les auteurs syriaques et arabes pour désigner — non, comme le croyait Quatremère, les descendants des antiques chaldéens, — mais les populations araméennes du bas Euphrate, qui, renfermées à l'origine sur la rive droite du fleuve, s'infiltrèrent graduellement, dès une époque fort ancienne, dans la Chaldée, et finirent, vers l'époque de l'ère chrétienne, par y supplanter absolument les indigènes de la race accadienne. Faudrait-il supposer que quelque tribu, ou seulement quelque famille puissante de ces Nabatéens des bords de l'Euphrate aurait franchi le désert et serait venue s'établir chez les Edomites, à la monarchie desquels elle aurait imposé son nom en devenant maîtresse du pouvoir ?

Quoi qu'il en soit, la date de la substitution du nom de Nabatéens à celui d'Edomites n'est pas plus possible à fixer d'une manière précise que la cause de cette substitution. La seule chose que nous puissions dire à ce sujet, c'est que sur le prisme d'Assarahaddon (672 av. J.-C.) nous voyons encore figurer parmi les tributaires du monarque assyrien Kadoumouh, roi d'Edom, et à côté de lui un roi particulier, appelé Mousri (l'Egyptien), pour la ville de Maân, située à l'orient du mont Séir, sur la lisière du désert ; au contraire, les monuments d'Assourbanipal (668-648) ne parlent que du « pays des Nabatéens. »

II. — Assourbanipal fut en effet le premier, parmi les conquérants ninivites, qui porta ses armes dans la Nabatène. Si quelques rois d'Edom avaient antérieurement payé tribut à l'Assyrie, c'était le résultat de la terreur que causait cette puissance. Ils avaient prévenu par là l'invasion de leur pays et les ravages qu'elle aurait entraînés. Ces ravages fondirent sur la contrée d'une manière terrible avec Assourbanipal, quand ce monarque, après avoir terminé sa guerre de Susiane, se retourna contre les Arabes, qui s'étaient révoltés pendant la guerre, et voulut aussi châtier les Nabatéens, dont le roi, appelé Mathan, avait suivi cet exemple de révolte et soutenu vivement les Arabes. Séla fut prise, le pays entièrement dévasté, un grand nombre de captifs emmenés en Assyrie. Ce ne furent plus dès lors les liens légers d'une soumission volontaire, ce furent ceux d'une obéissance durement imposée qui rattachèrent les Nabatéens à l'empire de Ninive.

Cet assujettissement plus étroit à la domination assyrienne n'empêcha pas, du reste, les Nabatéens de profiter largement des circonstances qui rétablirent vers la même époque la navigation de la mer Rouge, et amenèrent la plus grande partie du commerce de l'Inde à passer par cette voie nouvelle. Nous avons exposé un peu plus haut, dans le chapitre où nous parlions du Yémen, les principales vicissitudes de ce commerce, dont l'importance n'était pas moindre dans l'antiquité que de nos jours, et principalement les changements qu'il éprouva du VIIe au Ve siècle avant l'ère chrétienne. Nous ne referons donc pas ici cette histoire et nous nous bornerons à rappeler le rôle considérable qu'on y voit tenir aux Nabatéens, comme entrepositaires et comme voituriers de caravanes, précisément dans la période de temps à laquelle nous sommes parvenus et dont nous venons d'indiquer les limites.

III. — Les Nabatéens, dont la prospérité commerciale s'était subitement développée par suite de la politique inaugurée par les rois de la XXVI[e] dynastie égyptienne et de leurs efforts pour attirer tout le négoce indien dans le golfe Arabique, se trouvaient de cette manière avoir leurs intérêts étroitement liés avec ceux de l'Egypte. Aussi montrèrent-ils un grand empressement à se déclarer en faveur de la politique pharaonique lorsque commença l'écroulement de l'empire assyrien, et que Néchao, profitant des événements, entreprit la conquête de la Syrie jusqu'à l'Euphrate. Survint la bataille de Karkémisch et la retraite des Égyptiens. Quand Nabuchodorossor, en 605, fit pour la première fois avancer son armée jusqu'à la frontière d'Égypte en deux corps, l'un par le pays des Philistins et l'autre par la Pérée, l'Ammonitide et la contrée de Moab, les Nabatéens, dont un des deux corps traversa en partie le territoire, se hâtèrent d'apporter aux pieds du conquérant leur soumission et de lui payer le tribut qu'ils avaient antérieurement fourni à Ninive. Mais en 590, les mêmes Nabatéens eurent l'imprudence de s'associer, avec les Moabites, les Ammonites et les Tyriens, à la révolte de Sédécias, roi de Juda, contre le monarque babylonien, révolte qui fut si fatale à Jérusalem. Depuis cinq ans, les petits rois des diverses parties de la Syrie méridionale tramaient dans ce but une conspiration, à laquelle poussait le pharaon Ouahprahet. Les pays de Moab et d'Ammon, en demandant grâce avant d'avoir combattu, parvinrent à échapper aux conséquences de cette entreprise intempestive. Les Nabatéens, au contraire, en furent durement châtiés, comme les Israélites et les Tyriens. Leur pays et leur capitale furent soumises à des ravages sur lesquels nous ne possédons pas de détails, mais dont quelques phrases de Jérémie laissent entrevoir toute l'étendue, ravages qui, du reste, en frappant un des

principaux entrepôts du commerce entre l'Inde et le bassin de la Méditerranée par l'intermédiaire de l'Arabie méridionale, avaient bien évidemment, comme le siége de Tyr, une connexité directe avec le plan de Nabuchodorossor de changer la direction de ce commerce et de le transporter à Babylone.

Mais quelque durement que le roi chaldéen ait traité les habitants de la Nabatène, leurs épreuves ne furent que passagères, et ils s'en relevèrent rapidement. Il n'y avait pas eu de transportation pour eux comme pour les Israélites. Après la mort de Nabuchodorossor, au milieu des révolutions de palais que Babylone vit se succéder avec tant de rapidité, les grandioses projets commerciaux de Nabuchodorossor furent entièrement négligés, en attendant que les Achéménides achevassent de les rendre définitivement impossibles. Aussi le commerce des Nabatéens et de Séla, leur ville royale, redevint-il en peu de temps aussi florissant et aussi actif qu'il l'avait jamais été auparavant. Il tendit même à grandir au lieu de diminuer, car la décadence désormais complète de Tyr fit de Séla ou Pétra, au lieu d'un simple entrepôt à la sortie du désert qu'elle avait été jusqu'alors, le point d'arrivée des caravanes parties de l'Arabie méridionale et le grand marché des denrées de l'Inde, du Yémen ou du Hadhramaut, d'où partaient d'autres caravanes pour les répandre dans toutes les parties de l'Asie antérieure. Cette prospérité s'accrut encore du temps des rois de Perse, dont les Nabatéens acceptèrent pacifiquement la domination dès que Cyrus eut pris Babylone, et qui leur témoignèrent toujours une grande bienveillance. Alors commença l'âge du plus grand éclat commercial de Pétra et des Nabatéens, qui s'étendit depuis le temps de Cyrus jusqu'à la réduction du pays en province romaine. Etienne Quatremère en a

retracé le plus intéressant tableau dans son célèbre *Mémoire sur les Nabatéens*, imprimé en 1835.

Pendant l'exil des Juifs, une émigration considérable de la population édomite ou nabatéenne s'abattit sur les fertiles campagnes de la Judée méridionale, demeurées sans maîtres. Telle fut l'origine de ces Iduméens de la Palestine, qui un moment possédèrent jusqu'à Hébron, formèrent un État spécial, distinct du royaume nabatéen, et comprenant, avec une partie des anciens territoires de Juda et de Siméon, certains cantons jadis aux Amalécites, furent vaincus et incorporés à la Judée par Jean Hyrcan, et finirent par donner au trône de Jérusalem la dynastie des Hérode.

§ 6. — Mœurs et religion des Nabatéens.

I. — Les Nabatéens et les Édomites, que nous avons vu n'être qu'un même peuple, étaient pour la plupart nomades et pasteurs, et devaient leur principale richesse aux caravanes qu'ils conduisaient au travers du désert. Cependant ils avaient sur leur territoire un certain nombre de villes permanentes et fortifiées, qui leur servaient de places d'armes en cas d'une attaque étrangère et qui en temps ordinaire remplissaient surtout le rôle d'entrepôts de commerce. Les principales dans l'intérieur des terres étaient Séla ou Pétra, la capitale, Bosra et Oboda; sur le bord de la mer on trouvait les ports importants d'Elath, Aziongaber et Havara, nommée plus tard des Grecs Leucé Comé, habités principalement, du reste, par des négociants et des armateurs étrangers. Le sol de

la Nabatène est peu propice à l'agriculture; aussi d'après tous les témoignages anciens ce peuple paraît ne s'y être presque pas adonné, bien qu'il faille évidemment tenir pour une exagération ce que dit Diodore de Sicile[1] d'une loi qui aurait défendu sous peine de mort chez les Nabatéens la culture des céréales ou de la vigne.

Rien de positif ne nous a été transmis sur les lois et les usages particuliers de ce peuple, dont il ne nous reste qu'un bien petit nombre de monuments écrits, inscriptions ou médailles, et tous postérieurs à l'époque où s'arrête la limite du temps embrassé dans le présent Manuel. Quant à la constitution politique, nous savons que le régime de la tribu en était la base et que chaque tribu avait ses chefs, soumis à l'autorité suprême du roi. Dans les inscriptions nous voyons des individus se qualifier d' « émirs, » d'autres d' « anciens de tribus » et de « cavaliers ; » il en est enfin qui prennent les qualifications de « savants, » « docteurs, » et « poëtes, » ce qui révèle un développement assez notable de culture intellectuelle et littéraire. On sait que ce même développement, uni à la vie nomade, se remarque dans l'Arabie antéislamique.

II. — Les inscriptions sont plus riches en renseignements sur la religion nabatéenne, bien qu'elles ne nous fournissent que des notions encore très-confuses et très-incomplètes. On est cependant en droit, par ce que l'on en sait, d'affirmer qu'elle se rattachait à l'ensemble des religions syro-phéniciennes.

Dans les monuments parvenus jusqu'à nous, on rencontre d'abord le personnage d'*Al* ou *El*, qui dans tous les cultes de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Phénicie et de l'Arabie représente toujours la conception la plus

1. XIX, 94.

haute, la plus compréhensive et la plus unitaire de l'être divin ; quelquefois il reçoit des surnoms, sous lesquels il devait, conformément aux habitudes des religions congénères, être considéré comme un personnage distinct ; tel est celui d'*El-Ga*, « le dieu élevé. » A côté de lui nous voyons son dédoublement féminin, sa « manifestation, » sous le nom d'*Alath*.

Baal était aussi connu de la religion nabatéenne, et plutôt encore la notion des différents *Baalim* ; car les inscriptions nous fournissent, à côté du simple nom *Baal*, ceux de *Baal-Samim*, « le Baal des cieux, » comme en Phénicie, et de *Iarhi-Baal*, « le Baal de la lune. » Enfin, comme nom divin commun à d'autres parties de la Syrie, nous relevons encore plusieurs fois dans les inscriptions celui de *Katsiou*, le dieu-aérolithe, et celui d'*Aziz*, « le puissant. »

Mais le principal dieu particulier aux Nabatéens, leur véritable dieu national, qui était antérieurement déjà celui des Edomites, le personnage dont on voit le culte le plus généralement répandu dans la nation et tenant le premier rang, est celui que les écrivains classiques ont appelé *Dusarès*, et dont le nom est écrit sur les monuments originaux *Douschara* ou *Doulschara*. C'était un dieu essentiellement solaire, que les Grecs ont comparé à leur Dionysos. Son nom, d'un caractère manifestement arabe, doit être décomposé en *Dhou-Schara* ou *Dhou-el-Schara*, « le Seigneur du mont Séïr. » Et en effet, il semble que chez les Nabatéens, comme en Phénicie, la plupart des distinctions de personnages divins ont une origine locale. Ce caractère n'ést pas douteux dans *Maân*, dont le nom est celui que porte encore aujourd'hui une localité importante à l'est du Djebel-Scherâa, non plus que dans *Taymi*, « le dieu de Taym, » emprunté à l'Arabie Déserte.

L'origine et la nature véritable d'une partie des per-

sonnages multiples entre lesquels se ramifie l'unité fondamentale de l'être divin dans la religion nabatéenne, ne peuvent pas être déterminés dans l'état actuel de la science, car nous ne connaissons même pas les formes exactes de leurs noms, qui nous sont révélés seulement par des transcriptions grecques ou même par des traductions dans cet idiome. Tels sont les dieux que les textes épigraphiques appellent *Aumou*, *Théandrios*, *Ethaos*, *Athéné Gozmæa*, *Ouabbaiathos*. Plusieurs doivent être les dieux locaux de tribus ou de bourgades. D'autres aussi personnifient peut-être certains corps célestes, car les Nabatéens, comme tous les Arabes, comme les Syriens et les Phéniciens eux-mêmes, inclinaient vers le sabéisme et adoraient les plus éclatants des astres. On a déjà reconnu pour tels deux de leurs dieux, mentionnés dans les inscriptions du Sinaï, *Ta* et *Dariah*, « la brillante; » ce dernier personnage paraît correspondre à la planète de Vénus.

Les Nabatéens avaient un sacerdoce constitué, dont les ministres portaient le titre de *Kahîn* et étaient sans doute devins en même temps que prêtres, comme ceux des tribus arabes.

L'usage des pèlerinages religieux n'était pas moins développé chez les Nabatéens que chez les autres Araméens et les Arabes. Un savant allemand, M. Tuch [1], a spécialement étudié ceux qu'ils avaient dans leur pays, et dont les siéges se trouvaient tous concentrés dans le massif du Sinaï, très près les uns des autres. Les plus importants étaient à Ouady-Pharân, au Mont Serbâl et surtout à Tor, sur le rivage de la mer Rouge. C'est en profitant du moment d'un de ces pèlerinages solennels,

1. Dans le tome III du Journal de la Société Asiatique allemande.

qu'en 312 av. J.-C., Athénée, général d'Antigone, l'un de ceux qui se disputaient la succession d'Alexandre, s'empara par surprise de la ville de Pétra, délaissée de ses habitants pour la fête[1].

1. Diod. Sic. XIX, 94.

LIVRE HUITIÈME

Les Indiens[1].

Sources principales de l'ensemble de ce livre :

Les Mémoires de William Jones et de Colebrooke dans les *Asiatic researches*, et en général tout ce recueil. — Colebrooke, *Miscellaneous essays.* — Lassen, *Indische Alterthumskunde.* — Bopp, *Vergleichende Grammatik.* — Muir, *Original sanskrit texts on the origin and history of the peoples of India* — Max Müller, *A history of ancient sanskrit literature.* — Albrecht Weber, *Akademische Vorlesungen ueber indische Litteraturgeschichte ; Indische Studien ; Indische Skizzen.* — Max Duncker, *Geschichte der Arier*, livres V et VI. — Les Transactions de la Société Royale Asiatique de Londres et de la Société Asiatique du Bengale. — Les *Beitræge* de MM. Schleicher et A. Kuhn.

1. Des difficultés typographiques indépendantes de notre volonté ne nous ont pas permis, dans les noms sanscrits, de marquer la distinction entre les voyelles longues et brèves, ni entre les consonnes cérébrales et leurs analogues dentales. C'est un sérieux inconvénient, nous ne nous le dissimulons pas; mais il est moins grave dans un travail dont le but n'est pas philologique.

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE ET POPULATIONS PRIMITIVES DE L'INDE.

SOURCES PRINCIPALES de ce chapitre :
Ritter, *Asien*. — Hamilton, *Description of Hindostan*. — Malcolm, *Centra India*. — Macpherson, *An account of the religious opinions and observances of the Khonds*. — Malcolm, *Essay on the Bhills*. — Elphinstone, *British territories in the Deccan*. — Buchanan, *Mysore*. — Wilks, *Sketches*. — Les travaux de Ellis sur les populations dravidiennes, analysés par Wilson, *Mackenzie collection*. — Caldwell, *A comparative grammar of the Dravidian family of languages*. — Baron d'Eckstein, *De quelques légendes brahmaniques relatives au berceau de l'espèce humaine;* trois articles sur les Kouschites d'Asie, publiés dans l'*Athenæum français* de 1854. — Roth, *Die hœchsten Gœtter der arischen Vœlker*.

§ 1. — Géographie antique de l'Inde.

I. — L'Inde est cette vaste contrée, égale en superficie à la péninsule Arabique et couverte dans toutes ses parties d'une population extraordinairement compacte et nombreuse (160 millions aujourd'hui), qui s'étend vers le sud au pied de la chaîne de montagnes la plus élevée du monde, connue sous le nom d'Himalaya (palais de neige), et désignée aussi dans les anciens textes sanscrits par les appellations d'Himatchala ou Himadri (montagne des neiges), et de Himavat ou Haimavata (riche en neiges); ces deux derniers noms sont ceux que

les Grecs ont hellénisé en Imaüs et Emodus, deux appellations bien connues dans la géographie classique. Au sud, l'Inde est bornée par la mer. A l'ouest, elle a pour frontières, qui la séparent des contrées de l'Ariane, les ramifications de la chaîne de l'Hindou-Kousch, dirigées du nord au sud, que les géographes antiques appelaient les monts Pactyens. A l'est, enfin, les hauteurs du pays appelé anciennement Lauhitya forment la barrière entre l'Inde proprement dite et la péninsule Transgangétique ou Indo-Chine, entre le bassin du Brahmapoutra et celui de l'Airavata (l'Irawaddy de nos jours), deux fleuves séparés à leur naissance par les monts Kanka (Kamti d'aujourd'hui), prolongements de l'Himalaya.

Le nom d'*Inde* n'est pas indigène; c'est celui par lequel les Perses désignaient la contrée (*Hendou*), et même pas dans toute son étendue, car dans le Zend-Avesta il paraît seulement se rapporter au bassin du fleuve Indus. Les Assyriens d'une part et les Hellènes de l'autre, l'empruntèrent aux Iraniens. Nous ignorons comment les populations qui occupèrent l'Inde antérieurement aux Aryas désignaient le pays qui était alors le leur. Quant aux Indiens proprement dits, de la race des Aryas, ils donnèrent à l'ensemble de la contrée dont nous venons d'indiquer les limites les noms de Djambondvipa (l'île de l'arbre sacré Djambou), de Soudarçana (belle à voir) et de Bharatavarscha (contrée fertile).

II. — Physiquement et historiquement, car le relief du sol a toujours influé d'une manière profonde sur l'histoire, l'Inde, envisagée au sens le plus large où nous l'avons prise, se divise en deux régions tout à fait distinctes. La première est ce qu'on nomme aujourd'hui l'Hindoustan, c'est-à-dire l'Inde proprement dite, dans sa signification spéciale et la plus restreinte; ce sont les

deux vastes et fertiles bassins de l'Indus et du Gange. Dans les siècles antiques et postérieurement à l'établissement des populations aryennes, elles appelèrent cette région dans leur propre langue Aryavarta (le district des Aryas), appellation à laquelle on trouve aussi les variantes Aryabhoumi (terre des Aryas) et Aryadêça (pays des Aryas).

La seconde région est la sorte de péninsule, ou plutôt d'immense promontoire triangulaire que les indigènes appellent aujourd'hui Dekhan, corruption du nom antique de Dakchinapatha (pointe dirigée sur la droite), d'où les Grecs avaient fait Dachinabades. C'est à cette péninsule que se rattache comme une sorte de dépendance la grande île voisine de Ceylan, que ses plus anciens habitants nommaient Lankâ et que plus tard les conquérants de race aryenne appelèrent Sinhaladvipa (l'île du lion) et Tamraparni, d'où les Grecs firent Taprobane.

Dès les temps les plus anciens auxquels nous puissions remonter dans l'histoire, et déjà même avant l'établissement des Aryas venus de la Bactriane dans l'Inde, nous trouvons des populations tout à fait différentes dans les deux régions nettement délimitées par la nature, qui furent ensuite l'Aryavarta et le Dakchinapatha. Elles sont séparées par une zone de hauts plateaux fortement ondulés qui s'étendent d'ouest en est, depuis la mer d'Oman jusqu'au golfe du Bengale, et forment la base du triangle du Dekhan. C'est là une région intermédiaire, d'un caractère bien à part, que l'on pourrait distinguer des deux autres, comme une Inde centrale, et désigner sous le nom de Vindhya, d'après la chaîne des monts Vindhya qui en constitue le point culminant.

Nous allons esquisser aussi brièvement que possible les traits essentiels de ces trois régions dont l'ensemble

constitue l'Inde, en insistant un peu plus sur la partie du nord ou Aryavarta, car c'est celle qui seule a une histoire suivie et dont les annales nous occuperont presque exclusivement.

III. — C'est sur un plateau élevé de 14,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, entre la rangée des plus hauts sommets de l'Himalaya et le mont Kaïlasa, l'une des plus grandes montagnes du Tibet, au milieu des glaciers et des lacs, que l'Indus prend sa source. Il se dirige d'abord vers l'ouest par une étroite vallée, ou plutôt par une gorge bordée de chaînes de montagnes de la plus haute élévation, des flancs desquelles la fonte des neiges hivernales détache les paillettes d'or que l'on trouve mêlées au sable de son cours inférieur. Le fleuve qui a donné son nom à l'Inde se trouve dans cette partie de sa course sur le territoire qu'habitent de temps immémorial les tribus de race Bhota ou Tibétaine, par lesquelles il est appelé Singkekampa. La chaîne de l'Himalaya, dont il longe le pied du côté du nord, le sépare encore des districts fertiles où coulent les rivières, qui, prenant leur source sur le versant méridional des montagnes, deviendront plus loin ses affluents. C'est dans cette partie de la chaîne de l'Himalaya que se rencontre, comme un oasis inattendu au milieu des rochers âpres et déserts, la délicieuse vallée de Kachmir (en sanscrit *Kaçmira*), enceinte d'un amphithéâtre de pics neigeux d'une forme régulièrement ovale. Arrivé dans la contrée de Darada, dans le voisinage immédiat du plateau de Pamir, le fleuve tourne brusquement, franchit l'Himalaya dans une gorge étroite qui semble une coupure faite de vive force, et débouche sur le versant des montagnes qui regarde la mer d'Oman; désormais il coule droit au sud jusqu'à son embouchure.

C'est à dater de ce point qu'il entre dans l'Inde, c'est

à partir de là qu'il recevait le nom sanscrit de Sindhou, « le fleuve » par excellence, *Hendou* dans la langue des Perses. De la forme perse est venu l'*Indus* des Grecs, appellation que nous conserverons, tant elle est passée chez nous en usage ; la forme sanscrite se retrouve intacte dans le nom hindoustani actuel *Sindh*. On appelait aussi quelquefois l'Indus *Nilâb*, « eau bleue, » à cause de la couleur de ses flots. Les populations kouschites, qui, nous le verrons tout à l'heure, précédèrent les Aryas sur ses bords, paraissent l'avoir appelé *Phison*, nom sous lequel il figure dans les premiers chapitres de la Genèse comme l'un des fleuves qui sortaient de l'Eden.

Le bassin de l'Indus au sud de l'Himalaya était désigné dans son ensemble par le nom général de Pratiki. Il se divise en deux contrées bien distinctes. Pendant la moitié septentrionale de son cours indien le fleuve coule assez près de la chaîne de montagnes, appelée actuellement Souleïman-Koh, qui le sépare de l'antique Arachosie (perse *Harauvatis* ; sanscrit *Harakhvatisch*), tandis que du côté de l'est s'étend la large et fertile région, que désignait jadis l'appellation sanscrite de Pantchanada, à laquelle a succédé de nos jours le nom persan de Pendjâb, signifiant également « le pays des cinq fleuves. » Cette appellation est due aux cinq grands affluents de l'Indus qui baignent la contrée où les tribus aryennes trouvèrent leur premier séjour sur le sol de l'Inde. Ce sont, en commençant par l'ouest, c'est-à-dire par ceux dont le cours est le plus rapproché de celui de l'Indus et le plus longtemps parallèle : le Vitasta, l'Hydaspe des Grecs, et l'Asikni ou Tchandrabhaga, désigné dans la géographie classique par les deux noms d'Acésinès et de Sandurophagus, où l'on reconnaît facilement une altération des appellations sanscrites ; ils se réunissent en un seul cours, qui s'unit à son tour au Parouschni ou Iravati, l'Hyarotis ou Hydraotès des Grecs, sorti plus à

l'est des flancs de l'Himâlaya. La réunion des trois rivières forme alors ce qu'on appelait en sanscrit le Maroudvridha, auquel les géographes classiques continuaient le nom d'Acésinès. Plus à l'est, au pied des montagnes, est le Vipaça, l'Hyphase des Grecs, qui, après un parcours fort peu étendu se jette dans la Çatadrou ou Çoutoudri, l'Hesydrus des Grecs, le Sutledj de nos jours, celle des « cinq rivières » dont le volume est le plus considérable et le cours le plus développé. La Çoutoudri finit en s'unissant au Maroudvridha, et audessous de leur confluent se forme le canal du Pantchanada, qui rassemble, comme son nom l'indique, les eaux des « cinq rivières » et se jette dans l'Indus entre le 28° et le 29° de latitude. A dater de ce point le pays fertile et arrosé se resserre notablement. Si les montagnes qui séparent la vallée de l'Indus de la Gédrosie sont un peu plus éloignées du fleuve que celles qui formaient barrière entre elle et l'Arachosie, à l'est le désert stérile et sans eau de Marousthala, parcouru seulement par quelques troupeaux de buffles, d'ânes sauvages et de chameaux, vient presque affleurer la rive gauche du fleuve. Ce désert s'étend depuis la mer presque jusqu'au pied de l'Himalaya et forme un obstacle naturel difficilement franchissable entre le bassin de l'Indus et celui du Gange. Il n'y a de communication commode et par des lieux hospitaliers, propres à la culture, entre ces deux parties de l'Aryavarta, que par les dernières pentes où vient mourir l'Himalaya, pentes arrosées par les eaux de la Sarasvati, rivière qui se perd après un trajet peu étendu dans les sables du désert et ne continue son cours jusqu'à l'Indus que dans la saison de la fonte des neiges, où son volume est très-notablement augmenté. Son confluent est alors le même que celui du Pantchanada. Le bas Indus, dont les ondes ont été grossies par les importants affluents que nous ve-

nons de passer en revue, déborde presque tous les ans à la suite de l'hiver et forme des marais qui se multiplient à mesure qu'on approche de son embouchure. A une certaine distance de la mer il se divise en deux branches qui embrassent un large delta formé d'alluvions récentes dont l'accroissement est très-rapide. La plus occidentale de ces branches se subdivise à son tour en quatre avant d'atteindre à la mer; l'autre, traversant l'extrémité ouest du vaste marais d'Irina (aujourd'hui Rin), contribue à former la grande île de Katchha.

Le Gange, dont les eaux ont toujours été regardées comme sacrées par les brahmanes, est le principal fleuve de l'Inde; de là son nom de Ganga ou Boura-Ganga. Il doit son origine à deux cours d'eau sortis de l'Himalaya, l'Alakananda et la Bhagirathi; ce dernier cours d'eau, qui prend naissance au milieu des glaciers, à 13000 pieds de hauteur, au-dessus de Gangadvara (le Gangotri actuel), est considéré généralement comme le vrai Gange, tandis que d'autres géographes tiennent pour l'Alakananda, qui vient de plus loin et paraît avoir un volume un peu plus considérable. Sorti de l'Himalaya, le fleuve sacré coule à l'est, roulant ses eaux dans la plaine immense qui se termine au golfe du Bengale. Il y reçoit de nombreux et très-notables affluents dont nous nous ne pouvons rappeler ici que les principaux sous leurs anciens noms sanscrits. Ce sont, sur sa rive droite : la Kalinadi; la Yamouna ou Kalindi (Jomanes des Grecs, Djemna de nos jours), qui, ayant sa source dans l'Himalaya plus à l'ouest que le Gange et non loin de la Sarasvati, suit pendant fort longtemps un cours parallèle à celui du fleuve auquel elle finit par se réunir, recevant dans son trajet les eaux d'une série de rivières sorties des flancs des monts Vindhya, la Tcharmanvati (aujourd'hui Tchambal), la Vatravati (Betwa) et la Kayana; enfin la Çona ou Hiranyavahou, l'Erannoboas des Grecs. Sur la

rive gauche on trouve successivement : la rapide Ramaganga, encaissée entre des rochers d'une hauteur prodigieuse et formée par la réunion de l'Outtanika et de la Kauçiki ; la Gomati (Gumty de nos jours) au cours sinueux, évalué à 120 lieues ; la Sarayou Dvivaha, partant du versant médional de l'Himalaya, dans le pays de Tangana, et formant la célèbre cascade de Kanar, recevant ensuite le tribut des eaux de la Kali et de la Çaravati ; cet affluent du Gange a plus de 160 lieues de cours ; la Gandaki, appelée aussi Kalagrami Narayani, Gandakavati et Hiranyavati ; la Bhagavati (Bagmatty actuel) ; la Kauçi ou Kauçiki (Koussy) ; la Mahananda ; enfin la Stischta, Sittocatis des Grecs, et la Karatoya ou Sadanira, qui unissent leurs flots avant de se jeter dans le Gange tout auprès de son embouchure. Avant de verser ses eaux dans le golfe du Bengale, le Gange se divise en un très-grand nombre de branches formant un delta immense, dont l'accroissement est beaucoup plus rapide encore que celui du delta de l'Indus. Les deux principales de ces branches sont celles qui embrassent entre elles tout le delta, à l'est le Gange proprement dit, confondant ses eaux avec celles du Brahmapoutra au moment où il atteint la mer ; à l'ouest le Bhagirathi, aujourd'hui l'Hougly, sur les rives duquel s'élève la ville moderne de Calcutta.

On estime à 80,000 pieds cubes anglais la quantité d'eau que le Gange porte par seconde à la mer, et à plus de 400,000 pieds celle qu'il y déverse à l'époque de la crue. Ses débordements périodiques, semblables à ceux du Nil, commencent à la fin d'avril ; il ne s'élève d'abord que d'un pouce par jour ; mais au bout de deux ou trois semaines il croît journellement de cinq pouces, et à la fin de juillet il inonde les campagnes voisines jusqu'à une étendue de plus de 30 lieues. Sa hauteur est alors de 31 pieds. Vers le milieu d'août le fleuve commence à

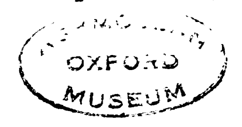
décroître; il diminue d'abord de 3 à 4 pouces par jour, puis de 2 à 3 pouces, enfin d'un demi-pouce. Vers le mois d'octobre il rentre dans son lit ordinaire et laisse un limon fertile sur les champs qu'il vient d'inonder. Les bienfaits que répand ce fleuve, la salubrité de ses eaux, l'aspect majestueux qu'il présente, font comprendre les honneurs divins que l'Inde lui a voués.

Les plaines arrosées par le Gange et ses affluents ont été distinguées par les anciens Indiens en deux régions. La première, le Madhyadêça, commence à la Sarasvati, s'étendant de là jusqu'au cours de la Çaravati, puis de la Sarayou Dvivaha et au confluent de cette dernière avec le Gange. C'est la partie du bassin du fleuve où se trouvaient, à l'époque florissante des Aryas dans ces régions, les pays de Kouroukchetra, Kouttara, Outtara-Koçala, Pantchala et Bharata. On joignait aussi quelquefois au Madhyadêça la contrée appelée Oupa-Vinphya, « au-dessus du Vindhya, » c'est-à-dire la contrée montagneuse située entre la chaîne des monts Vindhya et les pleines du Gange. La seconde division de ces pleines, s'étendant jusqu'à la mer, était appelée Pratchi, d'où les Grecs ont donné à ses habitants le nom de Prasiens. C'était dans cette région qu'étaient compris les pays de Mithila ou Vidéha, Magadha, Anga ou Tchampa, Poundra et Banga, le Bengale actuel; il faut y joindre aussi le pays de Kamaroupa sur le cours inférieur du Brahmapoutra.

IV. — La région des hauts plateaux ondulés du centre, qui fait le lien entre la péninsule du Dekhan et les bassins de l'Indus et du Gange, peut être à son tour divisée en deux parties : l'une occidentale, le Vindhya proprement dit, dont les eaux se déversent dans la mer d'Oman; l'autre orientale, le Ghondavana, dont les eaux coulent vers la mer du Bengale. Trois fleuves de second

ordre arrosent cette région; dans le Vindhya proprement dit, la Narmada (Nerbudda d'aujourd'hui), dont les affluents ne méritent pas d'être cités — c'était à son embouchure que se trouvait le fameux port de Varikatchha, le Barigaza des Grecs, principal point d'arrivée du commerce maritime de Babylone ou de la mer Rouge avec l'Inde pendant un grand nombre de siècles — puis les deux rivières qui la forment. Le fleuve du Ghondavana est le Mahanadi, le Manadès des géographes grecs, qui, après un cours d'environ 80 lieues, se jette dans la mer du Bengale après avoir formé un large delta aux branches nombreuses. L'ensemble de cette région jouit d'un climat particulièrement salubre, mais a été de tout temps d'un très-difficile accès. Aussi comprend-on facilement comment les débris de la plus ancienne des populations de l'Inde y ont trouvé un refuge au milieu de toutes les invasions qui se sont abattues successivement sur cette partie du monde.

V. — Le Dakchinapatha de l'antiquité sanscrite, le Dekhan de nos jours, forme un vaste triangle, dont la base se trouve au nord et dont la pointe, au sud, est constituée par le cap Koumari (aujourd'hui Comorin). Sur les deux côtés, courent deux chaînes de montagnes, à l'ouest les Ghattas, à l'orient les monts Nila Malaya, dont les pieds baignent dans les eaux des deux mers d'Oman et de Bengale, et qui se réunissent à leur extrémité méridionale pour former la courte chaine des monts Alligiri. Tout le centre forme un haut plateau très-fortement ondulé, que coupent de distance en distance des rameaux détachés des chaînes latérales. C'est de ce plateau que coulent tous les fleuves de la contrée, qui, les monts Ghattas étant d'un relief beaucoup plus fort que les autres, vont se verser dans la mer du Bengale par des défilés qui interrompent la rangée des monts Nila



Malaya. Ces fleuves sont, en allant du nord au sud : le Godavari des populations indigènes, en sanscrit Pourvaganga, regardé presque comme aussi sacré que le Gange; son cours est d'environ 280 lieues, et il reçoit comme affluents, d'abord la Mandjira, puis la Pranita, formée par la jonction de la Praveni, de la Varada et de la Venva; le Krischnareni, celui de tous les fleuves de l'Inde dont les sables sont les plus riches en diamants et et en pierres précieuses, et qui, dans son trajet de 240 lieues, se grossit successivement des eaux de la Bhima ou Bhimarathi, puis de la Varada ou Toungaveni et de ses affluents, la Toungabhadra et la Vadavati; enfin le Kaveri des nations indigènes, appelé Arddhaganga en sanscrit, que ses riverains entourent d'une vénération religieuse.

La côte occidentale du Dakchinapatha recevait le nom générique de Kerala ou Malayavara, d'où vient le Malabar actuel, la côte orientale celui de Kolamandala, aujourd'hui Coromandel.

Ces quelques indications suffiront pour permettre au lecteur de suivre plus facilement les annales de l'Inde telles que nous allons les raconter, et pour lui faire retrouver les linéaments principaux de la géographie ancienne du pays dans son état actuel. Quant aux caractères généraux du climat de l'Inde et de ses différentes zones, aux particularités de sa faune et de sa flore, aux richesses que son sol fournit dans les règnes végétal et minéral, et qui ont de tout temps attiré vers cette contrée un immense commerce, épices, aromates, métaux, bois précieux, gemmes, trésors de toute sorte, nous ne nous y arrêterons pas, car ce sont choses bien connues et dont on trouvera l'indication dans tous les traités de géographie.

§ 2. — Populations primitives de l'Inde. — La race mélanienne.

I. — Les premiers occupants du sol de l'Inde, dans les siècles primitifs de l'histoire de l'humanité, furent des tribus de la race mélanienne, aux cheveux plats et non laineux, tout à fait analogues aux noirs de l'Australie. Il est même très-probable que ces derniers ne sont autres que les descendants de certaines tribus noires de l'Inde, chassées de cette contrée par les invasions des Dravidiens et des Kouschites, réfugiées d'abord dans les grandes îles de l'archipel malay, puis refoulées encore vers le sud, à mesure que s'avançaient des populations supérieures, et parvenues enfin jusqu'au continent australien en se retirant d'île en île, après avoir laissé çà et là en arrière quelques peuplades, comme pour jalonner leur route.

Mais ces populations premières, que l'on pourrait qualifier d'aborigènes, sont loin d'avoir entièrement disparu du territoire de l'Inde devant les invasions postérieures. Il en est resté dans les montagnes de la région centrale de nombreux débris, divisés en plusieurs nations, dont on évalue encore aujourd'hui le chiffre total à sept ou huit millions d'hommes, et qui se conservent parfaitement, tandis que leurs frères de l'Australie marchent avec une effrayante rapidité vers une destruction complète.

II. — Leur principale nation est celle des Ghonds, très-nombreuse et très-compacte, qui, soumise depuis un grand nombre de siècles à des rajahs hindous, c'est-à-dire d'origine aryenne, aujourd'hui sujets ou tribu-

taires des Anglais, habitent presque seuls la contrée étendue et fertile à laquelle ils avaient valu le nom de Ghondavana. C'est une nation toute agricole et guerrière, qui n'a pas de villes, mais des villages sédentaires, et ne connaît pas d'autre industrie que la culture de la terre, dans laquelle ils déploient une grande habileté et une activité laborieuse qui contraste avec la mollesse indolente de la plupart des autres habitants de l'Inde. De mœurs encore toutes primitives, les Ghonds n'ont pas adopté les armes à feu ; ils combattent armés seulement de l'arc et d'une hache de bataille qu'ils appellent *tangi*. Ce sont des hommes d'un grand courage et d'une extrême vigueur, qui présentent tous les caractères physiques des Australiens, mais non l'état de misérable dégradation auquel ces derniers ont été réduits par leur genre de vie absolument sauvage.

La nation se divise elle-même en trois rameaux, les Kôlas au nord, les Ghonds proprement dits dans la partie moyenne du pays et les Sauras au sud. Leur constitution est entièrement patriarcale. Ils sont formés en petites tribus ou clans, souvent en guerre les uns contre les autres, dont chacun est soumis à l'autorité d'un chef héréditaire ou patriarche, qu'ils appellent *abbaya*. Leur langue est différente des autres idiomes parlés dans l'Inde, et offre des traits incontestables de parenté avec les langues australiennes ; mais elle a subi en même temps une très-profonde influence des idiomes dravidiens parlés dans les provinces voisines.

III. — Les Ghonds ont une mythologie particulière, qui n'a rien à voir avec celles des autres nations de l'Inde, et qui paraît remonter à la plus haute antiquité. Elle est d'autant plus intéressante à étudier, qu'elle nous a conservé, suivant toutes les vraisemblances, le

système de la religion jadis commune à toute cette race, alors qu'elle était encore seule à habiter l'Inde.

Ils reconnaissent un Dieu souverain, existant de toute éternité, source du bien, créateur de l'univers, des dieux inférieurs et de l'homme. Mais ils admettent aussi une divinité subalterne, émanation de l'être suprême et en révolte continuelle contre lui, son opposé en toutes choses. L'un est le ciel, l'autre la terre ; l'un est lumière, l'autre ténèbres ; l'un est mâle, l'autre femelle ; l'un est souverainement et uniquement bon, l'autre souverainement et uniquement méchant. L'un est l'auteur de la vie, l'autre de la mort ; l'un est prodigue de tous les biens, l'autre s'applique incessamment à corrompre ces biens et à les changer en malédictions. C'est un dualisme qui rappelle, on le voit, celui de la religion de Zoroastre, mais que vient compliquer une foule de divinités inférieures, placées au-dessous du couple suprême en antagonisme, et présidant aux astres, aux saisons, à la pluie, aux ouragans, aux champs, aux montagnes, aux bois et aux sources, ainsi qu'à certaines occupations, comme la chasse et la guerre.

Les mythes relatifs à la lutte des deux principes supérieurs sont fort curieux. Boura-Pennou, tel est le nom du dieu suprême et lumineux, regardé comme habitant le soleil et le lieu où il se lève, par delà les mers, se créa, dans l'origine des temps, en la faisant sortir de sa propre substance, une compagne appelée Tori-Pennou, qui personnifie le principe adverse, déesse de la terre et source du mal. Il créa ensuite la terre, et un jour qu'il s'y promenait avec Tori, mécontent d'elle, il résolut de tirer du limon terrestre un nouvel être, l'homme, qui se consacrerait assidûment à son service. Boura-Pennou prit donc une poignée de terre et la jeta derrière lui, afin que l'homme en sortît ; mais Tori, jalouse et dépitée, s'en saisit avant qu'elle ne touchât le sol, et la jeta de

côté ; alors naquirent les arbres, les herbes et tout ce qui végète. Boura-Pennou jeta encore derrière lui une poignée de terre, et Tori s'en empara, comme la première fois, et la jeta dans la mer, où furent engendrés les poissons et tout ce qui vit dans l'eau. Boura jeta derrière lui une troisième poignée de terre que Tori attrapa et dispersa, et tous les animaux inférieurs, sauvages et apprivoisés, en sortirent. La quatrième poignée de terre que Boura jeta derrière lui fut aussi interceptée au passage par Tori : cette fois elle la lança dans l'air, qui se peupla de tribus ailées et de tout ce qui a vol. Boura-Pennou, s'étant retourné, vit ce que Tori avait fait pour frustrer ses desseins ; posant alors une main sur la tête de son épouse afin de l'empêcher d'intervenir, il prit une cinquième poignée de terre, la plaça derrière lui, et la race humaine en sortit. Alors Tori-Pennou appliqua ses mains sur le sol terrestre, et dit : « Que les êtres « que tu as faits existent ! Mais tu ne créeras plus. » Ce que voyant, Boura recueillit la sueur de son propre corps et la lança dans l'espace en disant : « A tous ceux « que j'ai créés. » Et les êtres se multiplièrent et se perpétuèrent. La création, à ce moment de son origine, était exempte de tout mal physique et moral.

Mais Tori-Pennou, irritée de l'affection que Boura-Pennou montrait aux hommes qu'il venait de créer, entra en révolte ouverte contre lui et résolut de perdre ses nouvelles créatures en introduisant dans le monde toute espèce de maux. Elle infusa au cœur de l'homme le mal moral et ses variétés infinies ; elle implanta dans la création matérielle le mal physique sous toutes ses formes, les maladies, les poisons mortels, les éléments de désordre. Boura-Pennou arrêta, par l'application d'antidotes, les progrès du mal physique ; mais il laissa l'homme parfaitement libre d'accueillir ou de rejeter le mal moral. Un petit nombre résista et demeura inno-

cent; tout le reste céda et tomba dans un état d'anarchie et de désobéissance au créateur. Boura déifia le petit nombre des justes, en disant : « Devenez dieux ; « vous vivrez toujours et verrez ma face quand vous « voudrez ; vous aurez pouvoir sur l'homme, qui n'est « plus l'objet exclusif de mes soins. » Il infligea de sévères châtiments à la portion corrompue du genre humain, et laissa un libre essor aux myriades de maux physiques. Il déclara sujets à la mort tous ceux qui étaient déchus, et décréta, en outre, qu'à l'avenir quiconque commettrait le péché périrait. La guerre et la discorde se partagèrent le monde; les liens de la famille et de la société furent dissous : toute la nature se corrompit. Pendant ce temps, Boura et Tori se disputaient la suprématie, et leur terrible lutte faisait rage à travers la terre, la mer et les cieux, car ils avaient pour armes les montagnes, les météores et les tempêtes.

Ces croyances sont communes à tous les Ghonds; mais, à partir de la querelle de Boura et de Tori, ils se partagent en deux sectes qui diffèrent complétement sur l'issue de la lutte. L'une croit que Boura-Pennou triompha, et, comme signe durable de la défaite de Tori-Pennou, imposa au sexe féminin les douleurs de l'enfantement. La déesse de la terre, suivant cette secte, n'en garde pas moins son attitude rebelle, son activité, source de maux, et sa maligne hostilité toujours prête à éclater contre l'homme; mais elle est si complétement soumise au contrôle de Boura, qu'il s'en sert comme de l'instrument de sa loi morale, ne lui permettant de frapper que là où lui, régulateur tout-puissant de l'univers, juge à propos de punir.

Les sectateurs de Tori-Pennou — et c'est le plus grand nombre parmi les Ghonds — en opposition aux sectateurs de Boura-Pennou, tiennent pour certain qu'elle n'a pas été vaincue, et qu'elle continua le conflit avec

succès. Ils admettent la suprématie de Boura comme créateur du monde et source unique du bien ; ils l'invoquent le premier en toute occasion ; mais ils croient que son pouvoir, exercé directement ou par l'intervention des dieux inférieurs, ne suffit pas à protéger les hommes que Tori a résolu de persécuter. Et tout en regardant cette divinité secondaire comme l'unique source du mal, ils lui reconnaissent néanmoins le pouvoir pratique de conférer aux humains toute sorte de dons terrestres, soit en s'abstenant d'arrêter le bien qui découle de Boura, soit en leur accordant directement ses faveurs. De là l'impérieuse nécessité de se rendre propice la malfaisante Tori, et d'amoindrir la somme des maux qu'elle tient en réserve pour le genre humain. Suivant eux, Boura-Pennou n'exige aucun sacrifice propitiatoire ; une invocation respectueuse est tout ce qu'il demande de ses adorateurs. Il est toujours prêt à faire le bien sans qu'on l'en prie ; tandis que, si Tori-Pennou n'était constamment adoucie à force d'offrandes, elle déchaînerait tous les fléaux sur la race qu'elle abhorre. L'objet principal du culte de cette secte est donc d'apaiser la colère de Tori, ce qui ne peut s'obtenir que par des libations de sang, surtout de sang humain.

De là l'usage affreux des immolations humaines qui subsiste encore aujourd'hui dans une partie des clans ghonds, mais que depuis un petit nombre d'années les efforts généreux d'un officier anglais, le major Macpherson, sont parvenus à déraciner chez la majorité des tribus. Ces sacrifices ont pour ministres les prêtres appelés *kouttagotarou*, *torambou* ou *djakoro*, dont on compte un par clan, et dont l'influence politique, appuyée sur la superstition, est très-grande. Les victimes, désignées sous le nom de *meriah*, sont des enfants hindous achetés ou enlevés par ruse dans les pro-

vinces voisines, car les Ghonds n'immolent jamais d'hommes de leur sang.

Voici la légende religieuse par laquelle ils expliquent l'origine de leurs rites sanguinaires. La terre se composait d'abord d'un limon mou et stérile, tout à fait impropre aux usages de l'homme. Mais Tori apparut sous le nom et la figure féminine d'Oumballi-Baïli, qu'elle prend pour se manifester aux humains. Elle coupait des végétaux avec une faucille et se blessa un doigt : à mesure que tombaient les gouttes de sang, la terre qui les buvait s'affermissait et se séchait. Sur quoi, Oumballi-Baïli dit : « Voyez le bon changement, complétez-le en « coupant mon corps. » Les Ghonds s'y refusèrent, croyant apparemment qu'Oumballi-Baïli était des leurs, et, résolus à ne sacrifier personne de leur race, de peur qu'elle ne s'éteignît, ils décidèrent que les victimes seraient achetées chez les autres peuples. C'est alors, ajoute la légende, que se forma la société, avec les relations de père et de mère, de femme et d'enfants, de sujets et de gouvernants, et la connaissance de l'art de l'agriculture fut donnée aux hommes.

Tori-Pennou leur enseigna aussi l'art de la guerre Boura-Pennou avait créé le monde et tout ce qu'il contient, y compris le fer; mais les armes étaient inconnues. Tori apprit aux hommes à façonner des arcs, des flèches et des haches. Le fer (*loha*), dans lequel la terrible déesse avait infusé la cruauté, et que toutes les légendes des Ghonds représentent comme un être animé, « était si impitoyable, » que quiconque en était blessé ne pouvait vivre. Cependant, finissant par se laisser fléchir, Tori tempéra la première cruauté du fer et montra comment on pouvait s'en défendre.

IV. — D'autres débris de la même race se retrouvent encore dans d'autres parties de l'Inde, mais toujours

pricipalement dans les régions centrales. Ce sont d'abord les Kôlas, portant, on le voit, un nom qui s'applique aussi à une fraction des Ghonds. Ils habitent dans les montagnes couvertes de forêts du centre de l'ancien pays de Souraschtra, la Syrastrène des Grecs, dans le Guzarate actuel, sur la rive septentrionale du marais de Rin, et aussi sur le versant oriental de la partie nord des Ghattes, entre Pouna et Nasik. Leurs caractères ethnographiques sont les mêmes que ceux des Ghonds. Ils ont adopté la langue et la religion des populations brahmaniques qui les entourent de tous les côtés, et ils sont entrés dans leur organisation sociale, considérés comme formant une caste inférieure à toutes les autres. C'est d'eux qu'est venu le nom de *coolies*, vulgairement appliqué aux gens du bas peuple de l'Inde, aux ouvriers agricoles.

Les Bhillas, issus également du sang mélanien et appelés Phyllites par les géographes classiques, formaient dans l'antiquité une nation assez considérable au nord des Kôlas des Ghattes et au sud-ouest des Ghonds, dans un pays dont le centre était occupé par la ville de Dêvagiri, aujourd'hui Daulatabad. Ils ont disparu de ce pays, mais on trouve encore quelques tribus de leur race, à l'état de colons attachés à la glèbe et soumis aux dominateurs de sang hindou ou aryen, dans le midi du territoire des Radjpoutes. Ils ont pris la langue de leurs maîtres mais non leur religion, et l'on reconnaît chez eux les traces manifestes d'une mythologie tout à fait analogue à celle des Ghonds. Sans doute leurs dieux ont des noms indiens, empruntés au panthéon brahmanique; mais ce n'est qu'un vêtement d'emprunt, sous lequel il n'est pas difficile de discerner des personnages tout différents. Ils rendent un culte à un couple d'une conception toute dualiste, composé d'un dieu suprême, mâle et lumineux, auteur du bien,

Mahâdêva, et d'une déesse, sa rivale, bien qu'émanée de sa substance, de qui dérive tout mal, Kali, appellations indiennes qui ne cachent que bien imparfaitement des figures toutes pareilles à celles de Boura-Pennou et de Tori-Pennou. Quant aux autres dieux du brahmanisme, ils ne les connaissent pas et admettent seulement, au-dessous du couple de Mahâdêva et de Kali, toute une série de génies inférieurs. Les Bhillas n'ont pas de temples ni d'images divines, et adressent leurs adorations à des arbres sacrés. Mais ils ont des prêtres, appelés *râwel*, et des bardes, appelés *bhat*, qu'ils tiennent en grand honneur.

A la même origine, d'après leur type physique, paraissent encore devoir être rapportés les Mêras du mont Aravali, sur la lisière du grand désert qui sépare le bassin de l'Indus du bassin du Gange, les Tchitas, leurs voisins immédiats, et les Minas des environs de Djayapour, dans le pays des Radjpoutes. Il en est de même des Pahârias du Bengale, dont le nom a été l'origine de celui de *parias*, appliqué aux individus méprisés, regardés comme inférieurs aux castes les plus basses. Les Pahârias, qui s'appellent eux-mêmes *Maler*, habitent entre Bhagalpour sur le Gange, Birbhoûm et Râmgar. La majorité de leurs tribus a conservé sa vieille langue nationale, apparentée à celle des Ghonds. Ils ont aussi une religion très-voisine, mais leur dualisme n'admet pas l'égalité du principe mauvais avec celui du bien, et ils le considèrent comme tenu dans un état de sujétion. Leur dieu suprême, pareil au Boura-Pennou des Ghonds, est appelé Boudo-Gosaï, ce qui est sans doute une corruption du sanscrit Bouddha gosvami, « sage et saint. »

Tous les restes des antiques populations mélaniennes de l'Inde, que nous venons de passer en revue jusqu'ici, se sont conservés dans les montagnes de la région cen-

trale à laquelle nous avons, à l'exemple de M. Lassen, appliqué le nom générique de Vindhya. Mais il en existe encore un autre débris, séparé bien loin des autres et rejeté sur les flancs de l'Himalaya, sans doute d'abord par l'invasion des Kouschites, puis, plus tard, par celle des Aryas. C'est la population fort peu nombreuse des Ravats ou Radjis qui habite la rive gauche de la rivière Kali et prétend descendre des plus antiques possesseurs du pays. Leur type de corps et de figure, la coloration noire de la peau, sont les mêmes chez eux que chez les Ghonds, et ils parlent une langue analogue. Les gens de la caste la plus basse dans tout le pays de Kamaon, à l'est duquel les Radjis habitent, paraissent tirer leur origine d'une population primitive de même race. On les désigne sous le nom de Doms.

§ 3. — Les nations dravidiennes.

I. — Dans le premier livre de ce Manuel nous avons eu déjà l'occasion de parler avec quelques développements des nations dravidiennes de l'Inde méridionale, de leur origine, de leurs idiomes et de leur parenté avec les peuples de la grande race touranienne dont elles forment une des divisions les plus importantes. Les Dravidiens occupent encore aujourd'hui la plus grande partie du Dekhan, où les Mahrattes, d'origine hindoue, sont venus pourtant leur enlever une partie du territoire dont ils étaient maîtres dans l'antiquité. On les distingue en six grandes nations, parlant des langues différentes, bien que toutes étroitement apparentées entre elles.

Les Toulouvas étaient les anciens habitants du Kanara et de toute la partie septentrionale de la chaîne des

Ghattes. En grande partie détruite depuis plusieurs siècles, cette nation n'est plus représentée que par quelques tribus peu nombreuses qui habitent le rivage de la mer d'Oman, autour de Mangalor, la Muziris des périples grecs.

Les Malabars couvrent toute la côte occidentale du Dekhan, depuis Nîlêçvara, l'antique Nîlakantha, la Nelcynda des Grecs, jusqu'au cap Comorin. Nous verrons plus loin que leur aristocratie, les Nârikas, aujourd'hui Naïrs, ne sont pas d'origine dravidienne, mais constituaient une émigration de la race de Kousch, pendant assez longtemps dominante sur l'Indus et sur le Gange.

Les Tamouls ou Tamils habitent l'extrémité méridionale du Dekhan, à l'est des Malabars, et se sont également étendus sur l'extrémité nord de l'île de Ceylan. Leur pays est celui que l'on appelait spécialement Dravida, d'où le nom a été étendu par la science moderne à l'ensemble de la race. Il monte vers le nord, sur le littoral de la mer du Bengale jusqu'à Palikat, et dans l'intérieur des terres jusqu'à Bongalor.

Les Télingas occupent, au nord des Tamouls et jusqu'au pays des Ghonds, le rivage oriental du Dekhan.

Quant aux Karnatas, leur patrie est le cœur même de la péninsule, entre les Mahrattes au nord, les Tamouls au sud, les Télingas à l'est et les Toulouvas à l'ouest. Leur langue est une des plus riches et des plus développées de la famille.

Enfin les Singhalais constituent la cinquième des nations dravidiennes encore aujourd'hui subsistantes dans les contrées indiennes. Ainsi que leur nom l'indique suffisamment, ce sont eux qui forment la population dans la majeure partie de l'île de Ceylan. Les habitants des Maldives se rattachent aussi à une émigration de ce peuple, et parlent singhalais.

II. — Les nations dravidiennes paraissent n'avoir eu qu'une culture propre extrêmement peu développée. Toutes les traditions indiennes les représentent comme plongées dans un état de barbarie presque complète quand des colonies aryennes vinrent s'établir au milieu d'elles, à l'exception toutefois des Malabars ; mais la culture et l'organisation sociale de ces derniers, pour n'être pas aryenne, n'en était pas moins d'origine étrangère. Aussi la civilisation des Dravidiens du Dekhan et de Ceylan est-elle entièrement empruntée à l'Inde aryenne. Il en est de même pour la religion, qui est aujourd'hui le brahmanisme dans tout le Dekhan, et depuis bien des siècles déjà le bouddhisme à Ceylan. Cependant les Dravidiens et particulièrement les Tamouls, à côté des livres religieux traduits des livres brahmaniques qui font le fond principal de leur littérature, ont une riche légende épique, remplie des souvenirs de héros nationaux. Mais elle est encore aujourd'hui presque inconnue ; on ne l'a recueillie qu'imparfaitement, et surtout aucun savant ne s'est encore mis à l'étudier par les méthodes de la critique pour y discerner ce qu'elle renferme de réellement ancien. Cette étude permettrait seule de se faire — ce qui n'est pas encore possible dans l'état actuel — une idée précise de ce qu'était la vieille religion des Dravidiens avant l'introduction du brahmanisme parmi eux. Il est probable qu'elle était encore très-rudimentaire et fortement empreinte de fétichisme. C'est en effet à cette vieille religion qu'il faut, suivant toutes les probalités, rapporter l'usage de l'adoration de pierres sacrées à l'exclusion de tous autres dieux, commun à toutes les peuplades dravidiennes qui sont demeurées dans leur état de barbarie primitive au milieu des forêts des montagnes et chez lesquelles le brahmanisme n'a pas pénétré, comme les Malayars et les Korars parmi les Toulouvas, les Malasirs, les Pariars et les Pa-

nians parmi les Malabars, enfin les Kad Erili-garous, les Soligas et les Kadars parmi les Tamouls.

M. Caldwell a su tirer de l'étude des langues dravidiennes, en y recherchant les mots relatifs aux choses de la civilisation qui ne sont pas d'origine sanscrite, un tableau fort curieux de l'état de culture de ces peuples avant toute influence aryenne, et ce tableau confirme de tout point ce que nous venons de dire. Les Dravidiens des âges primitifs, et particulièrement les Tamouls, sur l'idiome desquels le travail a pu le mieux être fait, étaient divisés en petites « tribus, » occupant chacun un « district » assez étroit, gouvernées par des « rois, » qui habitaient des « demeures fortifiées. » Ils n'avaient ni livres, ni littérature régulière, mais des « bardes » populaires qui chantaient les exploits des guerriers dans les « fêtes. » Au point de vue religieux, ils n'avaient pas de sacerdoce constitué, mais des « devins. » Ils reconnaissaient un « dieu, » qu'ils appelaient « roi, » auquel ils élevaient des « temples » rustiques, et qu'ils adoraient sous la forme d'une « pierre sacrée, » non sous celle d'une image anthropomorphique ; mais ils n'avaient d'idée distincte ni du ciel, ni de l'enfer, ni de l'âme, ni de la conscience; ils croyaient aussi à l'existence de « génies malfaisants, » dont ils avaient grand peur et dont ils cherchaient à fléchir le courroux par des « sacrifices sanglants. » Ils savaient « cultiver » les champs et se faisaient souvent la « guerre » entre eux. Ils travaillaient les « métaux, » à l'exception de l'étain et du zinc; ils portaient des « vêtements » en « étoffes » de « coton » que leurs femmes avaient « filé » et « tissé. » Ils habitaient des « hameaux » et des « villages », mais n'avaient pas encore fondé de villes. Ils possédaient des « canots » et des « barques pontées » de petite dimension, avec lesquelles ils allaient jusqu'à l'île de Ceylan ; c'était leur plus lointaine navigation. Mais des étrangers venaient

avec des « vaisseaux » sur leur côte pour faire le « commerce » et acheter les produits du pays. Les Dravidiens primitifs avaient des « médecins » qui étaient en même temps et avant tout des « magiciens, » mais ils n'avaient pas de science médicale. Ils ne savaient « compter » que jusqu'à « cent ; » quelques tribus seulement allaient jusqu'à « mille. » Ils avaient quelques notions du cours régulier des « astres » et ils avaient même distingué trois « planètes, » Vénus, Mars et Jupiter.

III. — La position géographique occupée depuis un si grand nombre de siècles par les nations dravidiennes, comparée à leur point d'origine, nous paraît une raison décisive de voir en eux la seconde en date parmi les couches successives de la population de l'Inde. Ces nations, nous l'avons déjà fait voir, appartiennent au même rameau de l'humanité que les peuples turcs et ougro-finnois ; ce sont aussi des enfants de Touran, qui ont pris leur marche dans une autre direction et se sont étendus vers le sud. Elles ont dû par conséquent avoir le même berceau, le même point de départ. Il a dû surtout y avoir un temps où elles confinaient aux Susiens, dont la langue fournit le chaînon intermédiaire entre les idiomes ougro-finnois, étendus jusque dans la Chaldée, et leurs propres idiomes. Mais aussi haut que nous puissions remonter dans l'histoire de l'Inde, bien avant l'invasion des Aryas, nous les voyons isolées, refoulées dans la péninsule du Dekhan, et les Kouschites, précurseurs des Aryas dans les bassins de l'Indus et du Gange, sont interposés entre eux et les autres rameaux de la race touranienne, entre eux et les Susiens. C'est donc forcément aux temps antéhistoriques de cette partie du monde qu'il faut se reporter pour restituer l'époque où les Dravidiens, encore voisins de leur berceau premier, occupaient les

rives des deux grands fleuves, d'où ils avaient expulsé les tribus mélaniennes, et de là, par la Gédrosie et la Perse, donnaient la main aux habitants de la Susiane, issus de la même race qu'eux. Quant aux Kouschites, dont nous allons étudier les vestiges dans le paragraphe suivant, il est certain, d'après l'inspection de la carte, que leur apparition dans les mêmes contrées fut postérieure, qu'ils y vinrent en s'étendant progressivement le long des rivages de la mer Erythrée, leur plus antique séjour, après avoir occupé, d'abord la Perse maritime, puis la Gédrosie où leurs descendants subsistent encore aujourd'hui. Ce furent eux qui isolèrent alors les Dravidiens des autres Touraniens en les chassant des pays par lesquels ils touchaient aux flancs du plateau de Pamis, en les repoussant vers le sud, et en les rejetant dans cette pointe du Dekhan où la mer arrêta leur émigration, tandis que les débris des anciennes populations noires se maintenaient dans les impraticables montagnes du centre, dont les Dravidiens dans leur retraite avaient dû contourner les principaux massifs. Ainsi l'Inde, avant l'arrivée des Aryas, avait été déjà le théâtre de deux grandes invasions successives, de deux de ces chocs de peuples dont les premiers siècles de l'humanité offrirent tant d'exemples, l'invasion des Dravidiens, puis celle des Kouschites.

§ 4. — Les Kouschites des bords de l'Indus et du Gange.

I. — M. Lassen a été le premier à établir ce fait que les Aryas, en arrivant dans l'Inde, trouvèrent dans les bassins de l'Indus et du Gange, et eurent à subjuguer, une population tout à fait différente des Dravidiens, une

population à la peau d'un brun rouge, étroitement apparentée aux habitants de la Gédrosie, et d'où descendit la caste inférieure des Çoudras, caractérisée dans les lois de Manou par son teint brun. C'étaient là ces hommes à la peau presque noire qu'Hérodote [1] cite à côté des Indiens blancs et de race aryenne, comme soldats de la XXe satrapie de l'empire Perse (l'Inde citérieure) dans l'armée de Xerxès. Arrien les signale également sur la rive droite de l'Indus, près de son embouchure. A cette race le savant indianiste de Bonn a spécialement rattaché: les Çoudras, dont le nom, en même temps qu'il désigne une caste répandue dans toutes les parties de l'Aryavarta, se trouve localisé dans un canton voisin du confluent de l'Indus et du Pantchanada, où les géographes classiques placent un peuple de Sydres; les Nischadas, souvent mentionnés dans les plus vieilles légendes indiennes, dont un rameau a donné son nom aux monts Nischaddhas qui relient le massif de l'Hindou-Kousch au plateau de Pamir, ainsi qu'au Paropamisus des Grecs dont les inscriptions cunéiformes assyriennes nous ont révélé le véritable nom iranien *Paruparanisanna*, « le Nisanna ou Nischaddha supérieur ; » un autre rameau de Nischadas est signalé dans les temps historiques sur les rives de la Sarasvati, à la lisière du désert où cette rivière va perdre ses eaux, et un troisième au pied des dernières pentes septentrionales des monts Vindhya, près du confluent de la Kayana avec la Yamouna. On y joint encore les Kchoudrakas ou « hommes de basse extraction » du Pays des cinq fleuves, les Oxydraques des Grecs ; les pasteurs du canton d'Abhira, l'Ophir biblique, sur les bords du vaste marais d'Irina; puis les Orites et les Arbites que les géographes classiques signalent dans le voisinage de la mer

1. III, 94.

entre l'Indus et les montagnes de la Gédrosie. Tel est le vaste ensemble de populations anté-aryennes et de race brune subsistant encore dans les contrées baignées par l'Indus après le triomphe définitif des Aryas, que M. Lassen est parvenu à reconstituer. Mais il a eu le tort de confondre ces populations avec les débris de la race mélanienne, dont la présence dans le pays est bien antérieure, et dont les tribus apparentées aux Çoudras sont tout à fait distintes.

C'est à M. le baron d'Eckstein que revient le mérite d'avoir, le premier, fait cesser cette confusion fâcheuse, d'avoir établi la véritable origine et le véritable caractère de la race brune — et non noire — que les Aryas trouvèrent sur les bords de l'Indus et du Gange, enfin d'avoir déterminé ses affinités parmi les populations du reste de l'Asie antique. Les ingénieuses recherches de ce savant ont montré qu'il fallait y reconnaître un rameau de ce sang de Kousch, si prodigieusement étendu dans les siècles de la haute antiquité, que l'on retrouve également à l'origine de la civilisation de la Chaldée, de l'Arabie Méridionale, de l'Asie Mineure et de l'Ethiopie, comme l'auteur du premier développement des arts matériels, de l'agriculture savante, de l'industrie, du commerce et de la navigation. La Bible, dans le récit relatif à l'Eden, que Moïse a conservé sous une forme traditionnelle prodigieusement antique et certainement antérieure à Abraham, place un pays de Kousch sur les bords du Gihon ou Oxus et un pays de Havila ou Chavila, nom qui est celui d'un des fils de Kousch, sur le Phison, c'est-à-dire l'Indus dans son cours supérieur; elle nous montre en conséquence des peuples Kouschites habitant, bien avant les premiers développements des Aryens, les deux versants du Caucase indien, de cette chaîne qui a conservé le nom d'Hindou-Kousch. Hérodote, écho des traditions antiques qu'il avait re-

cueillies à Babylone, caractérise aussi de la manière la plus précise comme Kouschites les habitants de la Gédrosie, qui tenaient de si près aux tribus brunes de l'Indus, puisqu'il les qualifie d'Ethiopiens. M. le baron d'Eckstein a prouvé que les Aryas de l'Inde désignaient originairement cette race des Çoudras, qu'ils avaient supplantée dans la possession de ses riches domaines, par le nom générique de Kauçikas, conservé plus tard dans certaines familles sacerdotales qui tiraient leur origine des habitants du pays antérieurs aux Aryens et furent pourtant admis par ces derniers dans leurs rangs; et le nom de *Kauçikas* est manifestement le même que celui de *Kousch*. Le même savant a retrouvé, dans les plus vieux mythes de la fraction de la race aryenne descendue sur l'Inde, les traces d'un antique état de choses, avant l'arrivée des premières tribus dans le Pantchanada, où les aryo-indiens qualifiaient de Kouça-Dvipa le bassin de l'Indus, par opposition au Djambou-Dvipa, leur terre à eux, qui se trouvait au nord-ouest de l'Inde, c'est-à-dire sur les plateaux de Pamir, au même endroit que l'Airyânem-Vaêdjô des traditions iraniennes.

II. — Malgré sa forme mythique, le plus curieux souvenir relatif aux populations brunes ou kouschites de l'Inde septentrionale est sans contredit la légende contenue dans l'*Astika-parva*, l'un des chapitres de l'*Adi-parva* du Mahabharata. Nous y trouvons raconté l'antagonisme de deux sœurs, toutes les deux filles de Brahma, Kadrou et Vinata. L'une est déesse de la nuit et de l'obscurité, mère d'un peuple de race brune, mère d'un peuple de serpents, c'est-à-dire considéré comme autochthone, car les mythes de tous les rameaux de la race aryenne ont constamment représenté comme des serpents où des êtres anguipèdes les populations qu'ils considéraient comme issues de la terre même qui les

portait; l'autre est la mère de fils célestes et lumineux, la personnification d'un peuple à la face blanche et brillante : c'est la déesse du jour, qui reçoit les adorations des Aryas, dont le culte a toujours eu un caractère essentiellement solaire. A la suite d'une dispute qui prend la forme d'un pari, la lumineuse Vinata, vaincue, devient pour cinq cents ans l'esclave de la brune Kadrou, jusqu'à ce qu'elle soit délivrée par un de ses fils, l'oiseau divin et solaire Garoudha, qui réduit à son tour en servitude les serpents issus de Kadrou et même les détruit en grande partie.

Les fils de Kadrou, peuple brun autochthone, sont appelés Kadraveyas. C'est le nom même des *Cadrusi*, que Pline nomme à côté des *Syndraci* ou Kchoudrakas, parmi les habitants du Pays des cinq fleuves; celui des Gédrosiens ou Gadrosiens n'en diffère pas essentiellement. Ces Ethiopiens asiatiques d'Hérodote sont aussi des enfants de Kadrou, qui se révèle de plus en plus comme l'antique divinité chthonienne des Kouschites de ces contrées. Les serpents issus de cette déesse sont, dans le récit du Mahabharata, les fondateurs de la grande et fameuse cité de Takchaçila, la Taxila des Grecs, tout auprès de l'endroit où l'Indus débouche de l'Himalaya; ils en font le centre d'un empire puissant et magnifique, dont l'éclat culminant coïncide avec l'époque où Vinata et ses fils gémissent dans la servitude.

Mais Kadrou reçoit encore d'autres noms. Il n'est pas possible, aux traits essentiels de son personnage, de la méconnaître dans les Védas, où elle est nommée Kapiçi, appellation précieuse, qui ouvre à nos regards de nouveaux horizons. Nous y trouvons, en effet, avec M. le baron d'Eckstein, une preuve de plus, et une preuve décisive, de l'origine kouschite des Çoudras, Kauçikas ou Kadraveyas, en un mot de la race brune de l'Inde

méridionale. Ce nom de *Kapiçi* se rattache en effet d'une manière incontestable au même radical originaire que celui de *Céphènes*, sous lequel nous voyons que les historiens les plus instruits et les plus anciens de la Grèce, comme Hellanicus et Hérodote, connaissaient les Kouschites ou Ethiopiens asiatiques, partout où ils avaient eu leurs demeures antérieurement aux Aryas ou aux Sémites, en Perse, dans l'Elam, à Babylone, dans l'Asie-Mineure et sur la côte de la Palestine, à Joppé, tous pays où la légende faisait régner le fabuleux Céphée, leur héros éponyme. Et le radical indianisé dans *Kapiçi*, comme il est hellénisé dans *Cepheni*, est bien une vieille appellation que les Kouschites se donnaient à eux-mêmes, car nous l'avons sous sa forme primitive et simple dans le nom de *Kéfa* que les monuments hiéroglyphiques de l'Egypte emploient pour désigner la Phénicie, habitée par un peuple de race chamitique, frère des Kouschites, sinon directement issu d'eux. Dans d'autres textes égyptiens, *Kéfa* paraît désigner, non plus la Phénicie mais l'île de Cypre, habitée par un peuple que tout semble indiquer comme se rattachant à la souche chamitique, et dont le nom classique, *Kypros*, est manifestement enfanté par le même radical. Enfin cet élément essentiel se reconnaît encore dans le nom biblique des *Caph-thorim*, les Etéo-Crétois des traditions grecques, apparentés suivant la Genèse aux Egyptiens et aux Kouschites, qui furent les plus antiques habitants de l'ile de Crète et y précédèrent les Philistins ou Pélasges.

Le même radical, suivi d'une simple terminaison et avec la consonne initiale aspirée, est celui qui produit le nom de *Chavi-la*, constaté par nous comme se répétant à deux reprises parmi les anciens peuples kouschites, une fois dans l'Arabie Méridionale et une fois sur le haut Indus. Ce dernier Chavi-la, situé auprès de l'Eden,

a été assimilé de la façon le plus probante par M. Lassen[1] au district du pays de Darada appelé Kampilya par les textes sanscrits et Campylius par les Grecs. Nous sommes ainsi ramenés à l'Inde, où nous trouvons à grouper, autour des deux noms de *Kapi-ci* et *Kampi-lya*, toute une famille de noms géographiques et ethniques composés, le plus souvent avec une finale *la* ou *ça*, de ce radical *kap* ou *kamp*, qui est la forme même que devait revêtir dans l'organe des Aryas de l'Inde l'appellation nationale des antiques Céphènes ou Kouschites orientaux.

Parmi les familles sacerdotales brahmaniques qui rattachent leur origine aux Kauçikas et jouent un grand rôle dans les siècles héroïques de l'Inde aryenne, une des plus importantes est celle des *Kapyas* ou *Kapeyas*, descendants de *Kapi le Noir*. Comme leurs parents et leurs affiliés ou les Babhravas, descendants de « Babhrou le brun, » ils sont les pontifes à la couleur brune, issus des anciens habitants du pays, par opposition à d'autres familles sacerdotales dont on indique la couleur blanche, et qui se vantent de la pureté de leur sang aryen. Nous trouvons dans les environs immédiats de l'Hindou-Kousch les *Cabo-litae* de Ptolémée, avec leur capitale *Cabu-ra*, qui est l'actuelle *Kabou-l*, ville fondée par un personnage mythique, dont les Mahométans indigènes, qui l'appellent *Kabi-l*, font le synonyme de Caïn, le représentant du démon, du serpent, du méchant. C'est une grossière métamorphose d'un dieu anté-aryen du nom de *Kapi-la*, propre à ces régions, dieu brun, dieu volcanique, qui cause les tremblements de terre et possède en avare les richesses souterraines, digne compagnon, en un mot, de la déesse *Kapi-çi*. Dans la mythologie populaire des Indiens, il est un des serpents de l'abîme; dans l'épopée du Ramayana, il est une des quatre colonnes souter-

1. *Zeitschr. für die Kunde des Morgenl.* t. IV, p. 111 et suiv.

raines du système de l'univers. C'est de ce Kapila que dérive le nom de la ville de Kapilavastou, dans l'Outtara-Koçala, de même que le nom de Kapi, premier ancêtre des Kapeyas, produit celui du district de Kapisthala, dans le Pantchanada, au confluent de l'Asikni et de la Parouschni. Dans le voisinage des *Cabo-litae*, la géographie classique place une région *Capi-ssene* et une cité de *Capi-ssa*, qui reçut un moment des Macédoniens le nom d'Alexandrie du Caucase; c'est la portion occidentale de l'Afghanistan actuel, la région et la cité de *Kapi-ça*, dans l'ancienne géographie indienne, séjour spécial de la déesse *Kapi-çi*. Les Grecs en parlent à dater de l'expédition d'Alexandre; ceux des voyageurs chinois qui vont, au VIe siècle de notre ère, étudier le bouddhisme dans l'Inde, traversent le pays qu'ils appellent *Kiapiche;* au temps d'Albiroûni, les Arabes connaissent encore le nom de *Kabisch*, postérieurement éteint.

III. — Les rapprochements étymologiques auxquels nous venons de nous livrer; et dans la plupart desquels l'exemple nous avait été donné par M. le baron d'Eckstein, ont mis en pleine lumière le caractère kouschite de la population que les Aryas trouvèrent devant eux quand ils arrivèrent dans le nord de l'Inde. Ils ont établi en même temps que cette population était alors répandue dans tout le bassin de l'Indus et que, même après la conquête aryenne, elle y demeura toujours très-nombreuse. Les indications des géographes grecs et latins prouvent qu'excepté dans le Pantchanada proprement dit, le fonds principal des habitants du Pratiki, surtout dans les montagnes du nord et dans la partie voisine de la mer, se composait encore, vers les environs de l'ère chrétienne, des descendants des anciens Kouschites, conservant leurs dénominations de peuples, au milieu desquels les hommes de race

aryenne ne formaient qu'une aristocratie conquérante fort peu nombreuse.

Dans le bassin du Gange, les choses ne se passèrent pas de même; les nations kouschites ne subsistèrent pas après l'invasion aryenne; le pays fut beaucoup plus aryanisé. Les Çoudras ou Kauçikas, réduits à l'état de caste inférieure, se virent complétement englobés dans les nouvelles nations des conquérants. Mais du moins il est resté dans les dénominations géographiques de toute cette région des vestiges assez nombreux et assez incontestables de leur présence pour permettre d'affirmer qu'ils occupaient la totalité des plaines arrosées par le Gange et ses afluents, et que par conséquent leur territoire correspondait exactement à ce que fut plus tard l'Aryavarta.

C'est ainsi que nous rencontrons d'abord une rivière, *Kauçiki*, affluent de la Ramaganga, puis une autre rivière, *Kapi*-vati, qui rejoint aussi la Ramaganga, très-près du point où elle se jette dans le Gange. Une des grandes divisions territoriales du Madhyadêça[1], dont Ayodhya (l'Oude actuel) est la capitale, se nomme Outtara-*Koçala* et conserve ainsi sous la domination aryenné le nom de ses premiers possesseurs. C'est dans ce pays que se trouve située la ville au nom fort significatif de *Kapila*-vastou. Au sud de l'Outtara-Koçala, sur le bord même du Gange, nous relevons le nom de la ville de *Kauç*-ambi, dont la fondation est formellement attribuée aux *Kauçikas*. Elle est très-voisine d'une des tribus de *Nischadas*, dont on constate encore l'existence et l'individualité pendant un certain nombre de siècles. Les mêmes Kauçikas sont désignés dans le Ramayana comme les fondateurs des grandes villes de Mahodaya ou Kanyakoubdja (aujourd'hui Canoge), Dharmaranya et Girivradja, et comme les premiers auteurs de l'important empire de Magadha. Enfin, plus bas encore, sur le cours

du Gange, un des derniers affluents de ce grand fleuve est une nouvelle rivière du nom de *Kauçi* ou *Kauçiki*.

IV. — Toutes les traditions anciennes des Aryas de l'Inde s'accordent à nous représenter les populations brunes des Çoudras ou Kauçikas, qu'ils eurent à vaincre pour s'emparer du pays, comme très-avancées en civilisation, possédant de grandes villes, une agriculture perfectionnée, une industrie florissante, des connaissances assez développées sous certains rapports, en un mot tout le fonds de la vieille culture kouschite, telle que nous l'avons également observée en Chaldée ou dans l'Arabie méridionale. Par rapport à ces nations, les tribus aryennes, encore à l'état purement pastoral, constituaient, lorsqu'elles apparurent pour la première fois sur les bords de l'Indus, une véritable invasion de barbares, mais de barbares bien plus élevés au point de vue moral et intellectuel, et capables d'un développement très-supérieur. Les descriptions poétiques de l'*Astika-parva* du Mahabharata conservent un écho fort curieux, et présentant les plus grandes chances d'exactitude, de l'impression que causaient alors aux Aryas bergers du Pantchanada le luxe et l'activité industrielle des royaumes de Takchaçila et de l'Ahitchatra, fondés et habités par les peuples-serpents ou autochthones. C'est à ces peuples qu'appartiennent, dans les légendes védiques et brahmaniques, toutes ces corporations d'ouvriers divinisés par la superstition populaire, tantôt regardés comme bienfaisants et tantôt comme funestes, plus voisins, du reste, des Asouras ou génies mauvais que des dieux, qui initient les Aryas aux arts d'une civilisation antérieure et mystérieuse, principalement à la métallurgie, comme les Ribhavas, dont le mythe a été si savamment étudié par M. Nève dans une dissertation spéciale.

C'est également de la même race, comme l'a établi M. d'Eckstein, que sont les Matsyas, que les légendes du Mahabharata et du Vichnou-Pourana présentent comme un peuple de savants et d'astronomes qui navigue sur les grands fleuves de l'Inde, canalise et cultive les bords de la Yamouna et du Gange, comme aussi les contrées de l'Indus, y compris la Pattalène. La légende a fait de ces Matsyas des hommes-poissons, et ceci nous amène à placer chez les Kouschites de l'Inde l'existence d'un mythe analogue à celui que nous avons vu chez les Kouschites de la Chaldée, où les lois de la religion, des sciences et de la société passaient pour avoir été révélées par le dieu-poisson Oannès, sorti des eaux de la mer Erythrée.

V. — Les Kouschites ne demeurèrent pas, du reste, exclusivement concentrés dans les bassins de l'Indus et du Gange. Ils s'étendirent jusqu'à la pointe du Dakchinapatha, le long des rivages de cette mer d'Oman ou mer Erythrée, qui était pour eux comme une autre patrie, et dans cette portion de l'Inde ils se superposèrent aux populations dravidiennes. Leur établissement à l'état de caste supérieure et dominante dans la Malayavara (Malabar) paraît un fait absolument certain. Il est positif que l'aristocratie de cette contrée n'était pas du même sang que la masse des habitants, composée de Dravidiens; d'un autre côté, son nom même de Nârikas (aujourd'hui Naïrs) prouve qu'elle n'était pas d'origine aryenne. Nous avons fait voir dans le livre précédent, en traitant de l'Arabie méridionale, l'étroite analogie que par ses lois, ses mœurs et sa constitution sociale, le royaume des Nârikas présentait avec ceux des Kouschites de Babylone et des Adites du Yémen, appartenant aussi à la race de Kousch, analogie

telle que M. Lassen en concluait déjà une identité de population entre les trois contrées.

Les légendes épiques que les Kouschites de l'Inde avaient certainement conservées sur l'extension de leur race le long du rivage occidental de la péninsule du Dekhan, transmises aux Aryas par celles des familles sacerdotales qui sortaient du sang des *hommes bruns*, se sont intimement confondues avec les légendes aryennes relatives aux premiers efforts d'expansion de la race nouvelle dans la même direction, aux expéditions aventureuses des héros âryas pour soumettre les Dravidiens. Elles ont été ainsi incorporées dans l'épopée héroïque de Rama. On ne peut pas toujours les y discerner, tant la fusion des deux ordres de traditions a été complète; mais il est cependant quelques-uns des épisodes du cycle de Rama dont l'origine kouschite ne saurait se méconnaître. Tel est le récit qui montre le héros, à son retour de la conquête de Lanka, colonisant le pays de *Koçala*, sur le versant méridional des monts Vindhya, et y fondant un royaume qui s'étend jusqu'au rivage de la mer d'Oman. Le premier monarque de ce royaume est son fils *Kouça*, « le Kouschite, » que d'autres traditions donnent comme ayant fondé la royauté de Çravasti et celle de Kapilavastou. Il bâtit, au bord de la mer, une ville nommée *Kouçasthali*, « la demeure des Kouschites, » centre d'un vaste commerce terrestre et maritime, dont le *Harivança* du Mahabharata nous trace le tableau, tel qu'il était demeuré dans les imaginations populaires. La cité légendaire de Kouçasthali disparût à la suite de l'invasion aryenne, mais son site paraît avoir été le même que celui de la Varikatchha postérieure, où fut toujours le grand entrepôt des navigations, entre l'Inde d'une part, et de l'autre Babylone ou le Yémen. Nous avons établi dans le livre précédent de notre ouvrage que la création première de

ces navigations était l'œuvre des Kouschites, qu'elles remontaient à la plus haute antiquité, et qu'elles avaient commencé du temps où des peuples de même race, auteurs de la plus vieille des marines, habitaient à la fois aux embouchures de l'Indus et à celles de l'Euphrate et du Tigre, et dans l'Arabie méridionale.

VI. — Ce fut par les compagnons du Rama kouschite, par les conquérants anté-aryens de race brune, Çoudras, Kauçikas ou Kadraveyas, que le culte de Çiva fut introduit parmi les populations dravidiennes du Dakchinapatha, dont il devint pour bien des siècles la religion nationale. Le personnage de Çiva est absolument étranger aux Aryas de l'âge védique; ce n'est que plus tard, et par une combinaison de véritable syncrétisme, qu'il prit place dans la triade suprême du brahmanisme. L'illustre Wilson et M. Stevenson [1] ont prouvé que ce dieu était le dieu suprême de la population que les Aryas subjuguèrent sur les bords de l'Indus et du Gange, et qui devint la souche de la caste des Çoudras. Sa religion et le brahmanisme reposent sur des principes fort opposés et sont encore aujourd'hui, malgré les tentatives faites à certaines époques pour les concilier, dans une hostilité qui indique clairement une diversité d'origine. L'esprit fondamental du çivaïsme, le sensualisme sous sa forme la plus grossière et la plus matérielle, les passions sauvages et brutales, les tentatives criminelles et impies, placées sous la protection du Mahadêva (le grand dieu), c'est-à-dire de Çiva, qui les provoque, les flatte et les encourage, le mélange de sang et de volupté, de sombre mélancolie et de débauche, par dessus tout le rite fon-

1. *The anté-brahmanical religion of the Hindus*, dans le t. VIII des Mémoires de la Société Royale Asiatique de Londres.

damental du çivaïsme, l'adoration de l'obscène image appelée le *Lingam*, toutes ces choses sur lesquelles nous craindrions d'insister, sont précisément les traits caractéristiques des religions matérialistes et honteuses propres aux peuples chamitiques. Nous avons vu déjà les mêmes usages, les mêmes cérémonies, les mêmes principes à Babylone, en Phénicie, dans le Yémen, partout où nous avons rencontré des nations kouschites ou étroitement apparentées aux Kouschites. Aussi, encore actuellement, dans les parties de l'Inde où le çivaïsme est florissant et tient une grande place, les temples du Lingam sont desservis, suivant un usage traditionnel remontant à la plus haute antiquité, par des ministres de la caste des Çoudras, appelés Gouravas ; les brahmanes n'y entrent pas et n'y célèbrent aucun culte. Ils donnent même aux sectateurs de cette idole infâme le nom de *Pakhaudis*, « disciples d'une religion fausse. »

La religion de Çiva comme dieu suprême et du Lingam, à laquelle se rattachent les personnages divins secondaires de Kapiçi et de Kapila, devenus pour les Aryas presque des démons, comme il arrive toujours aux dieux des cultes vaincus, — cette religion, disons-nous, était la religion propre des vieux Kouschites de l'Inde ; elle régnait sans partage tout le long de l'Indus et du Gange avant la conquête aryenne, et elle s'était propagée, comme nous venons de le montrer, dans le Dakchinapatha. L'invasion de la race nouvelle et l'établissement du système brahmanique la déracinèrent presque absolument dans l'Aryavarta. Mais elle se maintint victorieusement dans la péninsule méridionale, en antagonisme avec le brahmanisme, puis avec le bouddhisme, et cela principalement dans le Malabar, où nous avons reconnu le principal établissement des Kouschites en ces contrées. C'est de là que, plus tard, grâce aux

prédications de Basava et de ses disciples, elle devait rayonner de nouveau sur le reste de l'Inde. C'est là aussi que Sankara Atcharya devait tenter un compromis célèbre entre les doctrines brahmaniques et l'adoration du Lingam.

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DES ARYAS DANS L'INDE. — ÉPOQUE VÊDIQUE.

(2500-1500 environ avant Jésus-Christ.)

Sources principales de ce chapitre :

Rig-Vêda, traduit en français par Langlois, et en anglais par H. H. Wilson. *Rig-Vêda-Samhitâ*, publié avec le commentaire de Sâyana, par M. Max Müller. — *Yadjour-Vêda blanc*, publié avec le commentaire de Mahidhâra, par M. Albrecht Weber. — *Sâma-Vêda*, traduit en anglais par M. Stevenson, et en allemand par M. Th. Benfey. — Sept articles sur les Vêdas, publiés par M. Barthélemy Saint-Hilaire, dans le *Journal des Savants* de 1853 et 1854. — Alfred Maury, *Croyances et légendes de l'antiquité*, p. 7-158. — Roth, *Zur Litteratur und Geschichte des Weda; Die hœchsten Gœtter der arisehen Vœlker*. — A. Kuhn, *Zur æltesten Geschichte der Indogermanischen Vœlker*, dans le tome 1er des *Indische Studien*, de M. A. Weber. — Vivien de Saint-Martin, *L'Inde, ses origines et ses antiquités*, dans la *Revue germanique* de 1861 et 1862. — F. Nève, *Etude sur les hymnes du Rig-Vêda*.

§ 1. — Entrée des Aryas dans le Pantchanada.

I. — Nous avons déjà parlé avec quelques développements, dans notre Ve livre, des origines aryennes et surtout des Aryas orientaux. Nous avons essayé de tra-

cer le tableau de ce qu'on savait de leur existence sur les bords de l'Oxus antérieurement à leur séparation en deux grands rameaux, les Iraniens et les Indiens, de leurs mœurs, de leurs croyances et de leur organisation sociale. Nous avons également essayé de rechercher les causes qui durent déterminer leur scission, dont nous avons cru pouvoir fixer la date dans les environs de l'an 2500 av. J.-C., et dont les indications contenues dans le premier chapitre du Vendidad-Sadé nous ont paru placer le théâtre en Arachosie. Après avoir suivi l'histoire des tribus qui se mirent en route vers les pays auxquels elles valurent le nom d'Iran, il faut maintenant nous attacher à celles qui avaient repoussé la réforme religieuse personnifiée dans Zoroastre et qui, demeurées obstinément fidèles au culte de leurs ancêtres, s'étaient dirigées vers l'Orient pour s'éloigner de frères que désormais elles maudissaient comme des impies et des ennemis des dieux.

Les rameaux orientaux de la chaîne de l'Hindou-Kousch s'élevaient seuls entre la contrée où ces tribus s'étaient séparées des autres et les plaines fertiles arrosées par l'Indus et ses affluents, et certainement la renommée d'une terre aussi féconde avait dû venir plus d'une fois aux oreilles des populations aryennes qui tournaient ainsi le dos à l'Iran. Ce fut de ce côté qu'elles se résolurent à chercher de nouvelles demeures. Elles descendirent la longue vallée qui suit la Koubha des livres sanscrits, le Cophès de la géographie classique, la rivière de Caboul, pour aller se réunir à la droite de l'Indus, franchirent ce dernier fleuve et pénétrèrent dans les larges plaines coupées de rivières qui forment la contrée antiquement nommée, comme nous l'avons déjà dit, Pantchanada et aujourd'hui Pendjâb. Un des hymnes du Rig-Vêda, rappelant les traditions nationales, nous fait suivre pas à pas la route de la migration des Aryas de l'Inde au

moyen de l'énumération des rivières qu'ils rencontrèrent successivement et qui s'y trouvent invoquées. C'est d'abord la Koubha avec ses affluents, dont le plus important est la Çvêti, Soastus des Grecs, Svad de nos jours, puis les rivières qui se jettent dans l'Indus par son côté occidental, la Gomatri et la Kroumou, Gomal et Kouroum d'aujourd'hui, ensuite l'Indus lui-même (Sindhou), ses affluents orientaux, la Souchoma, Soanus des Grecs, et les « cinq rivières, » que nous connaissons déjà; enfin, pour terminer, la Sarasvati. « O Sindhou, « dit cet hymne, les autres rivières viennent à toi et « t'apportent leur tribut comme les vaches apportent « leur lait à leur nourrisson. Quand tu marches à la tête « de ces ondes impétueuses, tu ressembles à un roi bel- « liqueux qui étend ses deux ailes de bataille..... Bril- « lant, impétueux, le Sindhou développe ses ondes avec « majesté. Doué de mille beautés variées, il charme les « yeux, il s'emporte comme une cavale ardente. Jeune « et magnifique, superbe et fécond, paré de ses rives « fertiles, il roule ses flots d'or; il voit sur ses bords des « coursiers excellents, des chars rapides, des troupeaux « à la laine soyeuse; il répand avec lui un miel abon- « dant. »

II. — La population que les Aryas trouvèrent dans les plaines au-delà de l'Indus fut désignée par eux sous les noms génériques de Dasyous, « ennemis, » et de Mlêtchhas, « barbares, gens dont on ne peut comprendre « le langage. » Nous croyons avoir montré, à la fin du chapitre précédent, que la grande majorité de cette population se composait des tribus kouschites désignés par les appellations de Çoudras, Kauçikas et Kadraveyas. Mais ces tribus n'étaient pas seules; dans certains cantons du pays, principalement sans doute dans ceux qui touchaient à l'Himalaya, il y avait un certain nombre

de peuplades appartenant à la race bhota ou tibétaine, maîtresse de tout le massif des hautes montagnes; aussi les hymnes du Rig-Vêda mentionnent-ils à plusieurs reprises le Bhêda ou Bhodja, parmi les ennemis que l'Arya trouve devant lui. Ce sont là certainement ceux de leurs adversaires aborigènes qu'ils qualifiaient d'*Anasa*, « sans nez, » et de *vrischaçipra*, « au nez de « taureau. » Ce sont aussi ceux auxquels ils infligeaient les épithètes, plusieurs fois répétées dans les hymnes de *kravyad*, « mangeurs de chair crue, » et *asoutripa*, « an- « thropophages, » qualifications impossibles à concilier avec le degré avancé de civilisation des tribus kouschites.

Au reste, ces populations, de l'une et de l'autre race, étaient partagées en un grand nombre de tribus, chacune ayant son chef particulier. Le Pantchanada n'était pas constitué en un empire unique, dont l'existence eût rendu, d'ailleurs, l'invasion aryenne impossible. Il est fait mention, dans un passage qui paraît être parmi les plus anciens des Vêdas, de vingt rois dont les troupes innombrables furent détruites avec le secours des dieux. On trouve d'ailleurs en une foule de passages des hymnes un grand nombre de chefs des Dasyous désignés nominativement; et bien que parfois on puisse hésiter entre la signification symbolique de certains noms et l'acception strictement historique, il est hors de doute que généralement les noms mentionnés sont ceux des chefs des indigènes.

La mention des Dasyous revient pour ainsi dire à chaque strophe des hymnes, et toujours avec un caractère profond d'antagonisme. Toutes les épithètes de haine et de mépris leur sont prodiguées, et quelquefois aussi les expressions de crainte que peut inspirer un ennemi redoutable. « Tu as donc, ô Indra, abattu ces « vils Dasyous, tu as soumis au joug ces tribus impies.

« O Indra, et toi, Soma, détruisez, anéantissez vos enne-
« mis ; tombant sous vos armes, qu'ils livrent leurs dé-
« pouilles ! » On pourrait citer par milliers des passages semblables. L'Arya associe toujours à sa cause les dieux de sa race. Ses ennemis sont leurs ennemis ; ils défendent, en les frappant, leur cause et la sienne. « Fais « une distinction entre les Aryas et les Dasyous. Con-« tiens ceux qui n'accomplissent pas les rites religieux ; « force-les de se soumettre à ceux qui célèbrent les « sacrifices. » Cette différence de culte entre les deux peuples est le trait de séparation dont le souvenir revient à chaque instant dans les chants védiques. De la différence d'idiomes, jamais un mot ; de la différence du type physique, seulement quelques allusions jetées çà et là ; même des différences sur les habitudes de la vie sociale, à peine quelque indice ; mais sur la différence du culte et des croyances religieuses, les chants sacrés sont inépuisables.

III. — Comme la mention des Dasyous dans les hymnes parcourt tout l'espace de temps que le recueil lui-même embrasse, c'est-à-dire une durée de plusieurs siècles, on doit s'attendre à ce que, dans cette longue suite d'années, les rapports et la position relative des deux peuples aient éprouvé de grands changements. A ne consulter que l'ordre naturel des choses, on doit penser que dans leurs premières relations, ou, pour mieux dire, dans leurs premiers conflits avec les Dasyous du voisinage de l'Indus, les Aryas durent se trouver, à l'égard des indigènes, dans une grande infériorité au moins numérique. Aussi est-on porté à croire qu'il y a un fonds historique exact dans la légende du Mahabharata qui nous montre Vinata et ses fils esclaves pendant plusieurs siècles des enfants de Kadrou, le peuple-serpent qui a le siége de sa puissance à Takchaçila ; puis les fils de

Vinata, s'étant fortifiés, prenant leur revanche sur les Kadraveyas, en exterminant une partie, asservissant ou expulsant les autres.

« La situation dut se modifier graduellement, à mesure que le peuple envahisseur gagnait du terrain et que ses tribus croissaient en nombre; si bien qu'à la fin la supériorité, longtemps disputée, se trouva décidément acquise au peuple d'Indra. Les phases de cette lutte séculaire se peuvent reconnaître dans les hymnes. Parfois il est parlé des Dasyous comme d'un ennemi puissant et redoutable. Dans un hymne qui porte le nom de Viçvamitra, et qui appartient par conséquent aux derniers temps de la période védique, le sacrificateur remercie le dieu des Aryas d'avoir brisé la puissance des Dasyous. Les tribus védiques étaient arrivées alors sur la Çatadrou, peut-être même plus à l'est encore, sur la Sarasvati. Un autre chantre religieux, contemporain de Viçvamitra, Vasischta, demande à Indra de mettre un terme à la haine qui régnait entre son peuple et le Dasyou. Seuls maîtres maintenant des plaines arrosées par les Sept Rivières, les Aryas aspiraient naturellement à jouir en paix de leurs conquêtes, et ne devaient plus supporter qu'avec impatience les fréquentes excursions des tribus aborigènes, qu'ils avaient refoulées dans les parties montagneuses du pays.

« Que les Dasyous, en effet (au moins ceux qui n'avaient pas voulu accepter le joug), expulsés des plaines par la marche agressive des Aryas, se soient repliés vers les montagnes et y aient trouvé un abri à peu près inexpugnable, c'est ce que nous montrent clairement un grand nombre de passages des hymnes. La nature a partagé le Pendjâb en deux régions bien distinctes, les parties basses ou la plaine, les parties hautes ou la montagne, le Kohistan des auteurs musulmans. A toutes les époques de l'histoire, de nos jours comme aux

temps védiques, celle-ci a offert un refuge assuré aux tribus indigènes menacées ou poursuivies par les conquérants étrangers. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

IV. — Les choses ne se passèrent pas, du reste, d'une manière uniforme dans toutes les parties de la contrée dont les Aryas finirent par se rendre maîtres. Il n'y eut pas extermination ou expulsion générale des Dasyous, des anciens habitants. En quelques endroits, sans doute, les envahisseurs adoptèrent ce parti radical, et il semble qu'il en fut ainsi presque toujours là où ils avaient rencontré devant eux, non des Kouschites, mais des tribus de race bhota ou tibétaine. Beaucoup plus souvent la population agricole de sang brun fut conservée après la conquête, mais réduite à l'état de servage. Ce fut là, nous le montrerons un peu plus loin, l'origine de la caste des Çoudras dans la société brahmanique. Enfin, comme la question religieuse primait tout à fait la question de race dans la forme qu'avait revêtue la lutte entre les Aryas et les Dasyous, il arriva que plusieurs des nations kouschites du Pendjâb, en adoptant le culte et les croyances aryennes, furent reconnues comme désormais agrégées aux Aryas et admises parmi eux. Ainsi dans un hymne qui porte le nom de Vasischta, on demande à Indra, la grande divinité aryenne, « de soumettre à sa loi le Tourvasa et le Yadva ; » puis, dans deux passages postérieurs, les Yadvas et leurs princes sont rangés, au contraire, parmi les amis d'Indra. C'est ainsi que s'explique la conservation au cœur même du Pantchanada de certaines nations antéaryennes, comme les Kchoudrakas et les gens du canton de Kapisthala, sur lesquelles il ne s'établit aucune aristocratie d'Aryas, qui au contraire avaient au temps d'Alexandre leur aristocratie propre et nationale, classée dans la hiérarchie des castes sur le même rang que celles d'origine aryenne.

En dehors de ces adoptions de nations entières, il y eut beaucoup d'adoptions de familles ou d'individus. Dans les premiers temps de la conquête on vit se produire beaucoup de mélanges de sang entre les conquérants et les vaincus. C'est ce qui arrive toujours dans les grandes invasions, et les envahisseurs ne pensent jamais tout d'abord à assurer la conservation de la pureté de leur race. Il suffit de lire les généalogies des plus hautes familles des kchatriyas et des brahmanes eux-mêmes pour y voir apparaître la trace incontestable de ces mélanges entre les Aryas et le peuple qui les avait précédés. Ils avaient surtout pris un grand développement chez celles des tribus aryennes qui étaient entrées les premières dans le pays et plus tard furent constamment poussées en avant vers l'est, jusque dans le Magadha, par la pression des tribus postérieurement descendues sur l'Indus. C'est là un fait que nous notons en passant, mais sur lequel nous aurons à revenir, à cause des importantes conséquences historiques qui en découlent. Même toute une portion des races sacerdotales qui devinrent la souche de la caste brahmanique, se composait d'hommes bruns, sortis de la population kouschite, par exemple les célèbres familles qui s'intitulaient l'une Kauçikas, comme pour proclamer bien haut son origine, les autres Kapeyas et Babhravas. C'est là encore un fait sur lequel nous aurons à revenir : car il est de nature à faire supposer que si ces familles, admises par les Aryas au sacerdoce, avaient embrassé la religion aryenne, elles avaient dû malgré tout apporter dans leur nouveau culte un certain fonds d'idées kouschites qui ne fut sans doute pas étranger à la transformation que subit la religion de l'âge vêdique en devenant le brahmanisme.

V.—Après ces luttes et ces transactions avec les peuples

indigènes, qui durent forcément remplir plusieurs siècles, les Aryas se trouvèrent maîtres de tout le bassin supérieur de l'Indus, d'un territoire qui excédait les limites du Pantchanada ou Pendjâb. Ils donnaient à cette contrée le nom de Sapta-Sindhou, « les Sept Rivières. » C'est le *Hapta-Hendu* du premier chapitre du Vendidad-Sadé. Les sept rivières étaient : l'Indus, ses cinq grands affluents qui ont valu au Pantchanada son appellation, et enfin la Sarasvati, qui fit pendant assez longtemps l'extrême frontière des Aryas du côté de l'est.

Au sud, le Sapta-Sindhou, le territoire occupé d'abord par la race aryenne, ne s'étendait pas au delà de ce que les chants vêdiques appelaient Samoudra, « la réunion « des eaux, » expression que très-postérieurement on appliqua à la mer, mais qui désignait seulement alors le point où l'Indus reçoit le tribut des eaux des Cinq Rivières et de la Sarasvati. Dans tous les Vêdas, on ne trouve pas un seul passage qui révèle chez les Aryas de cette époque une connaissance de la mer, tandis que les hymnes les plus récents de ces recueils nous montrent les tribus aryennes arrivant sur les rives de la Yamouna, et même du haut Gange. Il faut en conclure nécessairement que la domination aryenne ne descendit qu'assez tardivement le long de l'Indus jusqu'à son embouchure, et que son extension de ce côté fut postérieure à la conquête du bassin du Gange. Jusque-là, comme dans la légende que nous a conservée l'*Astika-Parva* du Mahabharata, les fils de Kadrou, asservis ou expulsés dans le Pantchanada, trouvaient dans les provinces voisines de la mer un asile sûr, où ils régnaient encore en souverains.

Cette même légende de l'*Astika-Parva* a gardé un écho saisissant de l'impression profonde que le spectacle de l'Océan produisit sur les conquérants aryens qui atteignirent les premiers ses bords, et se trouvèrent tout à

coup en présence d'un côté grandiose de la nature, dont rien jusqu'alors n'avait pu donner l'idée ni à eux ni à leurs ancêtres. Le poëte raconte le moment où Kadrou et Vinata, personnifications des deux races qui devaient se disputer la possession de l'Inde, arrivent pour la première fois sur le rivage de la mer. « Là, elles virent la « mer, immense réceptacle des ondes, avec ses profondes « eaux, agitées d'un vaste bruit, remplie de poissons et « de baleines, peuplée de requins, couverte d'êtres in- « nombrables et de toutes les formes..... la mine de « toutes les pierreries, le palais de Varouna, la souve- « raine des fleuves..... pure, céleste, prodigieuse, impos- « sible à mesurer, aux ondes limpides ; laboratoire im- « mense où fut préparée l'ambroisie des Immortels ; « terrible, au bruit glaçant d'épouvante, infranchissable « en ses profonds tournoiements, jetant la crainte au « sein de toutes les créatures, formidable par les cris de « ses monstres aquatiques ; se balançant sur ses rivages « au puissant souffle du vent, se cabrant dans son agi- « tation et dansant çà et là en remuant ses mains de « vagues ; toute pleine de flots, qui se gonflent suivant « que la lune croît et décline. »

Il est impossible, dans l'état actuel de la science, de déterminer la date, postérieure à la fin de l'âge vêdique, où les Aryas établirent leur domination jusqu'à l'embouchure de l'Indus. Ce fut sans aucun doute pendant la série de siècles à laquelle nous donnons le nom d'âge épique de l'Inde. Mais malheureusement toutes les traditions légendaires sur cette époque ont trait au bassin du Gange, non à celui de l'Indus. La seule chose que l'on puisse dire de positif, c'est qu'au temps de Salomon (1019-978 av. J.-C.), lorsque les flottes équipées à frais communs par le roi d'Israël et Hiram, roi de Tyr, vinrent aborder à la côte d'Ophir, c'est-à-dire aux districts du Delta de l'Indus qu'habitaient des pasteurs, *Abhîra*,

descendants des anciens Kouschites, les Aryens étaient déjà maîtres de la contrée et y avaient introduit leur langue. En effet, dans la liste des objets que la flotte de Salomon rapportait d'Ophir, l'ivoire et les singes sont désignés dans le texte hébreu de la Bible par leurs noms sanscrits, l'ivoire étant appelé *habbi*, sanscrit *ibha*, « éléphant, » et le singe *koph*, sanscrit *kapi*. Les mêmes passages bibliques prouvent aussi que dès lors les Aryens n'étaient pas seulement en possession des côtes, où ils recevaient les navigateurs étrangers, mais qu'ils avaient un commerce maritime régulier avec le Malabar. En effet, les matelots de Salomon et d'Hiram y sont représentés embarquant sur leurs navires dans le pays d'Ophir du bois de sandal, produit propre au Malabar, et des paons, qui ne se trouvent que dans la péninsule du Dekham. Et pour ces deux sortes d'objets, le texte hébraïque emploie des noms qui ne sont pas sanscrits, mais empruntés directement à l'idiome dravidien des Malabars, pour le sandal *algoumim*, malabar *valgoum*, et pour le paon *toukhi*, malabar *togheï*, deux mots qui sont, du reste aussi passés en sanscrit, l'un sous la forme *valgou*, l'autre sous la forme *çikhi*.

§ 2. — Les Vêdas.

I. — Toutes les notions que nous possédons sur la période primitive de l'histoire des Aryas de l'Inde, sur le temps où ils demeuraient concentrés dans le Sapta-Sindhou, se trouvent dans les recueils d'hymnes appelés Vêdas, qui constituent depuis près de trois-mille ans l'Ecriture Sainte des Indiens et ont été conservés avec un soin religieux par les brahmanes. De là le nom d'époque vêdique par lequel la science désigne cette période

de l'existence des nations aryennes dans les contrées arrosées par l'Indus.

Il y a quatre collections, *Samhitâs,* des Vêdas, formant les quatre livres sacrés. Le premier est le Rig ou Ritch, dont le fonds se compose d'hymnes en vers; le second, le Yadjour, a pour base un recueil de prières en prose; le troisième, le Samana, contient les hymnes destinés à être chantés dans les cérémonies du culte, qui tous étaient déjà compris dans le Rig; enfin le quatrième, Atharvana, plus récent que les autres, mais également canonique aujourd'hui, consiste principalement en formules de consécration, d'expiation et d'imprécation. Chaque Samhitâ comprend trois parties, les Mantras ou hymnes proprement dits, qui sont la portion vraiment antique du recueil, puis deux ordres de commentaires qui ont fini par revêtir avec le temps un caractère aussi sacré que celui des hymnes qn'ils accompagnent, les uns dogmatiques, mythologiques et surtout rituels, les Bramanas, remontant aux débuts mêmes de la constitution de la doctrine brahmanique, les autres postérieurs encore et principalement philosophiques et moraux, les Oupanischads.

Comme nous venons de le dire, la seule partie de ces recueils qui remonte aux âges primitifs et nous transporte au milieu des Aryas du Sapta-Sindhou consiste dans les hymnes des Mantras. Quelques-unes de ces poésies sont indiquées comme composées par les patriarches du temps passé, les Rischis, et conservées de génération en génération parmi leurs descendants. Les autres sont données comme des chants de date plus récente, dont on indique les bardes. Si l'on étudie le contenu des hymnes et les données qui en ressortent sur la date où ils furent composés, on voit qu'un petit nombre remontent au temps même où les Aryas arrivèrent pour la première fois dans les plaines à l'est de l'Indus; que d'au-

tres, moins nombreux encore, et les plus récents du recueil, appartiennent au temps où les tribus aryennes atteignirent les bords de la Yamouna et du Gange; mais que la masse principale doit être répartie, sans qu'on puisse encore y établir un ordre chronologique bien rigoureux, dans les siècles où ces tribus occupaient, avec une supériorité désormais incontestée sur les indigènes, le Sapta-Sindhou et en achevaient graduellement la conquête.

II. — Comparée au sanscrit classique des grandes épopées de l'Inde, la langue des Vêdas présente un caractère d'archaïsme extrêmement marqué, qui doit la faire reporter à bon nombre de siècles plus haut et suffirait à assurer aux hymnes une très-haute antiquité dans l'ordre des temps. Mais est-il possible d'aller au delà de cette constatation d'une nature bien vague, de déterminer approximativement une limite inférieure à la composition des hymnes, d'où découlerait nécessairement une limite pour l'âge vêdique de l'histoire et le séjour des Aryas dans le Sapta-Sindhou? C'est ce que la science a pu faire dans une certaine mesure, en s'attachant à fixer par différents moyens les époques principales de formation de la collection des Vêdas, particulièrement du Rig, le plus ancien et le plus important de tous, qui a, pour ainsi dire, enfanté les autres.

A chacun des Vêdas est attaché un petit traité appelé Yotisch, qui est un calendrier rituel et qui fixe le moment des cérémonies diverses par l'apparition de certains astres qu'il désigne. Dans les deux Yotisch du Rig et du Yadjour, Colebrooke, qui était un astronome éminent autant qu'un indianiste, a trouvé un passage où est donnée la position des solstices relativement à deux constellations, et cette position ne peut avoir eu lieu que dans le XIVe siècle avant notre ère. Colebrooke confirma

ce premier passage par une citation d'un auteur indien nommé Parâçara, qui rapporte une observation des colures des équinoxes; et cette observation, dont William Jones avait fait également usage, correspond à l'année 1391 av. J.-C. L'illustre indianiste en a conclu que la compilation des Vêdas avait dû être faite pour la première fois dans le xiv[e] siècle avant l'ère chrétienne.

Depuis Colebrooke, d'autres savants non moins éminents, MM. Albrecht Weber, Roth, Max Müller, ont essayé de déterminer la date de la même compilation par des arguments d'une toute autre nature, tirés de l'étude intrinsèque des textes vêdiques, et ils sont arrivés à un résultat semblable. Nous ne pouvons exposer ici dans tous leurs développements les raisons qui ont amené ces érudits à une semblable conclusion, raisons qui ont été parfaitement résumées et coordonnées par M. Barthélemy-Saint-Hilaire. Il nous suffira d'indiquer en peu de mots quelles furent, d'après toutes ces recherches, les principales phases de la collection des Vêdas.

Vers le xiv[e] siècle avant Jésus-Christ, un premier travail de compilation eut lieu et ne consista, semble-t-il, qu'à rassembler en recueil les hymnes jusque-là isolés et récités arbitrairement; c'est ce travail qui a été personnifié dans la figure fabuleuse de Krischna-Dvaipayana, surnommé Vêda-Vyasa, « l'ordonnateur « des Vêdas. » Mais il ne suffit pas longtemps; et si le nombre des hymnes canoniques et revêtus d'un caractère presque divin se trouvait désormais fixé, les interpolations, les altérations surtout, restaient encore possibles; l'orthodoxie naissante s'attacha de toutes ses forces à les prévenir et à les empêcher. D'abord, tant que les hymnes n'avaient pas été réunis, ils étaient enseignés par le maître, qui les transmettait à ses disciples en les leur apprenant. Mais, une fois qu'ils furent rassemblés en corps, il se forma des écoles (*çakhas*)

pour interpréter les livres sacrés, pour en noter la récitation, soit parlée, soit chantée, pour en déterminer le sens exact, pour constater les noms des auteurs humains de ces hymnes, pour en fixer les divisions, en indiquer le rhythme, etc. Ces labeurs incessants des écoles formèrent peu à peu, dans le sein de l'exégèse, certaines doctrines générales qui prirent de la consistance et qui devinrent comme une partie de l'orthodoxie elle-même; elles fixaient définitivement les règles de la grammaire vêdique et de la métrique, l'accent des mots, leur prononciation, etc. Toutes ces doctrines, d'abord éparses et controversées, furent résumées plus tard dans des ouvrages parvenus jusqu'à nous, et qui ont dans l'Inde une sorte d'autorité canonique. On les appelle du nom même de leur origine, Pratiçâkhyasoutrani, c'est-à-dire « Aphorismes résumés des diverses écoles. » Chacune des Samhitas a son traité de ce genre. C'est seulement après tout ce grand travail sur le texte même, qui devait le mettre désormais à l'abri de toute altération possible, qu'eut lieu la récension définitive des hymnes et des Brahmanas, composés dans l'intervalle, récension qui coïncida avec l'introduction de l'écriture, jusqu'alors inconnue des Indiens, et l'établissement des premières copies des Vêdas. On estime que pour le Rig elle eut lieu entre le IXᵉ et le VIIIᵉ siècle.

III. — Appliquons maintenant les conséquences de ces faits à la composition des hymnes des Mantras, et, par suite, à la limite de temps où nous devons arrêter l'âge vêdique. Ce n'est certainement pas exagérer que de supposer un siècle d'intervalle entre la composition des derniers hymnes et le premier travail de collection attribué à Vyasa; par conséquent, d'accord avec les indianistes, nous fixerons la date des hymnes les plus récents aux environs de l'an 1500 avant l'ère chrétienne.

Mais ces derniers hymnes n'ont pas été composés dans le Sapta-Sindhou; leur patrie est les cantons arrosés par la Yamouna et le Haut-Gange, où furent aussi rassemblés les recueils d'anciens chants religieux. Par conséquent, il faut remonter encore dans la chaîne des temps pour atteindre le moment où les tribus aryennes ne possédaient que le Sapta-Sindhou et n'avaient point encore franchi la Sarasvati. La conquête du pays qui s'étend de cette dernière rivière au Gange et à son confluent avec la Yamouna ne dut pas s'opérer d'un seul effort; là, comme dans le pays des Sept-Rivières, les anciens possesseurs du sol durent le disputer pied à pied aux envahisseurs. Il faut encore compter au moins un siècle entre le moment où les Aryas poussèrent pour la première fois au delà de la Sarasvati et la composition des hymnes les plus récents du Rig-Vêda. Par suite, l'extension de la conquête au delà de la Sarasvati ne peut pas être postérieure aux alentours de 1600. C'est cette date approximative à laquelle se clôt la période proprement vêdique.

§ 3. — Constitution de la société vêdique.

I. — « Que les Aryas du Sapta-Sindhou fussent un peuple pasteur, c'est ce que montre assez le fait même de leur migration ; les hymnes, d'ailleurs, rappellent à chaque instant les idées et les habitudes des tribus pastorales. Mais ils font aussi de fréquentes allusions aux pratiques agricoles. « Pouschan, satisfait de mes libations, fait marcher les six coursiers (les six saisons), « comme le laboureur trace avec ses bœufs le sillon où « il sème son orge. » Ailleurs, dans une invocation aux dieux de l'aurore, le chantre religieux s'écrie : « Vous

« avez jadis donné à Manou (l'homme) la lumière du « ciel; vous lui avez appris à labourer avec la charrue « et à semer l'orge. »... Le mot qui est ici rendu par « orge, » *yava*, paraît avoir désigné dans les temps antiques tous les grains en général qui servent à la nourriture de l'homme. Il s'est conservé sans altération dans le lithuanien, *jawaï*, « blé, » et on le reconnaît encore dans le grec *ζέα*, « épeautre. » *Vrihi*, qui est le nom sanscrit du riz, répond au grec ὄρυζα, et se rapproche encore davantage du mot *brizà*, par lequel les anciens Thraces désignaient le seigle. Le vieux sanscrit *ar*, « labourer, » se retrouve sans changement dans le gaélique *ar*, comme dans le latin et le grec, *arare*, ἀρόειν. Les conséquences qui ressortent de ces rapprochements sont aussi palpables et non moins certaines que pourrait l'être le témoignage direct d'un contemporain. Les Aryas, à leur arrivée dans la contrée des Dasyous, apportaient avec eux, au sein même de leur vie nomade, la connaissance de l'agriculture et l'usage de ses produits. La culture du sol, à un degré plus ou moins étendu, chez des populations essentiellement pastorales, n'est nullement un fait insolite; rien de plus commun que cette alliance, au contraire. Ce n'est pas seulement un état de transition; c'est une question d'époque et de développement que l'homme, à vrai dire, porte avec lui dans tout le cours de sa vie sociale. Chez les nations très-avancées, l'élève des bestiaux est subordonnée à l'agriculture; dans les sociétés moins développées, c'est l'agriculture qui est subordonnée au soin du bétail. C'est à ce dernier point qu'en étaient les Aryas, tels que nous les montrent les chants religieux des Vêdas. Dans les offrandes qu'on fait aux dieux protecteurs du peuple, on leur demande en retour de belles moissons; mais on leur demande bien plus fréquemment encore de belles vaches, de nombreux troupeaux. On leur de-

mande aussi de belles demeures, de spacieuses maisons; nouvelle preuve que si les Aryas, cherchant de nouvelles terres pour leurs troupeaux, étaient alors réduits en partie à la vie des tentes, ils reprenaient bien vite la vie sédentaire dès qu'ils avaient rencontré un établissement à leur convenance. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

Au reste, ces habitudes de la vie sédentaire, qui sont, avec la culture du sol, le point de départ et la double condition de la vie policée, n'étaient pas pour les tribus aryennes une chose nouvelle. Nous avons déjà vu plus haut que, dans leur séjour primitif aux bords de l'Oxus, elles avaient des habitations fixes et mêmes des bourgades. Les hymnes vêdiques attestent que les Aryas du Sapta-Sindhou n'étaient pas plus étrangers à l'habitation des villes qu'aux travaux de l'agriculture. « Puisse « Indra, le porte-foudre, nous être à tous également « favorable, à nous qui rivalisons dans nos louanges en « son honneur; que ceux qui lui parlent en notre nom « et qui sacrifient pour nous nous rendent le dieu pro-« pice, de même qu'on obtient la faveur du chef d'une « ville (*poura*) dont on a cherché l'amitié. » Ce passage pourrait, à la rigueur, s'entendre des villes fondées par les Kouschites; mais en voici un plus significatif : « Ado-« rable Agni, conduis-nous par les rites sacrés hors de « toutes les mauvaises voies. Fais que notre ville soit « grande et notre territoire étendu; accorde le bonheur « à nos fils, à notre postérité. » Que les villes et les bourgades antiques du Sapta-Sindhou n'aient pas ressemblé aux somptueuses capitales que les Aryas fondèrent plus tard dans les plaines du Gange, lorsque de grandes monarchies s'y furent constituées, cela est bien certain; mais il n'en est pas moins très-probable que quelques-unes, au moins, des cités importantes que l'on voit figurer dans la région du nord-ouest de l'Inde après

l'âge védique, datent des premiers temps de l'occupation aryenne.

II. — « Les Aryas du Sapta-Sindhou n'en étaient pas encore à l'unité politique. Il y avait un peuple formé d'une agrégation de tribus ; il n'y avait pas encore une nation. Chaque tribu avait son chef indépendant, son *rādj* ou *radjan*, comme les nomme le texte des hymnes, titre qui, nous l'avons déjà vu, remonte à la plus haute antiquité. Les chefs des tribus sont aussi parfois désignés sous les appellations de *gopa*, littéralement « pasteur, » et de *viçpati*, « maître du peuple. » Ce dernier terme s'est conservé sans altération dans le lithuanien *wiêszpatis*, « seigneur, » dont le féminin *wiêszpatene*, « dame, » répond également au sanscrit *viçpatnî*, « maîtresse. » Les tribus n'étaient pas, tant s'en faut, exemptes de guerres intestines ; et l'on voit, dans certains cas, un chef qui s'est assujetti d'autres princes aryens, recevoir la qualification de *maharadja*, « grand roi. » Un hymne du dernier livre du Rig est destiné à la consécration d'un *radja*. « Je t'ai amené au milieu de « l'assemblée. Sois ferme; soutiens-toi sans trembler. « Tout le peuple te désire. Que ta royauté ne chancelle « pas..... Le ciel est ferme ; la terre est ferme ; ces mon« tagnes sont fermes ; tout le monde est ferme. Que le « roi des nations soit aussi ferme..... Que le royal Va« rouna, que le divin Vrihaçpati, qu'Indra et Agni « soient le ferme soutien de ta royauté. » Lorsque les Aryas seront maîtres des pays du Gange, le titre de *maharadja* représentera la plus haute puissance à laquelle pût parvenir un monarque indien. » (Vivien de Saint-Martin.)

Les tribus aryennes de la période védique étaient sûrement nombreuses. Les Védas, toutefois, en nomment seulement neuf. Au premier rang sont les Bhara-

tas, les Ikchvakous, et les Pauravas. Ces trois tribus et leurs chefs jouèrent un grand rôle dans la suite de l'histoire des Aryas, pendant la période épique. Elles y devinrent la souche des puissantes dynasties qui, durant plusieurs siècles, se partagèrent l'empire de l'Inde, et leur nom se trouvera plusieurs fois dans la suite de notre travail. Les autres tribus mentionnées sont les Pantchalas, dont le nom signifie « les cinq familles, » ce qui semble indiquer la fusion de plusieurs tribus primitives en une seule, les Vidêhas, les Angas, les Tritsous ou Koçalas, les Matsyas et les Yadavas. Nous avons déjà parlé plus haut de ces deux dernières tribus ; elles n'étaient pas d'origine aryenne pure ; c'étaient des peuplades kouschites qui, après avoir adopté le culte des dieux des Aryas, avaient été admises dans les rangs de ces derniers sur un pied de fraternité et d'égalité parfaites. Quant aux Tritsous, leur second nom de Koçalas suffit à montrer que s'ils étaient de vrais Aryas, ils s'étaient profondément pénétrés, par des alliances ou des adoptions, de sang kouschite.

III. — La distinction des castes, telle que nous la verrons s'établir ensuite dans l'Inde et qu'elle y règne encore aujourd'hui, n'existait pas chez les Aryas du Sapta-Sindhou. Elle n'y existait pas du moins dans ce qui en est le caractère essentiel, dans la délimitation radicale, absolue, infranchissable, d'un certain nombre de classes héréditaires. Les hymnes du Vêda ne nous montrent rien de semblable, et on peut affirmer, après les avoir lus, que les castes n'étaient pas encore constituées au moment où ils furent composés. Cependant on en peut déjà démêler certains germes; mais ces germes ont leur racine dans la nature même de l'homme et de la société. Ce sont des conditions sociales, ce ne sont pas des institutions.

« L'indication la plus claire et la plus directe en ce genre, se trouve dans un hymne adressé aux Açvins. « O Açvins! est-il dit, favorisez la piété (*brahma*), favo-« risez la prière... Favorisez la force (*kchatra*), favorisez « les héros... Favorisez les vaches, favorisez le peuple « (*viç*). » Il est en effet difficile de ne pas reconnaître ici la triple personnification des brahmanes, des kchatriyas et du gros du peuple (*vaïçya*); et c'est là sans doute ce qui a fait dire à M. Wilson, dans l'introduction du troisième volume de sa traduction du recueil védique : « On « peut se demander s'il n'y a pas dans certaines par-« ties du Rig-Vêda quelque allusion à l'institution des « castes, bien qu'elle n'eût pas encore reçu son plein « développement. » Mais l'illustre indianiste reconnaît lui-même que l'absence de toute mention de ce qui fut la quatrième caste, celle des Çoudras, éloigne en définitive cette pensée, outre que le *viç*, le peuple, et la caste des vaicyas, ne sont pas deux choses absolument identiques.

« Il faut donc en revenir à notre conclusion. Que les tribus védiques renfermassent les éléments hiérarchiques auxquels nulle société sortie de la barbarie n'est étrangère, cela est indubitable. Un certain nombre de familles, qui se disaient issues des sages des anciens jours, des Rischis, s'étaient consacrées aux rites des sacrifices et aux invocations religieuses : c'étaient les brahmanes (du mot *brahma*, la prière). A côté d'eux étaient les chefs, les guerriers, les forts (du mot *kchatra*, force, protection, analogue au grec κράτος); enfin, au-dessous des sages et des chefs, était le gros de la tribu (*viç*, le peuple, originairement l'homme), consacré au soin des troupeaux ou à la culture de la terre. Ce sont des classes, ce ne sont point des castes. » Et ces classes sont précisément celles que nous avons vu commencer à se former dans les derniers temps de la vie

primitive des Aryas, sur les bords de l'Oxus, celles qui se retrouvaient aussi dans la société iranienne.

« Quoique les fonctions du sacerdoce ne fussent pas réservées d'une manière absolue à une classe particulière, puisqu'on les voit fréquemment remplies, comme chez les Grecs des temps homériques, par le chef de famille ou par le chef de la tribu, de leur nature même elles devaient tendre graduellement à se concentrer dans un certain nombre de familles. Le fait seul que les principales de ces familles brahmaniques étaient regardées comme issues des anciens Rischis ou poëtes religieux (c'est la signification du mot), prouve que, chez celles-là du moins, les fonctions sacrées étaient devenues héréditaires. Déjà il y avait des rites que les brahmanes initiés connaissaient seuls. Les brahmanes étaient aussi les poëtes de la tribu; si, par suite, la vénération religieuse voulut faire remonter la composition des hymnes jusqu'aux premiers Rischis, le contenu même du plus grand nombre de ces chants sacrés, les particularités historiques ou géographiques qu'ils renferment, les traditions, les faits, les personnages antérieurs auxquels fréquemment ils se reportent, montrent clairement que la plupart furent composés à des époques successives, à l'occasion même des sacrifices auxquels présidaient les brahmanes. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

Les familles principales de ces brahmanes primitifs déjà investies constamment, mais non exclusivement, du sacerdoce, et non encore constituées en castes, étaient celles qui prétendaient rattacher leur origine aux Rischis des anciens jours : Pourouravas, inventeur du triple sacrifice, le plus solennel de tous, où l'on allumait trois feux à la fois ; Anghiras, le plus ancien des chanteurs et compositeurs d'hymnes sacrés ; Dadhyantcha, Gotama, Pryamedha, Kanva, Atri, Bhrigou et Atharvan.

Mais elles n'étaient pas seules à remplir cet office. On voyait alors des hommes d'une tout autre origine, sortis des rangs des guerriers, jouer le rôle du prêtre et de l'hymnode attitré d'une famille ou d'une tribu. Tel était le fameux Viçvamitra, fils de roi et guerrier lui-même, auquel sont attribués les hymnes qui composent le troisième livre du Rig-Vêda, et que nous voyons dans plusieurs circonstances historiques, auxquelles d'autres hymnes font allusion, tenir les fonctions sacerdotales pour une des plus importantes tribus des Aryas. Aussi, dans les temps postérieurs, est-ce autour du nom de Viçvamitra que se sont groupées toutes les légendes où sont personnifiées les tentatives des guerriers d'une certaine époque pour s'emparer du sacerdoce et supplanter les brahmanes.

Au reste, « du temps de la composition des hymnes védiques, les brahmanes sont bien loin de la haute puissance à laquelle nous les verrons parvenir dans les siècles suivants. Rien encore n'y fait présager la lutte que tant de légendes ont consacrée entre eux et les kchatriyas, et qui finit par donner aux ministres du culte une si haute prépondérance, tout à la fois politique et religieuse. Les brahmanes, tels que nous les montrent les hymnes, s'effacent devant le pouvoir des chefs dont ils cherchent à s'attirer la faveur et les dons. « Les hommes pieux sont ceux qui font présent aux « brahmanes, à ceux qui célèbrent tes louanges, ô « Agni, d'une vache excellente et d'un beau cheval. » Et, ailleurs : « Il prospère dans sa demeure, pour lui « la terre donne en tout temps des fruits abondants, « devant lui le peuple s'incline de lui-même, le radja « devant lequel marche nn brahmane. Il est sans op- « position le maître des richesses de ses ennemis et de « ses amis. Le radja qui se montre libéral envers un

« brahmane et qui cherche sa protection, les dieux le « protégent. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

IV. — Il est rarement question de la femme dans les chants vêdiques, ce qui s'explique aisément par la nature des invocations. Dans une société dont la guerre était la condition presque journalière, et où l'on devait, par cela même, estimer avant tout la valeur et la force, la compagne du pâtre ou du guerrier avait nécessairement une position subordonnée; ce qu'on honorait en elle, c'était avant tout la source d'une nombreuse lignée de fils vigoureux, appui de la famille et force de la tribu. Cependant, du peu d'indications que l'on peut glaner çà et là dans les hymnes, on doit conclure que la constitution de la famille n'était déjà plus, chez les Aryas du Sapta-Sindhou, aussi pure que dans les temps primitifs où les tribus japhétiques vivaient, groupées toutes ensemble, sur les bords de l'Oxus. Le progrès des richesses, l'influence d'un climat brûlant et surtout le contact avec la civilisation prématurément dépravée de la société kouschite, avaient introduit déjà bien des germes de corruption, qui devaient aller en se prononçant toujours davantage.

Déjà la polygamie était en usage, au moins parmi les chefs. « O Indra, dit un hymne, tu es entouré de clartés « comme un roi de ses femmes. » Dans un autre passage, un poëte antique, enfermé au fond d'un puits, est entouré, dit-il, des parois de la fosse, « comme un mari « de femmes rivales. » Il y avait aussi des femmes esclaves, provenant sans doute du butin fait sur les tribus ennemies; car on voit figurer des jeunes filles parmi les présents que font les radjas à ceux qu'ils veulent honorer.

Il semble résulter de certains passages assez clairs que pendant quelque temps les Aryas du Sapta-Sin-

dhou, au moins les tribus arrivées les premières, admirent comme légitimes, à l'exemple des Kouschites, les unions incestueuses de frère à sœur. Mais les instincts moraux naturels à la race japhétique s'en révoltèrent bientôt, et les hymnes rapportent que les Rischis ont déclaré de telles unions criminelles et les ont interdites.

§ 4. — La religion vêdique.

I. — Les tribus aryennes descendues vers l'Inde n'avaient pas voulu admettre la réforme religieuse, sans doute alors encore incomplétement formulée, mais déjà suffisante pour opérer la grande scission entre les Aryas orientaux, qui s'est personnifiée sous le nom de Zoroastre. Il demeuraient inviolablement attachés à la vieille religion que leurs pères avaient professée dans les campagnes de la Bactriane. Mais elle-même, par le cours naturel des choses et du temps, malgré leurs prétentions de fidélité aux traditions antiques, s'était graduellement altérée, en inclinant toujours davantage vers le polythéisme. La conception fondamentale et primitive de l'unité divine allait en s'oblitérant; les personnages divins secondaires, *dêvas*, émanés de la subtance de l'Etre suprême et qui n'en avaient été d'abord que les qualités ou les puissances, tendaient chaque jour davantage, dans l'opinion populaire, à devenir des êtres tout à fait distincts.

Dans la conception de ces personnages secondaires, qui devenaient peu à peu des dieux et finissaient par cacher la notion de Dieu, l'Arya avait été surtout conduit par l'observation, pleine à la fois d'admiration et de crainte, pour les phénomènes atmosphériques, qui

avaient une si grande importance dans sa vie pastorale. Le firmament qui déroulait au-dessus de sa tête sa vaste nappe d'azur, les feux mystérieux qui en sèment le fond transparent, le soleil surtout qui éclipse par sa splendeur toutes les autres clartés célestes, lui apparaissaient comme des êtres supérieurs dont il se croyait le sujet et l'enfant. Il élevait vers eux ses bras suppliants et sa prière ; il les appelait les *dêvas*, c'est-dire les resplendissants.

« Les phénomènes lumineux, les agents qui leur donnent naissance, le soleil, le feu, les étoiles, l'éclair, la foudre et tous les effets qui s'y rattachent, l'aurore, les nuages, la nuit, furent donc par excellence les objets de l'adoration des Aryas. Partout on retrouve dans le Rig-Vêda l'amour de la lumière et l'horreur des ténèbres. Aussi M. Edgar Quinet a-t-il caractérisé d'une manière fort juste la religion védique, en l'appelant la révélation par la lumière. L'Arya suit attentivement toutes les formes, toutes les stations que prend le soleil, toutes les relations qu'il présente avec la nature. Chaque phénomène physique devient le thème d'un mythe dont le personnage principal est presque toujours le soleil ou le ciel lumineux. Ces dêvas si nombreux, si variés, ne sont, à vrai dire, que des métamorphoses d'une divinité unique dont l'astre du jour est la manifestation sensible. A travers toutes ces formes que son imagination individualise, on perce encore jusqu'à la cause universelle qui crée et entretient l'univers, qui plane sur la terre, mais réside dans la profondeur des cieux. » (A. Maury.)

II. — « Le plus grand des dieux vêdiques, le dieu des dieux, comme l'appelle encore le Mahabharata, est Indra, le dieu du ciel, de l'air azuré, de la foudre, considéré tantôt comme la personnification de la voûte cé-

leste, tantôt comme l'être mystérieux et impénétrable qui y habite. Les Aryas l'invoquent comme le dieu éternel, premier-né, dont la puissance est sans bornes, irrésistible, incomparable. Véritable roi du monde, il règne sur les hommes de toutes les conditions; voilà pourquoi ceux-ci lui doivent leurs prières. C'est le plus grand, le plus élevé des êtres. Plein de force et d'équité, il est l'auteur de tout ce qui existe; il domine au ciel et sur la terre, sur les ondes et sur les montagnes célestes. Il est, comme dit Renou, l'un des chantres vêdiques, « au-dessus de tout, des jours et des nuits, de « l'air et de la mer. Il s'étend plus loin que le vent, que « la terre, que les fleuves, que le monde. »

Aussi le poëte sacré entonne-t-il sans cesse en son honneur l'hymne de louange et d'action de grâces. Le Rig-Vêda est tout rempli de cantiques qui lui sont adressés. Indra est l'expression la plus générale et la plus élévée de l'idée divine; les autres dêvas n'en sont que des formes isolées et secondaires. On retrouve en lui le *Zeus pater* homérique, comme le Jupiter latin. Ce Zeus lui-même, son nom dérivé du *dyaus* aryaque, indique une ancienne personnification du ciel, c'est-à-dire un dieu issu d'Indra. Comme lui, il est le dieu très-noble et très-grand, il est le père des hommes et des dieux, il lance la foudre, répand la pluie, chasse les nuages et fait briller le soleil dans le ciel éclairci; il domine les mondes, et de son vaste regard embrasse tout l'univers. Toutefois le Zeus homérique est un être beaucoup plus humain que l'Indra vêdique; il dénote une conception plus étroite et plus enfantine. L'Arya donne bien un char et des coursiers d'azur à son dieu; il le compare à un guerrier, à un héros, mais en parlant ainsi il laisse percer l'allégorie. Le dieu grec, au contraire, est vraiment un homme assis sur les nuages, traîné dans un char réel. » (A. MAURY.)

On donne à Indra dans les hymnes de nombreux surnoms. Le plus important est celui de *Pradjapati*, «le maître des créatures;» c'est surtout sous cet aspect qu'éclate le plus manifestement sa supériorité sur les autres dieux. Les hymnes qui invoquent Indra avec ce titre ont un accent tout particulier et presque monothéiste, et les poëtes aryas y ont déployé la plus grande éloquence pour dépeindre l'étendue de la puissance divine. On appelle aussi le dieu *Çakra*, «le puissant,» et on l'invoque sous ce nom dans plusieurs hymnes.

III. — Agni occupe dans le panthéon vêdique le premier rang après Indra; c'est le feu (latin *ignis*), étymologiquement «le remuant.» Comme l'a dit M. Maury, «l'histoire du mythe de cette divinité est celle du culte même des Aryas. Le pâtre de la Bactriane et de l'Inde, voyant briller au firmament les feux mystérieux du soleil et des étoiles, et les rapprochant de celui qui brûlait à son foyer, et qu'il avait obtenu par le frottement du bois, crut posséder dans sa demeure une émanation des êtres célestes, une manifestation d'Indra. Agni, la flamme du foyer, fut regardé par l'Arya comme le feu même du ciel descendu sur la terre pour habiter parmi les hommes. Ce qu'était Indra dans le ciel, Agni le fut sur la terre..... Agni est donc dans la théologie vêdique la divinité venue sur la terre pour éclairer les humains et leur prodiguer ses bienfaits. Il est par excellence le protecteur de la maison, *Grihapati*, de la société, *Viçpati*. Il dissipe l'obscurité de la nuit, qui effrayait déjà l'Arya, autant qu'elle effraye encore le timide Hindou. Il réchauffe les membres engourdis; il réunit autour de lui la famille; en cuisant les aliments, il la nourrit. De là le soin extrême que met l'Arya à entretenir cette flamme domestique, qui, s'élevant sans cesse vers le ciel, semblait remonter au lieu d'où elle était descendue.

L'entretien du feu devint ainsi tout naturellement le fondement du culte védique. La combustion du foyer sacré s'offrit alors comme le moyen principal d'honorer les divinités célestes, de les mettre en relation avec la terre. Agni fut assimilé à un médiateur, regardé comme le ministre des vœux et des prières des fidèles. En alimentant par ses offrandes la flamme divine, le chantre arya appelait Agni son protecteur, son parent, son ami, son guide, son dieu tutélaire. Peu à peu la croyance populaire attribua à la combustion du feu divin des vertus nouvelles. On s'imagina que la flamme qui brûlait sur l'autel champêtre avait mille actions bienfaisantes. On alla même jusqu'à supposer qu'en remontant de la terre au ciel, elle déterminait l'apparition du soleil et des étoiles. »

Les chartres aryens du Sapta-Sindhou faisaient remonter au premier homme, à Manou, la découverte du feu, obtenu par le frottement de deux morceaux de bois, et par conséquent l'institution du sacrifice. C'est la présence, ou comme le disent les Védas, la naissance d'Agni, qui détermine le commencement de cet acte auguste entre tous. De là une foule d'épithètes données dans les hymnes à la flamme divine, épithètes se rattachant toutes à la peronnification du feu qui reçoit et consume l'holocauste. Agni est appelé le premier sacrificateur, le grand pontife, le prêtre immortel surveillant les saintes cérémonies.

Le culte du feu servant ainsi chez les Aryas de fondement aux sacrifices, on comprend qu'il ait pris une importance toujours croissante. Ainsi que cela est arrivé dans la plupart des religions antiques, où la vertu des rites a été plus exaltée que la puissance de la divinité, Agni finit par égaler, dans l'esprit des fidèles, Indra lui-même ; et l'on trouve transportées au premier, dans certains chants du Rig, une partie des épithètes

appliquées auparavant au souverain de l'univers. Non-seulement Agni partage alors avec Indra la toute-puissance, mais parfois même il usurpe le premier rang et devient la divinité suprême de l'Arya. C'est qu'alors il est considéré comme identique au soleil, forme visible d'Indra, qu'il est l'incarnation dans la flamme du dieu formateur des mondes.

Au reste, Agni n'était pas seulement le feu matériel et visible qui brillait sur l'autel; c'était le feu intérieur, le feu terrestre que la physique des premiers âges se représentait comme répandu dans tous les êtres et leur communiquant la vie. Feu cosmique, Agni existait là même où il ne se manifestait pas; pénétrant toute la nature de son action vivifiante, il était tour à tour latent ou sensible. Voilà pourquoi le chantre arya donne Agni comme existant même lorsqu'il ne paraît pas dans la demeure suprême, pourquoi Agni s'offre aussi comme le dieu de la lumière pure; c'est véritablement l'âme du monde, *Manas*.

L'hymne vêdique personnifie les *âpris*, c'est-à-dire les formes de la flamme; il va plus loin, il donne une âme et une vie propre à tout ce qui sert à allumer, à entretenir le feu sacré, à toutes les phases et toutes les parties du sacrifice. L'Arya, dans ses chants, s'adresse aux portes de l'enceinte qui environne l'autel, aux poteaux dont elle est formée, au bois que la flamme consume, comme à autant d'êtres raisonnables. Par le même procédé, il transforme en un personnage divin, en un dieu, la foudre dont il arme Indra, le roi du ciel. Ce dieu nouveau, c'est Tvaschtri, l'ouvrier céleste qui forge les armes d'Indra. La vertu plastique du feu a suggéré l'idée d'en faire un habile forgeron; et nous retrouvons là le prototype et l'ancêtre de l'Héphaestos des Grecs, du Vulcain des Latins. Ce n'est encore qu'une forme d'Agni. Et ainsi que ce dieu, il est invoqué comme un ministre du

sacrifice, comme un médiateur entre Indra et l'homme; de là le nom de *neschtri*, « prêtre, » qui lui est quelquefois donné.

IV. — « L'abondance de figures de langage, de métaphores, d'images, qui a créé chez les Hellènes tant de divinités et de mythes, qui a revêtu de couleurs si variées la description de phénomènes toujours identiques, a aussi peuplé l'Olympe des Vêdas. La poésie attribue à chaque apparence lumineuse, à chaque phase solaire, une personnification différente, et cette personnification incessamment reproduite, continuée d'âge en âge, a fini par devenir pour le crédule pasteur du Sapta-Sindhou une réalité..... En tête se placent les dieux solaires, c'est-à-dire les diverses formes du soleil personnifiées : Varouna, Sourya, Savitri, Bhaga, Pouschan, Mitra, Aryaman, autrement dits les Adityas, les fils d'Aditi, l'abîme ou mieux la nature entière. Le nombre de ces Adityas finit par être porté à douze, afin de leur faire représenter les douze formes solaires.

« Aditi, bien qu'elle ne joue qu'un rôle secondaire dans la théologie vêdique, n'en est pas moins entourée chez les Aryas d'un respect, d'une vénération profonde : « O divine et bonne Aditi, lit-on souvent dans le Rig-Vêda, « je t'appelle à mon secours! » La déesse est invoquée comme la mère des dieux, comme celle qui procure le bonheur. C'est une déesse nature, née vraisemblablement d'une personnification de l'œuvre de la création prise dans son ensemble.... Cette divinité se décompose pour ainsi dire en deux autres : le Ciel et la Terre, représentés comme le couple primitif qui a engendré tout l'univers. L'assimilation du ciel et de la terre à deux époux dont l'hymen a donné naissance aux créatures remonte aux âges les plus reculés; elle se trouve à la base de la théologie vêdique comme à celle de la théolo-

gie grecque. Il semble même que le culte de ce couple primordial, souvent mentionné dans le Rig-Vêda, date d'une époque antérieure au culte d'Indra. » (A. MAURY.)

Les Adityas constituent, avec Indra et Agni, les premiers dieux vêdiques. A certains égards, ils sont même au-dessus d'Agni, en leur qualité de divinités célestes. Si Agni reçoit plus souvent le culte et les prières, c'est qu'il est la divinité spéciale, tutélaire et domestique de l'Arya; mais, à titre d'habitants des cieux, les Adityas participent du caractère d'Indra. Celui-ci a pour manifestation principale le soleil, et les Adityas ne sont que des personnifications des diverses apparences de cet astre.

Varouna, le premier après Indra, est, comme l'indique l'étymologie de son nom, une personnification de la voûte céleste. Plus limitée que la personnification exprimée par Indra, la conception du ciel résumée dans Varouna s'est graduellement circonscrite, et il a fini par ne plus personnifier que la nuit, les ténèbres, les étoiles, autrement dit le firmament quand la lumière a disparu; c'est aussi le soleil de nuit, tel que l'imagination des Aryas se le représentait après la fin de sa course journalière, éteignant ses rayons et traversant de nouveau le ciel, invisible aux mortels, pour retourner à l'Orient. Les ténèbres inspirant aux Aryas de l'Inde cette terreur profonde dont nous parlions plus haut, Varouna devint le plus redouté des dieux. Le pâtre du Sapta-Sindhou était incessamment occupé à fléchir sa colère; il le suppliait de ne pas l'égarer dans sa route, d'éloigner de lui la terrible Nirriti, la maladie, la souffrance.. Car Varouna était supposé surveiller et connaître les méchantes actions des hommes, tous les mauvais coups qui se complotent dans les ténèbres.

Sourya est le soleil considéré comme source de lumière. L'Arya se le représente sous les traits d'un sage parcou-

rant sa carrière sur un char que traîne un coursier immortel. A la nature il donne la force, aux hommes l'intelligence. Savitri est le soleil considéré comme producteur, comme dieu de la fécondité. Le Rig-Vêda l'appelle « l'œil du monde, le dieu à la main d'or, à la douce « langue. » Savitri partage avec Indra et Sourya le caractère de dieu créateur. C'est lui qui anime tous les êtres et entretient la vie dans la création. Bhaga, qui se confond parfois avec Savitri, est une autre personnification du soleil née de l'épithète d' « heureux » donnée à cet astre. Pouschan est le soleil vainqueur des ténèbres et des nuages. La poésie lui donne des chèvres pour attelage.

« Mitra est souvent associé à Varouna dans les invocations du chantre vêdique. Tous deux sont appelés « maîtres et bienfaiteurs du monde, héros brillants, rois « aux belles mains, dieux au vaste regard; » ils détruisent les méchants et viennent s'asseoir au foyer de l'homme pieux. Mitra, dans son opposition ou son association avec Varouna, représente le soleil du jour, tandis que ce dernier est le soleil de nuit. « Maître de la « lumière pure, dieu sauveur, prêtre, héraut, sacrificateur, l'œil sans cesse fixé sur les hommes, qu'il sou- « tient par ses secours et ses bienfaits, » Mitra est l'adversaire, par excellence des méchants; de là le nom qui lui est donné; car Mitra signifie ami. » (A. MAURY.)

Mitra a un autre parèdre que Varouna, c'est Aryaman. Cette divinité nous offre à l'origine une nouvelle personnification du soleil dans son action fortifiante et salutaire. Suivant quelques-uns, il représente le jour astronomique, *ahorâtram*. Mais plus tard Aryaman devint l'Aditya de la mort, le soleil destructeur; car, sous le climat brûlant de l'Inde, on sait combien l'insolation est dangereuse. La seule impression des rayons

dévorants du soleil peut déterminer une mort soudaine.

V. — « L'Arya contemple sans doute le ciel; mais il ne le fait pas avec assez d'attention pour y distinguer les planètes et les étoiles fixes, pour en saisir les mouvements apparents et les mouvements relatifs. Il n'en sait guère plus que les Grecs des temps homériques; et entre les constellations une seule, la Grande Ourse, a reçu de lui une dénomination spéciale. Les astres ne sont, dans la pensée du pâtre du Sapta-Sindhou, que des feux allumés au firmament par Agni ou Varouna. La lune, *Tchandramas*, aux rayons glacés, n'est mentionnée dans un hymne à tous les dieux que pour entendre proclamer son impuissance devant les feux divins du ciel..... Ainsi l'Arya n'adressait point ses invocations aux étoiles; ce qui le frappa, ce ne furent pas ces feux circonscrits et limités, mais les clartés plus vastes qui illuminent toute une partie du firmament ou le ciel tout entier. Ce sont les phénomènes lumineux qu'il invoque et qu'il bénit. L'Aurore (Ouschas) est l'objet particulier de sa piété..... C'est pour lui la fille du ciel, dont elle ouvre les portes. Quoique bien ancienne, vieille comme le monde, l'aurore est pourtant toujours jeune, toujours renaissante, elle brille constamment du même éclat. Le poëte attelle à son char des vaches rougeâtres, personnifications de ses couleurs empourprées. L'admiration qu'elle provoque se traduit par les plus brillantes images, les plus riches métaphores. » (A. Maury.)

Au culte de l'Aurore se rattache celui des Açvins, les jumeaux célestes, prototypes et frères des Dioscures grecs, les dieux cavaliers dans lesquels on reconnaît sans peine les feux qui précèdent le jour et les dernières clartés du crépuscule. Ils fuient le soir, ils accourent le matin. Dès que l'aube commence à poindre, le pâtre

arya leur adresse sa prière; il les appelle à grands cris, impatient qu'il est de les voir illuminer le firmament. Les hymnes du Rig les représentent montés sur un char ailé, rapide, porté sur cent roues, attelé de six coursiers, d'autres fois voyageant sur un vaisseau aux cent rames, fendant la mer des vapeurs sur une nef animée. On les appelle *Dastas*, « secourables. » et *Nâsatyas*, « véridiques, » car l'aube ne trompe jamais ; elle annonce toujours le retour de la lumière.

VI. — L'air a, dans la religion vêdique, ses personnifications comme l'élément igné. Les vents s'offrent tantôt dans le Rig comme un dieu unique, Vâyou, tantôt comme une réunion de dieux, les Marouts, serviteurs et compagnons d'Indra, nés de la Terre (*Prisni*). Indra demeure en effet constamment le dieu de l'atmosphère par excellence ; les Marouts ne sont que ses ministres, et Vayou même partage avec lui la libation de soma. Mais le vent ne garde pas toujours le même caractère. S'il est parfois doux et rafraîchissant, il a aussi souvent l'impétuosité d'une bête furieuse qui renverse tout sur son passage. L'Arya ne pouvait reconnaître dans ces vents d'orage et de tempête les sages Marouts, ministres du bienfaisant Indra, du libéral et bienfaisant Vâyou. Il en fit un autre dieu, Roudra, qui a les tempêtes dans sa main, et qu'il compare, pour sa fougue, à un sanglier. Afin de calmer un courroux qu'il redoute, de détourner la vengeance de cette divinité de dessus la tête des êtres qui lui sont chers, il lui adresse un hymne où se peint un sentiment profond d'humilité. Roudra est le père des Marouts; c'est lui qui, de concert avec Prisni, a conçu ces enfants impétueux de l'air.

« Vichnou appartient comme Roudra au cycle des divinités de l'air ; il est la personnification des profondeurs du firmament, confondue elle-même avec celle du

soleil qui les parcourt et les illumine. Cette idée ressort surtout de la mention faite sans cesse dans les Vêdas des trois pas du dieu..... « Je chante les exploits de Vichnou « qui a créé les splendeurs terrestres, qui par ses trois « pas a fourni l'étendue du ciel. » Ces trois pas sont les trois divisions du jour, les trois places que le soleil occupe dans les cieux, sa station à son lever, à son midi, à son coucher. Vichnou est donc encore une autre divinisation de la voûte céleste et éthérée que l'Arya ne se lassait pas de peindre sous les formes les plus variées, d'adorer sous des noms sans cesse nouveaux..... Ce Vichnou, dont le nom n'est que rarement prononcé dans les hymnes, prit plus tard une place importante, considérable dans le panthéon indien. Il finit par résumer en lui tous les caractères du soleil personnifié en une divinité bienfaisante, qui prête aux hommes l'appui de son bras. Il devint le héros d'une des grandes épopées sanscrites, le Mahabharata; il arriva par degrés au rang le plus élevé de la hiérarchie divine ; il constitua finalement la seconde personne de la Trinourti..... Rien de cela n'apparaît dans le Rig. » (A. MAURY.)

Le naturalisme vêdique ne se circonscrit point, du reste, au seul culte des phénomènes célestes et atmosphériques ; il y associe celui des objets terrestres, considérés cependant toujours comme des êtres divins d'un ordre inférieur. Parmi ces divinités est d'abord la terre elle-même, dont nous avons rappelé plus haut l'adoration. Le Samoudra, ou la réunion des eaux, lui est souvent associé, et à son culte se rattache celui des rivières et des fontaines. Les hymnes du Rig-Vêda invoquent les eaux comme venant du ciel, comme les mères des êtres, comme servant aux sacrifices, purifiant de toutes les souillures, augmentant la force et protégeant contre la maladie. Nous ne pourrions énumérer toutes les parties de l'univers que les chantres védiques implorent comme

des puissances divines, qu'ils interpellent comme des êtres animés. Ils prient les plantes et les arbres, les collines, les montagnes, les mers, tout ce qui pouvait en un mot revêtir à leurs yeux une personnalité.

VII. — « Le mythe du *soma* joue un rôle considérable dans l'histoire de la religion vêdique. Ce jus versé journellement en l'honneur des dieux, qui fournissait à la libation sa liqueur, à la flamme du sacrifice son aliment, s'est élevé par degrés au rang d'une divinité de premier ordre, confondue finalement avec Agni. Il devint l'Agni-libation, et usurpa sur Indra la place suprême dans le culte des Aryas ; telle est la révolution qui s'est opérée durant la période correspondant au Sama-Vêda ; ce recueil n'est lui-même qu'un extrait du Rig-Vêda comprenant les hymnes en l'honneur de Soma et d'Agni, qui n'en est plus distingué. Dans les hymnes qui lui sont spécialement adressés, Soma est invoqué comme le prince immortel du sacrifice, comme le précepteur des hommes, le maître des saints, comme l'ami des dieux et l'exterminateur des méchants. Le chantre vêdique se sert, en s'adressant à ce dieu nouveau, des mêmes termes qu'il employait en invoquant Indra, dont Soma usurpe graduellement les hommages. Divinité de la libation que la flamme consume, il prend naturellement place à côté d'Agni. Il partage ses offrandes et ses invocations. Bien des hymnes du Sama-Vêda sont adressés à la fois aux deux divinités. Mais, par la suite Soma effaça à peu près Agni dans le culte des Aryas, et, destiné originairement à honorer la grandeur et à assurer l'appui d'Indra, le jus sacré divinisé devint, sous le nom de *Pavamâna*, le tout-puissant ; il fut désormais celui qui a enfanté la lumière, grande, juste et pure, le soutien du ciel et de la terre, celui qui, brillant comme le soleil, aperçoit tout. Voilà pourquoi l'Arya l'implora

pour tout ce que ses ancêtres avaient demandé aux autres dieux, pour tout ce qu'ils supposaient dans le principe qu'Indra seul pouvait donner.....

« L'élan religieux auquel se laissait aller l'homme des temps védiques à la vue de la flamme du sacrifice et de la libation qu'il y versait, s'objectivait à son tour pour lui et devenait une divinité nouvelle, où se personnifiait le sentiment de piété qui lui faisait invoquer les dieux et entretenir le feu d'Agni. De là Brihaspati ou Brahmanaspati, « le maître, le protecteur de la prière, » invoqué à son tour comme le médiateur entre le sacrificateur et les dieux, comme celui qui rend ces derniers favorables. Divinité puissante et révérée, Brahmanaspati, de même que Soma, s'asseoit aux côtés d'Indra, prend part aux miracles qu'il opère, et voilà pourquoi le chantre védique lui attribue quelquefois les exploits dont le dieu suprême est le véritable auteur. » (A. MAURY.)

VIII. — Nous avons fait voir, au début de notre livre V, quelle place considérable tenait dans la conception des mythes les plus antiques de la religion primitive des Aryas, encore réunis sur les bords de l'Oxus, tous les phénomènes naturels éveillant dans l'esprit l'idée de lutte et de combat, principalement celui de la lutte du soleil contre les ténèbres et contre les nuages. Conformément aux anciennes croyances, cette lutte a une très-grande importance dans la mythologie védique. Indra, aidé des Marouts qui forment son armée, en est le grand combattant et le vainqueur, et son triomphe est célébré ou du moins rappelé dans presque tous les hymmes du Rig. Ses deux principaux adversaires sont Vrîtra « l'enveloppé, » et Ahi « le serpent, » deux personnifications fort claires du nuage orageux. C'est à eux que s'applique par excellence le nom d'Asouras, qui, nous l'a-

vons déjà vu, désignait primitivement la divinité; mais qui, ayant été adopté par le mazdéisme comme appellation de son bon principe, a été aussitôt affecté par les tribus du Septa-Sindhou, en esprit de haine religieuse, aux ennemis des dieux, aux esprits malfaisants et pervers, de même que le mazdéisme faisait ses démons des *dêvas* des Aryo-Indiens. Vrĭtra et Ahi sont, du reste, entourés d'une nombreuse cohorte d'auxiliaires du second ordre, qui les aident à combattre Indra et les Marouts; les principaux sont Çouschna, personnification de la sécheresse, qu'enfante le souffle embrasé qui s'élève parfois dans le flanc de la nue, puis les Daityas, les éclairs, qui semblent vouloir incendier la demeure d'Indra. Ces compagnons des Asouras sont réunis sous le nom de Sanakas, et plus souvent encore sous celui de de Dasyous, « ennemis, » les Aryas du Sapta-Sindhou se plaisant à les assimiler aux ennemis qui leur disputaient encore la possession des fertiles contrées qu'ils avaient envahies. Au-dessous d'eux, subordonnés à leur pouvoir, étaient encore les Râkchasas et les Bhoutas, génies méchants dont la peur peuplait les nuits, sortes de diables, de larves, de farfadets, avec lesquels le pâtre aryen confondait tout ce qu'il détestait ou tout ce qu'il craignait, l'animal immonde, la bête nocturne, l'ennemi caché et en embuscade, l'impie qui profanait le culte et se jouait du sacrifice. Le nom de Bhoutas était encore un nom de population ennemie, que les Aryas du pays des Sept-Rivières avaient transporté dans l'ordre surnaturel; c'était celui des tribus de race tibétaine, qu'ils haïssaient et méprisaient bien plus que les nations kouschites.

Les mythes relatifs à la lutte d'Indra et des Asouras ont pris des formes à la fois anthropomorphiques et naïves, où le naturalisme originaire s'efface beaucoup, du moins dans l'apparence extérieure. Voici la plus habituelle, que M. Maury a analysée avec sa sagacité habituelle.

« Les rayons du soleil semblent, au déclin du jour, aller s'enfoncer dans quelque obscur souterrain, ou, pour mieux dire, la nuit apparaît aux yeux de l'Arya comme une caverne dans laquelle ces rayons sont retenus. Qui peut dérober ainsi à l'homme ces feux bienfaisants dont est égayée, animée la nature? se dit le poëte vêdique; et il se répond: Sans doute, les génies malfaisants, ceux qui semblent avoir voué à la lumière une haine éternelle, les Asouras. Et les rayons solaires, sous l'empire de cette idée, ne sont bientôt plus pour lui les feux du ciel. Comme les bestiaux composaient toute la richesse de l'Arya, il transporta leur nom à tout ce qui fait son bonheur et lui procure un avantage. Les feux rougeâtres du soleil couchant, il les appelle des vaches, nom qu'il donne aussi au sacrifice, à la prière, à la terre, aux nuages, à la libation. Dès lors ce ne sont plus les rayons solaires que, dans la pensée de l'Arya, les Asouras ont cachés au fond de leur caverne, ce sont des vaches célestes qu'ils ont dérobées, vaches dont Indra est le pasteur et le maître (*gopati*). De là une légende dont les développements se sont continués bien après l'époque vêdique.

« L'Arya appelle le retour de cette clarté sublime dont la flamme du sacrifice lui fournit durant la nuit une image affaiblie. Le feu du foyer, c'est Agni. Et par une de ces métaphores dont la hardiesse nous surprend et répond peu à nos habitudes, une chienne divine est donnée pour campagne à Agni, c'est Saramâ, personnification de la voix de la prière. Cette chienne, dans la légende, va à la découverte des vaches que les Asouras ont dérobées. Le jour qui reparaît fournit la conclusion du récit; c'est pour l'Arya Indra en personne, accompagné des Marouts, qui vient briser la caverne. » (A. MAURY.)

IX. — La croyance à l'immortalité de l'âme était fermement ancrée dans l'esprit des Aryas du Sapta-Sindhou. De là le culte des ancêtres ou Pitris, placé au premier rang parmi les devoirs de chaque famille et que le brahmanisme a conservé. Le sacrifice aux ancêtres avait pour but de faciliter aux âmes des morts l'accès du ciel ; il les déifiait en quelque sorte. Si l'Arya négligeait d'accomplir ce sacrifice, il était considéré comme se rendant coupable d'un véritable parricide.

On chercherait vainement dans les Védas une trace de la doctrine de la transmigration des âmes, que nous verrons le brahmanisme établir plus tard et qui devint la croyance de tous les Indiens. Elle était alors absolument inconnue. « Les châtiments ne sont point annoncés aux méchants dans les premiers hymnes du Véda. Tout mort qui n'a pas mérité de prendre rang parmi les dieux, va simplement se réunir à la grande Aditi et retrouver son père et sa mère. Son corps retourne aux éléments ; mais son âme immortelle est protégée par Agni, qui lui forme un corps subtil, la place sur une espèce de chariot, à l'aide duquel elle s'élève dans les cieux. La partie de notre être qui va se fondre dans le sein de la nature, c'est l'esprit de vie, *djivâtma*, lequel s'aborbe dans l'âme suprême, *Paratmâma*. Aux derniers hymnes du Rig-Véda, se montrent les premiers linéaments du dogme de l'enfer. Le chantre s'adresse à Yama, roi des Pitris, personnification de la terre et de la mort. Ce Yama tient à la fois de l'Hadès ou Pluton et du Cronos des Grecs. Le premier de ces dieux n'est en effet qu'une personnification chthonienne de la terre considérée comme le grand réceptacle des morts. Tel est aussi parfois le caractère que prend Yama dans le Rig-Véda. Mais en même temps Yama règne sur les âmes dans un séjour de béatitude et de joie, dans un paradis que l'Arya des derniers âges védiques demande pour lui après

son trépas. Yama est le gardien des cadavres, dont Mrityou consume les chairs. » (A. MAURY.) La création de ce dernier personnage de Mrityou et son office spécial prouvent que la crémation des corps, adoptée plus tard par le brahmanisme, n'était pas en usage au temps où les Aryas habitaient dans le Sapta-Sindhou. Ils inhumaient purement et simplement leurs morts, comme l'attestent à la fois le Vendidad-Sadé mazdéen, couvrant cet usage d'imprécations, et le magnifique hymne des funérailles compris dans la collection du Rig.

La comparaison des traditions aryennes et iraniennes a conduit M. Roth à conjecturer, très-judicieusement, que le mythe d'Yama, tel qu'il apparaît dans le Rig-Vêda, avait succédé à une légende plus ancienne où Yama et Yamî son épouse étaient donnés comme le couple humain primordial. Yama est ainsi le premier qui ait payé tribut à la mort et qui se soit rendu au séjour des âmes, dont il est devenu le roi. Dans la légende vêdique habituelle, le premier homme, l'ancêtre commun de notre espèce, est Manou, « l'homme » par excellence, appelé aussi Ayou. Plus tard Ayou fut distingué de Manou, auquel on le donna pour petit-fils, en même temps qu'on nommait Pourouravas le père d'Ayou.

Les cérémonies du culte, la forme du sacrifice étaient restées exactement chez les Aryas du Sapta-Sindhou ce qu'elles étaient à une époque plus antique dans la Bactriane. Nous n'avons donc pas à revenir ici sur la description que nous en avons faite dans notre livre V.

CHAPITRE III

AGE ÉPIQUE.

(1500-1000 environ avant Jésus-Christ.)

Sources principales de ce chapitre :

Le *Rig-Véda*, traduction française de M. Langlois. — Th. Pavie, *Fragments du Mahabharata*. — Ph Ed. Foucaux, *Onze épisodes du Mahabharata*. — Hip. Fauche, *Traduction générale du Mahabharata*. — Le *Ramayana*, édité et traduit en italien par M. Gorresio, traduit en français par M. Hip. Fauche.

§ 1. — Entrée des Aryas dans le bassin du Gange. Guerre des dix rois.

I. — Nous avons suivi la marche envahissante des tribus aryennes depuis l'Indus jusqu'à la Sarasvati. Nous les avons vues, à la suite de luttes longues et acharnées contre les indigènes, les Dasyous, conquérir et occuper graduellement tout le territoire du Sapta-Sindhou. Là ne s'arrêta pas leur mouvement de migration vers l'Orient. Les fertiles régions arrosées par le Gange

et ses affluents attirèrent bien vite leur convoitise, comme plus heureuses encore que celle où coulaient les Sept Rivières. A une date que nous avons cru plus haut pouvoir fixer approximativement entre 1600 et 1500 avant Jésus-Christ, les Aryas franchirent la Sarasvati, qui avait quelque temps formé leur extrême barrière orientale. Bientôt le mouvement vers l'est gagna la masse des tribus, et au bout de quelques générations la grande majorité d'entre elles s'était précipitée comme un torrent irrésistible sur les provinces qui étaient destinées à devenir désormais le cœur de l'Inde aryenne, le centre de sa vie politique et religieuse.

Les souvenirs légendaires et poétiques des Indiens, formant un cycle de rhapsodies épiques qui s'est résumé principalement dans le Mahabharata, n'ont conservé aucune tradition sur la conquête même du bassin du Gange, sur la résistance que durent opposer les occupants antérieurs du sol, ni sur les batailles dans lesquelles les Aryas les vainquirent. Aux résultats de l'invasion, cependant, on peut reconnaître que la prise de possession du pays ne se fit pas là tout à fait de la même manière que dans le Sapta-Sindhou. Les indigènes kouschites n'opposèrent évidemment pas une résistance aussi redoutable; ils se laissèrent réduire plus facilement à l'état de servitude absolue. Aussi ne vit-on pas dans les contrées arrosées par le Gange, comme dans le pays des Sept Rivières, des nations kouschites admises tout entières dans les rangs des Aryas sur un pied de complète égalité avec les tribus réellement descendues de la Bactriane. Tel avait été, nous l'avons fait voir, le cas des Matsyas et des Yadavas, qui prirent part à l'irruption des nations aryennes vers l'orient.

En revanche, les souvenirs ne manquent pas au sujet des chocs souvent terribles des tribus aryennes les unes contre les autres pendant ce temps de la conquête du

bassin du Gange. Cette conquête fut, en effet, marquée par les chocs et les vastes remous de populations qui se produisent toujours dans les grandes migrations humaines. De même que plus tard dans celle des migrations de peuples que l'on connaît le mieux parce qu'elle est la plus voisine de nous, dans l'invasion du monde romain par les barbares, on vit les nations germaniques se disputer les territoires heureusement doués du ciel qui devenaient leur proie, se pousser, se heurter les unes contre les autres comme les flots d'un torrent dévastateur en même temps qu'ils inondaient l'empire; de même, la grande poussée des nations aryennes au delà de la Sarasvati montra plus d'une fois ces nations en lutte les unes contre les autres pour la possession des provinces conquises. Les tribus entrées les premières dans cette terre promise auraient voulu se contenter des demeures nouvelles qu'elles avaient envahies tout d'abord, et ne pas pousser plus loin les peines de la conquête. Mais l'ébranlement s'était communiqué de proche en proche à toute la masse des Aryas. On faisait des récits merveilleux des richesses des bords du Gange, et les nations situées le plus à l'ouest dans le Sapta-Sindhou voulaient en avoir leur part. Elles se précipitaient donc, elles aussi, dans la direction de la Sarasvati, et venaient presser de tout leur poids sur les nations orientales, qui commençaient sans doute par leur résister, mais qui étaient bientôt forcées de céder au nombre et de reprendre leur marche vers l'est sous la poussée des nations qui arrivaient derrière elles. Les choses se passèrent ainsi jusqu'à ce que les tribus aryennes les plus avancées fussent venues se heurter contre les montagnes qui séparent le bassin du Gange et du Brahmapoutra de l'Indo-Chine, et qu'en même temps toutes les tribus aryennes eurent trouvé place le long du cours du grand fleuve.

II. — Le choc le plus antique entre les tribus âryennes de l'ouest, avides de s'établir dans le bassin du Gange, et celles de l'est, déjà fixées au delà de la Sarasvati, dont le souvenir soit parvenu jusqu'à nous, est la guerre connue sous le nom de *Guerre des dix rois*, à l'occasion de laquelle ont été composés plusieurs hymnes des livres III et V du Rig-Vêda. Elle remonte tout à fait aux premiers temps de la conquête du nouveau territoire : car au moment où elle eut lieu, aucune tribu des Âryas ne s'était encore avancée au delà de la Yamouna.

Dix tribus établies jusqu'alors entre l'Iravati et la Vipaça, parmi lesquelles les Bharatas tenaient le premier rang et venaient ensuite les Matsyas, les Anous et les Drouhyous, s'étaient mises en marche vers l'est sous la conduite de leurs rois. Au milieu d'elles et aux côtés du roi des Bharatas, qui commandait à tous les autres, marchait comme sacrificateur et barde sacré le fameux Viçvamitra, de la famille des Kauçikas. Elles franchirent d'abord la Vipaça et la Çoutoudri, et l'hymne que Viçvamitra composa pour être chanté au passage de ces rivières a été conservé dans la collection du Rig. « Sœurs, « dit-il en s'adressant aux rivières, écoutez bien le « prêtre. Je viens à vous de loin sur un char léger. Cal« mez votre fougue ; donnez-moi un passage facile. Car, « ô rivières, la force de votre courant renverse nos « chars. » La Vipaça et la Çoutoudri lui répondent alors : « Prêtre, nous entendons tes paroles. Tu viens à « nous de loin sur un char léger. Nous te saluons comme « l'épouse respectueuse; nous te révérons, comme la « jeune fille révère un homme vénérable. » Le dialogue continue et le chantre sacré reprend : « Les Bharatas « ont demandé à te traverser, ô Çoutoudri ; accueille « aussi ma tribu, amie des vaches célestes et dirigée par « Indra. Suivez votre cours ordonné ; j'honore votre « bonté, rivières dignes de nos hommages..... Que les

« rênes de nos coursiers s'élèvent au-dessus de vos « ondes, ô rivières. Ne touchez pas à leurs jougs. Que « deux rivières aussi respectables que vous ne deviennent pour nous la cause d'aucun désastre; qu'elles « nous soient propices. »

La Çoutoudri passée, les dix nations confédérées, qui émigraient en masse avec leurs familles et leurs troupeaux, se portèrent sur la Sarasvati. Entre cette rivière et la Yamouna, sur un territoire nouvellement conquis, se trouvaient établis déjà les Tritsous, plus tard mieux connus sous le nom de Koçalas, alors la plus orientale de toutes les nations aryennes de l'Inde. Les Tritsous étaient gouvernés par le roi Soudas, fils de Divodasa et descendant de Pidjavana, de cette dynastie fameuse qui se prétendait d'origine solaire et établit plus tard sa capitale dans la ville d'Ayodhya. Il semble résulter des expressions de quelques hymnes du Rig-Vêda que Viçvamitra, désigné pour une semblable mission par son caractère sacré, fut d'abord envoyé en ambassade auprès de Soudas pour lui demander d'accorder un passage paisible sur les terres de son peuple aux dix rois et à leurs nations, qui tenteraient de s'étendre plus loin, vers le Gange. De plus, l'ambassadeur paraît avoir été d'abord favorablement reçu. Mais bientôt, rien ne nous apprend par quel motif, Soudas changea d'avis et résolut de disputer par la force des armes la route aux Bharatas et à leurs alliés.

Les dix nations ne s'arrêtèrent pas devant cette résolution. Elles franchirent la Sarasvati, et nous avons encore l'hymne de Viçvamitra au passage de la rivière qui les séparait de leurs ennemis. Il y invoque tous les dieux, particulièrement ceux dont le caractère est le plus guerrier, et aussi la rivière dont il s'agit de traverser les ondes. « Enfants du sacrifice, que les Marouts, guerriers « au char brillant, au glaive meurtrier, à la marche ra-

« pide, ainsi que la Sarasvati nous entendent! Que ces « dieux impétueux et dignes de nos hommages nous « accordent une opulence soutenue par une forte race!... « Indra, paraissant dans la plénitude de sa force, a rempli de sa grandeur le ciel et la terre. O toi, qui brises « les villes, qui donnes la mort à Vritra, qui renverses « les armées, rassemble et amène-nous une grande « quantité de vaches. »

Les Tritsous, de leur côté, ne demeuraient pas inactifs. Ils réunissaient tous leurs guerriers sous les armes et se préparaient à recevoir vigoureusement les envahisseurs. Leur sacrificateur et leur barde était Vasischta, non moins fameux que Viçvamitra comme chantre sacré, qui, dans les légendes postérieures sur les luttes entre les brahmanes et les kchatriyas, personnifie l'élément brahmanique pur. Au moment où les deux armées allaient en venir aux mains, Viçvamitra invoqua le secours d'Indra en faveur des dix nations dans un grand hymne qui a été préservé. « Arrivez, enfants de Kauçika, « hâtez-vous, et, dans l'espoir de l'opulence, donnez carrière au cheval de Soudas. Le roi des dieux a frappé « Vritra à l'orient, à l'occident, au nord. Que le sacrifice « ait lieu sur le noble foyer de terre. J'ai chanté Indra, « le Ciel et la Terre. L'œuvre sainte de Viçvamitra garde « la race des Bharatas... Que font tes vaches chez les « Kîkatas? Ils ne font point couler la libation; ils n'allument pas le feu sacré. Donne-nous le bien de l'impie; assure-nous la part du vil Nîtcha..... Que les deux « chevaux de notre char soient forts; que notre essieu « soit solide. Que le timon ne soit point brisé ni le joug « rompu. Qu'Indra nous préserve des chutes. O dieu « dont le char a des roues admirables, viens à notre secours. Indra, donne la force à nos corps; la force à ce « qui traîne notre char; la force et la vie à notre fils et « à notre petit-fils..... Bénédiction sur nos maisons! Le

« char est lancé. Bénédiction et salut ! O Indra, ô vaillant Maghavan, viens à notre secours, et sois aujourd'hui pour nous un auxiliaire puissant. Que l'homme « qui nous hait tombe par terre; que celui que nous « haïssons perde la vie..... Indra, les fils de Bharata ne « veulent pas de réconciliation avec leurs ennemis. Déjà « ils lancent leur cheval, aussi rapide que la roue; déjà, « pour le combat, ils tendent fortement la corde de leur « arc. »

III. — Malgré les prières de Viçvamitra, la fortune se déclara pour les Tritsous; les Bharatas et leurs alliés furent complétement défaits. Le roi Soudas se mit à leur poursuite, pénétra dans le pays qu'ils avaient voulu quitter pour former de nouveaux établissements et pilla leurs bourgades. Plusieurs hymnes de Vasischta, comprises dans le Rig, sont de véritables chants de victoire sur les événements de cette guerre. « Que les prêtres « blanchis par l'âge, » dit un de ces hymnes, composé bien évidemment après la bataille où les Tritsous avaient repoussé le choc des envahisseurs, « que les prêtres « blanchis par l'âge, ministres de l'œuvre sainte, prennent part à mes transports.... Ils ont, par leurs libations, attiré le terrible Indra. Ils l'ont éloigné de Paçya- « doumna, fils de Vayata. Indra, enivré de leur soma, « a préféré les enfants de Vasischta. C'est ainsi qu'Indra « jadis a heureusement, avec eux, traversé le Sindhou; « qu'avec eux il a donné la mort au Bhêda; qu'il a enfin, devant les dix rois, sauvé Soudas par la vertu de « vos rites..... Au milieu du combat livré par les dix « rois, Indra a entendu l'hymne de Vasischta. Il a ouvert le monde aux Tritsous. Quelques Bharatas avaient « déjà été brisés comme les bâtons qui servent à conduire les vaches. Vasischta s'est avancé, et aussitôt les « troupes des Tritsous se sont développées. » Un autre

chant célèbre les exploits et le butin de la campagne que Soudas fit à la suite de cette grande bataille sur les domaines des dix nations, et qu'il poussa jusqu'au delà de la Parouschni ou Iravati. Nous y apprenons les noms de plusieurs des rois qui avaient pris part à la guerre du côté des confédérés. Ceux-ci sont, du reste, complétement assimilés aux Asouras que combat Indra; les allusions à la lutte cosmique et à la guerre de la veille s'enchevêtrent de la manière la plus curieuse. « Indra « a pour Soudas rendu guéables les eaux de la rivière « débordée. Dignement invoqué par Outchata, il s'est « déclaré l'ennemi du superbe Simyou, qui avait lancé « une imprécation contre les eaux. L'Yakchou Tourvasa « est venu comme les poissons attirés par l'appât; il a « voulu conquérir l'abondance. Les Bhrigous et les « Drouhyous se sont élancés à l'envi, mais dans le com- « bat Indra a fait triompher son ami..... Ils sont donc « venus comme à une conquête assurée et se sont em- « parés de la Parouschni. Mais Indra apparaît. En fa- « veur de Soudas, dans ce monde de Manou, il a vaincu « des ennemis remplis de jactance et entourés d'une « belle famille. Les Marouts allaient, tels que des gé- « nisses sans pasteur, éloignées du pâturage. Rassem- « blés autour d'un ami déclaré, les nourrissons de Prisni, « lancés par elle, se sont empressés, pareils à des cour- « siers bondissants. Tel que le prêtre qui pour le siége « du sacrifice coupe des tiges de gazon, le royal héros, « Indra, pour satisfaire à son désir de gloire, a immolé « sur les deux bords de la Parouschni vingt et un Asou- « ras, et a donné l'essor aux Marouts. C'est ainsi que le « dieu qui arme son bras de la foudre, a frappé le cé- « lèbre Kavatcha et le grand Drouhyou au milieu des « eaux... Indra a renversé toutes leurs enceintes. Il a « donné aux Tritsous la part des enfants d'Anou... Les « Anous et les Drouhyous, qui voulaient enlever les

« vaches célestes, ont péri, malgré leur vaillance, au « nombre de douze mille soixante-six. Telles sont les « prouesses d'Indra, dignes de tous nos éloges. Les Trit-« sous, auxiliaires d'Indra, sont lancés par lui comme « les ondes qui descendent de la montagne. Mais les vils « Asouras, tels que des marchands intéressés, ont aban-« donné à Soudas tous les biens qu'ils possédaient. Indra « poursuit sur la terre le superbe ennemi de son servi-« teur, l'impie qui ne le connaît pas et qui est avare « d'offrandes. Il écrase de sa colère leurs colères, et il « sait trouver le chemin de la maison d'un ami... Que « la Yamouna et les Tritsous révèrent Indra... O Indra, « tes bienfaits, tes dons, anciens et nouveaux, sont comme « les aurores : on ne saurait les compter. Tu as donné la « mort au superbe Dêvaka ; tu as renversé des grands, « tels que Sambara.....Voici de la part de Soudas, du petit-« fils de Dêvavan, deux cents vaches et deux cents chars « occupés par les femmes. O Agni, je veux faire honneur « au présent du Pidjavana ; et, en qualité de sacrifica-« teur, je chante et fais le tour de ton foyer. Soudas, le « fils de Pidjavana, m'a donné quatre chevaux au pied « solide, au corps élancé, aux marques heureuses, et « tout couverts d'or... Sa gloire remplit l'immensité du « ciel et de la terre. Ses bienfaits sont partagés entre les « plus dignes. Il est comme Indra célébré par les Sept « Fleuves. Il a, dans le combat, tué de sa main You-« dhyamadhi. »

IV. — Une circonstance nous frappe particulièrement dans les documents relatifs à cette Guerre des dix rois qui sont parvenus jusqu'à nous, et nous devons la noter ici en passant ; car nous aurons à revenir plus loin sur ses conséquences historiques. C'est que, dans les deux camps, chez les Bharatas et leurs alliés, aussi bien que chez les Tritsous, dans ces populations qui, bien évi-

demment, habitent le Sapta-Sindhou depuis assez longtemps, le sang aryen est loin de s'être conservé dans toute sa pureté, bien que la religion vêdique soit encore intacte. Tout indique chez les Aryas qui se combattent sur les bords de la Sarasvati de nombreux mélanges avec les habitants de race kouschite qu'ils ont trouvés établis avant eux dans le pays. Le sacerdoce même, dans un des camps, a laissé ses rangs s'ouvrir aux hommes de la race brune; le barde religieux, le sacrificateur des Bharatas, se proclame lui-même un kauçika et se vante de cette origine. Certaines des dix nations qui cherchent à envahir les pays de l'est sont — nous l'avons déjà dit — les Matsyas, par exemple, d'anciennes nations indigènes qui ont su éviter la servitude et se faire incorporer dans la famille aryenne en adoptant la religion vêdique. Au premier abord, on dirait que les Tritsous sont restés plus complétement Aryas, d'un sang plus pur que leurs adversaires; car rien n'indique qu'ils eussent déjà subi le mélange considérable de sang kouschite qui leur fit donner ensuite le nom de Koçalas; d'assez grandes vraisemblances porteraient même à croire que ce mélange n'eut lieu que dans le pays où ils s'établirent définitivevement plus tard, autour d'Ayodhya. Mais l'hymne de Viçvamitra, au moment de la bataille, nous fait voir combattant dans les rangs des Tritsous des peuplades indigènes, et non aryennes, sans doute soumises à leur roi, comme les Kîkatas et les Nîtchas; et ces tribus n'avaient même pas adopté la religion d'Indra; elles demeuraient attachées à leur vieux culte national; aussi le chantre les traite-t-il d'impies et d'ennemies des dieux.

§ 2. — Établissement des principales nations aryennes dans les plaines du Gange. — Fondation des deux grandes dynasties.

I. — Les Tritsous, dans la Guerre des dix rois, étaient parvenus à repousser l'effort des nations de l'occident du Sapta-Sindhou vers les heureuses provinces arrosées par le Gange et ses affluents, et à leur fermer la barrière qu'ils avaient eux-mêmes franchie, mais au delà de laquelle ils n'auraient pas voulu voir d'autres passer. Mais les digues que l'on prétend opposer aux grands mouvements de migration qui s'emparent des peuples à certaines heures de l'histoire finissent toujours par être impuissantes; après avoir résisté quelque temps, elles cèdent à la pression qui les ébranle. C'est ce qui arriva dans l'Inde entre les Tritsous et les nations aryennes situées plus à l'occident.

Les nations de l'ouest, une première fois repoussées dans la guerre à laquelle avait assisté Viçvamitra, revinrent à la charge, et cette fois avec succès. S'entraînant et se poussant les uns les autres, elles roulèrent en masse comme un fleuve impétueux au delà de la Sarasvati, poussant devant elles les Tritsous, qui leur avaient d'abord fait obstacle. Ce fut le moment solennel de la rupture des digues, qui se produit dans les invasions des peuples de même que dans les inondations des eaux, et l'occupation de tout le bassin du Gange par les Aryas dut se réaliser en peu d'années à la suite de cet événement.

C'est là une portion de l'histoire de l'Inde antique sur laquelle — par une circonstance vraiment faite pour étonner — nous n'avons aucun texte littéraire contem-

porain, aucun souvenir d'un caractère proprement historique, ni même aucune légende, toute fabuleuse qu'elle pût être. Mais ce qui est certain, c'est qu'au bout d'un temps que tout semble indiquer comme n'excédant pas beaucoup un siècle après la Guerre des dix rois, nous voyons la conquête des plaines du Gange accomplie, et la plupart des nations aryennes sorties du Sapta-Sindhou en possession déjà des territoires qu'elles ne devaient plus quitter. Les Matsyas se fixent alors entre la Sarasvati et la Yamouna supérieure, les Yadavas entre le cours inférieur de la Yamouna et les derniers contreforts des monts Vindhya. Le Douab ou « pays « des deux fleuves, » entre la Yamouna et le Gange, où nous avons trouvé les Tritsous au temps de la Guerre des dix rois, est devenu la résidence des Pantchalas. Sur le haut du Gange habitent les Bharatas, qui ont fixé leur capitale dans la ville d'Hastinapoura, non loin des lieux où s'élève aujourd'hui Delhi. A l'est de ceux-ci les Tritsous se sont arrêtés sur la Sarayou, dont ils occupent les deux rives jusqu'à son confluent avec le Gange ; leur capitale est la grande cité d'Ayodhya, et ils portent désormais le nom de Koçalas, qui paraît avoir été originairement celui de la contrée dont ils sont devenus maîtres. Les Kaçis, possesseurs de la ville de Varanasi (aujourd'hui Bénarès), habitent sur le Gange au sud des Koçalas. Plus à l'orient encore, nous voyons au nord du Gange les Vidêhas, dans les rangs desquels se sont fondus les anciens Ikchvakous, occupant le pays de Mithilâ, les Angas sur les deux rives du fleuve sacré, enfin les Magadhas au sud du Gange, dans la contrée à laquelle ils donnent leur nom. Partout l'ancienne population indigène a été réduite en servage par les nouveaux dominateurs.

II. — Les tribus aryennes, de simples peuplades

qu'elles étaient lorsqu'elles avaient descendu la vallée de la Koubha et franchi l'Indus, étaient devenues graduellement avec la suite des siècles des nations nombreuses, auxquelles il fallait désormais — comme on peut s'en convaincre en comparant avec la carte les indications que nous venons de donner — de vastes territoires. Elles avaient à leur tête des rois puissants et respectés, d'antiques dynasties dont l'origine se perdait dans la nuit des traditions mythologiques des premiers âges de la race, et qui prétendaient descendre des dieux. Ces dynasties s'étaient établies avec elles dans leurs nouvelles capitales et quelques-unes y prolongèrent leur existence fort tard. On comprend que nous ne saurions ici, à l'exemple de M. Lassen, rassembler tout ce que la tradition plus ou moins mythique des âges postérieurs raconte sur chacune d'elles. Pareil travail réclamerait trop d'espace sans conduire à des résultats d'un bien grand intérêt. Mais il est deux de ces dynasties sur lesquelles nous devons nous arrêter quelques instants, malgré le caractère fabuleux de la plupart des choses qu'en disent les traditions indiennes : car elles ont primé toutes les autres dans les temps antiques qui suivirent immédiatement la conquête du bassin du Gange, et elles jouent un rôle de premier ordre dans la légende poétique qui s'est formulée dans les deux fameuses épopées du Mahabharata et du Ramayana. Ce sont celles qu'on appelle spécialement les deux grandes dynasties de l'âge épique, la dynastie dite Solaire ou *Souryavança*, qui régnait sur les Tritsous ou Koçalas dans la ville d'Ayodhya, et la dynastie dite Lunaire, *Tchandravança* ou *Ailavança*, assise sur le trône d'Hastinapoura et dominant sur les Bharatas.

La dynastie d'Ayodhya prétendait descendre directement par les mâles de Manou, qu'elle faisait issu du dieu solaire Vivasvat ; de là le titre de dynastie solaire

qu'elle se donnait. Son existence, sa puissance à une époque très-reculée, la vénération religieuse qui l'entourait, sont des faits historiques d'une nature tout à fait positive. Mais en dehors de ces faits généraux, tous les récits de la tradition sur les rois primitifs du Koçala sont purement fabuleux. Nous avons deux généalogies de ces rois, auxquels l'imagination indienne s'est plue à attribuer des milliers et des milliers d'années; l'une est dans le Ramayana, l'autre dans le Vichnou-Pourana. Si quelques personnages sont communs aux deux documents, dans un aussi grand nombre de cas ils sont en complet désaccord, et les noms qu'ils renferment paraissent pour la plupart sans fondement réel, de simples produits de l'invention populaire. Suivant le Ramayana, il y aurait eu vingt et un rois d'Ayodhya entre Manou et le mythique Rama, incarnation de Vichnou, que célèbre ce poème; le Vichnou-Pourana compte, au contraire, dans le même intervalle soixante et un princes de la dynastie solaire; en outre il en admet cinquante-deux autres (en tout cent treize) depuis Rama jusqu'au temps du Bouddha. Il est vrai que dans cette liste de princes le Soudas de la Guerre des dix rois, que nous avons vu régner sur les Tritsous avant qu'ils ne fussent encore établis à Ayodhya, figure comme le cinquantième. Il faut en conclure que le peu de souvenirs positifs sur la filiation des radjas des Tritsous que contient cette généalogie, bien que tous localisés postérieurement dans la ville d'Ayodhya, ont trait aux temps anciens où la tribu habitait le Sapta-Sindhou, peut-être même encore la Bactriane, aussi bien qu'à l'époque où elle était devenue maîtresse du Koçala.

III. — La généalogie de la dynastie solaire des Bharatas, bien que le mythe y tienne aussi une place considérable, a cependant par certains côtés un carac-

tère plus historique et présente un intérêt plus sérieux. Comme celle de la dynastie solaire, elle se rattache au début même de l'humanité, au personnage de Manou; mais ce n'est pas par un fils que les rois des Bharatas prétendent descendre de lui, c'est par sa fille Ila, unie à Bouddha, fils du dieu de la lune. De cette union, suivant les récits du Mahabharata, naît Pourouravas, que nous avons vu figurer parmi les patriarches vénérés dans l'âge védique; il a pour fils Ayous, père de Nahouscha, de qui naît à son tour Yayati. Ce dernier a cinq fils; les quatre premiers sont Tourvasou, Drouhyou, Yadou et Anou, personnifications des quatre tribus des Tourvasas ou Yakchous, des Drouhyous, des Yadavas et des Anous, que nous avons vu figurer parmi les alliés des Bharatas dans la Guerre des dix rois; le cinquième, Pourou, personnifie la vieille tribu védique des Pauravas, peut-être identique aux Bharatas et en tous cas fondue de bonne heure avec eux. C'est de Pourou que descendent les rois de la dynastie lunaire, dont les épopées énumérèrent ensuite un certain nombre de générations, régnant dans le Sapta-Sindhou, à Pratischtana, ville dont on ignore la situation précise[1]. Nous ne savons quel degré de réalité historique présentent les noms de ces princes; mais les alliances que les poëmes leur attribuent sont tout à fait dignes de remarque. On les représente, en effet, comme contractant dans le cours de quelques générations des liens intimes avec presque toutes les nations aryennes de l'Inde, pour lesquelles les Bharatas deviennent ainsi comme un centre de confédération, rôle que nous leur avons vu jouer en effet parmi les peuplades de l'occi-

1. Nous ne pouvons admettre qu'il s'agisse ici de la Pratischtana qui fut fondée plus tard sur la Yamouna, plus à l'est qu'Hastinapoura.

dent du Sapta-Sindhou. Un des rois de la dynastie lunaire épouse même la fille de Takchaka, roi des Nagas, des serpents, c'est-à-dire des anciens Kouschites, fondateurs de la royauté de Takchaçila dans le nord du Pantchanada.

Dix-sept générations après Pourou, la généalogie du Mahabharata, plus ancienne et d'un caractère moins purement mythologique que celle qui est fournie par le Vichnou-Pourana, place le roi Douschyanta, fondateur de la puissance réelle et territoriale des Bharatas, qui établit le premier son trône dans Hastinapoura. L'épopée lui donne pour épouse la fille du prêtre Viçvamitra, de celui qui remplissait en effet l'office de chantre religieux et de sacrificateur pour les Bharatas dans la Guerre des dix rois; c'est cette belle Çakountala, dont la touchante histoire fait le sujet d'un des plus célèbres épisodes du Mahabharata et du chef-d'œuvre de la poésie dramatique de l'Inde. La légende attribue le nom de Bharata au fils de Douschyanta et de Çakountala qui succède à son père, puis elle fait encore régner la lignée directe de la dynastie lunaire sur le trône d'Hastinapoura, pendant cinq générations suivant un passage du Mahabharata, pendant sept suivant un autre passage: car le poëme nous a conservé deux versions différentes à ce sujet.

IV. — Le règne du dernier de ces princes, Samvarana, est marqué, suivant la tradition épique, par de graves événements. Il épouse Tapati, fille du dieu solaire Vivasvat, et de cette union naît une nouvelle dynastie, à la fois lunaire et solaire, d'origine divine des deux côtés, dont le premier membre est Kourou, surnommé le Juste. Sous le règne de Samvarana, le royanme des Bharatas est ravagé par la peste et par la famine. Le roi des Pantchalas déclare la guerre au monarque d'Has-

tinapoura, envahit ses états avec une immense armée et le défait dans une bataille décisive. Samvarana, chassé momentanément de son trône, s'enfuit avec sa femme Tapati, ses enfants et quelques compagnons fidèles dans la direction de l'ouest, où il vit un certain temps, caché dans une hutte au milieu des forêts, non loin de l'Indus. Il revient ensuite de son exil et reprend sa couronne. C'est alors que Tapati lui donne pour fils Kourou, qui tient après lui le sceptre d'Hastinapoura et inaugure la dynastie des Kourous.

Le règne de Kourou ne constitue pas seulement dans la réalité historique, dont les traits principaux se discernent encore assez facilement à travers ce récit, l'avénement d'une dynastie nouvelle sur le trône d'Hastinapoura, mais aussi une invasion et une conquête étrangères, à peine dissimulées dans la légende épique. Kourou personnifie en effet une population originairement différente des Bharatas, les Kourous, qui a laissé son nom à la province qu'elle occupait avant de conquérir et de soumettre le royaume d'Hastinapoura, le Kouroukchêtra, « terre des Kourous, » entre la Drischadvati et la Yamouna. A dater des événements violents qui coïncident avec la fin de la lignée des rois d'origine purement lunaire, les Bharatas, qui primitivement avaient été appelés Pauravas, sont désignés le plus fréquemment par le nom de Kourous, d'après leurs nouveaux maîtres. Nous sommes ainsi conduits à reconnaître une valeur d'histoire positive à la première partie des récits légendaires relatifs au règne de Samvarana, c'est-à-dire à l'invasion du royaume des Bharatas, à la défaite et à l'expulsion de son souverain. Mais quelques générations après la conquête, une fusion s'opéra entre les conquérants et les vaincus, entre les Kourous et les Bharatas, qui étaient de même race. Sans que le souvenir de l'invasion se perdît entièrement, les Kourous tendirent

à légitimer leur domination en se rattachant à l'ancienne dynastie qu'ils avaient dépossédée ; c'est ainsi que se forma la légende du retour de Samravana et celle qui transformait Kourou en son fils. De la même façon, dans la Grèce héroïque, les Doriens, envahisseurs du Péloponnèse, prétendirent, au bout de quelque temps de domination, établir la légitimité de leur usurpation en racontant qu'ils étaient venus pour restaurer les Héraclides, légitimes héritiers du pays. Nous verrons le même fait se reproduire, toujours dans l'histoire épique du royaume d'Hastinapoura, pour la nouvelle dynastie des Pandavas.

Quoi qu'il en soit, tout semble indiquer les Kourous d'Hastinapoura comme ayant fondé la première grande puissance qui se soit élevée dans le bassin du Gange. Ils étaient de vrais maharadjas; leur suprématie plus ou moins directe s'étendait sur les Koçalas, les Angas, les Vidêhas et les Magadhas. Dans le pays de Magadha, la plus ancienne dynastie que l'on connaisse est un rameau des Kourous, implanté dans cette contrée et désigné dans l'histoire sous le nom de *Barhadratha*; son fondateur, Soudhanous, est donné comme le second fils de Kourou. Dans le royaume même d'Hastinapoura, les traditions de l'épopée comptent huit monarques de la dynastie des Kourous — dont les noms varient fort d'un texte à l'autre — entre le fondateur de la race et son dernier successeur direct, sous lequel arrivèrent les événements décisifs désignés par les Indiens sous le nom de la *Grande guerre*, qui font le sujet principal du Mahabharata.

§ 3. — Le Mahabharata.

I. — Le Mahabharata est l'épopée nationale de l'Inde brahmanique. On lui attribue un caractère sacré tel qu'on le regarde souvent comme un cinquième Véda, et que les plus grands avantages spirituels sont attachés à sa lecture, à sa connaissance profonde. Aussi lui attribue-t-on pour auteur Krischna-Dvaipayana, surnommé Véda-Vyasa, le mythique compilateur des Vêdas. Comme ce personnage est en même temps compté parmi les ancêtres des héros du poëme, les dévots hindous croient qu'il y chanta d'avance les exploits de ses petits-fils, dont il était instruit par une révélation prophétique. L'origine de l'épopée est donc donnée comme surnaturelle et presque divine.

En réalité le Mahabharata se compose avant tout de la réunion des rhapsodies traditionnelles dans lesquelles les Indiens des bords du Gange avaient conservé, sous une forme plus ou moins figurée, les souvenirs des événements de leur âge épique, principalement de ceux qui se rapportaient à la lutte des Kourous et des Pandavas pour la possession du trône d'Hastinapoura. Sur cet événement même, qui forme le sujet principal du poëme et autour duquel les autres traditions sont venues se grouper comme des épisodes, les rhapsodies compilées et cousues ensemble ne sont pas toutes de même origine; on peut y distinguer des fragments qui étaient originairement favorables à l'un ou à l'autre parti. C'est ainsi que le principal adversaire des Pandavas, appelé dans la plupart des morceaux, composés par des rhapsodes de ce camp, Douryodhana, « le méchant combat« tant, » est désigné sous le nom de Souyodhana, « le

« bon combattant, » dans quelques autres, émanés originairement de bardes du parti des Kourous.

La compilation des anciens chants épiques, dont quelques-uns devaient dater d'une époque très-voisine des événements, donna naissance à la première rédaction du Mahabharata qui — nous le savons par des témoignages positifs — se composait seulement de 8000 distiques et constituait bien évidemment une épopée toute héroïque. Mais dans l'état où nous le possédons, le poëme, démesurément allongé par des additions et des interpolations continuées sans cesse pendant plusieurs siècles, ne compte pas moins de 100,000 *çlokas* ou distiques. C'est une sorte de réceptacle confus de toutes les idées de la sagesse brahmanique à l'époque où la doctrine du vichnouisme y devint prédominante, par suite de la création de la légende du dieu Krischna et de l'établissement de son culte. Les anciens récits épiques y sont noyés sous une avalanche de réflexions religieuses, dogmatiques, morales, philosophiques, qui ont changé le caractère primitif du livre et lui donnent aux yeux des Hindous sa valeur sacrée; toute la mythologie, comme tous les dogmes du brahmanisme, y ont trouvé place. Des chants entiers ont été ajoutés, qui sont de vrais traités de philosophie religieuse — comme la Bhagavad-ghita, admirable de poésie d'ailleurs — et qui arrivent de la façon la plus inattendue au milieu des péripéties de l'histoire héroïque. De là résulte un chaos interminable, de la lecture la plus fastidieuse, où quelques épisodes seulement, de distance en distance, moins altérés que les autres, ont conservé leur ancien accent épique et consolent le lecteur de l'ennui du reste par de très-réelles beautés.

Le travail d'amplification et d'interpolation du Mahabharata, œuvre des docteurs du brahmanisme, a duré un certain nombre de siècles et s'est prolongé fort tard.

La rédaction définitive que nous en possédons ne peut pas avoir été arrêtée plus tôt que dans les alentours du début de l'ère chrétienne. C'est le jugement de tous les grands indianistes de notre temps, qui en trouvent la preuve dans la nature des idées religieuses et philosophiques qui y sont exprimées, surtout dans l'esprit de réaction et d'hostilité contre le bouddhisme, dont la plupart des additions dogmatiques faites aux anciennes rhapsodies portent l'empreinte. On y trouve d'ailleurs la mention de deux rois des *Yavanas*, dans lesquels il serait impossible de méconnaître deux princes des monarchies grecques qui se fondèrent dans l'Inde et dans les contrées voisines, à la suite de la conquête d'Alexandre. Le premier est en effet appelé Dattamitra, nom que l'on ne saurait manquer d'assimiler à celui de Démétrius, roi de l'Arachosie et du cours méridional de l'Indus entre 175 et 165 av. J.-C.; l'autre est nommé Bhagadatta, « donné de dieu, » traduction exacte du nom du fondateur du royaume grec de la Bactriane, en 256, Théodote. Nous avons un curieux témoignage grec d'une époque un peu antérieure à ces rois, relatif à quelques-uns des principaux épisodes du Mahabharata. Le rhéteur Dion Chrysostome[1] raconte, évidemment d'après Mégasthène, ambassadeur des Séleucides à la cour des rois de Magadha, que les Indiens chantaient dans leur langue des fragments d'Homère et des Homérides, particulièrement la douleur de Priam, les lamentations d'Hécube et d'Andromaque, et le combat d'Achille et d'Hector. Il est bien évident qu'il ne peut pas être ici question d'une traduction sanscrite d'Homère, qui aurait réellement existé; la vanité des Grecs a dû l'imaginer en entendant chanter des fragments de l'épopée nationale qui se rapprochaient d'épisodes des poésies homériques,

1. T. II, p. 227, ed. Reiskc.

à la fois par la situation et par les sentiments. Et en effet nous retrouvons sans difficulté dans le Mahabharata les épisodes auxquels Mégasthène a voulu faire allusion et qu'il a cru tirés de l'*Iliade*; c'est la description du désespoir du roi Dhritaraschtra privé de ses fils, les lamentations des princesses Gandhari et Draupadi, réduites en esclavage, enfin le combat d'Ardjouna et de Douryodhana, l'Achille des Pandavas et l'Hector des Kourous.

II. — Nous n'avons à nous occuper ici que de ce qu'il peut y avoir d'historique dans la légende qui fait la base et le sujet principal de l'épopée du Mahabharata. Nous laisserons donc de côté tous les épisodes qui sont venus se greffer sur ce fond premier, tous les développements mythologiques, dogmatiques et moraux sous lesquels est le plus souvent noyé le récit héroïque. Ceci écarté, et c'est de beaucoup la plus grande partie du poëme, nous allons nous efforcer d'analyser brièvement la légende fondamentale des Kourous et des Pandavas, telle qu'elle est exposée dans l'épopée, canevas premier sur lequel ont été ajoutées tant de broderies.

Çantanou est le neuvième roi de la famille des Kourous. Ils a trois fils, Vitchitravirya, Bhischma et Krischna Dvaipayana, le fameux Vêda-Vyasa. Vitchitravirya étant mort jeune et sans fils, sa veuve, la belle Ambalika, se voit obligée, d'après les lois de Manou, d'épouser son beau-frère Vyasa, qui lui donne trois fils, l'infirme Dhritaraschtra, aveugle de naissance, Pandou et Vidoura. Cependant le roi Çantanou meurt et son fils Bhischma lui succède. Les trois enfants de Vyasa et d'Ambalika sont élevés à la cour de leur oncle et manifestent bientôt des qualités supérieures, mais fort différentes; Dhritaraschtra acquiert une force prodigieuse, Pandou devient le premier des hommes dans l'art de tirer de l'arc, et Vidoura savant dans les lois. Quand ils sont en

âge de se marier, l'aîné épouse la fille du roi Soubala, Gandhari; Pandou est choisi par la princesse Pritha, nommée aussi Kounti, et achète en même temps la main d'une autre femme, Madri; Vidoura se marie avec une fille de la domesticité du roi Dêvaka, souverain des Yadavas.

Au bout d'un certain temps, la reine Gandhari met au monde une masse informe qui participe à la fois de la nature de la pierre et de celle de la chair. Vyasa, par un procédé magique que lui ont révélé ses méditations sur les choses saintes, anime cette masse et en tire cent fils, dont l'aîné est celui que la suite du poëme désignera par le nom de Douryodhana, « le méchant guerrier. » Pendant ce temps Kounti n'a aucun enfant de Pandou, ce prince étant sous le coup d'une malédiction céleste pour avoir tué un brahmane par accident. En expiation de ce malheur involontaire, il est obligé de prendre avec ses deux femmes le chemin des solitudes de l'Himalaya. Kounti, cependant, se tire d'affaire, et dégage son mari de la perspective des peines qui attendent après la mort celui qui n'aura pas eu d'enfants, au moyen d'une formule sacrée ou *mantra*, qui lui a été donnée par le dieu Vivasvat et dont la récitation suffit pour appeler auprès d'elle celui des dieux qu'elle veut. C'est ainsi qu'elle met au monde trois fils, tous enfants de dieux. De Dharma, dieu de la justice, elle a Youdhischtira, le prince de la loi; d'Indra, le maître du ciel, Ardjouna, le premier des héros; enfin de Vayou, le dieu du vent, Bhimasêna, le fort des forts. Pandou prie alors Kounti de communiquer la formule du mantra merveilleux à Madri, son autre femme. Celle-ci fait venir auprès d'elle les Açvins, les plus beaux des dieux, et de cette union naissent deux fils, Nakoula et Sahadêva.

Laissant ainsi derrière lui une nombreuse postérité pour continuer sa famille, Pandou meurt après avoir

rempli de cette façon son devoir à l'égard de ses ancêtres. Son trépas arrive peu de temps après la naissance du cinquième de ses fils putatifs, et Madri, l'épouse qu'il préférait, monte courageusement sur son bûcher. Quant aux enfants, désormais désignés sous le nom de Pandavas, « fils de Pandou, » ils restent avec Kounti jusqu'au jour où quelques-uns des saints anachorètes qui habitaient les bois dans lesquels ils étaient nés, les conduisent à la ville d'Hastinapoura, auprès de leur oncle Dhritaraschtra, devenu roi pendant cet intervalle. Ils y sont reçus à bras ouverts, et on leur donne pour précepteur le brahmane Drona, aussi profond dans la science des Vêdas qu'expert dans l'art de la guerre. Sous un tel maître, les jeunes Pandavas font des progrès rapides et révèlent les plus brillantes qualités; ils apprennent à manier les armes et à connaître les livres sacrés; leur mérite, leurs vertus, leur générosité leur attirent de toutes parts des témoignages de respect et d'amour.

III. — Mais ces succès, cette popularité naissante irritent leurs cousins, les Kourous, les fils du roi Dhritaraschtra. L'envie leur vient au cœur et ils décident la perte des Pandavas. Grâce à la faiblesse du monarque aveugle, ils réussissent aisément dans leurs noirs projets.

En effet, le roi qui, peu avant, enthousiasmé par les hauts faits de ses neveux, avait décidé que l'aîné, Youdhischtira, lui succéderait sur le trône et en avait déjà fait son lieutenant, *youvaradja*, excité maintenant par les calomnies de son fils Douryodhana, prend de l'ombrage et conçoit pour ses protégés une aversion telle qu'il prend la résolution de les envoyer en exil. Les Pandavas résistent d'abord à ses ordres; mais il leur faut enfin céder, et ils partent pour une ville éloignée, située sur les bords du Gange. La haine de Douryodhana les

y a déjà précédés. Par les ordres de ce prince méchant et traître, une maison a été construite pour eux en matériaux particulièrement inflammables, et un des affidés de Douryodhana est chargé d'y mettre le feu quand les Pandavas seront plongés dans le sommeil. Heureusement Vidoura, qui accompagne ses neveux, découvre le complot, et c'est l'exécuteur de la trahison qui tombe lui-même dans le piége qu'il a préparé.

Les Pandavas s'éloignent en hâte de ce lieu, passent le fleuve et se dirigent vers le midi. Là ils entrent dans une vaste forêt, qu'habite un géant anthropophage de la race des Rakchasas, nommé Hidhimba. Celui-ci voit les Pandavas ; il est pris d'une ardente envie de les manger, et il envoie vers eux sa sœur pour les attirer dans sa demeure. Mais à peine la jeune ogresse a-t-elle vu Bhima faisant la garde auprès de sa mère et de ses frères endormis, qu'elle s'éprend pour lui d'une violente passion, elle lui avoue alors dans quel but elle est venue, lui déclare son amour et lui propose de le protéger, lui et sa famille, contre la fureur de son frère s'il consent à l'épouser. Bhima refuse et attend de pied ferme l'ennemi, qui ne tarde pas à paraître. Il tue le géant et veut aussi tuer sa sœur. Mais celle-ci se réfugie auprès de Kounti, dont elle gagne le cœur par le franc et naïf aveu de son amour pour Bhima. On finit par lui permettre de rester avec l'homme choisi par son cœur jusqu'à ce qu'elle en ait un fils.

Les Pandavas repartent bientôt de ce lieu pour reprendre leur vie errante et aventureuse de chasseurs et de guerriers. Un jour, ils arrivent dans une ville que le poëme ne nomme pas, mais qu'il qualifie d'agréable, *ramaniya*. Ils y reçoivent l'hospitalité d'un brahmane, qu'ils édifient par leur vie austère, par leurs vertus, et surtout par leur science des choses divines. La ville et ses environs sont en proie à la tyrannie et à la cruauté

d'un affreux géant, nommé Baka. Chaque jour il faut lui apporter une grande mesure de riz, deux buffles et un homme, et le tout est dévoré en un clin d'œil. On tire au sort les victimes qui devront être offertes à la voracité de ce monstre anthropophage. Un jour, c'est le brahmane, hôte des Pandavas, qui se trouve désigné. Bhima prend sa place, engage le combat avec le géant au lieu de se laisser dévorer par lui, parvient à le tuer et rentre dans la ville aux acclamations de tout le peuple qu'il vient de délivrer.

Sur ces entrefaites, le bruit se répand dans toute l'Inde que la fille de Droupada, roi des Pantchalas, la belle Draupadi, « aux formes divines, au visage éblouissant « comme l'éclair dans la sombre nuée, » a l'intention fermement arrêtée de choisir elle-même son époux. De toutes les parties de l'Aryâvarta, les prétendants affluent à la cour du père de cette merveille de beauté, où doit avoir lieu un concours dont la main de Draupadi sera le prix. Les Pandavas s'y rendent, vêtus du costume des brahmanes. L'épreuve principale consiste à tendre un arc gigantesque et à frapper le but de sa flèche. Tous les princes rassemblés l'essayent l'un après l'autre et y échouent. Ardjouna, le second des fils de Pandou, réussit presque sans peine à faire ce dont les autres ont été incapables. Ce succès exaspère les rois vaincus, d'autant plus qu'ils le croient remporté par un brahmane. Leur amour-propre de guerriers est blessé d'avoir été surpassés en force et en adresse par un homme de paix. Ils font une violente querelle à Droupada et lui reprochent d'avoir agi déloyalement, en admettant au concours d'autres hommes que les kchatriyas ou guerriers. Ils vont jusqu'à vouloir le tuer ou le détrôner. Droupada se réfugie auprès des Pandavas, et ceux-ci, assistés d'un ami nouvellement acquis, Krischna, roi des Yadavas, — qui, nous l'avons vu plus haut, revendiquaient une pa-

renté originaire avec les Bharatas, — repoussent les assaillants. Le roi des Pantchalas, sauvé par les fils de Pandou, et désireux de trouver parmi eux un gendre, leur demande quel est celui d'entre eux qu'ils désigneront pour recevoir la main de Draupadi.

Mais ici l'amour est au moment de faire naître la discorde et l'inimitié entre les frères. La beauté de Draupadi a éveillé la même irrésistible passion dans le cœur des cinq Pandavas. Aucun ne veut la céder à l'autre. Un combat à mort va s'engager entre eux, quand une révélation divine leur apprend qu'elle doit devenir la femme des cinq frères en même temps, et que la chose a été ainsi antérieurement décidée par un dieu. Draupadi, en effet, dans une vie antérieure, a été la fille d'un Rischi, d'un des patriarches de la religion védique ; ne pouvant trouver de mari malgré sa beauté et ses vertus, elle a eu recours à d'austères dévotions qui ont touché le cœur du dieu Çiva, et celui-ci lui a promis alors de lui accorder ce qu'elle demanderait pour sa vie à venir. Son souhait a été d'avoir un mari parfait ; mais elle a mis tant de trouble et de précipitation à l'exprimer, qu'elle l'a répété cinq fois de suite, et le dieu a décidé que dans sa nouvelle existence elle aurait en même temps cinq maris, ce qui s'accomplit par son mariage commun avec tous les Pandavas.

IV. — Une semblable union change complétement la situation des fils de Pandou, en leur assurant l'amitié et l'alliance inébranlable de deux rois puissants, Krischna et Droupada. Les Kourous en conçoivent une vive inquiétude ; ils tiennent conseil, et Douryodhana fait tout ce qu'il peut pour décider Dhritaraschtra à faire la guerre à ses neveux et à leurs alliés. Mais le roi aveugle ne peut s'y résoudre ; au contraire, il reconnaît spontanément qu'il est juste que les fils de son frère partagent l'empire

avec ses propres fils. En conséquence, il leur députe le sage et conciliant Vidoura pour leur faire connaître ses intentions et les inviter à revenir auprès de lui dans Hastinapoura.

Les Pandavas, toujours bons et disposés à pardonner le mal qu'on leur a fait, acceptent l'invitation de leur oncle et se rendent à sa cour avec leur ami Krischna. Dhritaraschtra les accueille avec toute faveur et leur assigne dans la partie ouest de son royaume, pour s'y former un domaine indépendant, une vaste forêt située sur les bords de la Yamouna. Cette forêt était jusqu'alors consacrée à Çiva, le dieu des vieilles populations antéaryennes; les fils de Pandou en purifient le sol, et ils y fondent une ville qu'ils consacrent au grand dieu des Âryas, à Indra, roi du ciel. Aussi la nomment-ils Indraprastha; c'est maintenant Delhi. Elle s'agrandit et se peuple avec une étonnante rapidité. La renommée des fondateurs fait affluer dans cette nouvelle ville des hommes de toutes les castes, brahmanes, marchands, artisans et guerriers.

Les Pandavas vivent quelques années heureux et respectés dans l'état qu'ils viennent de fonder. Mais la jalousie amoureuse vient rompre pour un temps cette belle union, et les cinq frères se prennent de querelle au sujet de leur femme. Pour rétablir enfin la paix, Ardjouna se condamne lui-même à un exil de douze ans. Il en passe une partie dans les bois à mener la vie d'ascète solitaire, puis il va terminer le temps de sa pénitence chez Krischna, dans le pays des Yadavas. La belle Soubhadra, sœur de Krischna, excite son amour et en même temps s'éprend de lui; ne pouvant l'obtenir autrement, il l'enlève. Mais bientôt il revient avec elle auprès de son ami, qui lui pardonne, et il reste chez Krischna jusqu'au moment où il lui est permis de retourner à Indraprastha.

V. — Cependant la puissance politique des Pandavas et de leur nouveau royaume n'a fait que grandir; ils exercent une suprématie réelle sur toute la contrée gangétique. L'aîné des frères, Youdhischtira, désireux de donner par un acte solennel la mesure de sa puissance, a pris la résolution de célébrer le grand sacrifice royal, *radjasouya*, et d'établir par là d'une manière définitive, avec la sanction de la religion, la suzeraineté que quelques rois lui contestent encore et que d'autres voudraient secouer. Le roi du Magadha se montre surtout le plus récalcitrant. Youdhischtira profite de la présence de Krischna, qui est venu accompagner Ardjouna au retour de son exil volontaire, pour consulter ce héros accompli et lui demander son assistance en cas de guerre. Krischna essaye de détourner le chef des Pandavas de ce dernier parti, mais voyant qu'il ne parviendra pas à le faire renoncer à son projet de célébrer le sacrifice royal et sachant en même temps le roi du Magadha trop puissant pour être vaincu facilement en bataille rangée, il s'offre à aller dans sa capitale, avec Bhima et Ardjouna, provoquer ce prince à un combat singulier.

Les trois héros prennent le costume de brahmanes et se présentent sous ce déguisement à la cour de Djarasandha, le souverain du Magadha. Krischna lui dit que ses deux compagnons ont fait le vœu de ne parler au roi que la nuit, et dans un endroit secret. Djarasandha ne devine pas le piége et se rend à l'entrevue nocturne. Là Krischna prend la parole avec menace. Il reproche au monarque sa cruauté, ses abus de pouvoir, sa conduite envers plusieurs rois qu'il détient injustement prisonniers et qu'il veut immoler à Çiva. Il lui donne à opter entre la délivrance de ces rois et un duel immédiat. Djarasandha choisit la lutte et Bhima est désigné comme son adversaire. Mais les deux champions sont

dignes l'un de l'autre et leur lutte se prolonge pendant treize jours. C'est seulement le quatorzième que Bhima, profitant d'un moment de fatigue de son adversaire, le terrasse et lui brise l'épine dorsale, siége de la vie dans les idées des Indiens. Les rois captifs sont délivrés et deviennent autant de fidèles vassaux de Youdhischtira.

L'époque fixée pour le sacrifice solennel arrive; tous les rois que les Pandavas y ont convoqués comme suzerains s'y rendent docilement, déguisant de leur mieux la fureur qui les dévore. Mais leur colère éclate quand ils voient Youdhischtira donner le pas sur eux tous à Krischna, auquel il doit tant. Le roi Çiçoupala, plus emporté que les autres, insulte et provoque Krischna, qui l'étend raide mort d'un coup de son disque (*tchakra*). Cet acte d'énergie impose à la foule des princes. Chacun d'eux s'acquitte sans plus oser murmurer de l'office qui lui est assigné dans la cérémonie du sacrifice, qui s'achève heureusement sous la protection de Krischna, malgré les pensées de la plupart des assistants. C'est ainsi que Youdhischtira devient légalement *samrât* ou roi suzerain.

VI. — Cependant Douryodhana, toujours rongé de haine et de jalousie, ne peut s'habituer à l'idée des succès et de la puissance de ses cousins. Il passe son temps à méditer des moyens de les perdre. Après y avoir bien réfléchi, les piéges du jeu lui paraissent ceux qui pourront le mieux le conduire à son but. Dhritaraschtra, toujours faible devant les suggestions de son fils, invite les Pandavas à venir lui rendre visite à Hastinapoura. Ils écoutent l'appel de leur oncle, mais ce voyage devient pour eux la cause de tous les désastres que pouvaient souhaiter leurs plus cruels ennemis. Youdhischtira perd au jeu, non-seulement ses trésors et son armée, mais encore la liberté de ses frères, la sienne propre et la

possession de Draupadi, leur commune épouse. Réduite à la condition d'esclave, cette malheureuse reine est en butte aux outrages publics d'un des frères de Douryodhana. Dhritaraschtra laisse tout faire sous ses yeux sans s'y opposer; mais des présages funestes le rappellent à d'autres sentiments. Il fait cesser le scandale, et pour réparer ses torts envers Draupadi, il promet de lui accorder telle faveur qu'elle demandera; c'est la liberté de ses maris qu'elle réclame aussitôt.

Voilà donc les Pandavas délivrés. Ils retournent en hâte dans leur royaume. Mais bientôt une nouvelle invitation de leur oncle les appelle encore à Hastinapoura. Ils commettent l'insigne imprudence d'y retourner et ils tombent une seconde fois dans les mêmes piéges, tendus par les Kourous. Youdhischtira joue et perd de nouveau. Il se trouve encore, lui et ses frères, à la discrétion de Douryodhana, qui leur impose d'aller vivre treize ans en exil, sous la condition d'en passer douze au fond des forêts et de demeurer la treizième dans un lieu habité sans y être reconnus. Si cette dernière condition est remplie, et les Kourous se promettent bien d'en rendre l'accomplissement impossible, les Pandavas pourront rentrer dans leurs foyers et reprendre le gouvernement de leur royaume.

Les cinq frères, ainsi condamnés à un nouvel exil, reprennent le costume des ascètes, et s'éloignant d'Hastinapoura, ils marchent trois jours et trois nuits sous la conduite de leur *pourohita* ou prêtre domestique. Ils arrivent alors dans une vaste et épaisse forêt, qui s'étend vers la Saravasti, près de l'endroit où ses eaux vont se perdre dans les sables du désert. Cette forêt était infestée par un génie malfaisant, qui tourmentait les anachorètes et les bergers de la contrée. Bhima le combat et le tue, gagnant par cette action les bénédictions de tous ceux auxquels il a rendu le repos. Mais la vie des Pandavas

dans leur retraite de la forêt est loin d'être paisible. Ils souffrent de la misère et de la faim; les Kourous et les princes leurs alliés les traquent comme des bêtes fauves, surtout la dernière année de leur séjour, la douzième, sans doute pour les empêcher de gagner un lieu où ils puissent vivre inconnus le temps nécessaire pour être rétablis sur le trône.

Mais un dieu veille sur les Pandavas; c'est Dharma, le père de Youdhischtira. Il leur apparaît à la fin de la douzième année de leur exil, et leur promet de les faire vivre les derniers temps de leur pénitence parfaitement inconnus dans la ville du roi des Matsyas, Virâta, leur ami de longue date. Craignant d'attirer les regards en demeurant ensemble, les cinq frères se séparent et gagnent isolément les rives de la Yamouna, sur laquelle est assise la ville qui va devenir leur retraite. Ils se présentent l'un après l'autre devant le roi, sous des noms supposés, en demandant un emploi. Youdhischtira, qui s'est donné pour brahmane, est pris par le roi qui le garde auprès de lui comme *pourohita*; Bhima entre dans les cuisines du palais; Nakoula est nommé aux écuries; Sahadêva reçoit l'inspection des troupeaux; enfin Ardjouna, qu'une malédiction antérieure, adoucie par Indra, condamne à passer sans honneurs chaque treizième année, est admis comme eunuque dans le gynécée.

A peu de temps de là, les Kourous envahissent le pays des Matsyas et y portent partout le ravage. Les Pandavas se distinguent dans la défense du pays. Mais tandis que Virâta poursuit une troupe d'ennemis vaincus, une autre armée marche droit à la capitale des Matsyas. Outtara, fils du roi, rassemble ce qu'il peut trouver encore de soldats et court sus aux Kourous, en emmenant Ardjouna comme cocher. Les envahisseurs combattent vigoureusement et les Matsyas vont être mis en fuite. Mais Ardjouna a revêtu secrètement ses armes d'or, qu'il

avait cachées; au moment où l'armée des Kourous paraît assurée de la victoire, il se présente seul devant elle, brandissant son arc, que nul autre ne peut manier, et son aspect est si terrible qu'il les met tous en déroute. Après cet exploit, qui sauve le pays de ses hôtes, Ardjouna rentre modestement dans son rôle d'écuyer et laisse Outtara jouir de la gloire du triomphe.

Un jour Youdhischtira, jouant aux échecs avec le roi Virata dont il est devenu le commensal constant, lui dit que la victoire n'a pas été remportée par le prince royal, mais par son écuyer. Le roi, furieux, le traite de menteur et le blesse au visage. Mais Outtara, survenant après, déclare à son père que le brahmane a dit vrai, que ce n'est pas lui qui a mis en fuite les ennemis, mais quelque fils de dieu, qui viendra bientôt, dit-il, se manifester comme tel à tous les regards. C'est en effet ce qui ne tarde pas à arriver. La dernière année d'exil imposée aux Pandavas est terminée; ils peuvent se faire connaître. Revêtus d'ornements royaux, ils entrent dans la grande salle du palais de Virata et s'asseoient sur les sièges réservés aux hôtes princiers. Etonné de voir prendre cette attitude à des hommes qui depuis un an vivent dans sa domesticité, le roi leur demande en vertu de quel droit ils ont l'audace de se conduire ainsi. Ardjouna répond au nom de tous et fait enfin reconnaître de Virata ses vieux alliés les Pandavas. Séance tenante, le roi des Matsyas offre à Ardjouna la main de sa fille et remet à Youdhischtira, en attendant qu'il rentre en possession de son propre empire, les rênes du sien, avec liberté entière de disposer de ses trésors, de ses armées et de sa personne comme bon lui semblera.

VII. — Les Pandavas, au terme de leur exil, se trouvent ainsi en mesure d'engager avec de grandes chances de succès la lutte contre leurs perfides cousins. Tous les

rois amis de Virata, réunis à sa cour pour le mariage de sa fille avec Ardjouna, opinent pour la guerre immédiate; Krischna seul est plus réservé : il est d'avis que l'on sonde d'abord les sentiments des Kourous et que l'on évite autant qu'on le pourra les malheurs d'un conflit à main armée. Mais les rois assemblés ne l'écoutent pas et la guerre est votée d'enthousiasme. Krischna, ne voulant pas céder à cet entraînement, se retire chez lui, assurant cependant les Pandavas que si Douryodhana, régulièrement sommé, pousse l'arrogance et la folie jusqu'à se refuser à faire droit à leurs justes réclamations, il se mettra, lui et les siens, au service de leur cause aussitôt qu'il en sera requis.

Les Kourous apprennent promptement ce qui se passe à la cour du roi des Matsyas, et se hâtent de se mettre sur leurs gardes. Un mouvement extraordinaire se produit dans tous les pays arrosés par le Gange et ses affluents; partout on fait des armements, partout des troupes se rendent aux lieux de rassemblement fixés par leurs chefs, partout les esprits ne respirent que la guerre. Cependant Droupada, roi des Pantchalas et beau-père commun des cinq Pandavas, se conformant aux conseils de Krischna, envoie son brahmane domestique auprès de Douryodhana et de ses frères pour leur faire connaître la demande des fils de Pandou réclamant leur trône. Il revient insulté et sans rapporter de réponse. Mais Dhritaraschtra, plus disposé à la justice que ses fils et désirant s'entendre avec ses neveux, leur expédie son écuyer Sandjaya. Ce messager s'entretient longuement avec Youdhischtira et s'en retourne avec l'assurance que les Pandavas garderont la paix si les Kourous consentent à les mettre en possession de cinq places de sûreté à leur choix. Mais les fils de Dhritaraschtra ne veulent pas consentir même à des conditions aussi modérées. En vain Krischna lui-même, qui a rejoint ses

amis et leur prodigue ses conseils, s'emploie-t-il encore en faveur de la paix; il revient d'Hastinapoura avec la nouvelle que l'irrésolution des Kourous au sujet de la demande de leurs cousins a fait désormais place à une volonté de guerre à outrance, et que déjà leurs armées sont en marche pour le champ de bataille choisi par les deux partis, le fameux Kouroukchêtra.

C'est là que s'engage la *Grande guerre*, dont les épisodes, racontés à la façon des combats d'Homère, remplissent une portion considérable du poëme. Ce n'est en réalité qu'une seule bataille qui dure dix-huit jours avec un acharnement sans cesse renaissant et qui ne se termine que par l'anéantissement des Kourous et de leurs alliés. Tous les peuples de l'Inde aryenne y prennent part. L'énumération des contingents des deux côtés est faite dans l'épopée à la façon homérique; c'est une partie qui a subi de nombreuses interpolations, et successivement on y a introduit tous les héros que célébrait la renommée populaire jusqu'au temps où la rédaction du Mahabharata fut définitivement arrêtée; aussi dans le texte actuel y voit-on figurer des rois grecs successeurs d'Alexandre. Mais ces interpolations postérieures sont assez faciles à discerner, et le fond même de l'énumération des peuples engagés dans la *Grande guerre* remonte bien évidemment à une très-haute antiquité. Tous les peuples de l'extrême est, voisins de l'embouchure du Gange, et tous ceux qui sont situés au nord de cette rivière, entre elle et la chaîne de l'Himalaya, forment les auxiliaires des Kourous; ce sont les Angas, les Bangas, les Koçalas, les Poundhras et les Vidêhas. Les Çourasêna se joignent à eux, et aussi quelques nations du Pantchanada. Les peuples qui défendent la cause des Pandavas sont ceux de l'ouest et du sud-ouest, jusqu'aux monts Vindhya et aussi ceux qui habitent la rive méridionale du Gange: Pantchalas, Mat-

syas, Yadavas, Tchêdis, Magadhas, Daçarnas, gens du pays de Kâçi.

La bataille est enfin terminée; les Pandavas et leurs alliés sont vainqueurs. Dhritaraschtra reçoit la terrible nouvelle de la mort de ses cent fils et des rois qui avaient pris les armes pour les défendre; il sort de sa ville avec son épouse Gandhari pour les ensevelir. A la lisière du Kouroukchêtra il rencontre les Pandavas revenant avec Krischna du champ de bataille, « le plus meurtrier qui « fût jamais. » Cette rencontre met le comble au désespoir du vieux roi, qui l'exhale en lamentations sur le trépas de ses fils. Quant à Gandhari, elle prononce les plus terribles imprécations contre Krischna, qui n'a pas empêché de mettre à mort les Kourous, quand, dit-elle, il eût pu le faire. Mais après ce premier moment de la colère et de la douleur passé, on se réconcilie de part et d'autre, et les Pandavas aident leur oncle à faire à ses fils de dignes funérailles.

VIII. — Les terribles événements qui se sont accomplis et qui ont coûté tant de larmes et de sang, ont rempli l'âme d'Youdhischtira de dégoût pour le pouvoir et ses splendeurs; il veut y renoncer, mais son aïeul Vyâsa l'en détourne en lui enseignant les devoirs sacrés des rois, auxquels ils n'ont pas le droit de se soustraire. Le fils de Pandou se rend enfin aux raisons du sage et fait son entrée dans la ville d'Hastinapoura, entouré de tous les siens, Dhritaraschtra en tête. Les brahmanes et le peuple l'accueillent avec enthousiasme. Désormais Youdhischtira n'a pas seulement retrouvé ses États; il est le souverain de toute la nation des Bharatas. Mais dans leur nouvelle élévation, ni lui ni ses frères n'oublient les préceptes de justice et de sagesse qui ont fait dans le passé le fondement de leur conduite. La piété filiale reste la première de leurs vertus; loin de négliger leur

vieil oncle, que par le fait ils ont détrôné, ils ne font rien sans le consulter et se montrent sans cesse empressés à remplir tous ses désirs.

Les frères de Youdhischtira concourent avec empressement, chacun selon ses aptitudes, à la splendeur de son règne, et la puissance des Pandavas arrive ainsi à ce degré suprême où le désir de célébrer le grand sacrifice du cheval, l'*açvamêdha*, n'est plus une ambition téméraire, mais un vœu légitime. D'ailleurs, Vyâsa, le génie tutélaire de leur famille, leur en donne le conseil, et pour qu'ils ne soient pas embarrassés des frais énormes qu'entraîne une telle cérémonie — frais que les rois tributaires sont hors d'état de payer, la *Grande guerre* ayant épuisé leurs épargnes,— il révèle à ses petits-fils l'existence d'un trésor royal enfoui dans l'Himalaya. Rien alors ne s'oppose plus à la célébration du sacrifice. Il consiste à lâcher un cheval et à le laisser aller en toute liberté où il veut, en ayant soin de le suivre. Tous les princes dont il foule les terres, — et l'art de l'homme qui le suit consiste à lui en faire toucher le plus grand nombre possible,—tous les princes sont obligés de se rendre auprès du maître du sacrifice pour reconnaître en lui leur suzerain. Enfin, le cheval revient au lieu d'où il est parti, et on l'immole solennellement en présence de tous les rois assemblés. Il monte au Soleil, ou plutôt il devient Soleil lui-même, et cette transfiguration est le symbole de la suprématie du monarque suzerain à l'égard de ses vassaux.

C'est Ardjouna qui suit le cheval de son frère. Il le promène au loin et vers tous les points de l'horizon; « il « fait, dit le poëte, le tour de la terre qui a pour ceinture l'Océan. » L'acte final s'accomplit dans la ville d'Hastinapoura, en présence de Krischna.

Le gloire des Pandavas, qui continuent la dynastie lunaire, est parvenue désormais à son plus haut point; aucune gloire terrestre ne peut la surpasser. C'est alors

que Dhritaraschtra, sentant approcher le terme de sa vie, prend la résolution d'en consacrer les derniers jours à la solitude et à la pénitence. Il se retire avec sa femme, avec la veuve de Pandou, Kounti, avec son frère Vitoura et son fidèle écuyer Sandjaya, dans un ermitage au milieu des bois, où il meurt bientôt par suite de l'incendie de la forêt.

Cependant, la malédiction prononcée par Gandhari, sur Krischna, doit avoir son effet fatal, comme toute malédiction, même injuste. Les Yadavas sont condamnés à se détruire eux-mêmes avec des massues, dans la trente-sixième année du règne d'Youdhischtira. Dans l'année marquée, quoiqu'on eût fait à l'avance pour faire disparaître du pays toutes les massues, l'événement se produit. Les Yadavas s'entretuent dans un festin avec des massues plus terribles que celles que l'on avait fait disparaître; elles semblent taillées de fer et de diamant, et pourtant ce n'est que de l'herbe ; mais la malédiction devait s'accomplir, fût-ce par un miracle. Krischna seul survit, mais ce n'est pas pour longtemps. Tandis que, couché au pied d'un arbre, il est tout entier aux tristes pensées que lui inspire cette catastrophe de son peuple, un chasseur le prend pour une antilope et le blesse mortellement.

Tel est sur ce point le récit de la dernière rédaction de l'épopée. Mais dans d'autres passages, on distingue les vestiges d'une version plus ancienne et plus historique, qui faisait détruire les Yadavas par une invasion des Abhiras ou pasteurs nomades de race kouschite qui habitaient vers les embouchures de l'Indus et la province de Souraschtra, et qui n'étaient pas encore à cette époque soumis aux Aryas. Les débris de la nation des Yadavas auraient trouvé, suivant ce récit, un refuge auprès des Pandavas, qui les établirent dans la partie occidentale de leurs États, autour d'Indraprastha.

Quoi qu'il en soit, la nouvelle de la destruction des Yadavas et de la mort de Krischna, qui prive les Pandavas de leur ami le plus fidèle, est pour Youdhischtira le signal de la retraite. Mettant à exécution un projet qu'il nourrissait depuis plusieurs années, il renonce au monde et dépose le fardeau de la royauté, suivi par ses frères. Les cinq Pandavas se donnent pour successeur le fils d'Ardjouna et de la fille du roi Virata. Ils font le sacrifice prescrit par les lois religieuses, prennent le costume des solitaires et s'en vont avec Draupadi par delà l'Himalaya, dans les plus hautes régions du nord, qu'ils ne quittent plus que pour monter encore plus haut, dans le ciel, où des siéges leur sont préparés à côté des dieux, des sages et des héros de la *Grande guerre*.

Parikchit, fils d'Ardjouna, continue la dynastie des Pandavas sur le trône d'Hastinapoura. Il règne soixante ans et finit par périr sous les embûches de Takchaka, le roi-serpent de Takchaçila. Son fils, Djanamêdjaya, le venge; il prend Takchaçila et y célèbre le grand sacrifice qui détruit les serpents. Autrement dit, il met fin dans cette ville au culte des anciens dieux anté-aryens, qui s'y était maintenu jusque-là, et il soumet à la suprématie des Aryas le peuple des serpents, des antiques possesseurs du sol, dont la religion ne se conserve plus désormais que dans le pays de Kaçmira, où elle sera trouvée encore intacte par les prédicateurs du bouddhisme. La royauté des Pandavas se continue encore pendant vingt-six générations après Djanamêdjaya.

§ 4. — Part de l'histoire dans la légende des Pandavas.

I. — La légende des Pandavas, telle qu'elle se trouve

dans l'épopée nationale, même en la réduisant comme nous venons de le faire, au squelette de ses parties essentielles et héroïques, même en la dégageant de toutes les additions religieuses et mystiques qui l'accompagnent, est pleine de fables ; le mythe et le roman y tiennent à la fois une grande place. Mais en même temps il est impossible d'y méconnaître un fondement historique, de se refuser à admettre que la *Grande guerre* des Kourous et des Pandavas, fait culminant autour duquel roule toute l'épopée, ne soit un événement positif et un événement qui a exercé une influence très-profonde sur les destinées du peuple aryen du bassin du Gange : car tous les grands cycles épiques des nations ont un point de départ dans la réalité, même quand ils prennent ensuite la tournure la plus fabuleuse, et se rattachent à un des événements les plus décisifs des premiers âges de la nation.

La guerre des Kourous et des Pandavas clot l'ère héroïque et troublée de la conquête des contrées gangétiques par les nations aryennes, inaugurée par la *Guerre des dix rois*. Après cette première lutte sur les bords de la Sarasvati, après les combats de la conquête elle-même et l'invasion des Kourous dans le pays des Bharatas, c'est le dernier des grands chocs de populations qui marquèrent cet âge de l'histoire indienne. Quand la sanglante mêlée s'est terminée dans le Kouroukchêtra, des changements considérables sur l'état antérieur peuvent être constatés dans les royaumes et les peuples des plaines qu'arrose le Gange. Ceux de l'est ne sont pas sensiblement modifiés ; mais il en est autrement sur le haut Gange et sur la Yamouna. Une nouvelle puissance, celle des Pandavas, s'est formée, tandis que celle des Kourous s'écroulait. Elle a pour siége encore la même capitale, Hastinapoura, mais elle est différente. Les États multipliés dans la partie orientale de l'Inde

gangétique, ceux des Kourous, des Pantchalas, des Matsyas, des Yadavas, se fondent en un seul, celui des Pandavas, qui étend pour quelque temps sa suprématie sur tout le bassin du fleuve sacré. Sans doute, les rois des peuples que nous venons de nommer figurent encore dans le Mahabharata, au milieu du récit du « sacrifice du cheval » célébré par Youdhischtira; mais en réalité ces peuples, à partir de la *Grande guerre*, disparaissent de la scène de l'histoire. Il n'y a plus dès lors, sur le haut Gange et la Yamouna, qu'une seule nation, formée par le mélange et la fusion des deux peuples qui antérieurement y tenaient le premier rang, les Pantchalas et les Kourous, successeurs des Bharatas ; de là la formule des antiques rituels pour la cérémonie de l'intronisation royale : « Voici votre roi, ô vous, Kourous! « ô vous, Pantchalas ! »

II. — Faut-il en conclure, avec un certain nombre d'érudits, que la *Grande guerre* n'est pas autre chose qu'une conquête du pays des Kourous par les Pantchalas, soutenus des Matsyas et des Yadavas ; que les Pandavas sont une famille de princes Pantchalas qui s'installe de vive force sur le trône d'Hastinapoura ? Nous ne le croyons pas. Ce serait en effet bien peu de chose pour les proportions gigantesques que toutes les traditions poétiques et populaires attribuent à la lutte engagée dans le Kouroukchêtra. Comme l'a très-bien vu M. Lassen, malgré les interpolations qui ont pu s'introduire dans l'énumération des combattants, cet ébranlement universel des nations aryennes de l'Inde, qui toutes envoient leurs armées prendre part à la bataille, n'est pas purement et simplement de la poésie, de la fable : « c'est de l'histoire ; » et réduire la *Grande guerre* aux simples données d'une querelle entre les Pantchalas et les Kourous ne donnerait plus de causes suffisantes à un pareil

choc des nations. Il faut nécessairement que la guerre des Kourous et des Pandavas ait été un événementd'un intérêt général pour les peuples de l'Aryavarta, et un des événements les plus capitaux de leur histoire primitive : car la tradition des Indiens la fait coïncider, comme nous le montrerons tout à l'heure, avec le renouvellement d'un des âges du monde, ce qu'elle n'eût certainement pas fait pour un événement de second ordre.

Dans la légende, d'ailleurs, les Pantchalas ne tiennent en aucune façon la première place ; leur rôle n'est pas plus important que celui des Matsyas, et il l'est sûrement beaucoup moins que celui des Yadavas, des compagnons de Krischna. Si ces trois peuples sont les intimes alliés des Pandavas; si, pour parler plus exactement, ils sont entièrement soumis à leur influence et entraînés par eux dans la lutte contre les Kourous, les Pandavas sont distincts d'eux tous. Ils ne sortent pas du milieu des Pantchalas ; ils viennent de plus loin dans l'ouest. Leur première station a lieu sur les bords de la Sarasvati. De là ils viennent sur la Yamouna et y fondent un empire rival de celui des Kourous, avant d'entreprendre de renverser celui d'Hastinapoura. Mais si cet empire exerce dès avant la *Grande guerre* la suzeraineté sur les Pantchalas, comme sur les Matsyas, les Yadavas, les Magadhas, il ne peut pas être confondu avec le royaume des Pantchalas ; il a une tout autre capitale, une ville que les Pandavas fondent pour en faire le siége de leur puissance, Indraprastha.

Presque tous les héros conquérants de ces vieilles légendes épiques sont des personnifications de tribus ou de peuples. De même que l'avénement de Kourou représentait l'introduction d'un nouvel élément de population dans le pays d'Hastinapoura, les cinq frères Pandavas sont les héros éponymes d'un peuple de Pan-

davas ou de Pandavyas qui se montra pour la première fois alors dans le bassin du Gange, arrivant de l'ouest, et qui fut le principal antagoniste des Kourous dans la *Grande guerre*. La plupart des nations aryennes, en émigrant vers l'ouest, avaient laissé derrière elles dans le Sapta-Sindhou, leur résidence antérieure, quelque tribu ou fraction de tribu, qui, conservant en ces lieux le nom de la nation, demeurait encore, au temps où les Grecs entrèrent en rapport avec cette contrée, comme un monument de son passage, un jalon de son itinéraire. Nous verrons ainsi plus loin que le fameux Porus, combattu par Alexandre, n'était autre que le chef d'une fraction des Pauravas demeurée en arrière dans le Pantchanada. De même, les géographes hellènes signalent sur l'Hydaspe (Vitastâ) un peuple de *Pandui*, débris attardé des Pandavas ou Pandavyas, qui attestait dans quelle partie du Sapta-Sindhou cette nation s'était d'abord arrêtée avant de prendre définitivement sa marche vers les pays du Gange. Les Pandavas sont d'ailleurs si bien un peuple qui vient se mêler aux Kourous en les conquérant, qu'à dater de la *Grande guerre* le nom le plus habituel de la nation qui habite la contrée autour d'Hastinapoura est Kourou-Pandavas, c'est-à-dire nation formée par la fusion des Kourous et des Pandavas.

III. — On peut remonter encore plus loin vers l'origine du peuple des Pandavas, et, comme l'a déjà fait l'illustre indianiste Wilson, atteindre à leur point de départ même dans les contrées qui furent le berceau de la race aryenne. Pline signale, en effet, dans la Sogdiane un canton de Panda. Et les Pandavas ne sont pas les seuls qui soient venus dans l'Inde de cette portion reculée et septentrionale du bassin de l'Oxus. Les textes sanscrits et les géographes classiques sont d'accord pour placer sur la rive orientale de l'Indus, non loin de son

confluent avec le Pantchanada, un peuple de Çoughdas, Sogdi chez les Grecs. Ce peuple avait la même origine que les Pandavas ; son entrée dans l'Inde avait dû être contemporaine.

Aussi bien la situation du point de départ des Pandavas dans la contrée qui fut la résidence primitive des Aryas, plus reculé que ceux des autres tribus qui prirent la route de l'Inde, semble les indiquer d'une façon nécessaire comme ayant dû être des tard-venus dans le grand mouvement d'émigration vers l'est. Cette donnée coïncide avec la signification de leur nom de Pandous ou Pandavas, à laquelle la plupart des historiens modernes de l'Inde ne nous semblent pas avoir attaché une suffisante importance. Ce nom veut dire en effet « les « blancs, les pâles ». Il distingue donc clairement les Pandavas des nations aryennes établies depuis plusieurs siècles déjà dans l'Inde et brunies par un long séjour sous son climat, ainsi que par des alliances nombreuses avec la race brune des Çoudras ou Dasyous. Cette particularité du teint pâle et blanc, qui frappe les nations au milieu desquelles les Pandavas cherchent à se frayer un passage et qui leur vaut de la part de ces nations le nom sous lequel ils seront désormais connus, révèle en eux d'une manière certaine des hommes qui viennent d'arriver des contrées du nord et d'un climat tempéré.

A nos yeux les Pandavas représentent donc un dernier flot, très-postérieur aux autres, dans l'émigration des peuples aryens vers l'Inde. Ce sont des derniers venus, qui arrivent tout frais, conservant entière la vigueur de leur barbarie virile et féconde, au milieu des peuples de même race qui se sont amollis déjà par la possession prolongée des heureuses régions dont eux aussi veulent leur part. Cette part ils la prennent de vive force à la faveur du grand choc de populations que leur invasion

provoque. Ils entraînent avec eux une partie des nations qu'ils trouvent déjà formées sur leur route; ils en refoulent d'autres vers l'est; ils en subjuguent enfin quelques-unes; et quand la lutte confuse que ces événements ont provoquée se termine, l'état des peuples dans l'Inde aryenne est considérablement modifié. En envisageant à ce point de vue, qui nous paraît le véritable, la lutte des Pandavas et des Kourous, nous en comprenons facilement les gigantesques proportions. Il devient naturel que tous les peuples aryens du bassin du Gange y prennent part : car c'est un événement qui les intéresse tous et qui exercera inévitablement une influence décisive sur leurs communes destinées dans l'avenir. L'empressement des peuples de l'est, en particulier, Koçalas, Vidêhas, Angas, Bangas, Poundhras, à courir au secours des Kourous n'a plus rien qui puisse nous étonner : car l'invasion des nouveaux venus les menace à leur tour; ils ne savent où s'arrêtera le torrent, qui peut venir les inonder, eux aussi, et la plus élémentaire sagesse leur commande de s'efforcer de lui opposer le plus tôt possible une barrière. Ainsi se confirme l'impression qu'éveille d'abord dans l'esprit la lecture du récit des épisodes de la *Grande guerre* dans le Mahabharata, c'est que la bataille du Kouroukchêtra a dû être une de ces colossales batailles de nations comme il ne s'en engage que dans les époques de grandes migrations, quelque chose comme ce que fut la bataille des Champs Catalauniques dans l'invasion du monde romain par les nations du nord. Et l'emplacement même du Kouroukchêtra, de la plaine où se livre cette bataille, montre bien qu'il s'agit pour les Kourous et leurs alliés de combattre une invasion venant de l'ouest.

A bien des traits qui subsistent encore, quoique ce point de vue des vieilles rhapsodies compilées dans le Mahabharata soit naturellement celui que les remanie-

ments et les additions d'époque postérieure ont le plus effacé, on peut encore reconnaître d'une manière positive que les anciens chants épiques des Pandavas représentaient ceux-ci comme les vrais Aryas, comme un peuple dont la pureté de sang n'a subi aucune atteinte, tandis que leurs ennemis ont laissé corrompre par des mélanges impurs la noblesse de leur lignage. Ceci les caractérise encore comme appartenant à une nouvelle migration, arrivant droit du foyer originaire de la race aryenne et se trouvant dans ces conditions en face des tribus vêdiques, qui, pendant leur long séjour dans le Sapta-Sindhou, ont fini par se laisser entamer fortement par l'influence des tribus kouschites qu'ils avaient trouvées dans le pays et se sont alliées avec les indigènes. En effet, nous avons eu l'occasion de remarquer plus haut, d'après certains traits significatifs des chants du Rig-Vêda relatifs à la *Guerre des dix rois*, combien avait été considérable la part des mélanges avec les Kauçikas, Çoudras ou Dasyous dans la nation des Bharatas, qui formait toujours le fond de la population dans le royaume d'Hastinapoura.

En tant qu'Aryas plus purs que leurs adversaires, les Pandavas se montrent aussi les champions de la religion aryenne dans toute sa pureté, et les dieux des Aryas leur fournissent un appui constant. Tandis que les autres nations de l'Inde ne semblent plus penser à Indra, ils sont fidèlement adonnés à son culte et c'est d'après lui qu'ils nomment la nouvelle ville dont ils font d'abord leur capitale. Leurs adversaires, au contraire, et les Kourous plus que les autres, sont avant tout les adorateurs de Çiva, le dieu de la population anté-aryenne. Les Pandavas apportent un nouvel élément plus pur, vierge de tout mélange, qui va régénérer l'Aryâvarta, dont les autres nations se sont laissées aller à une corruption précoce.

IV. — Tel est le véritable caractère de la guerre des Pandavas et des Kourous, ce qui en fait l'importance vraiment capitale dans l'histoire des siècles héroïques de l'Inde aryenne. En recherchant ainsi le fondement réel et historique de la grande épopée nationale des rives du Gange, nous n'avons attaché aucune valeur à la partie du poëme où l'on a essayé péniblement de construire une généalogie qui rattachât les Pandavas à la famille royale des Kourous, en faisant d'eux les neveux de Dhritaraschtra. Tous les érudits qui se sont occupés des anciennes annales de l'Inde avaient fait de même et nous avaient donné l'exemple, à commencer par M. Lassen, derrière l'autorité duquel nous aimons toujours à nous retrancher. C'est en effet d'une manière trop artificielle et trop peu vraisemblable que la rédaction actuelle du Mahabharata relie les Pandavas aux Kourous par des liens de parenté, pour que l'on puisse voir là une tradition sérieuse et vraiment ancienne. Nous avons vu par un procédé semblable les Kourous rattachés d'une façon tout aussi artificielle à l'ancienne race des Bharatas, pour légitimer postérieurement leur conquête, et nous avons fait remarquer aussi qu'en Grèce, les Doriens avaient prétendu, à partir d'une certaine époque, avoir été amenés dans le Péloponnèse par les princes Héraclides, légitimes héritiers du pays, qui venaient réclamer la couronne dont on les avait injustement frustrés. Même chose arriva, bien évidemment, pour l'histoire des Pandavas. Quand leurs princes furent depuis un certain nombre de générations assis sur le trône d'Hastinapoura, quand la fusion entre les vainqueurs et les vaincus, entre les derniers venus et les Kourous leurs prédécesseurs, fut devenue complète avec le temps, l'ancienne notion de l'invasion et de la conquête s'oblitéra, les Pandavas ne furent plus disposés à invoquer ce seul droit comme ils avaient dû faire d'abord; ils tendirent

naturellement et par une pente insensible à se légitimer en revendiquant des liens fabuleux d'origine entre eux et ceux qu'ils avaient dépossédés, à transformer la guerre qui les avait rendus, eux vainqueurs étrangers, maîtres du pays, en une querelle fratricide de parents égaux en droits, dans laquelle ils se donnèrent le beau rôle. C'est ainsi que se forma la partie nouvelle de la légende qui faisait de Pandou le frère de Dhritaraschtra, de ses cinq fils les cousins germains des Kourous, persécutés par la méchanceté de Doûryodhana et réclamant avec légitimité leur part dans l'héritage de la famille, qui les représentait en même temps comme ayant l'assentiment libre et complet de Dhritaraschtra pour leur avénement au trône d'Hastinapoura après la *Grande guerre.* Cette nouvelle légende était en contradiction absolue avec les rhapsodies de date antérieure et d'un accent si saisissant, où le vieux roi aveugle, accouru sur le Kouroukchêtra pour y ensevelir ses morts, poursuivait de ses malédictions les Pandavas vainqueurs, meurtriers de ses fils et destructeurs de son empire. Mais quand on réunit tous ces chants détachés pour en former une seule épopée, on ne fit même pas attention à une semblable contradiction, et l'on cousit les uns au bout des autres les morceaux où les Pandavas étaient si nettement présentés comme des usurpateurs étrangers, ne devant leur succès qu'à la force, et ceux qui étaient destinés à donner un caractère légitime à leur avénement.

Ce n'est pas là, du reste, la seule altération qui ait été introduite dans le fond même de la légende, désormais groupée en une épopée continue, mais non encore enrichie de toutes les additions parasites qui vinrent la surcharger. Les indianistes distinguent encore deux autres remaniements successifs de la légende des Pandavas, dont ils sont parvenus à déterminer les dates approximatives, et qui à chaque fois altérèrent la physionomie

historique primitive de cette légende. Le premier fut inspiré par l'esprit du brahmanisme et ne peut pas être antérieur au VIIe siècle avant l'ère chrétienne. Comme le Mahabharata devenait un livre sacré, où l'on cherchait à développer le côté religieux de préférence au côté héroïque, on ne s'inquiéta plus tant de la légitimité des Pandavas, que de donner une origine divine à ces héros dont on faisait le type de toute perfection. C'est alors que l'on inventa l'étrange histoire de Kounti et du *mantra* qui lui permettait d'appeler auprès d'elle le dieu qu'elle voulait; de cette manière les Pandavas ne furent plus donnés, par rapport à Pandou, que comme ses fils putatifs et l'on prétendit qu'ils étaient réellement des fils de dieux. L'autre altération, très-postérieure encore et qui fut la source du plus grand nombre d'additions au fond du texte ancien, fut la transformation de Krischna, qui, de héros tout humain, devint une incarnation du dieu Vichnou. Dans les fragments primitifs c'était un héros d'origine pastorale, fils du berger Nanda et de sa femme Yaçoda, qui fondait sur les bords de la Yamouna la ville de Krischnapoura (la Clisobora des Grecs) et celle de Mathoura (la Methora des géographes classiques) sur l'emplacement où il avait tué le géant Madhou, qui enfin se montrait l'ami fidèle et le sage conseiller des Pandavas. Il est resté un certain nombre de passages du poëme, où dans les remaniements postérieurs on a oublié de faire disparaître ces traits essentiels de la forme originaire de l'histoire de Krischna; mais partout ailleurs on en a fait un dieu incarné et l'on a même changé ses parents terrestres pour lui donner une naissance royale. Ce dernier remaniement de la légende est le produit du vichnouisme, dont nous aurons à signaler plus loin la naissance à sa date. Encore la fable de Krischna comme dieu n'est-elle pas un produit des premiers temps de la doctrine vichnouiste; elle ne s'est guère formée que vers

le IVe siècle avant notre ère, époque où Mégasthène, qui l'avait entendue raconter par les brahmanes avec toute la ferveur de la nouveauté, la raconta aux Grecs en faisant de Krischna l'Hercule indien.

V. — Il nous reste à essayer de fixer la date de la *Grande guerre*. Nous n'aurons qu'à résumer sur ce point ce qui a été dit avant nous, car la question a été complétement élucidée par M. Lassen et M. Gutschmid. Les Indiens, avons-nous déjà dit, font coïncider la lutte des Kourous et des Pandavas avec la fin du troisième âge du monde et placent le commencement du quatrième âge, de l'âge actuel, l'année de l'avénement de Parikchit, fils de Youdhischtira, au trône d'Hastinapoura.

Cette doctrine de la division de l'existence du monde en quatre âges, appelés en sanscrit *yougas*, est une vieille conception aryenne. Les poëmes d'Hésiode nous l'offrent, transportée en Grèce. Chez les Iraniens, au sein du mazdéisme, nous l'avons exprimée dans le *Boundéhesch*. Mégasthène, pendant son séjour comme ambassadeur à la cour de Patalipoutra, recueillit des récits à ce sujet et écrivit dans l'ouvrage qu'il composa en revenant de l'Inde, qu'entre le premier monarque de cette contrée, Spatembas (Manou Svayambhouva), père de Budas (Boudha) et grand-père de Prareuas (Pourouravas), et l'avénement de Sandrocottus (Tchandragoupta), le roi auprès duquel il avait lui-même représenté les Séleucides, il y avait 6,402 ans ; que dans cette intervalle de temps trois périodes s'étaient déjà écoulées, et qu'on était dans la quatrième. Mais ce sont les lois de Manou qui nous offrent la doctrine des yougas dans son plus complet développement, telle que le brahmanisme l'a conservée depuis lors comme une partie essentielle de sa foi. Le monde présent a l'existence qu'il a déjà parcourue, et celle qu'il doit parcourir encore, divisée en

quatre périodes : 1° l'âge de la perfection, *Kritayouga*, composé de 4,000 années divines ou 1,728,000 années humaines ; 2° l'âge du triple sacrifice, c'est-à-dire du complet accomplissement de tous les devoirs religieux, *Trêtayouga*, de 3,600 années divines ou 1,296,000 années humaines ; 3° l'âge du doute ou de l'obscurcissement des notions de la religion, *Dvaparayouga*, de 2,400 années divines ou 864,000 années humaines; 4° l'âge de la perdition, *Kâliyouga*, de 1,200 années divines ou 432,000 années humaines; c'est l'âge actuel, à la fin duquel le monde sera détruit pour renaître ensuite.

Il n'est peut-être pas inutile de remarquer en passant que ces chiffres sur la durée des âges du monde, où la facilité avec laquelle l'imagination indienne entasse les milliers d'années s'est donné libre carrière, ne reposent sur aucune spéculation savante d'astronomie, mais purement et simplement sur un calcul d'arithmétique tout à fait élémentaire. L'année vêdique se composait de 360 jours, répartis en 12 mois de 30 jours chacun. Plus tard une connaissance plus exacte, quoique encore erronée, de la révolution du soleil, fit introduire une intercalation d'un mois de 30 jours tous les cinq ans. Douze de ces cycles de cinq ans ou 60 ans forment un youga ou cycle humain. L'année humaine est considérée comme un jour pour les dieux ; par conséquent une année divine se compose de 360 ans des hommes. Quant à la durée du monde, elle est considérée comme une année plus grande encore, de 12 mois dont chacun comprend mille années divines ou 360,000 années humaines. Pour le calcul de la proportion réciproque des quatre yougas de la durée du monde, cette année cosmique est divisée en dix parties, formant chacune une autre sorte d'année dont le mois est un siècle des dieux, 36,000 ans des hommes. Et ces périodes s'échelonnent dans les quatre grands yougas en suivant une progression dé-

croissante, 4, 3, 2, 1, depuis l'âge de la perfection jusqu'à l'âge de la perdition.

La tradition la plus généralement reçue parmi les Indiens place le commencement du Kaliyouga, qui suit immédiatement la *Grande guerre,* en 3102 avant J.-C. Mais ce chiffre inadmissible est démenti par les données beaucoup plus historiques, et assez exactement concordantes entre elles, qui ressortent des listes royales. Le Vichnou-Pourana dit formellement que le début de la dynastie Nanda sur le trône de Magadha (403 avant J.-C.) eut lieu 1,015 ans après le commencement du Kaliyouga; il fait donc débuter cette ère en 1418 avant J.-C. La liste des rois de la dynastie des Pandavas compte 24 générations entre Parikchit et Çatanika, qui mourut en 600 avant notre ère; si l'on compte suivant le mode habituel 25 ans par génération, la date où l'on arrive d'après cette donnée pour Parikchit est celle de 1200. La liste des rois du Koçala enregistre aussi 23 générations entre la fin de la *Grande guerre* et le règne de Prasénadjit, qui vivait dans la première moitié du VIe siècle. Enfin l'étude du catalogue des rois de Magadha conduit à un résultat presque pareil. Avant la dynastie Nanda, commençant en 403 avant l'ère chrétienne, nous y trouvons la dynastie de Çaïçounaga, qui occupe le trône 360 ou 362 ans; en remontant plus haut, la dynastie Pradjota, de 138 ans, commençant en 803 avant J.-C.; plus haut encore la dynastie Barhadratha, comprenant 21 générations. Le début de cette première dynastie serait ainsi à fixer en 1328 avant J.-C. Mais l'établissement de la famille Barhadratha dans le Magadha, conséquence de la conquête du pays d'Hastinapoura par les Kourous, est, nous l'avons déjà vu plus haut, antérieur de quelques générations à la guerre des Pandavas et des Kourous. La coïncidence frappante de toutes ces données d'origine différente, et que les Indiens ne se sont jamais occupés de faire concorder à

plaisir, puisqu'elles contredisent le système habituel de leurs docteurs religieux, ne permet pas d'hésiter à placer vers 1200 avant J.-C. le début du Kaliyouga et le règne de Parikchit, par suite la *Grande guerre* entre 1250 et 1200.

§ 5. — Extension des Aryas après la Grande guerre.

I. — L'invasion des Pandavas n'eut pas pour unique résultat de changer les circonscriptions territoriales des Etats précédemment formés sur le haut Gange et sur la Yamouna, et de faire asseoir une nouvelle dynastie sur le trône d'Hastinapoura. Une extension notable des domaines de la race aryenne en fut la conséquence immédiate. C'est au mouvement de population que produisit cette arrivée d'une nouvelle migration, ainsi que la *Grande guerre*, que doit être principalement attribuée l'occupation du Tchandravati, du Mâlava, du Sourashtra, du Vindhya, du Koçala méridional, du Vidarbha, du Rasthika et du Prabhasa, en un mot de toutes les provinces qui environnent les monts Vindhya, par les nations aryennes, qui jusqu'à la guerre des Kourous et des Pandavas ne paraissent pas avoir poussé de bien nombreux essaims dans les montagnes au sud du bassin du Gange. Ce furent les Pandavas eux-mêmes qui donnèrent le signal et l'exemple de la marche vers les contrées du sud : car une partie seulement de la nation s'établit au milieu des Kourous, le reste, et peut-être la meilleure part, préféra conquérir de nouveaux territoires aux dépens des populations indigènes, plus faciles à vaincre que des Aryas, par-delà les limites qui bornaient l'Aryâvarta jusqu'alors.

Nous trouvons aux siècles pleinement historiques de l'Inde un peuple nombreux de Pandavas au sud-ouest de la Yamouna et de l'ancien pays des Yadavas, habitant les vallées des affluents occidentaux du Tcharmanvati et les plateaux qui les séparent, le long du désert qui s'étend entre cette région et le bassin de l'Indus.

Un autre peuple de Pandavas habitait au temps de Mégasthène, qui le désignait sous le nom de *Pandæ*, la partie septentrionale de la péninsule du Souraschtra, le Guzarate actuel. C'était aux dépens des Abhiras et des Bhillas qu'il en avait fait la conquête. Cette fraction des Pandavas se prétendait issue de la sœur de Krischna, mariée à Adjouna. Par suite d'un tel souvenir, elle avait donné à la cité maritime, qui était devenue sa capitale, le nom de Dvaraka, nom d'une ville que la tradition légendaire faisait fonder par Krischna, dans le voisinage de la Yamouna. Et comme la Dvaraka primitive avait disparu de très-bonne heure, tandis que la Dvaraka du Guzarate (la *Barace* des Grecs) s'était au contraire conservée et était devenue un port très-florissant, plusieurs vers manifestement interpolés dans le Mahabharata placent sur la mer la Dvaraka de Krischna, située pourtant en réalité dans l'ancien pays des Yadavas.

Mais c'est loin de là, bien plus au sud, qu'il faut chercher où s'établit un dernier et important rameau de la race des Pandavas. A l'extrémité méridionale du Dakchinapatha ou Dekhan, juste en face de l'île de Ceylan, toutes les sources indiennes et grecques signalent dans l'antiquité un peuple aryen qui s'était implanté, dès une époque extrêmement reculée, au milieu des tribus tamoules. Les périples grecs appellent ce peuple *Pandœi* ou *Pandiones*; dans les textes indiens, il est désigné sous le nom de *Pandya*, altération dravidienne pour *Pandavya*. L'identité originaire de cette ap-

pellation et de celle de *Pandava* ou *Pandou* est, du reste, établie par le nom du personnage qui, dans les traditions singhalaises, personnifie la prise de possession de l'île par les colons aryens (VIe siècle avant J.-C.), et qui est dit venir du pays en question, *Pandouvançadêva* « le dieu de la race des Pandous ». Les princes des Pandavas méridionaux prétendaient descendre de l'union d'Ardjouna avec la sœur de Krischna; c'est du moins ce qu'on peut conclure du passage où Mégasthène dit que l'Hercule indien — manière dont il désigne toujours Krischna — donna ce royaume à sa fille Pandæa, et aux descendants qui naîtraient d'elle. La seule erreur que l'écrivain grec ait commise ici, en reproduisant la légende enregistrée dans le Mahabharata, consiste à avoir qualifié de fille, au lieu de sœur de Krischna, l'épouse du plus vaillant des Pandavas. C'est évidemment à cause de ces traditions, qui rattachaient par un côté leur origine à Krischna et à sa famille, que les Pandavas du Dekhan nommèrent une de leurs principales villles Mathoura, d'après la cité homonyme que Krischna passait pour avoir bâtie sur la Yamouna.

II. — Il faut rapprocher de ces faits, qui nous font voir une partie considérable des Pandavas se fixant dans l'Inde dravidienne à l'époque qui suivit immédiatement leur invasion sur les bords du Gange et la *Grande guerre*, les données relatives aux plus anciens établissements d'autres nations aryennes dans le Dakchinapatha, établissements qui devinrent un peu plus tard autant de foyers de propagation du brahmanisme au milieu des Dravidiens qui entouraient de tous les côtés ces oasis d'Aryas.

Nous en trouvons un tout d'abord dans l'Odhra, l'Orissa de nos jours, où les deux villes de Bhouvaneçvara,

près de l'embouchure du fleuve Mahanada, et de Çambalapoura, sur la frontière des districts où les Ghonds se sont toujours maintenus intacts, se montrent à nous, aussi haut que l'on puisse remonter dans les traditions, comme deux villes aryennes. Plus tard, cet élément se fortifia par de nouvelles immigrations, et la langue sanscrite finit par prédominer dans l'Odhra.

Un autre établissement fort ancien des Aryens, au milieu des populations dravidiennes, s'offre à nous dans le Kalinga. Les centres principaux en étaient les villes de : Manipoura, dont le port devint postérieurement le principal point de départ du commerce maritime vers la Chersonèse d'or, c'est-à-dire l'Indo-Chine ; Radjapoura, à la tête du delta du Godavari ; Çourparaka et Çrikakola sur le cours inférieur du fleuve Krischna. De nombreux souvenirs religieux s'attachent à ce pays et lui donnent un caractère sacré dans les traditions indiennes. Les épopées qualifient de terre sainte la rive septentrionale de la rivière de Yaitarani. Sur le mont Mahêndra se sont établis des descendants des Rischis les plus fameux et les plus vénérés, d'Angiras, de Vasischta, de Kaçyapa et de Bhrigou. Aux embouchures des deux grands fleuves du Kalinga, dès avant la fin de l'époque épique, existent plusieurs des plus fameux parmi les *tirthas*, c'est-à-dire les lieux sacrés où les pèlerins vont se baigner, accomplissant par là un acte aussi méritoire que celui du sacrifice : les cinq Naritirthas, le Tirtha d'Agastya et celui de Çourparaka. Malgré le caractère saint qu'avaient ainsi revêtu nombre de localités du Kalinga, et qui prouve le vigoureux effort fait pour y implanter la religion des Aryas, en même temps que leur domination, le fond des habitants du pays demeura toujours dravidien, de la nation des Telingas, et la religion de Çiva y resta aussi à toutes les époques celle qu comptait le plus d'adorateurs.

Le Mahabharata représente le pays de Kalinga comme formant, dès avant la *Grande guerre*, un État gouverné par des princes de sang aryen. Nous doutons que, dès lors, les Aryens se fussent étendus autant vers le sud, et qu'ils eussent passé les montagnes du Ghondavana. Il y a là, croyons-nous, une notion postérieure qui s'est introduite dans l'épopée. Mais si nous ne pensons pas que l'on puisse regarder l'établissement aryen du Kalinga comme antérieur à la lutte des Kourous et des Pandavas, les preuves les plus positives établissent d'un autre côté que sa fondation eut lieu avant la fin de l'âge épique. Il en est de même du royaume que le Mahabharata attribue au roi Nila, dans le pays d'Andhra, situé en arrière du Kalinga, dans l'intérieur des terres. Nous trouvons encore là deux vieilles cités aryennes, fondées dans l'époque héroïque ; mais, suivant toutes les probabilités après la *Grande guerre* : Mahischmati et Aranyakounda.

III. — Les rhapsodes auteurs des chants rassemblés dans le Mahabharata, n'avaient, du reste, aucune connaissance de la partie la plus méridionale du Dekhan. Les renseignements contenus dans la grande épopée s'arrêtent, sur la côte ouest au cap Gokarna, sur la côte est aux Naritirthas, près de Çourparaka; tout ce qui est au sud de ces deux points, et le massif montueux de l'intérieur, est encore une terre inconnue dont on ne dit pas un mot. Les colonies des nations aryennes n'avaient donc pas été poussées par-delà cette limite, aux temps fort antiques où furent composés les rhapsodies épiques qui ont servi de base au poëme national. Par là se détermine une époque à laquelle est nécessairement postérieur l'établissement de la fraction des Pandavas qui s'était dirigée vers le sud, à l'extrême pointe du Dakchinapatha. En même temps, nous distinguons désormais trois phases successives dans l'extension des

Aryas aux dépens des populations dravidiennes : d'abord l'occupation totale des provinces de l'ouest de la région centrale, qui forment à partir de cette époque une nouvelle division de l'Aryavarta ; puis les établissements dans l'Andhra et le Kalinga ; enfin la fondation du royaume des Pandavas au milieu des Tamouls, dans le midi du Dravida proprement dit. La première de ces phases nous paraît devoir être placée dans le XIIe siècle avant notre ère, la seconde dans le XIe, et la troisième seulement dans le Xe.

La détermination de ces trois étapes successives dans la marche des plus anciens établissements aryens fondés dans la péninsule du Dakchinapatha nous paraît montrer déjà quelle fut la route que suivirent les migrations qui formèrent ces établissements. Elles n'osèrent entamer ni le pays des Ghonds, ni les montagnes de difficile accès qui remplissent l'intérieur de la péninsule et qui étaient habitées par la masse principale des tribus dravidiennes, ni enfin la côte du Malavara, où florissait dès lors l'empire des Narikas. Laissant d'abord les Ghonds à l'est, les Aryens occupèrent les bassins de la Narmada et de la Payoschni, ainsi que la côte du Prabhasa, où les tribus qui devaient ensuite coloniser le Kalinga fondèrent une première ville de Çourparaka, plus tard reproduite dans son homonyme des bords du Krischna. De là ils prirent la route naturelle, qui, traversant la péninsule du N.-O. au S.-E., entre le 20° et le 16° de latitude, aboutit du côté de la mer du Bengale aux pays d'Andhra et de Kalinga. Cette route est jalonnée dans son parcours au centre des terres par des colonies aryennes de date très-élevée, telles que Pratischthana, qui reproduit le nom de la cité primitive des Bharatas dans le Sapta-Sindhou, et Kalyani, qui reproduit celui d'une autre ville de la côte du Prabhasa. De plus, un des cantons qu'elle traverse porte le nom de Vidarbha, ap-

porté là d'un Vidarbha plus antique sur la haute Payoschni. En suivant cette route, les colonies aryennes laissaient au sud les montagnes des Dravidiens. Quand enfin les Pandavas se mirent en marche pour le pays où ils fondèrent leur établissement définitif, ils durent partir de la portion méridionale du Kalinga, ou peut-être du Trilinga, où l'on discerne quelques vestiges d'une vieille occupation aryenne, et longer la côte orientale entre la mer et les montagnes. Cet itinéraire est encore jalonné par une ville aryenne de fondation fort antique, Kantchipoura, à l'extrémité septentrionale du Dravida.

§ 6. — Le Ramayana.

I. — C'est un écho du souvenir de ces premières expéditions colonisatrices des Aryens dans la péninsule méridionale, écho bien altéré et de plus mélangé, comme nous l'avons fait voir, à celui de légendes ayant trait à l'antique extension de la race kouschite dans la direction du Malabar, qui forme le fond de la seconde des grandes épopées indiennes, le Ramayana.

Il existe de ce poëme deux rédactions assez différentes. L'une a été faite dans les provinces du nord, et est employée surtout à Bénarès. L'autre appartient plus spécialement à cette partie du Bengale qu'on appelle le Gauda, et elle en a reçu son nom. Cette seconde rédaction est jusqu'à présent la seule qui soit connue d'une manière complète : car c'est celle que M. Gorresio a suivie dans sa belle édition. Comme le Mahabharata, comme l'Iliade, comme toutes les épopées antiques, le Ramayana est une collection d'anciennes rhapsodies composées d'abord à l'état épisodique et fragmentaire. Mais le Ramayana, comme les poëmes homériques, a

subi, pour parvenir à l'état où nous le possédons aujourd'hui, un travail d'arrangement habile et savant, dont l'autre grande épopée indienne ne présente pas la trace. Les Indiens ont si bien senti cette différence qu'ils ont eux-mêmes donné aux deux ouvrages des noms qui l'indiquent et qui la représentent. Pour eux le Mahabharata n'est qu'un *itihâsa*, c'est-à-dire un recueil de traditions, tandis que le Ramayana est un *adikavyam*, c'est-à-dire un poëme antique.

En effet, le Mahabharata, malgré l'appellation qu'on lui donne habituellement, n'est pas un poëme dans le sens propre de ce mot. C'est une simple compilation de légendes traditionnelles, mises à la suite les unes des autres, sans lien réel, presque sans aucun plan, et qu'on a réunies afin de les conserver plus sûrement. Au contraire, le Ramayana est bien réellement un poëme dans l'acception où nous l'entendons. Malgré d'énormes défauts de composition, c'est un récit suffisamment régulier, si ce n'est toujours raisonnable. Tout s'y rapporte à un seul personnage, soit dans les événements qui préparent sa naissance, soit dans les exploits qui signalent son grand cœur. Les digressions y abondent, les épisodes y sont d'une longueur insupportable; mais le sujet, quoique souvent négligé, n'est jamais perdu de vue; et, lorsque Rama a reconquis la belle Sita et qu'il a terminé le long exil auquel l'avaient condamné la faiblesse paternelle et la vengeance d'une marâtre, le poëme est achevé avec le sujet même qu'il avait entrepris d'immortaliser. Ce sont bien là tous les caractères d'une œuvre qui doit prendre rang parmi les plus illustres épopées qu'a enfantées le génie des peuples. Le Ramayana est tout à fait digne d'entrer dans ce cycle brillant, où il doit figurer avec toutes les qualités bonnes ou mauvaises de l'esprit indien, qui l'a produit. Le goût en est trop souvent absent; la vérité y est si peu respectée

ou plutôt si mal comprise, que la vraisemblance y manque presque toujours. Mais c'est ainsi que l'Inde a entendu les choses; la réalité sous toutes ses formes, quelque attrayante qu'elle soit dans sa simplicité, l'a peu frappée, et il a fallu, pour la satisfaire, tous les rêves, toutes les extravagances et toutes les irrégularités de l'imagination. Mais au milieu de ces aberrations sans mesure et sans frein, il surgit de loin en loin des beautés de premier ordre, qui recommandent l'épopée indienne à l'admiration et au souvenir des âges.

II. — Valmiki est donné pour l'auteur du Ramayana; mais son rôle, comme son personnage, est aussi fabuleux dans la composition de ce poëme que l'est celui du Vêda-Vyasa dans la composition du Mahabharata. D'après l'épopée elle-même le poëte serait contemporain du héros qu'il chante. Valmiki aurait vu Rama avant de le célébrer, et c'est aux deux fils du héros, Kouça et Lava, qu'il aurait confié le soin de propager la gloire de leur père en chantant son épopée dans toutes les parties de l'Inde. Ce sont là de ces traditions fabuleuses que la critique commence par écarter, et il faut être brahmane pour y croire.

En réalité, ce qui ressort d'une étude intrinsèque et attentive du Ramayana, c'est que les rhapsodies qui constituent les éléments essentiels de ce poëme sont d'une date notablement postérieure à celle des rhapsodies colligées dans le Mahabharata. On n'y retrouve plus cet accent si frappant de l'esprit et des habitudes de l'âge héroique, cette peinture si vraie de ses mœurs, de ses passions et de ses désordres. L'esprit, les mœurs, l'état de civilisation qui s'y reflètent sont tout autres. Ces chants doivent forcément dater de plusieurs siècles après les luttes de la conquête, d'un temps où le souvenir s'en était déjà considérablement effacé, où une

longue paix, se combinant avec l'influence du climat énervant des bords du Gange, avait déjà profondémen modifié les Aryas, les avait amollis et leur avait fait perdre les rudes habitudes, les instincts virils et guerriers que leurs pères avaient apportés du Sapta-Sindhou. Les fragments même les plus anciens du Ramayana ont été composés sous l'influence du brahmanisme presque entièrement constitué. L'esprit religieux y prédomine sur l'esprit guerrier et l'a presque complétement étouffé. La légende est désormais mythologique, au lieu d'être héroïque. Les personnages sont plus divins qu'humains. C'est à coups de fabuleux prodiges qu'ils se combattent; leurs luttes ne sont plus des batailles réelles, mais des miracles opposés à des miracles. Le protagoniste de l'épopée n'est pas, comme les cinq Pandavas, un héros qui combat des héros, mais un thaumaturge qui triomphe à force d'enchantements surnaturels, de démons et de mauvais génies. De plus, les rhapsodies du Ramayana appartiennent à une époque où la race aryenne s'était répandue plus complétement dans toutes les parties de la péninsule méridionale qu'à l'époque des rhapsodies du Mahabharata, et l'avait parcourue dans toutes les directions. Les connaissances géographiques sur le Dakchinapatha n'y sont pas en effet limitées comme dans l'autre épopée. Elles vont jusqu'à sa pointe extrême et embrassent même l'île de Lanka ou Ceylan.

En revanche, on ne rencontre pas dans le Ramayana d'interpolations aussi récentes que dans le Mahabharata. La réunion des rhapsodies primitives en un seul tout et la fixation du texte paraissent d'une date plus haute. Il s'est bien évidemment écoulé moins de temps pour le Ramayana que pour le Mahabharata entre la composition des chants épiques et le travail de remaniement qui les fondit en une seule épopée. D'après les caractères très-positifs de la langue, le texte du poëme

destiné à célébrer les exploits de Rama, tel qu'il est parvenu jusqu'à nous, doit être environ contemporain de la rédaction définitive des Lois de Manou, dont nous parlerons dans le chapitre suivant. Il faut par conséquent le rapporter au VIIIe siècle avant l'ère chrétienne.

III. — La fable fondamentale du Ramayana peut se résumer brièvement. Longtemps, très-longtemps avant la *Grande guerre*, le peuple des Koçalas est gouverné par Daçaratha, le soixante et unième prince de la dynastie solaire, qui réside dans la ville d'Ayodhya « le « modèle des cités ». Ce monarque a trois femmes, Kauçalya, Soumitra et Kaikeyi. Elles restent longtemps stériles ; mais enfin, grâce à un philtre miraculeux, la première lui donne pour fils Rama, qui n'est autre qu'une incarnation du dieu Vichnou, descendu sur la terre pour vaincre les rakchasas et les géants, la seconde met au jour deux jumeaux, Lakchmana et Çatroughna, la troisième devient mère de Bharata. Rama, dès sa plus tendre jeunesse, acquiert une gloire incomparable par les exploits les plus prodigieux. Il délivre Viçvamitra, qui reparaît encore dans ce poëme, des attaques incessantes des démons. Il parvient à tendre l'arc d'Indra, que possède Djanaka, roi du Vidêha, et que nul mortel n'a pu encore bander. Djanaka, plein d'admiration, lui donne en mariage sa fille, la belle Sita, dont l'enlèvement doit amener la plupart des péripéties du poëme.

Quand Rama revient à la cour avec ses frères, qui l'ont accompagné dans ses premières aventures, Daçaratha, qui se sent vieux et incapable de porter plus longtemps le fardeau du pouvoir, veut le faire couronner et lui remettre les rênes du gouvernement. Tout est prêt pour la cérémonie solennelle, mais une intrigue de harem vint détruire ces projets. La plus jeune des

femmes de Daçaratha, Kaikeyi, poussée par les mauvais conseils de sa nourrice, rappelle au roi qu'un jour il lui a juré par un serment tellement sacré que rien ne peut en dégager, de faire ce qu'elle lui demanderait; au nom de ce serment elle exige que Rama soit exilé et que ce soit son fils à elle, Bharata, qui monte sur le trône. Malgré son désespoir, le vieux roi ne peut manquer à son serment; il a beau supplier Kaikeyi avec larmes,elle demeure inflexible, et la religion ne permet pas à Daçaratha de se refuser à ses funestes exigences.

Rama, dont la grande âme ne recule devant aucun sacrifice, est le premier à se résigner à son sort. C'est lui qui console ses parents désolés; puis, prenant l'habit des anachorètes, il s'en va vivre au milieu des forêts avec son frère Lakchmana et sa femme Sita, qui n'ont pas voulu se séparer de lui. Peu de temps après, Daçaratha meurt. Bharata, qui était absent au moment de l'exil de Rama, refuse de ceindre la couronne qui appartient légitimement à son frère aîné. A la tête de l'armée et en compagnie de Vasischta, le grand sacrificateur des Koçalas, il va chercher Rama dans les forêts pour le ramener et le faire roi. Mais Rama refuse absolument, pour ne pas violer le serment de son père; tous les raisonnements, toutes les prières le trouvent inébranlable. Bharata, ne pouvant pas le décider à rompre son exil, est obligé de rentrer sans lui dans Ayodhya; mais il ne prend pas le titre de roi; il gouverne au nom du héros absent et mène lui-même la vie d'un pénitent dans toute sa sévérité.

Un chant tout entier du poëme est consacré à raconter les épisodes de la vie de Rama, de sa femme et de son frère, au milieu des bois. Après la visite de Bharata, pour n'être pas de nouveau soumis à de semblables tentations, ils s'éloignent davantage de leur pays natal.

Mais c'est à ce moment même que vont commencer leurs plus cruelles épreuves.

Une affreuse rakchasi, nommée Çourparaka, s'éprend de Rama et cherche à le séduire. Mais le héros résiste aux enchantements de ce démon femelle et la renvoie honteusement. Pour se venger, Çourparakha révèle à son frère Ravana, roi des géants et des rakchasas de l'île de Lanka, la beauté de Sita, et le pousse à l'enlever. Ce Ravana est le personnage même dont les crimes et l'impiété ont amené l'incarnation de Vichnou sous les traits de Rama. C'est le grand ennemi des dieux, et la poésie le peint sous des traits terribles. Il a dix visages, vingt bras et les yeux couleur de cuivre; son corps, invincible aux atteintes des dieux, est tout sillonné des coups de foudre qu'il a reçus dans la guerre des Asouras et des cicatrices que lui ont infligées les défenses d'Airavata, l'éléphant d'Indra. Infracteur impuni de toutes les lois, Ravana brave le monde entier, qu'il épouvante; « et le Soleil lui-même, quand il passe au-dessus de la « ville du roi des rakchasas, retient ses rayons et se « cache tout tremblant. »

Ravana veut se rendre maître de Sita; mais comme un de ses frères, qui a voulu combattre Rama, est tombé sous les coups du héros avec quatorze mille rakchasas, il a recours à la ruse, au lieu d'employer la force. Un de ses démons prend la forme d'une gazelle d'or. Tandis que Rama s'élance à sa poursuite pour la capturer et l'offrir à son épouse, Ravana enlève Sita, qu'il a attirée loin de sa maison en contrefaisant la voix de Rama. Il l'emporte dans les airs vers son palais de Lanka, et sur sa route il blesse à mort Djatayou, le roi des vautours, vieux de soixante mille ans, qui essaye de délivrer Sita.

Cependant Rama, qui en rentrant à son ermitage a trouvé son épouse disparue, la cherche inutilement de

tous côtés et s'abandonne au désespoir. Enfin il rencontre le roi des vautours mourant, qui lui raconte ce qu'il a vu. Après lui avoir donné une sépulture convenable, Rama se met en route avec son frère Lakchmana pour l'extrémité du Dakchinapata, d'où il espère gagner Lanka pour y reconquérir Sita. Après mille aventures, plus terribles les unes que les autres, mais dont ils sortent toujours vainqueurs, les deux frères arrivent dans le royaume des singes, dont le roi Sougriva, par les conseils de son ministre Hanouman, se décide à secourir Rama. Celui-ci, en échange, commence par le délivrer de ses ennemis, dont le plus redoutable est le géant Bali. Sougriva met alors à la disposition de Rama son immense armée, toute composée de singes et d'ours. Hanouman, qui a la faculté surnaturelle de se transporter quand il veut au travers des airs, vole à Lanka et y découvre Sita, enfermée dans le harem de Ravana, mais toujours fidèle à son époux. Il l'encourage et lui promet une prochaine délivrance.

Cependant il faut pénétrer dans l'ile, où Ravana se croit en parfaite sûreté derrière le rempart des flots. L'armée des singes et des ours reste arrêtée sur le rivage, et Rama ne sait comment vaincre cet obstacle. Enfin, sur le conseil de la Mer elle-même, il se décide à construire au travers des flots une chaussée gigantesque, dont les débris forment la chaîne d'îlots qui relie la pointe septentrionale de l'île de Ceylan à la côte du Dravida. Les singes se mettent à l'œuvre sous la direction d'Hanouman et de Nala, leur général; infatigables autant que forts, ils précipitent dans la mer des forêts et des montagnes, qu'ils entassent avec une prodigieuse énergie. En un mois, le travail est terminé, la chaussée construite, et l'armée passe dans l'île de Lanka.

Une lutte terrible et prolongée s'engage alors entre les singes et les ours, d'un côté, les rakchasas de l'autre;

elle se termine par un duel de sept jours et sept nuits entre Rama et Ravana, dont les têtes repoussent à mesure que le héros les lui coupe. A la fin cependant, Rama parvient à tuer son terrible adversaire, et délivre les dieux de leur farouche ennemi. Sita est rendue à la liberté; mais son époux, qui veut que sa renommée soit à l'abri du soupçon, ne consent à la reprendre qu'après qu'elle s'est soumise à l'épreuve du feu.

Les dieux descendent alors auprès de Rama, lui révèlent qu'il n'est autre qu'une incarnation de Vichnou et l'invitent à remonter au ciel après qu'il aura rendu le bonheur au reste de sa famille et consolé la ville d'Ayodhya. Le héros retourne dans sa cité natale, où il prend le sceptre que son frère Bharata lui remet avec joie. Il ressuscite tous les guerriers de son parti qui ont trouvé la mort dans la bataille. C'est ainsi que Rama, au faîte de la gloire, de la puissance et de la vertu, règne de longs siècles encore dans la trop heureuse Ayodhya avec Sita, son incomparable épouse.

IV. — Sans doute le Mahabharata nous a déjà montré combien la fable extravagante et désordonnée s'est mêlée aux souvenirs épiques de l'Inde. Mais au milieu de tous les épisodes fabuleux qu'y ont entassés à la fois l'imagination populaire et l'influence des idées religieuses des brahmanes, l'accent historique reste profondément marqué dans toutes ses parties essentielles. Il est impossible de ne pas y reconnaître que ses premières rhapsodies se rapportaient à des événements réels et avaient été composées peu de temps après ces événements. L'analyse rapide que nous venons de donner du Ramayana a dû faire sentir au lecteur que la nature de cette dernière épopée est différente.

« Il me paraît peu probable, a dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, à l'opinion duquel nous souscrivons entièrement,

que le Ramayana soit, ainsi qu'on l'a répété plusieurs fois, le récit allégorique de quelque grand événement national dans le genre de la guerre de Troie. Si cette hypothèse était vraie, sous quels étranges emblèmes le poëte n'aurait-il pas caché ce souvenir populaire! L'armée qui suit Rama dans son expédition contre Lanka est composée tout entière de singes et d'ours, que guident, de concert avec Rama, les sages avis d'un vautour; elle combat contre de redoutables génies qui défendent avec fureur leur île, qu'on attaque pour châtier un ravisseur et lui arracher la beauté captive. S'il y a sous ces bizarres inventions quelques traces d'un fait historique, il faut avouer qu'il y est bien dissimulé; et, pour ma part, je ne puis l'y apercevoir. Au fond, le Ramayana ne semble qu'un roman ou plutôt un contes de fées, une fiction plus ou moins ingénieuse, faite pour charmer les imaginations, sans aucune allusion à une réalité même lointaine, et ne cherchant qu'à séduire les esprits singuliers auxquels elle s'adresse. Il n'y a rien dans tout cela qui conserve et qui marque les grandes inspirations des souvenirs patriotiques. Il n'est pas même à supposer que la conquête de Lanka ait été l'invasion de quelque rude peuplade du sud de la presqu'île se jetant dans la grande île voisine. Lanka, telle qu'elle est présentée dans le Ramayana, est aussi fabuleuse que tout le reste; et s'il y avait eu effectivement une conquête, elle aurait laissé bien autrement de traces réelles dans les vers du poëte. Dans Homère, la géographie de la Troade est à peu près aussi exacte qu'il nous serait possible aujourd'hui de la faire; celle du Ramayana est fantastique.... Le Ramayana est de pure invention; c'est là ce qui fait une grande partie de ses défauts; mais c'est là aussi ce qui fait son succès dans l'Inde. Plus réel et plus vrai, il eût beaucoup moins réussi. »

Nous ajouterons deux considérations à celles que

M. Barthélemy Saint-Hilaire a si bien exposées, pour caractériser nettement le peu de réalité historique du Ramayana. C'est d'abord l'époque à laquelle l'épopée elle-même rapporte les faits qu'elle raconte. Elle les place — sans tenir compte des centaines d'années que l'imagination indienne entasse si complaisamment — trente générations avant la *Grande guerre*. En laissant même de côté ce nombre fantastique de générations, elle les fait du moins très-antérieurs au conflit armé des Pandavas et des Kourous. Mais par là elle leur assigne une date où les tribus aryennes, loin de pouvoir lancer des expéditions lointaines dans la péninsule méridionale, n'étaient pas même encore complétement maîtresses du bassin du Gange. En second lieu, si la fable du Ramâyana avait pour fondement un événement historique précis, il faudrait que ce fût un établissement aryen dans l'île de Ceylan. Et un tel fait est inadmissible : car nous pouvons affirmer aujourd'hui, par l'étude des traditions indigènes des Singhalais — qui présentent un grand caractère historique et une chronologie fort exacte — qu'aucune colonie aryenne ne passa dans l'île avant le VIe siècle avant l'ère chrétienne, date de 200 ans environ postérieure à la fixation du texte du Ramayana. Jusque-là l'ancienne population des indigènes, que la légende singhalaise représente aussi comme une population de géants, était demeurée intacte, sans l'immixtion d'aucun élément étranger, pas plus kouschite qu'aryen. Quant à supposer qu'il s'agirait dans le poëme du souvenir d'une invasion faite dans l'île par quelque peuplade du Dravida, il faudrait dans cette hypothèse commencer par supprimer du poëme le personnage de Rama, c'est-à-dire le héros même, tout aryen par sa naissance et par son caractère, afin de donner au récit une physionomie quelque peu historique. De plus, on comprendrait difficilement par quel étrange phénomène

les nations aryennes du bassin du Gange— car c'est dans cette région que le Ramayana prit naissance — auraient fait d'une légende dravidienne le sujet d'une de leurs deux grandes épopées.

Nous n'enregistrerons donc pas dans les faits historiques, comme l'ont fait quelques-uns de ceux qui ont raconté les annales de l'Inde, la conquête de l'île de Lanka par Rama, roi d'Ayodhya. Ce récit, que nous ne pouvions passer sous silence à cause de l'importance du Ramayana dans l'histoire littéraire indienne, est pour nous une simple fiction, moitié romanesque et moitié religieuse, qui a eu pour point de départ le souvenir, très-altéré, du fait général d'expéditions aryennes dans la péninsule méridionale et jusqu'à la pointe du Dakchinapatha, appartenant à l'âge héroïque et ayant laissé les établissements que nous avons étudiés dans le paragraphe précédent.

CHAPITRE IV

CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE.

(1300-800 environ.)

SOURCES PRINCIPALES de ce chapitre.

Manava dharma çastra, les *Lois de Manou*, traduites en français par Loiseleur-Deslongchamps. — Schlegel, *Bhagavad-gita, id est* θεσπέσιον μέλος. — Émile Burnouf, *La Bhagavad-gita*. — Colebrooke, *Digest of hindoo law*. — Roth, *Brahma and die brahmanen*. — Les *Brahmanas* joints aux collections des trois premiers *Védas*. — Vivien de Saint-Martin, *l'Inde, ses origines et ses antiquités*; *Transformation sociale des Aryas védiques*, dans la *Revue germanique* de 1862.

§ 1. — Les Lois de Manou.

I. — Tous les monuments de la vieille littérature de l'Inde, la poésie, les légendes, les œuvres philosophiques et les œuvres religieuses montrent avec évidence que les brahmanes furent les instruments principaux du développement de la civilisation aryenne dans ces contrées. Ils en furent le souffle intérieur et les organisateurs suprêmes; ils lui donnèrent son impulsion propre et son caractère. Ce qu'étaient les brahmanes à l'origine, dans les tribus védiques, nous

l'avons vu plus haut. Poëtes inspirés, chantres religieux et sacrificateurs, interprètes des invocations des hommes et de la volonté des dieux, respectés par le peuple, honorés et protégés par les chefs et les guerriers, n'ayant pas eux-mêmes à manier les armes et livrés sans réserve à la vie contemplative, ils en vinrent naturellemen à représenter la partie intellectuelle de la nation.

Un jour arriva où le travail intérieur qui s'était lentement accompli au sein des nations aryennes dut aboutir à de grands changements dans l'organisation sociale. La vie nomade des anciens jours avait fait place, depuis longtemps, aux habitudes mieux réglées de la vie agricole, bien qu'encore à demi-pastorale. Les mœurs s'étaient adoucies, l'industrie s'était développée, les éléments sociaux s'étaient affermis et régularisés. Déjà les derniers hymnes des Vêdas laissent apercevoir quelques indices de la tendance à cette transformation, qui s'opère graduellement pendant les luttes de l'époque héroïque. Elle était d'ailleurs dans la nature même des choses. La vie morale des sociétés civilisées a ses lois et ses périodes d'évolution, aussi nécessaires et presque aussi invariables que les lois qui président à la vie physique de l'individu.

Œuvre du temps et des influences d'un climat nouveau, cette révolution dans les mœurs et dans l'esprit des Aryas de l'Inde était faite en grande partie, sans doute, quand les brahmanes lui donnèrent la consécration suprême de la religion et de la loi. Ce fut une heure solennelle dans la vie de cette grande race que la promulgation du code nouveau qui devait désormais régler l'existence tout entière du peuple et de l'individu, qui fixait les droits et indiquait les devoirs, qui proclamait la nation et constituait l'État.

II. — La constitution de la société brahmanique par-

venue à son organisation complète est exposée dans les Lois de Manou, qui sont le code religieux et social de l'Inde aryenne. C'est là qu'il qu'il faut étudier son mécanisme et ses principes, pour essayer de déterminer ensuite les phases successives de la profonde révolution accomplie sous les auspices et la direction des brahmanes, qui des Aryas de l'âge védique fit les Indiens tels que nous les voyons encore aujourd'hui.

Le brahmanisme a donné à son code un caractère sacré, presque divin; il a inscrit en tête le nom de Manou, le premier homme, le prototype de l'être pensant. Mais sans se préoccuper de cette origine fabuleuse, la science, en examinant en lui-même ce vaste ensemble de lois qui règlent toute la société, est parvenue à déterminer d'une manière approximative — car il ne saurait s'agir ici de fixer d'année — la date à laquelle la rédaction en a été arrêtée.

« En premier lieu, il est certain que le recueil de lois civiles et de préceptes religieux qui constitue le Code de Manou, est postérieur aux derniers temps de la période vêdique, et qu'il en est même séparé par un long intervalle. Le Code n'a pas créé l'ordre de choses qu'il décrit, il l'a consacré et réglementé. Il lui a imprimé l'inviolable cachet de l'autorité religieuse. Non-seulement les hymnes des rischis du Sapta-Sindhou, mais le rituel liturgique des Brahmanas, bien moins anciens que les hymnes, étaient réunis dans les recueils (*samhitas*) tels que nous les avons aujourd'hui; ils sont mentionnés en plusieurs endroits du Code. Il faut aussi se rappeler le passage où il est parlé de la coutume qui s'est perpétuée dans le passage de la Sarasvati « par une « tradition immémoriale[1]. » Une indication analogue se tire de la langue même du livre de Manou, qui est déjà

1. Manou, II, 18.

le sanscrit classique, très-différent de l'idiome vêdique.» (Vivien de Saint-Martin.)

La rédaction des Lois de Manou, si elle est antérieure à l'établissement définitif du texte des grandes épopées, est certainement postérieure aux événements que célèbre le Mahabharata et même à la composition des plus anciennes parmi les rhapsodies réunies dans ce poëme. La vie héroïque du temps de la Grande Guerre est tout l'opposé de la théocratie brahmanique. Au milieu des nations qui viennent de conquérir les plaines arrosées par le Gange et qui s'en disputent encore la possession, c'est aux guerriers qu'appartient exclusivement la suprématie, ce n'est pas aux hommes de paix et de prière.

Mais d'un autre côté, si le Code attribué à Manou ne peut pas être plus ancien que le xe siècle, la naissance du bouddhisme au viie siècle fournit en sens inverse une limite qu'on ne saurait lui faire franchir pour en rapprocher de nous la rédaction. Quand le Bouddha prêcha sa doctrine, la société brachmanique était déjà constituée d'une manière complète depuis assez de temps pour avoir donné naissance à de puissantes écoles de philosophie, et pour que les conséquences de son organisation par castes eussent eu le temps de faire sentir déjà tout leur poids. Ces limites étant ainsi établies pour le temps où les Lois de Manou virent leur texte fixé dans l'état où il est parvenu jusqu'à nous, on arrive à adopter comme époque moyenne, et comme la plus vraisemblable, le ixe siècle avant l'ère chrétienne; c'est celle à laquelle se sont arrêtés le grand indianiste anglais Wilson, M. Lassen et M. Max Müller. On remarquera, comme une de ces coïncidences extraordinaires qui se produisent fréquemment dans le mouvement historique de l'humanité, que Lycurgue, le premier législateur de la Grèce, a vécu également dans le ixe siècle, à l'époque

où paraît avoir été fixée la législation de l'Inde, et que c'est aussi vers le même temps qu'Hésiode réunissait dans sa *Théogonie* les traditions de la vieille école orphique, qui en plus d'un point ne sont pas sans analogie avec la cosmogonie des Lois de Manou, sur la filiation des dieux et l'origine des choses. De certains passages du Code, il est vrai, l'on pourrait inférer qu'une dernière récension du texte, où se glissèrent quelques additions, eut lieu postérieurement à l'ère bouddhique et même à l'expédition d'Alexandre; mais les changements et les interpolations qui purent avoir lieu à cette dernière époque se réduisirent à fort peu de chose, et ne portèrent que sur des détails secondaires. Ils n'affectent en rien l'antiquité générale du livre des Lois de Manou.

§ 2. — Les castes.

I. — « Le Code de Manou a trois grandes divisions:

« Il formule les prescriptions religieuses;

« Il expose les préceptes politiques et les règles du gouvernement;

« Il récapitule les lois civiles sous leurs chefs principaux et en dicte l'application.

« Mais la loi religieuse est la loi suprême; elle enveloppe la société tout entière. Dans la société brahmanique, le droit politique ne repose pas sur l'histoire, ni la loi civile sur le droit naturel : le droit politique et la loi civile dérivent de la loi religieuse. C'est ce que le législateur s'attache à montrer dès le début, en exposant l'ordre des créations et leur subordination. Car tel est le sujet du premier livre du Code. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

Voici quelle est sa cosmogonie, sur laquelle est basé le régime des castes, élément fondamental de la société brahmanique.

Au commencement tout n'était que ténèbres. Quand le temps fut venu, Svayambhou, l'Etre absolu, existant par lui-même, apparut d'abord dans sa splendeur et dissipa l'obscurité. Ayant résolu dans sa pensée de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les eaux et y déposa un germe. Dans ce germe, semblable à un œuf brillant comme l'or pur, éclatant comme l'astre aux mille rayons, naquit Brahmâ, le père de tous les êtres. Par la seule force de sa pensée, Brahmâ sépara l'œuf primitif en deux parts, et en forma le ciel et la terre.

Brahmâ, le souverain maître du monde, produisit une multitude de dieux et de génies. Il institua le sacrifice; et, pour son accomplissement, il créa les trois Vêdas éternels, le Rig, le Yadjour et le Samana. Il produisit de sa propre substance tout ce qui existe au ciel et sur la terre, les astres, l'atmosphère, les fleuves et les montagnes, les végétaux et les animaux. A chaque être il assigna dès l'origine ses qualités, ses instincts, sa prédestination invariable.

Il créa enfin la race humaine. Il créa quatre classes d'hommes, et à chaque classe il assigna ses droits et ses devoirs.

De sa bouche il produisit le brahmane; de son bras le kchatriya; de sa cuisse le vaïçya; de son pied le çoudra.

L'être éternel produisit dès le principe le livre de la Loi, où sont consignées les règles prescrites à tous les êtres. Pour la conservation de la création entière, il prescrivit des occupations différentes à chacune des quatre classes. Aux brahmanes il assigna l'étude et l'enseignement des Vêdas, ainsi que l'accomplissement du

sacrifice. Aux kchatriyas il imposa pour premier devoir de protéger le peuple; aux vaïçyas il enjoignit d'élever les bestiaux, de labourer la terre et de faire le commerce. Aux çoudras enfin il imposa pour seul devoir de servir les trois autres castes. C'est par le respect des règles et la stricte distinction des castes que la société existe et se maintient.

II. — Ce sont là les bases fondamentales du code de la société brahmanique; le reste n'en est que le développement et l'application. Dans ces linéaments essentiels on saisit déjà tout l'esprit de cette législation théocratique, qui se donne la divinité pour auteur et les brahmanes pour interprètes.

La théogonie du livre de Manou ne diffère pas au fond de celle que nous avons trouvée dans les hymnes les plus précieux du Rig-Vêda et que nous avons citée dans le chapitre Ier du livre consacré aux Mèdes et aux Perses. C'est dans ce qui la suit que se montre le nouveau système.

« Les hymnes ne sont plus des invocations religieuses ou de vives actions de grâces, composées, dans le cours de plusieurs siècles, par les anciens Rischis ou par les poëtes-sacrificateurs sur le bord des rivières du Sapta-Sindhou : ce sont des chants sacrés créés directement par Brahmâ, le nouveau dieu suprême, pour servir à l'accomplissement du sacrifice. De même qu'aux temps vêdiques, mais d'une manière plus exclusive encore et plus absolue, le sacrifice est l'acte par lequel l'homme se met en rapport avec le ciel. C'est, à vrai dire, tout le culte de l'Arya, culte qui, dans ces anciens temps, eut pour temple la voûte des cieux, pour autel une couche d'herbe consacrée, et dont l'efficacité reposait tout entière sur le minutieux accomplissement des rites. Seul initié à ces rites et dépositaire exclusif des textes qui les

décrivent ou les accompagnent, le brahmane participe dès lors au caractère sacré de l'acte et de l'instrument. Mais la grande et radicale innovation, le trait dominant de l'ordre de choses nouveau inauguré par les brahmanes et la clef de tout le système, c'est la division du peuple en castes héréditaires.

« Cette institution, nous l'avons déjà dit, existait en germe au sein des tribus védiques, comme distinction de classes; elle est au fond de toutes les sociétés humaines. C'est son caractère indélébile et héréditaire, c'est sa limite infranchissable, c'est sa consécration religieuse et d'institution divine, qui l'ont marquée d'un cachet si profond dans la constitution brahmanique et lui ont donné, sur la destinée du peuple hindou, une influence que le même fait social, à différents degrés de développement, n'a eu chez aucun autre peuple. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

§ 3. — Les çoudras.

I. — Le code brahmanique, comme nous l'avons vu, définit quatre castes; mais elles forment deux groupes inégaux et profondément distincts. D'une part, les trois premières castes, unies entre elles (quoique dans une mesure inégale) par la communauté des droits politiques, des priviléges religieux et des prérogatives sociales, en même temps que par la communauté du nom et des souvenirs nationaux; d'autre part, la quatrième caste, comprise dans le même cadre social, mais à une distance immense au-dessous des trois castes supérieures, ne participant ni à leurs immunités ni à leurs priviléges, n'ayant dans ce monde que des devoirs à remplir, non des droits à revendiquer, portant enfin le nom de çou-

dras comme une note indélébile de sa condition inférieure vis-à-vis de la noble appellation d'Aryas, réservée aux trois autres castes.

Il est manifeste que l'on est ici en présence de deux races, l'une conquérante et dominatrice, l'autre conquise et asservie. On est en présence de deux races qu'un double lien a réunies sans les confondre : le lien politique, qui a enchaîné les vaincus à la nation conquérante ; le lien religieux, imposé par les conquérants comme un moyen de domination. La quatrième caste a sa place dans le corps politique et dans la communauté religieuse ; à ce double titre, elle fait *légalement* partie de la nation aryenne. Mais elle en fait partie par adjonction, non par le sang ; ce ne sont point des Aryas.

« Entre eux et les purs Aryas, il n'y a pas seulement une distinction de caste ; il y a une démarcation physique. Bien plus, c'est de cette différence physique que fut tirée originairement la désignation même des castes, ou, pour mieux dire, la distinction de la dernière classe et des trois classes supérieures ; car le sanscrit *varna,* qui se rapporte à ce que nous désignons par le mot caste, signifie proprement « couleur. » La quatrième caste, la caste servile, était littéralement pour les anciens Aryas ce que sont dans nos colonies « les hommes de couleur, » avec le même sentiment de mépris et d'antipathie. Et telle a été dans l'Inde la force de la prescription religieuse pour maintenir, à dater de la consécration des lois brahmaniques, l'absolue séparation des classes, qu'aujourd'hui encore, surtout dans les provinces du Gange, la distinction physique entre les gens de la dernière caste et ceux de la caste brahmanique est aussi frappante qu'elle a pu l'être aux jours où furent établies les lois de Manou. Entre la physionomie européenne du brahmane, dont le teint est presque blanc ou légèrement jaunâtre, et la peau fortement bronzée ou même

presque noire d'un çoudra, il y a à première vue, sans parler de la dissemblance des traits, une différence dont il est impossible de ne pas être frappé; et cette différence fait comprendre, mieux que tous les commentaires, la force du terme *varna* employé dans le sens de caste. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

II. — En effet, comme la science l'a démontré dans ses plus récents travaux, et comme nous-même nous avons eu déjà l'occasion de le dire plus haut, la caste des çoudras n'était pas autre chose que la descendance de l'ancienne population brune des bassins de l'Indus et du Gange, que nous avons cru pouvoir rattacher à la race kouschite. Si une portion de cette race, des Dasyous de l'âge védique, s'était mêlée par des alliances aux premières tribus aryennes établies dans le Sapta-Sindhou; si quelques peuplades kouschites, comme les Tourvasas et les Yadavas, étaient parvenues à se faire admettre dans les rangs des Aryas sur le pied d'une complète égalité, la grande majorité des anciens possesseurs des provinces arrosées par l'Indus et la presque totalité de ceux des provinces que baigne le Gange, fut réduite à l'état de complète servitude et ne trouva de place, dans le cadre de la constitution de la société aryenne, qu'en y formant la quatrième caste.

Le nom de Çoudras, plus anciennement Soudras, n'est pas d'origine aryenne; ce n'était pas non plus d'abord une appellation générique des populations kouschites de l'Inde, comme Kauçikas, Kadraveyas ou Dasyous. Ce fut d'abord le nom particulier et national d'une peuplade déterminée, que plusieurs passages de l'Atharva-Vêda et du Mahabharata mentionnent avec les Bahlikas et les Abhiras. La situation de ce dernier peuple à l'orient du bas Indus est bien connue, et les Bahlikas demeuraient dans la partie sud-est du Pendjâb actuel. Il

faut donc assimiler la peuplade antique des Çoudras ou Soudras aux *Sydri* que les géographes grecs de l'époque classique signalent encore, lors de l'expédition d'Alexandre, sur la rive orientale de l'Indus, aux deux côtés du confluent des eaux réunies du Pendjâb. Tout semble prouver que, parmi les vieilles tribus kouschites subjuguées par les Aryas dans le Sapta-Sindhou, les Soudras avaient été l'une des premières réduites en servitude ou l'une des plus notables, de telle façon que, par la suite des temps, leur nom devint, dans l'usage commun, synonyme de tributaires ou d'esclaves, précisément comme le fut celui d'Ilote chez les Spartiates et de Davus (Dace) chez les Romains. Lorsque le code brahmanique fut rédigé, le nom de Soudra, sous la forme sanscrite Çoudra, était déjà employé dans ce sens depuis une longue suite de générations et consacré par l'usage. Ce qui confirme encore cette manière de voir, à la fois la plus simple et la plus plausible, c'est que dans l'énumération que font les lois de Manou des sept catégories de serviteurs et d'esclaves, les prisonniers de guerre tiennent le premier rang.

III. — La condition, non-seulement inférieure, mais servile, du çoudra, se marque à chaque page du code brahmanique. Le vaîçya doit prendre soin des animaux utiles, cultiver le sol pour la subsistance commune, se livrer au commerce qui est une nécessité de la société et de l'État; placés plus haut dans l'échelle des êtres, le brahmane et le kchatriya ont à veiller au bien et à la sécurité de la race humaine; le çoudra n'a qu'une fonction et qu'un devoir, servir les trois autres castes. L'état d'abaissement et d'esclavage est tellement inhérent à sa nature, que, même affranchi par son maître, il ne sort pas pour cela de l'état de servitude. Acheté ou non acheté, le çoudra ne doit remplir que des fonctions serviles: car

par sa naissance même il est destiné à ces fonctions. Un brahmane peut, en toute sûreté de conscience, s'approprier le bien d'un çoudra, son esclave, « car un esclave n'a rien qui lui appartienne en propre. » De même que le nom d'un brahmane doit exprimer la faveur et la félicité, celui d'un kchatriya la puissance et la protection, celui d'un vaïçya la richesse et la libéralité, le nom d'un çoudra ne doit exprimer que l'abjection et la dépendance. On ne doit enseigner à un çoudra ni la loi ni aucun rite expiatoire. Des peines atroces sont infligées au çoudra qui aura adressé des paroles injurieuses à un Arya des trois castes supérieures : la moindre est d'avoir la langue coupée. Si c'est un brahmane qui a été offensé, un long stylet de fer brûlant sera enfoncé dans la bouche du coupable; si un çoudra ose adresser à un brahmane un simple avis, une simple remontrance, on lui versera de l'huile bouillante dans la bouche et dans l'oreille. Quand c'est un kchatriya ou un vaïçya qui a injurié un brahmane, il n'encourt qu'une simple amende pécuniaire.

« Un signe extérieur d'institution brahmanique était commun aux trois hautes castes et interdit à la quatrième : c'était un cordon dont chaque enfant était revêtu à un âge déterminé par la loi religieuse. Ce cordon était l'emblème d'une seconde naissance, de la naissance spirituelle, infiniment supérieure à la naissance physique; ceux-là seuls qui l'avaient reçu étaient regardés comme *Dvidjas* ou « deux fois nés ». C'était la marque ostensible qui séparait l'Arya du Çoudra. » (Vivien de Saint-Martin.) L'usage de l'Inde actuelle, qui n'a pas varié depuis l'antiquité, est le commentaire de ces prescriptions du code. Le cordon est passé par-dessus la tête et se porte sous les deux aisselles. La cérémonie de l'investiture n'est pas moins solennelle que celle de la circoncision chez les Musulmans. Mais, sauf de rares

exceptions, les brahmanes sont aujourd'hui les seuls qui prennent le cordon.

IV. — Impitoyable pour la caste déshéritée des çoudras, la loi brahmanique, en compensation de leur vie d'abaissement et de dépendance, leur entr'ouvrait un coin moins sombre des mondes à venir et leur laissait une espérance après la mort, mais une espérance bien insuffisante à les consoler. Le çoudra pouvait espérer une condition plus élevée au milieu des hommes dans une nouvelle naissance, — car la doctrine des transmigrations était une des croyances essentielles et fondamentales du brahmanisme; — mais c'était à la condition qu'il aurait fidèlement rempli dans cette vie les devoirs qui lui étaient imposés. « Du reste, en même temps qu'il est strictement enjoint à chaque classe de se renfermer dans ses devoirs et ses occupations, « attendu « qu'il vaut mieux se mal acquitter de ses propres fonc« tions que bien remplir celles d'un autre, » les Lois de Manou recommandent aux rois de maintenir soigneusement dans ses devoirs la classe des çoudras, qui, livrée à elle-même, « pourrait bouleverser le monde. » Et ce qui est remarquable, c'est que dans cette recommandation, la caste des vaïçyas, c'est-à-dire la masse du peuple arya, est associée à la caste des çoudras. Le pouvoir auquel les brahmanes s'attachent à imprimer le caractère inviolable d'une délégation divine, a besoin d'un certain degré de compression même vis-à-vis de leur propre peuple, de ces tribus naguère si fières et si belliqueuses, chez lesquelles l'esprit de leurs ancêtres n'était pas encore entièrement éteint. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

§ 4. — Les vaïçyas.

I. — Nous venons de voir les règles de conduite imposées aux çoudras; elles sont contenues dans un petit nombre de versets des Lois de Manou, et elles peuvent se résumer en un seul mot : soumission. Celles qui se rapportent aux vaïçyas, c'est-à-dire au gros du peuple aryen de l'Inde, n'ont pas beaucoup plus d'étendue; elles sont presque toutes énumérées dans ce verset du premier livre : « Soigner les bestiaux, faire l'aumône, « sacrifier, étudier les livres saints, faire le commerce, « prêter à intérêt, labourer la terre, sont les fonctions « allouées au vaïçya. » Huit versets du neuvième livre développent ces indications en y ajoutant quelques détails qui fournissent un aperçu intéressant de ce qu'était alors le commerce dans l'Inde aryenne. Le vaïçya, est-il dit, doit être informé du prix des pierres précieuses, des perles, du corail, du fer, des tissus, des parfums, des épices. Il doit être instruit des avantages et des désavantages des différentes contrées; il doit connaître à fond les différents langages des hommes. Les vaïçyas formaient donc à la fois la classe agricole, la classe commerçante et la classe industrielle de la nation; ce qui avait été la masse principale des tribus pastorales et guerrières du Sapta-Sindhou, était désormais la partie productrice de la société brahmanique. On pourrait dire dans une certaine mesure que les vaïçyas étaient devenus la bourgeoisie des Aryas du Gange, comme les brahmanes en étaient la noblesse sacerdotale, les kchatriyas, la noblesse militaire, et les çoudras, les prolétaires. Mais il y a, au total, bien plus de disparités que d'analogies entre l'état social que représentent les Lois

de Manou et nos sociétés modernes; c'est en lui-même qu'il faut étudier le peuple brahmanique, sans y chercher des assimilations trop incomplètes pour donner des idées vraies.

II. — Les professions et les industries nombreuses mentionnées dans le code brahmanique, annoncent un état social très-développé. Il est question, non-seulement d'hommes qui construisent les maisons, mais de gens qui dirigent et maintiennent le cours des eaux. C'était un art qui avait dû se perfectionner de bonne heure dans un pays sujet à des débordements périodiques; nous avons vu plus haut qu'il avait déjà pris un grand développement dans le bassin du Gange avant l'invasion aryenne, chez certaines nations kouschites, telles que les Matsyas; ce fut bien évidemment de ces premiers occupants du pays que les Aryas en apprirent les secrets. Instruire les éléphants, dompter les taureaux, dresser les chevaux et les chameaux, étaient autant d'industries particulières dans la société brahmanique au temps de la rédaction des Lois de Manou. On avait déjà, du reste, la plupart de nos animaux domestiques, quadrupèdes ou volatiles. « Il y avait des boucheries, des distilleries, des moulins à huile; on extrayait le sucre de la canne, mais sans savoir le raffiner et le cristalliser; on exploitait des mines, on travaillait le cuivre et les métaux précieux, dont on faisait des vases ciselés, et sans doute bien d'autres objets de parure ou d'usage domestique. On fabriquait des étoffes de soie, de laine, de lin et de chanvre; les tapis du Népâl avaient déjà la réputation qu'ils gardent encore aujourd'hui. Il y avait des astrologues et des médecins; et, à l'autre extrémité de l'échelle sociale, on trouve des acteurs, des danseuses, des baladins, des lutteurs, des bâtonnistes. Les jeux de hasard sont interdits, « attendu, dit la Loi, que le jeu et

« et les paris causent aux princes la perte de leurs « royaumes. » C'est sans doute une allusion à la légende des Pandavas. Dans un ordre de faits différents, on trouve mentionnés des associations commerciales, des entreprises pour le transport des marchandises dans l'intérieur, des voyages commerciaux sur mer, par quoi il faut entendre le cabotage sur certaines parties des côtes, et enfin jusqu'à des prêteurs d'argent. L'intérêt légal de l'argent est fixé à un et quart pour cent par mois; l'intérêt toléré pouvait aller à 2 0/0. Quant au principe de la propriété territoriale, il est défini d'une manière formelle. « Les sages ont décidé que le champ cultivé « est la propriété de celui qui en a coupé le bois, » c'est-à-dire qui l'a défriché le premier. On ne voit là aucune trace de cet autre principe, introduit plus tard dans le droit hindou et dont les conséquences ont été si funestes, que la terre appartient au souverain. Lorsqu'on donnait une terre à loyer, le produit revenait par moitié au propriétaire du champ et au cultivateur. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

§ 5. — Point de départ de la constitution de la société brahmanique.

I. — La distinction profonde établie entre les Aryas et les Çoudras, la condition servile imposée à ces derniers, étaient des résultats naturels de la conquête. Dès avant la fin de l'âge védique, ces deux grandes et primitives castes devaient être déjà séparées, et la condition des Çoudras devait tendre, avec le cours des siècles, à s'améliorer plutôt qu'à s'aggraver. Mais la transformation des anciennes classes, mobiles par leur nature et

imparfaitement délimitées, entre lesquelles se partageaient les Aryas, en castes fermées, aux limites infranchissables, fut certainement un fait artificiel, que n'appelait pas le développement logique des institutions nationales. Ce fut le produit d'une révolution intérieure, qui changea totalement l'organisation sociale du peuple aryen de l'Inde, révolution conçue de toutes pièces et opérée par la classe sacerdotale, et qui eut pour résultat de créer l'édifice de la théocratie la plus absolue qui ait jamais existé dans le monde.

L'esprit de cette révolution est caractérisé de la façon la plus nette par les termes dans lesquels les Lois de Manou définissent les rapports réciproques des kchatriyas et des brahmanes. « Si un kchatriya se porte à « des excès d'insolence à l'égard des brahmanes, en « toute occasion, qu'un brahmane le punisse ; car le « kchatriya tire son origine du brahmane. Des eaux « procède le feu ; de la caste sacerdotale, la caste mili-« taire; de la pierre, le fer. Leur pouvoir, qui pénètre « tout, s'amortit contre ce qui les a produits. » Cepen-pendant le Code ajoute aussitôt : « Les kchatriyas ne « peuvent prospérer sans les brahmanes ; les brahma-« nes ne peuvent s'élever sans les kchatriyas. En s'u-« nissant, la caste sacerdotale et la caste militaire s'é-« lèvent dans ce monde et dans l'autre. » Et ailleurs : « Les brahmanes sont déclarés la base, et les kchatriyas « le sommet du système des lois. »

Un tel langage est bien loin des temps où les brahmanes, entretenus à la cour des petits princes du Sapta-Sindhou, exaltaient les hauts faits et la générosité du radja pour en obtenir quelques présents. Les brahmanes, ici, ne sont pas seulement les égaux de la classe des guerriers, ils lui sont supérieurs. Ils sont la source de tout pouvoir et la base même de l'ordre social ; ils ont la supériorité de ce qui est d'institution divine sur ce

qui est d'origine humaine. Cette proclamation solennelle de la suprématie sacerdotale forme un contraste complet avec ce que nous avons vu, non-seulement dans l'âge vêdique, mais dans l'âge héroïque de la conquête des pays du Gange. La suprématie appartenait alors encore sans conteste aux guerriers, aux kchatriyas. La révolution qui s'est accomplie entre cette époque et la rédaction des Lois de Manou a eu sa source et son berceau dans le sanctuaire. Elle s'est faite au nom de la religion, en se donnant pour une œuvre divine. Elle est est le résultat du changement profond que la vieille religion des Vêdas a subi dans les collèges des brahmanes, le résultat de la transformation de ce culte naturaliste et naïf des premiers âges en une religion savante et mystérieuse, fondée sur son système méthaphysique et ayant pour corollaire un système d'organisation sociale, religion dont les brahmanes se réservaient la connaissance exclusive, dont ils étaient les seuls interprètes comme ils en avaient été les créateurs, et au nom de laquelle ils avaient, appuyés sur la vénération superstitieuse du peuple, établi leur suprématie malgré la résistance des guerriers.

II. — La constitution de la société brahmanique découle directement et exclusivement du système de la religion brahmanique. Pour arriver à éclaicir l'origine et les phases de la révolution sociale qui changea l'organisation de l'Inde aryenne et lui donna son empreinte définitive, il est donc nécessaire d'établir avant tout l'origine et les développements successifs de la transformation que les brahmanes firent subir à l'antique religion des Aryas. Et d'abord nous allons essayer de déterminer quel fut le berceau de cette transformation. Nous avons à ce sujet des indications tout à fait positives.

On a vu plus haut combien les derniers hymmes védiques invoquent la Sarasvati, entre toutes les rivières sur les rives desquelles vivaient les Aryas, avec des expressions d'éloge et de prédilection. « C'est la plus belle, « la plus aimable, la plus honorée parmi les sept sœurs; « ses ondes salutaires coulent pour protéger les Aryas. » Dans les écrits brahmaniques le nom de la Sarasvati se montre sous un caractère bien plus remarquable encore. Il nous apparaît alors entouré d'une auréole de vénération religieuse qui ne s'était attachée à aucune autre rivière célébrée par les chantres védiques. Ce n'est plus seulement la rivière aimable, belle et honorée des hymnes; c'est la rivière *sainte*. Un territoire de cinq yodjanas (15 lieues) de circuit, dont la rivière forme un des côtés, est, dans le Mahabharata, un lieu de sacrifice saint entre tous ; et aujourd'hui encore ce territoire est pour les Hindous un objet de singulière vénération. Ce caractère de sainteté s'étendait au pays tout entier baigné par la partie supérieure de la Sarasvati. « Entre « les deux rivières divines de Sarasvati et de Drischadva« ti, est-il dit au livre de Manou, un espace se trouve « renfermé ; cette contrée, digne des dieux, a reçu le « nom de Branmâvarta. La coutume qui s'est perpétuée « dans ce pays, par la tradition immémoriale, parmi les « castes primitives et les castes mêlées, est déclarée « bonne coutume. » Et le code sacré ajoute immédiatement, énumérant les territoires qui bordent les deux côtés de la Yamouna : « Le Kouroukchêtra, le Pantchala « et le Çouraséna forment la contrée nommée Brah« marchi (la terre des sages, des êtres divins), voisine « du Brahmâvarta. C'est de la bouche d'un Brahmane « né dans ce pays que tous les hommes, sur la terre, « doivent apprendre leurs règles de conduite spéciales. »

Ces indications sont claires, précises, ne peuvent laisser place au doute de l'esprit. La terre sacrée par excel-

lence des bords de la Sarasvati et de la Yamouna, la terre de Brahmâ, la terre des Sages, dont la coutume immémoriale est devenue la loi, d'où sortent les brahmanes qui ont pouvoir d'enseigner et de diriger les hommes, est bien évidemment la contrée où se constituèrent les premiers colléges de brahmanes, dans le sein desquels la doctrine religieuse nouvelle prit naissance ; c'est le point de départ de l'organisation sociale qui découla de cette doctrine et assura définitivemeni la suprématie de la caste sacerdotale.

§ 6. — Formation de la doctrine brahmanique.

I. — Nous avons plus haut, en parlant des Vêdas et de la manière dont les collections en furent formées, indiqué quelles furent les premières occupations des colléges brahmaniques et le besoin qui les fit constituer. Il s'agissait à l'origine de rassembler les hymnes saints composés par les patriarches du Sapta-Sindhou, de les empêcher de se perdre et de les protéger contre toutes les altérations qui, avec le cours des temps, auraient pu s'y introduire dans une tradition purement orale. En même temps les premiers brahmanes s'occupaient de garder précieusement et d'immobiliser les prescriptions rituelles extrêmement minutieuses sans lesquelles n'était pas valable la célébration du sacrifice, cet acte solennel et tout-puissant qui reliait la terre au ciel. Ce travail, nous l'avons déjà dit, commença à se faire dans le cours du xive siècle avant notre ère. Tandis que les descendants et les disciples des anciens chantres sacrés, organisés en corporations ou colléges, s'y adonnaient dans les paisibles régions qu'arrose la Sarasvati,

les nations aryennes faisaient la conquête du bassin du Gange. Le résultat de cette conquête était de marquer d'une manière plus intense la distinction des anciennes classes du peuple Arya. Les guerriers, enrichis par le butin des vaincus, environnés de l'auréole que donne la victoire, enorgueillis par le bruit de leurs exploits, se distinguaient chaque jour davantage du peuple et prenaient des allures d'aristocratie plus exclusive. Autour de leurs anciens chefs, transformés en puissants monarques avec une cour luxueuse, ils devenaient des seigneurs féodaux et n'avaient plus rien de la vie simple des guerriers du Sapta-Sindhou, pasteurs eux-mêmes comme la masse du peuple, distingués sans doute par les priviléges que leur assurait leur vaillance, mais soignant leurs bestiaux quand ils ne combattaient pas et menant la même vie que celui qui devait être plus tard le vaîçya. Désormais le kchatriya, dans les pays du Gange, ne considérait plus que le métier des armes comme digne de lui, et dans sa prédilection exclusive pour ce métier il négligeait la part de sacerdoce domestique qu'il avait exercée dans la vie du Sapta-Sindhou, de même qu'il abandonnait les occupations qu'il y avait d'abord associées à son office de champion armé du pays. De leur côté, ceux qui constituaient le gros du peuple, devenant sédentaires, s'établissant soit dans les campagnes fertiles que baignent les eaux du Gange et de ses affluents, soit dans les grandes villes fondées déjà plus anciennement par les Kouschites, abandonnant eux aussi la vie pastorale, d'abord commune à toutes les classes de la nation, pour se faire agriculteurs, industriels et marchands, contribuaient eux-mêmes, par leur changement d'existence, à prononcer davantage la séparation entre leur classe et celle des guerriers, à se placer dans une situation inférieure. Si ces deux classes n'étaient pas encore des castes, leurs limites devenaient plus difficilement

franchissables. Quant aux brahmanes, aux hommes de religion et de prière, le résultat des événements était aussi de les isoler, de grandir leur situation morale et de leur donner un caractère de sainteté presque divine qu'ils n'avaient jamais eu dans l'âge vêdique. Devenus les seuls dépositaires des traditions des antiques Rischis, des hymnes agréables aux dieux et par lesquels on peut attirer leur faveur sur le peuple, enfin des rites essentiels du sacrifice, on ne pouvait plus se passer d'eux pour tous les actes de la vie religieuse, qui, nous l'avons déjà dit, était le seul lien national des Aryas, et graduellement quelque chose de la vertu surnaturelle attribuée au sacrifice et à la prière rejaillissait sur eux. C'est ainsi que du rôle de simples bardes, chantant les exploits des princes presque aussi souvent que la gloire des dieux, les brahmanes, divisés en familles qui prétendaient descendre des sept Rischis ou des plus fameux de leurs successeurs, passaient peu à peu à celui d'un véritable sacerdoce, aussi puissamment organisé que vénéré par le peuple, qui lui attribuait un caractère supérieur à l'humanité.

II. — Mais une corporation sacerdotale puissante ne peut pas se constituer, ni surtout prospérer et se perpétuer sans un système de doctrine religieuse dont elle fait son patrimoine. L'occupation des colléges de brahmanes ne pouvait longtemps être bornée à la pure et simple conservation par voie de tradition orale des hymnes des patriarches des anciens âges et des rites sacramentels du culte. L'existence même de ces colléges, adonnés à l'étude des choses de la religion, devait nécessairement enfanter un grand travail de pensée religieuse d'où sortirait tout un système dogmatique et métaphysique, greffé sur les données primordiales de de la vieille mythologie des Aryas. Elle l'eût produit

partout, mais elle devait encore plus inévitablement le produire chez le peuple aryen de l'Inde, qui a montré dans tous les temps la prédisposition la plus décidée à la méditation religieuse et à la spéculation métaphysique poussée jusqu'au dernier degré de la hardiesse.

Nous avons expliqué plus haut quelle était la religion des Aryas pendant leur séjour dans le Sapta-Sindhou. C'était une religion fort grossière et toute naturaliste, consistant presque exclusivement dans l'adoration directe des phénomènes atmosphériques, où la notion primitive de l'unité fondamentale de l'essence divine avait été en s'oblitérant chaque jour davantage, de manière à aboutir à un polythéisme presque absolu. Ce fut cette notion, qui ne s'était cependant jamais effacée d'une manière tout à fait complète, et dont plusieurs hymnes du Véda conservent encore les vestiges, qui se réveilla dans les corporations brahmaniques et devint la base première de leur doctrine. Probablement, dans les familles que leur origine faisait les dépositaires de la tradition directe des enseignements des Rischis, elle s'était toujours mieux maintenue que dans les opinions populaires.

Mais la notion de l'unité de l'essence divine, formulée à l'état de dogme et servant de point de départ à tout le système religieux du brahmanisme, prit dans ce système une forme particulière, où se marque l'empreinte de son origine sacerdotale, et dont certaines tendances de la religion védique avaient préparé en partie la naissance. Qu'on se reporte à ce que nous avons dit ci-dessus de la conception du dieu Agni, de l'importance toujours croissante de son culte parmi les Aryas du Sapta-Sindhou, de l'enchaînement de croyances par lequel ce dieu, qui n'était d'abord que la personnification de la flamme du sacrifice, avait fini par être regardé comme l'âme du monde, *Manas*, comme

égale et identique à Indra. Soma, ou la libation personnifiée, avait subi la même métamorphose et la même progression, en se confondant avec Agni. Enfin, dans notre étude de la religion vêdique, nous avons montré comment l'élan religieux auquel se laissait aller l'Arya, à la vue de la flamme du sacrifice et de la libation qu'il y versait, prenait à son tour une forme objective et devenait une divinité nouvelle, Brahmanaspati « le maître de la prière », invoqué comme le médiateur entre le sacrificateur et les dieux, comme celui qui rendait ces derniers favorables. Cette divinisation du sacrifice, du rite religieux, de la prière, était essentiellement propre au génie des Aryas.

La conception du personnage de Brahmanaspati n'est pas, du reste, une conception primitive ; nous ne la voyons apparaître que dans les hymnes les plus récents du Rig-Vêda. Mais ce dieu y prend rapidement une importance énorme. C'est un nouvel Agni, d'une forme plus abstraite, qui tend naturellement à saisir la première place au sommet de l'Olympe. Dans plusieurs morceaux qui font partie de la collection du Rig, Brahmanaspati se montre comme le maître des autres dieux, supérieur à Indra lui-même, comme celui qui leur communique leur force ; les exploits primitivement attribués à Indra lui sont rapportés ; c'est lui qui terrasse Vritra et qui délivre les vaches célestes enfermées dans la caverne ténébreuse. En même temps que le personnage de Brahmanaspati se forme et grandit, on voit dans les hymnes contemporains, qui sont certainement postérieurs au moment où les Aryas franchirent le Sarasvati, l'idée du pouvoir magique et surnaturel de la prière se développer dans des proportions inattendues. La prière en arrive à être considérée comme plus puissante que les dieux qu'elle invoque ; on la regarde comme l'arme la plus forte dont les dieux

eux-mêmes puissent se servir ; ce n'est plus avec la foudre, c'est avec la force de la prière qu'Indra brise la caverne de Vritra. Lorsqu'on voit apparaître ces idées, les corporations sacerdotales sont déjà formées ; elles ont fait du sacrifice et de la prière leur patrimoine exclusif, leur chose, et elles en grandissent la vertu à leurs propres yeux et surtout aux yeux du peuple pour se grandir elles-mêmes.

III. — Une fois que de telles idées avaient pris naissance, elles devaient rapidement se développer dans les colléges des brahmanes, comme le fondement même de l'enseignement religieux qui s'y constituait. Le personnage divin de Brahmanaspati y prit un caractère plus abstrait, moins anthropomorphique ; ce ne fut plus « le seigneur de la prière », mais « la prière » elle-même, *brahman*, divinisée, Brahmâ. Brahmâ était naturellement le dieu propre des brahmanes ; aussi, lorsque les écoles sacerdotales furent parvenues à la conception de l'unité absolue de l'essence divine, de l'être en soi, *Svayambhou*, ce fut Brahmâ, producteur des Védas, c'est-à-dire des hymnes saints où est contenue la science religieuse, qu'ils proposèrent à l'adoration des peuples comme la manifestation la plus haute de l'être divin, comme le dieu suprême, l'âme du monde, qui crée, vivifie et dirige tout ce qui existe.

C'est ainsi que s'opéra la transformation fondamentale de la religion des Aryas, d'où devait sortir leur transformation sociale. Le vieux panthéon s'effaça ou se transforma. Indra lui-même, le dieu souverain des anciens Aryas, le dieu tonnant, le roi du ciel, le protecteur de la race, Indra fut détrôné et remplacé. « Un dieu inconnu aux anciens Rischis s'assit sur le trône éternel et reçut le sceptre des mondes. Humble à l'origine, comme la prière dont il est l'expression person-

nifiée, humble comme le furent originairement les ministres du sacrifice, ses interprètes et ses créateurs, Brahmâ grandit avec eux et par eux, et ils devinrent à la fois, eux, les chefs de la hiérarchie terrestre, lui, le chef de la hiérarchie céleste[1]. » C'est dans les Brahmanas, les Oupanischads et dans les compositions sorties des pures écoles brahmaniques, qu'on voit apparaître Brahmâ entouré de tous les attributs de la puissance divine. Ce ne sont plus les attributs tout extérieurs et tout physiques que les poëtes des anciens jours attachaient au nom d'Indra ; ce sont maintenant des qualifications et des images puisées au plus profond de l'exaltation religieuse.

Voici, par exemple, en quels termes magnifiques la théodicée brahmanique, insérée dans le Mahabharata sous le titre de *Bhagavadgita,* célèbre le dieu :

« ... Hari (une des appellations du dieu suprême) fit « voir au fils de Pritha (Ardjouna) sa forme auguste et « suprême... portant des guirlandes et des vêtements « divins, parfumée de célestes essences, merveilleuse en « toute chose, resplendissante, infinie, la face tournée « vers tous les points du monde. Si dans le ciel s'éle« vait tout à coup la lumière de mille soleils, elle serait « comparable à la splendeur de ce dieu magnanime..... « Alors, plein de stupeur, les cheveux hérissés, le héros « baissa la tête et, joignant les mains, s'adressa ainsi « au dieu : « Dieu, je vois en ton corps tous les dieux et « les troupes des êtres vivants... Tu portes la tiare, la « massue et le disque, ô montagne de lumière de tous « côtés resplendissante ! Je puis à peine te regarder « tout entier, car tu brilles comme le feu et le soleil « dans ton immensité. Tu es l'Indivisible, tu es le su« prême Intelligible. Tu es le trésor souverain de cet

1. Vivien de Saint-Martin.

« univers; tu es intrépide. C'est toi qui maintiens la « Loi immuable, sans commencement, sans milieu, « sans fin, doué d'une puissance infinie. Tes bras n'ont « pas de limite, tes regards sont comme la lune et le « soleil, ta bouche a l'éclat du feu sacré. Par ta chaleur « tu échauffes l'univers. Tu remplis à toi seul tout l'es-« pace entre le ciel et la terre, et tu touches à toutes « les régions. O dieu magnanime, à la vue de ta puis-« sance surnaturelle et terrible, les trois mondes sont « ébranlés ! »

Tel est le souverain dieu des brahmanes, première émanation de l'Etre éternel et auteur de toutes les créations visibles, l'âme qui réside dans tous les êtres vivants, le commencement, le milieu et la fin de toutes choses. Tout ce qui existe dans la nature peut être perçu par les sens ou par la commune intelligence; Brahmâ ne peut être conçu par l'esprit que dans le recueillement absolu de la contemplation la plus abstraite. Ce n'est plus le dieu visible et matériel; c'est le dieu de la pure intelligence. Un dernier trait achève de rendre sensible le passage de la vieille théogonie à la théologie nouvelle. Tous les phénomènes extérieurs qui formaient, dans la croyance des tribus védiques, la longue série des dieux secondaires, ne sont plus que des formes, des manifestations du dieu des brahmanes. « Voici « mes formes cent et mille fois variées, célestes, diver-« ses de couleurs et d'aspect. Voici les Adityas, les « Vasous, les Roudras, les deux Açvins et les Marouts; « voici, dans son unité, tout l'univers compris en « moi. »

IV. — Ces citations font voir quel caractère panthéistique a revêtu la conception de l'être divin dans le système religieux et philosophique des brahmanes, et quelle importance capitale a prise dans ce système la

doctrine de l'émanation, trop savante pour avoir fait partie de la religion des Aryas du Sapta-Sindhou. Non-seulement tous les dieux sont émanés de la substance de l'être divin unique, manifesté dans Brahmâ ; mais aussi tout ce qui existe en sort par voie d'émanation, à un degré plus ou moins grand de pureté. Et de même que tout en est émané, tout y retournera un jour. Car dans le système du brahmanisme, les dieux, comme le monde, ne sont pas éternels ; ils ont, et Brahmâ lui-même aussi bien que les autres, une existence prodigieusement longue, sans doute, par rapport à celle de l'homme, mais une existence temporaire et finie, qui a eu un commencement et qui doit avoir un terme ; le premier principe seul est éternel. L'existence des dieux, celle de Brahmâ lui-même, est étroitement liée à celle du monde. Ils sont émanés en même temps de l'Etre en soi et finissent en même temps. Quand les quatre yougas ou les quatre périodes de la durée de l'univers — dont nous avons exposé plus haut le système, tel que l'a conçu le brahmanisme—seront accomplies, monde et dieux cesseront également d'exister. Le premier principe les absorbera de nouveau dans sa substance, d'où ils sont sortis ; puis, quand le temps viendra du renouvellement des choses, il produira encore, par voie d'émanation, un autre monde et d'autres dieux pour y présider.

Dans ce panthéisme absolu et philosophique, dans ce développement donné à la doctrine de l'émanation, il y a — tout le monde l'a reconnu — quelque chose d'étranger aux anciennes idées religieuses aryennes, qui se manifeste pour la première fois dans les colléges des brahmanes. Est-ce le simple résultat de leurs propres méditations, un produit spontané de leur pensée? Ou bien n'y faut-il pas reconnaître l'action d'une influence étrangère à la race aryenne? Plusieurs indianis-

tes éminents ont insisté sur la tendance nouvelle que dut éveiller dans le sacerdoce indien le spectacle de la nature exubérante des rives du Gange, avec ses paysages couronnés par les cimes gigantesques et neigeuses de l'Himalaya, son fleuve aux débordements fertilisateurs, sa flore éclatante et grandiose, sa faune étrange et monstrueuse, ses tigres, ses éléphants, ses rhinocéros, ses serpents, ses gavials. Il y a de la vérité dans ce point de vue ; le spectacle de la nature nouvelle au sein de laquelle la conquête des pays gangétiques introduisit les Aryas eut sans aucun doute une profonde influence sur l'imagination religieuse des brahmanes; ce fut lui qui les conduisit à donner à leurs mythes ce caractère gigantesque et désordonné qui les fait ressembler presque toujours aux rêves d'une fantaisie malade et qui se montre déjà dans les grandes épopées, tandis que rien de semblable n'apparaissait encore dans les Védas. Mais il nous paraît difficile de croire que ce fut ce spectacle qui produisit la conception philosophique toute abstraite qui différencie la religion brahmanique de la religion védique.

Nous croyons, au contraire, avec M. Roth et M. le baron d'Eckstein, qu'une influence étrangère au pur aryanisme contribua pour une large part à cette transformation religieuse. Nous avons fait voir plus haut comment, dans les premiers temps du séjour des Aryas dans le Sapta-Sindhou, plusieurs familles sacerdotales de la race brune des indigènes, telles que les Kauçikas, les Kapeyas et les Babhravas, étaient parvenues, grâce à la supériorité de leurs connaissances et de leur civilisation, à se faire admettre dans le sacerdoce des tribus aryennes, où elles furent désormais comptées parmi les brahmanes. Sans doute, elles avaient dû, pour y parvenir, embrasser la religion d'Indra. Mais il serait contraire aux vraisemblances qu'elles eussent abdiqué

toutes les croyances, toutes les idées de leur race, en possession déjà d'un développement sacerdotal et philosophique considérable, dont les plus anciennes conceptions de la religion babylonienne, créée aussi par des Kouschites, peuvent nous révéler du moins l'esprit général. Elles durent, au contraire, apporter ces idées avec elles dans la religion aryenne, où elles introduisirent des éléments nouveaux dont l'action sur la naissance du système brahmanique n'a rien que de vraisemblable. Or, les principes dont l'apparition fait la différence entre le brahmanisme et la religion vêdique, l'unité panthéistique de l'essence divine et la doctrine de l'émanation, sont précisément les principes philosophiques et savants sur lesquels repose tout le système des deux religions de Babylone, née chez un peuple de Kousch, et de l'Égypte, née chez un peuple étroitement apparenté aux Kouschites. Une semblable coïncidence peut-elle être absolument fortuite ?

Tout ce qui existe, les hommes aussi bien que le monde, étant considéré comme émané de la substance de Brahmâ, émané lui-même de Svayambhou, l'Être en soi, les lois constitutives de la société revêtaient un caractère divin et immuable, comme celles de la nature. De là la transformation des anciennes classes de la société aryenne en castes immobiles et héréditaires, aux limites infranchissables, que rien ne pouvait modifier puisqu'elles étaient instituées par la divinité même et faisaient partie des lois éternelles du monde. De là aussi la supériorité assurée de droit divin à la caste brahmanique sur toutes les autres. Au reste, nous croyons que dans la transformation des classes en castes il faut admettre également une large part à l'influence des familles sacerdotales, issues de la race brune et de la civilisation anté-aryenne des bassins de l'Indus et du Gange ; car nous avons fait voir dans le livre précédent,

à l'occasion du Yémen, que l'institution des castes était une institution essentiellement kouschite, que nous avons retrouvée partout où cette race a dominé, à Babylone, dans l'empire de Saba et dans celui des Narikas du Malabar.

V. — Mais ce qu'il y a de plus nouveau, sans contredit, dans le système du brahmanisme, par rapport aux doctrines de l'âge vêdique, aux anciennes conceptions aryennes, ce sont les dogmes relatifs au sort des âmes après la mort. Un des dogmes fondamentaux des brahmanes est celui de la transmigration, dont on ne trouve aucun vestige dans les Vêdas et qui est même formellement contraire aux croyances que les hymnes expriment sur l'autre vie. Ici plus que partout ailleurs on est obligé d'admettre l'introduction d'une idée étrangère dans le brahmanisme : car rien dans les anciennes conceptions aryennes ne conduisait à un pareil dogme, dont nous avons, au contraire, constaté les premiers germes en Égypte, c'est-à-dire chez un des principaux peuples de race chamitique.

Mais chez les brahmanes la doctrine de la transmigration prend des développements qu'elle n'a reçus chez aucun autre peuple; elle devient un des éléments les plus essentiels, un des pivots principaux de tout le système religieux, moral et social. Les brahmanes considèrent l'être comme entraîné dans un cercle d'existences successives qui s'enchaînent les unes aux autres et qui embrassent toutes les formes de la nature, depuis l'homme jusqu'à la matière inerte et morte. Le terme le plus haut de ces transmigrations incessantes dans la vie terrestre est l'humanité. Mais le péché la fait déchoir et retomber dans des existences inférieures. La pratique de la vertu et surtout la stricte observation de la loi religieuse, bien plus importante que la vertu réelle, peut

seule faire sortir de ce cercle indéfini des renaissances, en méritant à l'être, comme suprême récompense, d'être absorbé dans le sein de Brahmâ et de rentrer ainsi dans la substance éternelle d'où il est sorti. Encore sont-ce les seuls brahmanes qui peuvent parvenir directement à cette fin bienheureuse : car seuls ils ont suffisamment parcouru la série des existences et ont obtenu par leurs mérites dans une vie antérieure de naître enfin dans cette caste supérieure au reste de l'humanité. Par là encore leur suprématie reçoit une nouvelle consécration religieuse.

Telle est la donnée générale du système, et sur cette base le brahmanisme a construit toute une échelle des existences et des renaissances, minutieusement détaillée et mise en relation avec les différents actes bons ou mauvais de la vie, qui sert de sanction aux préceptes de la loi morale. Après la mort, les âmes se présentent devant Yama, qui remplit le rôle de juge des enfers. Leurs actions sont pesées dans une balance, les bonnes d'un côté, les mauvaises de l'autres. Suivant le plateau qui l'emporte, elles sont punies ou récompensées. Les rois et les kchatriyas qui ont fait le bien et se sont montrés fidèles observateurs de la Loi, vont jouir de la béatitude dans le ciel d'Indra, le plus élevé des cieux matériels. Les méchants, ceux qui ont commis des crimes ou qui ont transgressé les prescriptions religieuses, sont envoyés dans les enfers, qui sont au nombre de huit et renferment des supplices gradués suivant l'importance des fautes. Ces supplices sont décrits en détail dans les Lois de Manou, et l'imagination indienne s'est donné libre carrière dans l'invention des tortures dont ces lieux ténébreux sont le théâtre. Dans un des enfers, les pécheurs ont leur corps déchiré par des hiboux et des corbeaux, et chaque jour les démons leur coupent la tête, qui repousse constamment pour le renouvellement

du supplice. Un autre les voit bouillir dans de gigantesques chaudières. Dans un troisième ils sont entourés de charbons ardents, on les fait marcher sur des sables brûlants ou sur des lames de fer rougies, et on leur verse du cuivre fondu dans la gorge.

Mais les supplices des enfers ne sont pas éternels, pas plus que la béatitude du ciel d'Indra. Au bout d'un certain temps, on sort de l'une ou de l'autre condition pour rentrer dans le cercle des existences. Les justes renaissent parmi les hommes, dans la caste supérieure à celle où ils ont passé leur vie précédente. Le çoudra renaît vaïçya, le vaïçya kchatriya, le kchatriya brahmane. Les méchants reviennent à une existence très-inférieure, d'où ils ont à se relever de nouveau par une série de renaissances presque infinie. Celui qui a tué un brahmane, après de longues tortures dans les enfers, renaît sous la forme d'un des animaux regardés comme les plus impurs et les plus méprisés, tels que le chien ou l'âne. Celui qui a volé une vache renaît gavial ou crocodile du Gange; celui qui a volé du blé devient rat; celui qui a dérobé des fruits ou des légumes, singe. L'incestueux renaît cent fois de suite à l'état de plante ou de liane avant de passer de nouveau à une existence plus élevée. Le brahmane qui a commis une infraction aux rites de la célébration du sacrifice doit passer cent ans sous la forme d'une corneille ou d'un milan. Celui qui a dit à un homme libre : « Tu es le fils d'une esclave, » est condamné à renaître cinq fois dans une condition servile. Les lois de Manou énumèrent avec les plus minutieux détails toutes ces différentes renaissances, sous telle ou telle forme en rapport avec les péchés commis. On y voit que de très-bonne heure les brahmanes avaient systématisé la matière avec un soin tout particulier : car ils trouvaient un des moyens les plus puissants d'établir et de consolider leur théocratie dans la terreur

qu'ils parvenaient à inspirer du supplice d'une transmigration dans une forme inférieure et impure, condamnant à recommencer une série prodigieusement longue et désespérante de renaissances celui qui manquait à la loi religieuse, qui était en même temps la loi sociale. On y trouve aussi la trace d'un classement hiérarchique des formes de la nature constituant les degrés de l'échelle des transmigrations suivant les idées brahmaniques : à l'échelon inférieur la matière inanimée, puis la nature végétative; au-dessus, on place sur un même rang tous les êtres considérés comme impurs et vils dans la vie animale, les vers, les insectes, les poissons, les serpents, les tortues, l'âne et le chien ; l'éléphant, le cheval, le lion, le sanglier, sont des animaux qui constituent, dans la série des renaissances, un même degré, plus élevé que celui que nous venons d'indiquer ; la forme immédiatement supérieure est celle des mletchhas ou barbares, regardés par l'orgueil brahmanique comme « des animaux à face humaine »; viennent ensuite les çoudras, qui sont aussi tellement méprisés qu'on les tient à peine pour des hommes; un nouvel échelon dans la hiérarchie ascendante des formes que l'être a successivement à revêtir et que le péché le force à parcourir de nouveau d'une manière plus ou moins complète, consiste dans l'état de rakchasa, démon ou géant, et dans celui de piçatcha, vampire. On s'élève ensuite graduellement dans la série en passant par les conditions successives de : 1° acteur, danseur, armurier et forgeron; 2° vaïçya; 3° kchatriya; 4° roi; 5° génie céleste de l'espèce des gandharvas ou des apsaras. Supérieure à ces génie est la condition de brahmane, la plus parfaite, la plus haute qui existe dans le monde, d'où l'être peut retourner directement à sa source, être absorbé dans le sein de Brahmâ. Les dieux seuls sont au-dessus des brahmanes, et encore ceux-ci les égalent-

ils presque. Grâce à l'établissement de cette hiérarchie, mûrement méditée, dans l'échelle des renaissances telle que la religion l'enseigne avec l'autorité d'une révélation divine, l'égoïste et monstrueux système de la théocratie brahmanique, qui subordonne tout à la caste sacerdotale et relègue si bas au-dessous d'elle, loin de l'espoir de la béatitude future, les autres classes d'hommes, recevait une consécration de plus et se donnait comme une partie des lois immuables de l'univers, émanées de l'être divin lui-même, du premier principe, et participant de son essence surnaturelle.

VI. — Les savants ont essayé de déterminer dans une certaine mesure la date des principales phases de la formation successive de la doctrine nouvelle dans les colléges de brahmanes. La formation première des collections des Vêdas date du xive siècle avant notre ère; ce travail même fut l'occasion qui donna naissance aux premiers essais de corporations sacerdotales régulièrement constituées; mais la séparation définitive et absolue entre les deux rôles de sacrificateur ou de chantre sacré et de guerrier, souvent réunis dans le même homme à l'époque vêdique, fut surtout, nous l'avons montré, le résultat de la conquête des pays du Gange. C'est donc au milieu des luttes de l'âge héroïque, et vers le xiie siècle, que les familles brahmaniques se séparè du reste de la nation, s'enfermèrent dans la méditation religieuse et commencèrent à se considérer comme supérieures aux autres hommes. Il est certain que dès avant l'an 1000 la conception de l'unité panthéistique de l'essence divine et la doctrine de l'émanation étaient déjà complétement constituées dans les colléges brahmaniques et y servaient de base à l'enseignement religieux. C'est alors que l'on commença à rédiger les Brahmanas, où ces dogmes sont formellement exprimés, pour les

joindre aux collections des hymnes des Vêdas. La constitution sociale et la doctrine des transmigrations étaient dès lors ébauchées dans leurs traits essentiels. Mais ce dut être seulement dans le cours des deux siècles suivants que la hiérarchie des castes fut définitivement arrêtée, en même temps que la hiérarchie des renaissances, qui la consacre.

§ 7. — Luttes des kchatriyas et des brahmanes.

I. — Cependant la nouvelle organisation sociale conçue par les brahmanes et placée par eux sous les auspices de la religion ne dut pas s'établir dans la réalité sans de vives résistances. Il serait contraire à toutes les vraisemblances humaines de supposer que les kchatriyas, devenus si puissants, disposant de la force matérielle et groupés autour des rois sortis de leurs rangs, se soumirent docilement à la voix de la force morale et courbèrent du premier abord la tête devant les principes nouveaux que les brahmanes proclamaient, au nom de la divinité. Ils ne pouvaient pas abandonner spontanément et de leur plein gré la suprématie qui leur avait appartenu jusqu'alors, pour la remettre aux mains des hommes de méditation et de prière. Si les principes de la révolution qui devait changer entièrement la constitution de la société aryenne de l'Inde furent arrêtés dans les spéculations toutes morales et philosophiques des collèges brahmaniques, quand il fallut la réaliser, la force matérielle dut nécessairement jouer son rôle, là comme dans toutes les révolutions. Les brahmanes durent être forcés d'imposer violemment leur suprématie d'invention récente aux kchatriyas, au moins dans une partie

de l'Inde gangétique, et ils trouvèrent pour cette entreprise des auxiliaires naturels dans les vaïçyas, dans le gros du peuple, plus docile à l'autorité religieuse et d'ailleurs charmé d'une occasion d'abaisser la caste des guerriers, dont l'insolence l'avait bien des fois fait souffrir.

Ceci nous reporte à une légende favorite des brahmanes, qu'ils ont reproduite dans presque toutes leurs compositions antiques.

II. — Vasischta et Viçvamitra sont les héros les plus habituels de cette légende, au fond de laquelle on aperçoit clairement une lutte anciennement engagée entre les brahmanes et les kchatriyas et la victoire définitive des premiers sur les seconds. Les récits ou les allusions légendaires de cette lutte se retrouvent dans les Brahmanas, dans le Mahabharata, dans le Ramayana et dans les Pouranas. La légende prend toutes sortes de formes et s'embellit de circonstances secondaires au gré de l'imagination des poëtes. Certains accessoires sont évidemment des additions relativement récentes. Dans un des récits, une querelle s'élève, au sujet de trésors enfouis, entre les brahmanes de la race de Bhrighou et les fils du roi Kritavirya, à la cour duquel ils remplissaient les fonctions de prêtres sacrificateurs; tous les brahmanes sont exterminés, jusqu'aux enfants dans le sein de leur mère. Les femmes, échappées seules au massacre, se réfugient dans l'Himalaya, où l'une d'elles donne le jour à un fils qu'elle avait caché dans sa cuisse, et qui reçut, à cause de cela, le nom d'Aurva. A sa naissance, une flamme sortit de la terre, qui menaça de détruire le monde, et dont l'éclat frappa de cécité tous les kchatriyas. Le combat recommence entre ceux-ci et les fils d'Aurva. Dans cette nouvelle phase de la lutte figurent Viçvamitra et Paraçou-Rama — Paraçou-Rama dont la

terrible hache (*paraçou*), à laquelle il dut son surnom, devait venger sur toute la race des kchatriyas le meurtre des brahmanes de Kritavirya. La sanglante expiation accomplie, Paraçou-Rama se retire sur le mont Mahêndra. Mais alors — et c'est ici que la légende devient caractéristique — apparaissent tous les maux de cette guerre fratricide. Après l'extermination des kchatriyas un grand désordre s'élève dans le monde. Les faibles sont opprimés par les forts; les çoudras et les vaïçyas, que la Loi ne retient plus, s'emparent des femmes et des brahmanes. Personne n'est plus maître de ce qu'il possède; privée de la protection des guerriers qui sont les défenseurs armés de la Loi, et livrée à tous les excès des créatures perverses, la Terre menace de s'enfoncer dans les profondeurs de l'espace. Kaçyapa, pour l'apaiser, lui permet d'exprimer un souhait; elle demande et obtient du dieu que les kchatriyas redeviennent rois et puissent la protéger. Le vœu de la Terre est exaucé, et de nouvelles dynasties s'élèvent. Les noms de Mahischmati et de Martikavata, deux villes de la Narmada supérieure, semblent devoir placer le théâtre de la lutte, en ce qu'elle peut avoir de réel, vers la région centrale du Vindhya. Il faut aussi remarquer que Kritavirya est le roi des Haïhaya, une branche puissante des Yadavas, race aryenne par le culte et l'incorporation politique, mais non par le sang.

III. — Une autre légende, plus ancienne selon toute apparence, met au premier rang dans la lutte Viçvamitra et Vasischta, celui-ci personnifiant en quelque sorte la caste brahmanique, comme le premier est l'expression symbolique de la caste des guerriers. Viçvamitra était un roi puissant qui parcourait la terre avec une nombreuse armée. Il arriva ainsi à l'ermitage de Vasischta, pénitent d'une sainteté proverbiale, dont toute la ri-

chesse était une vache merveilleuse, Kamadhênou, qui produisait tout ce que désirait son maître. Le roi ne put voir une pareille merveille sans en désirer la possession. « J'ai le droit de m'emparer de Kamadhênou, dit-il au « solitaire, car tous les trésors appartiennent au roi; « cependant je te donnerai en échange cent mille autres « vaches. » Vasischta le refusa, par ce que Kamadhênou lui donnait tout ce qui était nécessaire à ses sacrifices, à son existence et à sa connaissance des choses saintes. Le roi, voyant cela, s'empara par force de la vache merveilleuse, qui, se tournant vers le solitaire, se plaignit amèrement qu'il l'abandonnât. — « Suis-je « donc assez fort, répondit Vasischta, pour combattre « le roi et son armée? » A quoi Kamadhênou répliqua : — « Ce n'est pas aux kchatriyas que la puissance a été « donnée; la puissance des brahmanes leur est supé- « rieure. La puissance des brahmanes, ô Vasischta, « est d'origine divine, et plus grande que celle des « kchatriyas. » Et elle commanda à Vasischta de se préparer à anéantir l'armée de Viçvamitra. Alors, des diverses parties du corps de la vache divine, sortirent des armées de Pahlavas, de Çakas, de Yavanas, de Kambodjas, de Barbaras et de Mlectchhas, de Haritas et de Kiratas, qui exterminèrent l'armée de Viçvamitra. A cette vue, les cent fils du roi se précipitèrent pleins de fureur sur Vasischta, qui, par la seule force de la syllabe mystérieuse *Aum*, les réduisit en cendres. Le roi alors — et c'est la morale de cette première partie du récit — s'écria dans sa confusion : « Malédiction sur la « puissance des kchatriyas! la puissance de l'énergie « brahmanique est la véritable puissance! »

IV. — Mais le récit de cette forme de la légende dans les grandes épopées, dans le Mahabharata et le Ramayana, ne s'arrête pas à la défaite de Viçvamitra,

La lutte recommence de la part du représentant fabuleux de la caste des kchatriyas; mais sous une autre forme, qu'il importe aussi de suivre.

Viçvamitra, qui a reconnu combien la puissance du prêtre est au-dessus de celle du guerrier, prend la résolution de s'élever par ses mérites jusqu'à ce rang suprême. La seule voie qui puisse l'y conduire est celle de la vie solitaire et contemplative. Il s'y adonne avec ardeur, et bientôt ses pénitences surpassent en austérité et en mérites celles des plus fameux ascètes. Viçvamitra parvient ainsi à acquérir un pouvoir surnaturel. C'est alors que s'introduit dans la légende un nouveau personnage, le roi Triçankou, souverain d'Ayodhya, de la race solaire, qui veut offrir un sacrifice pour obtenir d'être transporté aux cieux avec son corps. Vasischta se refuse à lui prêter son ministère, bien qu'il soit le brahmane spécial des Koçalas, et les fils de Vasischta ne se contentent pas d'en faire autant, ils maudissent le roi qui les menace, et le changent en un tchandala aux yeux rouges, à la peau noire, le dernier degré de l'espèce humaine, plus méprisé que les animaux supérieurs, exclu de toute caste. Le prince infortuné va trouver en cet état Viçvamitra, toujours livré aux plus austères pénitences : le solitaire sorti du sein des kchatriyas est touché de son récit, le console, lui promet son appui et entreprend le sacrifice tant désiré. Les mérites de Viçvamitra ont assez de pouvoir pour enlever au ciel Triçankou ; mais Indra ne veut pas le recevoir et le précipite vers la terre. Alors, enflammé de courroux, Viçvamitra, devenu par la force de ses méditations et de ses austérités un nouveau Pradjapati (seigneur des créatures), crée dans la région du sud sept Rischis nouveaux, un autre Indra, d'autres Dêvas. Alors les dieux et les Rischis épouvantés s'empressent de conclure avec le redoutable pénitent un traité où éclate encore sa puis-

sance : car Triçankou est définitivement reçu dans le ciel avec son corps par la vertu du sacrifice.

Cependant Viçvamitra poursuit ses pénitences durant des milliers d'années, s'avançant successivement du midi au nord, à travers les vastes forêts, et recevant de Brahmâ des titres de plus en plus magnifiques ; mais le plus magnifique de tous, il ne l'a point encore obtenu ; pour être digne du nom de brahmane, il faut qu'il dompte ses sens, et surtout sa colère, dont il a donné de terribles preuves. Plus d'une fois encore il succombe ; mais enfin se dirigeant vers l'orient, il se livre à de si prodigieuses austérités et devient si parfait que les dieux et les Rischis sont entièrement éclipsés par l'éclat de ses pénitences. Tremblants pour leur pouvoir et même pour l'existence de l'univers, que le tout-puissant solitaire peut anéantir en un instant, ils supplient Brahmâ de lui accorder ce qu'il désire avec tant de force : le père de toutes choses exauce leur prière, et, marchant à leur tête, salue enfin Viçvamitra du titre de brahmane. Vasischta lui-même se charge de lui communiquer la science divine des Vêdas.

Déjà la légende de Paraçou-Rama nous laissait entrevoir dans la réalité historique, sous le voile de ses fables, la lutte sanglante des brahmanes et des kchatriyas se terminant par un accord réciproque entre les deux castes pendant un temps ennemies, les kchatriyas obligés de reconnaître la suprématie des brahmanes, mais en même temps les brahmanes contraints par la force des choses de reconstituer, pour la conservation de la société, pour la répression des excès populaires qu'eux-mêmes avaient d'abord provoqués, la classe des guerriers, qu'ils avaient entrepris d'anéantir. Après avoir combattu les kchatriyas, ils contribuent eux-mêmes à les réorganiser et à leur rendre un très-haut rang dans la hiérarchie sociale. La seconde partie de la légende de

Viçvamitra semble aussi avoir un certain fondement historique. Il est difficile de n'y pas reconnaître le souvenir d'une tentative faite au milieu de la lutte par la caste des guerriers pour constituer un nouveau sacerdoce, tiré de son propre sein, et pour l'opposer aux brahmanes. A la conclusion même de la légende, il semblerait que les nouvelles familles sacerdotales qui essayèrent de se former alors dans les rangs des kchatriyas, finirent, du moins en partie, dans l'arrangement définitif qui termina la lutte armée des castes, et d'où sortit la nouvelle société indienne, par se faire accepter dans les rangs des brahmanes, comme Viçvamitra qui est leur personnification.

V. — Les épopées placent les histoires de Paraçou-Rama et de Viçvamitra bien avant la *Grande Guerre*. Mais c'est là le résultat des prétentions brahmaniques, qui, faisant émaner du créateur même leur système de divisions des castes, le montrent existant à toutes les époques de la vie nationale des Aryas et reportent aux débuts mêmes de l'humanité les conflits violents qu'amena l'établissement de ce système. En réalité, d'après les dates que nous avons établies plus haut, à la suite des plus illustres indianistes de notre temps, pour les grands événements de l'histoire la plus ancienne des Aryas dans l'Inde, ainsi que pour les phases successives du développement de la doctrine brahmanique, il devient évident que le cadre de société basé sur cette doctrine, ne fut complètement arrêté dans l'esprit des réformateurs sacerdotaux que vers la fin du xe siècle avant l'ère chrétienne. Les luttes sanglantes qu'amena la réalisation de ce plan nouveau de société, sa substitution à la hiérarchie toute guerrière de l'âge héroïque, le triomphe de la suprématie brahmanique et la transaction finale entre les deux partis en lutte, ne purent par conséquent pas se

produire antérieurement au IXe siècle. Et en effet, la victoire définitive des brahmanes sur les kchatriyas paraît avoir coïncidé avec le renversement de la dynastie Barhadratha du haut du trône du Magadha et l'avénement d'une nouvelle dynastie, celle de Pradjota, événement considérable dans l'histoire politique des pays du bas Gange et qui fut le résultat direct de la révolution sociale, en même temps que son dernier triomphe.

§ 8. — La royauté et le gouvernement.

I. — Au temps où furent rédigées les Lois de Manou, la transaction entre les brahmanes et les kchatriyas était consommée. La suprématie de la caste sacerdotale sur les autres ordres de l'État était définitivement reconnue. « Le principal devoir d'un kchatriya est de dé« fendre les peuples, et le roi est tenu de remplir ce « devoir. » Toutes les prescriptions relatives aux kchatriyas sont renfermées dans ces deux lignes.

Mais tout en maintenant la caste des kchatriyas au second rang, le Code brahmanique exalte néanmoins en toute occasion le pouvoir royal et celui qui en est revêtu. Le roi est un dieu sous forme humaine; formé de particules tirées de l'essence même des grandes divinités, il surpasse en éclat tous les autres mortels. Sa personne est plus précieuse que toute chose. « Pour remédier à « l'infortune, qu'il garde soigneusement ses richesses; « qu'il sacrifie ses richesses pour sauver son épouse; « qu'il sacrifie son épouse et ses richesses pour se sau« ver lui-même. »

Il est vrai que, plus élevée est cette dignité suprême, plus grands en sont les devoirs. « Ne jamais fuir dans « un combat, protéger les peuples, révérer les brah-

« manes, tels sont les devoirs éminents dont l'accom-« plissement procure aux rois la félicité. » Pour défendre son peuple, un roi ne doit ni hésiter, ni reculer, même devant un ennemi supérieur. Dans ces prescriptions, en même temps que l'accomplissement du devoir politique, on sent aussi le souffle de ce point d'honneur chevaleresque, qui est resté le noble et exclusif patrimoine de toutes les branches de la grande famille aryenne, et que, dans l'Inde, les kchatriyas des anciens âges ont transmis aux Radjpoutes, leurs derniers descendants. Le même sentiment a inspiré les règles suivantes, que les Lois de Manou rappellent aux kchatriyas. « Un « guerrier ne doit jamais employer contre ses ennemis « des armes perfides, ni des flèches barbelées, ni des « flèches empoisonnées, ni des traits enflammés. Qu'il « ne frappe ni un ennemi qui est à pied, ni celui qui « joint les mains, ni celui qui dit : « Je suis ton prison-« nier, » ni un homme endormi, ni un homme dé-« sarmé, ni celui qui est aux prises avec un autre, « ni un homme grièvement blessé, ni celui qui fuit. « Qu'il se rappelle le devoir des braves. » Et le texte ajoute : « Le lâche qui prend la fuite pendant le « combat, et qui est tué par les ennemis, se charge de « toutes les mauvaises actions de son chef, quelles « qu'elles soient. »

II. — « La Loi rappelle au roi ses obligations de chaque jour, et elle lui trace l'emploi de chacune de ses heures. Levé dès l'aube du jour, il adressera, dans un profond recueillement, après s'être purifié, ses offrandes au feu et ses hommages aux brahmanes ; puis il entrera dans la salle d'audience, où il entendra tous ceux qui auront à lui adresser des suppliques. Retiré ensuite dans un endroit isolé de son palais, il méditera sur toutes les affaires intérieures ou extérieures du royaume, ou il en

délibérera avec ses ministres. Après avoir vaqué à ces soins importants, il pourra se livrer aux exercices du corps, et à midi il entrera dans le bain ; puis il ira dans les appartements intérieurs prendre son repas. « Là, « qu'il prenne des aliments préparés par des serviteurs « dévoués, et qui devront être éprouvés avec le plus « grand soin, en même temps qu'on les consacrera par « des prières qui neutralisent le poison...... Que des « femmes, surveillées avec soin, et dont les parures et « les vêtements ont été examinés préalablement, vien- « nent l'éventer et répandre sur son corps de l'eau et des « parfums. » Il prendra d'ailleurs les mêmes précautions dans chacune de ses occupations, soit qu'il sorte, qu'il se couche, qu'il mange, qu'il s'habille ou qu'il se baigne. Cette appréhension perpétuelle fut toujours le partage des monarques de l'Orient.

« Après avoir pris son repas, poursuit le Code brahmanique, que le roi se divertisse avec ses femmes dans l'appartement intérieur, et qu'ensuite il s'occupe de nouveau des affaires publiques. Qu'il passe en revue les gens de guerre, les éléphants, les chevaux et les chars. Le soir, après avoir rempli ses devoirs pieux, qu'il se rende, muni de ses armes, dans une partie retirée de son palais, pour entendre les rapports secrets de ses espions. Puis, les ayant congédiés, qu'il retourne dans l'appartement intérieur pour y prendre son repas du soir. Après avoir été récréé par le son des instruments, il ira se livrer au repos quand l'heure sera venue, pour se lever le matin exempt de fatigue.

III. — « Ainsi que sa vie intérieure, le Code trace au roi les règles de sa politique et de ses relations au dehors. Machiavel aurait pu trouver dans cet antique manuel de diplomatie plus d'une idée fondamentale de son traité du *Prince*. Le point essentiel est le choix d'un

ambassadeur. Il le faut versé dans les lois, de belle prestance, intrépide, éloquent, habile à pénétrer les physionomies, à interpréter les gestes, à lire dans la pensée. « Du général dépend l'armée; de la juste application des « peines, le bon ordre; du roi, le trésor et le territoire; « de l'ambassadeur, la guerre et la paix. » C'est l'ambassadeur qui rapproche ceux qui sont désunis, qui divise ceux qui sont alliés. Dans les négociations avec un roi étranger, l'ambassadeur devinera ses adversaires d'après certains signes, d'après leur maintien et leurs gestes, et aussi par ses émissaires secrets; il saura employer à propos d'irrésistibles moyens de persuasion auprès des conseillers et des ministres étrangers.

« Le roi, d'ailleurs, aura toujours sur pied des forces imposantes : car celui qui dispose d'une grande armée est craint du monde entier. Savoir cacher ses côtés faibles et connaître ceux de l'ennemi, grand moyen de succès. Un roi doit avoir la réflexion du héron, la bravoure du lion, la rapidité du loup dans l'attaque, la prudence du lièvre dans la retraite. Il y a quatre moyens par lesquels on peut s'agrandir : la négociation, les présents, la division habilement semée, et enfin la force des armes; que l'on ne recoure au dernier moyen qu'au défaut des trois autres, car les négociations pacifiques sont toujours préférables à la guerre pour l'avantage des royaumes. Le code brahmanique, à côté de ces maximes de conduite, trace les règles de tactique et de stratégie qu'un chef d'armée doit suivre sur le terrain. On y lit, par exemple, qu'il faut combattre dans une plaine avec des chars et des chevaux; dans un endroit noyé ou marécageux, avec des éléphants et des bateaux armés; sur un terrain couvert d'arbres et de broussailles, avec des arcs; dans une place découverte avec des sabres, des boucliers et autres armes. On a l'énumération de toutes

les armes offensives et défensives des Aryas gangétiques. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

IV. — Les lois de Manou, ce code uniforme fait pour une société divisée en un grand nombre de petits royaumes, nous apprend quel était leur mode d'administration. Mille villes ou bourgs formaient la plus haute circonscription administrative, au-dessous de laquelle il y avait une échelle hiérarchique de districts comprenant cent, vingt et dix localités; enfin chaque bourg (*grâma*) avait son gouverneur spécial. Le chef d'un bourg correspondait hiérarchiquement avec le chef de dix, celui-ci avec le chef de vingt, qui correspondait avec le chef de cent, et ce dernier avec le chef de mille. A chaque groupe administratif était attaché un corps de soldats, commandé par un officier dont le grade répondait au rang du chef civil. Le code établit même les émoluments de ces fonctionnaires administratifs. Le gouverneur d'un cercle de mille recevait le revenu d'une ville (*poura*); le gouverneur d'un arrondissement de cent, le revenu d'un bourg (*grâma*); celui d'un district de vingt, le produit de vingt *koulas* de terre (le *koula* est l'étendue qui peut être labourée en un jour par deux charrues attelées de six bœufs); le chef d'un canton de dix, le produit d'un *koula*; enfin le chef d'un seul bourg, ce qui était nécessaire à sa subsistance.

Tous les revenus se prélevaient en nature; car on ne connaissait pas encore l'usage de la monnaie, qui fut introduit seulement par les Grecs à la suite de l'expédition d'Alexandre. Cependant l'or, l'argent et le cuivre servaient de valeurs courantes, mais seulement au poids et comme marchandises.

Outre l'impôt foncier perçu en nature sur les produits du sol, les revenus royaux se composaient des droits sur les marchandises, des présents et des amendes. Le Code

spécifie le mode de perception de ces différents droits régaliens. « De même que la sangsue, le jeune veau et « l'abeille ne prennent que petit à petit leur nourriture, « de même c'est par petites portions que le roi doit per- « cevoir le tribut annuel de son royaume. » Le droit proportionnel du roi sur les bestiaux, l'or et l'argent est de deux pour cent *ad valorem;* sur les grains du douzième au sixième; sur les autres produits de la terre, le sixième régulièrement. Sur la classe commerçante l'impôt peut aller jusqu'au vingtième des gains en argent. Les petits marchands, ceux qui vivent d'un commerce peu lucratif, payent seulement une redevance annuelle très-modique. Les artisans, de même que les çoudras, acquittent leur redevance par un travail personnel d'un jour par mois. En somme, cet ensemble d'impôts est modéré; les lois de Manou font d'ailleurs d'une semblable modération une règle expresse. « Que le roi ne coupe « pas sa propre racine et celle des autres par excès d'a- « vidité; car en coupant sa propre racine, il se réduit, « lui et les autres, à l'état le plus misérable. » C'est la pensée même que Montesquieu devait résumer plus tard dans une sentence devenue célèbre.

Une autre source de richesses pour le monarque provient des mines et des trésors cachés que l'on découvre. « Quand le roi trouve un trésor anciennement déposé « en terre, qu'il en donne la moitié aux brahmanes et « fasse entrer l'autre moitié dans son trésor. Le roi a « droit à la moitié des anciens trésors et des métaux « précieux que la terre renferme, à cause de sa qualité « de protecteur, et parce qu'il est le seigneur de la terre. » La disposition qui oblige le roi à donner la moitié de tout trésor aux brahmanes témoigne de la position toute-puissante du corps sacerdotal à l'égard de la royauté. Mais ce n'est pas la seule. En voici une plus significative encore : « Lorsqu'un brahmane instruit vient à décou-

« vrir un trésor jadis enfoui, il peut le prendre en en-
« tier; car il est le seigneur de tout ce qui existe. » Ailleurs il est dit que le roi ne doit tirer aucun impôt d'un brahmane. Ainsi la caste sacerdotale est exempte de toutes les charges de la société. Honorer et respecter les brahmanes, s'entourer de leurs conseils, s'appuyer sur eux en toute chose et les combler de dons, sont aussi des recommandations adressées en vingt endroits au roi et aux puissants. « L'oblation versée dans la bouche
« d'un brahmane est bien meilleure que les offrandes
« faites à Agni. Le don fait à un homme qui n'est point
« brahmane n'a qu'un mérite ordinaire. Il en a deux
« fois autant s'il est fait à un homme qui se dit brah-
« mane. Adressé à un brahmane avancé dans l'étude des
« Vêdas, il est cent mille fois plus méritoire; fait à un
« brahmane consommé dans la science divine, il est
« infini. »

§ 9. — Lois civiles et criminelles.

I. — Le roi, d'après le Code brahmanique, est le grand juge de son peuple; il est l'organe de la loi et rendre la justice est un des principaux parmi ses devoirs journaliers. « Un roi désireux d'examiner les af-
« faires judiciaires doit se rendre à la cour de justice
« dans un humble maintien, accompagné de brah-
« manes et de conseillers expérimentés. Là, assis ou
« debout, levant la main droite, modeste dans ses ha-
« bits et dans ses ornements, qu'il examine les affaires
« en litige. Que chaque jour il décide, l'une après l'au-
« tre, par des raisons tirées de la Coutume du pays et
« du Code des lois, les causes apportées devant lui. »
Quand le roi ne faisait pas lui-même l'examen des

causes, il déléguait un brahmane chargé de remplir cette fonction. Ce brahmane, accompagné de trois assesseurs, formait le haut tribunal.

La loi, d'après le Code de Manou, a pour base les Vêdas et la Coutume. Les Vêdas représentent la révélation (*çrouti*); la Coutume est transmise par la tradition (*smriti*) et recueillie dans le Code des lois (*dharma-çastra*). La Coutume par excellence est celle du Brahmâvarta ou pays de la Sarasvati. Telles sont les bases de l'antique législation de l'Inde.

Deux livres du Code de Manou (le VIIIe et le IXe) sont consacrés aux lois civiles et criminelles. Il suffira d'en relever ici quelques traits saillants.

II. — Et d'abord nous parlerons de l'organisation de la famille.

« La polygamie, que nous avons trouvée chez les Aryas vêdiques, s'était perpétuée chez les Aryas brahmaniques; mais cet usage était nécessairement restreint aux riches, aux grands, aux rois, et aussi aux brahmanes. Il leur était d'ailleurs permis de prendre, non pas des épouses légitimes, mais des femmes de seconde main, des concubines, pour appeler les choses par leur nom, dans la caste méprisée des çoudras. La loi reconnaît et énumère huit sortes de mariages, ou, pour mieux dire, huit sortes d'unions; car la violence même est comptée au nombre des mariages. Les seuls modes honorables sont ceux où le père choisit pour gendre un brahmane ou un autre dvidja, et donne à sa fille, en la livrant à l'époux, une robe et des parures. C'était la dot de l'épouse; recevoir au contraire des présents de l'époux était regardé comme un chose illicite et vile; c'était trafiquer de sa fille, c'était vendre son sang.

« Un dvidja ne devait prendre une épouse qu'après avoir terminé son éducation religieuse. A vingt-quatre

ans il devait prendre une jeune fille de huit ans; à trente ans, une jeune fille de douze. Cette loi a été faite pour le chaud climat du tropique. Il était recommandé au jeune dvidjas de se marier aussitôt que possible, afin de remplir de bonne heure le devoir d'avoir des enfants. C'est un usage dont il faut tenir compte dans les supputations chronologiques; il est clair que dans l'Inde on doit compter, non pas trois générations comme chez les anciens Hellènes, mais bien près de quatre dans l'espace d'un siècle.

« La loi, qui en a vue l'accroissement de la famille, prévoit et indique les cas où l'épouse peut être répudiée. « Une femme stérile pendant huit ans peut être répu« diée; celle dont les enfants sont tous morts en nais« sant peut l'être également au bout de dix ans; celle « qui ne met au monde que des filles, au bout de onze « ans; celle qui parle avec aigreur, sur-le-champ. »

III. — Ne donner à son mari que des filles est, on le voit, un cas de répudiation; cet article se ressent encore de la part inférieure que les sociétés primitives font à la femme. La même opinion s'est perpétuée chez les Radjpoutes de nos jours, et y a donné lieu à la pratique odieuse de l'infanticide. Le christianisme seul a moralement et légalement affranchi la femme; il lui a seul donné le rang qu'elle occupe dans nos civilisations modernes.

« Il y a sur ce sujet de singulières contradictions dans les textes du Code brahmanique; ces contradictions, toutefois, sont plus apparentes que réelles, ou du moins elles se concilient (bien ou mal) dans l'esprit des Indiens. Tout en abaissant la femme, ils honorent l'épouse et la mère. Qu'on en juge par ces passages: « Les « femmes mariées doivent être comblées d'égards et de « présents par leur père, leurs frères, leurs maris et

« les frères de leurs maris, lorsque ceux-ci désirent une « grande prospérité. » — « Partout où les femmes sont « honorées, les dieux sont satisfaits; lorsqu'on ne les ho- « nore pas, tous les actes pieux sont stériles. » — « Toute « famille où les femmes vivent dans l'affliction, ne « tarde pas à s'éteindre; mais lorsqu'elles ne sont pas « malheureuses, la famille s'augmente et prospère. » Nulle part on n'a rien écrit de plus beau que cette maxime : « Le maître spirituel (*gourou*) est plus véné- « rable que dix sous-précepteurs; un père, que cent « maîtres spirituels; une mère, que mille pères. »

« Mais ceci a été pour les Indiens plutôt une lettre écrite qu'un sentiment. Avec la précocité physique qui la fait passer presque sans transition de l'enfance à la maternité, privée de plus, comme elle l'est, de toute éducation intellectuelle et religieuse, la femme des climats chauds de l'Orient n'a jamais pu prendre dans la hiérarchie sociale ni une place élevée, ni une influence sérieuse. Aussi sa vie tout entière n'y est-elle qu'une longue dépendance. Enfant, elle obéit à son père; adulte, à son mari; vieille, à ses enfants. Son suprême devoir est de respecter son époux; son occupation journalière, d'élever ses enfants et de veiller à l'ordre domestique. Veuve, elle doit rester fidèle à la mémoire de son époux, « elle ne doit même pas prononcer le « nom d'un autre homme, » Prendre un second mari, c'est encourir la réprobation générale et renoncer au titre de femme vertueuse. Il résulte clairement des textes qu'à l'époque à laquelle remonte le Code, l'usage qui prescrit à la veuve de se brûler avec le corps de son époux n'existait pas encore. C'est une nouvelle preuve de l'antiquité du livre de Manou; car cet usage barbare est mentionné par les premiers Grecs qui pénétrèrent dans l'Inde au temps d'Alexandre, et on en trouve des exemples dans le Mahabharata.

IV. — « Pour compléter cette esquisse de la famille chez les Aryas brahmaniques, notons que le droit d'aînesse était chez eux, comme chez les Hébreux, une loi fondamentale. Le fils aîné pouvait prendre possession du patrimoine tout entier laissé par son père; mais alors il devenait comme le père et le soutien de ses frères. Ce droit était regardé comme un titre d'honneur et un privilége des trois castes aryennes; il était interdit aux çoudras. « Il est ordonné à un çoudra d'épouser une femme « de sa classe, et non une autre; tous les enfants qui « naissent d'elle doivent avoir des parts égales, quand « même il y aurait une centaine de fils. » Dans la pensée des brahmanes, la concentration des héritages est pour les familles aryennes un principe de force, et leur dissémination un principe d'affaiblissement pour les çoudras. » (Vivien de Saint-Martin.)

V. — Passons à ce qui est de la loi criminelle.

Le voleur pris en flagrant délit est condamné à mort, ainsi que ceux qui lui fournissent des vivres ou des instruments et qui lui donnent asile. La surveillance des voleurs est d'ailleurs l'objet d'un soin tout particulier. L'organisation de la police n'a rien à envier à la nôtre dans un de ses traits caractéristiques. « Par le « moyen d'espions adroits, *ayant été voleurs*, qui s'as« socient avec les voleurs, les accompagnent et sont « bien au fait de leurs différentes pratiques, que le roi « les découvre et les fasse sortir de leurs retraites. » Les lieux spécialement recommandés à la surveillance de la police sont les places publiques, les fontaines, les boulangeries, les maisons de courtisanes, les boutiques de distillateurs, les maisons de traiteurs, les carrefours des routes publiques, les grands arbres consacrés, les assemblées et les spectacles.

L'homme qui provoque à l'adultère est banni après

avoir subi une mutilation flétrissante ; » car c'est de « l'adultère que naît dans le monde le mélange des « classes, source de la violation de tous les devoirs, « fléau destructeur de la race humaine et du bon ordre « de l'univers. » L'épouse coupable, d'une haute famille, sera dévorée par les chiens et son complice brûlé sur un lit de fer chauffé au rouge. Le çoudra qui entretient un commerce criminel avec une femme d'une des trois castes supérieures, doit subir la mutilation ou même, dans certains cas, la mort, et ce qu'il possède sera confisqué. Celui qui a fait violence à une jeune fille de sa propre caste, est soumis à une peine corporelle ; mais si la jeune fille a été consentante à la séduction, il n'encourt aucun châtiment.

VI. — Il est, du reste, posé en principe, pour tous les crimes comme pour toutes les infractions, de quelque nature qu'elles soient, à la loi constitutive de la société, qu'une répression sévère et immédiate est la sanction nécessaire de la loi et la garantie de l'ordre social. « Pour soutenir le roi dans ses fontions, Içvara (une « des appellations du dieu suprême) produisit dès le « principe le Châtiment, protecteur de tous les êtres, « exécuteur de la justice, son propre fils, dont l'es- « sence est divine. » Ailleurs : « Le Châtiment gou- « verne le genre humain, le Châtiment le protége. Le « Châtiment veille pendant que tout dort ; le Châtiment « est la justice, disent les sages. »

Un trait qu'il ne faut pas omettre dans cette antique législation, est l'emploi des épreuves judiciaires. Nous avons déjà, dans le livre où nous avons traité des Mèdes et des Perses, signalé le *jugement de Dieu* comme une des primitives institutions nationales des Aryas, et nous avons cité à cette occasion les textes des lois de Manou qui s'y rapportent.

Quand on en déférait seulement au serment, on devait faire jurer un brahmane par sa véracité ; un kchatriya par ses chevaux, ses éléphants ou ses armes ; un vaïçya par ses vaches, ses grains ou son or ; un çoudra par tous les crimes. C'est toujours la même distinction de valeur morale entre les quatre castes de la nation.

§ 10. — Les brahmanes.

I. — Les citations que nous avons empruntées aux lois de Manou ont déjà présenté, dans des termes fort clairs, au lecteur, l'expression de la supériorité des brahmanes sur le reste de la création. Il est cependant encore utile de les compléter par quelques autres, qui achèveront de montrer dans quelle sphère élevée la caste sacerdotale s'était placée elle-même, sous quel caractère presque surhumain elle se fit accepter par la nation. Jamais théocratie ne se plaça si haut au-dessus de l'humanité ; mais en même temps aucune n'eut sur les destinées, heureuses ou fatales, du peuple qu'elle gouvernait une influence aussi profonde, aussi complète et aussi durable.

« Parmi tous les êtres, dit le livre de Manou, les pre-« miers sont les êtres animés ; parmi les êtres animés, « ceux qui subsistent par l'intelligence. Les hommes « sont les premiers entre les êtres intelligents, les « brahmanes sont les premiers entre les hommes. » — La naissance du brahmane est l'incarnation éternelle « de la justice. Le brahmane, en venant au monde, est « placé au premier rang sur cette terre ; souverain sei-« gneur de tous les êtres, il doit veiller à la conservation « du trésor des lois. » — « Un brahmane, âgé de dix

« ans, et un kchatriya, parvenu jusqu'à cent ans, doi« vent être considérés comme le père et le fils; et des « deux c'est le brahmane qui est le père. »

II. — « Mais si le brahmane est le premier des êtres par sa naissance et ses immunités, il doit aussi l'emporter sur le reste des hommes par la sainteté et la pureté de sa vie. Il doit à tous l'exemple en même temps que le précepte. Et, pour être juste, il faut ajouter que les règles qu'ils s'étaient tracées, les brahmanes, en général, paraissent les avoir fidèlement suivies. Si l'orgueil, si l'ambition, si l'aspiration aux biens terrestres en même temps qu'à la domination sociale, ne furent pas étrangers, tant s'en faut, à la politique des brahmanes, — on peut en juger par le côté positif des immunités que le Code leur attribue, — il faut aussi faire une large part à des impulsions moins vulgaires. L'ambition commune et purement matérielle ne leur aurait pas donné la force morale, qui fut leur arme la plus puissante vis-à-vis des kchatriyas ; elle ne leur aurait pas conquis cette vénération religieuse qui, dès l'origine, jeta dans la nation tout entière des racines tellement profondes, que ni le temps, ni les révolutions, ni les schismes, ni les dominations étrangères, ne les ont affaiblies. Des mobiles qui touchent seulement aux parties grossières et toutes sensuelles de la nature humaine, n'ont ni cette action puissante, ni ces effets durables. Héritiers des anciens Rischis, et de bonne heure entraînés vers les méditations contemplatives d'où sont sorties les doctrines religieuses, philosophiques et sociales qui séparent si profondément les temps brahmaniques des temps védiques, ils y puisèrent, en présence d'une société encore à demi-barbare dans ses formes extérieures, le sentiment d'une supériorité d'origine presque divine et l'au-

torité qui subjugue les masses. Ils dominèrent parce qu'ils crurent en eux. Ils furent les organisateurs, presque les créateurs de la société nouvelle; ils lui donnèrent ses lois; ils la façonnèrent à l'image de leurs doctrines; faut-il s'étonner qu'ils y aient pris et conservé la première place ?

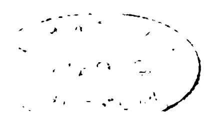
« Il ne faut ni méconnaître ni amoindrir le rôle qu'ils ont eu dans cette grande transformation sociale; car à la grandeur même de ce rôle, qui n'a eu d'égal chez aucune aristocratie sacerdotale de l'ancien monde, s'attache, devant l'humanité et devant l'histoire, une immense et terrible responsabilité. En étreignant une nation tout entière dans les liens passifs de la discipline nouvelle; en étouffant, autant qu'il a été en eux, toute action, tout élan, toute aspiration extérieure, tout déploiement spontané de l'initiative humaine, ils n'ont tendu à rien moins qu'à effacer du théâtre du monde un peuple que la nature avait créé pour devenir dans l'Orient lointain un foyer rayonnant de lumières et de civilisation.

« Mais l'Indien n'a jamais eu conscience du suicide moral auquel le prédestinèrent ses législateurs. La perspective historique qui, pour nous, place à leur point de vue les hommes et les choses dans le mouvement général de l'humanité, n'a jamais existé pour lui. Il ne vit, il ne put voir dans les brahmanes que des sages inspirés, des intermédiaires entre la terre et le ciel, entre l'homme et Dieu. En s'attribuant une origine et une essence supérieures au reste des mortels, les auteurs du code brahmanique ne firent qu'exprimer ce qui était dans le sentiment du peuple, ce que l'aristocratie guerrière elle-même avait dû reconnaître. Le nom même des brahmanes, qui se perdait dans le lointain des âges, n'indiquait-il pas une vie consacrée à la

méditation et à la prière, en communion perpétuelle avec la divinité?

« La discipline brahmanique, telle qu'on la trouve détaillée au Livre de la loi, était faite pour maintenir cette opinion que le peuple devait avoir de la sainteté des brahmanes. Autant celui qui est né dans cette caste privilégiée est au-dessus des autres hommes, autant sont nombreux les devoirs qui lui sont prescrits. Outre l'accomplissement des sacrifices, sa vie tout entière est une vie de contemplation intérieure, de renoncement, d'étude et d'enseignement. Ses pensées, ses paroles, jusqu'à ses moindres actions, sont réglées avec la ponctualité la plus rigoureuse. Peut-être aurait-on quelque peine à concilier les prodigieuses immunités du brahmane et la rigueur ascétique de sa vie; peut-être aussi serait-il hasardeux d'affirmer que chez lui la vie réelle était toujours la parfaite image de la règle légale : n'oublions pas, cependant, que les longues épreuves d'une éducation sévère domptaient de bonne heure en lui l'impulsion des sens, et n'imputons pas à ces natures profondément contemplatives le vice d'une hypocrisie vulgaire. Le brahmane, nous l'avons dit, avait le sentiment inné d'une immense supériorité morale; et un pareil sentiment, quel qu'en soit le principe, est un sûr garant contre toute dégradation. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

III. — Il y avait, du reste, des classes et des degrés parmi les brahmanes. Tous ne possédaient pas d'une manière également approfondie la science des Vêdas, et c'était surtout le degré de cette science qui réglait entre eux la prééminence, ainsi que l'aptitude aux plus hautes fonctions sociales. Il y avait dans le corps brahmanique un certain nombre de divisions hiérarchiques, à cha-



cune desquelles était attribué un rôle déterminé dans l'accomplissement du sacrifice.

« La caste brahmanique est quelque chose de tellement en dehors de nos sociétés modernes, chez lesquelles il n'a jamais rien existé d'analogue, que nous avons quelque peine à nous en former une idée précise. L'expression *caste sacerdotale* donnerait une notion très-incomplète et très-fausse à la fois, si on la prenait dans un sens absolu. Les brahmanes ne sont pas des prêtres dans l'acception rigoureuse de ce mot. Il est même vrai de dire que dans l'âge antique, dont le livre de Manou nous retrace l'image, les Aryas gangétiques n'avaient pas encore de culte public, en tant que représenté par des édifices servant de lieux de réunion et desservis par des ministres permanents. C'est beaucoup plus tard que l'Inde a vu s'élever des temples consacrés aux dieux du peuple, et qu'à ces temples furent attachés des corps de brahmanes pour vaquer régulièrement aux cérémonies prescrites. Au temps des lois de Manou, le culte ne consiste encore qu'en libations de beurre liquide répandues sur le feu, et en offrandes d'eau pure, de riz ou de fruits, faites aux mânes des ancêtres, et ces offrandes, comme aux temps védiques, sont faites en général au foyer domestique par le chef même de la famille. C'était seulement dans les occasions solennelles que l'on immolait des animaux, sacrifices pour lesquels étaient prescrits des rites et des invocations que les brahmanes, versés dans la connaissance des textes sacrés, pouvaient seuls accomplir. C'étaient là les fonctions vraiment sacerdotales des brahmanes. Même dans les temps postérieurs, quand l'Inde a eu des temples et que ces temples ont eu leurs ministres, il est parfaitement vrai que les prêtres ont dû toujours être pris dans la caste des brahmanes; mais il ne s'ensuit pas, tant s'en faut, que tous les brahmanes soient prêtres. La très-grande majorité a toujours

suivi et suit encore aujourd'hui toutes sortes de professions, toutes les professions, du moins, compatibles avec la pureté de la caste. Le livre de la Loi a de nombreuses prescriptions sur ce qu'il est permis à un brahmane et sur ce qu'il lui est interdit de faire pour subvenir à ses besoins. » (VIVIEN DE SAINT-MARTIN.)

§ 11. — Les castes mélangées.

I. — Aux yeux de la loi brahmanique, il n'y a de race pure que celle qui se perpétue par elle-même, sans aucun mélange de sang étranger. Tout ce qui n'est pas né dans ces conditions, toute génération qui provient d'un mélange de castes inégales, constitue les castes impures ou y est l'acheminement. L'infraction des règles tracées, l'empiétement d'une caste sur l'autre, et surtout leurs mélanges illicites, sont réprouvés comme les plus grands malheurs qui puissent affliger le monde, comme une cause immanquable de bouleversement et de ruine.

Les lois de Manou énumèrent dans le plus grand détail tous les rapports qui constituent les mélanges illicites. Le mélange des castes supérieures entre elles produit une première dégradation; du mélange des trois castes supérieures avec la caste des çoudras résulte une dégradation infiniment plus grande. La dégradation est portée à ses dernières limites quand les produits des unions illicites continuent de se rapprocher entre eux ou avec les castes qui leur sont inférieures.

Cependant, suivant la doctrine brahmanique, l'enfant participe essentiellement du père; il ne tient de la mère que secondairement. Le législateur en a conclu que la noblesse ou la dégradation de la race venait du père, non de la mère; bien plus, que la femme elle-même

s'anoblissait ou se dégradait par ses alliances. « Quelles « que soient les qualités de l'homme auquel une femme « est unie par mariage légitime, elle acquiert elle-même « ces qualités, de même que la rivière par son union « avec l'Océan. » Et ailleurs : « Celui qui est né d'un « homme honorable et d'une femme vile peut se rendre « honorable par ses qualités ; mais celui qui est né d'une « femme distinguée et d'un homme vil, doit lui-même « être regardé comme vil : telle est la décision. »

Ceci étant établi, les alliances entre les purs Aryas, formant les trois castes supérieures, et les femmes de la caste servile ou des çoudras n'étaient pas prohibées d'une manière absolue, bien que ces alliances ne soient pas non plus précisément approuvées et encore moins recommandées par la loi. « Un çoudra ne doit avoir pour « femme qu'une çoudra. Un vaïçya peut prendre une « épouse dans la caste servile et dans la sienne propre ; « un brahmane dans ces trois castes et dans la caste sa- « cerdotale. » Toutefois il faut entendre ici par épouse une femme de seconde classe, presque une concubine. C'est ce qui résulte clairement des deux articles qui suivent. « Il n'est rapporté dans aucune ancienne histoire « qu'un brahmane ou un kchatriya, même en cas de dé- « tresse, ait pris pour première femme une fille de la « caste servile. Les dvidjas assez insensés pour épouser « une femme de la dernière caste abaissent bientôt leurs « familles et leurs lignées à la condition de çoudras. » Aussi les enfants provenant de l'union d'un dvidja avec une femme çoudra n'étaient-ils pas admis à partager l'héritage paternel.

Toutes ces règles sont dictées par une politique dont il est facile de se rendre compte. Il faut se représenter la situation de la race conquérante à mesure qu'elle poussait ses établissements dans les vastes contrées de l'Inde septentrionale, en présence de la population indigène

très-supérieure comme nombre. Par le culte qu'elle imposait à cette population indigène, elle la rattachait à l'ordre social sorti de la conquête ; par le dogme des renaissances, elle lui entr'ouvrait l'avenir sans compromettre le présent; en lui prenant ses femmes, elle se fortifiait en l'affaiblissant; en interdisant enfin par d'effrayants anathèmes toute alliance inverse, toute alliance d'un çoudra avec une femme des castes supérieures, on prétendait maintenir la pureté de la race dominatrice. Cette politique était dans la nature des choses; elle s'est montrée à peu près partout où deux races, l'une conquise, l'autre conquérante, se sont trouvées en présence. Prendre les filles d'une tribu et ne pas lui donner les siennes, a toujours été tenu pour un privilége de la force et une marque de noblesse.

II. — Les rapports entre les Aryas et les Çoudras, c'est-à-dire l'ancienne population kouschite, ont varié suivant les époques, ainsi qu'on a pu le voir dans les chapitres précédents. Au début du séjour des tribus vêdiques dans le Sapta-Sindhou, on entrevoit une sorte de parité, au moins sous le rapport du culte, entre les Aryas et les Çoudras. Même lorsqu'on n'admet plus, comme au commencement, des peuplades indigènes tout entières sur un pied d'égalité parfaite dans le corps des Aryas, pourvu qu'elles embrassent la religion d'Indra, pendant un certain temps encore et jusqu'à l'établissement complet du système social du brahmanisme, ainsi que l'a montré M. Roth, les Çoudras participent aux rites du sacrifice, ce qui leur est rigoureusement interdit dans les Lois de Manou. D'un autre côté celles-ci, comme on vient de le voir, tolèrent encore les alliances des trois castes aryennes avec les filles des çoudras; mais plus tard ces rapports ont été défendus d'une manière absolue, comme ils le sont encore aujourd'hui entre les brah-

manes et les castes inférieures. La tolérance des Lois de Manou a certainement contribué à l'un des faits les plus frappants que présente l'étude comparée de l'Inde ancienne et de l'Inde moderne, à la fusion graduelle des deux éléments inférieurs de l'antique population, les vaïçyas et les çoudras.

« L'Inde aujourd'hui ne connaît plus la distinction des quatre castes, telles que les spécifie le livre de Manou. Elle a ses brahmanes, la caste religieuse et lettrée, toujours entourée de la vénération populaire; dans quelques provinces, elle a encore ses radjpoutes, les fils des rois (*radjapouthra*), qui se glorifient de descendre des anciens kchatriyas; mais l'appellation de vaïçyas n'existe plus, et celle de çoudras, là où elle s'est conservée, a perdu sa signification servile. Au-dessous des brahmanes et des radjpoutes, il n'y a plus, en réalité, que la masse du peuple, morcelée en une multitude de tribus ou de castes particulières, distinguées par leurs professions, mais qui toutes se confondent sous la commune dénomination d'Hindous.

« Il n'existe donc plus que trois grandes divisions au lieu de quatre. Mais dans ces trois divisions s'est perpétuée la distinction primordiale entre les Aryas et la race conquise. Il est impossible de ne pas être frappé de la supériorité physique que présentent en général les brahmanes et les vrais radjpoutes, les radjpoutes des provinces de l'ouest, sur le gros des populations. Tous les observateurs sont unanimes à cet égard. Cette distinction est dans la couleur du teint, dans la coupe du visage, dans la pureté des traits, dans tout l'ensemble de la physionomie et de l'aspect extérieur. On retrouve là, bien évidemment, d'une part la pure descendance des anciens Aryas, maintenue dans les deux castes supérieures, et d'autre part les représentants confondus de ce qui forma autrefois la caste agricole des vaiçyas et la caste

servile des çoudras. A moins de supposer que toutes les populations indigènes qui reconnurent la domination des Aryas se sont éteintes, il faut bien admettre qu'elles ont fini par se fondre dans le gros du peuple conquérant, c'est-à-dire dans les vaïçyas. Le mélange du sang indigène, même par les femmes, prépara cette fusion; et sans doute elle se consomma entièrement au temps de la domination des dynasties bouddhiques, qui ne reconnaissaient pas la distinction des castes. La dissemblance profonde dont on est frappé entre les brahmanes ou les radjpoutes du Radjasthan et les Hindous gangétiques des castes inférieures, accuse quelque chose de plus qu'une simple différence d'occupations et de régime; elle montre chez ceux-ci tous les indices d'une race abâtardie par l'infiltration d'un sang inférieur; d'autant plus que l'altération n'est pas égale dans toutes les provinces. Dans les provinces du haut Gange et de la Djemna (la Yamouna antique), là où furent les plus anciens établissements des Aryas et où s'élevèrent les deux grandes dynasties d'Ayodhya et d'Hastinapoura, là conséquemment où il serait naturel de supposer que la race aryenne domina de la manière la plus exclusive, alors même que cette supériorité ne serait pas formellement spécifiée par un passage du Code de Manou; là se remarquent encore dans le peuple des campagnes les hommes les plus grands, les mieux faits, les plus vigoureux. Dans les basses provinces, au contraire, telles que le Bengale, où la domination brahmanique pénétra plus tard et fut moins exclusive, les classes populaires présentent une apparence infiniment plus laide et plus chétive. Plusieurs causes ont dû concourir à cette disparité physique; mais une des principales est sans aucun doute l'inégale prédominance du sang arya. » (Vivien de Saint-Martin.)

§ 12. — Les castes dégradées.

I. — La population kouschite, qui formait le fond des habitants du bassin du Gange avant l'invasion des Aryas, avait été, comme nous venons de le voir un peu plus haut, comprise dans le cadre de la société brahmanique, où elle avait constitué la caste des çoudras. Mais les tribus issues de Kousch, si elles étaient de beaucoup les plus nombreuses dans cette région, n'y étaient cependant pas seules. Il restait au milieu d'elles un certain nombre de peuplades se rattachant par leur origine aux races qui avaient antérieurement occupé le sol de l'Inde. C'étaient dans les environs des monts Vindhya, du Ghondavana et des embouchures du Gange, des débris d'anciennes tribus mélaniennes apparentées aux Ghonds et aux Bhillas, dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre de ce livre. Dans les provinces qui se rapprochent de l'Himalaya, c'étaient des tribus de race bhota ou tibétaine. Ces peuplades primitives, derniers restes de nations nombreuses, mais barbares, qui n'ont pas d'histoire, avaient sans doute subi un mélange plus ou moins considérable de sang kouschite; mais elles s'étaient maintenues à part de la masse de la population, et avec leur physionomie propre; elles se conservèrent de même au milieu de la société aryenne, dont les membres n'eurent avec elles que des unions tout à fait irrégulières, — quand ils en eurent: — car ces sortes de mariages furent sévèrement interdits par la loi. Aussi les peuplades dont nous parlons ne reçurent-elles qu'une infusion tout à fait minime de sang aryen, comme de sang kouschite. Elles se sont conservées intactes au travers des siècles, depuis l'antiquité jusqu'à

nos jours, sans que la société des Aryas brahmaniques ait jamais voulu les admettre dans son cadre régulier. Aujourd'hui, de même qu'au temps de la rédaction des Lois de Manou, ces tribus sont considérées comme hors castes, tenues dans le dernier degré du mépris, bien au-dessous des çoudras.

On a vu tout à l'heure comment le Code brahmanique, pour légitimer par une origine divine la situation des castes supérieures à l'égard des çoudras, les anciens maîtres du sol, a effacé toute trace du caractère conquérant des Aryas et a combiné un système à la fois ethnographique et religieux, qui ne reconnaît dans l'Aryavarta qu'une seule nation, divisée en quatre castes que Brahmâ a produites inégales dès l'origine des choses. Il fallait que les restes des vieilles tribus mélaniennes et tibétaines trouvassent aussi leur place dans ce système : car il ne pouvait pas reconnaître sur le sol sacré de l'Aryavarta l'existence de populations barbares antérieures aux Aryas. Aussi les lois de Manou parlent-elles avec un certain développement de ces tribus, pour les rattacher à l'origine commune de la nation et pour les présenter, non comme barbares et étrangères, mais comme dégradées. Dans le système du Code brahmanique ce sont des tribus impures, issues de mélanges interdits entre les quatre castes primitives ; les unes sont produites par l'union d'une caste supérieure avec une caste inférieure, d'autres par l'union de deux castes inférieures différentes, d'autres enfin par le croisement de ces diverses catégories de métis entre eux. Il semble qu'en inventant ces origines mixtes qu'ils attribuaient aux tribus classées au-dessous des çoudras, les législateurs de la société brahmanique aient établi entre ces tribus une sorte d'échelle hiérarchique, suivant qu'elles avaient été plus ou moins imprégnées de sang aryen dans les premiers temps de la conquête et sui-

vant qu'elles leur avaient paru d'un niveau plus ou moins élevé. Celles dont l'origine mélanienne est certaine sont en effet celles qui sont attribuées au mélange des éléments les plus vils et qui sont classées au dernier rang.

Les Lois de Manou énumèrent quarante-quatre de ces tribus impures et dégradées, à chacune desquelles est attribuée une origine différente, se rattachant à une combinaison possible d'union illicite. Et ce qui prouve bien qu'il ne s'agit pas dans cette énumération de catégories sociales abstraites, mais de populations que l'on a voulu rattacher plus ou moins naturellement au système des quatre castes premières, c'est que presque tous les noms de la liste se retrouvent ailleurs comme des noms de peuples, les uns jouant un rôle important dans l'histoire ancienne de l'Inde, mentionnés fréquemment dans les deux grandes épopées, dans les Pouranas et dans les documents positivement historiques, les autres subsistant encore de nos jours. Ainsi nous avons vu que les Nischadas étaient une des plus importantes nations anté-aryennes de l'Inde septentrionale — d'origine probablement kouschite, avons-nous dit — et que trois peuplades de ce nom s'étaient conservées intactes jusjusqu'à une époque fort tardive, aux lieux où la Sarasvati se perd dans les sables, sur la Yamouna inférieure, audessus des Yadavas, enfin sur les bords de la Payoschni; or les Lois de Manou les font descendre de l'union d'un brahmane avec une fille de çoudra. Les Magadhas, nés d'un vaïçya et d'une fille de kchatriya, et les Vaïdêhas, issus d'un vaïcya et d'une fille de brahmane, portent le nom de deux pays gangétiques qui font grande figure dans la suite de l'histoire ancienne de l'Inde, principalement à l'époque bouddhique; ils en représentent bien évidemment l'antique population indigène, subjuguée par les Aryas. Les Ambaschthas, issus d'un brah-

mane et d'une femme vaïcya, ont été connus des Grecs, après Alexandre (sous le nom d'*Ambastæ*), comme une peuplade des monts Vindhya, et le nom d'Ambaschtha s'est perpétué jusqu'à présent parmi les çoudras du Béhar. Les Soutas, rapportés à l'union d'un kchatriya et d'une fille de la caste brahmanique, sont encore actuellement connus, parmi les tribus inférieures du Béhar, sous le nom de Tchautas, et sous le nom de Soutals dans les montagnes de Radjamahl, où on les a vus figurer en 1855 parmi les populations insurgées contre les Anglais. Les Ougras, nés d'un kchatriya et d'une çoudra, se retrouvent très-probablement dans les Oraus du Tchota-Nagpour, sur les confins méridionaux du Béhar, de même que les Koukkoutakas, issus d'un çoudra et d'une fille de Nischada, dans les *Coconagæ* que Ptolémée connaît vers les mêmes cantons. Toute une série de tribus que le Code présente comme issues de kchatriyas excommuniés, les Djhallas, les Mallas, les Nitchivis ou Litchavis, les Natas, les Karanas et les Khaças, existe encore dans les territoires que traverse le Gange inférieur sous les appellations à peu près identiques de Djallads, de Malers, de Leptchas, de Nats, de Karans et de Khosas, toutes peuplades plus ou moins mélangées de sang aryen, mais dont le fond est aborigène et non aryen. Elles sont restées depuis 3,000 ans dans l'état où nous les montre le livre de Manou, placées au dernier échelon de la civilisation de l'Inde, et ne se rattachant au peuple brahmanique que par les liens qu'a créés la conquête. Quant aux Parias, placés encore plus bas, les plus méprisés des hommes, c'est, comme nous avons eu déjà l'occasion de le dire, une tribu mélanienne, les Paharias. Nous empruntons la plupart de ces rapprochements à M. Vivien de Saint-Martin, qui a le premier mis dans une pleine lumière la véritable nature des castes dégradées du Code brahmanique.

II. — Dans le livre des Lois chacune de ces tribus impures est astreinte à une occupation dont il lui est interdit de sortir, et à laquelle on la reconnaît. « Ces « races, formées par le mélange illicite des castes, doivent « être connues à leurs occupations; elles ne doivent « subsister qu'en exerçant les professions méprisées des « dvidjas. » Non-seulement cette classification héréditaire des métiers s'est continuée dans l'Inde; mais depuis que la troisième caste, celle des vaïcyas, a disparu — confondue avec le gros de la population sous la commune dénomination de Soudras — et avec elle la distinction des quatre castes primordiales, il n'y a plus, dans ce corps immense des Soudras qui est devenu la nation presque entière, d'autre division que celle des métiers, et chaque métier y constitue une caste infranchissable et rigoureusement héréditaire. Aussi n'est-ce plus quatre castes qu'il y a maintenant dans l'Inde, mais des centaines de castes. Il est à remarquer de plus que dans une foule de cas chaque caste ou corps de métier se distingue, comme dans les lois de Manou, par un nom de tribu. C'est ainsi par exemple que le nom des Kolas, tribu mélanienne de la région centrale, est devenu, sous la forme *coolies*, la commune appellation des porteurs et, par extension, des travailleurs en général, de même que dans nos grandes villes le nom de Savoyard est presque devenu synonyme de ramoneur, et celui d'Auvergnat de commissionnaire ou de porteur d'eau.

« Remarquons, dit M. Vivien de Saint-Martin, avant de clore nos considérations ethnographiques, que dans une des tribus impures du Code de Manou, une des dernières parmi les plus viles, on peut trouver le point de départ de cette race errante des Tziganes, Gitanos, Gypsies ou Bohémiens, dont l'origine indienne est aujourd'hui bien constatée. « La demeure des Tchandalas « et des Çvapakas doit être hors du village, dit le légis-

« lateur; ils ne doivent posséder pour tout bien que des « chiens et des ânes. Qu'ils aient pour vêtement les habits « des morts; pour plats, des pots brisés; pour parure, du « fer; qu'ils aillent sans cesse d'une place à une autre. » L'expatriation des nombreux essaims de cette race avilie remonte à un temps immémorial, bien qu'ils ne se soient répandus dans l'Europe occidentale que vers le XIIIe siècle de l'ère chrétienne. Hérodote, 450 ans av. Jésus-Christ, connaît, au nord de la Thrace, dans les pays du Danube où les Tziganes ont toujours été très-nombreux, une race nomade de Sygynnes, que l'on savait originaires de la Médie. »

CHAPITRE V

DÉVELOPPEMENT RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE DU BRAHMANISME.

SOURCES PRINCIPALES de ce chapitre :

Manava dharma çastra, les *Lois de Manou,* traduites en français par Loiseleur-Deslongchamps. — Anquetil Duperron, *Oupnek'hat, id est Secretum tegendum,* Strasbourg, 1801 ; traduction d'une notable partie des *Oupanischads,* faite sur une version persane. — La dissertation spéciale de M. A. Weber sur les *Oupanischads,* insérée dans le 2e fascicule de ses *Indische Skizzen.* — Ad. Regnier, *Etudes sur la grammaire védique.* — Fr. Schlegel, *Weisheit der Indier.* — W. Ward, *A view of the history, litterature and religion of the Hindoos.* — Les mémoires de Colebrooke sur l'astronomie et la philosophie des Indiens, dans ses *Essays,* cités en tête du present livre. — *Sânkhya Kârikâ* traduit en latin par M. Lassen, en anglais par Wilson et en français par M. Barthélemy Saint-Hilaire. — La *Kârikâ* de Sankara, traduite en allemand par M. Windischmann. — Cousin, *Cours de philosophie,* 1829, 5e et 6e leçons. — Windischmann, *Geschichte der Philosophie,* 4e partie. — Ritter, *Histoire de la philosophie,* tomes I et IV de la traduction française. — Barthélemy Saint-Hilaire, *Mémoire sur le Nyâya*; *Mémoire sur le Sankhya* ; articles PHILOSOPHIE DES INDIENS, GOTAMA, KANADA, KAPILA et NYAYA dans le *Dictionnaire des sciences philosophiques.* — Ballantyne, *Lectures on the Nyaya philosophy; Lectures on the sub-divisions of knowledge, A synopsis of science from the standpoint of the Nyaya philosophy.* — Fitzedward Hall, *An index to the bibliography of the Indian philosophical systems.* — Banerjea, *Dialogues on the Hindu philosophy.* — Creuzer, *Religions de l'antiquité,* tome Ier de la traduction de M. Guigniaut; avec les notes de ce dernier savant. — *Bhâgavata-Pourâna,* traduit en français par Eugène Burnouf. — *Vichnou-Pourâna,* traduit en anglais par Wilson, avec une préface où ce savant analyse les principaux monuments de la littérature pouranique.

§ 1. — Mythologie du brahmanisme primitif.

I. — La nouveauté de la doctrine religieuse des brahmanes avait été la conception de l'unité absolue de l'essence divine et celle du personnage de Brahmâ, l'âme du monde, première manifestation de l'Etre en soi, d'où émanent et les dieux et tout ce qui existe. Mais, au-dessous de ce nouveau dieu suprême, le brahmanisme conserva tout le panthéon vêdique, dont il s'efforça seulement de classer les différents dieux dans une hiérarchie régulière. Le système de cette hiérarchie varia, du reste, avec le temps et les différentes écoles de brahmanes, et il ne paraît pas y avoir jamais eu sur ce sujet une doctrine fixe et positive.

Le plus ancien classement, dont on trouve déjà des traces dans le Yadjour-Vêda, distinguait dans la foule des dieux adorés par les Rischis du Sapta-Sindhou huit dieux principaux, placés immédiatement au-dessous de Brahmâ et chargés de veiller sur les huit régions du monde en les défendant contre les attaques des Asouras ou mauvais esprits. Le premier de ces dieux était Indra, destitué par Brahmâ de son ancienne situation de dieu-suprême; on lui assignait pour empire la région du nord-ouest, considérée comme la plus sainte de toutes, car c'est de là qu'étaient venus autrefois les Aryas, et c'est là que se trouvait, au-delà de l'Himalaya, la montagne des dieux, le fameux Mérou, centre et colonne de l'univers, où les tribus aryennes du Sapta-Sindhou plaçaient déjà la résidence d'Indra et des esprits de lumières. Yama était donné comme possédant la région du sud-est, au lieu du ciel des bienheureux, qui lui était primitivement attribué. Varouna, descendu à son tour

du plus haut des cieux, où les Aryas de l'âge vêdique lui donnaient le gouvernement des eaux supérieures, n'est plus que le roi de l'Océan terrestre. Agni compte aussi dans ce système comme un des huit dieux du premier ordre. Parmi les anciennes divinités de la lumière, Sourya seul est admis au même rang, avec Tchandra, le dieu de la lune. Enfin le nombre de ces personnages divins se complète par Vayou, dieu des vents, et Kouvêra, dieu des richesses et de l'abondance.

Une autre classification, ancienne aussi bien que postérieure, place en tête des dieux inférieurs à Brahmâ les huit Vasous ou dieux bienfaisants, qui président aux huit divisions de l'univers et dont le premier est Indra. Au-dessous d'eux on range Agni et Soma, puis Roudra, le père des vents, avec les dix Marouts, groupe divin que l'on appelle souvent les « onze Roudras, » désignation qui finit plus tard par prévaloir; enfin les Adityas ou dieux lumineux de l'âge vêdique, portés de huit, qu'ils étaient d'abord, à douze, pour représenter les douze formes du soleil dans sa révolution annuelle. Cela faisait en tout trente-trois dieux, nombre que l'on trouve formellement exprimé dans un des hymnes les plus antiques du Rig-Vêda. Mais un nombre aussi restreint ne pouvait suffire longtemps à l'imagination exubérante des Indiens. La numération étant décimale, on put, sans en changer les chiffres, les grossir d'une manière démesurée en suivant une progression rapide, au moyen du transport de ces chiffres dans des ordres de quantités de plus en plus forts. Aussi, après avoir d'abord compté 33 dieux, on en admit 3339, ce que l'on commençait à faire dès avant la fin de l'époque vêdique; plus tard ce nombre fut changé en 33000, et, dans des temps très-postérieurs, on en arriva à compter 330 millions de dieux.

Du moment, en effet, qu'on admettait comme la base

fondamentale du système religieux l'unité de l'essence divine, dont tous les dieux, aux personnalités assez distinctes dans les hymnes vêdiques, n'étaient que des manifestations, des émanations, on pouvait à volonté multiplier indéfiniment ou restreindre le nombre de ces dieux, les distinguer ou les confondre entre eux. On pouvait aussi, et les docteurs brahmaniques ne s'en sont pas fait faute, faire reparaître le même nom dans plusieurs classes de divinités, par exemple parmi les Vasous et parmi les Adityas, divisant ainsi un personnage d'abord unique. C'est en usant de cette faculté que l'on a produit une nouvelle classification de la hiérarchie divine, issue de celle des 33 grands dieux inférieurs à Brahma, mais plus riche en personnages et bien évidemment postérieure. Dans ce nouveau système, les huit Vasous règnent seulement sur le monde terrestre et sur l'atmosphère. Ce sont: Indra, roi du firmament, qui réside sur le mont Mérou, entouré des Gandharvas et des Apsaras ou nymphes célestes; Yama, prince de la nuit et des morts; Nirouti, qui gouverne les mauvais génies; Agni, dieu du feu, essence de la loi et du sacrifice; Varouna, monarque de l'Océan; Kouvêra, maître des richesses, qui réside au milieu des génies appelés Kinnaras et Yakchas; Vayou, père et prince des vents; enfin Isana, qu'à partir d'une certaine époque on identifia avec Çiva. Ces huit dieux ont pour épouses huit déesses appelées les Mères, dont les plus importantes sont Indrani, compagne d'Indra, et Prithivi, la terre, compagne de Kouvêra. Si les personnifications féminines sont fort rares dans la religion vêdique, elles se multiplient à l'infini dans le panthéon brahmanique, car tout dieu y est susceptible de se dédoubler et de se reproduire dans une déesse qu'on lui donne pour compagne, et qui n'est qu'une autre forme de lui-même, sa *çaktî*, son énergie, sa manifestation extérieure. Indra,

dans le système de hiérarchie divine que nous exposons en ce moment, n'est pas seulement le chef des sept autres Vasous ; il dirige aussi les dieux, composant un autre ordre, qui président aux sept *svargas* ou sphères célestes. Ceux-ci sont, en remontant de bas en haut, Sourya, le soleil; Tchandra, le dieu de la lune, identifié à Soma; Mangala, dieu de la planète Mars; Boudha, dieu de la planète Mercure; Vrihaspati, jadis une forme d'Agni, dieu de la planète Jupiter; Soukra, dieu de la planète Vénus; enfin Sani, qui préside à la fois à la planète Saturne et aux transmigrations des êtres. Les Adityas, au nombre de douze, forment une autre classe de personnages divins. Nous voyons reparaître parmi eux Sourya et Varouna.

II. — Cette classification, d'un caractère tout astronomique, est très-postérieure aux deux autres, car elle date du temps où les brahmanes eurent connaissance des planètes. Mais ce qui se produisit plus tôt dans les corporations brahmaniques, ce qui fut dans l'ordre des choses célestes le pendant et la consécration de la révolution usurpatrice que la caste sacerdotale consommait à son profit dans la société aryenne, ce fut l'introduction des Rischis, des patriarches des anciens jours, dans le panthéon, à une place supérieure à celle des dieux que ces patriarches avaient chantés. Perdant tout caractère humain, les Rischis, répartis en plusieurs classes hiérarchiques, furent désormais regardés comme des émanations de Brahmâ, d'un ordre plus haut que les dieux eux-mêmes. Déjà, dans l'âge védique, Yama, qui avait été primitivement, chez les Aryas de la Bactriane, ce que Yima-Kchaëta est resté chez les Iraniens, l'ancêtre et le type primordial de l'humanité, avait passé au rang de dieu. Manou, qui l'avait remplacé chez les Aryas du Sapta-Sindhou dans le rôle du pre

mier homme, devint à son tour dans le système des brahmanes, non pas un dieu proprement dit, mais un être surnaturel et supérieur aux dieux, en quelque sorte un second créateur du monde visible, chargé d'en promulguer les lois éternelles. On le subdivisa en sept Manous, présidant chacun à une période de l'existence de l'univers et ancêtre d'une nouvelle humanité. Le Manou primordial, Manou Svayambhouva, issu directement de l'Être en soi, a produit les dix Maharchis ou « grands Rischis, » appelés aussi Pradjapatis, « maîtres des créatures, » comme ayant ordonné la création en sous-œuvre, et Brahmadikas, parce qu'on les prétend quelquefois émanés de Brahma sans intermédiaire. Ce sont Angiras, Atri, Kratou, Bhrigou, Dakcha, Maritchi, Narada, Poulaha, Poulastya et Vasischta, ancêtres d'autant de familles brahmaniques, c'est-à-dire des personnages dont la plupart sont présentés dans les Vêdas comme des patriarches vénérés, mais d'un caractère purement humain, et dont quelques-uns même n'ont vécu que vers les derniers temps de la période vêdique. Les Pradjapatis produisent à leur tour les sept Rischis, Saptarchis ou Radjarchis, qui sont Kaçyapa, Atri, Vasischta, Viçvamitra, Gotama, Djamadayni et Bharadvadja, c'est-à-dire des personnages de la même nature, parmi lesquels nous voyons reparaître deux des mêmes noms. Tous ces Rischis des diverses classes, ancêtres et prototypes des brahmanes, sont représentés comme antérieurs et supérieurs aux dieux qui gouvernent l'univers. L'antique Aditi, mère des Adityas, est donnée désormais comme une fille de Dakcha, et c'est en s'unissant à Kaçyapa qu'elle produit ses douze fils célestes et lumineux. Elle a une sœur, comme elle fille de Dakcha et épouse de Kacyapa, inconnue à l'âge vêdique, qui est son opposé sur tous les points; c'est Diti, qui met au monde les Daïtyas, adversaires des Adityas,

c'est-à-dire les esprits des ténèbres, innombrables à leur tour et distribués aux degrés divers d'une vaste hiérarchie, en Asouras, Danavas, Rakchasas, etc. Deux des dieux des planètes sont aussi caractérisés comme des fils des Rischis; Vrihaspati, qui préside à Jupiter, est fils d'Angiras, et Soukra, qui dirige Vénus, est fils de Bhrigou, tandis que Mangala (Mars) est fils de Prithivi, Sani (Saturne) fils de Sourya, et Boudha (Mercure) fils de Tchandra. Du reste, comme nous le verrons plus loin, cette origine attribuée à Vrihaspati et à Soukra pourrait bien indiquer les familles brahmaniques, particulièrement vouées à l'étude de l'astronomie, qui découvrirent les deux astres auxquels ces dieux président.

§ 2. — Cosmogonie.

I. — « Rien n'existait au commencement, dit un des hymmes du Rig-Véda, « ni l'être, ni le non-être, point « de ciel, point de firmament. Qu'est-ce qui couvrait « tout? Quel était le réceptacle de tout? Est-ce l'eau, le « profond abîme? La mort n'existait pas alors, ni l'im- « mortalité. Le jour ne luisait point dans la nuit. Seul « le Un respirait en lui-même sans souffle, et il n'y avait « rien d'autre au-delà de lui. L'obscurité régnait au « commencement, entourant tout de ténèbres, comme « un océan sans lumière. Le germe caché dans son en- « veloppe sortit seul par la force de la chaleur. Le Dé- « sir (*Kama*) en surgit d'abord et fut la première se- « mence de l'esprit. Tel est le lien que les sages, en « méditant, ont reconnu dans leur cœur entre l'être « et le non-être. » Nous avons déjà rapporté cette antique cosmogonie des Aryas du Sapta-Sindhou, dont les bases essentielles remontaient jusqu'aux patriarches des

jours primitifs dans la Bactriane, et nous l'avons comparée au début de la *Théogonie* d'Hésiode, qui nous offre le même système sur l'origine et la formation de l'univers, présenté presque dans les mêmes termes.

C'est encore le développement du même système qui fait la base de la cosmogonie du brahmanisme antique, telle qu'elle est exposée dans le premier livre des Lois de Manou. Les données fondamentales, la conception essentielle des doctrines sur l'origine de la création visible, se sont conservées sans altération dans les premiers colléges brahmanique des bords de la Sarasvati. La spéculation les a seulement raffinées, développées, y a mis plus de détails et plus de précision dans les abstractions philosophiques, y a multiplié les personnages représentant les phases diverses de la naissance de l'univers, qui s'enchaînent les uns aux autres par la voie de l'émanation. C'est, en un mot, une cosmogonie plus métaphysique et plus savante que celle des hymnes du Rig-Vêda, mais reposant sur les mêmes principes.

C'est Manou Svayambhouva, le révélateur de la loi éternelle, qui raconte lui-même aux Maharchis, dont il est entouré, la formation première des choses. « Le « monde était plongé dans l'obscurité, imperceptible, « dépourvu de tout attribut distinctif, ne pouvant ni « être découvert par le raisonnement, ni être révélé, il « semblait entièrement livré au sommeil. Quand la du- « rée de la dissolution (*pralaya*) fut à son terme, alors « Svayambhou — appelé aussi Bhrahma (neutre) — « le Seigneur existant par lui-même et qui n'est pas à « la portée des sens externes, rendant perceptible ce « monde avec les cinq éléments et les autres principes, « resplendissant de l'éclat le plus pur, parut et dissipa « l'obscurité. Celui que l'esprit seul peut percevoir, qui « échappe aux organes des sens, qui est sans parties

« visibles, éternel, l'âme de tous les êtres, que nul ne « peut comprendre, déploya sa propre splendeur. Ayant « résolu, dans sa pensée, de faire émaner de sa substance les diverses créatures, il produisit d'abord les « eaux, dans lesquelles il déposa un germe. Ce germe « devint un œuf d'or »—on l'appelle aussi *Hiranyagarbha*, la matrice d'or — « aussi éclatant que l'astre aux mille « rayons, et dans lequel l'Être suprême naquit lui-« même sous la forme de Brahmâ (masculin), l'aïeul « des êtres. »—Brahmâ (masculin), le nouveau dieu suprême inventé par les Brahmanes, est Brahma (neutre) ou Svayambhou déterminé, l'auteur et le maître de la création. — « Les eaux ont été appelées nârâs, parce « qu'elles étaient la production de Nara (l'esprit divin); « ces eaux ayant été le premier lieu de mouvement « (*ayana*) de Nara, il a, en conséquence, été nommé « Nârâyana (celui qui se meut sur les eaux)... Après « être demeuré dans cet œuf une année de Brahmâ»— nous expliquerons plus loin cette expression — « le « Seigneur des créatures (Pradjapati), par sa seule pen-« sée, sépara l'œuf en deux parts; et de ces deux parts « il forma le ciel et la terre ; au milieu il plaça l'atmo-« sphère, les huits régions célestes et le réservoir perma-« nent des eaux. Il exprima de l'Ame suprême (*para-« mâtmâ*) l'intelligence (*manas*) infinie, incorporelle, « indéterminée ; de l'intelligence la conscience (*ahankâra*), l'intelligence déterminée, principe de l'indi-« vidualité; de la conscience enfin la grande âme « (*mahanâtmâ*), la vie universelle, avec le cortége des « trois qualités ou modes d'existence » — la bonté (*sattva*), la passion (*radjas*) et l'obscurité (*tamas*), — « des « cinq sens de perception intellectuelle, des cinq sens « d'action et des rudiments des cinq éléments. Ayant « uni des molécules imperceptibles de ces principes « doués d'une grande énergie (les rudiments subtils des

« cinq éléments et la conscience) à des particules de « ces mêmes principes, transformés et devenus les élé- « ments et les sens, alors il forma tous les êtres.... « L'Être suprême assigna, dès le principe, à chaque « créature en particulier un nom, des actes, et une ma- « nière de vivre, d'après les paroles du Vêda. Le souve- « rain Maître produisit une multitude de dieux essen- « tiellement agissants, doués d'une âme, et une troupe « invisible de génies (*sâdhyâs*), et le sacrifice, institué « dès le commencement. Du feu, de l'air et du soleil, il « exprima, pour l'accomplissement du sacrifice, les « trois Vêdas éternels, le Rig, le Yadjour et le Sama. Il « créa le temps et les divisions du temps, les constella- « tions, les planètes, les fleuves, les mers, les monta- « tagnes, les plaines, les terrains inégaux, la dévotion « austère, la parole, la volupté, le désir, la colère, et « cette création, car il voulait donner l'existence à tous « les êtres. Pour établir une différence entre les actions, « il distingua le juste et l'injuste, et soumit ces créatures « sensibles au plaisir, à la peine, et aux autres condi- « tions opposées.... Pour la propagation de la race hu- « maine, de sa bouche, de son bras, de sa cuisse et de « son pied, il produisit le brahmane, le kchatriya, le « vaiçya et le çoudra. Ayant divisé son corps en deux « parties, le souverain maître devint moitié mâle et « moitié femelle, et, s'unissant à cette partie femelle, « il engendra Viradj. Celui que le divin Mâle (Pourous- « cha), appelé Viradj, a produit de lui-même, en se li- « vrant à une dévotion austère, c'est moi, Manou, le « créateur de cet univers. C'est moi qui, désirant don- « ner naissance au genre humain, après avoir pratiqué « les plus pénibles austérités, ai produit d'abord les dix « Maharchis, seigneurs des créatures... Ces êtres tout- « puissants créèrent sept autres Manous, les dieux et « leurs demeures, et des Rischis doués d'un immense

« pouvoir. Ils créèrent les gnomes (Yakchas), les géants « (Rakchasas), les vampires (Pisâtchas), les Gandharvas et « les Apsaras, les Asouras, les dragons (Nâgas), les ser« pents (Sarpas), les oiseaux divins (Souparnas), et les dif« férentes tribus des ancêtres (Pitris). » — Ces derniers sont les ancêtres des familles brahmaniques, honorés comme des sortes de dieux Mânes, du temps de la composition des hymnes des Vêdas, et que l'on regardait comme habitant dans la lune. — « Ils créèrent les éclairs, les « foudres, les nuages, les arcs colorés d'Indra, les mé« téores, les trombes, les comètes et les étoiles de di« verses grandeurs, les kinnaras, les singes, les poissons, « les différentes espèces d'oiseaux, le bétail, les fauves, « les hommes, les animaux carnassiers, les insectes, les « vers, les sauterelles, les mouches, les moustiques, en« fin les différents corps privés de mouvement..... Et « tous ces êtres enveloppés de ténèbres multiformes, à « cause de leurs actions passées, sont doués de cons« cience, sensibles au plaisir et à la peine, et poursuivent « le cours de leurs transmigrations dans le monde va« riable des phénomènes, qui passe et passe incessam« ment. Le Créateur, ayant ainsi fait toutes choses et « moi-même, qui suis l'intelligence incarnée et finie, « rentra dans l'âme universelle, chassant le temps par « le temps. Quand le dieu veille, le monde veille avec « lui et tout prospère ; mais quand il s'endort, l'esprit « plongé dans un profond repos, alors le monde se dis« sout..... C'est ainsi que par une alternative de veille « et de sommeil il vivifie ou anéantit toutes les créa« tures mobiles ou immobiles, sans jamais s'épuiser. »

II. — Les alternatives de veille et de sommeil du dieu créateur Brahmâ, de destruction et de renaissance du monde, sont ensuite exposées dans le Livre des Lois, et le tableau en est placé, non plus dans la bouche de Ma-

nou, mais dans celle de Bhrigou. Nous y voyons que dès l'époque reculée où fut rédigé le code, l'imagination contemplative des docteurs brahmaniques s'était complue à pousser jusqu'aux dernières limites la conception de ces périodes de temps infinies, si chères aux Indiens dans leurs spéculations philosophico-religieuses, qui sont le pur et simple produit de la rêverie et n'ont aucune base de calcul astronomique quelconque.

Nous avons exposé plus haut le système des années divines, équivalant à 360 années humaines, et des quatre Yougas successifs dont la réunion forme le Mahayouga, la grande année cosmique de 12,000 années divines ou 4,390,000 années humaines. C'est la première inventée de ces énormes périodes, et elle embrassait, dans sa conception prtmitive, toute la durée du monde, ainsi que l'indiquent les noms donnés aux quatre Yougas. Mais lorsque furent rédigées les lois de Manou, les spéculations brahmaniques sur la durée des mondes avaient énormément dépassé ces premières limites. Le Mahayouga n'est plus qu'une période toute petite, que l'imagination des philosophes religieux de l'Inde a multipliée à l'infini. Mille années cosmiques, âges divins ou mahayougas, faisant 4 milliards 320 millions d'années humaines, constituent un jour de Brahmâ, c'est-à-dire la période de durée d'un univers. Cette période se divise en 14 parties, de 71 mahayougas, séparées les unes des autres par autant de périodes appelées *sandhi*, chacune de 4,000 années divines ou 1,728,000 années humaines. Chaque période de 71 mahayougas est appelée la période d'un Manou, *Manouantara*, parce qu'un des quatorze Manous d'un univers y préside. Les six premiers Manous du monde actuel sont nommés Svayambhouva, Svarotchischa, Outtama, Tamasa, Raivata, Tchakchouscha; nous vivons dans la période du septième, Vaivasvata, ainsi appelé parce

qu'il est fils du dieu Vivasvat, le même que Sourya; quant aux sept Manous qui sont encore à venir, ils auront nom Sourya-Savarni, Dakcha-Savarni, Brahmâ-Savarni, Dharma-Savarni, Roudra-Savarni, Routcheya et Agni-Savarni. Chaque Manouantara se termine par un déluge qui détruit les hommes et toutes les créatures vivantes; alors recommence une humanité nouvelle, issue du nouveau Manou. A la fin du jour de Brahmâ survient le Pralaya ou la dissolution du monde. C'est le commencement d'une période appelée la nuit de Brahmâ, égale en durée au jour, pendant laquelle l'activité du dieu créateur sommeille sans se manifester par une création nouvelle. Mais quand cette période est terminée, revient un jour de Brahmâ, qui débute par une création nouvelle. « Les Manouantaras sont infi-« nis; les créations et les destructions innombrables; « l'Être suprême produit et reproduit les mondes en se « jouant. » 560 *kalpas* ou nycthémères de Brahmâ, c'est-à-dire 720,000 mahayougas ou 3,110 milliards 400 millions d'années humaines, constituent une année du dieu. Enfin, au bout d'un siècle de Brahmâ, c'est-à-dire de 100 de ses années, c'est-à-dire de 72 millions de mahayougas ou de 311,040 milliards d'années humaines. Après la création et la destruction de 36,000 mondes successifs, arrivera le Mahâ-Pralaya, la dissolution générale de toutes les essences déterminées; Brahmâ (masculin) lui-même cessera d'exister, il sera réabsorbé dans le sein de Svayambhou ou Brahma (neutre), l'Être en soi, primordial et indéterminé, d'où il est émané. Mais, après une période de repos et de ténèbres, dont les auteurs de toutes ces conceptions n'ont pas osé mesurer la durée, Svayambhou fera sortir de sa substance un nouveau Brahmâ, avec lequel une série de mondes recommencera, et ainsi de suite pendant l'éternité. Ces accumulations de chiffres donnent le ver-

tige ; elles touchent à la folie. Mais l'imagination indienne les affectionne et s'y meut avec une incroyable aisance. Les brahmanes n'ont pas seulement inventé ces périodes infinies, ils ont calculé froidement la partie de ces périodes où se trouve l'humanité de l'âge historique. Nous sommes, disent les commentateurs les plus autorisés des lois de Manou, dans le premier jour du premier mois de la cinquante et unième année de l'âge de Brahmâ, dans le vingt-huitième mahayouga du septième Manouantara de ce jour, et depuis la grande guerre des Pandavas et des Kourous, a commencé le Kali-youga ou quatrième youga du mahayouga dans lequel nous nons trouvons.

§ 3. — La culture brahmanique.

I. — Mais les corporations de brahmanes ne s'occupaient pas seulement des choses religieuses. Ils étaient l'intelligence de la société aryenne de l'Inde, et c'étaient eux seuls qui cultivaient l'étude des sciences. Leurs connaissances profanes étaient d'une certaine étendue, et de bonne beure ils s'étaient avancés assez loin dans quelques voies. Si la méditation religieuse et philosophique tenait de beaucoup la première place dans le grand mouvement intellectuel qui fait la gloire du brahmanisme, certaines sciences y avaient aussi une part qui ne manquait pas d'importance, et le tableau de ce mouvement serait incomplet si l'on n'y faisait pas figurer le côté purement scientifique.

Rien, du reste, n'est plus difficile à reconstituer que l'histoire de la science brahmanique. Au point de vue des connaissances profanes, le contact avec les Grecs, postérieurement à Alexandre, exerça sur l'Inde la plus

grande et la plus féconde influence. L'Inde reçut de la Grèce, on en a les preuves positives, une grande partie de son astronomie et de ses mathématiques. Sur toutes ces matières, nous n'avons de traités sanscrits que postérieurs aux enseignements helléniques, et dans ces traités, la part de ce qui est d'introduction étrangère et d'invention propre et spontanée aux Indiens est souvent presque impossible à faire. De plus, l'esprit de corps sacerdotal du brahmanisme s'est toujours étudié à jeter un voile sur la marche de la science. On dérobait aux yeux du vulgaire la source des enseignements, même scientifiques, qu'on laissait arriver jusqu'à lui, et on donnait ces enseignements comme nne révélation divine pour lui attribuer plus d'autorité. Mais, par là même, les écoles brahmaniques apportaient la plus grande attention à effacer toute apparence extérieure de progrès. La prétendue révélation, dont la caste sacrée et savante se disait en possession, profitait sans doute de la marche en avant de la science dans le sein des écoles sacerdotales; mais, tout en en profitant, elle disait être immuable; les notions nouvelles dont elle s'empressait de faire usage, elle prétendait les avoir toujours possédées, et elle les présentait aussitôt comme ayant été enseignées aux brahmanes par les premiers Rischis. De là le soin scrupuleux avec lequel on a étouffé dans l'Inde tout souvenir de la date et du nom de l'auteur d'une découverte dans une branche quelconque de la science ou d'une doctrine philosophique. De là aussi le procédé par lequel toutes les fois que les connaissances faisaient un pas considérable, on s'empressait de composer un nouveau traité, en tête duquel on inscrivait le nom d'un docteur antique, laissant périr les traités antérieurs, désormais ensevelis dans un oubli dont on avait tout intérêt à épaissir les ténèbres.

Aussi, dans les écrits brahmaniques que nous possé-

dons, la science est-elle impersonnelle et absolument sans histoire. Ce n'est qu'au prix de recherches pénibles et minutieuses, souvent à l'aide d'indications bien fugitives et d'arguments fort indirects que l'érudition moderne est parvenue à éclairer en partie ce chaos obscur, à discerner les phases principales du progrès des connaissances scientifiques dans l'Inde aryenne, à faire plus ou moins incomplétement le départ de ce qui dans ce progrès appartient au développement intérieur et naturel de la culture brahmanique et de ce qui a été apporté de l'extérieur.

II. — La première science qui se soit développée dans le sein des corporations brahmaniques est la science du langage. Elle était considérée comme faisant partie de la science religieuse, et en effet c'est avec un but sacré qu'elle avait pris naissance. Nous avons déjà raconté, à l'occasion des Védas, comment l'étude de la grammaire s'était formée de très-bonne heure dans les écoles sacerdotales, en vue de l'interprétation et surtout de la conservation fidèle du texte des hymnes composés par les patriarches du Sapta-Sindhou. Elle resta pendant de longs siècles une des études favorites des docteurs indiens, et, comme l'a dit M. A. Weber, « ils ont plus fait dans la connaissance des lois de leur langue, dans la grammaire, la lexicographie, la métrique, qu'aucun autre peuple du monde, jusqu'à ce que dans notre siècle Bopp, Guillaume de Humboldt, Eugène Burnouf et Jacob Grimm, en partie directement guidés par eux, les aient surpassés. »

Le monument le plus important de la science philologique des brahmanes est la grammaire de Pânini, qui, suivant les expressions du même indianiste, « se distingue de tous les ouvrages analogues chez les autres peuples, non-seulement par la recherche approfondie

des racines et de la formation des mots, mais encore par la précision rigoureuse de l'expression, qui, sous une concision énigmatique, caractérise l'homogénéité et la différence des formes ; ce qui est rendu possible par une terminologie algébrique inventée arbitrairement, dont les parties sont entre elles dans la plus étroite harmonie, et qui, suffisant à expliquer tous les phénomènes du langage, prouve que l'on a pénétré dans tout le domaine de la langue, en même temps qu'elle révèle la sagacité de ces inventeurs. » Pânini, d'après un renseignement tout à fait positif conservé par le voyageur chinois Hiouen-Thsang, vivait seulement vers l'an 140 av. J.-C. Mais il n'est en aucune façon l'inventeur de la science qu'il a exposée d'une manière si supérieure et si complète. Il avait eu de nombreuses générations de devanciers — comme Çakatayana, dont on prétend que la grammaire subsiste encore — et il n'a fait principalement que coordonner, systématiser et compléter leurs travaux. Les premiers principes, surtout en ce qui est de la phonétique, avaient été déjà posés bien auparavant par les écoles auxquelles on doit les *Pratiçakhyasoutras* ou traités grammaticaux joints aux différents Vêdas. Or, celui du Rig, objet des études si intéressantes de M. Ad. Regnier, paraît, nous l'avons déjà dit, être antérieur au VIIIe siècle avant notre ère. La *Niroukti* de Yaska, postérieure aux *Pratiçakhyasoutras* mais encore très-antique, a précédé de longtemps Pânini et est le premier essai de traité général sur les lois de la grammaire.

Cet ouvrage se rattache à ceux que l'on appelle *Nighantous* et qui nous offre les débuts de la lexicographie ou science du langage. Les *Nighantous* étaient des sortes de vocabulaires qui commencèrent à se former pour l'explication des Vêdas aussitôt que les changements de la langue rendirent difficilement intelligible le texte

des anciens hymnes. Un seul traité de ce genre est parvenu jusqu'à nous; il se compose de cinq livres, dont les trois premiers contiennent un recueil de synonymes; le quatrième explique les termes obscurs des Vêdas, et le dernier donne une classification des diverses divinités nommées dans les hymnes. Cet ouvrage est certainement d'une date élevée. La composition des vocabulaires vêdiques conduisit naturellement à faire des lexiqnes d'un caractère plus général pour la langue sanscrite classique; le plus remarquable et le plus étendu est l'*Amarakoça* d'Amarasinha, qui paraît être de plusieurs siècles postérieur au début de l'ère chrétienne. Mais il avait été précédé d'un assez grand nombre de lexiques du même genre, aujourd'hui perdus. On en signale particulièrement un comme composé par Vyadi ou Vyali, grammairien fort antique, cité dans le *Pratiçakhyasoutra* du Rig-Vêda.

La métrique est une troisième partie de la science du langage, que les Indiens ne pouvaient négliger, car non-seulement les hymnes saints, mais la plupart des anciens traités didactiques et le livre des Lois étaient en vers, ce que nécessitait le caractère purement oral et traditionnel que conservèrent longtemps les enseignements brahmaniques. La connaissance des lois de la métrique doit naturellement avoir été déjà familière aux chantres mêmes qui composèrent les hymnes vêdiques. Aussi trouvons-nous les noms techniques de différents mètres dans les hymnes les plus récents du Rig. « Dans les Brahmanas, dit M. Weber, ou joue sur les mètres de la façon la plus puérile, et un rapport mystique est établi entre leur harmonie et celle du monde, présentée comme en étant la base. Leur rhythme charmait trop l'esprit naïf des penseurs de cette époque pour ne pas leur avoir fourni nécessairement l'occasion de former de tels symboles. » Le développement ulté-

rieur de la métrique à l'âge où se produisirent les grandes compositions de poésie engagea ensuite à rechercher plus spécialement ses lois, et ces recherches nous sont conservées, en partie dans ceux des Soutras védiques qui traitent directement de la métrique (comme le *Nidanasoutram*), en partie dans les *Anoukramanis*, collection particulière d'ouvrages qui, observant l'ordre de chaque *Samhitâ* ou recueil d'hymnes composant un des Vêdas, citent pour chaque hymne ou pour chaque prière le poëte, le mètre et le dieu. Ces derniers ouvrages, remarque M. Weber, « n'appartiennent du reste probablement qu'à une époque postérieure à celle de la plupart des Soutras, époque où le texte de chaque Samhitâ existait déjà dans sa rédaction définitive, avec la division en parties plus grandes et plus petites, faite pour en régler l'étude. » Mais ce ne sont là que des traités particuliers, sous forme de commentaire de tel ou tel livre des poésies sacrées. Les recherches approfondies sur la métrique dont ces traités témoignent avaient bien certainement donné naissance à des écrits d'un caractère plus général, embrassant l'ensemble de la matière. Malheureusement les écrits de ce genre que nous possédons sont tous modernes; ils ont supplanté les plus anciens, et le même fait s'est produit pour la poétique et la rhétorique, dont les écoles de brahmanes s'étaient de bonne heure appliquées à systématiser les lois. C'était en effet un ordre d'études qui donnait libre carrière à l'esprit indien, si fécond en distinctions délicates, et il y déployait toute sa force, souvent d'une manière subtile et minutieuse.

III. — « Toutes les notions que jusqu'à présent il est possible d'avoir et de rassembler sur la Pratiçakhya, dit M. Weber, conduisent à cette conclusion qu'il n'y avait

encore pour les Védas, à l'époque où elle se développa, qu'une tradition orale et non pas un texte fixé par écrit. » Le travail de cette antique école grammaticale, qui fixa d'une manière immuable le texte des livres saints de l'Inde aryenne comme la Massore fixa le texte de la Bible, était purement oral et mnémonique ; ses méthodes et ses règles en font foi. L'art d'écrire ne s'introduisit que plus tard dans la société brahmanique, et pendant assez longtemps l'usage en demeura plus répandu ; les écoles sacerdotales préféraient l'ancienne forme de la tradition. La connaissance et l'emploi de l'alphabet chez les Indiens ne paraît pas remonter plus haut que le IXe ou le VIIIe siècle avant notre ère, si même ils ne sont pas un peu plus récents.

Ce ne fut pas, du reste, une invention propre à la science brahmanique, mais le résultat des communications avec l'extérieur. M. A. Weber a démontré de la manière la plus convaincante que l'alphabet fut importé dans l'Inde par le commerce maritime, et que la source de l'écriture sanscrite est l'alphabet phénicien de vingt-deux lettres, transmis par l'intermédiaire de l'Arabie méridionale, — le grand entrepôt du commerce indien dans la haute antiquité, comme nous l'avons fait voir dans le livre précédent. Mais cet alphabet de vingt-deux lettres était tout à fait insuffisant pour exprimer le mécanisme délicat et raffiné des sons de la langue sanscrite, tel qu'il avait été établi et défini par l'école de la Pratiçakhya. Pour faire cadrer l'écriture avec ce mécanisme phonétique, le fond premier de l'alphabet venu de la Phénicie fut dans les colléges brahmaniques l'objet d'un grand travail de développement, d'enrichissement, de complément et de systématisation, qui finit par produire un alphabet nouveau, le plus riche du monde et le seul dont l'ordonnance, faite d'après un système savant de classification des sons, révèle une connaissance appro-

fondie des lois du langage. Toute la science et toute la subtilité des grammairiens indiens se révèlent dans ce travail subi par l'alphabet, et à lui seul il prouverait combien les brahmanes avaient dès lors fait de progrès dans cette branche des connaissances humaines.

L'alphabet indien porte le nom de *dêvanagâri*, « écriture des dieux. » Il se compose de cinquante et une lettres, réparties en huit classes.

Les signes particuliers des voyelles ne s'emploient que comme initiales. Dans les syllabes intérieures du mot, les sons vocaux se marquent par des appendices conventionnels accrochés au signe de la consonne. Un *a* bref est inhérent à toute consonne à laquelle ne se joint aucun appendice de ce genre; quand la lettre doit être prononcée sans cet *a* bref on la marque d'un accent particulier appelé *virâma*, « repos, » ou bien on la groupe dans une ligature avec la consonne suivante[1].

IV. — Strabon, d'après Mégasthène, cite l'astronomie parmi les occupations favorites des Brahmanes. Ils avaient commencé à la cultiver dès l'époque vêdique, et la première cause qui les y avait portés avait été le besoin du culte religieux. Il fallait, en effet, des observations astronomiques pour régler le moment précis des sacrifices solennels, d'abord le matin et le soir, puis à la nouvelle et pleine lune, enfin au commencement de chacune des trois saisons que l'on distinguait sous le climat du Sapta-Sindhou. Mais la science du ciel était

1. Nous comptions donner ici le tableau de l'alphabet sanscrit dans sa forme la plus ancienne et dans la plus récente. Mais l'Imprimerie Impériale a refusé le prêt des caractères, sous prétexte *qu'ils constituaient un alphabet entier*. C'est ainsi que l'administration actuelle de ce grand établissement national observe les lois qui l'obligent à prêter ses types étrangers à l'imprimerie privée de Paris !!!.....

encore dans un état d'enfance à l'époque où les collections des Vêdas furent formées, et elle ne progressa que lentement. Elle se bornait alors à l'observation du cours de la lune, des solstices et de quelques étoiles fixes.

Les Aryas primitifs de la Bactriane, avant le départ des ancêtres des nations européennes vers l'occident, ne connaissaient d'autre moyen d'évaluer le temps que d'après la marche de la lune; par suite, comme nous l'avons déjà dit, ils appelaient cet astre le « mesureur » par excellence. Ceux du Sapta-Sindhou, plus savants, se fondaient dans la mesure du temps sur une observation et une supputation assez exacte du cours du soleil, calculée, suivant toutes les apparences, d'après les phénomènes de la longueur ou de la brièveté des jours; ils se servaient en conséquence d'une année solaire de 360 jours. Ils avaient même constaté l'inexactitude de cette année, et pour la raccorder avec le temps vrai, ils se servaient d'un cycle d'intercalation de cinq ans, ajoutant à chaque cinquième année un treizième mois de trente jours. L'emploi de ce cycle quinquennal est déjà mentionné dans la collection du Rig-Vêda.

Quant à l'observation des astres du ciel nocturne à l'âge vêdique, elle ne portait encore que sur un très-petit nombre d'étoiles fixes, en particulier sur celles qui déterminaient sur l'écliptique les mansions lunaires (*nakchatras*). En effet, les Indiens ne connaissaient pas encore le zodiaque solaire, inventé par les Chaldéens. C'est d'après le cours de la lune qu'ils divisaient le cercle de l'écliptique en stations de notre satellite, dont ils admirent d'abord 27, puis 28. Ce système des *nakchatras* ou mansions lunaires, exposé déjà dans les écrits vêdiques, est commun aux Indiens et aux Chinois. L'illustre Biot a soutenu qu'il était originaire du Céleste Empire et n'avait été que postérieurement introduit dans l'Inde M. A. Weber l'a revendiqué, au contraire,

comme d'invention indienne et a essayé de prouver qu'il avait été porté en Chine avec le bouddhisme; la récente publication du *Souryasiddhanta*, traité sur la marche du soleil qui fait partie des collections vêdiques, est venue enfin donner raison aux défenseurs des droits de priorité des Indiens.

La découverte des planètes fit faire un pas décisif à la science astronomique des brahmanes. La plus ancienne mention se rencontre peut-être dans le *Taittiriya-Aranyaka;* toutefois c'est un fait encore incertain, et elles ne sont mentionnées dans aucun autre des écrits appartenant à la littérature vêdique. Le Code de Manou non plus ne les connaît pas encore, tandis qu'il en est question dans les deux grandes épopées. Leurs noms sont, du reste, particuliers et d'une origine toute indienne, ce qui ne permet pas de supposer que la connaissance en ait été apportée de l'extérieur. On peut même tirer une indication d'une valeur sérieuse sur les auteurs de la découverte de deux d'entre elles, de ce fait que les dieux qui président à Jupiter et à Vénus sont dits fils d'Angiras et de Bhrigou, fait qui coïncide avec les données, positives qui nous montrent les familles brahmaniques regardées comme descendues de ces deux Rischis s'adonnant d'une manière spéciale à l'astronomie et à l'astrologie, à tel point que le mot *bhârgava* prit le sens d'uaslogue. Nous avons donné plus haut les noms habituels des planètes dans les livres sanscrits; on les désignait aussi quelquefois par d'autres appellations; Mars était désigné comme « le Rouge, » Vénus comme « le Blanc » ou « le Brillant, » Saturne comme « le Lent-Marcheur, » et le dernier de ces noms indique une observation réellement astronomique. Aux sept planètes reconnues par tous les peuples de l'antiquité — le soleil et la lune y étant compris — les Indiens en ont ajouté deux autres, qui leur sont propres et n'ont jamais existé que dans

leurs spéculations, la tête (*râhou*) et la queue (*kêtou*) du monstre qu'ils regardaient comme la cause des éclipses de lune et de soleil. Le nom générique des planètes, *graha*, « celui qui saisit, » est évidemment d'origine astrologique, et, comme le dit M. A. Weber, « c'était surtout l'astrologie qui était alors le foyer vers lequel convergeaient toutes les recherches astronomiques, et d'où elles tiraient l'éclat et la vie depuis que les besoins du culte avaient été une fois et pour toujours satisfaits. »

C'est seulement dans les siècles qui suivirent l'expédition d'Alexandre, au contact avec les Grecs et surtout par suite des communications commerciales désormais régulières et fréquentes avec Alexandrie, que l'astronomie indienne prit un caractère véritablement scientifique, à l'imitation de l'astronomie grecque, et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne elle fit de grands progrès, en partie originaux, qui eurent plus tard une influence considérable sur l'astronomie des Arabes au temps des khalifes.

Ce furent aussi les exemples et les enseignements des Grecs qui créèrent chez les Indiens la science de la géométrie et de l'algèbre, encore entièrement inconnue des brahmanes à l'époque où s'arrête ce manuel. Mais si l'Inde ne reçut que tardivement et des étrangers les éléments fondamentaux de ces études, son esprit, toujours porté vers les abstractions, y était éminemment propre. Aussi les mathématiciens indiens dépassèrent-ils leurs précepteurs, surtout en trigonométrie et en algèbre. Leur grande science géométrique ressort clairement des démonstrations qu'ils ont données des propriétés des triangles, surtout de celle qui déduit la mesure superficielle d'un triangle du calcul de ses trois côtés, théorême qui n'a été connu en Europe qu'au XVIe siècle, par les travaux de Clavius. Ils avaient aussi

découvert, dès les premiers siècles de notre ère, le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes. Le grand algébriste indien Aryabhatta vivait vers le v[e] siècle de Jésus-Christ; il est donc postérieur à Diophante et il en a certainement connu les travaux. Mais il a été plus loin, car il savait réduire des équations à plusieurs inconnues et il a donné une méthode générale pour résoudre tous les problèmes, au moins jusqu'au premier degré. On peut dire que ses travaux et ceux de ses continuateurs jusqu'au XII[e] siècle sont en état de soutenir, dans une certaine mesure, la comparaison avec ceux de la science moderne.

Mais tout cela est bien postérieur à l'époque dont nous nous occupons ici. Les Indiens avant Alexandre n'avaient pas encore de mathématiques. Ils possédaient seulement un système de numération décimale fort bien organisé, pour l'expression duquel ils inventèrent un peu plus tard les chiffres que nous avons reçus au moyen-âge par l'intermédiaire des mathématiciens arabes et dont nous faisons usage encore aujourd'hui.

V. — La médecine fut d'abord dans l'Inde toute magique, composée de conjurations et de sortiléges pour vaincre les mauvais esprits auxquels on attribuait l'origine des maladies. C'est ainsi qu'elle a commencé chez presque tous les peuples, et c'est à cet état que nous la voyons dans l'Atharva-Vêda. Mais de bonne heure il se forma dans l'Inde une médecine véritablement scientifique. Les brahmanes considèrent cet art comme un Oupavêda, c'est-à-dire comme une science qui se rattache aux Vêdas. Ils la font venir des dieux par révélation; comme le plus ancien des auteurs humains ils nomment Atreya, puis Agniveça, ensuite Tcharaka, Dhanvantari et son disciple Souçrouta. Les deux premiers

sont déjà mentionnés dans les Soutras du Yadjour-Vêda. Mais les ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous les noms de ces grands médecins de l'antiquité sont apocryphes ; ils ne datent que des premiers siècles de l'ère chrétienne et ont alors remplacé des écrits plus anciens, maintenant perdus. En tous cas, la médecine indienne était déjà complétement constituée au temps de Pânini; tout la caractérise comme une science parfaitement originale, qui n'a rien emprunté aux Grecs et qui s'est formée dans les anciennes écoles brahmaniques.

La médecine des Indiens antiques témoigne d'une masse déjà très-remarquable de connaissances. Les renseignements sur la diététique, sur l'origine des maladies et leur diagnostic prouvent une observation sagace. Les brahmanes médecins — car cette profession était réservée à la caste sacerdotale et savante — avaient une pharmacologie avancée. Ils connaissaient parfaitement les simples et leurs qualités, et leur tradition a fourni sur ce sujet plus d'un enseignement à l'Europe. Ils avaient une chimie toute empirique, mais en possession déjà de procédés que l'on s'étonne de trouver dans des siècles aussi reculés. Ils savaient préparer les acides sulfurique, nitrique et chlorhydrique; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc ; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic; les sulfates de cuivre, de zinc et de fer; les carbonates de fer et de plomb, et toutes ces substances étaient employées par eux dans le traitement des maladies. Leur médication paraît, du reste, avoir été généralement très-hardie. Ils ont été les premiers dans le monde à employer les minéraux d'une manière interne ; et non-seulement ils administraient ainsi le mercure, mais même l'arsenic et l'acide arsénieux pour couper les fiévres intermittentes. Ils employaient le cinabre en fumigation, comme

découvert, dès les premiers siècles de notre ère, le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes. Le grand algébriste indien Aryabhatta vivait vers le v[e] siècle de Jésus-Christ; il est donc postérieur à Diophante et il en a certainement connu les travaux. Mais il a été plus loin, car il savait réduire des équations à plusieurs inconnues et il a donné une méthode générale pour résoudre tous les problèmes, au moins jusqu'au premier degré. On peut dire que ses travaux et ceux de ses continuateurs jusqu'au xii[e] siècle sont en état de soutenir, dans une certaine mesure, la comparaison avec ceux de la science moderne.

Mais tout cela est bien postérieur à l'époque dont nous nous occupons ici. Les Indiens avant Alexandre n'avaient pas encore de mathématiques. Ils possédaient seulement un système de numération décimale fort bien organisé, pour l'expression duquel ils inventèrent un peu plus tard les chiffres que nous avons reçus au moyen-âge par l'intermédiaire des mathématiciens arabes et dont nous faisons usage encore aujourd'hui.

V. — La médecine fut d'abord dans l'Inde toute magique, composée de conjurations et de sortiléges pour vaincre les mauvais esprits auxquels on attribuait l'origine des maladies. C'est ainsi qu'elle a commencé chez presque tous les peuples, et c'est à cet état que nous la voyons dans l'Atharva-Vêda. Mais de bonne heure il se forma dans l'Inde une médecine véritablement scientifique. Les brahmanes considèrent cet art comme un Oupavêda, c'est-à-dire comme une science qui se rattache aux Vêdas. Ils la font venir des dieux par révélation; comme le plus ancien des auteurs humains ils nomment Atreya, puis Agniveça, ensuite Tcharaka, Dhanvantari et son disciple Souçrouta. Les deux premiers

sont déjà mentionnés dans les Soutras du Yadjour-Vêda. Mais les ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous les noms de ces grands médecins de l'antiquité sont apocryphes ; ils ne datent que des premiers siècles de l'ère chrétienne et ont alors remplacé des écrits plus anciens, maintenant perdus. En tous cas, la médecine indienne était déjà complétement constituée au temps de Pânini; tout la caractérise comme une science parfaitement originale, qui n'a rien emprunté aux Grecs et qui s'est formée dans les anciennes écoles brahmaniques.

La médecine des Indiens antiques témoigne d'une masse déjà très-remarquable de connaissances. Les renseignements sur la diététique, sur l'origine des maladies et leur diagnostic prouvent une observation sagace. Les brahmanes médecins — car cette profession était réservée à la caste sacerdotale et savante — avaient une pharmacologie avancée. Ils connaissaient parfaitement les simples et leurs qualités, et leur tradition a fourni sur ce sujet plus d'un enseignement à l'Europe. Ils avaient une chimie toute empirique, mais en possession déjà de procédés que l'on s'étonne de trouver dans des siècles aussi reculés. Ils savaient préparer les acides sulfurique, nitrique et chlorhydrique; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc ; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic; les sulfates de cuivre, de zinc et de fer; les carbonates de fer et de plomb, et toutes ces substances étaient employées par eux dans le traitement des maladies. Leur médication paraît, du reste, avoir été généralement très-hardie. Ils ont été les premiers dans le monde à employer les minéraux d'une manière interne ; et non-seulement ils administraient ainsi le mercure, mais même l'arsenic et l'acide arsénieux pour couper les fièvres intermittentes. Ils employaient le cinabre en fumigation, comme

moyen de produire rapidement une salivation abondante.

La chirurgie des anciens Indiens n'était pas moins remarquable que leur médecine, bien que la religion rendit impossible les dissections des cadavres, et que par conséquent la connaissance de l'anatomie humaine fût presque nulle, car on se bornait à appliquer tant bien que mal au corps de l'homme les notions que les brahmanes pouvaient recueillir dans la pratique du sacrifice sur les animaux qu'ils immolaient. Les chirurgiens de l'Inde, plusieurs siècles avant l'ère chrétienne, pratiquaient la taille de la pierre, l'opération de la cataracte et l'extraction du fœtus dans les fausses couches. Dans les livres attribués aux médecins antiques on trouve nommés jusqu'à cent vingt sept espèces d'instruments de chirurgie. La rhinoplastie est une méthode inventée dans les anciennes écoles brahmaniques, qui s'était conservée dans l'Inde et que l'Europe y a empruntée de nos jours.

Enfin l'art vétérinaire était une branche de la science médicale qui avait aussi fait de très-sérieux progrès dans l'Inde antique et dont on s'était fort occupé. On signale, dès une époque très-haute, l'existence d'écrits spéciaux sur les maladies des chevaux et des éléphants.

VI. — En revanche, la géographie est de toutes les sciences celle dans laquelle l'Inde brahmanique de l'antiquité avait fait le moins de progrès, comme c'est encore celle qui s'est le moins développée dans les siècles immédiatement postérieurs au bouddhisme. On peut le dire, jamais une géographie positive et d'un caractère scientifique n'a existé chez les Indiens. Jamais ils n'ont cherché sérieusement à connaître les pays étrangers. Jamais ils ne se sont occupés de recueillir les éléments d'une théorie savante sur la forme de la terre. Canton-

nés moralement dans la hiérarchie de leurs castes, concentrés matériellement dans les territoires de l'Aryavarta et du Dakchinapatha, qui suffisaient à leur perspective, séparé des autres peuples par des montagnes très-hautes et difficiles à franchir ou par de vastes étendues de mer ; vivant pendant longtemps tout à fait isolés, ne communiquant avec l'extérieur que par le contact avec quelques marchands, qui fréquentaient les provinces seulement à demi aryennes du bas Indus et qui ne pénétraient pas dans les provinces gangétiques, véritable cœur de l'Inde brahmanique, ou bien par les voyages de quelques négociants de la Pattalène ou du Souraschtra, qui n'allaient pas plus loin que le Yémen ou l'entrée du golfe Persique, les Indiens brahmaniques en restèrent toujours à la géographie mythique que les anciens sages du Sapta-Sindhou s'étaient forgée dans leur imagination, sans connaître le monde, et dont le système avait été développé encore dans les premiers colléges de brahmanes, en dehors de toute réalité, uniquement d'après des idées religieuses, philosophiques et mystiques.

Suivant ces idées, le mont Mérou, la montagne sainte par excellence, située au-delà de l'Himalaya dans le nord-ouest, et dominant le plateau de Pamir d'où sont descendus les hommes, colonne qui unit le ciel à la terre et dont le sommet est un paradis où Indra réside habituellement, entouré de sa cour innombrable de Gandharvas et d'Apsaras ; le mont Mérou occupe le centre du monde terrestre, considéré comme un vaste disque, comme un bouclier dont le Mérou est l'ombilic. Il est entouré par sept zones concentriques de terres habitables, divisées entre elles par sept mers. Le continent (*dvîpa*) central s'appelle Djamboudvipa ou « continent « de l'arbre Djambou, » l'arbre de vie des traditions indiennes, le pays de Bharatakhanda, l'Inde propre, est le milieu de ce continent, dont il forme la plus grande

partie ; aussi donne-t-on souvent à ce pays seul le nom de Djamboudvipa. Une mer d'eau salée environne de tous les côtés ce premier continent. La seconde ceinture terrestre est le Kouçadvipa, qu'environne une mer enchantée; le troisième, Plaksadvipa ou Varahadvipa, au-delà duquel est une mer de sirop de canne à sucre; viennent ensuite, formant des cercles concentriques, la Salmaladvipa ou Sankhadvipa et une mer de beurre clarifié, le Kraunschadvipa ou Yamaladvipa, et une mer de lait caillé, le Çakadvipa ou Yamadvipa, et un océan de lait et d'ambroisie (*amrita*), enfin le Pouschkaradvipa ou Angadvipa, enveloppé d'une mer d'eau douce. Tout cela s'enseignait gravement dans les écoles brahmaniques!

Dans les écrits des âges antiques auxquels se limite cette histoire, les connaissances géographiques positives sur les pays étrangers à l'Inde ne s'étendent pas à l'ouest au delà de l'Arachosie, au nord-ouest au-delà de la Bactriane; au nord elles ne franchissent pas l'Himalaya; à l'est elles s'arrêtent aux embouchures du Gange, et au sud à Ceylan. Chose étrange, il n'est pas fait une allusion à la Chaldée ou à l'Arabie méridionale, deux pays avec lesquels les provinces voisines des embouchures de l'Indus entretenaient un commerce actif; mais ces provinces étaient en dehors du mouvement principal de la société brahmanique, concentré dans le bassin du Gange. Il n'est pas non plus question des Assyriens, qui pourtant atteignirent le haut Indus. Plus tard, après Alexandre et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, l'Inde brahmanique connut les Yavanas, les Parasikas ou Pahlavas et les Romakas, c'est-à-dire les Grecs, les Perses (qui sous les Arsacides et les Sassanides parlaient pehlevi) et les Romains, mais sans avoir de notions bien précises sur leurs pays. Ils empruntèrent aussi aux Grecs le nom de Barbaras, dont ils firent celui d'un peuple fantastique. Enfin ils connurent sous l'appellation de Çakas les tribus toura-

niennes du nord-ouest, les Indo-Scythes des écrivains classiques, qui envahirent d'abord la Bactriane, puis la rive occidentale de l'Indus. Ces différents noms de peuples étrangers s'introduisirent alors dans les légendes épiques et nous les voyons figurer — à l'exception des Romakas, qui ne sont mentionnés que plus tard — dans la rédaction définitive du Mahabharata.

§ 4. — La Philosophie.

I. — Les commencements de la spéculation philosophique remontent très-haut chez les Aryas de l'Inde; plusieurs des hymnes du Rig-Vêda révèlent déjà une méditation d'une grande puissance. La doctrine fondamentale du brahmanisme était une doctrine abstraite, une philosophie. Mais cette philosophie était fort incomplète; ses lacunes, l'obscurité de ses doctrines, enveloppées dans les voiles du mythe et souvent susceptibles de plusieurs interprétations fort différentes, laissaient un champ extrêmement vaste à la liberté de la spéculation métaphysique, et il faut rendre cette justice au brahmanisme, qu'il accorda toujours la plus parfaite tolérance aux théories philosophiques les plus hardies. Il supporta l'existence des systèmes les plus opposés, de ceux même qui conduisaient à une négation absolue, tant qu'ils ne se donnèrent pas pour autre chose que pour une philosophie. Cette tolérance ne se démentit qu'à l'égard du bouddhisme, parce que cette dernière doctrine niait la hiérarchie des castes et proclamait l'égalité de tous les hommes. Le brahmanisme y vit le renversement de l'édifice de société qu'il était parvenu à construire, et dès lors les intérêts de caste le rendirent persécuteur, car il était bien moins une orthodoxie reli-

gieuse qu'un système social fondé sur la suprématie absolue de la classe sacerdotale.

C'est principalement grâce aux travaux de Colebrooke que l'on connaît les écoles philosophiques de l'Inde antique. On en distingue six principales, appelées des Indiens *darsanani* ou « théories. » Les unes avouent des opinions qui sont en opposition parfaite avec les doctrines religieuses des brahmanes; les autres, bien qu'acceptées comme orthodoxes, avancent des opinions dont on ne saurait retrouver l'origine dans les Vêdas. Ce sont, d'après la classification de Colebrooke :

1° La première école Mîmânsâ, dont on nomme comme le fondateur Djaïmini;

2° La seconde école Mîmânsâ, ou Vêdânta, dont la fondation est attribuée, à Vêda-Vyâsa;

3° L'école Nyâya, ou logique, de Gotama;

4° L'école Vaiçeschika, ou atomistique, de Kanada;

5° L'école Sânkhya athéiste de Kapila;

6° L'école Sânkhya déiste, ou Yoga, de Patandjali.

Il faudrait joindre à une semblable énumération le bouddhisme, si cette doctrine ne s'était pas rapidement constituée en une religion ennemie du brâhmanisme et si elle n'était pas devenue la foi du tiers de l'humanité. Nous devons naturellement lui consacrer un chapitre spécial, et par conséquent nous nous bornerons ici à un exposé rapide des six théories purement philosophiques qui se développèrent dans l'Inde antique et dont il faut tenir un compte sérieux dans l'histoire de l'esprit humain.

La liste que nous venons de donner de ces systèmes, et des auteurs qu'ils s'attribuent, a déjà fait voir au lecteur que ceux qui les premiers les ont conçus et en ont enseigné les doctrines dans leurs écoles ont pris soin, pour y donner plus d'autorité, et sans doute pour se protéger eux-mêmes contre toute velléité de persé-

cution de la part d'une orthodoxie trop sévère, de les placer sous la protection du nom d'un des Rischis divinisés, ou du moins d'un des sages qui personnifiaient les grands travaux de la première époque brahmanique. Il en résulte que nous sommes dépourvus de toute notion positive sur la date où se produisirent ces différents systèmes; nous pouvons seulement, en les comparant et en voyant comment ils se combattent mutuellement, déterminer leur chronologie respective. Mais du moins il paraît certain que tous, — moins cependant le système Vêdânta, qui est postérieur, — ont précédé le bouddhisme, quelques développements qu'ils aient pu recevoir ensuite, quand le brahmanisme essaya de les opposer tous successivement à la nouvelle religion. C'est même du système Sânkhya qu'est certainement sortie la doctrine métaphysique du Bouddha. Les grandes théories de la philosophie indienne appartiennent donc aux temps dont nous retraçons l'histoire, et elles ont précédé les premières écoles philosophiques des Grecs, dont les doctrines offrent souvent avec elles tant d'analogie.

Toutes ont, du reste, quel que soit leur esprit, athéiste ou déiste, les deux mêmes objets : 1° résoudre la question de l'origine du monde, le problème de l'existence, de l'être et de la vie; 2° trouver les moyens d'arriver à la béatitude finale, c'est-à-dire d'obtenir l'exemption de toute nouvelle transmigration et la délivrance de toutes les douleurs qui résultent pour l'homme de l'existence corporelle.

La forme sous laquelle elles se sont produites est aussi toujours la même. Ce sont des aphorismes (*soutras*) d'une concision qui exige l'intervention d'un commentaire et qui à eux seuls n'étaient guère intelligibles qu'aux disciples qui en avaient la clef. Le mot *soutra* veut dire « fil, trame, enchaînement »; c'est donc en

quelque sorte le fil seul, la trame la plus grossière de la pensée, que donnent les soutras. Quant à la pensée développée avec tous ses détails, c'est à l'enseignement oral d'abord, et plus tard au commentaire, qu'on devait la demander. Telle est la forme propre à la philosophie indienne. La médecine en Grèce a pris une fois avec Hippocrate ce mode d'exposition; mais elle s'est hâtée de le quitter. Dans l'Inde, au contraire, il a été général, et il a toujours duré, comme le seul par lequel la science pût se faire comprendre. Après l'âge des commentaires, qui ont développé les soutras pour les éclaircir, et qui ne se sont pas fait faute d'être souvent aussi diffus que les soutras étaient précis, est venu l'âge des *karikas*, ou vers commémoratifs, qui en cinquante ou soixante distiques renfermaient tout un système, que des milliers de commentaires avaient à peine suffi à expliquer. En philosophie, le génie indien a voulu être aussi concis qu'il l'est peu dans sa poésie, et l'on doit ajouter dans tous ses autres développements.

II. — Nous parlerons d'abord, à l'exemple de Colebrooke, du système Sânkhya, qui a fait depuis le sujet d'un très-remarquable mémoire de M. Barthélemy Saint-Hilaire. Le mot *sânkhya* signifiie au sens propre « numération, » et d'une manière plus générale « raisonnement. » Le Sânkhya est donc un système de philosophie qui prétend mener l'homme à la béatitude éternelle avec la certitude d'un calcul mathématique, et l'y mener uniquement par la science. Il répudie tout autre moyen de libération, et il exclut les moyens ordinaires, soit temporels, soit spirituels. Il est impossible de professer avec plus de netteté l'indépendance philosophique; et ce caractère essentiel est celui qui distingue le Sânkhya des autres systèmes, et qui sert de lien commun aux deux écoles, si différentes d'esprit,

entre lesquelles il s'est partagé, celle de Kapila et celle de Patandjali.

Le Sânkhya distingue trois sources de connaissance : la perception, l'induction et le témoignage. La connaissance peut s'appliquer à vingt-cinq principes qui forment l'ensemble de la science, et qui l'épuisent : ces vingt-cinq principes sont la Nature d'abord, source de tous les autres, puis l'intelligence, ensuite les cinq particules subtiles qui sont l'essence des cinq éléments, les onze organes de la sensibilité, le sens intime ou la conscience, enfin les cinq éléments eux-mêmes. A ces vingt-cinq principes joignez l'âme individuelle que le Sânkhya place au dernier rang, comme il place la Nature au premier, et vous aurez toutes les divisions auxquelles la science s'applique, et qu'elle comprend. Ce système sans doute admet des dieux au degré le plus haut des êtres produits par la Nature, mais il ne connaît pas de Dieu; et la Nature est pour lui la matière éternelle, productrice et non produite. C'est donc avec raison que les orthodoxes du brahmanisme le qualifient, dans sa forme première, d'athée et de matérialiste. Quant à l'âme, il la conçoit comme n'étant ni produite, ni productrice, multiple, individuelle, sensible, inaltérable, immatérielle.

C'est, suivant la théorie du Sânkhya, une propriété inhérente à la nature de produire tous les principes dans leur ordre, et c'est aussi une propriété inhérente à l'âme de les employer comme moyen de connaître la Nature; mais ces opérations, bien que coïncidentes dans leur objet, sont indépendantes dans leur origine. La Nature et la multitude innombrable des âmes individuelles sont éternelles; et, bien que chaque âme en particulier soit unie à l'intelligence et aux autres productions de la Nature, elle n'exerce pas d'action sur leur développement. Ce n'est pas à l'intelligence générale, première production de la Nature, qu'elle est unie, mais à une intelli-

gence individuelle, dérivée de cette production première.

A la naissance, chaque âme est investie d'un corps subtil, qui s'enferme à son tour dans une enveloppe plus grossière. L'union étant ainsi établie entre l'âme et la matière, les organes communiquent les sensations occasionnées par la nature objective; l'esprit les combine; l'intelligence tire les inductions, et atteint à la connaissance de ce qui n'est pas perceptible aux sens; l'âme assiste à ces opérations comme un spectateur passif, percevant tout sans être affectée par rien; elle est comme un miroir qui reçoit toutes les images, sans subir lui-même aucun changement. Quand l'âme a parfaitement vu et compris la Nature, sa tâche est accomplie : elle est délivrée, et l'union entre cette âme individuelle et la Nature est dissoute. « La Nature, pour se servir des « termes d'un des livres de l'école, est semblable à une « danseuse : elle se retire lorsqu'elle a été parfaitement « vue, et alors l'âme atteint son grand but, la délivrance « finale. »

Ainsi l'âme n'a aucune part aux opérations de la nature, et elle n'est nécessaire dans aucune d'elles. La sensation, la conscience, le raisonnement, le jugement, accompliraient également leur action, si l'âme n'existait pas. De plus, c'est pour la libération de l'âme que toutes ces opérations s'accomplissent; et l'âme, qui était libre d'abord, n'a subi aucune modification dans son existence. Tous les phénomènes de l'esprit et de la matière se sont donc accomplis sans objet. De quelque façon qu'on s'y prenne, l'âme n'est qu'une superfluité; et, en vérité, on est tenté de croire qu'en admettant son existence et sa libération, le philosophe qui a mis son système sous la protection du nom de Kapila n'a eu, comme Epicure lorsqu'il reconnut les dieux, d'autre intention

que celle de ne pas offenser les préjugés de ses compatriotes en niant formellement leur religion.

III. — Toutes les idées que nous venons d'indiquer sont communes aux deux écoles Sânkhya; mais celle de Kapila, tout en reconnaissant l'existence séparée des âmes, et en enseignant que l'intelligence est employée dans l'évolution de la matière qui correspond à la création, nie qu'il y ait un Être suprême, matériel ou immatériel, par la volition duquel l'univers ait été produit. Au contraire, l'école de Patandjali affirme que, distincte des autres âmes, il est une Ame qui n'est pas exposée aux maux dont les autres sont affectées, qui n'a rien à voir aux bonnes ou aux mauvaises actions, ni à leurs conséquences, sachant tout, infinie dans le temps et dans l'espace. C'est Dieu, le suprême régulateur. Le résultat de la délivrance de l'âme individuelle, affranchie par la science des liens de la matière, sera sa fusion avec cette âme suprême. De là l'appellation de *yoga*, « union, » spécialement attribuée au système auquel s'attache le nom de Patandjali.

La pratique des deux écoles résulte de cette différence profonde d'opinions. Pour toutes deux, l'objet de toute connaissance est la délivrance de la matière, et c'est par la contemplation que le grand œuvre peut s'accomplir. Mais l'école déiste ajoute la dévotion à la contemplation, et le sujet de ses méditations est emprunté à ce sentiment, tandis que le disciple de l'autre école est exclusivement occupé de discussions abstraites sur la nature de l'esprit et de la matière. Le sectateur du Yoga passe son temps en exercices de dévotion ou se livre à la méditation intérieure. Le mysticisme, le fanatisme même, qui est résulté de cette tendance, ne lui a pas toujours été favorable.

L'œuvre qui porte le nom de Patandjali, le code de

son école, contient une foule de préceptes pour le corps et l'esprit; il ordonne de profondes et fréquentes méditations, pendant lesquelles il faut retenir sa respiration, amortir ses sens, conserver une attitude gênante et difficile. Par ces exercices, le fidèle acquiert la connaissance du passé et de l'avenir, des choses cachées ou éloignées; il devine les pensées des autres, acquiert la force de l'éléphant, le courage du lion, la rapidité du vent; il vole dans l'air, flotte sur l'eau, pénètre dans la terre, contemple tout le monde d'un seul de ses regards, et jouit d'une puissance qui ne connaît, pour ainsi dire, pas de bornes.

Ce sont les principes du Yoga qui sont développés dans l'admirable poésie de la *Bhagavadgitâ.*

IV. — Le Nyâya, attribué à Gotama, se concentre dans la logique, comme le montre son nom, qui signifie « raisonnement. » C'est un des systèmes les plus complétement connus de la science occidentale, et depuis Colebrooke, M. Barthélemy Saint-Hilaire en a fait l'objet d'un mémoire spécial. Le Nyâya fournit un ensemble de règles destinées à conduire et à simplifier la discussion. Ces règles sont fort ingénieuses, quoique peu profondes. Il faut ajouter que ce sont les seules qui règnent actuellement, et depuis plus de vingt siècles, dans toutes les écoles de l'Inde. « Le Nyâya, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, a fait dans le monde indien la même fortune à peu près que l'*Organon* d'Aristote a faite dans le monde occidental. Comme lui, il a donné naissance à une multitude presque innombrable de commentaires de tous genres. Il a dominé et servi toutes les croyances, toutes les sectes, à toutes les époques, sans jamais inspirer d'ombrage à aucune; utile à toutes sans jamais les inquiéter, absolument comme l'*Organon* a été successivement étudié par les païens et par les chrétiens, par

les mahométans, par les Grecs et les Latins, par les protestants et les catholiques. C'est un privilége de la logique qui se conçoit et qui s'explique sans peine, et qui tient à la nature même de ses études. Mais l'examen le plus superficiel suffit pour montrer que le Nyâya est à une prodigieuse distance de l'*Organon*, auquel il avait, disait-on, servi de modèle. Il ne lui ressemble en rien, et il ne contient pas la théorie du syllogisme, comme Colebrooke avait cru pouvoir l'avancer. Le Nyâya n'en reste pas moins important par l'influence considérable qu'il a exercée sur le génie indien. Mais l'œuvre d'Aristote est parfaitement originale et la philosophie grecque peut la revendiquer tout entière comme l'un de ses plus beaux titres de gloire. Ici plus que partout ailleurs, peut-être, la Grèce n'a rien dû qu'à elle seule. »

V. — Les *soutras* ou axiomes qui portent le nom de Kanada n'ont pas encore été publiés. On ne les connaît que par l'analyse de Colebrooke. Le caractère dominant du système vaiçeschika est une théorie de physique atomistique qui a motivé son nom : car *viçêscha* signifie « la distinction, la différence ». Ce système prétend se fonder sur un passage des Vêdas; mais il ne suit pas les dogmes de l'orthodoxie brahmanique sur des points de première gravité, et il réduit l'ensemble des choses à six grandes classes ou catégories, *padârthas*, qu'il étudie successivement et à l'aide desquelles il veut expliquer le monde, comme on prétend parfois qu'Aristote a voulu tout expliquer à l'aide des siennes. Ces catégories sont : la substance, la qualité, l'action, le commun, le propre et la relation. Parmi les substances, au nombre de neuf, le Vaiçeschika place à la suite des cinq éléments le temps et le lieu; et après le temps et le lieu, l'âme qu'il fait immatérielle, de même qu'il fait les atomes éternels. Les qualités, au nombre de vingt-quatre, sont per-

ceptibles à la sensation ou simplement intelligibles. L'action ou mouvement est de cinq espèces. Aux six catégories admises par le fondateur du système, quelques-uns de ses disciples en ajoutent une septième, qui est la négation, ou l'absence de toutes les autres.

Le Vaiçeschika suppose un monde passager, mais composé d'agrégations d'atomes éternels. Mais il ne paraît pas qu'il traite la question de savoir si les agrégations temporaires dépendent des affinités naturelles aux atomes ou de la puissance créatrice d'un Etre divin distinct de la nature.

VI. — A la suite de ces quatre systèmes, qui sont indépendants de toute autorité religieuse, en viennent deux autres qui sont, au contraire, profondément soumis à l'orthodoxie brahmanique, aux Vêdas et à la révélation : c'est la Mîmânsâ, qui se divise en deux écoles et dont le but est « de déterminer le sens de la révélation. » Seulement, comme les écritures sacrées peuvent tantôt concerner l'homme et ses devoirs, et tantôt l'Etre suprême que l'homme s'efforce de connaître, la Mîmânsâ se partage, selon qu'elle enseigne à l'homme la loi que lui prescrivent les écritures, et alors elle s'appelle la Mîmânsâ des œuvres (*karma mîmansâ*), et selon qu'elle apprend à l'homme ce qu'est l'être divin lui-même, et dans ce cas elle s'appelle la Mîmânsâ divine ou théologique (*Brahmâ mîmânsa*). Sous cette dernière forme, elle est plus spécialement désignée par le nom de Vêdânta « fin des Vêdas » ; elle constitue alors un système à part, tout spéculatif et distinct du système pratique. Aussi appellerons-nous la première forme spécialement Mîmânsâ, et la seconde Vêdânta.

La Mîmânsâ est attribuée à Djaïmini, personnage dont le nom est mis dans les traditions postérieures en rapport avec la composition du Sama-Vêda; sa doc-

trine est renfermée dans des aphorismes, au nombre de 2652, où sont traitées 915 questions ou cas de conscience, *adhikaranas*. Son but est d'étudier le devoir sous toutes ses faces, tel que les livres saints l'imposent à l'homme. Elle ne veut qu'interpréter les Vêdas et les éclaircir; elle les prend pour règle unique, et s'efforce de ne jamais s'en écarter. Mais les Vêdas qui lui servent de point de départ sont les Samhitas complètes, avec les traités rituels, dogmatiques et philosophiques qui y ont été graduellement joints au recueil des hymnes primitifs. « La Mîmânsâ ne veut qu'interpréter les Vêdas et les éclaircir; elle les prend pour règle unique, et s'efforce de ne jamais s'en écarter. La première des douze lectures dont se compose l'ouvrage attribué à Djaïmini, est consacrée à établir d'abord l'autorité du devoir et la divinité des Vêdas, d'où ce devoir découle; la seconde traite des différences et des variétés du devoir; la troisième, de ses parties; la quatrième, de l'ordre dans lequel les devoirs doivent être accomplis, selon qu'ils sont plus ou moins graves; la sixième, des conditions qui doivent toujours en accompagner l'accomplissement. Après ces six premières lectures données directement à l'étude du devoir, les six autres s'appliquent à des questions moins importantes sans doute, mais qui cependant sont nécessaires pour compléter les précédentes. A côté des devoirs prescrits formellement par les Vêdas, n'y a-t-il pas, selon les circonstances, quelques changements à faire subir à la rigueur du précepte? N'y a-t-il pas des exceptions autorisées, parce qu'elles sont nécessaires? Indépendamment du résultat spécial que tout acte pieux pris en lui-même porte toujours avec lui, quel est le résultat de plusieurs actes pieux réunis les uns aux autres? Enfin, sans parler des effets essentiels qu'entraîne l'accomplissement du devoir, n'a-t-il pas aussi des effets accidentels qu'il est bon de reconnaître et d'étudier?

découvert, dès les premiers siècles de notre ère, le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes. Le grand algébriste indien Aryabhatta vivait vers le ve siècle de Jésus-Christ ; il est donc postérieur à Diophante et il en a certainement connu les travaux. Mais il a été plus loin, car il savait réduire des équations à plusieurs inconnues et il a donné une méthode générale pour résoudre tous les problèmes, au moins jusqu'au premier degré. On peut dire que ses travaux et ceux de ses continuateurs jusqu'au xiie siècle sont en état de soutenir, dans une certaine mesure, la comparaison avec ceux de la science moderne.

Mais tout cela est bien postérieur à l'époque dont nous nous occupons ici. Les Indiens avant Alexandre n'avaient pas encore de mathématiques. Ils possédaient seulement un système de numération décimale fort bien organisé, pour l'expression duquel ils inventèrent un peu plus tard les chiffres que nous avons reçus au moyen-âge par l'intermédiaire des mathématiciens arabes et dont nous faisons usage encore aujourd'hui.

V. — La médecine fut d'abord dans l'Inde toute magique, composée de conjurations et de sortiléges pour vaincre les mauvais esprits auxquels on attribuait l'origine des maladies. C'est ainsi qu'elle a commencé chez presque tous les peuples, et c'est à cet état que nous la voyons dans l'Atharva-Vêda. Mais de bonne heure il se forma dans l'Inde une médecine véritablement scientifique. Les brahmanes considèrent cet art comme un Oupavêda, c'est-à-dire comme une science qui se rattache aux Vêdas. Ils la font venir des dieux par révélation; comme le plus ancien des auteurs humains ils nomment Atreya, puis Agniveça, ensuite Tcharaka, Dhanvantari et son disciple Souçrouta. Les deux premiers

sont déjà mentionnés dans les Soutras du Yadjour-Vêda. Mais les ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous les noms de ces grands médecins de l'antiquité sont apocryphes ; ils ne datent que des premiers siècles de l'ère chrétienne et ont alors remplacé des écrits plus anciens, maintenant perdus. En tous cas, la médecine indienne était déjà complétement constituée au temps de Pânini; tout la caractérise comme une science parfaitement originale, qui n'a rien emprunté aux Grecs et qui s'est formée dans les anciennes écoles brahmaniques.

La médecine des Indiens antiques témoigne d'une masse déjà très-remarquable de connaissances. Les renseignements sur la diététique, sur l'origine des maladies et leur diagnostic prouvent une observation sagace. Les brahmanes médecins — car cette profession était réservée à la caste sacerdotale et savante — avaient une pharmacologie avancée. Ils connaissaient parfaitement les simples et leurs qualités, et leur tradition a fourni sur ce sujet plus d'un enseignement à l'Europe. Ils avaient une chimie toute empirique, mais en possession déjà de procédés que l'on s'étonne de trouver dans des siècles aussi reculés. Ils savaient préparer les acides sulfurique, nitrique et chlorhydrique; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc ; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic; les sulfates de cuivre, de zinc et de fer; les carbonates de fer et de plomb, et toutes ces substances étaient employées par eux dans le traitement des maladies. Leur médication paraît, du reste, avoir été généralement très-hardie. Ils ont été les premiers dans le monde à employer les minéraux d'une manière interne; et non-seulement ils administraient ainsi le mercure, mais même l'arsenic et l'acide arsénieux pour couper les fièvres intermittentes. Ils employaient le cinabre en fumigation, comme

et complète, lorsque l'âme est absorbée en Brahmâ; l'autre imparfaite, lorsque l'âme ne peut atteindre que le séjour de Brahmâ; la troisième, enfin, quand l'âme, dans sa vie terrestre, acquiert quelques-unes des puissances de la divinité, et que ses facultés sont capables d'une énergie transcendante pour la jouissance, mais non pour l'action. On peut atteindre à ces deux derniers états par les sacrifices et les méditations pieuses.

L'école vêdânta étend ses recherches aux questions de la liberté, de la grâce divine, de l'efficacité des œuvres de la foi et encore à beaucoup d'autres de la nature la plus abstraite. Mais elle se divise en deux branches sur la question de savoir comment l'univers est produit par la puissance et la volonté de la divinité. Les uns affirment — et c'est l'opinion la plus ancienne — que Brahmâ créa la matière de sa propre essence et la résoudra en elle à la consommation des choses. Ils disent que, de la matière ainsi produite, il forma le monde et lui laissa le soin d'agir lui-même sur l'âme humaine. Les autres prétendent que Brahmâ n'a pas créé la matière, et même que la matière n'existe pas; mais que par sa puissance il produisit et continue sans cesse à produire directement sur l'âme les impressions que les premiers attribuent au monde matériel. Ceux-là prétendent que tout ce qui existe vient de Brahmâ; ceux-ci, que rien n'existe que Brahmâ. Cette dernière doctrine semble être aujourd'hui celle de la majorité des Vêdântis, bien qu'elle ne soit certainement pas celle des premiers fondateurs de l'école.

VIII. — Il est impossible de ne pas remarquer l'identité des sujets discutés par les philosophes indiens et par les premiers philosophes de l'ancienne Grèce; il est impossible de ne pas remarquer la ressemblance singulière des doctrines professées par des écoles établies

dans des pays si différents et si éloignés. La cause première, la relation de l'esprit à la matière, la création, la destinée future et mille autres sujets semblables sont mêlés par les Indiens de questions que la métaphysique moderne a connues, mais qui avaient échappé au génie des sages de la Grèce et de l'Italie. D'un autre côté, les doctrines indiennes sur l'éternité de la matière ou son émanation du sein de la divinité ; sur l'existence individuelle de l'Etre suprême ou son existence collective, qui confond toute la nature en lui; sur l'origine de toutes les âmes, émanées de la divinité pour retourner à elle ; sur les atomes enfin et les révolutions périodiques des mondes, ont été professées par l'une ou l'autre des anciennes écoles de la Grèce. Il est possible que ces doctrines se soient présentées simultanément à des esprits spéculatifs, dans des pays qui n'avaient ensemble aucun rapport; il est possible que chacune de ces coïncidences ait été purement accidentelle; mais quand nous trouvons un système, comme celui de Pythagore, presque complétement semblable dans toutes ses parties à l'un des systèmes indiens; quand les doctrines de ces deux systèmes semblent si peu naturelles à la raison humaine, avons-nous besoin des traditions qui nous racontent les pérégrinations de Pythagore en Orient pour croire que ces deux systèmes sont sortis de la même source?

La fin de toute philosophie est, suivant Pythagore, de délivrer l'esprit de tous les obstacles qui s'opposent à son perfectionnement, de le soustraire à l'empire des passions, à l'influence des impressions corporelles, afin de l'assimiler à la divinité, et de le rendre digne de prendre place parmi les dieux. L'âme, dit encore le même philosophe, est partie de la divinité ; et, après diverses transmigrations, après avoir subi divers états de purification, elle retourne à la source éternelle d'où

elle était sortie. L'esprit est distinct de l'âme. Dieu est l'âme universelle répandue dans toutes les choses, le premier principe de l'univers; il est invisible, incorruptible, compréhensible seulement à l'esprit. Entre Dieu et l'homme, il existe un monde d'êtres aériens classés hiérarchiquement et qui exercent des influences différentes sur les affaires de ce monde.

Ces doctrines du philosophe grec sont précisément celles de l'Inde brahmanique; et quand nous nous rappelons l'aversion de Pythagore pour la nourriture animale, l'interdiction dont il la frappe, excepté dans les sacrifices, le long noviciat de ses disciples et leur mystérieuse initiation, il est difficile de croire qu'une concordance si frappante puisse venir d'une autre source que de l'imitation.

§ 5. — La vie ascétique.

I. — La doctrine de l'émanation, telle que l'avaient conçue les brahmanes, devait amener forcément à cette conclusion qu'à mesure que le monde et les hommes s'avancent dans la carrière du temps et s'éloignent du principe premier d'où ils sont sortis, ils dégénèrent par cela même successivement et tombent de plus en plus sous l'empire de la mort et du péché. Les formes se développent; la création s'étend, grandit et se perfectionne en apparence : vaine illusion! le mal aussi grandit et se déploie, et le monde marche incessamment à sa ruine, toujours envahi davantage par les ténèbres, par l'impureté, par l'action des mauvais esprits. C'est cette idée qui a été la base du système des âges du monde tel qu'il se présentait sous sa forme originaire, quand on n'avait pas encore rêvé des périodes

plus longues que celle des quatre Yougas. Mais elle devait avoir des conséquences bien autrement considérables et produire un des côtés les plus particuliers de la religion bramanique, dans son esprit général et dans les pratiques journalières auxquelles elle a toujours attaché une importance de premier ordre. Nous voulons parler de tout ce qui a trait aux innombrables causes d'impureté reconnues par le Code sacré et aux moyens de s'en purifier.

Aux yeux des brahmanes le monde sensible et matériel tout entier est atteint d'impureté, à un degré plus ou moins considérable dans ses différentes parties, et cette impureté des choses de la nature se communique par le simple contact. Le brahmane, qui est le plus pur des êtres, ne peut maintenir sa supériorité sur le reste de la création qu'en se défendant avec les précautions les plus minutieuses contre toutes les occasions d'impureté qui se présentent à chaque instant de sa vie, et en remédiant à l'effet de celles qu'il n'a pas pu éviter par des actes de purification compliqués, placés presque sur la même ligne, comme mérite, que les sacrifices et indispensables pour obtenir à l'âme la béatitude finale de l'absorption dans le sein de Brahmâ.

Cette question de l'impureté et des moyens de s'en délivrer tient une place importante dans les Lois de Manou et s'y présente avec de grands développements. Nous ne saurions entrer ici dans ses détails infinis, et nous nous bornerons à indiquer les points essentiels du système. Tous les objets dont l'homme se sert, tous ceux qui l'entourent et le sol lui-même sont rendus impurs par le contact des excréments, de la salive, de sang, d'os, d'une peau, etc.; on ne peut s'en servir sans les avoir purifiés, sous peine de partager soi-même l'impureté qu'ils ont acquise. L'homme qui, sans y faire attention, marche dans son urine et ne s'empresse pas

de se purifier, est par cette seule circonstance livré à l'action des mauvais esprits. En satisfaisant à certains besoins de la nature auxquels il lui est impossible de se soustraire, l'homme devient également impur, et la Loi lui impose des actes destinés à faire disparaître cette souillure. L'action de boire et celle de manger ne sont pas essentiellement impures par elles-mêmes, mais elles offrent des causes fréquentes d'impureté. Certaines fautes morales, comme le mensonge et la médisance, font aussi sortir le corps lui-même de l'état de pureté et imposent des pratiques de purification physique. Le contact d'un cadavre rend impur. La mort d'un membre d'une famille produit une impureté de dix jours pour toute la famille ; pendant ce temps les parents du défunt doivent coucher sur la dure et ne manger que du riz non assaisonné avec du sel. Au bout du temps prescrit, le brahmane se purifie en touchant de l'eau, le kchatriya en touchant son cheval, son éléphant ou ses armes, le vaïcya en touchant son aiguillon ou le joug de ses bœufs. Pour purifier le sol, on y fait séjourner une vache ; le plancher des maisons se purifie en l'enduisant de bouse de vache, les objets mobiliers en les arrosant de l'urine du même animal. La vache était considérée par les Aryas brahmaniques comme un être d'une nature tellement sacrée, que les sécrétions considérées comme les plus impures dans l'homme et dans les autres animaux étaient employées comme moyen de purification quand elles provenaient de la vache. Nous avons vu naître déjà chez les tribus du Sapta-Sindhou l'idée de ce caractère de sainteté attribué à l'animal qui leur fournissait les principaux éléments de leur alimentation et qui était devenu pour elles l'emblème de toute richesse, le symbole de la fécondité de la nature. Dans l'âge brahmanique cette conception de symbolisme religieux s'était plus complétement déter-

minée ; on se représentait habituellement la déesse de la Terre sous les traits d'une vache, de cette vache Kamadhênou que nous avons vue jouer un rôle si important dans la légende de la lutte de Vasischta et de Viçvamitra. La vache ne fournissait pas d'ailleurs seulement les aliments des hommes, mais aussi ceux des dieux, auxquels on offrait principalement le lait et le beurre liquide; aussi regardait-on cet animal comme ayant été spécialement créé par les dieux en vue du sacrifice. Enfin la vache, avec son attitude tranquille, majestueuse et en apparence méditative, avait été prise par les brahmanes comme un emblème de la vie de paix,de gravité et de méditation dont la Loi leur faisait un devoir.

II. — Les prescriptions relatives à l'impureté des aliments sont aussi fort détaillées dans les lois de Manou, et y présentent des particularités curieuses. En général tous les aliments empruntés au règne végétal sont regardés comme purs, à l'exception de l'ail, de l'oignon, des poireaux et des plantes qui ont poussé au milieu de matières impures. Les poissons, sauf un très-petit nombre et encore dans des circonstances déterminées, constituent une nourriture interdite aux dvidjas; nous avons constaté plus haut la même chose chez les prêtres égyptiens. La viande d'un certain nombre d'animaux est aussi défendue, surtout aux brahmanes. Cependant on ne trouve pas encore dans les lois de Manou le précepte, aujourd'hui imposé à tous les individus de la caste brahmanique, de s'abstenir rigoureusement de toute nourriture ayant eu vie. Cette abstention est seulement présentée comme un acte d'une perfection transcendante, auquel sont attachés les plus grands mérites, mais qui n'est pas obligatoire. La façon dont le Code l'exalte semble même

prouver qu'elle était alors très-rare dans la pratique. Mais si l'usage des viandes est encore permis, même aux brahmanes, la loi religieuse y apporte des restrictions et des précautions inspirées par les idées qui devaient plus tard le faire interdire à la caste sacerdotale. Ces idées sont celles de la métempsychose, devenues fondamentales dans le nouveau système de religion inauguré par les brahmanes. Le règne animal était considéré comme peuplé par les âmes des défunts. Dans chaque être vivant qu'il rencontrait, l'adepte du brahmanisme croyait qu'une âme humaine était enfermée, et cette âme pouvait être celle d'un ami, d'un parent, d'un ancêtre. De là un respect absolu pour tout ce qui a vie, imposé par la loi brahmanique à ses fidèles. Le meurtre d'un animal quelconque, « même en cas de détresse, » est à ses yeux un crime, qu'elle défend dans les termes les plus sévères et pour lequel elle promet des punitions terribles après la mort. « Autant l'animal « avait de poils sur le corps, autant de fois celui qui « le tue périra de mort violente après des renais- « sances successives. » C'est seulement dans le sacrifice qu'il est permis de tuer des animaux. « Svayam- « bhou a créé lui-même les animaux pour le sacrifice, « et le sacrifice est la cause de l'accroissement de l'uni- « vers; c'est pourquoi le meurtre commis pour le sacri- « fice n'est pas un meurtre. » Il résulte de ces principes que toute chair est impure et qu'il y a péché des plus graves, « acte de rakchasa, » à la manger pour un dvidja, quand l'animal n'a pas été tué dans un sacrifice ou du moins avec la forme d'un sacrifice, avec les prières qui le consacrent aux dieux et aux Pitris, et avec les cérémonies légalement prescrites. Ce précepte est surtout rigoureux pour les brahmanes. Quant aux kchatriyas et aux vaïçyas, ils peuvent aussi manger sans impureté la chair des animaux sauvages saisis à la chasse

par les chiens et tués dans les bois par des tchandalas ou d'autres gens des castes méprisées. Mais si c'est un homme des castes aryennes qui a été à la chasse, au mépris des prescriptions que la loi impose à sa caste, il a commis un véritable crime, et ce crime sera partagé par celui qui mangera la chair de l'animal qu'il aura tué. « Celui qui enfreint ces règles sera, dans une « autre vie, dévoré par les animaux qu'il aura mangés « illicitement. »

Les brahmanes étant ce qu'il y a de plus pur dans le monde, ce sont eux qui doivent craindre le plus la moindre tache qui viendrait ternir cette pureté; c'est donc pour eux que sont faites la plupart des règles de purification que renferme le Code de Manou. Mais il y en a aussi pour les autres castes, y compris même les çoudras; car chaque caste a son degré de pureté spécial, que les hommes de la caste doivent s'efforcer de conserver avec un soin jaloux, par les moyens de purification à leur usage, afin de pouvoir atteindre après cette vie au sort le plus heureux auquel leur naissance leur permet d'aspirer.

III. — Mais l'idée de l'impureté du monde matériel et sensible, résultant de l'éloignement où il se trouve de son premier principe, ne devait pas avoir pour seul résultat la constitution de ces minutieux préceptes de purifications continuelles. Les croyances du brahmanisme eurent pour fruit naturel la vie ascétique, connue de l'Inde seule dans le monde antique, mais qui y reçut un énorme développement et devint la source des doctrines nouvelles du bouddhisme.

Avec le système des croyances religieuses conçues par les brahmanes, le but suprême de toutes les actions de l'homme était la délivrance définitive de l'âme. C'était à cette fin que devait conduire l'observa-

tion fidèle de la Loi et la pratique des œuvres de la piété. Échapper aux souffrances de l'existence, à la prison du monde matériel, au supplice intolérable des renaissances indéfiniment répétées, tel était le rêve des Aryas brahmaniques de l'Inde, et pour eux la béatitude suprême consistait dans la cessation de l'existence individuelle de l'âme, dans sa réabsorption au sein de l'âme universelle, au sein de Brahmâ. Nous avons vu comment la philosophie s'était efforcée de fournir à l'homme les moyens d'atteindre cette délivrance. La religion lui promettait que la pratique des œuvres légales, des sacrifices et de la prière était une voie qui y conduisait; elle lui fournissait par les purifications un secours qui effaçait les souillures dont l'effet eût été de le faire rétrograder dans la série de ses existences mondaines. Mais des esprits aussi profondément méditatifs que ceux des brahmanes, aussi naturellement portés à raffiner les choses de la métaphysique et de l'esprit, ne pouvaient se contenter de ces pratiques extérieures et toutes matérielles. Il était dans l'essence même de leur conception religieuse d'offrir à l'homme une voie plus haute à la fois et plus hardie pour parvenir à la délivrance. Puisque le monde matériel, le corps n'était qu'une prison, la vie une souffrance à laquelle il fallait définitivement se soustraire, on devait être nécessairement conduit à voir le meilleur moyen de s'acheminer vers la délivrance suprême dans les efforts pour commencer cette délivrance dès le monde présent, pour effacer en soi la nature, dompter, mortifier, anéantir le corps, rendre à l'âme sa liberté par la pénitence et la méditation, et l'unir ainsi à Brahmâ dès avant la mort.

IV. — Aussi, dès qu'il y eut brahmanisme, il y eut vie ascétique. Les lois de Manou présentent à nos regards cette vie déjà complétement constituée, en même temps

que la société qui s'était organisée d'après les principes de la religion nouvelle. Un livre entier du Code est consacré à en exposer les règles. La vie ascétique, au moins sous sa forme la plus douce, est dans les lois de Manou une obligation formelle, imposée à tout dvidja, c'est-à-dire à tout homme des trois castes aryennes qui a reçu l'investiture du cordon sacré, lorsqu'il approche du terme de son existence et qu'il a satisfait aux devoirs de sa condition, aux devoirs du père de famille (*grihastha*). « Lorsque le chef de famille voit sa peau se rider « et ses cheveux blanchir, et qu'il a sous les yeux le fils « de son fils, qu'il se retire dans une forêt. Renonçant « aux aliments qu'on mange dans les villages et à tout « ce qu'il possède, confiant sa femme à ses fils, qu'il « parte seul, ou bien qu'il emmène sa femme avec lui. « Emportant son feu consacré et tous les ustensiles « domestiques employés dans les oblations, quittant le « village pour se retirer dans la forêt, qu'il y demeure « en maîtrisant les organes de ses sens. » Il passe alors à l'état d'anachorète vivant dans les bois (*vanaprastha*) ou de solitaire (*mouni*). Sa vie est désormais une vie d'austérité et de mortifications ; il doit jeûner fréquemment et ne se nourrir que des productions naturelles de la forêt où il habite, s'abstenant de ce qui est venu par la culture. Ses occupations solitaires sont le sacrifice, la prière, les œuvres prescrites par la Loi et l'étude des traités philosophiques qui font partie des collections des Vêdas, c'est-à-dire des Oupanischads.

Après un certain nombre d'années passées à remplir ces obligations, l'anachrorète peut atteindre à un état plus élevé et devenir ascète ou pénitent (*sannyasin*). « L'homme qui a passé d'ordre en ordre, qui a fait au « feu les oblations requises, qui a toujours maîtrisé ses « sens, étant fatigué de donner des aumônes et de faire « des offrandes, en se consacrant à la dévotion ascétique,

« obtient après sa mort la suprême félicité.... Lorsqu'il « a étudié les Védas de la manière prescrite par la Loi, « lorsqu'il a donné le jour à des fils, suivant le mode « légal, et offert des sacrifices autant qu'il a pu, il est « en mesure de n'avoir plus d'autre pensée que la déli- « vrance finale. » Parvenu à ce point, l'ascète est délié de toutes les minuties des prescriptions légales; il n'a plus à s'inquiéter ni du sacrifice quotidien, ni des prières rituelles. Mais ses austérités doivent grandir, ses jeûnes se multiplier; il ne doit plus vivre que d'aumônes. Surtout il doit travailler à dompter, à annuler chaque jour davantage son corps; il doit habituer son âme à s'en détacher par l'exercice de la méditation, qui est une première étape de l'absorption dans le sein de l'âme universelle.

Ce sont seulement ceux qui se seront adonnés à cette vie ascétique qui parviendront directement après leur mort à la délivrance définitive; et encore seulement les brahmanes. Quel que soit, en effet, le pouvoir des pratiques de l'ascétisme, elles ne peuvent absolument détruire les effets de la naissance, et le résultat qu'elles procurent diffère suivant la caste à laquelle l'ascète appartient. Les brahmanes atteignent immédiatement la délivrance; les hommes des autres castes s'approchent de ce résultat suprême plus qu'il n'auraient pu faire par une autre voie dans une longue série de vies successives. Les brahmanes ont d'ailleurs un autre privilége, qui a fait que presque seuls ils s'adonnaient à la vie d'ascètes: c'est que si leur instruction religieuse a été complète, aussitôt qu'ils ont rempli le devoir de père de famille, ils peuvent embrasser l'état de pénitent du degré supérieur (*sannyasin*), sans passer par l'état de simple anachorète (*vanaprastha*). Les hommes des autres classes sont, au contraire, obligés de faire un long stage dans ce dernier état.

V. — L'orthodoxie brahmanique, qui parle par l'organe du Code de Manou, exigeait absolument que l'homme qui voulait s'adonner à l'existence de l'anachorète eût préalablement acquis la science des Vêdas, pratiqué fidèlement pendant une suite d'années assez nombreuses les observations de la loi religieuse, enfin rempli le devoir social de donner au moins un fils légitime à la nation. « Celui qui, avant d'avoir payé les « trois dettes, désire la béatitude, se précipite dans le séjour infernal. » Mais il y avait, malgré cette tentative pour concilier l'esprit de l'ascétisme avec l'obligation des pratiques souvent puériles d'une dévotion toute matérielle, une contradiction profonde dans la morale religieuse du brahmanisme. Si le plus haut commandement de cette doctrine consistait à séparer autant que possible l'âme des choses corporelles, si l'état le plus parfait de sainteté résidait dans la méditation et la macération du corps sans plus de souci des observances légales, quelle était donc la valeur réelle de ces observances, des sacrifices de la nouvelle et de la pleine lune, des grands sacrifices, des expiations et du nombre infini des pratiques de purification? Les docteurs orthodoxes convenaient eux-mêmes que toute cette sanctification par les œuvres était insuffisante et n'avait qu'un pauvre mérite. De là à proclamer l'inutilité des œuvres légales, à nier la vertu du sacrifice et des usages purificatoires, il n'y avait qu'un pas. Il fut bientôt franchi. La philosophie du Sânkhya nia la première l'efficacité des œuvres au nom de son athéisme scientifique, et voulut y substituer la science pure. Le système du Yoga suivit cette philosophie dans l'abolition des œuvres légales, mais pour y substituer l'ascétisme pur, l'union de l'âme humaine à la divinité par la seule voie de la méditation et des austérités poursuivies pour dompter le corps.

C'est sous l'influence de cette doctrine que la vie as-

fondie des lois du langage. Toute la science et toute la subtilité des grammairiens indiens se révèlent dans ce travail subi par l'alphabet, et à lui seul il prouverait combien les brahmanes avaient dès lors fait de progrès dans cette branche des connaissances humaines.

L'alphabet indien porte le nom de *dêvanagâri*, « écriture des dieux. » Il se compose de cinquante et une lettres, réparties en huit classes.

Les signes particuliers des voyelles ne s'emploient que comme initiales. Dans les syllabes intérieures du mot, les sons vocaux se marquent par des appendices conventionnels accrochés au signe de la consonne. Un *a* bref est inhérent à toute consonne à laquelle ne se joint aucun appendice de ce genre; quand la lettre doit être prononcée sans cet *a* bref on la marque d'un accent particulier appelé *virâma*, « repos, » ou bien on la groupe dans une ligature avec la consonne suivante[1].

IV. — Strabon, d'après Mégasthène, cite l'astronomie parmi les occupations favorites des Brahmanes. Ils avaient commencé à la cultiver dès l'époque vêdique, et la première cause qui les y avait portés avait été le besoin du culte religieux. Il fallait, en effet, des observations astronomiques pour régler le moment précis des sacrifices solennels, d'abord le matin et le soir, puis à la nouvelle et pleine lune, enfin au commencement de chacune des trois saisons que l'on distinguait sous le climat du Sapta-Sindhou. Mais la science du ciel était

1. Nous comptions donner ici le tableau de l'alphabet sanscrit dans sa forme la plus ancienne et dans la plus récente. Mais l'Imprimerie Impériale a refusé le prêt des caractères, sous prétexte *qu'ils constituaient un alphabet entier*. C'est ainsi que l'administration actuelle de ce grand établissement national observe les lois qui l'obligent à prêter ses types étrangers à l'imprimerie privée de Paris ! ! !.....

encore dans un état d'enfance à l'époque où les collections des Védas furent formées, et elle ne progressa que lentement. Elle se bornait alors à l'observation du cours de la lune, des solstices et de quelques étoiles fixes.

Les Aryas primitifs de la Bactriane, avant le départ des ancêtres des nations européennes vers l'occident, ne connaissaient d'autre moyen d'évaluer le temps que d'après la marche de la lune ; par suite, comme nous l'avons déjà dit, ils appelaient cet astre le « mesureur » par excellence. Ceux du Sapta-Sindhou, plus savants, se fondaient dans la mesure du temps sur une observation et une supputation assez exacte du cours du soleil, calculée, suivant toutes les apparences, d'après les phénomènes de la longueur ou de la brièveté des jours; ils se servaient en conséquence d'une année solaire de 360 jours. Ils avaient même constaté l'inexactitude de cette année, et pour la raccorder avec le temps vrai, ils se servaient d'un cycle d'intercalation de cinq ans, ajoutant à chaque cinquième année un treizième mois de trente jours. L'emploi de ce cycle quinquennal est déjà mentionné dans la collection du Rig-Véda.

Quant à l'observation des astres du ciel nocturne à l'âge védique, elle ne portait encore que sur un très-petit nombre d'étoiles fixes, en particulier sur celles qui déterminaient sur l'écliptique les mansions lunaires (*nakchatras*). En effet, les Indiens ne connaissaient pas encore le zodiaque solaire, inventé par les Chaldéens. C'est d'après le cours de la lune qu'ils divisaient le cercle de l'écliptique en stations de notre satellite, dont ils admirent d'abord 27, puis 28. Ce système des *nakchatras* ou mansions lunaires, exposé déjà dans les écrits védiques, est commun aux Indiens et aux Chinois. L'illustre Biot a soutenu qu'il était originaire du Céleste Empire et n'avait été que postérieurement introduit dans l'Inde M. A. Weber l'a revendiqué, au contraire,

comme d'invention indienne et a essayé de prouver qu'il avait été porté en Chine avec le bouddhisme; la récente publication du *Souryasiddhanta*, traité sur la marche du soleil qui fait partie des collections vêdiques, est venue enfin donner raison aux défenseurs des droits de priorité des Indiens.

La découverte des planètes fit faire un pas décisif à la science astronomique des brahmanes. La plus ancienne mention se rencontre peut-être dans le *Taittiriya-Aranyaka;* toutefois c'est un fait encore incertain, et elles ne sont mentionnées dans aucun autre des écrits appartenant à la littérature vêdique. Le Code de Manou non plus ne les connaît pas encore, tandis qu'il en est question dans les deux grandes épopées. Leurs noms sont, du reste, particuliers et d'une origine toute indienne, ce qui ne permet pas de supposer que la connaissance en ait été apportée de l'extérieur. On peut même tirer une indication d'une valeur sérieuse sur les auteurs de la découverte de deux d'entre elles, de ce fait que les dieux qui président à Jupiter et à Vénus sont dits fils d'Angiras et de Bhrigou, fait qui coïncide avec les données, positives qui nous montrent les familles brahmaniques regardées comme descendues de ces deux Rischis s'adonnant d'une manière spéciale à l'astronomie et à l'astrologie, à tel point que le mot *bhârgava* prit le sens d'uaslogue. Nous avons donné plus haut les noms habituels des planètes dans les livres sanscrits; on les désignait aussi quelquefois par d'autres appellations; Mars était désigné comme « le Rouge, » Vénus comme « le Blanc » ou « le Brillant, » Saturne comme « le Lent-Marcheur, » et le dernier de ces noms indique une observation réellement astronomique. Aux sept planètes reconnues par tous les peuples de l'antiquité — le soleil et la lune y étant compris — les Indiens en ont ajouté deux autres, qui leur sont propres et n'ont jamais existé que dans

leurs spéculations, la tête (*râhou*) et la queue (*kêtou*) du monstre qu'ils regardaient comme la cause des éclipses de lune et de soleil. Le nom générique des planètes, *graha*, » celui qui saisit, » est évidemment d'origine astrologique, et, comme le dit M. A. Weber, « c'était surtout l'astrologie qui était alors le foyer vers lequel convergeaient toutes les recherches astronomiques, et d'où elles tiraient l'éclat et la vie depuis que les besoins du culte avaient été une fois et pour toujours satisfaits. »

C'est seulement dans les siècles qui suivirent l'expédition d'Alexandre, au contact avec les Grecs et surtout par suite des communications commerciales désormais régulières et fréquentes avec Alexandrie, que l'astronomie indienne prit un caractère véritablement scientifique, à l'imitation de l'astronomie grecque, et dans les premiers siècles de l'ère chrétienne elle fit de grands progrès, en partie originaux, qui eurent plus tard une influence considérable sur l'astronomie des Arabes au temps des khalifes.

Ce furent aussi les exemples et les enseignements des Grecs qui créèrent chez les Indiens la science de la géométrie et de l'algèbre, encore entièrement inconnue des brahmanes à l'époque où s'arrête ce manuel. Mais si l'Inde ne reçut que tardivement et des étrangers les éléments fondamentaux de ces études, son esprit, toujours porté vers les abstractions, y était éminemment propre. Aussi les mathématiciens indiens dépassèrent-ils leurs précepteurs, surtout en trigonométrie et en algèbre. Leur grande science géométrique ressort clairement des démonstrations qu'ils ont données des propriétés des triangles, surtout de celle qui déduit la mesure superficielle d'un triangle du calcul de ses trois côtés, théorème qui n'a été connu en Europe qu'au XVIe siècle, par les travaux de Clavius. Ils avaient aussi

découvert, dès les premiers siècles de notre ère, le rapport du rayon à la circonférence du cercle, qui n'a été déterminé en Europe que dans les temps modernes. Le grand algébriste indien Aryabhatta vivait vers le ve siècle de Jésus-Christ; il est donc postérieur à Diophante et il en a certainement connu les travaux. Mais il a été plus loin, car il savait réduire des équations à plusieurs inconnues et il a donné une méthode générale pour résoudre tous les problèmes, au moins jusqu'au premier degré. On peut dire que ses travaux et ceux de ses continuateurs jusqu'au XIIe siècle sont en état de soutenir, dans une certaine mesure, la comparaison avec ceux de la science moderne.

Mais tout cela est bien postérieur à l'époque dont nous nous occupons ici. Les Indiens avant Alexandre n'avaient pas encore de mathématiques. Ils possédaient seulement un système de numération décimale fort bien organisé, pour l'expression duquel ils inventèrent un peu plus tard les chiffres que nous avons reçus au moyen-âge par l'intermédiaire des mathématiciens arabes et dont nous faisons usage encore aujourd'hui.

V. — La médecine fut d'abord dans l'Inde toute magique, composée de conjurations et de sortiléges pour vaincre les mauvais esprits auxquels on attribuait l'origine des maladies. C'est ainsi qu'elle a commencé chez presque tous les peuples, et c'est à cet état que nous la voyons dans l'Atharva-Vêda. Mais de bonne heure il se forma dans l'Inde une médecine véritablement scientifique. Les brahmanes considèrent cet art comme un Oupavêda, c'est-à-dire comme une science qui se rattache aux Vêdas. Ils la font venir des dieux par révélation; comme le plus ancien des auteurs humains ils nomment Atreya, puis Agniveça, ensuite Tcharaka, Dhanvantari et son disciple Souçrouta. Les deux premiers

sont déjà mentionnés dans les Soutras du Yadjour-Vêda. Mais les ouvrages que nous possédons aujourd'hui sous les noms de ces grands médecins de l'antiquité sont apocryphes ; ils ne datent que des premiers siècles de l'ère chrétienne et ont alors remplacé des écrits plus anciens, maintenant perdus. En tous cas, la médecine indienne était déjà complétement constituée au temps de Pânini; tout la caractérise comme une science parfaitement originale, qui n'a rien emprunté aux Grecs et qui s'est formée dans les anciennes écoles brahmaniques.

La médecine des Indiens antiques témoigne d'une masse déjà très-remarquable de connaissances. Les renseignements sur la diététique, sur l'origine des maladies et leur diagnostic prouvent une observation sagace. Les brahmanes médecins — car cette profession était réservée à la caste sacerdotale et savante — avaient une pharmacologie avancée. Ils connaissaient parfaitement les simples et leurs qualités, et leur tradition a fourni sur ce sujet plus d'un enseignement à l'Europe. Ils avaient une chimie toute empirique, mais en possession déjà de procédés que l'on s'étonne de trouver dans des siècles aussi reculés. Ils savaient préparer les acides sulfurique, nitrique et chlorhydrique; les oxydes de cuivre, de fer, de plomb, d'étain et de zinc ; les sulfures de fer, de cuivre, de mercure, d'antimoine et d'arsenic; les sulfates de cuivre, de zinc et de fer; les carbonates de fer et de plomb, et toutes ces substances étaient employées par eux dans le traitement des maladies. Leur médication paraît, du reste, avoir été généralement très-hardie. Ils ont été les premiers dans le monde à employer les minéraux d'une manière interne ; et non-seulement ils administraient ainsi le mercure, mais même l'arsenic et l'acide arsénieux pour couper les fièvres intermittentes. Ils employaient le cinabre en fumigation, comme

ainsi à chaque génération nouvelle ; le mal, le désordre et l'impureté voyaient leur force s'accroître. Pour empêcher le monde de retomber dans le chaos, pour l'arrêter sur cette pente qui le conduisait à la destruction avant le temps marqué, le dieu actif et présent, tel que le comprenait le vichnouïsme, devait recourir à des interventions extraordinaires, plus effectives et plus directes; il sortait alors de la placidité de son rôle céleste pour transporter son action dans le monde même et il s'y manifestait sous une forme sensible pour lutter de plus près avec le mal et l'empêcher de bouleverser à la fois l'ordre physique et l'ordre moral. « Bien « que, dit le dieu lui-même, dans la *Bhagavadgita*, bien « que dans ma nature je ne sois point sujet à naître ou « à mourir, bien que je domine toute la création, ce« pendant je commande à ma propre nature et me rends « visible par mon pouvoir; et, autant de fois que dans le « monde la vertu s'affaiblit, le vice et l'injustice s'in« surgent, autant de fois je me fais voir, et j'apparais « d'âge en âge pour sauver les justes, détruire les mé« chants et raffermir la vertu ébranlée. » A mesure que l'on s'avance dans le cours des périodes de l'existence du monde actuel la vie s'épuise, la substance défaille peu à peu, de nouveaux et plus puissants efforts du pouvoir conservateur deviennent nécessaires; aussi, en regard de cette progression de décadence de l'univers, les incarnations suivent une progression inverse de beauté et de grandeur pour rétablir l'équilibre toujours plus troublé.

III. — Le vichnouisme sous sa forme définitive et la plus récente, tel qu'il se montre dans les Pourânas, rédigés très-postérieurement à l'ère chrétienne, pendant la période historique qui correspond à notre moyen-âge, compte dix incarnations successives ou *avataras* (des-

centes) de Vichnou dans le Manouantara présent, c'est-à-dire depuis le dernier renouvellement de l'humanité. Mais si le principe de l'incarnation paraît essentiel dans cette doctrine religieuse et semble en avoir fait partie depuis ses débuts, il est en même temps facile de voir que tous les avataras aujourd'hui reconnus n'étaient pas admis comme tels à l'origine. Le nombre en a été grossissant par suite de diverses circonstances, et l'on peut même arriver dans une certaine mesure à reconnaître les causes qui ont fait admettre certaines légendes dans le cycle des incarnations de Vichnou, déterminant ainsi d'une manière approximative les époques principales de la formation de ce cycle. A ce point de vue, nous croyons qu'il faut distinguer dans les avataras deux grandes classes qui se succèdent, ceux dont l'action est cosmique et ceux dont l'action est morale, et dans cette dernière classe nous établissons encore deux catégories, les incarnations brahmaniques et les incarnations guerrières.

Les incarnations cosmiques sont au nombre de trois. On les place avant toutes les autres dans le Kritayouga de la période actuelle. Ce sont celles qui répondent le mieux au rôle de protecteur et conservateur du monde matériel, sous lequel fut primitivement conçu le personnage de Vichnou. Il nous semble donc que ce furent les avataras qui durent être les premiers admis, et qu'on ne courrait pas de très-grandes chances d'erreur en les rapportant à l'origine même du vichnouisme. Les légendes qui y ont trait ne sont pas, du reste, des inventions propres à cette doctrine ; ce sont quelques-unes des vieilles légendes du brahmanisme, relatives aux premiers temps de l'espèce humaine et conservant sans doute le vague souvenir de quelques grandes convulsions de la nature, dont les ancêtres de la race aryenne furent témoins dans les âges de la plus haute antiquité,

bien des siècles avant que leurs petits-neveux ne descendissent sur l'Inde, peut-être même avant qu'ils ne fussent établis en Bactriane. La nouvelle doctrine religieuse y a seulement fait intervenir pour le salut de l'univers une incarnation de Vichnou.

La première est appelée *Matsyavatara* « incarnation en poisson ». Nous avons cité plus haut, dans le premier chapitre du livre consacré aux Mèdes et aux Perses, la forme la plus ancienne de la tradition du déluge chez les Indiens, comme on la lit dans le *Çatapatha-brahmana*. Les livres du vichnouisme rapportent également cette tradition, mais énormément développée, délayée, surchargée de broderies et de détails puérils. Ils affirment que c'est Vichnou lui-même qui s'est incarné sous la forme du poisson qui sauve du déluge Manou Vaivasvata, réfugié dans un vaisseau, et permet ainsi le renouvellement de l'humanité par la progéniture de Manou.

La seconde incarnation est appelée *Kourmavatara* « incarnation en tortue ». Elle a pris place dans une curieuse légende, développée dans l'*Astika-parva* du Mahabharata, où M. le baron d'Eckstein a cru, non sans raison peut-être, reconnaître l'écho d'un cataclysme volcanique des temps primitifs. Les dieux et les génies leurs rivaux, les Asouras, — qui ne paraissent en rien différents d'eux dans le commencement de ce récit, — veulent se procurer le breuvage mystérieux qui assure l'immortalité, l'*amrita* ou ambroisie. C'est dans la mer qu'ils la trouveront : car l'imagination des Indiens s'est toujours figuré la mer comme un autre chaos, réceptacle de tous les trésors. Pour séparer l'*amrita* des autres éléments avec lesquels elle est confondue, les dieux et les Asouras prennent la résolution de baratter l'Océan. Ils déracinent le mont Mérou et le transportent au milieu des eaux. Mais il s'agit d'empêcher la montagne de

s'enfoncer complétement dans l'abîme, en effondrant le monde. C'est à cet endroit du récit antique que l'on a introduit l'incarnation de Vichnou. Le dieu qui veille à la conservation de l'univers prend la forme d'une immense tortue, plonge dans l'abîme, soulève la montagne et la soutient sur son dos avec le monde entier. Le Mérou est enlacé dans les replis de l'énorme serpent Vasouki, et les Asouras saisissant sa tête, les dieux sa queue, la montagne sainte tourne sous leurs efforts contraires au milieu de la mer, « comme un bloc de bois sous la « main du tourneur. » La montagne s'embrase; au contact de ce feu et de la fumée que le serpent vomit par sa gueule, les Asouras deviennent noirs, comme ils le sont restés depuis. Cependant ce barattement fait sortir de la mer une multitude de trésors et des êtres surnaturels que la légende énumère complaisamment. A la fin apparait Dhanvantari, le médecin des dieux, qui s'élève de l'abîme, portant l'amrita recueillie dans un vase. Les dieux s'emparent du précieux breuvage et se le partagent entre eux, sans permettre aux Asouras d'y toucher.

Alors une lutte terrible s'engage entre les dieux et les Asouras pour la possession de l'amrita. Vaincus, les esprits de ténèbres, se répandant dans le monde, cherchent à s'en rendre maîtres et à le bouleverser pour se venger des dieux. Un nouveau cataclysme menace la terre : car un des géants est au moment de l'abîmer encore une fois dans les flots. Mais alors s'accomplit une nouvelle incarnation de Vichnou. Le dieu descend, à la prière de Prithivi, sous la forme d'un sanglier, triomphe du géant, et, soulevant la terre sur ses défenses, la replace en équilibre à la surface de l'Océan. C'est ce qu'on appelle le *Varahavatara* « incarnation en sanglier ».

IV. — Les incarnations que nous appelons brahmani-

ques se placent ensuite dans le système des Pouranas, et sont au nombre de trois. Une est encore rapportée au Kritayouga et les deux autres au Trêtayouga. Elles ont ce caractère commun d'avoir été intercalées dans les légendes qui se rapportaient au triomphe du brahmanisme sur les anciennes religions indigènes, ou bien à la victoire des brahmanes sur la résistance des kchatriyas. Il semble donc que leur introduction dans le cycle de Vichnou, avec lequel ces légendes n'avaient originairement aucun rapport, ait été comme le cachet de l'alliance qui s'établit à une certaine époque entre le brahmanisme et le vichnouisme, alliance qui conduisit le brahmanisme — ainsi que nous le montrerons tout à l'heure — à accepter Vichnou comme la seconde personne de la trinité, mais dans laquelle, par réciproque, le vichnouisme reconnut la suprématie de la caste brahmanique. Les trois nouvelles incarnations ont en effet pour but de montrer Vichnou lui-même fondant et défendant le pouvoir de cette caste.

La première est nommée *Narasinhavatara* « incarnation en homme-lion ». Elle est provoquée par l'orgueil impie du géant Hiranya, qui prétend déraciner le culte des dieux et se faire adorer à leur place. Vichnou sort d'une colonne sous la figure d'un homme à tête de lion, se précipite sur Hiranya et le met en pièces.

Vient ensuite le *Vamanavatara* « incarnation sous les traits du nain Vamana ». Le géant Bali est parvenu à s'emparer de la souveraineté des trois mondes; il menace de détrôner les dieux; Vichnou se charge alors de leur vengeance. Il prend la forme d'un brahmane extrêmement petit, d'un nain nommé Vamana; il se présente devant le géant orgueilleux et le prie de lui donner trois pas de terrain; Bali condescend à sa demande et s'y engage par serment. Alors Vamana développe un corps prodigieux, mesure la terre d'un pas, le ciel de l'autre;

du troisième il va embrasser les enfers, quand Bali, tombant à ses genoux, reconnaît humblement le pouvoir du dieu suprême. Vichnou lui laisse la souveraineté du sombre royaume. Le géant Bali n'est autre, en réalité, que Çiva, l'ancien dieu national de la population kouschite subjuguée par les Aryas. La victoire du brahmane Vamana sur ce géant représente donc, sous une forme symbolique, le triomphe des doctrines de la caste sacerdotale aryenne sur la religion des indigènes; et la transformation de cette personnification du culte brahmanique en un avatara de Vichnou a une signification décisive, pour déterminer les circonstances dans lesquelles la seconde série des incarnations fut ajoutée à celles que les sectateurs du nouveau dieu suprême admettaient d'abord.

Il n'est pas moins significatif, au même point de vue, de voir présenter comme la sixième incarnation terrestre de Vichnou le personnage de Paraçou-Rama, le destructeur des kchatriyas impies, dont nous avons raconté plus haut la légende, image héroïque de la révolution violente qui abattit l'orgueil de la caste guerrière, et la contraignit de se soumettre à l'omnipotence revendiquée par la caste sacerdotale.

Ces deux derniers avataras sont purement humains et appartiennent déjà au cycle des légendes épiques. Ils nous conduisent ainsi, par une transition graduelle, aux deux incarnations suivantes, qui forment une nouvelle série dans celles où la descente du dieu sur la terre a pour but une action de l'ordre moral, et non plus une action cosmique. Celles-ci sont les incarnations purement guerrières, auxquelles on n'a certainement attribué le caractère d'une manifestation divine que postérieurement à l'époque où les légendes établissant la suprématie d'ordre divin des brahmanes avaient été inscrites dans le cycle des avataras. Les deux héros guerriers

issus de la caste des kchatriyas, qui ont été donnés ainsi, à partir d'un certain moment, pour des incarnations de Vichnou, sont Rama et Krischna, à côté duquel se répète le personnage de Rama, sous la figure de Bala-Rama ou Balabhadra « le porteur de charrue », donné comme frère du héros ami des Pandavas. La conception de ces deux avataras est l'œuvre des brahmanes, et a été inventée par eux dans les siècles qui précédèrent immédiatement l'ère chrétienne, pour combattre le bouddhisme. Cette doctrine nouvelle — nous le montrerons dans le chapitre suivant — fut en effet prêchée par un homme sorti des rangs des kchatriyas, et elle fut accueillie dès ses débuts avec l'empressement le plus marqué par la caste guerrière, qui gardait de profondes rancunes contre les brahmanes et voyait avec plaisir saper les fondements de leur autorité. Le brahmanisme ne put tenir tête avantageusement au bouddhisme, ni se rattacher les princes et les guerriers, qu'en proposant à leurs adorations un dieu kchatriya, type de l'héroïsme et de la vaillance. Il fit choix dans ce but, parmi tous les héros épiques, du personnnage de Krischna, qui devint le dieu spécial des guerriers, et l'épopée du Mahabharata fut dès lors le développement de son apothéose. Mais on ne pouvait faire un dieu de ce héros humain qu'au moyen de la doctrine de l'incarnation, qui était surtout liée au culte de Vichnou, et cela d'autant plus que le brahmanisme sentait bien alors que son dieu métaphysique, protecteur spécial de la caste sacerdotale, n'était pas en mesure de contrebalancer à lui seul dans les opinions de la masse l'éclat du Bouddha. Aussi s'appuyait-il alors sur le vichnouisme pour agir sur la foule et relever son crédit, et en même temps il proposait dans la légende de Krischna, telle qu'elle fut établie alors, l'adoration de la vie dans ce qu'elle a de plus exubérant et de plus séduisant en face de l'ascétisme rigide et des macé-

rations monastiques du bouddhisme. De là la supériorité attribuée à Krischna sur tous les autres avataras; dans ceux-ci, prétend-on, ce n'est qu'une portion plus ou moins grande de l'essence divine qui s'est incarnée; dans Krischna, c'est l'essence de Vichnou tout entière; aussi cet avatara est-il regardé comme égal au dieu lui-même sous sa forme céleste.

Plus tard, dans les premiers siècles de notre ère, une alliance fut tentée entre le bouddhisme et le vichnouisme; alors le Bouddha fut accepté comme le neuvième avatara. Quand cette alliance contre nature fut rompue, au bout de peu de temps, on ne l'effaça pas de la liste des incarnations; mais, par une combinaison étrange, on prétendit que Vichnou avait pris la figure du Bouddha pour faire tomber les impies dans un piége en leur prêchant une fausse doctrine qui les conduisait à la damnation.

La dixième incarnation, dans le système pouranique, appelée *Kalkiavatara*, est à venir. Elle a un caractère cosmique comme les trois premières, et il est assez probable qu'elle dut être conçue dès les débuts du vichnouisme, avant l'introduction des avataras héroïques. C'est celle que Vichnou doit revêtir pour la destruction du monde actuel, lorsque les temps assignés à sa durée seront accomplis.

§ 7. — Le çivaïsme.

I. — Si le vichnouisme n'est en réalité qu'une hérésie sortie du brahmanisme, qu'une traduction populaire, moins métaphysique et plus sensible, de ses principes fondamentaux, le çivaïsme est une religion tout autre, une religion profondément matérialiste, qui appartient bien évidemment par son origine à une race différente

des Aryas. C'est l'adoration de la vie de la nature considérée principalement dans les phénomènes de destruction et de génération, que cette doctrine regarde comme essentiellement connexes. Le çivaïsme a son panthéon particulier, qui n'a rien à voir avec celui qui est commun au brahmanisme et au vichnouisme. Il se compose d'abord du couple suprême de Çiva et de Bhavani ou Parvati, — appelée Kali sous sa forme spécialement terrible et meurtrière, — couple que l'on désigne aussi par les noms de Mahadêva et Mahadêvi « le grand dieu » et « la grande déesse »; puis de leurs deux fils: Ganeça, à la tête d'éléphant, qui préside à l'intelligence, aux nombres, à l'année, et Kartikeya, dieu du feu et des astres; enfin de quelques personnages secondaires. Cette religion est l'apothéose du sensualisme sous son aspect le plus grossier et le plus matériel, des passions sauvages et brutales, des tentatives criminelles et impies, placées sous la protection du Mahadêva qui les provoque, les flatte et les encourage; elle présente un mélange repoussant de sang et de volupté, de sombre mélancolie et de débauche. Le symbole le plus haut qu'elle offre à l'adoration de ses adeptes est l'obscène image du *Lingam*. Il est impossible d'insister ici sur ce symbole, sur les rites et les doctrines du çivaïsme: car la nature d'un ouvrage qui s'adresse au grand public nous commande, dans ces matières scabreuses, une réserve qui ne serait pas imposée au même degré dans un travail de science pure, ne s'adressant qu'à un petit nombre de lecteurs.

Du reste, il nous est permis d'être bref en ce qui touche au culte de Çiva; car nous en avons déjà dit quelques mots dans le premier chapitre de ce livre. Nous avons fait voir alors, sur les traces de Wilson et de M. Stevenson, que c'était celui des populations que les Aryas trouvèrent établies avant eux dans l'Inde, quand

ils en firent la conquête. Nous avons même essayé de prouver que c'était, parmi ces populations anté-aryennes, la religion propre et nationale de l'élément kouschite, qui l'avait apportée avec lui et l'avait propagée parmi les Dravidiens du Dakchinapatha.

II. — On a vu plus haut, par des preuves nombreuses, que la lutte poursuivie dans le Sapta-Sindhou et le bassin du Gange par les tribus aryennes contre les habitants kouschites, qu'elles avaient fini par réduire à la condition servile de çoudras, avait eu le caractère d'une guerre religieuse autant que d'une guerre politique. En même temps qu'ils faisaient la conquête de nouveaux territoires et subjuguaient la population indigène, les Aryas propageaient, les armes à la main, la religion védique et l'imposaient aux vaincus. L'ancienne religion des Dasyous, qui n'était autre que le culte de Çiva et du Lingam, fut donc sévèrement proscrite au moment de la conquête et dans les temps immédiatement postérieurs. Elle ne put se maintenir alors qu'à l'état secret. Mais dans ces premiers temps, si la société aryenne forçait les çoudras à renoncer à leurs dieux, elle les admettait du moins à participer aux rites de son propre culte; elle ne les excluait pas du sacrifice. Ce ne fut que plus tard que cette exclusion de la science des Védas et du sacrifice fut prononcée, lorsque la société brahmanique s'organisa définitivement. Les çoudras se virent désormais refuser toute communication des choses religieuses, apanage exclusif des dvidjas. Les préceptes de la loi se réduisent pour eux à obéir aux trois autres classes.

Puisque les dieux des Aryas les rejetaient et ne leur permettaient pas de participer à la vertu toute-puissante du sacrifice légal, ils furent naturellement conduits à se retourner vers leurs anciens dieux, dont le souvenir

s'était conservé parmi eux vivace, bien qu'entouré de mystère. Aussi, vers le temps même où se développait pour la première fois le culte de Vichnou, au milieu de la décomposition précoce du brahmanisme, produite à la fois par les hardiesses des écoles philosophiques et par la réaction des instincts populaires, qui devait bientôt aboutir à la naissance du bouddhisme, on vit le culte de Çiva reparaître à la lumière. Il s'était maintenu dans toute sa vigueur dans la péninsule méridionale, où l'influence aryenne ne s'était encore que très-imparfaitement implantée; dans l'Aryavarta, il se montra surtout d'abord, et il n'eut même jamais de grands succès que dans les parties où l'ancienne population indigène était restée la plus compacte et où la couche aryenne avait été peu considérable, dans les provinces du bas Indus et du Souraschtra, ainsi que dans les districts les plus voisins de l'embouchure de l'Inde, principalement dans le Banga, le Bengale actuel, où les personnages du Mahadêva et de Kali revêtirent surtout un caractère sombre et sanguinaire. Le çivaïsme ainsi renaissant essaya de se donner droit de cité dans la société aryenne, et de se rattacher tant bien que mal à son panthéon, par l'assimilation qui s'établit, comme nous l'avons déjà dit plus haut, entre Çiva et Roudra. Il eut, du reste, à l'origine le caractère tout à fait exclusif d'une religion propre aux çoudras, qui ne pénétrait dans les Aryas proprement dits que par la caste des vaïcyas, c'est-à-dire par le bas peuple, dont la distinction d'avec la caste servile tendait graduellement à s'effacer. Et la tradition de cet état de choses s'est toujours maintenue dans l'usage, persistant malgré les succès que le çivaïsme eut dans certaines parties de l'Inde pendant les siècles du moyen âge, qui veut que les ministres des temples du Lingam appartiennent à la caste des çoudras.

§ 8. — La Trimourti.

I. — La façon dont le brahmanisme concevait les dieux se prêtait aux combinaisons syncrétiques. De même qu'il avait conservé tous les personnages de l'ancien panthéon vêdique, en les subordonnant seulement à Brahmâ, et qu'il en avait même indéfiniment multiplié le nombre dans ses rêveries d'un mysticisme systématique; de même il pouvait facilement admettre dans son olympe de nouveaux dieux, considérés comme d'autres émanations de l'Etre suprême et unique. Il n'avait dans l'esprit de ses doctrines rien qui l'empêchât de donner satisfaction, dans une certaine limite, aux cultes populaires, en accordant aux objets de leur adoration une place, et même une place de premier ordre, dans sa hiérarchie divine. On est en droit de croire cependant que la rigueur de l'orthodoxie brahmanique, aux premiers temps de son établissement, se fût refusée à de semblables transations. Mais cette rigueur s'était rapidement affaiblie, et, nous le répétons, au VIIe siècle avant notre ère, le brahmanisme était déjà dans un état de complète décomposition doctrinale, due principalement à la spéculation philosophique. C'était seulement quand le bouddhisme allait menacer les bases essentielles de l'ordre social fondé sur les doctrines brahmaniques, que l'orthodoxie allait se réveiller et faire sortir de sa renaissance le système Vêdânta.

Aussi quand le brahmanisme vit le vichnouisme et le çivaïsme se former devant lui et se propager dans les masses populaires, il leur témoigna la même tolérance qu'aux théories philosophiques les plus hardies et les plus négatives. Il laissa ces deux doctrines religieuses

nouvelles se développer librement, sans chercher à les persécuter. Il alla même plus loin ; il les rattacha à son système et leur donna droit de cité dans l'ordre social, intimement lié à l'ordre religieux. Ce fut alors que, pour concilier les cultes populaires avec la religion brahmanique, on inventa la conception de la Trimourti, acceptée par la caste sacerdotale, bien qu'elle fût une dérogation absolue à l'esprit originaire de la religion, qu'elle corrompait en portant atteinte à son côté le plus élevé.

L'invention de la Trimourti, placée désormais en tête de la hiérarchie divine, n'a précédé que de peu les prédications du Bouddha. Nous ne pouvons cependant hésiter à la croire antérieure : car il y est fait allusion dans les plus anciens soutras bouddhiques, et le second concile de la nouvelle doctrine s'efforça d'y opposer une sorte de contre-partie, en donnant au bouddhisme sa triade. La Trimourti est en effet une trinité placée au-dessus de tout le système des dieux, et composée de Brahmâ, créateur, de Vichnou, conservateur, et de Çiva, destructeur et régénérateur, trinité qui se résout dans l'unité de Brahma (neutre) ou Svayambhou, dont elle est la première émanation, ou plutôt la détermination à la fois multiple et une.

II. — La conception de la Trimourti, en donnant à Brahmâ deux compagnons, regardés presque comme ses égaux, porta une grave atteinte à l'importance suprême de ce dieu métaphysique. Mais elle eut l'avantage politique et social — que les brahmanes cherchaient alors avant tout — de donner aux cultes populaires, dont la doctrine sacerdotale n'eût pu arrêter le développement, l'aspect extérieur d'hérésies se rattachant aux bases essentielles de la doctrine officiellement admise, de les maintenir dans le cadre des castes, et par conséquent de sauver du moins l'orthodoxie sociale, si l'orthodoxie re-

ligieuse était ébranlée. Le vichnouisme et le çivaïsme acceptèrent avec empressement le terrain de transaction qu'on leur offrait. De même que les adorateurs de Brahmâ reconnaissaient Vichnou et Çiva comme supérieurs aux autres dieux, les adorateurs de Vichnou acceptèrent au même rang Brahmâ et Çiva, ceux de Çiva, Brahmâ et Vichnou. Il en résulta qu'en apparence, malgré leurs différences essentielles et profondes, les trois systèmes religieux vécurent en paix et semblèrent trois rameaux sortis du même tronc, trois émanations du même principe. Mais si les trois dieux suprêmes furent ainsi réunis dans la Trimourti, chacune des doctrines garda le sien propre et prétendit lui donner le premier rang de la trinité, dans l'ordre d'émanation par rapport au premier principe, par rapport à l'Être en soi. L'orthodoxie brahmanique maintint toujours la priorité et la supériorité de Brahmâ; mais les deux autres religions revendiquèrent les mêmes prérogatives, l'une pour Vichnou, l'autre pour Çiva; ce fut par là que, malgré le lien artificiel qui les rattachait désormais au brahmanisme, elles demeurèrent toujours hétérodoxes.

Sans doute le système de la Trimourti, aussi bien que ceux du vichnouisme et du çivaïsme, ne se développèrent complétement que plus tard, dans la lutte contre le bouddhisme, dont il nous reste maintenant à parler. Mais toutes les évolutions, toutes les transformations que subit dans la suite des temps la religion de l'Inde, étaient déjà en germe dans la conception de la Trimourti, ébauchée antérieurement au Bouddha. Cette conception, qui faisait admettre par le brahmanisme les personnages de Vichnou et de Çiva au premier rang après Brahmâ et presque au même degré que lui, fut du reste ce qui permit à la religion des brahmanes de tenir constamment tête à la doctrine qui prétendait la détruire et d'en triompher à la fin dans l'Inde. Elle lui assura, en effet, l'appui

des religions populaires, où elle puisa une force que son dieu abstrait n'aurait pas eue à lui seul; elle lui permit de s'allier étroitement avec l'une et avec l'autre, suivant les besoins du moment. C'est alors que commencèrent à se former ces recueils de traditions, véritables Védas populaires, composés en l'honneur de Çiva ou de Vichnou, que l'on désignait sous le nom de Pourânas, « antiquités », recueils qui ont entièrement péri et qu'il ne faut pas confondre avec les poëmes interminables, composés dans les siècles qui correspondent à notre moyen âge et qui portent aujourd'hui le nom de Pourânas.

Cependant il est juste de reconnaître que si le brahmanisme admit Çiva comme la troisième personne de la Trimourti, son alliance avec le çivaïsme fut toujours beaucoup moins étroite qu'avec le vichnouisme. Elle lui prit son dieu suprême, mais non ses principes et ses croyances. Jamais le culte du Lingam ne fut accepté par le brahmanisme, non plus que les crimes et les débauches placés sous le patronage du Mahadêva et de Kali. Les sectateurs exclusifs de Çiva furent toujours regardés comme les sectateurs d'une religion fausse et mauvaise, seulement tolérée. Aux yeux des brahmanes ce culte demeura impur et inférieur, comme la caste des Çoudras, à laquelle il appartenait spécialement. Ce n'est du moins que fort tard que Sankara Âtcharya tenta un compromis célèbre et contre nature entre les doctrines du brahmanisme et l'adoration du Lingam.

CHAPITRE VI

LE BOUDDHA ET LE BOUDDHISME.

Sources principales de ce chapitre :

Sources indiennes : Le *Mahâvança*, chronique singhalaise, et son commentaire le *Mahâvançatika* ; traduits par G. Turnour. — Le *Saddharma poundarika* ou « Lotus de la bonne loi », traduit par Eugène Burnouf. — Le *Karounapoundarika* ou « Lotus de la miséricorde ». — Le *Dighasanghaya* ou Collection des Soutras singhalais. — Le *Lalitavistâra* ou « Vie legendaire « du Bouddha », traduit par Ed. Foucaux, — L'*Abhidharmakôça* ou « Trésor de la loi supérieure ». — Le *Djâtaka pôta* ou « Livre des nais- « sances du Bouddha. » — Le *Râdja-Tarangini* ou « Chronique royale » de Kachmir. — La *Pradjnâ pâramitâ* ou « Perfection de la sagesse. » — Le *Pratimôkcha* ou « Soutra de l'affranchissement. » — Le *Mahânidâna soutra*, ou « Soutra des grandes causes ». — Le *Dharmâ pradîpikâ*, recueil religieux. — Le *Mahâvastou* ou Grande histoire légendaire de la vie de Çâkyamouni. — L'*Avadâna çataka*, recueil de legendes. — Le *Souvarna prabhâsa* ou « Eclat de l'or ».

Sources chinoises : Abel Remusat, *Foe-Koue-Ki ou Relation des royaumes bouddhiques* ; traduction du pèlerinage de Fa-Hian. — Stanislas Julien, *Histoire de la vie et des voyages de Hiouen-Thsang ; Mémoires de Hiouen-Thsang sur les contrées occidentales.*

Travaux des indianistes modernes : Hodgson, *Notice of the religion of the Bauddhas of Nepal ; Sketch of buddhism ; Remarks on an inscription ; Quotations from original sanscrit authorithies ; European speculations on buddhism.* — Csoma Kœrœsi, *Notices on the life and death of Shakya ; Analysis of the Doulva ; Notices on the differents systems of buddhism.* — Wilson, *Notice of three tracts received from Nepal.* — J. Prinsep, *Interpretation of the most ancient of the inscriptions on the pillar called the Lât of Feroz Shah, near Delhi.* — G. Turnour, *The Mahavanso ; The pali buddhistical annals.* — Joinville, *On the religion and manners of the people of Ceylon.* — Fr. Buchanan, *On the religion and litterature of the Burmas.* — Schmidt, *Ueber einige Grundlehren des Buddhaïsmus.* — Eugène Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien ; le Lotus de la bonne loi.* — Schœbel, *le Bouddha et le bouddhisme.* — Spence Hardy, *Manual of buddhism.* — Barthélemy Saint-Hilaire, *le Bouddha et sa religion.*

§ 1. — Vie du Bouddha.

I. — Malgré toutes les tendances vers un autre état de choses que nous avons indiquées dans le chapitre précédent, la doctrine des brahmanes, surtout dans sa partie sociale, dominait encore les esprits dans l'Inde à la fin du VIIe siècle avant notre ère, même ceux qui s'écartaient de l'orthodoxie. Beaucoup s'efforçaient d'atteindre à l'idéal moral et religieux, à l'absorption en l'essence de Brahmâ par l'anéantissement du corps à force de pénitences douloureuses, par l'anéantissement de l'âme à force de contempler constamment l'essence de Brahmâ. Le vulgaire, moins zêlé, se soumettait pourtant sans murmurer — il ne s'agit ici que des castes aryennes, kchatriyas et vaïcyas — aux prescriptions à perte de vue du rituel de la pureté et de l'alimentation, aux expiations sévères qui devaient effacer d'inévitables transgressions : car il s'agissait d'échapper aux tristes renaissances qu'était censée entraîner toute faute de ce genre peu ou point expiée. Chacun acceptait avec la même docilité et le même scrupule les devoirs de sa caste. Chacun supportait avec patience qu'une dispensation divine l'eût fait naître dans telle ou telle caste. La condition de chacun, le sort qui lui était échu, était à ses yeux la conséquence de ses bonnes ou mauvaises actions dans une précédente existence. Que l'on ajoute à cet esclavage de la naissance la multitude infinie des prescriptions légales et des expiations, l'arbitraire de la justice, le poids des impôts, les extorsions des rois et de leurs officiers, et l'on n'aura que tout juste une idée de la misère du peuple. A un roi qui demandait de

l'argent, ses deux premiers ministres répondaient alors : « Il en est du pays comme du grain de sésame, qui ne « lâche point son huile à moins d'être pressé, haché, « brûlé, foulé. »

Tel était, sous l'influence toute-puissante du brahmanisme, l'état politique, social et religieux de l'Inde. Les brahmanes n'avaient pas tort de dire que le monde était un abîme de maux et de souffrances. Pour comble, on ne voyait pas jour à s'affranchir de tous ces maux, même par la mort, puisque l'homme se croyait condamné à renaître sans cesse à une vie nouvelle, c'est-à-dire à des souffrances, à des tortures nouvelles. La perspective de ce désespérant avenir pesait durement sur un peuple accablé déjà par l'oppression du système des castes, par un double despotisme politique et religieux, sur un peuple chez qui les sentiments les plus naturels à la nature humaine avaient été assez étouffés et dévoyés pour le laisser sans défense contre de pareils dogmes. La soif du repos, commune à tous les peuples qui vivent sous la zone torride, était devenue dans l'Inde pressante et dévorante. Tandis que tous les autres peuples redoutent la mort comme le plus grand de tous les maux, souhaitent de vivre longtemps, s'ingénient à se démontrer la certitude de la persistance de l'individu après le trépas, de l'immortalité de l'âme, les Indiens avaient depuis longtemps renoncé au désir, si vivement exprimé dans les hymnes du Rig-Vêda, « de vivre encore cent longs hivers. » Ils ne croyaient plus au ciel lumineux d'Yama. Ils étaient, au contraire, tourmentés par la crainte de ne pouvoir jamais mourir, d'être condamnés à vivre éternellement. L'attente d'une vie nouvelle après la mort, de renaissances à l'infini, les remplissait de répugnance et de terreur. Dans leur désespoir, ils n'avaient plus qu'un seul rêve, une seule aspiration, se réfugier dans le sein du

néant, échapper par la destruction de l'individu à la chaîne fatale des existences successives.

Une telle situation ne pouvait se prolonger ; une réaction devait nécessairement se produire contre les désolantes doctrines du brahmanisme. Déjà, nous l'avons fait voir, ce système tendait à se décomposer par une action intérieure ; déjà il était visiblement ébranlé, non dans sa domination sociale et politique, mais dans l'essence même de ses dogmes. Les temps étaient mûrs pour une révolution religieuse.

II. — Le grand homme qui devait s'élever contre le système du brahmanisme et le régime des castes, fonder dans l'Inde une religion nouvelle, qui s'est répandue dans tout l'extrême Orient et étend encore aujourd'hui son empire sur autant de millions d'âmes que le christianisme, enfin montrer le cœur le plus tendre, le plus enflammé de charité, le plus compatissant aux misères humaines qui ait jamais existé en dehors des lumières de l'Évangile : ce grand homme, disons-nous, naquit en 622 avant. J.-C. dans la ville de Kapilavastou, capitale d'un petit royaume de même nom, entre le pays de Koçala et les montagnes du Népâl. Son père, Çouddhodana, de la famille des Çakyas — qui prétendait descendre par un côté d'Ikchvakou, fils de Manou Vaivasvata et de l'autre de Gautama, l'un des dix Rischis principaux — était roi de la contrée et vassal du puissant monarque du Magadha.

Le fils de Çouddhodana, en venant au monde, coûta la vie à sa mère, la belle Maya Dêvî. On lui donna pourtant le nom de Siddhartha (celui qui réussit) et en même temps le surnom de Çakyasinha (le lion des Çakyas). Son enfance fut confiée aux soin de sa tante maternelle, Pradjapati Gautamî, qui plus tard, au temps de ses prédications, fut une des premières et des plus ferventes

parmi ses adeptes. Le brahmane Viçvamitra fut ensuite chargé de son éducation.

Le jeune Siddhartha montrait dans ses études une intelligence tout à fait extraordinaire ; sa conduite n'était pas celle des enfants de son âge ; elle révélait un penchant singulier à la méditation et à la solitude, une noble préoccupation de la recherche du bien moral, une ardente compassion pour toutes les souffrances. A l'âge de seize ans son père le maria et lui donna pour compagne la belle Gopa, qui appartenait, elle aussi, à la famille des Çakyas. Il en eut un fils qui fut appelé Rahoula.

III. — De bonne heure, les longues méditations religieuses de Siddhartha, presque toujours concentrées sur la pensée des misères de la condition humaine et sur la cruelle fatalité de la chaîne incessante des transmigrations, doctrine brahmanique sur laquelle son esprit ne paraît pas avoir conçu un seul doute et qui devint son point de départ, avaient fait naître chez lui la pensée de rompre avec toutes les splendeurs de la vie royale qui l'entourait et d'adopter l'existence d'un ascète, afin de parvenir, à force de mortifications et de réflexions solitaires, à comprendre la loi immuable et supérieure à tous les êtres, qui pouvait ouvrir les voies du salut et mettre fin aux transmigrations. Les légendes bouddhiques racontent avec des traits saisissants les circonstances qui fixèrent enfin ses résolutions d'une manière décisive.

Un jour Siddhartha, disent-elles, sortant par la porte d'orient pour aller se divertir dans ses jardins de plaisance, rencontra sur ses pas un homme accablé de vieillesse et tombé dans la plus hideuse décrépitude. Cette vue le frappa, et la réflexion lui vint que la créature n'a pas lieu d'être fière de sa jeunesse. Une telle pensée le détourna des plaisirs auxquels il courait, et il ordonna

à son cocher de le ramener à sa demeure. A quelque temps de là, il fit de nouveau le même projet de se rendre dans ses jardins de plaisance, et il sortit par la porte du midi; mais il rencontra au bord du chemin un homme gravement malade, abandonné de tous, sans espoir. « La « santé, dit le jeune prince, est donc comme le jeu d'un « rêve, et la crainte du mal a cette forme insup- « portable. Quel est l'homme sage qui, après avoir vu ce « qu'elle est, pourra désormais avoir l'idée de la joie et « du plaisir ? » Il détourna son char aussitôt, et rentra dans la ville sans vouloir aller plus loin. Une troisième fois, Siddhartha sortait de la ville quand, à peine après avoir franchi la porte de l'ouest, il se trouva en présence d'un enterrement. « Ah ! s'écria-t-il, malheur à « la jeunesse que la vieillesse doit détruire ! Malheur « à la santé que détruisent tant de maladies ! Malheur à « la vie où l'homme reste si peu de jours ! S'il n'y avait « ni vieillesse, ni maladie, ni mort ! Si la vieillesse, la « maladie, la mort étaient pour toujours enchaînées ! » Puis, trahissant pour la première fois sa pensée intérieure, le jeune fils de roi ajouta : « Retournons en « arrière; je songerai à accomplir la délivrance. » Une dernière rencontre vint fixer ses indécisions. Sortant encore de Kapilavastou, par la porte du nord, il trouva sur sa route un mendiant qui portait le manteau des religieux brahmaniques et le vase aux aumônes. Ce fut pour lui comme un avertissement d'en haut; il lui sembla qu'il avait enfin découvert le secours avec lequel il pourrait obtenir la délivrance de la douleur pour lui-même et la faire obtenir aux autres. Il résolut de se faire religieux en dépit de tous les obstacles. Il avait alors vingt-huit ans.

Aussitôt son projet arrêté, il se présenta devant son père et lui demanda d'y acquiescer. Le roi Çouddhodana refusa son consentement, et, comme Siddhartha

insistait, il l'entoura d'une étroite surveillance pour l'empêcher de s'enfuir vers la solitude à laquelle il aspirait si ardemment. Mais le jeune prince trompa cette surveillance, échappa à ses gardes, quitta furtivement ses femmes, son fils, ses palais, et sortit pendant la nuit de la ville qui l'avait vu naître. Jetant alors un dernier regard sur les lieux chéris qu'il abandonnait, il dit d'une voix douce : « Avant d'avoir obtenu la cessa-
« tion de la naissance et de la mort, je ne rentrerai pas dans
« Kapilavastou ; je n'y rentrerai pas avant d'avoir obtenu
« la demeure suprême exempte de vieillesse et de mort,
« ainsi que l'intelligence pure. Quand j'y reviendrai, la
« ville de Kapila sera debout, et non point appesantie
« par le sommeil. » Ayant ensuite gagné en toute hâte la frontière des États de son père pour être à l'abri de toute poursuite, il se dépouilla de ses vêtements somptueux, se coupa les cheveux, se revêtit d'une robe d'ascète mendiant et prit le nom de Çakyamouni (le solitaire de la famille des Çakyas) ou encore celui de Çramana Gautama (l'ascète de la race des Gotamides).

IV. — La première ville vers laquelle se dirigea Çakyamouni, vivant désormais d'aumônes, fut Vaiçali. Il avait à se préparer encore à la longue lutte qu'il allait engager avec la doctrine brahmanique. Trop modeste pour se croire déjà en état de vaincre, il voulut se mettre lui-même à l'épreuve et savoir en même temps ce que valait précisément cette doctrine. Il alla trouver le brahmane Arata Kalama, qui passait pour le plus savant des maîtres, et se mit à son école. Mais bientôt il le quitta, disant : « Cette doctrine d'Arata n'est pas vrai-
« ment libératrice ; la pratiquer n'est pas une vraie li-
« bération, ni un épuisement complet de la misère. En
« perfectionnant pourtant cette doctrine, qui consiste
« dans la pauvreté et la restriction des sens, je parvien-

« drai à la vraie délivrance ; mais il me faut encore de « plus grandes recherches. » Çakyamouni se rendit ensuite à Radjagriha, capitale du Magadha, où il avait été précédé par la renommée du sacrifice qu'il avait fait en renonçant au trône, et par une grande réputation de science et d'austérité. Là encore, ne se sentant pas suffisamment prêt à la mission qu'il rêvait, il se fit modestement le disciple d'un autre brahmane, nommé Roudraka, qui passait pour plus savant encore qu'Arata. Mais bientôt il s'en sépara, et dit à Roudraka en abandonnant son école : « Ami, cette voie ne conduit pas à « l'indifférence pour les objets du monde, ne conduit « pas à l'affranchissement de la passion, ne conduit pas « à l'empêchement des vicissitudes de l'être, ne con- « duit pas au calme, à l'intelligence parfaite, au Nir- « vâna. »

Cinq des condisciples de Çakyamouni, séduits par son éloquence et par sa vertu, le suivirent quand il abandonna Radjagriha. Il se retira d'abord avec eux sur le mont Gaya ; puis il revint sur les bords de la Nairandjana, dans un lieu nommé Ourouvilva, où il résolut de rester quelques années avant d'aller enseigner le monde. Désormais il était fixé sur la science des brahmanes ; il en connaissait toute la portée ou plutôt toute l'insuffisance. Il se sentait plus fort qu'eux. Mais il lui restait à se fortifier contre lui-même ; et, bien qu'il désapprouvât les excès de l'ascétisme brahmanique, il résolut de se soumettre pendant un certain temps aux plus dures macérations, afin d'arriver à dompter complétement ses sens. Ayant ainsi passé six ans entiers dans les austérités, Çakyamouni reconnut que les jeûnes poussés à l'excès affaiblissaient son esprit. Il se remit à prendre une nourriture plus abondante, et en voyant cela ses compagnons le quittèrent, l'accusant d'avoir rompu ses vœux.

V. — Resté seul dans son ermitage d'Ourouvilva, le fils de Çouddhodana continua ses méditations, s'il ralèntit ses austérités. C'est dans cette solitude qu'il acheva, selon toute apparence, d'arrêter pour jamais et les principes de son système et les règles de la discipline qu'il comptait proposer à ses adhérents. Il allait méditer sous un grand figuier qui demeura bien des siècles debout, entouré de la vénération religieuse de ses sectateurs et connu sous le nom de Bodhidrouma (l'arbre de l'intelligence). Absorbé dans ses réflexions, il y demeura des journées entières sans changer de posture. C'est sous l'ombrage de cet arbre que Çakyamouni atteignit à la solution du problème qu'il s'était posé, et que du même coup il fonda une religion nouvelle, si toutefois le fruit de ses méditations mérite réellement le nom de religion: car sa doctrine ne s'appuie sur la définition d'aucun de ces points fondamentaux d'essence religieuse qu'on appelle des dogmes. Elle évite de se prononcer sur Dieu, et, quoiqu'elle connaisse la prière, sa constitution ne comporte pas de culte proprement dit. La doctrine de Çakyamouni, sous sa forme primitive, et telle qu'il la prêcha lui-même, est toute dans l'idée du bien moral et dans la pratique de ce bien. L'une et l'autre, inhérentes à la conscience humaine, avaient été obscurcies et perverties par les institutions du brahmanisme; la grande âme du solitaire d'Ourouvilva les retrouva et les rétablit. Suivant cette doctrine, tous les hommes sont égaux en principe; tous sont appelés, selon leur mérite moral, à atteindre le même salut et à s'élever par les mêmes voies jusqu'à la délivrance, qui les arrachera à la douleur et les fera sortir d'une manière définitive du cercle fatal et incessant des transmigrations. De là résulte pour eux le devoir de se traiter en frères avec une mutuelle bienveillance, de ne commettre aucune action répréhensible, de pratiquer la

vertu, de maîtriser entièrement leurs penchants, d'employer, en un mot, tous leurs efforts pour arriver à la perfection morale et intellectuelle que résume le terme de *bodhi* (intelligence suprême). Ceux qui mènent une vie en tout conforme à cette doctrine, aux préceptes de la loi éternelle, deviennent *bouddha* et parviennent dans leur mort à ce *Nirvâna*, qui est le but final de toute vertu dans la théorie bouddhiste et que nous aurons plus loin à essayer de définir.

Tout ce système germa graduellement et se combina dans l'esprit de Çakyamouni au milieu des extases de sa solitude. Un jour enfin, quand l'ensemble de sa doctrine lui apparut dans tout son enchaînement, il crut pouvoir, dans la sincérité de son cœur, se répondre à lui-même affirmativement : « Oui, il avait enfin trouvé « la voie forte du grand homme, la voie du sacrifice « des sens, la voie infaillible et sans abattement, la « voie de la bénédiction et de la vertu, la voie sans ta« che, sans envie, sans ignorance et sans passion, la « voie qui montre le chemin de la délivrance et qui fait « que la force du démon n'est pas une force, la voie qui « fait que les régions de la transmigration ne sont pas « des régions, la voie qui surpasse Çakra, Brahmâ, Ma« hêçvara (les trois personnes de la Trimourti) et les « gardiens du monde, la voie qui mène à la possession « de la science universelle, la voie du souvenir et du « jugement, la voie qui adoucit la vieillesse et la mort, « la voie calme et sans trouble, exempte des craintes du « démon, qui conduit au Nirvâna. » En un mot, l'ascète sorti de la race des Çakyas crut à ce moment suprême pouvoir se dire qu'il était enfin le Bouddha parfaitement accompli, c'est-à-dire le sage dans toute sa pureté, dans toute sa grandeur, et dans sa puissance plus qu'humaine, plus que divine, telle que l'avait déjà rêvée l'école du Sânkhya. « Oui ! s'écria-t-il alors, oui, c'est

« ainsi que je mettrai fin à cette douleur du monde. » Et frappant la terre avec sa main : « Que cette terre, « ajouta-t-il, soit mon témoin ; elle est la demeure de « toutes les créatures; elle renferme tout ce qui est « mobile ou immobile; elle est impartiale; elle témoi« gnera que je ne mens pas. »

Çakyamouni avait alors trente-six ans. C'était en 586 av. Jésus-Christ.

VI. — Avant de se décider à prêcher sa doctrine, le Bouddha hésita quelque temps. Il se croyait désormais certain d'avoir la pleine possession de la vérité, mais il craignait un échec et se disait à lui-même : « La loi qui « vient de moi est profonde, lumineuse, déliée, difficile « à comprendre ; elle échappe à l'examen; elle est hors « de la portée du raisonnement, accessible seulement « aux savants et aux sages; elle est en opposition avec « tous les mondes. Ayant abandonné toute idée d'indi« vidualité, éteint toute notion, interrompu toute exis« tence par la voie du calme, elle est invisible en son « essence de vide; ayant épuisé le désir, exempte de « passion, empêchant toute production de l'être, elle « conduit au Nirvâna. Mais si, devenu Bouddha vrai« ment accompli, j'enseigne cette loi, les autres êtres ne « la comprendront pas; elle peut m'exposer à leurs in« sultes. Je ne me laisserai point aller à ma miséri« corde. » Peut-être Çakyamouni, cédant à ces raisonnements qu'il se faisait à lui-même, eût-il renoncé pour jamais à sa grande entreprise, satisfait d'avoir trouvé pour lui seul le secret de la délivrance éternelle; mais une suprême réflexion vint le décider et trancher sans retour ses irrésolutions. « Tous les êtres, se dit-il, qu'ils « soient infimes, médiocres ou élevés, qu'ils soient très« bons, moyens ou très-mauvais, peuvent être rangés « en trois classes : un tiers est dans le faux et y restera;

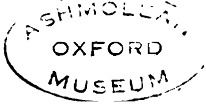
« un tiers est dans le vrai; un tiers est dans l'incerti-
« tude. Ainsi un homme au bord d'un étang voit des
« lotus qui ne sont pas sortis de l'eau, d'autres qui sont
« au niveau de l'eau, d'autres enfin qui sont élevés au-
« dessus de l'eau. Que j'enseigne ou que je n'enseigne
« pas la loi, cette partie des êtres qui est certainement
« dans le faux ne la connaîtra pas; que j'enseigne ou
« que je n'enseigne pas la loi, cette partie des êtres qui
« est certainement dans le vrai la connaîtra; mais cette
« partie des êtres qui est dans l'incertitude, si j'enseigne
« la loi, la connaîtra; si je n'enseigne pas la loi, elle ne
« la connaîtra pas. » Çakyamouni se sentit alors « pris d'une grande pitié pour cet assemblage d'êtres plongés dans l'incertitude. » Ce fut une pensée de compassion qui le décida à l'apostolat; il ne lui suffisait pas de se croire assuré de son propre salut; son âme tendre était dévorée de la soif d'assurer le salut des autres.

Il voulut d'abord convertir à sa doctrine ses anciens maîtres, Roudraka et Arata Kalama, qui lui avaient laissé le plus reconnaissant souvenir. Mais il apprit avec douleur qu'ils étaient morts pendant sa retraite à Ourouvilva. Il se mit alors à la recherche des cinq compagnons qui l'avaient quitté et les trouva dans la ville sainte du brahmanisme, à Varanaçi, la Bénarès de nos jours. Ils refusèrent d'abord de lui rendre leur vénération : car ils n'avaient pas oublié ce qu'ils appelaient sa faiblesse, quand il avait cru devoir cesser d'inutiles macérations. Mais Çakyamouni leur parla, et à cette parole simple et puissante, qui ne disait rien qui ne fût vraisemblable et digne de croyance, leurs doutes se dissipèrent; ils crurent en lui et le saluèrent Bouddha.

VII. — Bientôt l'enseignement du fils de Çouddhodana rassembla autour de lui un grand nombre de disciples; on écoutait avidement cette parole faite pour

consoler les malheureux et les déshérités de la société brahmanique. Entendre dire que tous les hommes sont égaux en principe ; que tous, sans distinction de caste, peuvent entrer en religion et jouir des avantages moraux de cet état de sainteté ; que le salut de chacun dépend uniquement de la vertu et des mérites personnels, c'étaient là des nouveautés qui devaient exciter une profonde colère dans la caste des privilégiés, mais répandre en même temps l'enthousiasme parmi ceux qui n'en étaient point. Ce qui n'était pas moins nouveau, c'était la forme sous laquelle le Bouddha présentait son enseignement : il prêchait sa doctrine à la foule, et la prédication était chose inconnue dans le brahmanisme. Les brahmanes ne donnaient leur enseignement qu'à un petit nombre de disciples, choisis dans la caste sacrée. De plus, cet enseignement portait sur des matières que l'exposition concise et presque algébrique des aphorismes auxquels ils réduisaient leurs doctrines, ne rendaient abordables qu'à un petit nombre d'esprits. Elles restaient lettre close pour les intelligences ordinaires. Le Bouddha, au contraire, parlait au grand jour et d'abondance de cœur. Il exposait dans les idiomes vulgaires, en pâli et même en prâcrit, un sujet de religion ou de morale à la portée de tout le monde, et il le développait jusqu'à ce que les esprits les plus lents l'eussent saisi, et que les cœurs les plus rebelles s'en fussent pénétrés. Aussi, tous ceux qui venaient pour l'entendre, hommes ou femmes, s'en retournaient grandement édifiés et consolés ; et on l'avait surnommé *Sougata,* c'est-à-dire « le bienvenu ».

Comme la plupart de ceux qui formaient cortége à Çakyamouni étaient pauvres, on les appelait *bhikchous* ou « mendiants », nom qu'il releva pour en faire le titre de ceux qui sous ses auspices embrassaient la vie religieuse. Le Bouddha faisait affluer autour de lui les



aumônes, et trouvait ainsi le moyen de nourrir tous les bhikchous attachés à ses pas. Aux enseignements de son maître compatissant, le mendiant du brahmanisme, sorti désormais de la classe des êtres méprisés, sentait son intelligence s'élever avec son cœur; alors il montait dans l'échelle des disciples et de simple *bhikchou* il devenait *çravaka*. Les çravakas étaient les disciples d'élite du Bouddha. A un degré plus haut encore, ils s'appelaient *arhats* ou « vénérables », et devenaient chefs des communautés bouddhiques, dont un grand nombre s'établireut du vivant même de Çakyamouni.

C'était pendant la saison pluvieuse que le Bouddha présidait à l'organisation de ces communautés, alors que l'état de l'atmosphère le forçait d'interrompre ses prédications ambulantes. Réunissant, dans quelque *vihara* ou monastère, les plus zélés des bhikchous, il leur enseignait les méditations extatiques où l'âme s'affranchit des liens de la matière, ou bien, élucidant un point quelconque de sa doctrine, il se répandait avec eux en dialogues qui les façonnaient à l'apostolat et les rendaient aptes à prêcher, comme le maître, la bienveillance, l'aumône, la patience, l'énergie, la morale et la science. Puis, quand revenait la saison sèche, il recommençait ses pérégrinations. C'est ainsi qu'il parcourut tous les pays de l'Inde centrale et occidentale, proportionnant son langage au sujet et à l'intelligence de ses auditeurs, et parlant au peuple en paraboles, parce que, disait-il, « c'est au moyen de la parabole que les hommes « comprennent le sens de ce qu'on leur enseigne. » Aussi faisait-il partout des merveilles de conversion. Telle était la sympathie que l'aspect de sa personne et la chaleur entraînante de sa parole inspiraient à la foule, que le vulgaire disait : « Les dieux descendent du ciel « pour le voir et l'entendre. »

C'est en vain que les brahmanes essayaient de porter

entrave aux prédications de Çakyamouni, et de prendre des mesures violentes contre lui et ses auditeurs. Les rois, issus presque tous de la caste des kchatriyas, fatigués de l'orgueil et de la domination des brahmanes, satisfaits de voir battre en brèche leurs priviléges et leur autorité, protégeaient le Bouddha contre les colères de la caste dont il détruisait la puissance morale, là même où ils n'embrassaient pas avec empressement la nouvelle doctrine. Le peuple était pour lui, et les brahmanes, la rage dans le cœur, devaient se résigner à laisser passer le torrent de ceux qui désertaient leur discipline pour se joindre à Çakyamouni.

VIII. — Le Bouddha ne demeura pas longtemps à Varanaçi; les brahmanes y étaient trop nombreux et trop puissants pour que ses prédications pussent y obtenir un grand succès. La plus grande partie des soutras connus, qui racontent des épisodes de sa vie ou de ses enseignements, nous le montrent, soit à Radjagriha, capitale du Magadha, soit au nord du Gange, à Çravasti, capitale du Koçala. Dans la première de ces localités il convertit successivement à sa doctrine le roi Bimbisâra, le plus puissant monarque de l'Inde à cette époque, puis son fils et successeur Adjataçatrou. Il habitait à la porte de la ville un vihara immense, élevé dans les jardins qu'un riche marchand, nommé Kalanta, lui avait donnés en embrassant le bouddhisme. C'est là qu'il réunit autour de lui et instruisit plusieurs de ses plus fameux disciples, Çaripoutra, Maudgalyayana et Katyayana; c'est là aussi que devait se réunir le premier concile de ses religieux après sa mort.

A Çravasti, Çakyamouni avait également converti le roi du Koçala, Prasênadjit. Lorsqu'il se trouvait en ce lieu, où il revenait toujours, ainsi qu'à Radjagriha, quand il avait terminé ses courses vagabondes, le

Bouddha résidait dans un splendide vihara, élevé par le premier ministre du roi, Anatha Pindika, célèbre par sa bienfaisance sans bornes pour les pauvres et les orphelins, qui lui-même abandonna sa grande situation, sa puissance et sa richesse pour se faire religieux à la suite du réformateur de la loi. C'est dans ce monastère, où Anatha Pindika avait fait construire, entre autres bâtiments, une vaste salle de conférences pour le Bouddha, que celui-ci prononça ses plus célèbres prédications. A côté s'était formé un monastère de femmes, dirigé par Maha Pradjapati, la tante de Çakyamouni. Cette noble princesse, à qui — nous l'avons dit plus haut — avait été confiée la première enfance du jeune Siddhartha, était venue le rejoindre dès le début de ses prédications et avait embrassé sa loi avec la plus vive ardeur; elle avait été la première femme à laquelle il eût permis d'embrasser la vie religieuse, dérogation absolue aux principes de la loi brahmanique et qui lui était restée absolument inconnue.

A six lieues environ de Çravasti, dans la direction du sud, on montrait encore au VI[e] siècle de notre ère, lorsque le Chinois Hiouen-Thsang y vint en pèlerinage, le lieu où le Bouddha revit son père pour la première fois après douze ans d'absence. Çouddhodana, désolé de l'éloignement de son fils, avait fait de continuels efforts pour le décider à revenir auprès de lui. Il lui avait envoyé successivement huit messagers; mais tous, séduits par l'éloquence et l'ascendant de Çakyamouni, étaient restés avec lui et s'étaient faits bhikchous. Enfin il lui avait envoyé un de ses ministres, nommé Tcharka, qui s'était converti comme les autres, mais qui était revenu vers le roi en lui annonçant la visite que son fils comptait bientôt lui faire. Il paraît que le père avait prévenu ce voyage en allant de sa personne auprès du Bouddha. Mais celui-ci n'en rendit pas moins au roi de Kapilavas-

tou la visite qu'il en avait reçue. Suivant le récit des livres canoniques du Thibet, les Çakyas adoptèrent le bouddhisme à l'imitation de leur roi, ce qui n'a rien d'improbable, et prirent pour la plupart le caractère religieux, que revêtirent les trois femmes du Bouddha, Gopa, Yaçodhara et Outpalavarna, suivies par bien d'autres.

Si l'on en croit les légendes tibétaines, Çakyamouni, vers la fin de ses jours, eut la douleur d'être témoin de la chute de sa ville natale et du massacre des siens. Le successeur du roi Prasênadjit sur le trône d'Ayodhya, Viroudhaka, — le Kchoudraka du *Vichnou-Pourana* — nourrissait une haine profonde contre les Çakyas. Il marcha contre eux avec son armée, prit d'assaut la ville de Kapilavastou et en fit passer tous les habitants au fil de l'épée. Çakyamouni entendit le fracas de la conquête et le gémissement des mourants. Après le départ du roi des Koçalas et de son armée, il parcourut de nuit les rues encombrées de ruines et jonchées de cadavres. Dans le parc attenant au palais de son père, où enfant il avait joué, gisaient des corps de jeunes filles à qui l'ennemi avait coupé les pieds et les mains, après leur avoir fait subir les derniers outrages. Quelques-unes respiraient encore. Le Bouddha pleura avec elles et les consola. Telle est la légende du nord; mais les bouddhistes du sud, dont les traditions ont un caractère plus historique, prétendent, au contraire, que Prasênadjit régnait encore dans Ayodhya quand Çakyamouni mourut, et que le désastre de Kapilavastou n'eut lieu qu'après son trépas.

IX. — Malgré les fatigues d'une vie presque toujours en voyage et d'une prédication incessante, malgré les embûches des brahmanes qui plus d'une fois attentèrent à ses jours, Çakyamouni vécut 80 ans, jusqu'en 543 av. J.-C. Il se trouvait à Radjagriha, dans le Magadha, quand il tomba malade et sentit approcher sa dernière heure; il voulut alors se faire transporter à Çravasti pour y

mourir. Environné d'un grand nombre de fidèles, au premier rang desquels était son cousin Ananda, son disciple bien-aimé, il se mit en route, et l'on raconte qu'au moment de franchir le Gange il versa des larmes en contemplant une dernière fois cette ville de Radjagriha, la première où ses prédications eussent été accueillies par un éclatant succès. Le fleuve traversé, le Bouddha, porté dans une litière, visita la ville de Vaïçali, qu'il ne revit qu'avec une profonde émotion, car il y avait fait ses débuts dans la vie d'ascète; il y ordonna lui-même plusieurs religieux, dont le dernier fut le mendiant Soubhadra. Continuant ensuite sa route vers Çravasti, il n'était plus qu'à peu de distance de la ville de Kouçinagara dans le Koçala, quand il fut pris d'une défaillance subite. Déposé au bord du chemin par ses disciples désolés au pied d'un arbre de l'espèce des Çalas (*Shorea robusta*), il y expira, ou, comme disent les légendes bouddhiques, il entra dans le Nirvâna.

Les funérailles du Bouddha furent célébrées avec l'éclat et les cérémonies qui étaient alors réservés à celles des monarques souverains appelés Tchankravartins, c'est-à-dire des monarques qui avaient réuni toute l'Inde sous leur sceptre. Le plus illustre de ses disciples, Kaçyapa, auteur de l'*Abhidharma* ou Recueil de la métaphysique, qui était alors à Radjagriha et qui allait jouer un si grand rôle dans le premier concile de la religion nouvelle, se rendit en toute hâte à Kouçinagara. Le corps du Bouddha ne fut brûlé que le huitième jour après sa mort. Après des contestations qui faillirent devenir sanglantes, et qu'on ne put apaiser qu'au nom de la concorde et de la douceur prêchées par le réformateur, ses reliques furent divisées en huit parts, parmi lesquelles on n'oublia pas celle d'Adjataçatrou, roi de Magadha, celle de Prasênadjit, roi de Koçala, ni celle des Çakyas de Kapila-

vastou. Puis on célébra sept jours de fêtes en l'honneur « du bienheureux Çakyamouni, complétement et parfai- « tement Bouddha, *Samyaksambouddha.* »

§ 2. — Le bouddhisme constitue son système religieux.

(543-433).

I. — Le Bouddha venait à peine de fermer les yeux, que son propre fils, Rahoula, donna l'exemple du premier schisme qui se produisit dans le sein de la nouvelle doctrine. Il devint le chef de la secte appelée *Vaibhaschika*, taxée d'obscurantisme par ses adversaires comme prenant tout dans un sens positif et rejetant les spéculations métaphysiques. Cette secte, qui s'attachait par conséquent à la lettre des soutras, se sépara tout de suite de la grande communion (*Mahâsanghika*), à la tête de laquelle étaient Kaçyapa et les principaux disciples du Bouddha.

Kaçyapa convoqua ceux-ci près de Radjagriha, dans le monastère de Kalanta-vênouvana et sous la protection du roi Adjataçatrou, trois semaines après la mort du maître, pour tenir une assemblée générale destinée à pourvoir à la rédaction par écrit de la doctrine prêchée par Çakyamouni. Ce fut le premier concile du bouddhisme, et de cette assemblée seulement il sortit constitué à l'état de religion. Cinq cents arhats, qui ont reçu la désignation de *sthaviras* « les anciens », y prirent place, et le concile dura sept mois, tant fut grand le soin avec lequel on y procéda.

On commença par y recueillir tous les discours doctrinaux du Bouddha, et ce fut Ananda, le disciple chéri,

qui reçut la mission d'écrire ces soutras, en même temps que la vie du réformateur. Oupali, chargé de cet office spécial, rassembla et coordonna les diverses dispositions arrêtées par le Bouddha au sujet de la discipline de la vie religieuse et des monastères, et de son travail, adopté par l'assemblée, résulta la constitution disciplinaire appelée *Vinaya*. Enfin le concile sentit combien il était important de donner à la doctrine qu'il professait une sanction religieuse, en la rattachant à des principes qui ne fussent pas exclusivement du domaine de la morale ou de la discipline; il comprit la nécessité de se créer une métaphysique. Mais la tâche de ce côté n'était pas facile. Çakyamouni, avant tout et presque uniquement préoccupé de détruire les monstrueuses iniquités de la société brahmanique, et de prêcher l'aptitude de tous les hommes au salut, s'était abstenu de poser clairement la condition première de toute religion, la croyance à un principe supérieur et indépendant de l'homme. Aussi sa doctrine péchait-elle par la base. La métaphysique, les dogmes qui allaient lui donner enfin d'une manière décisive le caractère véritable de religion, étaient à formuler, on peut même dire à créer. Ce fut la tâche scabreuse dont se chargèrent Kaçyapa et Çaripoutra; ils rédigèrent l'*Abhidharma* ou la métaphysique du bouddhisme, et l'on est en droit de considérer que le corps d'idées auxquel ils rattachèrent la doctrine morale et disciplinaire du maître fut en grande partie leur création personnelle.

Ainsi se constitua le *Tripitaka* (la Triple Corbeille) ou les trois recueils de la morale, de la discipline et de la métaphysique. Dans la suite, et pendant assez longtemps, on ne cessa d'y ajouter, de sorte que chaque nouveau concile était forcé d'agrandir le cadre de ces ouvrages. Puis, à une époque postérieure, on fit un choix dans les collections volumineuses de cette

littérature sacrée; les neuf livres qu'on choisit furent réputés canoniques et on les nomma « les neuf *Dharmas* ». L'élargissement successif du cadre des livres, ainsi que du sens des doctrines bouddhiques, est remarquable, surtout pour l'*Abhidharma*, en ce qu'il se fit constamment sous la pression ennemie des brahmanes, et comme pour les besoins de la lutte engagée contre eux. Il est très-probable que dans les débuts, et même à la suite du premier concile, la doctrine métaphysique du bouddhisme se réduisait à peu de chose. Pour quelque temps encore, les disciples de Çakyamouni n'élevèrent pas leurs aspirations au-dessus du respect de la personne du maître, vénéré dans ses reliques, bientôt aussi dans ses images et ses statues.

II. — La doctrine bouddhique s'était propagée rapidement, du vivant de son fondateur, dans le centre et l'ouest de l'Inde, par les prédications mêmes de Çakyamouni. La mort du Bouddha n'arrêta pas son mouvement d'expansion, et en moins d'un demi-siècle cette doctrine se répandit dans toutes les parties de l'Inde aryenne, recrutant des sectateurs innombrables. C'était la religion de tous ceux qui souffraient de l'oppression brahmanique, et à ce titre le peuple l'adoptait avec ardeur, comme lui présentant bien réellement ce qu'avait annoncé le Bouddha, « la délivrance. » Le bouddhisme devait, au moins autant qu'à ses propres forces, une partie de ses succès à l'active protection des rois de Magadha, devenus en quelque sorte ses protecteurs-nés depuis la conversion de Bimbisâra et d'Adjataçatrou. En particulier, pendant le règne de ce dernier prince, qui occupa trente-deux ans le trône, la nouvelle doctrine parut devoir l'emporter tout à fait et détruire sa rivale, qui reculait honteusement devant elle partout où elle se montrait.

« Les brahmanes, a fort bien dit M. Schœbel, auraient voulu combattre leurs rivaux à force ouverte, et reconquérir de haute lutte le terrain qu'ils ne cessaient de perdre; mais l'appui des peuples leur manquait en même temps que celui des princes. Ils se replièrent donc sur eux-mêmes et firent silence. Cependant ils ne restèrent pas oisifs. Ils se préparèrent des armes dans le recueillement de leurs temples et de leurs écoles; ils eurent recours à la science. C'est ainsi surtout que de la nécessité de lutter contre le bouddhisme naquit (ou plutôt se développa) dans le brahmanisme cette grande école idéaliste nommée Vêdanta, à laquelle la littérature indienne doit les nombreux traités théologiques et argumentatifs qui s'appellent les *Oupanischads*, et dont la *Bhagavadgita* résume parfaitement l'esprit et les tendances. L'école Vêdanta se mit donc à l'œuvre. Elle s'empara de l'enseignement du Bouddha touchant le *nirvâna*, et, le rattachant à l'existence personnelle d'un Être suprême, elle dit : « L'ascète ou le sage parfait obtient le *nirvâna* de Brahmâ au sein de Brahmâ (*Brahmanirvânam brahmabhoûtô*). » C'est par de telles hardiesses, par de telles liaisons d'idées et de termes, qu'elle força les docteurs bouddhistes de la suivre sur le terrain de la métaphysique, pour s'expliquer d'une manière catégorique sur le sens de leur *nirvâna*.

Ainsi se développa, forcément pour ainsi dire, la métaphysique du bouddhisme. Mais forcés de suivre l'axiome du maître, que la condition essentielle du bonheur qui récompense l'observation fidèle de la loi consiste dans l'absence de toute forme et de toute phénoménalité, les disciples de Çakyamouni ne purent montrer au bout de leur science, quelles que fussent les subtilités de leur dialectique, que le vide (*çounya*), la cessation de toute chose (*nirodha*), le non-être (*avidya*). C'est là que les attendaient les brahmanes. Ils avaient voulu faire dire

aux bouddhistes, ne fût-ce qu'implicitement, que la doctrine de leur maître était la négation religieuse, que *bouddhisme* était synonyme d'*athéisme*, et si de cette déclaration il ne résultait pour le moment aucun succès réel pour eux, ils pouvaient du moins battre en brèche par de bons arguments les doctrines nouvelles, et se donner la satisfaction de flétrir leurs adversaires, non-seulement de la qualification d'hérétiques qui abolissaient le sacrifice, mais encore de celle plus grave d'athées (*nastikas*).

III. — Ainsi les brahmanes s'appliquaient activement à démasquer le vide, le néant, qui faisait le fond de la doctrine bouddhique, sauf à lui donner, par une contradiction calculée, mais qui n'en est pas moins étrange, une place parmi leurs propres doctrines: car c'est surtout alors, et en antagonisme avec la religion du Bouddha, que grandit l'école du Sânkhya, dont nous avons déjà parlé plus haut, école essentiellement négative en ce qu'elle écarte la Providence et la révélation, et ne reconnaît d'autre esprit suprême (*pourouscha*) que l'esprit ou l'âme de l'homme, ni d'autre science que la science humaine (*vidjnana*). Par là, les brahmanes, comme nous l'avons déjà dit, contraignaient les bouddhistes à faire des efforts pour pallier l'absence de toute notion de la Divinité qui caractérisait leur système, et à se créer, avec plus ou moins de succès, une métaphysique religieuse. Ce fut pour s'entendre sur la doctrine des choses supra-sensibles, pour en arrêter le système d'une manière plus complète qu'on ne l'avait fait d'abord et pour en établir la rédaction, que les chefs du bouddhisme convoquèrent le second concile général.

Il se tint dans le monastère de Mahâvana, près de Vaiçali, en 433 avant Jésus-Christ, dans la dixième année du règne de Kalaçoka, roi de Magadha, et sous les

auspices de ce prince, bouddhiste dévoué. La présidence fut décernée au doyen de l'assemblée (*sanghasthavira*), nommé Sarvakami, assisté de Rêvata, disciple d'Ananda, l'arhat le plus savant et le plus pieux qui existât alors. Ce concile fut extrêmement nombreux; on fait monter à 700 le nombre des religieux de rang supérieur qui y assistèrent. Les délibérations, qui durèrent huit mois, furent dirigées par une commission de huit membres, tous disciples directs d'Ananda, dont les principaux étaient Yasa, Sambhoutta et Rêvata.

Après avoir d'abord réglé d'importantes questions relatives à la vie religieuse, après avoir réprimé l'hérésie qui, de la ville de Vadji, s'était répandue dans toutes les provinces du nord et relâchait les liens de la discipline des bhikchous, le concile, achevant la constitution dogmatique de la religion, élabora et définit le premier le *Triratna*, le « Trois éminent », c'est-à-dire la triade du *Bouddha*, du *Dharma* et du *Sangha*. « Donner une base religieuse au bouddhisme, c'était, si l'on veut, facile; mais ce qui était difficile, et plus que difficile, c'était d'attacher à cette triade un caractère divin, tel que l'avait la Trimourti brahmanique de Brahmâ, Vichnou et Çiva, les trois formes de la puissance cosmique ou créatrice. On ne fait pas des divinités, quelque fausses qu'elles soient; la puissance du plus grand génie humain ne va pas jusque-là. Aussi, derrière la triade bouddhique voyait-on toujours, quelque élevée ou idéale que fût la sphère où on la plaça, les hommes qui l'avaient inventée et combinée. Les dieux du brahmanisme passaient pour de vrais dieux, parce que leur existence, étant due au culte de la nature, se fondait sur une religion réelle, quoique fausse, et qui avait ses racines dans la puissance des phénomènes qui étaient un effet de la toute-puissance du Dieu créateur. Mais le Bouddha de la triade nouvelle était et restait un

homme, même en le déguisant, comme on le fit ensuite, sous le nom d'*Adibouddha* ou « Bouddha primitif », de *Svayambhou* « l'être existant par lui-même », ou enfin de *Mahâbouddha*, né de la contemplation. Le Dharma, second terme de la triade, était une conception énoncée en termes si subtils qu'ils peuvent dérouter et éblouir. Cependant, en les pressant, on s'aperçoit que cette abstraction des abstractions ne représente au fond qu'une idée purement physique, comme qui dirait la loi constitutive des choses, la nature. Le Sangha complète la triade en même temps qu'il en constitue l'unité. Mais ce n'est ni un être ni une chose réelle, c'est simplement un terme pour exprimer un rapport ou un lien : car *sangha* veut dire « union » ou « assemblée ». Tel est le Triratna, la triade bouddhique. On voit au premier aspect, et quoi que fassent les livres canoniques pour la relever de ce défaut originel, qu'elle est dépouillée de tout caractère de spiritualité, et qu'elle revient à ces trois termes : l'homme, la nature et la société. C'est sur cette triade, faite après coup pour les besoins de la cause et qui disparaît dans le *nirvâna*, qui, à son tour, s'évanouit dans le non-être (*avidya*), dont la sphère est le néant (*nirodha* ou *çounya*), que s'appuie, si toutefois de tels éléments peuvent servir d'appui, la métaphysique du bouddhisme. » (Schœbel.)

Mais toute factice et tout incomplète que fût l'œuvre du second concile général du bouddhisme, elle n'en eut pas moins une immense importance. Elle acheva de constituer à l'état de religion formelle et positive la doctrine inaugurée par Çakyamouni. A dater de ce moment, le bouddhisme sortit de sa période de formation ; il entra dans sa période de plein dévelopement et d'héroïsme, à la suite de laquelle devait venir une époque bien plus longue de décadence graduelle et d'altérations

qui en modifièrent presque complétement, à certains points de vue, la physionomie extérieure, quelquefois même l'esprit.

§ 3. La morale du bouddhisme.

I. — « Je suis venu, » dit le Bouddha dans un des soutras les plus authentiques, dans une des prédications qu'on est le plus sûr qu'il ait prononcées lui-même, « je suis venu pour satisfaire les ignorants « avec la sagesse. Le trésor de la sagesse est l'aumône, « la science et la vertu ; voilà les mérites qui ne se dis- « sipent pas. Faire un peu de bien vaut mieux que d'ac- « complir des œuvres difficiles. Si l'on voulait com- « prendre combien est grand le fruit des aumônes, on « ne mangerait pas sa dernière bouchée de nourriture « sans en avoir donné. La bienveillance est la pre- « mière des vertus : elle est la mère du dévouement. « L'homme parfait n'est rien, s'il ne se répand pas en « bienfaits sur les créatures, s'il ne console pas ceux qui « sont affligés. Ma doctrine est une doctrine de miséri- « corde ; c'est pourquoi les heureux du monde la trou- « vent difficile. Ils sont fiers de leur naissance et ne « réfléchissent pas que les fruits d'un même arbre sont « tous de même origine. Il faut respecter l'ordre des « choses établi, mais la voie du salut est ouverte à tout « le monde ; la naissance ne condamne aucun être à « l'ignorance et au malheur. Tout homme peut sortir « du siècle et faire partie des sages. Le brahmane, qui « veut fendre la terre comme le feu, est né d'une ma- « trice de femme tout comme le tchandala, le dernier « des humains, auquel il ferme la voie du salut. Mais « personne ne peut fermer cette voie, sinon Mâra, le

« démon du péché et de la mort. Fuyez-le, ou plutôt « combattez-le en poussant sans cesse le cri de guerre « contre vos passions. Anéantissez vos passions comme « un éléphant renverse une hutte de roseaux. Celui-là se « trompe qui croit pouvoir fuir ses passions en s'éta- « blissant dans l'asile des montagnes et des ermitages; « le meilleur refuge contre la mal, c'est la saine réalité. « On peut tourner le dos aux excitations des sens et au « plaisir, accomplir la loi et être un religieux parfait, « quoiqu'on vive dans le monde et qu'on soit paré d'or- « nements. Je suis venu pour ramener les créatures à « la saine réalité, dont on les a entièrement détournées « par de fausses doctrines qui amèneront la redoutable « époque de la fin des temps. »

S'il n'y avait pas une sorte de blasphème à comparer aux enseignements divins du Christ les enseignements purement humains du Bouddha, même dans ce qu'ils ont de plus élevé, de plus approchant de la vérité, on pourrait appeler ce soutra le *Sermon sur la montagne* du bouddhisme. Il en résume en effet, par des préceptes admirables, la morale tout entière, prise sous son point de vue le plus noble. La morale, du reste, est le beau côté du bouddhisme; elle est d'une correction, d'une grandeur, d'une pureté, qui surprennent quand on la compare à la triste et désolante métaphysique sur laquelle elle s'appuie. C'est là que se peint réellement l'âme si haute, le cœur si compatissant de Çakyamouni. Au point de vue du dogme, il avait sans doute lui-même posé les premiers fondements des étranges et monstrueuses erreurs du bouddhisme; mais ses disciples et ses successeurs ont beaucoup amplifié sa doctrine dans le sens le plus fâcheux; pour ce qui est de la morale, au contraire, il avait tout créé lui-même, par ses prédications personnelles, et ses disciples n'ont rien ajouté.

II. — « La première théorie qui se présente, dans la morale du bouddhisme, et qui, au point de vue de la méthode, doit en effet précéder toutes les autres, c'est celle des « quatre vérités sublimes » (*aryani satyani*). Les voici :

« D'abord c'est l'existence de la douleur, dont l'homme est atteint sous une forme ou sous une autre, morale ou physique, quelle que soit la condition éclatante ou obscure dans laquelle il naît ici-bas. C'est là un fait malheureusement incontestable, bien qu'il ne porte pas toutes les conséquences qu'y a vues le bouddhisme; et c'est comme une base inébranlable, aussi triste que vraie, donnée à tout l'édifice du système.

« En second lieu, c'est la cause de la douleur, que le bouddhisme n'attribue qu'aux passions, au désir, à la faute.

« La troisième vérité sublime, propre à consoler de la funeste réalité des deux autres, c'est que la douleur peut cesser par le *nirvâna*, ce but suprême et cette récompense de tous les efforts de l'homme.

« Enfin la quatrième et dernière vérité, qui tient encore plus étroitement aux croyances particulières du bouddhisme, c'est le moyen d'arriver à cette cessation de la douleur, c'est la méthode du salut, c'est la voie (*marga*) qui conduit au *nirvâna*.

« La voie ou la méthode du salut a huit parties, et ce sont autant de conditions que l'homme doit remplir pour assurer sa délivrance éternelle.

« La première, suivant le langage bouddhique, c'est la vue droite, c'est-à-dire la foi et l'orthodoxie; la seconde, c'est le jugement droit qui dissipe toutes les incertitudes et tous les doutes ; la troisième, c'est le langage droit, c'est-à-dire la véracité parfaite, qui a horreur du mensonge et qui le fuit toujours, sous quelque forme qu'il se présente ; la quatrième condition du salut, c'est de se

proposer dans ce qu'on fait une fin pure et droite, qui règle la conduite et la rend honnête ; la cinquième, c'est de ne demander la subsistance qu'à une profession droite, non entachée de péché, en d'autres termes à la profession religieuse ; la sixième, c'est l'application droite de l'esprit à tous les préceptes de la loi ; la septième est la mémoire droite, qui garantit de toute obscurité et de toute erreur le souvenir des actions passées ; et la dernière enfin, c'est la méditation droite, qui conduit dès ici-bas l'intelligence à une quiétude voisine du *nirvâna*.

« Ces « quatre vérités sublimes » sont celles que Çakyamouni comprit enfin à Bodhimaṇda, sous l'arbre Bodhi, après six ans de méditations et d'austérités ; ce sont celles qu'il enseigna tout d'abord à ses cinq disciples. C'est parce qu'il les a comprises qu'il est devenu Bouddha ; et quand il prêche sa doctrine au monde, c'est toujours aux « quatre vérités » qu'il donne la préférence sur toutes les autres parties de son enseignement. » (Barthélemy Saint-Hilaire.)

III. — A la suite des « quatre vérités sublimes, » et immédiatement après elles, se placent un certain nombre de préceptes moraux, qui sont fort simples sans doute, mais que le Bouddha ne devait point négliger, non plus que ne l'a fait aucun réformateur religieux. « Les cinq premiers de ces préceptes sont : ne point tuer ; ne point voler ; ne point commettre d'adultère ; ne point mentir ; et ne point s'enivrer. A ces prescriptions on en ajoute cinq autres qui sont moins graves, mais qui ne laissent point que d'avoir de l'importance : s'abstenir de repas pris hors de saison ; s'abstenir de la vue des danses et des représentations théâtrales ; s'abstenir de porter aucune parure et de se parfumer ; s'abstenir d'avoir un grand lit ; enfin de s'abstenir de recevoir de l'or ou de l'argent. Les cinq premières règles sont obligatoires pour tout le

monde, sans aucune exception. Mais les autres regardent plus particulièrement les religieux, qui ont d'ailleurs un code spécial, d'une grande sévérité. » (BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE.)

La vie religieuse est un idéal que le Bouddha seul a rempli dans toute son étendue; mais si tous les hommes ne peuvent l'atteindre, tous peuvent, du moins, quelle que soit leur position dans la vie, pratiquer certaines vertus, que le réformateur regarde comme les plus importantes. Elles sont au nombre de six : l'aumône ou la charité, la pureté, la patience, le courage, la contemplation et la science. L'homme en les observant n'est pas encore arrivé au *nirvâna ;* il n'est encore qu'à l'entrée du chemin qui y mène; mais sur la route de la foi, « il a quitté ces rivages ténébreux de l'existence où l'on s'ignore. » Il sait désormais où il doit tendre ; et s'il manque le but, ce n'est pas du moins faute de le connaître.

L'aumône, telle que la comprend le bouddhisme, n'est point la libéralité ordinaire qui donne à autrui une partie des biens qu'on possède. C'est une charité illimitée qui s'adresse à toutes les créatures sans exception, et qui impose les sacrifices les plus douloureux et les plus extrêmes. Le Bouddha n'est venu en ce monde que pour sauver les êtres ; tous ceux qui croient en lui doivent suivre son exemple, et ne reculer devant aucune épreuve pour assurer le bonheur des créatures.

« Une vertu que le Bouddha prêche avec une égale insistance, et qu'il ne cesse de pratiquer, c'est l'humilité. Çakyamouni n'a pas compris certainement tous les maux que l'orgueil entraîne et les fatales conséquences qui le suivent d'ordinaire; mais il sentait trop profondément la misère et la faiblesse radicales de l'homme, pour l'enivrer follement des vertus qu'il peut avoir, et

ne pas lui prescrire la simplicité du cœur et le renoncement à toute vanité.

« C'est évidemment en comptant sur ce sentiment d'humilité, plus naturel d'ailleurs qu'on ne le pense, que le Bouddha put instituer la confession parmi ses religieux, et même parmi tous les fidèles. Deux fois par mois, à la nouvelle et à la pleine lune, les religieux confessaient leurs fautes devant le Bouddha et devant l'assemblée, à haute voix. Ce n'était que par le repentir et par la honte devant soi-même et devant les autres qu'on pouvait se racheter. Des rois puissants confessèrent au Bouddha des crimes qu'ils avaient commis, et ce ne fut qu'au prix de ce pénible aveu que les coupables expièrent les plus odieux forfaits. Cette institution du Bouddha, quoique d'une application bien difficile, subsista longtemps après lui, et dans les édits religieux de Piyadasi (ɪvᵉ siècle avant J.-C.), le pieux monarque recommande à ses sujets la confession générale et publique de leurs fautes tous les cinq ans au moins. Il paraît qu'on rassemblait le peuple à ces époques pour lui rappeler les principes de la loi et pour engager chacun à faire l'aveu de ses fautes. Cette cérémonie ne devait durer que trois jours. » (Barthélemy Saint-Hilaire).

§ 4. — La métaphysique du bouddhisme.

I. — « La première et la plus inébranlable théorie de la métaphysique du bouddhisme, empruntée d'ailleurs au brahmanisme, est celle de la transmigration. L'homme a fourni une multitude d'existences les plus diverses avant de vivre de la vie qu'il mène ici-bas. S'il n'y applique ses efforts les plus sérieux, il court risque d'en fournir une multitude plus grande encore ; et son atten-

tion la plus constante et la plus inquiète doit être de se soustraire à la loi fatale que la naissance lui impose. La vie n'est qu'un long tissu de douleurs et de misères ; le salut consiste à n'y jamais rentrer. Telle est, dans le monde indien tout entier, dans quelque partie qu'on le considère, à quelque époque qu'on le prenne, la croyance déplorable que chacun partage et que professent les brahmanes et les bouddhistes de toutes les écoles, de toutes les sectes, de toutes les nuances, de tous les temps. Le Bouddha subit cette opinion commune, contre laquelle il ne semble à personne qu'il puisse s'élever la moindre protestation, et sa seule originalité sous ce rapport ne consiste que dans le moyen nouveau de libération qu'il offre à ses adeptes ; mais le principe lui-même, il l'accepte, il ne le discute pas. » (Barthélemy Saint-Hilaire.)

L'idée de la transmigration s'étend pour le bouddhisme aussi loin que possible ; elle embrasse tout, depuis le Bodhisattva, c'est-à-dire celui qui va devenir un Bouddha parfaitement accompli, et depuis l'homme jusqu'à la matière inerte et morte. L'être peut transmigrer sans aucune exception dans toutes les formes, quelles qu'elles soient ; et, suivant les actes qu'il aura commis, bons ou mauvais, il passera depuis les plus hautes jusqu'aux plus infimes. Les textes sont si nombreux et si positifs qu'il n'y a pas lieu au plus léger doute, quelque extravagante que cette idée nous paraisse.

« La cause unique de ces transformations, c'est la conduite qu'on a tenue dans une existence antérieure. Mais de quelle manière a commencé cette longue série d'épreuves ? Pourquoi l'homme y est-il soumis ? Quelle a été l'origine de cette succession sans fin de causes et d'effets ? C'est là, ce semble, une question fondamentale ; mais, chose étrange, Çakyamouni ne paraît pas l'avoir jamais soulevée, et le bouddhisme tout entier après lui

ne l'a pas traitée davantage.... Tout ce qu'on peut inférer de quelques passages très-rares, c'est que le Bouddha, selon toute apparence, a cru à l'éternité des êtres, et que, pour lui, les maux qu'il venait guérir, la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort, s'ils pouvaient cesser par le *nirvâna*, étaient pourtant sans commencement. » (Barthélemy Saint-Hilaire.)

II. — Le Bouddha n'a donc pas cherché à expliquer les choses de cet univers en remontant jusqu'aux ténèbres de leur origine. Il les a prises, en quelque sorte, telles qu'il les a trouvées, sans leur demander d'où elles venaient. Leur explication, il a cru la trouver dans la théorie de « la production connexe des causes réciproques » (*pratitya samoutpada*), qui constitue toute la base philosophique de sa doctrine et dont la découverte a été ce qui l'a fait Bouddha.

Ces causes ou *nidânas* sont entre elles dans le rapport de causes à effets, de sorte que chaque cause est effet et chaque effet cause. Elles sont au nombre de douze, et voici l'ordre dans lequel la *Pradjna-paramita* les énumère et les expose. D'abord l'ignorance ou le non-être (*avidya*), qui produit les concepts ou idées (*samskaras*), qui produisent la conscience (*vidjnana*), qui produit le nom et la forme (*nama-roupa*), qui rendent les objets perceptibles et produisent les six siéges des sens (*schadayatanas*), les cinq sens extérieurs avec le sens intérieur (*manas*). Les six sens produisent le contact (*sparça*), qui produit la sensation (*vêdana*), qui produit le désir (*trischna*), qui produit l'attachement (*oupadana*), qui produit l'existence (*bhava*), qui produit la naissance (*djati*), qui produit la mort et la vieillesse (*djaramarana*), qui sont la fin de cette vie de douleur. Mais alors la série de ces causes recommence son action, à moins qu'on ne parvienne à y échapper par le *nirvâna*.

III. — Nous en arrivons à l'examen de ce dernier point de la doctrine bouddhiste, le plus essentiel de tous, celui qui lui appartient en propre, que le brahmanisme n'avait pas su deviner et que le Bouddha est venu révéler au monde, comme le but final de la pratique des plus hautes vertus et le seul moyen de sortir du cercle fatal des transmigrations. Mais pour le mieux comprendre, il est bon d'étudier encore auparavant le système du *dhyâna* ou de la contemplation, par laquelle l'homme qui a pratiqué la loi dans sa perfection s'élève jusqu'au *nirvâna* et sans laquelle il n'y atteindrait pas.

Il y a quatre degrés successifs à la contemplation. L'ascète qui a pénétré la connaissance des choses, grâce à la théorie de l'enchaînement des causes réciproques, se dépouille d'abord du désir et de la passion; puis il renonce au raisonnement et au jugement, en ne conservant que la mémoire et la connaissance; à un degré plus haut encore il arrive à l'indifférence à l'égard même du bonheur que ressentait tout à l'heure son intelligence en se détachant successivement des liens terrestres. Enfin, au quatrième degré, qui est celui de l'extase, l'ascète ne possède plus aucun sentiment de bien-être; il a également perdu toute mémoire; bien plus, il a même perdu le sentiment de son indifférence, et désormais, libre de tout plaisir et de toute douleur, il est parvenu à l'impassibilité. Mais, arrivé à ce point, le contemplateur ne reste pas stationnaire; il quitte le monde des formes (*roupadhatou*) et s'élance, pour atteindre le non-être (*avidya*), dans le monde sans formes (*aroupadhatou*). La première étape de cette marche nouvelle vers la perfection du *nirvâna* est la région de l'infinité en intelligence. Parvenue à cette hauteur, la méditation atteint une troisième région, celle où il n'existe rien. Mais, comme dans ce néant et ces ténèbres on pourrait supposer qu'il reste du moins encore une idée qui représente à l'ascète le

néant même où il se plonge, il faut un dernier et suprême effort, et l'on entre dans la quatrième région du monde sans formes, où il n'y a plus ni idées, ni même une idée de l'absence d'idées.

IV. — « Il me semble, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, que la doctrine du *dhyâna* est un commentaire décisif de celle du *nirvâna*, et que si, par cet état transitoire de l'extase, c'est déjà un néant transitoire comme elle et anticipé que l'on poursuit, on ne peut chercher dans le *nirvâna* lui-même qu'un néant éternel et définitif. »

C'est la conclusion à laquelle conduisent forcément, et l'étymologie du mot *nirvâna*, qui signifie « extinction », et l'ensemble du système de la métaphysique bouddhiste, et les réfutations que les brahmanes opposaient à ce système, et les rares et incomplètes définitions qu'on peut trouver dans les soutras, où le nom du *nirvâna* est suivi presque toujours d'une épithète qui veut dire « où « il ne reste plus rien de l'agrégation, où il ne reste plus « rien de l'existence, où il ne reste plus rien absolu- « ment. » Il est vrai que, par une subtilité métaphysique dont les Indiens étaient seuls capables, à côté de ces épithètes si formelles on trouve dans les soutras des passages d'où il résulterait que l'être n'est pas anéanti dans le *nirvâna*. Mais il n'y existe plus, on le proclame en même temps, ni forme, ni phénoménalité, ni conscience, ni personnalité, ni idée, rien en un mot de ce qui constitue l'être. Il s'agit donc là d'une pure subtilité sophistique par laquelle l'esprit cherche à se donner le change à lui-même, comme celle de la philosophie hégélienne, qui prétend distinguer le non-être du néant. Mais en réalité le *nirvâna* est bien, comme l'avait reconnu notre immortel Eugène Burnouf, le néant pur et simple, à peine fardé. Et cette notion de nihilisme absolu concorde exactement avec ce que disait le Bouddha lui-

même: « Tout phénomène est vide. Toute substance est « vide. Au dedans est le vide ; au dehors est le vide. La « personnalité elle-même est sans substance. »

V. — « Ainsi, pour réduire le bouddhisme à ses éléments essentiels, voici ce qu'a été son entreprise semi-philosophique et semi-religieuse.

« Prenant l'homme tel qu'il le trouve sur cette terre, l'étudiant mal et ne le considérant que dans ses misères, le Bouddha n'essaie pas de remonter à son origine et et de le rattacher à un principe supérieur. Tout au plus va-t-il jusqu'à supposer, avec les croyances les plus vulgaires de ces temps reculés, que l'existence présente est la suite d'existences passées dont l'homme porte ici-bas la peine fatale. Il croit à la transmigration, et c'est là son premier dogme et sa première erreur. Il faut donc que l'homme sorte à tout prix du cercle des renaissances perpétuelles dans lequel il est enchaîné; et le Bouddha se charge de lui enseigner le chemin qui doit le conduire à la délivrance et l'arracher à cette horrible servitude. Plein de miséricorde et de compassion, il donne au genre humain qu'il vient racheter un code de morale, et il annonce le salut éternel à tous ceux qui l'auront suivi. Or le salut éternel, tel que l'entend le bouddhisme, quel est-il? et comment l'homme peut-il se soustraire à la loi de la transmigration? Par un seul moyen, c'est d'arriver au néant. Une fois anéanti, grâce à la pratique des austérités et des vertus que le Bouddha recommande, l'homme est bien assuré de ne plus renaître, sous quelque forme que ce soit, dans le cercle odieux des existences; et quand tous les éléments dont il était composé, matériels et spirituels, seront détruits sans retour, il n'a plus rien à craindre de la transmigration; l'aveugle fatalité, qui

emporte toutes choses dans l'univers, n'a plus d'empire sur lui.

« C'est là un système hideux, j'en conviens; mais c'est un système parfaitement conséquent. Il n'y a pas trace de l'idée de Dieu dans le bouddhisme entier, ni au début, ni au terme. L'homme, absolument isolé, y est réduit à lui-même. Jeté dans un monde qu'il ne comprend pas, sans Providence et sans appui, sous le coup des infirmités de tout genre qui l'accablent, il n'a qu'une préoccupation, c'est d'échapper au supplice qu'il endure. Égaré dans les plus profondes ténèbres, il ne cherche point la lumière en remontant à quelque chose qui vaille mieux que lui. Bornant son horizon à ce que ses sens lui attestent, se connaissant à peu près aussi mal que les phénomènes en face desquels il traîne sa vie, il n'a point une raison assez haute pour atteindre à la source d'où il est émané, ainsi que le monde. Parti du néant, il est tout simple qu'il y aboutisse; et ce ne serait que par une inconséquence flagrante que le bouddhisme éviterait cette conclusion, si redoutable pour nous et si consolante pour lui. Sans Dieu à sa naissance, sans Dieu pendant la vie, qu'y a-t-il d'étonnant qu'il ne trouve point Dieu après la mort, et qu'il se précipite dans le néant d'où il est venu, et qui est son unique asile ? » (Barthélemy Saint-Hilaire.)

§ 5. — La mythologie du bouddhisme.

I. — Nous devrions nous arrêter ici : car la morale et la métaphysique sont tout ce qui constituait le bouddisme primitif, jusqu'à l'époque où nous terminons cette histoire, et même encore plusieurs siècles après. C'était alors en réalité plutôt un système philosophique qu'une

religion, malgré les efforts des deux premiers conciles généraux pour lui donner ce caractère. Mais il s'agit ici d'une religion qui subsiste encore aujourd'hui florissante, et demeure la loi de la conscience pour un tiers de l'humanité. Nous n'avons pas affaire à un système éteint, comme dans la plupart des religions que nous avons eu l'occasion d'étudier pendant le cours de cet ouvrage. En conséquence, il est difficile de ne pas en achever l'exposé, en montrant comment le bouddhisme s'est à la fois altéré et complété dans les siècles voisins de l'ère chrétienne, pour devenir ce que nous le voyons encore aujourd'hui; comment, avec le temps, à mesure qu'il a pris davantage le caractère d'une religion formelle, il a été amené, par les exigences de l'imagination indienne et des superstitions populaires, à se constituer tout un système de mythologie, chose pourtant bien contraire à son esprit premier, mais dont il sentit le besoin, pour l'opposer avec chance de succès à la mythologie brahmanique.

Du reste, cette mythologie du bouddhisme n'a au fond rien de commun avec celle des autres religions; elle a un caractère tout à fait à part. Comme l'a dit fort justement M. Schœbel, « c'est la transmigration agissant par l'enchaînement mutuel des causes qui fait tous les frais de la cosmogonie et de la théogonie bouddhiques. La transmigration est ensemble cause et effet. C'est elle qui donne naissance à toute chose et à tout être par l'effet d'une cause qui est sous l'empire d'une cause antérieure, qui à son tour s'enchaîne comme effet à d'autres causes, et ainsi de suite, depuis la matière morte jusqu'aux dieux. C'est ainsi que le caractère du système mythologique du bouddhisme rentre dans le caractère primitif et constitutif de cette doctrine, qui est, comme nous l'avons vu, purement moral. En effet, le Bouddha avait dit : « L'univers existe par l'effet des œuvres de

« ceux qui l'habitent. » Cependant, pour que la spéculation métaphysique de la doctrine des contemplations, qui établissait trois régions bien distinctes, celle du désir, celle des formes et celle de l'absence des formes, fournît au bouddhisme un système mythologique au gré des imaginations, il fallait le développer avec le secours des données mythologiques du brahmanisme. »

II. — Le Brahmâ du bouddhisme, parvenu à sa phase mythologique, se nomme Adibouddha, le Bouddha primordial et abstrait, existant par lui-même, immense, infini, omniscient dans le *bhavagra* ou sommet de l'existence. Toutefois on l'appelle aussi *svabhava* « la nature ». De plus, cet être absolu, d'où tout ce qui existe découle et est sorti, réside dans la sphère de la vacuité (*çounyata*) et du vide (*bhoutakoti*); il n'est donc lui-même que néant et illusion.

L'Adibouddha, par sa contemplation interne, produit les cinq Bouddhas de la contemplation (*Pantcha Dhyani-bouddha*), par lesquels on entend les cinq éléments cosmiques, et, à leur tour, ils produisent chacun un *Dhyani-bodhisattva,* ou Bouddha de contemplation en puissance. Ce sont ces cinq Bodhisattvas, tantôt êtres immatériels et abstraits, tantôt phénomènes physiques et concrets, qui donnent naissance aux mondes périssables (*tchakravala*) et à leurs périodes (*kalpa*); mais le gouvernement de ce monde, ils l'abandonnent aux Bouddhas humains (*manouschi-bouddha*), dont Çakyamouni fait partie. Cette remise du gouvernement des mondes visibles aux Bouddhas humains est une conséquence des principes de la transmigration. Si l'univers produit des Bouddhas, des hommes parfaits, il doit être gouverné par eux et conservé autant de temps que leur vertu préside à ses destinées.

III. — Le nombre des mondes produits par les Bodhisattvas de la contemplation est incommensurable, et incommensurable aussi leur durée.

Chacun de ces mondes est divisé par étages, et au-dessus de tous s'étend la zone de vacuité et du vide, qui a engendré toutes les autres et où réside, comme nous venons de le dire, l'Adibouddha. Dans les différents et innombrables univers la succession des étages superposés est la même; il suffira donc d'indiquer brièvement de quelle manière, suivant le système de la mythologie bouddhique, est constitué notre propre univers.

Depuis le Bhoutakoti, ou zone du vide, jusqu'à la cime du mont Mérou, qui commence le monde terrestre, on échelonne, dans autant d'étages célestes, vingt-trois ordres d'êtres métaphysiques supérieurs aux dieux. Dans ces cieux placés les uns au-dessus des autres, nous retrouvons toute l'échelle du système du *dhyana* ou de la contemplation, par laquelle le sectateur de la loi s'élève graduellement jusqu'au *nirvâna*, auquel correspond le Bhoutakoti. Au plus haut sont les quatre étages du « monde sans formes », Aroupadhatou, réunis sous le nom commun d'Ayatanani. Puis viennent les quatre zones du « monde des formes », Roupadhatou, subdivisées à leur tour en dix-neuf étages. La quatrième zone de ce « monde des formes », la plus voisine du monde terrestre, est divisée seulement en quatre cieux, dans le plus élevé desquels réside Brahmâ. Il est là dans son ciel à part, surveillant et dirigeant le monde terrestre, d'où les bouddhistes lui ont donné le surnom de *Sahampati* « le souverain des hommes »; puis, au-dessous de lui dans trois étages successifs, sont les êtres émanés le plus directement de sa substance, ses puissances et comme ses dédoublements : d'abord les Mahabrahmâs, puis les Brahmâ-pourohitas ou « ministres de

Brahmâ », enfin les Brahmâkayikas, qui forment la suite du dieu.

Au-dessous du monde métaphysique, que nous venons d'esquisser à grands traits, est placé le monde terrestre, dont la forme est comparée par les bouddhistes à un immense vaisseau circulaire ayant au milieu pour mât une montagne de prodigieuse hauteur allant jusqu'à toucher le ciel métaphysique, le mont Mérou, donnée directement empruntée à la géographie mythique du brahmanisme. La hauteur du mont Mérou est divisée en dix étages, dont les six supérieurs sont ceux qu'habitent les dieux. Ce sont, en commençant par le plus élevé, le Kamadhatou « région des désirs », puis la région qu'habitent ceux des dieux qui ont atteint le pouvoir de revêtir toutes les transformations qui leur plaisent. L'étage inférieur forme le ciel des dieux Touschitas, toujours remplis, comme leur nom l'indique, de joie et de satisfaction. Avec eux habitent, au milieu des Apsaras ou Nymphes, ceux qui n'ont plus à subir qu'une seule renaissance « pour arriver à l'autre rive, » c'est-à-dire pour arriver à l'état de Bouddhas parfaits, et atteindre le *nirvâna*. C'est donc là qu'était le séjour du Bodhisattva Çvêtaketou (l'Étendard blanc), avant qu'il ne descendît sur la terre pour devenir Bouddha sous l'enveloppe corporelle de Çakyamouni ; il y était adoré, dit la légende, par cent mille dieux, et des centaines de millions de dieux l'accompagnèrent dans sa descente. Au-dessous des dieux Touschitas habitent les Yamas, dieux protecteurs des divisions du jour. C'est seulement le cinquième étage en descendant, c'est-à-dire l'avant-dernier, qui constitue la demeure des dieux atmosphériques du brahmanisme, les Vasous, les Roudras, les Adityas et les Açvins, tous gouvernés par Indra. Enfin, dans l'étage inférieur du monde des dieux, sur les flancs du mont Mérou, résident, aux quatre points cardinaux, les

Maharadjas ou « grands rois », qui ont pour mission de protéger la terre. La région des génies vient au-dessous de celle des dieux. Elle se divise en quatre étages, dans lesquels, en continuant à descendre, on rencontre d'abord les Asouras ou géants, les Nagas ou dragons, les Garoudhas aux formes d'oiseaux, enfin les génies de l'air et les Koumbhandas à l'extérieur difforme.

Vient ensuite la surface terrestre proprement dite, le monde des hommes et des animaux, au-dessous duquel s'échelonnent les seize enfers, huit de feu et huit de glace. Là sont soumis à tous les supplices les plus effrayants les méchants qui ont mérité de renaître après leur mort dans ces lieux de punition; et ces tortures sont longuement décrites dans les recueils légendaires, tels que le *Divya avadana*. Cependant l'enfer bouddhique n'est pas éternel. De même qu'on sort du ciel des dieux après y avoir usé le mérite de la vertu acquise dans une existence précédente et qu'on renaît dans le corps d'un sage, de même on sort des enfers après y avoir épuisé la peine due aux méfaits, et l'on renaît sous la forme d'une chose plus ou moins infime ou abjecte, le plus souvent sous la forme d'un animal. D'animal on devient Prêta, sorte de démon qui souffre d'une soif continuelle ; puis Asoura, géant ou génie; puis encore homme; enfin Dêva ou dieu. Telles sont les six conditions principales de l'existence que parcourent, dans leurs transmigrations, les différents êtres, et chaque transmigration efface en eux le souvenir de la vie précédente. Les Bouddhas seuls se les rappellent toutes.

IV. — L'existence de chaque monde comprend quatre périodes ou kalpas : celui de la renaissance, celui de la stabilité, celui de la destruction et celui du vide. Chacun de ces kalpas dure 336 millions d'années, qu'on subdivise en 20 plus petites périodes, chacune de 16,800,000 ans.

La réunion des quatre kalpas de la durée d'un monde forme ce que l'on appelle le Mahakalpa ou « grande période », de 1,344 millions d'années. La vie de tous les êtres décroît à mesure qu'on s'avance dans les deux périodes de la renaissance et de la stabilité. Ainsi la vie humaine est de 80,000 ans au début de la première et finit par n'être plus que de 10 ans à la fin de la seconde. Quand le kalpa de la destruction arrive, l'univers, c'est-à-dire un million de millions de mondes périssent par l'eau, par le feu ou par le vent. Puis arrive le kalpa du vide; après quoi, le mahakalpa étant révolu, un autre univers recommence par le kalpa de la renaissance et suit ses quatre périodes pour être remplacé par un autre encore, et ainsi de suite indéfiniment.

Chacun des kalpas d'un univers a un nom particulier. Celui où nous vivons se nomme le Bhadrakalpa ou « période fortunée », parce que la terre y est visitée par cinq Bouddhas successifs, dont quatre ont déjà paru. Le cinquième, Maitrêya, sacré d'avance par Çakyamouni comme son successeur, paraîtra quand la loi du fils de Çouddhodana aura perdu sa vertu par l'iniquité des hommes.

V. — En même temps qu'il se créait ainsi une mythologie, bien étrangère à l'esprit de ses premiers enseignements, mais se ramenant toujours, malgré des apparences contraires, au principe fondamental du nihilisme, le bouddhisme enfantait, avec une fécondité presque inépuisable, une série de légendes plus extravagantes les unes que les autres sur son fondateur, sur Çakyamouni, le seul Bouddha dont les hommes aient conservé le souvenir, sur sa vie, ses prodiges, ses existences antérieures, ses centaines de millions de naissances, en éléphant, en oiseau, en cerf, en homme, etc., avant qu'il ne parvînt à l'état de Bouddha parfait, naissances dont

les *Djâtakas* singhalais nous racontent 550 avec les détails à la fois les plus circonstanciés et les plus absurdes. C'est en effet un caractère commun à toutes les branches de la légende bouddhiste, et qu'on a pu observer aussi dans sa mythologie, que le défaut absolu de mesure, l'accumulation insensée de chiffres prodigieux dans tout ce qui est nombre, espace ou temps. C'est là, du reste, une disposition générale de l'imagination indienne, et le bouddhisme n'a fait en cela que pousser, jusqu'aux plus extrêmes limites du dévergondage et de l'exagération, ce qu'on trouvait déjà bien énormément développé dans le brahmanisme. Mais les conceptions de cette dernière doctrine, les légendes brahmaniques, même les plus absurdes, on a pu le voir plus haut, présentent toujours au milieu de leurs folies un côté grandiose et poétique. Le nihilisme des bouddhistes ne pouvait pas, à ce point de vue, produire les mêmes choses que le naturalisme des brahmanes; il n'avait dans son essence aucune poésie et il ne pouvait pas en enfanter. Aussi les légendes bouddhiques sont-elles en général d'une platitude monstrueuse, où les accumulations de nombres infinis et les fantaisies déréglées de l'esprit dans cette voie ne servent qu'à faire ressortir davantage la sottise et la grossière stupidité des inventeurs de telles légendes. Nous n'en citerons qu'un exemple, mais il est frappant. C'est le récit que contient le chapitre XX du *Lotus de la bonne loi*, compris dans les livres canoniques et constituant un des soutras les plus augustes et les plus célèbres.

Çakyamouni enseigne la loi à ses disciples auprès de Radjagriha. Un des Bouddhas antérieurs, Prabhoutaratna, est venu s'asseoir à ses côtés pour le féliciter. Ils sont entourés par des centaines de mille myriades de milliards de Bodhisattvas, en nombre égal à celui des atomes de mille univers, sortis des fentes de la terre à

l'appel d'un rayon de lumière qui a jailli du milieu des sourcils de Çakyamouni. Ils adorent à mains jointes le Bouddha, qui vient de les réunir, et lui promettent, quand il sera entré dans le *nirvâna* complet, d'exposer la loi à sa place. Puis le bienheureux Çakyamouni et le bienheureux Prabhoutaratna, entendant cette promesse, se mettent à sourire ensemble. Leur langue sort de leur bouche et atteint jusqu'au ciel de Brahmâ; il s'en échappe en même temps plusieurs centaines de mille myriades de milliards de rayons. Les Bodhisattvas innombrables dont les deux personnages sont entourés les imitent : ils tirent leur langue comme eux, et ils opèrent cet effet de leur puissance surnaturelle pendant cent mille années complètes. A la fin de ces cent mille années, ils ramènent à eux leur langue et font entendre en même temps le bruit qu'on produit en chassant avec force la voix de la gorge, et en faisant craquer ses doigts.

Le tout est intitulé : *Effet de la puissance surnaturelle du Bouddha.* Voilà les misérables niaiseries que contiennent les livres canoniques du bouddhisme. Voilà où est venue aboutir cette doctrine, qui au début avait du moins dans sa morale des côtés si nobles et si élevés ! Il y a là un des sujets de réflexions les plus graves et les plus instructifs que l'on puisse rencontrer.

VI. — Et maintenant qu'après avoir vu ce qu'il y a de grandeur dans la doctrine morale du bouddhisme, le lecteur a pu juger du triste nihilisme de sa métaphysique, il comprendra facilement comment une religion qui n'a su adorer que le néant et n'a pas présenté d'autre but à la vie, a été partout impuissante à fonder une société ou un gouvernement supportable. « Le bouddhisme, dit M. Barthélemy Saint-Hilaire, a échoué dans l'Inde elle-même où il est né ; et, dans les pays où

il s'est réfugié, son influence, toute heureuse qu'elle a pu être à certains égards, n'a point prévalu jusqu'à réformer les mœurs de ces peuples. Ils sont restés partout soumis au joug le plus avilissant et le plus arbitraire. Les trop faibles germes déposés par le Bouddha dans sa doctrine, et que développaient quelques rois comme Piyadasi, ne se sont point fécondés; et aujourd'hui notre civilisation même ne peut leur rendre la vie, en pénétrant dans ces contrées où le bouddhisme garde encore toute sa vigueur. Il est à craindre que tous nos efforts bienveillants et libéraux ne soient vains contre ces institutions déplorables, qui ont pour elles la sanction des siècles, les habitudes invétérées des peuples, leur indifférence et leurs superstitions incurables. Sans doute, je ne voudrais pas juger le bouddhisme tout entier sur ce seul signe, et il ne faudrait pas le condamner sans autre examen par cela seul que les sociétés qui le pratiquent sont mal organisées. Mais cependant on peut trouver une mesure des religions dans les institutions sociales qu'elles inspirent ou qu'elles tolèrent; et certainement une des marques éclatantes de la grandeur du christianisme, c'est d'avoir produit ces sociétés et ces gouvernements libres qui marchent chaque jour, sous les yeux et aux applaudissements de l'histoire, à de nouveaux progrès, à une nouvelle perfection. On ne découvre rien de semblable dans les sociétés bouddhiques; et en fait de politique et de législation le dogme du Bouddha est resté fort au-dessous du brahmanisme lui-même. Il a bien pu instruire et sanctifier quelques individus prenant pour modèle et pour appui le noble idéal personnel de Çakyamouni; mais, pour les nations, il est resté impuissant plus encore que ses adversaires, et il n'a presque rien pu faire, ni pour les constituer, ni pour les régir équitablement. »

CHAPITRE VII

HISTOIRE POLITIQUE DE L'INDE DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE JUSQU'AU SECOND CONCILE DU BOUDDHISME.

(803-433.)

SOURCES PRINCIPALES de ce chapitre :

Hérodote, livres III et VII. — Ctésias, fragments des *Indiques*. — Arrien, *Expédition d'Alexandre*, livres IV et V; *Indiques*. — Les fragments de Mégasthène, dans le tome II des *Fragments des historiens grecs* de la Collection Didot. — Strabon, livre XV. — Le *Radja-Tarangini* ou « Chronique royale » de Kachmir. — Eug. Burnouf, *Introduction à l'histoire du bouddhisme indien*. — Le *Vichnou-Pourana*, traduit par Wilson.— Wilson, *Historical sketch of the Kingdom of Pândja, Southern peninsula of India*, dans le tome III du Journal de la Société asiatique de Londres: *Machenzie collection*, t. I. — Taylor, *Oriental historical manuscripts, in the tamil language, translated with annotations*, t. I. — Caldwell, *A comparative grammar of the Dravidian family of languages*. — Le *Mahâvança*, Chronique singhalaise, traduite par G. Turnour.

§ 1. — Région au nord et à l'ouest de l'Indus.

I. — L'histoire de l'Inde antique est principalement une histoire intellectuelle et religieuse. C'est là son véritable intérêt, c'est par là que l'Inde tient une place consi-

dérable dans le développement de l'esprit humain et qu'elle a exercé une influence en dehors de ses limites. Aussi nous sommes-nous étendu avec un certain développement sur les faits de cet ordre, en leur donnant le pas sur tous les autres. Il est pourtant nécessaire de revenir maintenant sur nos pas et de jeter un coup d'œil sur l'histoire politique de l'Inde ancienne, à partir du moment où la société brahmanique fut définitivement constituée, et pendant les siècles dont nous avons suivi pas à pas les révolutions religieuses. Nous le ferons, du reste, aussi brièvement que possible : car l'histoire politique de l'Inde pendant ces siècles n'a qu'un intérêt bien restreint; elle s'est déroulée à part du reste du monde.

Naturellement, dans cette partie de notre récit, nous nous arrêterons à la même date que dans les chapitres relatifs aux choses religieuses, c'est-à-dire au deuxième concile bouddhique, au moment où la doctrine nouvelle prêchée par Cakyamouni arrive à être définitivement constituée comme religion. L'époque du début des guerres médiques, qui marque une séparation si décisive dans l'histoire de l'Asie antérieure et que nous avons prise pour terme dans les autres livres, n'a aucune signification dans l'Inde, où le retentissement de ces événements ne parvint pas. Pour trouver dans les annales de cette partie du monde une date également décisive, à laquelle nous puissions logiquement nous arrêter, et qui en même temps ne fût pas dans le temps trop éloignée des guerres médiques, nous avons dû descendre plus d'un demi-siècle plus bas, jusqu'à la grande assemblée religieuse qui clôt la période de formation du bouddhisme. Quant à l'ordre que nous avons adopté dans les récits qui rempliront ce chapitre, nous avons été conduit par une nécessité absolue à suivre un ordre géographique, en divisant l'Inde en un certain nombre de régions, délimitées par la nature, dont nous étudions

successivement les vicissitudes. Car l'Inde aryenne présente aux yeux de l'historien le phénomène d'un morcellement politique profond, d'un défaut complet d'esprit d'unité nationale, avec une unité religieuse et intellectuelle qui n'est pas moins caractérisée.

II. — Nous commencerons par la région intermédiaire entre l'Inde proprement dite et l'Iran oriental, qui s'étend sur la rive droite de l'Indus et embrasse aussi la partie ouest de la chaîne de l'Himalaya, d'où débouchent et l'Indus et les cinq rivières du Pantchanada.

Ces dernières montagnes, situées au nord des plaines arrosées par l'Indus et ses affluents, furent en partie traversées par la grande migration des Aryas à ses débuts, en partie colonisées par quelques-uns des rameaux qui s'en détachèrent le plus anciennement. Les peuples qui s'y formèrent gardèrent toujours les mœurs primitives de la race, telles qu'elles nous sont décrites dans les hymnes des Vêdas ; ils ne connurent ni le brahmanisme, ni le régime des castes. De plus, ces peuples ne furent jamais de pur sang aryen ; ils se mêlèrent sur un pied d'égalité complète aux tribus indigènes, qu'ils y trouvèrent antérieurement établies, et qui paraissent avoir été de race kouschite dans la portion occidentale des montagnes, de race bhota ou tibétaine dans la portion orientale. Aussi beaucoup de particularités des mœurs et de la religion de ces indigènes anté-aryens se conservèrent-elles jusque fort tard dans le pays, mêlées aux usages et au culte des Aryas primitifs.

Le haut pays où l'Indus commence à couler vers le sud était habité par les Daradas, les Derdes de la géographie classique, formant un petit royaume dont les habitants parlaient déjà sanscrit et d'où on tirait une grande

quantité d'or. Hérodote[1] raconte que cet or provenait des sables de la partie élevée et entièrement déserte des montagnes; là, dit-il, vivent des fourmis plus petites qu'un chien, mais plus grosses qu'un renard, qui se creusent des terriers dans le sable aurifère. Les Indiens viennent recueillir les paillettes de métal dans le sable, qu'elles ont rejeté à l'entrée de leurs terriers. Ce récit, qu'un grand nombre d'auteurs grecs ont reproduit, soit d'après Hérodote, soit d'après Néarque et les autres compagnons d'Alexandre, est d'origine indienne : car il est question dans le Mahabharata de « l'or des fourmis. » Chez la plupart des écrivains classiques qui le rapportent, il a pris les apparences d'une fable absurde. Mais les expressions dont se sert le père de l'histoire prouvent qu'il avait bien compris qu'il ne s'agissait pas de fourmis proprement dites, et que l'histoire avait trait à de petits quadrupèdes dépourvus d'un nom particulier dans la langue indienne, auxquels, à cause de leur vie souterraine, on avait appliqué l'appellation de « fourmis ». Le voyageur Moorcroft a établi qu'il fallait y reconnaître des marmottes, animal inconnu dans les autres montagnes de l'Inde, mais qui abonde sur les hauts plateaux de l'Himalaya, où l'on peut quelquefois rencontrer des paillettes d'or à l'entrée de leurs terriers, dans le sable rejeté à l'extérieur, lorsqu'elles ont atteint au-dessous de la couche supérieure du sol. A l'ouest des Daradas, sur la rive gauche de la Koubha (le Cophen des Grecs), était le royaume des Açvakas, appelés dans la géographie classique Assacaniens ou Aspasiens, en arrière desquels, vers le nord, se trouvaient les Lampakas et les Kambodjas. Au IVe siècle, quand Alexandre traversa leur pays, qu'il trouva rempli de vignes sauvages, de lierres, de lauriers et de myrtes

(1) IV, 40; cf. III, 102.

comme les montagnes de la Grèce, les Açvakas avaient leur capitale dans la ville de Maçaka (Massaga); ils possédaient plusieurs autres villes fortifiées et de nombreux châteaux bâtis sur des rochers, dans des positions presque inaccessibles; ils pouvaient mettre en campagne jusqu'à 20,000 cavaliers. Au confluent de la Koubha et de l'Indus avait été bâtie l'importante cité de Pouschkalavati (Peucelaotis), capitale d'une petite principauté indépendante. Le canton d'où sort la Koubha, immédiatement au pied de l'Hindou-Kousch, était occupé par un peuple que les géographes grecs appellent Ambantæ et dont nous ne possédons pas le nom sanscrit sous sa forme originale; ses deux principales villes étaient Kapiça (Alexandrie du Caucase) et Kaboura (Ortospana). Quant à la rive gauche de la Koubha, c'est-à-dire au district situé au midi de cette rivière, c'était le pays des Gandharas (Gandariens). Ils appartenaient au rameau indien des Aryas, non au rameau iranien, et ils parlaient sanscrit; mais Hérodote[1] remarque qu'ils avaient les mœurs et le costume des Bactriens. Cette différence de coutumes avec les autres Indiens se traduit dans les documents postérieurs de la la littérature sanscrite par la mention que l'on fait des Gandharas comme du peuple dont les brahmanes sont les plus corrompus et les plus infidèles à l'orthodoxie. Dans le Mahabharata, c'est une fille du roi des Gandharas qu'épouse Dhritaraschtra, le père des Kourous.

III. — C'est dans la vallée de la Koubha que les Aryas de l'Inde se trouvèrent en contact et en conflit avec l'empire assyrien. On se souvient que la légende épique de Sémiramis, telle qu'elle était rapportée par Ctésias, attribuait à cette reine fabuleuse une expédition dans l'Inde, terminée par une défaite. Ce récit

(1) III, 102.

tranche sur le reste de la légende, en ce qu'il fait subir un échec à la reine, partout ailleurs représentée comme victorieuse; par là il offre dès le premier abord un caractère plus historique. Le nom du roi indien que l'on fait triompher de Sémiramis est, d'ailleurs, un nom parfaitement sanscrit, que ni les Assyriens, ni les Perses n'auraient pu inventer; Ctésias l'écrit Staurobatis, forme sous laquelle on reconnaît sans aucune hésitation possible Çtaorapati « le seigneur des troupeaux », titre qui qualifie parfaitement le chef d'une des tribus pastorales du Sapta-Sindhou et doit être comparé à celui d'Açvapati « le seigneur des chevaux », porté dans la même région par le roi des Kêkayas. Pour notre part, nous serions assez disposé à croire qu'il y a eu ici dans la légende de la Sémiramis fabuleuse introduction d'un fait réel, qui avait eu lieu du temps de la seule Sémiramis historique, la reine Sammouramit, épouse de Binlikhous III (857-828), à laquelle Hérodote attribue aussi tous les travaux exécutés à Babylone par son mari. On a vu plus haut que le fragment de canon historique conservé au musée Britannique signale, sous le règne de Binlikhous, une expédition dans les parties les plus reculées de l'Ariane, qui dut conduire les armes assyriennes jusqu'à la frontière de l'Inde.

Cette expédition, nous l'avons dit aussi, fut renouvelée sous Teglathphalasar II, en 736; Teglathphalasar pénétra même jusque dans l'Inde, au moins dans les provinces arrosées par la Koubha. L'inscription qui nous fournit des renseignements, malheureusement bien succincts, sur sa campagne, enregistre en effet comme soumis par ce monarque plusieurs districts à l'est du pays d'Arakouttou, l'Arachosie; la capitale d'un de ces districts porte un nom purement sanscrit; il est orthographié *Zipoura*, transcription assyrienne

régulière d'un nom dont la forme régulière eût été *Djayapoura* « la ville de la Terre ». C'est sans doute alors que les Açvakas furent soumis aux Assyriens : car Arrien, [1] si bien informé de tout ce qui se rapporte à l'Inde occidentale, affirme que pendant un temps ils dépendirent de Ninive.

Le même Arrien nous apprend que les Açvakas, à partir du règne de Phraorte (657-635), firent partie de l'empire des Mèdes. Après la défaite d'Astyage, ils passèrent sous le sceptre de Cyrus, qui conquit en outre, entre 543 et 540, le pays des Gandharas, désormais incorporé à la monarchie perse. En 506, Darius augmenta encore de ce côté le territoire soumis aux Achéménides, en soumettant à son sceptre les Daradas, les Kampilyas (Campyliens) et les Darvas (Dyrbéens), qui, réunis aux Açvakas et aux Gandharas, ainsi qu'aux Sattagydes et aux Aparytes de l'Ariane orientale, formèrent la septième satrapie, appelée Gandarie, laquelle payait annuellement cent soixante-dix talents de tribut.

IV. — On peut douter que la conquête de Darius se soit étendue plus à l'est dans l'Himalaya, sur la petite principauté d'Ouraça (Varsa) et sur le fertile royaume de Kaçmira, d'où dépendait alors le peuple un peu plus méridional des Abhisaras (Abissares). Sans doute Hérodote nous dit que la flotte qui fut alors construite sur l'Indus pour le compte du roi de Perse et dont Scylax de Caryanda prit le commandement, était faite avec des bois des environs de Kaçyapapoura (Caspapyros), capitale du Kaçmira ; mais il ne résulte pas de là d'une manière nécessaire que ce dernier pays appartînt aux Perses. Ils ont pu, sans y dominer, acheter de ces beaux bois de construction que l'on coupe encore

(1) *Indic.* I, 1. — *Anabas*, IV, 25.

aujourd'hui dans les forêts qui entourent le Kachmir et qui, abandonnés au cours du Behat (le Vitasta antique, l'Hydaspe des Grecs), descendent jusqu'à l'Indus, où on les recueille. Ce qui est certain, c'est que les chroniques nationales du Kaçmira, qui remontent fort haut et présentent un caractère à la fois très-historique et très-précis, ne mentionnent à cette époque aucune domination étrangère, tandis qu'elles indiquent exactement celles des temps postérieurs.

Ce pays de Kaçmira est représenté comme ayant été originairement un important royaume des peuples-serpents, c'est-à-dire des peuples anté-aryens. Une dynastie aryenne y fut établie, en 1182 avant J.-C., par un prince du nom de Gonarda ; elle se perpétua jusqu'au temps des successeurs d'Alexandre, où les Grecs la détrônèrent ; le roi qui était sur le trône en 506 s'appelait Vasounanda. Le Kaçmira, aujourd'hui le Kachmir, est peut-être le pays de l'Inde où le sang aryen s'est conservé le plus pur jusqu'à nos jours ; dans le type physique des habitants on ne distingue aucune trace de mélange avec les anciennes populations indigènes. Et cependant, chose curieuse, les Aryas de cette contrée, qui paraissent avoir si bien conservé la pureté de leur race, avaient abandonné le culte primitif des tribus aryennes et adopté celui des premiers occupants du sol, les Dasyous, le culte des dieux-serpents. Les ambassadeurs du roi de Kaçmira (c'était alors Gopaditya), qui vinrent saluer de sa part Alexandre, racontèrent au conquérant macédonien que dans leur pays on nourrissait de gros serpents, adorés comme des dieux, et que le roi avait dans son palais les deux plus gros, longs de 80 et de 100 coudées [1]. Quand les missionnaires bouddhistes pénétrèrent dans la même contrée, ils y trouvèrent le culte

(1) Strab. XV, p. 698.

des serpents universellement et exclusivement répandu. Et ce culte, malgré les efforts du bouddhisme, s'y perpétua jusqu'à une époque très-récente.

A l'est du Kaçmira était un autre royaume himalayen, situé dans la partie des montagnes d'où descendent l'Iravati et le Vipaça ; c'était le royaume de Kêkaya, dont le roi portait le titre d'Açvapati [1] « seigneur des chevaux », et est désigné dans l'épopée indienne comme « nourrissant dans son palais d'énormes chiens, aussi « forts que des tigres. » A la différence des autres Etats que nous avons jusqu'à présent énumérés, le royaume de Kêkaya avait adopté la religion brahmanique et le système des castes. C'était le résultat de ses relations étroites avec les pays gangétiques. Dans le Ramayana nous voyons Daçaratha, le puissant monarque du Koçala, épouser une fille du roi de Kêkaya; nous y lisons de plus qu'entre Girivradja, capitale du Kêkaya, et Ayodhya, capitale du Koçala, existait une route carrossable et très-fréquentée.

V. — C'est en 506, sous le règne de Darius fils d'Hystaspe, et par suite de l'expédition dans laquelle Scylax de Caryanda descendit le fleuve jusqu'à la mer, que les peuples situés sur la rive droite de l'Indus, au midi des Gandharas, furent soumis à la monarchie perse. C'étaient d'abord, immédiatement au-dessous des Gandharas, les Pactyens d'Hérodote, dans lesquels on reconnaît d'un commun accord les ancêtres des Pouschtous ou Afghans de nos jours ; ils occupaient les deux versants des montagnes appelées actuellement Souleiman-Koh, entre l'Indus et l'Arachosie. Venaient ensuite les Kchatri (Xathres) ou « guerriers », et les Yaudheyas, voisins du confluent de l'Indus et du Pantchanada. Immédiatement

(1) Transformé par les Grecs en Sopithès.

au-dessous de ce confluent, sur les deux rives du fleuve, habitaient les Çoudras (Sydres), dernier reste indépendant de la vieille population kouschite, partout ailleurs subjuguée par les Aryas et réduite à l'état de caste servile. Ces Çoudras indépendants sont représentés dans le Mahabharata comme apportant en tribut « mille jeunes « esclaves à la peau brune, aux longs cheveux, vêtues de « toiles de coton. » Hérodote[1] les décrit sous le nom d'Ethiopiens de l'Inde dans l'armée de Xerxès ; il remarque leurs cheveux longs et souples contrastant avec la couleur foncée de leur teint ; il dit qu'ils avaient à la guerre la tête couverte, en guise de casques, de la peau d'une tête de cheval, la crinière faisant aigrette et les deux oreilles dressées ; quant à leur bouclier, il était couvert en peaux de grues. Ceux de la rive droite de l'Indus furent seuls soumis aux Perses ; ceux de la rive gauche demeurèrent libres de toute suzeraineté.

Plus au sud, entre le fleuve et les montagnes de l'Ariane, qui sur ce point sont reculées et laissent place à une vaste province, était un royaume florissant et bien peuplé au IVe siècle, dont la capitale est appelée Sindomana dans les écrivains grecs. Ils nomment les habitants de ce pays Sambatæ, et disent que cette désignation venait d'un fleuve Sambus, qui traversait leur territoire. Nous n'avons pas les formes indiennes originales ; mais nous croyons reconnaître ce pays des Sambatæ dans le pays de Sagbatta, mentionné dans les inscriptions cunéiformes comme conquis par Teglathphalasar II au-delà de l'Arachosie. Les Sambates, au temps où ils se trouvèrent en contact avec les Grecs, avaient adopté la constitution de la société brahmanique. Ils étaient célèbres par la manière dont ils tuaient de grands serpents, et, après avoir laissé leur corps pourrir au so-

(1) VII, 70.

leil, en tiraient un venin sûrement mortel, avec lequel ils empoisonnaient leurs flèches. A l'ouest de l'embouchure de l'Indus les Grecs signalent aussi le petit peuple des Arbites, « les plus occidentaux des Indiens, » qui habitaient le long de la mer et du petit fleuve Arbis, descendu des hauts plateaux de l'Ariane. C'était une nation très-peu civilisée, qui vivait principalement de pêche; manquant de bois dans leur pays, ils faisaient la charpente de leurs cabanes avec les côtes des baleines qu'ils poursuivaient dans l'Océan voisin.

Quant au delta du fleuve, il formait la principauté que les Grecs ont appelée Pattalène, d'après sa capitale Potala (Pattala), nom qui signifie « station des navires ». Située au point où se séparent les différentes branches de l'Indus et accessible aux plus gros vaisseaux des anciens, Potala était le principal port de cette partie de l'Inde, l'échelle du commerce avec la Babylonie et l'Arabie méridionale. Nous avons déjà dit plus haut que les Aryas ne s'étaient étendus qu'assez tard dans cette région; mais qu'ils y étaient pourtant établis déjà quand les vaisseaux d'Hiram et de Salomon vinrent toucher aux embouchures de l'Indus.

VI. — Tous les peuples que nous venons d'énumérer furent réunis par Darius dans la vingtième satrapie, désignée par le nom perse de *Hindhus* « le pays du fleuve », d'où est venu le grec *India*, satrapie qui payait annuellement au Grand Roi un tribut de 360 talents de poudre d'or provenant du cours supérieur du fleuve. « Les guerriers de ces nations, remarque M. Max Duncker, enrôlés dans l'armée de Xerxès, vinrent, soixante ans après que le Bouddha avait prêché sa doctrine sur les bords du Gange, fouler le sol de la Grèce. Ils virent les temples d'Athènes livrés aux flammes, campèrent dans la plaine d'Eleusis et furent taillés en pièces sur les

bords de l'Asopus. » Hérodote [1] les décrit combattant les uns à pied, d'autres à cheval, d'autres enfin sur des chars, comme les héros du Rig-Vêda. Ils portaient des vêtements de coton, des arcs en roseau, avec des flèches également en roseau, armées de pointes de fer. Leurs chariots de guerre étaient traînés par des chevaux et par des onagres.

§ 2. Le pays des cinq fleuves.

I. — Aucune domination étrangère ne franchit l'Indus jusqu'à l'époque d'Alexandre, et ne s'étendit sur la contrée appelée Sapta-Sindhou dans l'âge vêdique, plus tard Pantchanada ou « pays des cinq fleuves », expression à laquelle correspond exactement le nom actuel de Pendjâb. Les nations aryennes demeurées en arrière dans cette antique demeure de la race, tandis que les autres s'établissaient dans les pays du Gange, avaient conservé les mœurs et la religion de l'époque vêdique, et la réforme brahmanique n'avait pas étendu son action jusqu'à elles. Elles ne connaissaient ni la distinction hiérarchique des castes, ni la suprématie du sacerdoce, constituant une classe fermée dans la nation, ni la loi religieuse nouvelle, avec ses doctrines de transmigration des âmes et ses ordonnances de purifications infinies; elles vivaient sans brahmanes et le plus souvent sans rois, sous l'autorité d'une noblesse guerrière. Aussi les brahmanes des pays gangétiques ne pouvaient-ils voir qu'avec colère et mépris ces Aryas des bords de l'Indus, qui repoussaient leurs conceptions les plus chères. Ils les appelaient Bahikas, ou « exclus » de la société brahmanique, et Bratyas, c'est-à-dire « infidèles ». Voici en quels termes il est parlé d'eux dans le Maha-

(1) VII, 65, 66 et 86.

bharata : « Exclus de la montagne sainte de l'Himavat, « des fleuves du Gange, de la Yamouna et de la Sarasvati (les fleuves sacrés), les Bahikas sont impurs dans « leurs mœurs et dans leurs paroles. Leur figuier sacré « s'appelle *Govardhanas* (immolation de la vache), leur « place de marché est remplie de vases à boire. Ils « boivent une liqueur distillée du riz et de la canne à « sucre ; ils mangent de la viande de bœuf avec de l'ail « et de l'oignon, et toute autre viande, pure ou impure, « avec les végétaux défendus. Leurs femmes, couronnées « de fleurs, sans voile, enivrées, courent par les rues et « les champs. Leurs instincts lascifs les rendent semblables aux ânesses et aux cavales. Elles dansent et « chantent dans les rues, prises de vin..... Tous les « hommes reconnaissent que les préceptes de ceux qui « ont étudié les livres saints doivent faire loi. Mais chez « les Bahikas un homme né dans la condition sacerdotale peut entrer dans les rangs des guerriers ou descendre à la condition de cultivateur et d'ouvrier ; un « brahmane peut se faire barbier (c'est une des professions regardées comme les plus impures dans le système brahmanique) et un barbier devenir kchatriya. « Nulle part les prêtres ne peuvent vivre suivant leur « bon plaisir, sans souci des prescriptions légales. Pareille chose ne se voit que chez les Bahikas, les Kchoudrakas et les Gandharas, qui sont insensés, confondant et ruinant toute loi. »

Les annales du pays des cinq fleuves, depuis la date des hymnes les plus récents du Rig-Vêda jusqu'à l'expédition d'Alexandre, sont entièrement ignorées. La littérature sanscrite ne fournit aucun renseignement à cet égard. Mais, du moins, les historiens d'Alexandre, et en particulier Arrien, ont tiré des mémoires des compagnons du héros macédonien un tableau très-précieux de l'état politique et social du pays au IVe siècle avant

notre ère, état qui bien évidemment n'avait pas changé depuis un assez long-temps, qui, par conséquent, devait être le même à la fin de l'époque embrassée par notre histoire.

II. — Entre l'Indus et le Vitasta (l'Hydaspe), au sud du Kaçmira, se trouvait le riche et vaste royaume de Takchaçila (Taxila), dont le roi fut appelé Taxile par les Grecs, qui prirent sa désignation ethnique comme son nom propre. Takchaçila est représentée dans toutes les traditions indiennes comme la principale ville de l'ancien peuple des serpents, c'est-à-dire des Kouschites anté-aryens, le centre de leur puissance et de leur civilisation. La légende raconte — nous l'avons déjà dit — qu'ils s'y maintinrent indépendants plus tard que partout ailleurs, après la conquête des pays gangétiques et même après la *Grande Guerre*, et qu'ils ne furent vaincus, soumis aux Aryas, que par un monarque issu du sang des Pandavas, Djanamêdjaya, petit-fils d'Ardjouna. Cette tradition, qui fait détruire à Takchaçila la puissance des anciens possesseurs du sol par une conquête venue des bords du Gange et de la Yamouna, explique comment, à la différence des autres pays de la même région, le royaume dont cette ville était la capitale était soumis aux lois religieuses et sociales du brahmanisme. Les livres bouddhiques nous l'attestent formellement, et les Grecs signalent dans le pays de Takchaçila l'existence de nombreux ascètes, qui se distinguaient du reste de la population par la blancheur de leur teint. Mais ils attribuent en même temps à ce pays des usages absolument contraires aux préceptes brahmaniques, qui prouvent peu de fidélité dans l'observation des lois sacerdotales, par exemple l'usage d'exposer les cadavres des morts pour les faire dévorer par les oiseaux de proie, comme chez les peuples qui suivaient la loi de Zoroastre.

Entre le Vitasta et le Tchandrabhaga (Sandurophagus, Acésinès) était un autre grand, riche et florissant royaume, qui renfermait trois cents villes, et pouvait mettre sur pied 50,000 fantassins et 200 éléphants de bataille, sans compter les cavaliers et les chars de guerre. Les habitants de ce royaume, Aryas de pure race, étaient des descendants de tribus de la nation vêdique des Pauravas, les mêmes que les Bharatas, restées sur le territoire des ancêtres tandis que d'autres tribus de la même nation allaient fonder dans le bassin du Gange le royaume d'Hastinapoura. Les compagnons d'Alexandre commirent au sujet du roi de ces Pauravas du Pantchanada la même erreur qu'au sujet du roi de Takchaçila ; ils prirent son nom ethnique pour un nom propre et l'appelèrent Porus. Un second royaume, non moins important, de Pauravas, était situé à l'orient du premier, entre le Tchandrabhaga et l'Iravati (Hydraotès) ; les Grecs lui donnent pour monarque un autre Porus.

III. — Dans tout le reste du pays des cinq fleuves, à l'est et au sud des royaumes dont nous venons de parler, il n'y avait plus d'Etats monarchiques, mais ce que les Grecs appellent « les Indiens libres » ; les poëmes sanscrits, les Arattas, « hommes sans rois ». C'étaient des nations, en partie adonnées à la vie pastorale, en partie cultivant la terre et habitant même de grandes villes, qui continuaient à mener la vie de liberté républicaine si chère aux ancêtres de la race aryenne. Sous l'autorité de petits chefs qui portaient encore les titres vêdiques de *gopa* « possesseurs de vaches », et de *viçpati* « chef « de maison », elles se divisaient en une infinité de tribus indépendantes ou plutôt de clans, qu'administraient les membres de la noblesse guerrière et pastorale, réunis en conseil. C'était seulement dans un cas extraordinaire — par exemple, lorsqu'un grand danger

menaçait de l'extérieur — que les diverses tribus d'une même nation se réunissaient en assemblée générale et élisaient un chef temporaire, chargé de les conduire toutes au combat. Les peuples qui vivaient de cette vie républicaine étaient nombreux et puissants. On ne les connaît pas tous, et nous ne pouvons énumérer que les principaux.

Au-dessus des Pauravas, sur les flancs de l'Himalaya, entre le pays d'Abhisara et le Kêkaya, les Glaukas (Glauses) possédaient trente villes, dont la moindre avait, dit-on, 5,000 habitants. Entre l'Iravati et le Vipaça (Hyphase), au midi du royaume de Kêkaya, les Khattias (Cathéens) ou Madras étaient un peuple principalement pasteur, vivant du produit de ses chameaux et de ses buffles, comme encore aujourd'hui les habitants des mêmes districts. Mais ils avaient aussi quelques villes considérables et fortifiées, dont la principale était Çakala (Sangala), et le nombre des guerriers qu'ils pouvaient mettre en campagne montait à 60 ou 70,000. Les Khattias attachaient un très-grand prix à la beauté corporelle, et chez eux les jeunes gens et les jeunes filles se choisissaient librement pour époux, sans que les parents s'en mêlassent. Les veuves se brûlaient sur le bûcher de leurs maris ; elles n'y étaient pas contraintes, mais celle qui refusait de se conformer à cet usage était tenue pour déshonorée.

Les nations de la partie plus méridionale du Pantchanada étaient les Çibis (Sibes), pasteurs qui se vêtissaient de peaux de bêtes ; les Agalasses des écrivains grecs, dont on ne connaît pas le nom sanscrit et qui comptaient jusqu'à 40,000 guerriers ; les Kchoudrakas (Oxydraques), gouvernés par cent cinquante chefs, desquels dépendait une nombreuse noblesse ; enfin les Malavas (Malliens), peuple éminemment guerrier. Auprès du confluent des cinq fleuves avec l'Indus on signale encore des nations

plus petites, les Ambasthas (Abastaniens), les Vasatis (Ossadiens) et les Kchatris (Xathres), apparentés à ceux de la rive droite de l'Indus. Tout ce pays des Arattas ou « Indiens libres » était extraordinairement peuplé. Arrien dit qu'il y avait sept nations et 2000 bourgs entre l'Acésinès et l'Hyphase; Strabon compte quinze nations et 3000 villes ou bourgs entre l'Hydaspe et l'Hyphase.

IV. — Au-dessous du confluent du Pantchanada et de l'Indus, la rive gauche de ce fleuve, jusqu'à la Pattalène, formait une contrée étroite, resserrée entre le fleuve et le désert, mais fertile et arrosée de nombreux canaux, où s'élevaient des villes en grande quantité. Les Mouschikas (Musicaniens) en occupaient la partie septentrionale, et les Prasthikas (Porticaniens) la partie méridionale. Ces peuples suivaient la religion brahmanique et étaient organisés d'après le système des castes. Chacun d'eux formait une monarchie puissante, dont le roi était entièrement soumis à l'influence des brahmanes.

A l'est de l'embouchure de l'Indus, sur les bords du grand marais d'Irina, erraient en pasteurs nomades les Abhiras, « qui nourrissent, dit le Mahabharata, des vaches, « des chèvres, des moutons, des chameaux et des ânes. » Ils appartenaient à la race brune des Kouschites, et, restés indépendants dans leur vie à demi-barbare, ils étaient le dernier débris d'un peuple plus considérable, qui avait occupé jadis tout le delta de l'Indus et avait valu à cette région le nom transformé en Ophir par les matelots d'Hiram et de Salomon. Quant aux îles du marais d'Irina, elles étaient occupées par des tribus de pêcheurs presque sauvages, ancêtres directs de ceux qui les habitent encore aujourd'hui. Hérodote, d'accord avec le Mahabharata, les représente comme vivant de poissons crus; il ajoute qu'ils se faisaient des canots avec la sec-

tion d'un tronc de bambou pris d'un nœud à l'autre, et que leurs vêtements étaient composés de joncs entrelacés.

§ 3. — Le bassin du Gange.

I. — En passant au bassin du Gange, nous nous retrouvons au milieu de la société brahmanique, dont nous avons longuement étudié la formation et l'histoire religieuse ; nous nous retrouvons également au berceau du bouddhisme. Il ne nous reste plus, au sujet de ces contrées, qui furent véritablement le cœur de l'Inde antique, le foyer de sa vie et de sa culture, qu'à indiquer brièvement le peu qu'on sait de leurs annales politiques jusqu'à l'époque du troisième concile du bouddhisme.

Nous avons raconté plus haut l'histoire des pays arrosés par le Gange et ses affluents pendant l'âge héroïque qui suivit immédiatement la conquête, autant du moins qu'on peut la retrouver dans les traditions embellies des épopées sanscrites. Au temps de la vie du Bouddha nous retrouvons dans cette contrée les mêmes royaumes qu'à la suite de la *Grande Guerre*. Dans le Madhyadêça, les Çourasênas règnent toujours à l'ouest de la Yamouna, les Kourous-Pandavas ou Kourous-Pantchalas entre cette rivière et le Gange ; mais ils ont transporté leur capitale d'Hastinapoura à Kouçambi. Les descendants de la dynastie solaire occupent encore le trône des Koçalas ; mais si Ayodhya demeure la principale ville de ce royaume, la ville sainte, le lieu de naissance de Rama, les princes ont transporté depuis peu de temps leur résidence dans la nouvelle ville de Çravasti, sur les bords de la Çaravati. A l'est des Koçalas est la petite principauté des Çakyas de Kapilavastou, dans laquelle naît le Bouddha ; au sud, celle dont Kaçi, appelée aussi Varanaçi, est la capitale.

Dans la partie inférieure du bassin du Gange nous retrouvons les royaumes de Magadha, dont la capitale est Radjagriha, de Vidêha ou Mithila; enfin celui des Angas, dont la capitale est alors Tchampa ou Malini, sur le Gange.

II. — Si le bassin du fleuve sacré n'avait jamais été réuni sous le sceptre d'un seul prince et était resté pendant tous les temps de la haute antiquité divisé en un grand nombre d'Etats distincts, si le seul lien d'unité réelle et sérieuse y était la suprématie commune de la caste brahmanique, cependant, parmi ces Etats divers, il y en avait eu presque toujours un qui primait les autres, exerçait sur eux une haute influence et les entraînait dans la sphère de son action d'une manière plus ou moins directe, quand il n'était pas en possession d'une véritable suzeraineté.

Dans les siècles qui suivirent immédiatement la *Grande Guerre*, — nous l'avons montré plus haut, — ce rôle prépondérant appartint à la dynastie des Pandavas et au peuple des Kourous-Pantchalas, rajeuni par cette invasion. Les épopées nous montrent les premiers rois Pandavas suzerains effectifs de tous les pays gangétiques, et il n'y a aucune raison de contester sur ce point le caractère historique de leurs traditions. Plus tard, ce fut aux Koçalas et à la couronne des rois qui résidaient à Ayodhya que passa la suprématie. Les choses étaient dans cet état quand fut composée l'épopée du Ramayana, et la description qu'elle donne du bon ordre et de la magnificence de la ville d'Ayodhya présente un caractère historique, non comme s'appliquant au temps du fabuleux Rama, mais comme tableau embelli de ce qui existait quand vivait le poëte. Diverses raisons d'un assez grand poids seraient de nature à faire penser que si la prépondérance politique des Pandavas dans le bassin du

Gange correspond à l'époque où la caste guerrière, au lendemain de la conquête, tenait le premier rang dans la société aryenne de l'Inde, l'établissement de la prépondérance des rois de Koçala correspondit au triomphe définitif de la caste sacerdotale, après les luttes symbolisées dans les légendes de Paraçou-Rama et de Vasischta et Viçvamitra, en un mot à l'établissement du nouvel ordre social. La ville héroïque d'Hastinapoura céda le premier rang à la ville sacrée d'Ayodhya, quand les kchatriyas durent également céder le pas aux brahmanes et se soumettre à leur autorité. Le déplacement de l'influence prédominante sur les pays gangétiques aurait ainsi coïncidé avec la révolution qui, dans le Magadha, renversa la dynastie Barhadratha, apparentée aux Kourous. En effet, en 803 av. J.-C., le dernier roi de cette dynastie, Ripoundjaya, fut assassiné par son premier ministre, Çounaka, lequel fit asseoir sur le trône son propre fils, appelé Pradyota. Nous avons déjà signalé plus haut cet événement comme ayant été inspiré par la caste brahmanique, et ayant eu pour résultat l'établissement de sa suprématie dans le Magadha.

III. — En 665 une nouvelle révolution eut lieu dans le Magadha. Nandivardhana, le dernier des Pradyotas, fut renversé par un kchatriya nommé Çiçounaga, qui s'empara du sceptre et devint l'origine d'une troisième dynastie, celle des Çaiçounagas. Ce fut une dynastie militaire et glorieuse, qui en peu d'années assura par la force des armes au Magadha la suprématie sur tous les royaumes voisins. Un siècle après Çiçounaga, lorsque le Bouddha prêcha sa doctrine, le roi Bimbisâra (579-551), quatrième successeur du chef de la famille, était le suzerain reconnu sans contestation des royaumes de Kaçi, de Kapilavastou et du Mithila. Nous avons raconté plus haut comment il fut un des premiers à se con-

vertir à la nouvelle religion, et comment il en devint le plus ardent protecteur. A dater de ce moment, les Çaiçounagas, déclarant la guerre à l'influence brahmanique, identifièrent leur cause avec celle du bouddhisme. Leur royaume devint le foyer principal, le centre de direction de la doctrine prêchée par Çakyamouni; c'est là que se tinrent les premiers conciles. Aussi la puissance effective du royaume de Magadha se mit-elle à grandir à mesure que le bouddhisme se propageait.

Bimbisâra, ne se contentant pas d'une simple suzeraineté, déposséda les princes qui régnaient à Kaçi ou Varanaçi, et prétendaient se rattacher à la race lunaire des Bharatas. Il réunit leurs états à son royaume et y installa, comme vice-roi, son fils Adjataçatrou. On raconte que celui-ci fonda près de Varanaçi une ville nouvelle, qu'il appela Radjagriha, comme la capitale du Magadha, et dans laquelle il fixa sa résidence. Mais Adjataçatrou ne se contenta pas longtemps de ce rôle secondaire; l'ambition le conduisit à un crime horrible. Il s'ouvrit les voies du trône par un parricide, et s'empara du sceptre en tuant son père (551). A son avénement il se déclara l'ardent défenseur du système brahmanique, l'ennemi de la religion que Bimbisâra avait protégée. Mais le trouble de sa conscience ne lui laissait pas de repos. Le Bouddha profita de cette disposition, et convertit lui-même Adjataçatrou, qui fit publiquement pénitence et, dit-on, ne retrouva la paix que dans les larmes du repentir. Il devint dès lors l'ami le plus fidèle du réformateur, et d'ennemi du bouddhisme se transforma en son propagateur le plus zélé, donnant en même temps l'exemple de toutes les vertus que recommandaient les enseignements moraux de Çakyamouni.

Le règne d'Adjataçatrou (551-519), pendant lequel le Bouddha mourut et le premier concile se tint auprès de Radjagriha, fut long et glorieux au point de vue poli-

tique. La puissance de la couronne de Magadha y prit de grands et rapides développements. C'est alors que ce royaume acheva de devenir le premier Etat de l'Inde. Adjataçatrou commença par détruire la république des Vridjis, petit Etat de kchatriyas, dont la capitale était Vaïçali, sur l'Hiranyavati, et qui était gouverné par un sénat aristocratique. Il s'empara ensuite du Mithila et de l'Anga sur le bas Gange, ainsi que du royaume des Kourous-Pantchalas sur le cours supérieur du fleuve. Dans ce dernier pays le roi, qu'il détrôna ou de la mort duquel il profita pour agrandir son empire par une nouvelle conquête, s'appelait Kchêmaka ; c'était le cinquième successeur de Çatanika, du vivant duquel était né le Bouddha ; avec lui finit la dynastie des Pandavas.

Après avoir ainsi plus que doublé le territoire du royaume de Magadha, Adjataçatrou fut assassiné par son fils Oudayabhadra, qui s'empara du trône (519) ; le parricide châtiait le parricide. Les crimes que l'on voit se succéder dans la famille des premiers protecteurs du boudhisme prouvent combien la morale de cette religion, toute sublime qu'elle fût en théorie, était impuissante à réfréner réellement les passions humaines, lorsqu'elles se déchaînaient dans toute leur férocité. Les chroniques indiennes nous présentent en effet à ce moment dans le Magadha toute une série de princes, qui, les uns après les autres, s'élèvent par le parricide. C'est encore le cas des premiers successeurs d'Oudayabhadra, Anourouddhaka (503-495) et Nagadasaka (495-471). L'horreur que de tels crimes durent inspirer ne diminua pas la puissance du royaume. Au contraire, ce fut vers ce temps, sans qu'on en puisse déterminer la date précise, qu'il s'agrandit encore d'une manière considérable par l'annexion du Koçala. Cet important État avait perdu, depuis l'avénement des Caiçounagas, son ancienne prépondérance ; mais il était encore indépendant et florissant

pendant la vie du Bouddha. Le roi Prasênadjit, converti dès les débuts de la carrière du réformateur, avait été l'un de ses plus fervents sectateurs. Peu de temps même avant ou après la mort de Çakyamouni, — les traditions ne sont pas d'accord sur ce point, — les Koçalas avaient fait des conquêtes dans leur voisinage. Kchoudraka, successeur de Prasênadjit, avait détruit le petit royaume des Çakyas de Kapilâvastou. Mais il n'y eut plus après lui que trois règnes, tous les trois fort courts. Avec Soumitra la dynastie solaire s'éteignit, et le Koçala fut réuni à l'empire du Magadha, qui se trouva de cette façon embrasser le bassin du Gange presque tout entier.

IV. — Cependant une révolution populaire éclata en 471 dans le Magadha. Nagadasaka fut détrôné, et le peuple élut à sa place Çiçounaga II, fils puîné d'Adjataçatrou, qui exerçait les fonctions de vice-roi à Vaïçali. Çiçounaga II régna 28 ans (471-453) et eut pour successeur son fils Kalaçoka (453-425), sous lequel la dynastie Pradyota atteignit le point culminant de sa puissance. Il augmenta encore son empire, qui prit désormais le nom d'empire des Pratchyas ou « peuples orientaux », d'où les Grecs firent Prasiens. Les soutras bouddhiques les plus anciens racontent une touchante histoire sur la convertion d'une courtisane de Mathoura, que le roi Kaslaçoka avait condamnée, pour un meurtre, à avoir les pieds, les mains, le nez et les oreilles coupés. Il résulte positivement de cette histoire que le monarque du Magadha sous lequel elle est placée, exerçait son autorité sur les provinces à l'ouest de la Yamouna et s'était rendu maître du pays de Çourasêna. Kalaçoka étendit aussi sa suzeraineté sur les royaumes situés au nord du pays des cinq fleuves, sur les états des Kêkayas, des Pauravas et de Takchaçila, mais sans toutefois arri-

ver à en faire de simples provinces directement soumises à son sceptre.

Voulant se créer une capitale nouvelle, plus centrale que Radjagriha et située sur le grand fleuve qui était comme l'artère de son vaste empire, Kalaçoka bâtit au confluent de l'Hiranyavâhou (l'Erannoboas des Grecs) et du Gange, à peu de distance au-dessus de l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la ville de Patna, une cité qui devint, à partir de ce moment, la résidence des monarques des Pratchyas, et pour plusieurs siècles la vraie capitale de l'Inde aryenne. Cette nouvelle ville reçut de son fondateur le nom de Patalipoutra; c'est la Palibothra des écrivains classiques. Mégasthène, qui visita Palibothra cent vingt ans plus tard, la décrivait comme la plus grande et la plus belle ville de l'Inde. Elle avait en plan la forme d'un rectangle, long de 80 stades (14,400 mètres) et large de 15 stades (2,700 mètres). Un fossé, qui servait en même temps d'égout pour les immondices de la ville, l'entourait de toutes parts et se déversait dans le Gange; il avait 600 pieds de large et 30 coudées de profondeur. En arrière de ce fossé s'élevait un rempart en palissades, percé de meurtrières et garni dans toute son étendue de 570 tours, également construites en bois. Soixante-quatres portes s'ouvraient dans l'enceinte. Les habitants étaient extrêmement nombreux, la ville riche et florissante, non-seulement à cause de son importance politique, mais comme centre d'un immense commerce. Elle était cependant tout entière, maisons et édifices, construite en bois et couverte en chaume, comme l'était antérieurement Radjagriha. Mégasthène, d'accord avec les indications positives qui ressortent de plusieurs soutras sur la vie du Bouddha, remarque en effet que de son temps encore les Indiens, même dans les parties les plus opulentes du pays, n'avaient que des maisons de bois ou

des huttes en pisé. C'est seulement un siècle et demi après Kalaçoka, sous l'influence des Grecs et par suite du contact avec eux, que les Indiens commencèrent, dans le royaume du Magadha, à élever des édifices en pierre, et par suite à posséder une véritable architecture, qui prit rapidement une physionomie toute spéciale. Au reste, dans les plus anciens monuments de cette architecture la plupart des dispositions trahissent l'imitation de constructions de bois.

Le palais royal de Patalipoutra était bâti en bois, comme la ville elle-même, mais magnifique et de la plus vaste étendue. Les soutras bouddhiques fournissent des détails à son sujet. Il s'élevait sur une hauteur artificielle, disposée en terrasse, et était entouré de vastes jardins. Le harem était peuplé de nombreuses épouses royales et d'une armée de servantes. Les gardes du corps du roi, armés de l'arc et de la lance, les gardiens du harem, armés de massues, et aussi les exécuteurs des hautes œuvres, reconnaissables à leurs vêtements de couleur bleue, habitaient dans le palais. L'ensemble de l'édifice se composait de bâtiments successifs, entourés de portiques, présentant de vastes salles de réception et séparés par de grandes cours, où erraient en liberté des paons et des panthères apprivoisées. C'était au fond de la cinquième cour que se trouvait la demeure des femmes, la plus reculée de toutes. Les colonnes de bois des salles principales étaient dorées.

Malgré la distance très-considérable qui séparait Patalipoutra de l'embouchure du Gange, les vaisseaux remontaient jusqu'à cette ville, qui devint ainsi le point de départ d'un vaste commerce maritime. Les navires partaient de Patalipoutra pour aller, à la pointe méridionale du Dakchinapatha, chercher les produits précieux de cette région. D'autres commencèrent dès lors à se diriger vers les pays de l'Indo-Chine, longtemps in-

connus des Aryas de l'Inde; ils allaient aux embouchures de l'Airavata (l'Irawaddy de nos jours), dans le pays de Iakkhapoura « le pays de l'argent », sur la côte de la Barmanie actuelle, où se fondèrent comme échelles du commerce maritime les villes aryennes de Vaïçali (Arrakan) et de Dvayavati (Thandwaï), ou bien vers la « Chersonèse d'Or » des géographes grecs, c'est-à-dire la presqu'île de Malacca. Dans la direction opposée, Kalaçoka fit construire la grande route de terre qui fit l'admiration de Mégasthène, et conduisait, au travers de tous les pays du haut Gange et du Pantchanada septentrional, de Pataliputra à Takchaçila. Jalonnée de bornes milliaires qui indiquaient les distances, cette route, exécutée avec le plus grand soin, reliait à l'Indus la capitale du Magadha, et ouvrait une voie carrossable au commerce, qui s'établit dès lors avec une grande activité entre l'Inde gangétique et l'empire des Perses. D'autres routes, mentionnées dans les soutras du bouddhisme, sillonnaient l'empire dans ses différentes directions et reliaient les provinces entre elles.

C'est pendant le règne de Kalaçoka, et sous ses auspices, qui se tint le deuxième concile général bouddhiste.

§ 4. — Le Dakchinapatha.

I. — Nous avons parlé plus haut de l'établissement des Aryas postérieurement à la *Grande Guerre* dans la région du Souraschtra et des monts Vindhya, et nous avons essayé d'en déterminer l'époque. On ne sait rien de positif sur l'histoire de ces pays pendant les siècles qui suivirent. Dans les premiers temps du bouddhisme on y remarquait particulièrement les royaumes de Tchandravat (Sandrabatis des Grecs), Haravati et Mâlava;

mais le plus important de tous était celui des Pandavas du Souraschtra. Suivant Mégasthène, il renfermait 300 villes et pouvait mettre sur pied 150,000 guerriers, avec 500 éléphants. En général les renseignements du voyageur grec sont d'une parfaite exactitude; nous n'avons pas de raison de suspecter celui-ci; mais les chiffres qu'il énonce sont de nature à faire penser qu'au IVe siècle le territoire des Pandavas de l'Inde centrale s'étendait au-delà des limites du Souraschtra et embrassait la plus grande partie de la région du Vindhya.

Nous ne savons pas mieux l'histoire de l'Odra, où nous avons vu qu'une tribu aryenne s'était également établie dès une époque très-haute sur le littoral, refoulant dans les montagnes de l'intérieur les indigènes de race mélanienne. Cette province paraît même avoir été occupée plus anciennement que les districts de l'embouchure du Gange. Le code de Manou classe déjà les Odras parmi les kchatriyas dégénérés. C'est une indication certaine que le sang aryen n'était pas pur dans ce pays, et qu'il y avait eu mélange avec les habitants antérieurs. Mais du moins l'élément aryen avait été assez prédominant pour que, dès la haute antiquité, le langage du pays ait été un dialecte issu du sanscrit, sans aucun emprunt à l'idiome des premiers indigènes.

II. — Les plus anciennes colonies des Aryas dans la péninsule du Dakchinapatha nous ont également occupé. Nous avons essayé de déterminer la route qu'elles avaient suivie et leurs dates respectives. Nous avons parlé de celles du Kalinga et de l'Andhra, ainsi que du royaume des Pandyas à l'extrémité méridionale de la péninsule, fondé par un dernier rameau des Pandavas. En général, les établissements aryens au milieu des populations dravidiennes de cette partie de l'Inde, eurent un tout autre caractère que ceux qui se superposèrent aux po-

pulations kouschites dans les bassins de l'Indus et du Gange. Ce ne furent pas de grandes invasions conquérantes apportant tout un peuple nouveau, refoulant et détruisant les vieilles tribus indigènes ou les réduisant en servitude. La colonisation aryenne dans le Dakchinapatha se fit par essaims peu nombreux, souvent par des efforts presque individuels. Au milieu de populations douces et paisibles, encore plongées dans un état de complète ignorance, elle eut avant tout une allure pacifique et civilisatrice. Ce fut dans la plupart des cas un apostolat plus qu'une colonisation. Les Aryas qui allèrent s'établir chez les Dravidiens furent le plus souvent des brahmanes, retirés comme ascètes dans les forêts du sud, qui entraient en rapport avec les populations environnantes, leur prêchaient les doctrines des écoles sacerdotales de l'Aryavarta, et surtout les appelaient à la vie civilisée, les initiaient à une vie plus relevée, à des arts plus avancés, à des connaissances plus complètes, groupant leurs tribus éparses et barbares en États régulièrement organisés, leur apprenant à défricher le sol, à bâtir des villes, et implantant en même temps chez eux l'organisation de la société brahmanique. Cette organisation sociale fut même le point du brahmanisme que les ascètes missionnaires dont nous venons de parler importèrent le plus exactement au milieu des populations dravidiennes: car pour la plupart ils appartenaient à des sectes hétérodoxes et professaient les doctrines du çivaïsme. Le brahmanisme pur était animé d'un esprit trop exclusif, et méprisait trop profondément les hommes qui n'étaient pas brahmanes pour entreprendre jamais des œuvres d'apostolat.

Ce fut dans les populations indigènes elles-mêmes que les civilisateurs aryens du Dakchinapatha prirent les éléments qui leur servirent à former des castes correspondantes à celles de l'Aryavarta, mais sous d'autres

noms, et plus fermées encore et plus rigides, s'il est possible. Cela leur fut d'autant plus facile que les Nârikas kouschites du Malavara, en constituant leur État, avaient déjà donné dans cette partie de l'Inde l'exemple du régime des castes. Les chefs dravidiens qui écoutèrent leur enseignement, qui se déclarèrent leurs protecteurs et leurs disciples en politique comme en religion, furent assimilés par eux à de véritables Aryas, reçurent pour la plupart des noms aryens, et entrèrent dans la nouvelle caste des guerriers avec tous les priviléges des dvidjas. Le reste du peuple fut réparti dans les castes inférieures. Quant à ceux des indigènes qui se montrèrent rebelles aux prédications des instituteurs venus de l'Aryavarta, qui voulurent rester fidèles aux mœurs grossières et à demi sauvages de leurs ancêtres, et n'adoptèrent pas la religion nouvelle, ils furent rejetés du cadre de la société, classés au dernier rang de l'humanité, signalés à tous les mépris sous le nom de parias, emprunté à une tribu mélanienne de l'embouchure du Gange, enfin réduits à une condition plus dure et plus vile encore que celle des tchandalas dans les pays gangétiques.

Là même où il y avait eu colonisation véritable, où des groupes de populations aryennes, presque toujours composés de kchatriyas, étaient venus s'établir au milieu des indigènes et y avaient formé le noyau des nouveaux États qui se fondèrent, toute trace de distinction entre ces colons aryens et les Dravidiens appelés par eux à la civilisation disparut promptement. Les chefs indigènes furent admis à côté des Aryas dans la caste des guerriers. D'étroites alliances de famille s'établirent entre les deux races et amenèrent une fusion complète. Nous en avons le témoignage palpable dans ce fait qu'au bout d'un petit nombre de générations les colons aryens eux-mêmes, s'ils donnaient aux indigènes

leur civilisation, adoptèrent les langues de ces derniers; mais qu'en même temps l'influence aryenne pénétra les idiomes dravidiens, en leur fournissant un grand nombre de mots, surtout pour l'expression des idées auxquelles les indigènes n'avaient pas su s'élever antérieurement par eux-mêmes, et en laissant aussi dans le pays un grand nombre de noms de lieux purement sanscrits.

Les trois pays où les choses se passèrent de cette dernière façon, parce qu'il y avait eu établissement aryen d'une certaine importance, furent l'Andhra, le Kalinga et le royaume des Pandyas dans le Dravida proprement dit. La formation première de ces trois colonies aryennes nous a déjà occupé.

III. — Les royaumes civilisés et brahmaniques de l'Andhra et du Kalinga, sont déjà mentionnés dans les grandes épopées. Leurs annales ne nous sont connues qu'à partir du IVe siècle avant l'ère chrétienne. Dans les plus anciennes relations grecques, ces deux États sont signalés au premier rang de ceux de l'Inde méridionale. Celui du Kalinga avait alors sa capitale dans la ville littorale de Kalingapatam, appelée des Grecs Parthalis. Le roi de ce pays pouvait mettre en guerre jusqu'à soixante mille fantassins et sept cents éléphants. Quant aux Andhras, ils possédaient trente villes fortes et un très-grand nombre de bourgs ouverts.

Nous connaissons mieux l'histoire ancienne du royaume des Pandavyas ou Pandyas, à l'extrémité méridionale du Dakchinapatha. C'est là que l'émigration aryenne avait été la plus nombreuse; une fraction de la nation des Pandavas, venue du Souraschtra, s'y était établie, et nous avons cru pouvoir fixer plus haut la date de son établissement vers le Xe ou le IXe siècle avant l'ère chrétienne. Le pays était alors tout entier couvert

d'une immense forêt, qui s'étendait depuis le fleuve Godavari jusqu'au cap Koumari, et dans laquelle erraient les tribus dravidiennes. Les Pandavas défrichèrent la partie de forêt qu'ils avaient choisie pour en faire leur demeure. Ils fixèrent au sol les tribus indigènes de leur voisinage, leur apprirent l'agriculture et les arts de la civilisation. Les deux races, comme nous l'avons dit plus haut, se mêlèrent, et de leur union naquit une nouvelle nation, celle des Pandyas. Cette période de formation dut nécessairement réclamer plusieurs siècles. Elle est encore enveloppée d'épaisses ténèbres. Nous y distinguons seulement que l'île de Rameçvara, attenante à la côte, fut alors un foyer de culture brahmanique, d'influence à la fois religieuse et civilisatrice, qui exerça la plus puissante action sur la partie voisine du continent. Cette île avait alors un caractère sacré; elle était comme la capitale intellectuelle et religieuse de la colonisation aryenne.

L'histoire de la nation nouvelle, formée par le mélange des Pandavas aryens et des indigènes de race tamoule, ne commence d'une manière tout à fait claire et positive que dans les environs de l'an 600 avant J.-C. C'est alors qu'un homme sorti de la caste des *vélalars* ou « agriculteurs », qui correspond dans l'Inde méridionale à celle des vaïçyas, réunit toutes les fractions de la nation sous son autorité, se créa un empire puissant et devint le premier roi des Pandyas. Il n'est désigné dans les chroniques que par une épithète, Sampanna Pandya, « l'heureux Pandya ». Non-seulement ce fondateur de la monarchie régna sur tous les districts arrosés par les rivières Vaigarou, Vaiparou et Tamraparni; mais son pouvoir et celui de ses premiers successeurs s'étendit aussi sur les nations purement tamoules des Tcholas et des Tchéras, habitant au nord des Pandyas, qui commençaient alors à se civiliser et se

constituaient dans un état de semi-indépendance. Sa capitale était sur le bord de la mer, à Kourkhi, le Colchi des géographes grecs, aujourd'hui Kilkhar, en face l'île de Rameçvara.

Mais l'auteur de la complète puissance de la nouvelle monarchie fut son second roi, Koula Çêkhara (vers 580), fils de Sampanna Pandya. Il fonda les villes de Kalyanapoura et de Mathoura, sur les bords du Vaigarou. La dernière devint désormais la résidence des rois des Pandyas. Ce fut aussi ce prince qui acheva la soumission des Tcholas et des Tchéras et rendit le lien avec eux plus intime.

IV. — Au nom du roi Koula Çêkhara est indissolublement uni celui du fameux brahmane Agastya, surnommé *Tamir Mouni* « l'ascète des Tamouls ». C'était un solitaire du Souraschtra, qui vint s'établir dans les pays les plus méridionaux du Dakchinapatha, en traversant les monts Vindhya, « qui, dit la légende, s'abaissèrent devant lui. » Agastya fut le grand apôtre religieux de cette partie de l'Inde; il en fonda les doctrines religieuses, et il conquit à la civilisation aryenne toute la race tamoule. Accueilli à la cour de Koula Çêkhara, qui se déclara son disciple, il ne répandit pas seulement ses prédications sur les diverses tribus du royaume des Pandyas, sur les Tcholas et les Tchéras; mais, par lui-même ou par ses disciples directs, il porta aussi des doctrines nouvelles dans la portion la plus méridionale du Malavara, où il introduisit les principes de la société aryenne. Là se fonda bientôt la ville de Katchha (aujourd'hui Cochin), et ce canton devint le centre d'un établissement brahmanique que des légendes postérieures se sont plu à faire remonter jusqu'au fabuleux Rama, conquérant de Lankâ, et même jusqu'à Pa-

raçou-Rama, le destructeur des kchatriyas dans les pays du nord.

Ce ne fut pas, du reste, le brahmanisme pur et orthodoxe qu'Agastya propagea parmi les Tamouls. Il venait du Souraschtra, c'est-à-dire d'un des foyers de la renaissance du çivaïsme, du pays même où avait été conçue pour la première fois l'identification de Çiva avec Roudra, qui permit aux brahmanes d'accepter l'ancien dieu des Dasyous et des Çoudras. Aussi fut-ce du çivaïsme qu'Agastya se constitua l'apôtre ; il en fit la religion nationale des peuples du midi de la péninsule, conquis par lui à la culture aryenne et au régime des castes. Sous ses auspices et par ses conseils, Koula Çêkhara fonda, au centre de sa nouvelle ville de Mathoura, un temple magnifique en l'honneur de Çiva, sous la forme de Moula Linga ; la légende prétend même qu'il ne fit que relever un temple antique, jadis bâti par le dieu Indra quand il fut exilé sur la terre dans ces forêts, pour avoir tué un brahmane en croyant tuer un démon. Mais s'il allait jusqu'à présenter aux adorations du peuple l'obscène symbole du Lingam, s'il considérait Çiva surtout sous son côté générateur, — comme l'ont toujours fait depuis lors les peuples de l'Inde méridionale, — le çivaïsme d'Agastya se rattachait à l'école de ceux qui prétendaient greffer cette religion sur le brahmanisme, au lieu de se poser en antagonisme avec lui ; il prenait pour point de départ la constitution de la société brahmanique, et Agastya et ses disciples devinrent la souche d'une nouvelle caste de brahmanes —d'origine aryenne, du reste—qui se fonda désormais au milieu des Tamouls, et s'empara de leur direction intellectuelle, religieuse, morale et politique. Ainsi ce qui était dans l'Inde proprement aryenne la religion des Çoudras, devint celle des brahmanes dans l'Inde dravidienne.

L'introduction du culte de Çiva est, du reste, symbo-

lisée par une légende toute mystique qui s'est ici introduite dans l'histoire, et que les chroniques placent immédiatement après le règne de Koula Çékhara. Ce prince, dit-on, eut une fille nommée Moumoulai Tadataki, laquelle n'était autre qu'une incarnation de la déesse Minakchi (une des formes de Mahadêvi), et lui succéda sur le trône. Elle fut une reine guerrière, qui fit de grandes conquêtes, subjugua tout l'Aryavârta et porta ses armes jusqu'au mont Kailasa, sur lequel Çiva fait sa demeure. Arrivée là, elle eut l'audace de vouloir combattre le dieu lui-même, qui la vainquit et la fit prisonnière. Mais le pouvoir de sa beauté triompha bientôt du dieu vainqueur. Epris d'elle, il la laissa retourner libre à Mathoura, l'y suivit et, prenant une forme humaine, devint son époux sous le nom de Sourdara Pandyan « le beau Pandya ». Naturellement, le fils issu de cette union, et que les listes royales enregistrent ensuite, Vougra Pandyan, est regardé par les habitants du Dekhan comme une incarnation de Kartikeya, le fils de Çiva et de Mahadêvi. La légende lui prête de grandes guerres, dans lesquelles il vainquit tous les rois de la terre et même Indra, le roi du ciel atmosphérique, qui refusait d'accorder de la pluie au royaume des Pandyas.

On pourrait peut-être conclure de ces traditions que l'œuvre d'Agastya fut étendue et complétée par d'autres missionnaires du çivaïsme venus plus directement du nord, des environs de la montagne sainte de Kailasa, autour de laquelle se groupaient naturellement tous les dévots ascétiques, adorateurs de Çiva. Wilson remarque à cette occasion que le sanscrit, adopté depuis lors dans tout le midi de l'Inde comme langue sacrée, est constamment appelé par les Tamouls *vada mozhi* « l'idiome venu du nord ». Ce qui est certain, c'est qu'à partir de leur conversion au çivaïsme, les nations tamoules voulurent avoir dans leur pays la reproduction des lieux

sacrés de leur religion dans l'Inde septentrionale. Le mont Tirouparoumkourou, à l'est du royaume des Pandyas, reçut le nom de Kailasa; la petite rivière Sarovara Vaikal, qui en sort, celui de Gange; et la naissance de l'incarnation de Kartikeya fut placée sur cette nouvelle montagne sainte, comme la naissance du Kartikeya céleste sur le Kailasa du nord de l'Inde.

Au nom d'Agastya se rattache encore le souvenir d'un fait non moins important que l'établissement de la religion, qui régna désormais dans le Dakchinapatha méridional. C'est l'origine de la culture littéraire de la langue tamoule, la plus anciennement cultivée des langues dravidiennes, la seule vraiment littéraire. Jusqu'alors cette langue n'était qu'un idiome vulgaire et grossier, parlé seulement par le peuple et dont aucun travail grammatical n'était venu fixer les règles. Ce fut, dit-on, Agastya et ses disciples qui en firent une langue écrite et régulière. La tradition attribue à « l'ascète des Ta-« mouls » la composition d'hymnes en l'honneur de Çiva, devenus populaires dans tout le midi de l'Inde; celle de nombreux traités de religion, de philosophie et de morale, destinés à l'instruction de son royal disciple et du peuple des Pandyas; enfin l'établissement scientifique de la grammaire du tamoul et l'introduction de la large part de vocabulaire d'origine sanscrite qui a permis à cette langue d'exprimer toutes les idées inconnues aux primitives tribus dravidiennes. Les écrits qui portent aujourd'hui le nom d'Agastya sont très-postérieurs à son époque; le savant Caldwell, l'homme le plus compétent sur la littérature tamoule, pense qu'il n'en est pas un dont la rédaction actuelle remonte au-delà du xe siècle de l'ère chrétienne. Là, comme dans la plupart des cas dans l'Inde, les écrits antiques ont disparu et ont été remplacés par des écrits modernes, qui ont reçu les mêmes titres. Mais ces écrits modernes se

rattachent pour la plupart à une tradition très-ancienne, et Wilson et Caldwel sont d'accord pour reconnaître une valeur historique réelle aux récits qui attribuent à Agastya les premiers travaux qui firent du tamoul une langue littéraire. Ce soin de la culture du langage populaire à côté du sanscrit, introduit comme idiome sacré, donne à sa mission un caractère tout particulier, inconnu à l'esprit exclusif et à l'orgueil de caste du brahmanisme pur.

V. — Le bouddhisme se propagea de fort bonne heure dans la partie méridionale du Dakchinapatha. Peu de temps après la mort de Çakyamouni, il commença à y être prêché. Ce fut surtout dans le pays de Tchola que la doctrine nouvelle obtint de grands succès. Les princes de ce pays l'adoptèrent et firent de la cause du bouddhisme une cause nationale, en opposition avec le çivaïsme des rois des Pandyas. Ils appuyèrent ainsi leur ambition personnelle d'un prétexte religieux, et profitèrent de l'antagonisme des deux doctrines pour y trouver une force nouvelle dans les revendications de pleine indépendance qu'ils commençaient à élever contre leurs suzerains.

Aussi voyons-nous, après Vira-Pandyan tué à la chasse par un tigre et dont le fils encore en bas âge, Abhischêka Pandyan, eut pour tuteur le roi des Tcholas, après le règne de Vikrama, sur lequel nous ne possédons aucun détail, Radja Çêkhara qui régnait sur les Pandyas dans la première moitié du v[e] siècle, engagé dans une guerre sérieuse contre le prince des Tcholas. Celui-ci s'est révolté contre son suzerain et l'attaque à la tête d'une armée de *samanal*, c'est-à-dire de bouddhistes ; mais il finit par être vaincu et obligé de courber de nouveau la tête sous le vasselage, qu'il a cherché à secouer. Après un règne paisible, celui de Koulot-

tounga, la guerre recommence sous Anantagouna. Les bouddhistes du Tchola viennent de nouveau attaquer les Pandyas, et la légende fait intervenir directement dans la lutte le dieu Çiva, descendu au secours de ses adorateurs, qui parviennent à triompher encore des hérétiques. C'est le point de départ d'une série de guerres continuelles, qui se prolongent au-delà des limites du temps où nous nous arrêtons dans cet ouvrage, et finissent au bout d'un siècle et demi, par l'extinction temporaire de l'indépendance des Tcholas et l'union de leur sceptre avec celui des Pandyas. Les Tcholas de cette époque antique avaient leur capitale à Kantchipoura, ville appelée par les Tamouls Kondjevaram, tout auprès de l'emplacement où s'élève aujourd'hui Madras. On attribuait la fondation de cette ville au roi Kantara Khata Tchola.

§ 5. — Ceylan.

I. — L'île de Ceylan était habitée entièrement par des populations dravidiennes, qui s'y étaient établies dès une époque fort reculée, en passant d'îlot en ilot dans la longue chaîne de récifs, débris d'un isthme rompu dans les temps antéhistoriques, qui relie cette île à la côte de Coromandel et qui, désignée jadis par le nom de Pont-de-Rama, est maintenant connue sous celui de Pont-d'Adam. La plus grande partie de l'île était occupée par une nation particulière de la souche dravidienne, les Singhalais; à la pointe septentrionale on rencontrait aussi quelques tribus tamoules. Ces nations, du reste, n'avaient pas été les premières à posséder le sol. Si l'on ne rencontre à Ceylan aucun vestige historique de tribus mélaniennes analogues à celles du

Ghondavana, l'on sait d'une manière positive que les Dravidiens s'y superposèrent à une couche d'habitants plus ancienne, appartenant à la race malaye, qui est toujours restée le fond de la population du pays.

Le nom de l'île était alors Lankâ. Les traditions du pays lui-même, écrites par les castes d'origine aryenne, et celles des autres parties de l'Inde peignent les anciens indigènes sous les traits de géants féroces et criminels, *yaschkas* ou *rakchasas*. C'est ainsi que les Aryas indiens ont toujours caractérisé les populations d'autre race qu'ils supplantèrent ou subjuguèrent. Le dieu principal de l'âge antéaryen à Lankâ est rapproché de Kouvêra dans les chroniques indigènes ; d'autres traditions en font un démon formidable. Il semble avoir été un dieu chthonien, au double aspect de générateur et de destructeur, dont Wilson et M. Stevenson ont signalé déjà la parenté avec Çiva.

Nous avons montré plus haut que la donnée fondamentale de l'épopée du Ramayana, la conquête très-antique de Lankâ par un héros aryen, venu des plaines du Gange et de la ville d'Ayodhya, était une fable pure et simple, sans aucun fondement historique. La grande île resta jusqu'à une époque fort tardive tout à fait isolée politiquement du reste de l'Inde. Aucun établissement aryen ne s'y forma antérieurement au VIe siècle. Ce fut seulement alors qu'une troupe d'aventuriers sortis du sang des Aryas fit la conquête de Lankâ, y introduisit une religion nouvelle et y implanta l'organisation de la société brahmanique. Les livres singhalais, que l'on peut mettre au premier rang des sources de l'histoire de l'Inde par leur antiquité, leur précision, le caractère positif et souvent dégagé de fables des faits qu'ils relatent, donnent sur cet important événement des détails qu'il est utile de résumer ici en peu de mots.

II. — Vidjaya était fils de Sinhabahou, né, suivant la légende, du commerce d'un lion avec une princesse du Magadha, et roi de Sinhapoura (la ville du Lion) dans le Souraschtra. Le jeune prince était d'un caractère indomptable, et commit tant d'actes de violence que le peuple se souleva pour exiger du roi qu'il fit mettre à mort ce fils criminel. Le roi, ne pouvant s'y résoudre, condamna du moins Vidjaya à un exil perpétuel. Celui-ci s'embarqua donc sur un navire avec sept cents compagnons fidèles, et s'en alla chercher fortune au-delà des mers. Il tenta d'abord de débarquer très-près de son pays natal, à Çourparaka, ville située vers l'embouchure du Payoschni-Tapati ; mais les habitants de race aryenne le repoussèrent.

Faisant voile alors vers le sud et doublant le cap Koumari, le vaisseau, qui portait les émigrants conduits par Vidjaya, vint enfin aborder à la côte occidentale de l'île de Lankâ, qui reçut désormais, d'après son conquérant, le nom de Sinhaladvipa « l'île du Lion », c'est-à-dire du guerrier sorti de la ville du Lion, nom d'où nous avons fait par corruption Ceylan et les Arabes Sérendib. Moitié par ruse, moitié par force, Vidjaya soumit en peu de temps, avec l'aide de ses compagnons, les indigènes, qui paraissent avoir constitué un peuple fort peu belliqueux, et se rendit souverain de toute l'île. A l'endroit où son navire avait touché le rivage, il fonda une nouvelle ville, qui fut sa capitale et qu'il nomma Tamraparni. Ce nom, étendu à l'île entière, se transforma en Tambapanni dans la langue pâlie, l'idiome issu du sanscrit qui devint la langue religieuse et littéraire de Ceylan ; c'est de là que les Grecs ont fait Taprobane. Le débarquement de Vidjaya avait eu lieu, dit-on, l'année même où le Bouddha mourait, c'est-à-dire en 543 avant J.-C.

Mais les immigrants aryens qui venaient de s'emparer

de Lankâ n'avaient pas de femmes avec eux, et ils ne voulaient pas altérer la pureté de leur race en contractant des mariages avec les indigènes. Vidjaya envoya une ambassade à Mathoura, pour demander au roi des Pandyas sa fille en mariage. Le roi des Pandyas accueillit favorablement cette demande, et non-seulement il accorda au jeune conquérant la main de sa fille, mais il fit accompagner la princesse de sept cénts jeunes filles d'un sang aryen parfaitement pur, destinées à devenir les épouses des compagnons de Vidjaya. Celui-ci offrit à son beau-père, comme présent nuptial, 200,000 de ces coquilles fort recherchées que l'on appelait en sanscrit çankha, sorte de volutes dont on faisait des trompettes (*voluta gravis*), plus une grande quantité de perles, produit des pêcheries de Lankâ. C'est alors que, sur la pointe méridionale de l'île, fut bâtie une ville que l'on appela Mathoura, en imitation dela capitale des Pandyas et en souvenir de l'antique ville fondée par Krischna sur les bords de la Yamouna.

III. — Vidjaya n'eut pas d'enfants de son mariage. Quandil mourut, après 38 ans de règne(505), il légua ses États à son frère Soumitra, qui était monté sur le trône de Sinhapoura. Mais Soumitra ne voulut pas abandonner le royaume paternel, et en même il comprit qu'il ne pouvait gouverner du fond du Souraschtra un pays aussi lointain que Lankâ. Il céda donc ses droits sur la couronne de cette dernière contrée à son plus jeune frère, Pandouvançadêva, qui arriva dans l'île après un an d'interrègne, pendant lequel la nouvelle colonie aryenne avait été gouvernée par le brahmane Oupatischya. Pandouvançadêva régna trente ans (504-474) et fonda une nouvelle capitale, la ville d'Anouradhapoura, dans l'intérieur de l'île. Son fils Abhaya occupa le trône vingt ans (474-454). Les chroniques singhalaises

enregistrent après lui un interrègne de dix-sept ans (454-437), temps de désordres, qui paraît avoir été rempli par un dernier effort des indigènes pour se soustraire à la suprématie des Aryas. C'est en effet seulement par le roi qui monta sur le trône après ces troubles, Pandoukabhaya (437-367), que le gouvernement et l'état social de Sinhaladvipa furent organisés d'une manière définitive sur les bases des institutions brahmaniques. Pandoukabhaya institua un brahmane comme grand prêtre de l'île, et fit procéder à une délimitation exacte du territoire des villages. Il agrandit la ville d'Anouradhapoura et y assigna de somptueuses demeures aux brahmanes. Conformément aux prescriptions du code de Manou, les cimetières furent placés en dehors des villes, et on y créa des villages où durent habiter les hommes dégradés qui exerçaient la profession impure d'ensevelisseur. Des ermitages furent bâtis pour les ascètes, et ceux des habitants qui, refusant d'adopter la religion nouvelle, continuaient à suivre leur ancien culte, désormais considérés comme impies, furent cantonnés dans des lieux d'où ils ne devaient pas sortir. Les colons de race aryenne formèrent les deux castes supérieures des brahmanes et des kchatriyas ; les deux éléments de la population indigène furent répartis dans les deux autres castes ; les Dravidiens devinrent les vaïçyas ; les aborigènes plus anciens de race malaye, que la conquête avait trouvés déjà réduits à une condition inférieure, furent les çoudras ; une cinquième caste, celle des paravas, inconnue à l'Inde continentale, comprit les pêcheurs de perles. Les chefs principaux des indigènes furent exceptés de la loi qui reléguait toute la population non aryenne dans les classes inférieures. On consentit par politique à les assimiler aux guerriers aryens, et à leur faire une place dans les rangs des kchatriyas.

IV. — Tel est le récit des chroniques singhalaises. Il présente un caractère de vraisemblance historique tel qu'on trouverait difficilement des raisons solides d'en contester l'exactitude. Mais les noms des premiers auteurs de l'établissement aryen de Ceylan ne doivent pas y être pris comme des noms réels. Ce sont des appellations significatives, forgés postérieurement pour caractériser le rôle de chaque personnage. Vidjaya signifie « victoire, conquête » ; Pandouvançadêva est « le dieu de la race des Pandous ». De ce dernier nom nous devons conclure que Sinhapoura était une des villes des Pandavas du Souraschtra, et que par conséquent les vaillants aventuriers qui conquirent Ceylan, appartenaient à cette nation. C'est donc à titre de frères qu'ils recherchèrent l'alliance et l'appui des Pandyas de l'extrémité méridionale du continent, qui — nous l'avons montré — constituaient un autre rameau des Pandavas. Quant au nom du roi qui parvint, après une longue anarchie, à organiser définitivement la société brahmanique dans la grande île, nous devons aussi le noter soigneusement. Il caractérise en effet ce prince comme « Kabhaya le Pandou », et il semble indiquer une nouvelle immigration de Pandavas, venus soit du Souraschtra, soit de Mathoura, pour fortifier l'élément aryen menacé par la résistance des indigènes.

Pour ce qui est de la date assignée dans les livres singhalais à la première arrivée des Aryas dans le pays, l'année même de la mort du Bouddha, c'est à tort, croyons-nous, que quelques savants en ont contesté la précision. Cette date est en effet le pivot de toute la chronologie singhalaise, et puisque l'on admet d'un consentement unanime que les bouddhistes de Ceylan sont ceux qui ont le plus exactement gardé la tradition de l'année véritable de la mort de Çakyamouni, nous croyons qu'il ne faut pas en séparer le synchronisme d'histoire

locale qui aida si puissamment à la conservation de cette date.

L'organisation brahmanique ne resta pas, du reste, longtemps en vigueur à Ceylan. Un siècle seulement après Pandoukabhaya, l'ile se convertissait au bouddhisme, qui y est resté dominant jusqu'à nos jours.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

LIVRE SIXIÈME

Les Phéniciens.

CHAPITRE PREMIER

ÉPOQUES PRIMITIVES DE L'HISTOIRE PHÉNICIENNE

CHAPITRE II

ÉPOQUE SIDONIENNE

CHAPITRE III

ÉPOQUE TYRIENNE

CHAPITRE IV

CIVILISATION, MŒURS ET INFLUENCE DES PHÉNICIENS

CHAPITRE V

CARTHAGE. — ORIGINE ET PREMIERS DÉVELOPPEMENTS DE SA PUISSANCE

CHAPITRE VI

INSTITUTIONS ET MŒURS DE CARTHAGE

LIVRE SEPTIÈME

Les Arabes.

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE ET ANCIENNES POPULATIONS DE L'ARABIE

CHAPITRE II

LE YÉMEN

CHAPITRE III

LE HEDJAZ

CHAPITRE IV

L'ARABIE PÉTRÉE

LIVRE HUITIÈME

Les Indiens.

CHAPITRE PREMIER

GÉOGRAPHIE ET POPULATIONS PRIMITIVES DE L'INDE

CHAPITRE II

ÉTABLISSEMENT DES ARYAS DANS L'INDE. — ÉPOQUE VÊDIQUE

(2500-1500 environ av. J.-C.)

CHAPITRE III

AGE ÉPIQUE

(1500-1000 environ av. J.-C.)

CHAPITRE IV

CONSTITUTION DE LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE

(1300-900 environ)

CHAPITRE V.

DÉVELOPPEMENT RELIGIEUX ET PHILOSOPHIQUE DU BRAHMANISME.

CHAPITRE VI.

LE BOUDDHA ET LE BOUDDHISME.

CHAPITRE VII.

HISTOIRE POLITIQUE DE L'INDE DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DE LA SOCIÉTÉ BRAHMANIQUE JUSQU'AU SECOND CONCILE DU BOUDDHISME.

(803-433)



Paris. — Imp. J. Bonaventure, quai des Grands-Augustins, 55.

